



Les fils des ténèbres

Dan Simmons

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Dan Simmons
Les Fils des ténèbres



Unanimement salué par les critiques qui lui ont décerné de nombreux prix, auteur de romans cultes (Hypérion, La Chute d'Hypérion), Dan Simmons est l'un des grands écrivains qui parcourent aujourd'hui les contrées envoûtantes de l'imaginaire. Il est également l'auteur de Nuit d'été, de L'Homme nu et des Feux de l'Eden. Il vit au Colorado.

Paru dans Le Livre de Poche :

L'Amour et la Mort

Les Feux de l'Eden

L'Homme nu

Nuit d'été

DAN SIMMONS

Les Fils des ténèbres

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR MONIQUE LEBAILLY

ALBIN MICHEL

Titre original
CHILDREN OF THE NIGHT

© Dan Simmons, 1992.

Éditions Albin Michel, S.A., 1994, pour la traduction française

Aux enfants



Nous sommes partis pour Bucarest peu après la fin des coups de feu et avons atterri à l'aéroport d'Otopeni à minuit et quelques, le 29 décembre 1989. En tant que semi-officiels du « Contingent international d'évaluation », on nous fit traverser, tous les six, l'attroupement confus qui tenait lieu de douane depuis la révolution, puis on nous enfourna à bord du car de l'Office national du tourisme réservé aux VIP, afin de parcourir les quinze kilomètres nous séparant de la ville. Un fauteuil roulant m'attendait au pied de la rampe de l'avion, mais l'ayant refusé d'un geste j'ai marché sans aide jusqu'au véhicule. Cela n'a pas été facile.

Donna Wexler, détachée pour nous de l'ambassade des États-Unis, montra du doigt deux impacts de balles sur le mur, près de l'endroit où était garé notre car, mais le Dr Aimslea nous impressionna davantage en nous faisant simplement signe de regarder par la vitre lorsque nous empruntâmes l'avenue circulaire bien éclairée menant du terminal à l'autoroute.

Des tanks de type soviétique, leurs longs museaux pointés vers l'entrée de l'aérogare, stationnaient le long de la voie publique, là où en temps normal des taxis auraient attendu. Des postes militaires protégés par des sacs de sable bordaient la route et occupaient les toits de l'aéroport, et les lampes à vapeur de sodium illuminaient de jaune les casques et les fusils des soldats qui montaient la garde, tout en rejetant leurs visages dans une ombre profonde. D'autres hommes, certains en uniforme de l'armée, d'autres en tenue improvisée de la milice révolutionnaire, dormaient couchés à l'abri des tanks. L'espace d'une seconde, je crus que les trottoirs étaient jonchés de cadavres de Roumains ; l'illusion était si parfaite que je retins ma respiration et n'exhalai lentement qu'en voyant l'un des corps remuer et un autre allumer une cigarette.

« La semaine dernière, ils ont repoussé plusieurs contre-attaques des troupes loyalistes et de la Securitate », chuchota Donna Wexler. Son ton suggérait qu'il s'agissait d'un sujet scabreux, tel l'acte sexuel.

Radu Fortuna, le petit homme qu'à l'aéroport on nous avait présenté en toute hâte comme notre guide et notre contact avec le gouvernement de transition, se tourna vers nous avec un sourire jusqu'aux oreilles, comme s'il n'était embarrassé ni par le sexe ni par la politique. « Ils tuent beaucoup de Securitate, dit-il d'une voix forte,

son sourire s'élargissant encore. Trois fois les gens de Ceausescu ont essayé de prendre l'aéroport... trois fois, ils se font tuer. »

Wexler hocha la tête et sourit, manifestement gênée par ces propos. Le Dr Aimslea se pencha dans le couloir central et la lumière de la dernière lampe à vapeur de sodium illumina son crâne chauve durant les quelques secondes précédant notre plongée dans les ténèbres de l'autoroute déserte. « Alors, le régime de Ceausescu a vraiment pris fin ? » demanda-t-il à Fortuna.

Je distinguai à peine le sourire du Roumain dans l'obscurité soudaine. « Ceausescu est fini, ça, oui, dit-il. Ils l'emmènent, lui et sa putain-vache de femme, à Tirgoviste, pour vous savez... avoir, comment vous appelez ça... un procès. » Radu Fortuna rit de nouveau, d'une manière qui semblait à la fois infantine et cruelle. Je me surpris à frissonner dans les ténèbres. Le car n'était pas chauffé.

« Ils ont procès, poursuivit Fortuna, et le procureur dit : « Fous, tous les deux ? » Vous voyez, si Ceausescu et Mme Ceausescu fous, alors peut-être l'armée les envoie pour cent ans dans un hôpital psychiatrique, comme font nos amis russes. Vous savez ? Mais Ceausescu dit : « Quoi ? Quoi ? Fous... Comment osez-vous ? C'est de la provocation obscène ! » Et sa femme dit : « Comment pouvez-vous dire cela à la Mère de votre nation ? » Alors, le procureur dit : « D'accord, aucun vous n'est fou, votre propre bouche le dit. » Et alors les soldats, ils tirent des pailles tellement beaucoup veulent que ce soit eux. Et puis, les chanceux, ils emmènent les Ceausescu dans la cour et les tirent dans la tête beaucoup de fois. » Fortuna gloussa chaleureusement, comme s'il racontait une histoire drôle. « Oui, régime fini, dit-il au Dr Aimslea. Peut-être quelques milliers de Securitate, ils ne le savent pas encore et toujours tirent sur les gens, mais ce sera bientôt fini. Le plus gros problème, c'est : quoi faire avec une personne sur trois qui espionne pour l'ancien gouvernement, hein ? »

Fortuna gloussa de nouveau et, dans l'éclat aveuglant d'un camion militaire arrivant soudain en sens inverse, j'aperçus sa silhouette au moment où il haussait les épaules. Maintenant, il y avait sur les vitres, à l'intérieur, une fine couche de condensation qui se transformait en givre. Mes doigts étaient raides de froid et je sentais à peine mes orteils dans les absurdes chaussures habillées que j'avais mises le matin. Je grattai un peu la glace sur ma vitre, lorsque nous entrâmes dans la ville proprement dite.

« Je sais que vous êtes tous très importantes personnes de l'Occident », dit Radu Fortuna, et sa respiration créa un petit brouillard qui s'éleva vers le plafond du car, telle une âme en fuite. « Je sais, monsieur Vernor Deacon Trent, vous êtes le célèbre milliardaire occidental qui paie pour cette visite, dit-il en inclinant la

tête vers moi, mais j'ai peur que j'aie oublié d'autres noms. »

Donna Wexler fit les présentations. « Le Dr Aimslea appartient à l'Organisation mondiale de la Santé... Le père Michael O'Rourke représente à la fois l'archidiocèse de Chicago et la Fondation du secours à l'enfance.

— Ah, bien avoir prêtre ici, dit Fortuna, et j'entendis, dans sa voix, quelque chose qui aurait pu être de l'ironie.

— M. Léonard Paxley, professeur émérite du département d'Économie de l'université de Princeton, continua Wexler. Prix Nobel d'Économie en 1978. »

Fortuna salua le vieil universitaire. Paxley n'avait pas dit un mot depuis que nous étions partis de Francfort et il semblait maintenant perdu dans son pardessus trop grand, derrière les replis de son cache-nez : un vieil homme sur un banc, dans un parc.

« Bienvenue chez nous, dit Fortuna, même si notre pays n'a pas d'économie, à présent.

— Bon Dieu, il fait toujours aussi froid, ici ? » demanda une voix assourdie par les couches de lainage. Le professeur émérite, lauréat du Nobel, martela le plancher de ses petits pieds. « Il fait assez froid pour geler les roubignoles d'un bouledogue en bronze.

— Et M. Cari Berry est envoyé par l'American Telegraph and Téléphoné », se hâta d'enchaîner Wexler.

L'homme d'affaires rondet assis à côté de moi tira sur sa pipe, l'ôta de sa bouche, fit un signe de tête en direction de Fortuna et recommença à fumer, comme si cet acte constituait une source essentielle de chaleur. J'eus un instant la vision insensée de nous sept blottis autour des braises rougeoyantes de la pipe de Berry.

« Et vous vous souvenez de M. Trent, notre commanditaire, dites-vous, conclut Wexler.

— Oui », répondit Fortuna. Ses yeux brillèrent lorsqu'il me regarda à travers la fumée de la pipe et la buée de sa respiration. J'entrevis mon image dans ce regard luisant – un très vieil homme aux yeux caves, encore plus enfoncés que d'habitude à cause de la fatigue du voyage, et au corps ratatiné, rabougri, dans un costume et un pardessus de prix. Je suis sûr que j'avais l'air plus vieux que Paxley, plus vieux que Mathusalem... plus vieux que Dieu.

« Vous connaissez déjà la Roumanie, je crois ? » poursuivit Fortuna.

Les yeux de notre guide me parurent encore plus brillants lorsque nous arrivâmes dans les quartiers éclairés de la ville. J'avais vécu en Allemagne peu après la guerre. La scène que je voyais par la fenêtre, derrière Fortuna, y ressemblait. Sur la place du Palais, il y avait des tanks, de grosses masses noires qu'on aurait pu prendre pour des tas de métal froid abandonnés si la tourelle de l'un d'eux ne nous avait pas suivis au passage. Je vis des carcasses carbonisées de voitures et

au moins un transport de troupes blindé réduit à un monceau d'acier roussi. Notre car tourna à gauche et laissa derrière lui la Bibliothèque universitaire dont le dôme doré et le toit surchargé de sculptures s'écroulaient entre des murs criblés de trous et rayés de suie.

« Oui, en effet. »

Fortuna se pencha vers moi. « Et peut-être cette fois une de vos sociétés ouvrira une usine ici, oui ?

— Peut-être. »

Il ne me quittait pas des yeux. « Nous travaillons pour pas cher du tout », chuchota-t-il si doucement que je me demandai si quelqu'un d'autre, en dehors de Cari Berry, pouvait l'entendre. « Pas cher du tout. La main-d'œuvre n'est pas chère du tout ici. La vie aussi. »

Ayant tourné à gauche, nous avions quitté la calea Victoriei déserte et nous nous retrouvions sur le boulevard Nicolae Balcescu. Le car s'arrêta dans un crissement de pneus devant le plus grand immeuble de la ville, l'hôtel Intercontinental et ses vingt-deux étages.

« Messieurs, dit Fortuna en se levant et en nous montrant d'un geste le chemin jusqu'au hall éclairé, demain matin, nous verrons la nouvelle Roumanie Je vous souhaite des sommeils sans rêve. »

2

Le lendemain se passa en réunions avec les « officiels » du gouvernement de transition, surtout des membres du Front de salut national, récemment rassemblés – au petit bonheur. Le temps était tellement couvert que l'éclairage urbain automatique resta allumé toute la journée sur les grandes artères, le boulevard N. Balcescu et le boulevard Republicii. Les immeubles n'étaient pas chauffés – ou du moins, ça ne se sentait pas –, aussi les hommes et les femmes auxquels nous parlions se ressemblaient tous dans leurs manteaux de laine gris trop grands. A la fin de l'après-midi, nous avions rencontré un Giurescu, deux Tismaneanu, un Borosoiu qui se révéla ne pas être du tout un porte-parole du nouveau gouvernement – il fut arrêté peu après que nous l'eûmes quitté –, plusieurs généraux dont Popescu, Lupoi et Diurgiu, et pour finir de vrais leaders, Petre Roman, Premier ministre du gouvernement provisoire, ainsi que Ion Iliescu et Dumitru Mazilu, qui avaient été respectivement président et vice-président du régime de Ceausescu.

Tous nous délivrèrent le même message : nous avons libre accès à

tout le pays, qui nous serait éternellement reconnaissant pour les recommandations que nous pourrions faire à nos différents organismes afin de leur obtenir des aides. C'est moi qu'ils traitèrent avec le plus de déférence, car ils connaissaient mon nom et savaient combien d'argent je représentais, mais même cette attention polie me fut prodiguée d'un air distrait. Ils ressemblaient à des somnambules plongés dans le chaos.

En revenant ce soir-là à l'Intercontinental, nous avons vu une bande de gens – dont la plupart, semblait-il, étaient des employés de bureau sortant des ruches de pierre du centre, leur journée de travail terminée – bourrer de coups de poing et de coups de pied trois hommes et une femme. Radu Fortuna sourit et, montrant du doigt la grande place devant l'hôtel où la foule ne cessait de grossir : « Là... sur la place de l'Université, la semaine dernière... quand les gens viennent manifester avec des chants, vous savez ? Les tanks de l'armée écrasent des personnes, tirent d'autres. Ceux-là probablement être des indicateurs de la Securitate. »

Avant que le car s'engouffre sous l'arche de pierre de l'hôtel, nous vîmes des soldats en uniforme emmener les prétendus indicateurs en les poussant de la crosse de leur fusil pendant que la foule continuait à cracher sur eux et à les frapper.

« On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs », murmura notre professeur émérite. Le père O'Rourke lui jeta un regard mauvais et Radu Fortuna gloussa d'approbation.

« On aurait pu croire Ceausescu mieux préparé à soutenir un siège », dit le Dr Aimslea après dîner, ce soir-là. Nous étions restés dans la salle à manger parce qu'il y faisait plus chaud que dans nos chambres. Des serveurs et quelques militaires circulaient sans but dans la grande salle. Les journalistes avaient rapidement terminé de dîner avec un maximum de bruit et s'étaient rendus, tout de suite après, dans le genre de lieu où ces gens-là vont boire et jouer les cyniques.

Radu Fortuna nous avait rejoints au café et arborait son sourire breveté, dévoilant ses dents écartées. « Vous voulez voir comment préparé, Ceausescu, il était ? »

Aimslea, le père O'Rourke et moi répondîmes que cela nous plairait bien. Cari Berry préféra monter dans sa chambre pour essayer de téléphoner aux États-Unis, et Paxley fit de même en ronchonnant qu'il n'aimait pas se coucher aussi tôt. Fortuna nous emmena tous trois dans les rues froides et obscures jusqu'à la carcasse du palais présidentiel, noircie par la suie. Un milicien sortit de l'ombre, braqua sur nous son AK-47 et vociféra une sommation, mais Fortuna lui répondit calmement et il nous laissa passer.

Le palais n'était éclairé que par quelques rares feux brûlant dans des

barils, autour desquels des soldats et des miliciens dormaient ou se blottissaient les uns contre les autres pour ne pas geler. Les meubles avaient été jetés n'importe où, les doubles rideaux arrachés des hautes fenêtres, des papiers jonchaient le sol et les dalles étaient zébrées de traînées sombres. Fortuna nous fit prendre un étroit couloir, puis traverser une enfilade de pièces, sans doute des appartements privés, et s'arrêta devant ce qui semblait être un placard tout à fait banal. A l'intérieur il n'y avait que trois lanternes sur une étagère. Fortuna les alluma, en tendit une à Aimslea, une à moi, et garda la troisième, puis appuya sur une moulure du fond. Un panneau coulissa, s'ouvrant sur un escalier de pierre.

« Monsieur Trent », commença Fortuna en regardant, les sourcils froncés, ma canne et mes bras tremblants de vieillard. La lumière de nos lampes jetait des ombres vacillantes sur les murs. Il tendit la main vers ma lanterne. « Il y a beaucoup d'escaliers. Peut-être...

— Je peux y arriver », dis-je, les mâchoires serrées. Je gardai la lanterne.

Radu Fortuna descendit le premier.

La demi-heure qui suivit ressembla à un songe, presque à une hallucination. L'escalier conduisait à des pièces sonores d'où partait un dédale de tunnels et d'escaliers de pierre. Fortuna nous entraîna au cœur de ce labyrinthe dont les plafonds voûtés et les pierres glissantes réfléchissaient nos lumières.

« Bon sang, murmura le Dr Aimslea au bout de dix minutes, ça continue comme ça sur des kilomètres.

— Oui, oui. » Fortuna souriait. « Beaucoup de kilomètres. »

Il y avait des magasins avec des armes automatiques rangées sur des étagères, des masques à gaz suspendus à des crochets ; des centres de commande où des postes de radio et de télévision étaient tapis dans l'ombre, certains démolis comme si des fous armés de haches avaient déchargé leur colère sur eux, d'autres encore recouverts de plastique transparent attendaient qu'un opérateur les allume ; des casemates pourvues de lits superposés, de réchauds et d'appareils de chauffage au kérosène que nous regardions avec envie. Certains baraquements semblaient intacts, d'autres avaient dû être le théâtre d'une évacuation effectuée dans la panique, ou de luttes tout aussi affolées contre l'incendie. Il y avait du sang sur les murs et le plancher d'une des salles, des traînées plus noires que rouges à la lumière de nos lanternes chuintantes.

Nous vîmes aussi des cadavres au fond des tunnels, couchés dans des mares dont l'eau avait dégoutté des canalisations, ou tombés derrière des barricades érigées à la hâte au carrefour des avenues souterraines. Les voûtes de pierre sentaient le frigo de boucher.

« La Securitate, dit Fortuna en crachant sur l'un des hommes en

chemise brune étendu sur le ventre dans une mare gelée. Ils descendaient ici comme des rats et on les achevait comme des rats. Vous savez ? »

Le père O'Rourke s'accroupit un long moment à côté d'un cadavre, la tête inclinée. Puis il fit le signe de la croix et se redressa. Il n'y avait ni surprise ni dégoût sur son visage. Je me souvins que quelqu'un m'avait dit que ce prêtre barbu avait fait le Vietnam.

« Mais Ceausescu ne s'est pas replié dans ce... cette redoute ? demanda le Dr Aimslea.

— Non. » Fortuna sourit.

Le médecin regarda autour de lui, dans la lumière blanche et chuintante. « Et pourquoi, bon Dieu ? S'il avait mené d'ici une résistance organisée, il aurait pu tenir des mois. »

Fortuna haussa les épaules. « Non, le monstre, il s'enfuit en hélicoptère. Il a... volé jusqu'à Tirgoviste, à soixante-dix kilomètres d'ici, vous savez ? Là, d'autres gens le voient avec sa putain-vache de femme monter dans voiture. Ils attrapent. »

Le Dr Aimslea leva sa lanterne, à l'entrée d'un autre tunnel d'où émanait une terrible puanteur. Le médecin ramena rapidement le bras en arrière. « Mais je me demande pourquoi... »

Fortuna se rapprocha et l'impitoyable lumière fit ressortir, sur sa joue, une cicatrice que je n'avais pas encore remarquée. « On dit son conseiller – le Conseiller Noir... – lui dit de ne pas venir ici. » Il sourit.

Le père O'Rourke regarda fixement le Roumain. « Le Conseiller Noir. Ça laisse entendre que son conseiller était le diable ? »

Fortuna acquiesça d'un signe de tête.

Le Dr Aimslea grogna. « Le diable s'est-il échappé ? Ou est-ce l'un des pauvres couillons qu'on vient de voir ? »

Notre guide ne répondit pas, mais s'enfonça dans l'un des quatre tunnels qui portaient de cet endroit. Un escalier de pierre menait vers le haut. « Au Théâtre national, dit-il doucement en nous faisant signe de passer devant lui. Il a été abîmé, mais pas détruit. Votre hôtel est tout près. »

Le prêtre, le médecin et moi commençâmes à monter ; la lumière des lanternes projetait nos ombres, hautes de quatre mètres cinquante, sur les murs de pierre cintrés. Le père O'Rourke s'arrêta pour regarder Fortuna resté en bas. « Vous ne venez pas ? »

Notre guide sourit et fit non de la tête. « Demain, on vous emmène où tout a commencé. Demain, on va en Transylvanie. »

Le Dr Aimslea nous adressa un sourire, au prêtre et à moi. « La Transylvanie, répéta-t-il. Ça rappelle Bela Lugosi. » Il se retourna pour dire quelque chose à Fortuna, mais le petit homme avait disparu. Ni l'écho de ses pas ni le miroitement de sa lanterne ne nous révélèrent quel tunnel il avait emprunté.

Nous nous sommes rendus en avion à Timisoara, ville de Transylvanie qui compte environ trois cent mille habitants. Le trajet fut pénible à bord d'un vieux Tupolev à turbopropulseur, qui appartenait à présent à la Tarom, la compagnie aérienne d'État. Les autorités avaient refusé que je circule dans leur pays de ville en ville, à bord de mon Lear. Nous avions de la chance : le vol de jour ne comptait qu'une heure et demie de retard. Nous sommes restés dans les nuages pendant la plus grande partie du voyage ; l'intérieur de l'appareil n'était pas éclairé, mais ce n'était pas grave, puisqu'il n'y avait pas d'hôtesse de l'air, donc ni repas ni rafraîchissements. Paxley ronchonna presque constamment, mais le hurlement des turbopropulseurs et les gémissements de la carlingue, dus aux tourbillons de nuages et aux courants ascendants qui nous secouaient, rendirent la plupart de ses récriminations inaudibles.

Au moment du décollage, quelques secondes avant que notre appareil pénètre dans la couverture nuageuse, Fortuna se pencha dans le couloir central et montra par le hublot une île couverte de neige sur un lac qui devait se trouver à une trentaine de kilomètres de Bucarest. « Snagov », dit-il en observant mon visage.

J'aperçus sur l'île, juste avant que les nuages ne dissimulent le paysage, une église noire. « Oui ? »

— C'est là que Vlad Tepes est enterré », commenta Fortuna.

Je hochai la tête. Notre guide se replongea, sous la faible lumière, dans la lecture d'un de nos Time. Comment pouvait-on lire ou se concentrer pendant un aussi pénible trajet ? Je ne le comprendrai jamais. Une minute plus tard, Cari Berry, qui était derrière moi, se pencha pour me chuchoter : « Qui diantre est ce Vlad Tepes ? Quelqu'un qui est mort pendant la révolution ? »

Il faisait si sombre dans la cabine que je pouvais à peine apercevoir son visage, pourtant à quelques centimètres seulement du mien. « C'est Dracula », répondis-je au cadre supérieur de l'AT & T.

Berry poussa un soupir de découragement et s'adossa à son siège en resserrant sa ceinture, car nous commencions à tanguer sérieusement.

« Vlad l'Empaleur », chuchotai-je dans le vide.

Il n'y avait plus d'électricité, si bien que pour refroidir la morgue on

s'était contenté d'ouvrir les hautes fenêtres. La lumière encore très faible, comme délavée par les murs vert foncé, les vitres encrassées et les nuages constamment bas, suffisait à éclairer les rangées de cadavres couchés sur les tables et sur le moindre pouce de sol carrelé. Pour rejoindre Fortuna et le médecin roumain qui se tenaient au centre de la pièce, nous dûmes faire des détours en posant soigneusement les pieds entre les jambes nues, les visages blancs et les ventres distendus. Il y avait au moins trois ou quatre cents corps dans la longue salle... sans nous compter.

« Pourquoi ne les a-t-on pas enterrés ? » demanda le père O'Rourke qui tenait son écharpe devant son visage. Sa voix vibrait de colère. « Les massacres ont eu lieu il y a au moins une semaine, non ? »

Fortuna traduisit pour le médecin de Timisoara qui haussa les épaules. Fortuna fit de même. « Onze jours depuis la Securitate ils font ça, dit-il. Funérailles bientôt. Les... comment vous dites... les autorités, ici, ils veulent montrer à journalistes occidentaux et gens très importants comme vous. Regardez, regardez. » Fortuna écarta les bras pour embrasser la pièce d'un geste presque fier, tel un chef cuisinier montrant le banquet qu'il a préparé.

Sur la table, en face de nous, reposait le cadavre d'un vieillard. On l'avait amputé des pieds et des mains avec quelque chose qui coupait fort mal. Il y avait des marques de brûlures sur son bas-ventre et ses organes génitaux, et sur sa poitrine des plaies ouvertes qui me rappelèrent les photos des canaux et des cratères de Mars transmises par Viking.

Le médecin roumain prit la parole. Fortuna traduisit : « Il dit, la Securitate, ils jouent avec l'acide. Vous savez ? Et là... »

La jeune femme étendue sur le sol était habillée, mais on avait fendu ses vêtements depuis ses seins jusqu'à son pubis. Ce que je pris d'abord pour une seconde couche de haillons écarlates lacérés n'était en fait que les replis rouges du péritoine de son abdomen ouvert. Un fœtus de sept mois reposait sur ses cuisses, comme une poupée jetée au rebut. Ç'aurait été un petit garçon.

« Par ici », ordonna Fortuna en faisant quelques pas dans le dédale des jambes, puis il nous désigna quelque chose.

C'était un enfant d'une dizaine d'années. Mort. Une semaine au moins de froid glacial avait distendu et moucheté sa chair, la transformant en un parchemin boursoufflé et marbré, mais les marques de fil de fer barbelé sur ses chevilles et ses poignets étaient bien visibles. On lui avait attaché les bras derrière le dos avec une telle force que les articulations de ses épaules étaient sorties de leur cavité. Les mouches avaient visité ses yeux et leur pondaison donnaient l'impression que l'enfant portait de grosses lunettes blanches.

Paxley fit un bruit et sortit de la pièce d'un pas mal assuré, piétinant

presque les corps exposés. La main noueuse d'un vieil homme parut vouloir retenir le professeur en fuite par son pantalon.

Le père O'Rourke saisit Fortuna par les revers de son pardessus et le souleva presque de terre. « Pourquoi diable nous montrez-vous cela ? »

Fortuna sourit d'une oreille à l'autre. « Pas fini, père. Venez. »

« Ceausescu, on l'appelait « le vampire », dit Donna Wexler, qui avait pris le vol suivant pour nous rejoindre.

— Et c'est ici, à Timisoara, que cela a démarré, précisa Cari Berry en tirant sur sa pipe et en regardant le ciel gris, les bâtiments gris, la neige fondue grise et les passants gris dans la lumière pâle.

— C'est ici, à Timisoara, que l'explosion finale a commencé, confirma Wexler. Les jeunes s'agitaient de plus en plus depuis quelque temps. En un sens, Ceausescu a signé sa propre condamnation à mort en créant cette génération.

— Créer cette génération, répéta le père O'Rourke en fronçant les sourcils. Expliquez-vous. »

Wexler s'expliqua. Au milieu des années soixante, Ceausescu avait interdit l'avortement, mis fin à l'importation de la pilule et du stérilet, et annoncé que les femmes devaient donner beaucoup d'enfants à l'État. De plus, le gouvernement offrait une prime à la naissance et réduisait les impôts des familles qui répondaient à cet appel, tandis que les couples qui avaient moins de cinq enfants payaient une amende et étaient lourdement imposés. Entre 1966 et 1976, on nota une hausse de quarante pour cent de la natalité, ainsi qu'un énorme accroissement de la mortalité infantile.

« C'est ce surplus de jeunes d'une vingtaine d'années qui, à la fin des années quatre-vingt, a fourni le noyau de la révolution, dit Donna Wexler. Ils n'avaient pas de travail, aucune possibilité de faire des études supérieures... pas même une chance de se loger convenablement. Ce sont eux qui ont commencé à manifester, à Timisoara et ailleurs. »

Le père O'Rourke hocha la tête. « Ironique, mais juste retour des choses.

— Évidemment, poursuivit Wexler en s'arrêtant près de la gare, la plupart des familles paysannes n'avaient pas les moyens d'élever une aussi nombreuse progéniture... » Elle s'interrompit, tic du diplomate plongé dans l'embarras.

« Alors, qu'est-il arrivé à ces enfants ? » demandai-je. C'était le début de l'après-midi, mais la lumière déclinante évoquait un crépuscule hivernal. Il n'y avait pas d'éclairage public dans cette partie du plus grand boulevard de Timisoara. Quelque part, au bout des voies, une locomotive hurla.

L'employée de l'ambassade secoua la tête, mais Radu Fortuna se

rapprocha de nous. « On prend le train ce soir pour Sebes, Sibiu, Copsa Mica et Sighisoara, dit le Roumain en souriant. Vous voir où vont les bébés. »

Par les fenêtres de notre wagon, je regardai le soir hivernal se transformer en nuit d'hiver. Le train traversait des montagnes aussi ébréchées que des dents cariées – je n'arrivais pas à me rappeler s'il s'agissait des monts Faragas ou des derniers contreforts des Bucegi –, et le spectacle lugubre des villages pelotonnés et des fermes affaissées se fondit en ténèbres que perçait parfois la lueur des lampes à pétrole éclairant de lointaines fenêtres. Pendant une seconde, l'illusion fut parfaite et je me crus au xv^e siècle, traversant ces montagnes en voiture à cheval pour rejoindre mon château sur les bords de l'Arges, franchissant en toute hâte ces cols en une course folle, poursuivi par des ennemis qui voulaient...

Je m'aperçus en sursautant que je m'étais presque endormi. C'était la Saint-Sylvestre, le dernier soir de 1989, et l'aube se lèverait sur la dernière décennie du millénaire. Mais, en regardant par la fenêtre, j'entrevois le xv^e siècle. Lors de notre départ tardif de Timisoara, la seule intrusion visible de l'ère moderne avait été la présence de quelques véhicules militaires sur les routes enneigées et de rares câbles électriques serpentant au-dessus des arbres. Puis ces maigres talismans avaient disparu et il n'était plus resté que les villages, les lampes à pétrole, le froid et, de temps à autre, une charrette sur pneus tirée par des chevaux qui semblaient avoir plus d'os que de chair, conduits par des hommes ensevelis sous des lainages sombres. Mais maintenant, même les rues des villages traversés à toute vitesse par ce train qui ne s'arrêtait nulle part étaient vides. Bien qu'il fîCxt à peine dix heures du soir, je me rendis compte que certains hameaux étaient plongés dans l'obscurité et, en me penchant un peu plus, en essuyant le givre sur la vitre, je constatai que celui devant lequel nous passions était mort – ses maisons détruites au bulldozer, ses murs de pierre abattus, ses fermes en ruine.

« Systématisation », chuchota Radu Fortuna, qui était apparu silencieusement à côté de moi, dans le couloir. Il mastiquait un oignon.

Je ne demandai pas d'explication, mais notre guide sourit et me la fournit : « Ceausescu voulait détruire le vieux. Il abat les villages, envoie des milliers de gens dans endroits urbains comme le boulevard de la Victoire-du-Socialisme, à Bucarest... des kilomètres et des kilomètres de grands ensembles. Seulement, les immeubles, ils sont pas finis quand il détruit et déplace les gens. Pas de chaleur. Pas d'eau. Pas d'électricité... il vend l'électricité aux autres pays, vous voyez. Les gens du village, ils ont petite maison ici, sont en famille trois, peut-

être quatre cents d'années, mais maintenant ils sont au neuvième étage de mauvais immeuble en brique dans ville étrange... pas de fenêtres, le vent froid souffle dedans. Doivent porter l'eau deux kilomètres, puis la monter neuf étages d'escalier. »

Il arracha une grosse bouchée de son oignon et hocha la tête, comme s'il était satisfait. « La systématisation. » Il s'éloigna dans le couloir enfumé.

Les montagnes défilaient dans la nuit. Je recommençai à somnoler. J'avais peu dormi la nuit précédente, avec ou sans rêve, et pas du tout dans l'avion, l'avant-veille... Je me réveillai en sursaut pour découvrir que le professeur émérite était venu s'installer à côté de moi.

« Quel foutu froid, chuchota-t-il en resserrant son écharpe autour de son cou. On pourrait croire que tous ces foutus corps de paysans, ces chèvres et ces poulets, et cette soi-disant voiture de première classe dégageraient un peu de chaleur, mais tout cela est aussi froid que le téton mort de Mme Ceausescu. »

La comparaison me fit cligner des yeux.

« En fait, ajouta Paxley en murmurant comme un conspirateur, ça ne va pas aussi mal qu'ils le disent.

— Le froid ? demandai-je.

— Non, non. L'économie. Ceausescu est peut-être le seul chef d'État de ce siècle qui ait réellement épongé la dette extérieure de son pays. Bien sûr, pour ce faire, il a dû détourner vers d'autres nations une bonne partie de la nourriture, de l'électricité et des biens de consommation, mais aujourd'hui la Roumanie n'a plus de dette extérieure. Plus du tout. »

J'acquiesçai d'un grognement en essayant de me remémorer quelques fragments du rêve que j'avais fait durant mon bref sommeil. Une histoire de fer et de sang.

« Un excédent commercial d'un milliard sept cents millions de dollars, chuchota Paxley en se penchant suffisamment pour que je constate que lui aussi avait mangé de l'oignon au dîner. Et ils ne doivent rien à l'Occident, et rien aux Russes. Incroyable.

— Mais les gens meurent de faim », dis-je à voix basse.

Wexler et le père O'Rourke dormaient sur la banquette, en face de nous. Le prêtre barbu marmonna un peu, comme s'il luttait contre un mauvais rêve.

Paxley écarta ma remarque d'un geste. « Quand l'Allemagne opérera sa réunification, savez-vous quelle somme la RDA devra investir pour réorganiser les infrastructures de l'Allemagne de l'Est ? » Sans attendre ma réponse, il poursuivit : « Cent milliards de deutsche Marks... juste pour réamorcer la pompe. En Roumanie, l'infrastructure est si pitoyable qu'il n'y a pas grand-chose à démolir. Juste balancer l'industrie délirante dont Ceausescu était si fier, utiliser la main-

d'œuvre à bon marché... bon Dieu, ce sont presque des serfs... et construire toute l'infrastructure industrielle qu'on voudra. On a l'exemple de la Corée du Sud, du Mexique... le pays est ouvert aux entreprises occidentales qui sauront saisir l'occasion. »

Je fis mine de sommeiller et le professeur émérite finit par se rendre dans le couloir, à la recherche d'un autre auditeur auquel expliquer les réalités économiques de l'existence. Les villages défilaient dans l'obscurité, tandis que nous nous enfoncions de plus en plus dans les montagnes de la Transylvanie.

Nous sommes arrivés avant l'aube à Sebes. Quelques officiels de moindre importance nous attendaient à la gare pour nous accompagner à l'orphelinat.

Non, « orphelinat » est un mot trop flatteur. C'était un entrepôt, pas mieux chauffé que les autres frigos à viande que nous avons visités jusqu'ici, sans autre décoration qu'un dallage crasseux et des murs dont la peinture s'écaillait, vert vomissure jusqu'à hauteur d'homme et gris lépreux au-dessus. La salle principale faisait au moins cent mètres de long.

Elle était pleine de berceaux.

Là aussi, le mot est trop généreux. Des berceaux, non, mais des cages métalliques ouvertes sur le dessus. Dans les cages, des enfants. Dont l'âge allait de quelques heures à une dizaine d'années. Aucun ne semblait capable de marcher. Tous étaient nus ou vêtus de haillons raidis par la crasse. La plupart criaient ou pleuraient en silence, et la vapeur de leur respiration s'élevait dans l'air froid. Des femmes au visage dur, coiffées de voiles d'infirmière, fumaient debout à la périphérie de ce gigantesque parc à humains et passaient de temps en temps entre les cages pour tendre brusquement un biberon à un enfant – parfois un enfant de sept ou huit ans – ou plus fréquemment pour le faire taire d'une gifle.

Les officiels et l'administrateur de « l'orphelinat », qui fumait cigarette sur cigarette, nous déclamèrent sèchement une tirade que Fortuna ne daigna pas traduire, puis ils nous firent traverser la pièce et ouvrirent bruyamment une porte.

Apparut une autre salle, plus grande, qui se perdait en des lointains ensevelis dans le froid. Une pâle lumière matinale dardait ses flèches sur les cages et les visages. Il y avait là au moins mille enfants de moins de deux ans. Certains pleuraient, et leurs vagissements résonnaient entre ces murs carrelés, mais la plupart, couchés sur de pauvres loques tachées d'excréments, semblaient trop faibles, trop léthargiques, pour pouvoir pleurer. L'inanition en repliait quelques-uns en position fœtale. D'autres paraissaient morts.

Radu Fortuna se tourna vers nous et croisa les bras. Il souriait.

4

A Sibiu, nous avons trouvé les enfants qu'on nous cachait. Il y avait quatre orphelinats dans cette ville de cent soixante-dix mille habitants, située au centre de la Transylvanie, et chacun d'eux était plus grand et plus triste que celui de Sebes. Le Dr Aimslea exigea, par l'intermédiaire de Fortuna, de voir les enfants sidéens.

L'administrateur de l'orphelinat d'État du 319, strada Cetatii, une vieille bâtisse sans fenêtres à l'ombre des remparts du xvi^e siècle, refusa formellement d'admettre l'existence de bébés sidéens. Il refusa également d'admettre que nous avions le droit d'entrer dans son orphelinat. Et, à un moment donné, il refusa même d'admettre qu'il était l'administrateur de l'orphelinat d'État du 319, strada Cetatii, en dépit du polycopié apposé sur la porte de son bureau et de la plaque qui trônait sur sa table de travail.

Fortuna lui montra nos sauf-conduits et les formulaires d'autorisation cosignés par le gouvernement de transition : le Premier ministre Roman, le président Iliescu et le vice-président Mazilu, qui demandaient en leurs noms la coopération de tous les Roumains.

L'administrateur ricana, tira une grande bouffée de sa courte cigarette, fit non de la tête et nous opposa une fin de non-recevoir. « Je reçois mes ordres du ministre de la Santé », traduisit Radu Fortuna.

Il fallut près d'une heure pour obtenir la liaison téléphonique avec la capitale, mais Fortuna finit par contacter le bureau du Premier ministre, qui appela le ministre de la Santé, qui promit de rappeler immédiatement l'orphelinat d'État de la strada Cetatii. Il s'écoula encore un peu plus de deux heures avant que l'appel se concrétise, puis l'administrateur lança d'un ton hargneux quelques mots à notre guide, jeta son mégot sur le carrelage crasseux et aboya un ordre bref à un garçon de salle en lui tendant un énorme trousseau de clés.

Le service des sidéens s'abritait derrière quatre portes fermées à clé. Il n'y avait là ni infirmières ni médecins – aucun adulte. Pas de berceaux non plus : les bébés et les petits enfants étaient assis sur le sol carrelé ou se disputaient une place sur une demi-douzaine de matelas sans literie et tachés d'excréments, jetés contre le mur du fond. Ils étaient nus et on leur avait rasé le crâne. Quelques ampoules

de quarante watts, à dix ou douze mètres l'une de l'autre, éclairaient cette pièce sans fenêtres. Certains enfants étaient rassemblés dans ce rond de lumière douteuse, levant leurs yeux gonflés vers elle comme vers le soleil, mais la plupart restaient couchés dans une ombre épaisse. Lorsqu'on ouvrit les portes en acier, les plus âgés s'enfuirent à quatre pattes pour échapper à la lumière.

Il était évident que l'on devait arroser le sol au jet tous les deux ou trois jours – il y avait des filets d'eau le long des dalles fissurées – et tout aussi évident qu'aucun autre soin d'hygiène ne leur était apporté. Donna Wexler, Paxley et Berry firent demi-tour pour fuir la puanteur. Le Dr Aimslea jura et frappa du poing le mur de pierre. Le père O'Rourke regarda fixement la scène – la rage pommelait de rouge son visage d'Irlandais – puis il alla de bébé en bébé pour leur caresser la tête, leur chuchoter des mots dans une langue qu'ils ne comprenaient pas et les prendre dans ses bras. J'eus la nette impression que la plupart de ces enfants n'avaient jamais été tenus ainsi, peut-être même jamais touchés.

Radu Fortuna nous suivit dans la salle. Il ne souriait plus. « Le camarade Ceausescu a dit que le sida était une maladie capitaliste, chuchota-t-il. La Roumanie n'a pas de cas officiels de sida. Aucun.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmurait le Dr Aimslea en allant d'un enfant à l'autre. La plupart de ces gamins sont dans un état avancé de maladies liées au sida. Et ils souffrent de sous-alimentation et d'avitaminoses. » Il leva les yeux : des larmes brillaient derrière ses lunettes. « Depuis combien de temps sont-ils ici ?

— La plupart peut-être depuis naissance, répondit Fortuna. Les parents les mettent ici. Les bébés ne sortent pas de cette salle, c'est pourquoi très peu savent marcher. Personne pour les tenir quand ils essaient. »

Le Dr Aimslea laissa échapper un chapelet de jurons qui semblaient fumer dans l'air glacé.

« Mais on n'a pas fait de rapport écrit sur ces... cette... tragédie ? » demanda le médecin d'une voix étranglée.

Là, Fortuna sourit. « Oh ! si, si. Le Dr Patrascu de l'Institut de virologie Stefan S. Nicolau, il dit ceci arriver il y a trois ans... peut-être quatre. Le premier enfant qu'il teste était infecté. Je pense six des quatorze suivants, aussi malades du sida. Toutes les villes, tous les orphelinats d'État où il est allé... beaucoup, beaucoup d'enfants malades. »

Le Dr Aimslea, qui venait d'éclairer avec sa petite lampe de poche les yeux d'un enfant plongé dans le coma, se releva. Il saisit Fortuna par les revers de son pardessus et, l'espace d'une seconde, je crus qu'il allait le gifler. « Et, bon Dieu, il n'a rien dit à personne ? »

Fortuna le regarda, impassible. « Oh ! si. Le Dr Patrascu, il parle au

ministère de la Santé. Ils disent à lui d'arrêter immédiatement. Ils annulent son séminaire du sida... puis ils brûlent ses notes et ses... comment vous dites ça ? comme des petits guides pour les rencontres... programmes. Ils confisquent les programmes imprimés et les brûlent. »

Le père O'Rourke reposa à terre une petite fille de deux ans. Ses bras maigres se tendirent vers le prêtre et elle émit de vagues bruits pour l'implorer de la reprendre. Il la souleva à nouveau et appuya sa tête chauve couverte de croûtes contre sa joue. « Dieu les damne ! chuchota le prêtre comme s'il les bénissait. Dieu damne le ministre ! Dieu damne ce salaud, en bas ! Dieu damne Ceausescu à jamais ! Puissent-ils tous brûler en enfer ! »

Le Dr Aimslea, accroupi près d'un tout-petit qui n'était que côtes et ventre distendu, se releva. « Cet enfant est mort. » Il se tourna vers Fortuna. « Comment diantre cela a-t-il pu arriver ? Il ne peut pas y avoir déjà autant de cas de sida dans la population ? Est-ce qu'il s'agit d'enfants de droguées ? »

Je lisais dans les yeux du médecin l'autre question : comment pouvait-il y avoir autant d'enfants de droguées dans un pays où les familles de la classe moyenne étaient déjà incapables d'acheter suffisamment de nourriture, et où il suffisait de posséder des stupéfiants pour encourir la peine de mort ?

« Venez », dit Fortuna, et il nous fit sortir du mouiroir, le médecin et moi. Le père O'Rourke y demeura, pour prendre dans ses bras et caresser tous les enfants, l'un après l'autre.

Dans le service des « bien-portants », qui ne différait que par ses dimensions de l'orphelinat de Sebes – il devait y avoir au moins un millier d'enfants dans cet océan de berceaux en fer –, des infirmières flegmatiques passaient dans les allées pour distribuer des biberons contenant un liquide qui ne ressemblait pas à du lait. Ensuite, pendant que les enfants tétaient bruyamment, elles leur faisaient une injection intraveineuse. Chaque fois, la femme essuyait l'aiguille avec un chiffon attaché à sa ceinture, puis l'introduisait de nouveau dans un grand flacon posé sur le plateau de sa table roulante et passait à l'enfant suivant.

« Bon Dieu, chuchota le Dr Aimslea. Vous n'avez pas de seringues jetables ? »

Fortuna fit un geste de mains. « Un luxe capitaliste. »

Le visage d'Aimslea devint si rouge que je crus que ses vaisseaux allaient éclater. « Et les autoclaves, c'est fait pour les chiens ! »

Fortuna haussa les épaules et dit quelque chose à l'infirmière la plus proche. Elle lui répondit sèchement et continua à faire ses piqûres. « Elle dit, l'autoclave cassé. A été cassé. Envoyé au ministère de la Santé pour être réparé, traduisit Fortuna.

— Il y a longtemps ?

— Il s'est cassé quatre ans », précisa Fortuna après avoir posé la question à la femme affairée. Elle ne s'était même pas donné la peine de se retourner pour répondre. « Elle dit, c'était quatre ans avant envoyer au ministère pour réparer, l'année dernière. »

Le Dr Aimslea s'approcha d'un enfant de six ou sept ans qui, couché dans un berceau, tétait son biberon. Le liquide ressemblait à de l'eau grisâtre. « Ce sont des vitamines qu'elles leur injectent ?

— Oh, non, répondit Fortuna. Du sang »

Le médecin se figea sur place, puis se retourna lentement. « Du sang ?

— Oui, oui. Du sang d'adulte. Il rend petits bébés forts. Le ministère de la Santé approuve. Ils disent c'est médecine très... comment vous dites ça... très avancée. »

Aimslea fit un pas vers l'infirmière, puis un autre vers Fortuna, et enfin se tourna vers moi comme s'il craignait de les tuer s'il s'en approchait trop. « Du sang d'adulte, Trent. Merde alors ! C'est une théorie qui a disparu avec l'éclairage au gaz et les guêtres. Mon Dieu, ils ne savent donc pas... » Il se retourna brusquement vers notre guide. « Fortuna, d'où vient ce... sang ?

— Il est donné... non, mauvais mot. Pas donné, acheté. Ces gens dans les grandes villes, qui n'ont pas d'argent du tout, ils vendent le sang pour les bébés. Quinze lei chaque fois. »

Le Dr Aimslea émit un drôle de bruit de gorge, un bruit qui se transforma en un gloussement. Il mit la main devant ses yeux, recula en titubant et s'appuya contre une table roulante dont le plateau était couvert de bouteilles remplies d'un liquide sombre. « Des donneurs payés, chuchota-t-il. Des clochards... des drogués... des prostituées... et ils administrent ça aux bébés des orphelinats d'État avec des seringues réutilisables, non stérilisées. » Il gloussait de plus en plus fort. Il finit par s'asseoir sur les couches sales, la main toujours sur les yeux, secoué par un rire nerveux. « Combien... », essaya-t-il de demander à Fortuna. Il s'éclaircit la gorge et recommença : « Combien y a-t-il de sidéens, d'après les estimations de ce Dr Patrascu ? »

Fortuna fronça les sourcils en essayant de se souvenir. « Je pense peut-être il trouve huit cents dans les premiers deux mille. Plus grand nombre après. »

Derrière la visière que formait sa main, le Dr Aimslea dit : « Quarante pour cent. Et combien y a-t-il... d'orphelins ?

— Le ministère de la Santé dit peut-être deux cent mille. Je pense plus... peut-être un million. Peut-être plus. »

Le Dr Aimslea ne leva pas les yeux, ne dit plus rien. Les gloussements devinrent de plus en plus forts, et je compris enfin que ce n'était pas un rire, mais des sanglots.

Six d'entre nous prirent le train pour Sighisoara en fin d'après-midi. Le père O'Rourke était resté à l'orphelinat de Sibiu. Fortuna avait prévu un arrêt en cours de route, dans une petite ville.

« Monsieur Trent, vous aimez Copsa Mica, dit-il. C'est pour vous qu'on y va. »

Je ne me retournai pas vers lui mais continuai à contempler les villages détruits que nous croisons. « Encore des orphelinats ? demandai-je.

— Non, non. Je veux dire, oui... il y a orphelinat à Copsa Mica, mais on ne va pas là. C'est petite ville... six mille personnes. Mais c'est raison pourquoi vous venez à notre pays, oui ? »

Cette fois, je le regardai fixement. « L'industrie ? »

Fortuna éclata de rire. « Ah ! oui... Copsa Mica est la plus industrielle. Comme tellement beaucoup de nos villes. Et celle-ci si proche de Sighisoara où le Conseiller Noir du camarade Ceausescu est né.

— Le Conseiller Noir, fis-je d'un ton brusque. De qui diable parlez-vous ? Le conseiller de Ceausescu, c'est Vlad Tepes ? » Le guide ne répondit pas.

Sighisoara est une ville médiévale parfaitement conservée où même la présence de quelques rares autos dans les rues étroites aux pavés ronds fait figure d'anachronisme. Les collines qui l'entourent sont parsemées de tours et de donjons en ruine ; mais rien de tout cela n'est aussi cinématographique que la demi-douzaine de châteaux transylvaniens intacts qui prétendent tous être celui de Dracula afin d'attirer les voyageurs impressionnables pourvus de devises fortes. Pourtant, Vlad Dracula est vraiment né dans la vieille maison de la piata Muzeului et il y a vécu de 1431 à 1435. La dernière fois que j'étais venu ici, il y avait plus de dix ans, le premier étage abritait un restaurant et le sous-sol une cave à vin.

Fortuna s'étira et partit à la recherche de quelque nourriture. Le Dr Aimslea, qui avait surpris notre conversation, se laissa tomber sur le siège à côté de moi. « Vous croyez ce que dit cet homme ? me chuchota-t-il. Il est prêt à vous raconter des histoires de fantômes sur Dracula. Bon Dieu ! »

Je hochai la tête et regardai les montagnes et les vallées défiler dans une grisaille monotone. Je n'avais jamais vu, nulle part ailleurs,

région plus désolée, et pourtant, j'avais parcouru plus de pays que n'en comptent les Nations unies. Les versants, les profonds ravins et les arbres semblaient difformes, tordus, comme quelque chose se démenant pour s'échapper d'un tableau de Jérôme Bosch.

« J'aimerais mieux avoir affaire à Dracula, poursuit le bon docteur. Réfléchissez, Trent. Si nous annonçons que Vlad l'Empaleur est vivant et s'en prend aux habitants de la Transylvanie, eh bien, bon sang, dix mille journalistes débarqueraient dans le coin. Des camions viendraient se garer sur la place de Sibiu pour transmettre par satellite des reportages d'InstaCam au marché aux nouvelles de toutes les chaînes locales d'Amérique. Un monstre mord quelques dizaines de personnes et cela excite la curiosité du monde entier. Mais des dizaines de milliers de morts, des centaines de milliers d'enfants parqués et exposés à... bon Dieu de merde !

— La banalité du mal, murmurai-je.

— Quoi ?

— La banalité du mal. » Je me retournai et adressai un grand sourire au médecin. « Dracula, ce serait une belle histoire. Mais des centaines de milliers de victimes de l'insanité politique, de la bureaucratie, de la stupidité, c'est seulement... un désagrément. »

Nous arrivâmes à Copsa Mica juste avant la tombée de la nuit et je m'aperçus aussitôt que c'était « ma » ville. Wexler, Aimslea et Paxley restèrent dans le train pendant cette halte d'une demi-heure ; seuls Cari Berry et moi avions affaire ici. Nous suivîmes Fortuna.

Le village – cette localité était trop petite pour être appelée une ville – s'étendait dans une large vallée entre d'anciennes montagnes. Les glaçons qui pendaient aux sombres avant-toits des bâtiments étaient noirs. Sous nos pieds la neige fondue striait de noir et de gris les routes non pavées, et un linceul d'air noir bien visible restait suspendu sur tout le paysage comme si des millions d'insectes microscopiques voletaient dans la lumière déclinante. Des hommes et des femmes en manteau et châle noirs nous dépassaient, tirant de lourdes voitures à bras ou menant des enfants par la main, et les visages de tous ces gens étaient encrassés de suie. Comme nous approchions du centre du village, je m'aperçus que nous pataugions tous trois dans une couche de cendre et de suie d'au moins huit centimètres d'épaisseur. J'avais vu des volcans en activité, en Amérique du Sud ou ailleurs, et je retrouvais ici cette même cendre, ces mêmes cieux de minuit.

« C'est une... comment vous dites ça... une usine de pneus voiture », dit Radu Fortuna en montrant d'un geste le complexe industriel noir tapi au fond de la vallée, tel un dragon retenu au sol. « Elle fait de la poudre noire pour des produits du caoutchouc... travaille vingt-quatre par jour. Le ciel est toujours comme ça... » Il désigna fièrement le

brouillard noirâtre qui surplombait tout.

Cari Berry fat pris d'une quinte de toux. « Bon Dieu ! Comment les gens font-ils pour vivre là-dedans ?

— Ils ne vivent pas longtemps. Beaucoup des vieux, comme vous et moi, ils ont l'empoisonnement du plomb. Les petits enfants ont... quel est mot ? Toujours tousser ?

— De l'asthme, proposa Berry.

— Oui, les petits enfants ont l'asthme. Les bébés naissent avec des cœurs... comment vous dites, pas bien formés ?

— Mal conformés », répondit Berry.

Je m'arrêtai à une centaine de mètres des barrières noires et des murs noirs de l'usine. Elle n'était qu'une esquisse en noir et gris. Même la lumière des lampes n'arrivait pas à percer à travers les vitres couvertes de suie. « Pourquoi est-ce « ma ville », Fortuna ? » demandai-je.

Il tendit la main vers l'usine. Les lignes de sa paume étaient déjà encrassées de suie, la manchette de sa chemise blanche d'un gris noirâtre. « Ceausescu parti maintenant. L'usine plus obligée de fabriquer choses en caoutchouc pour l'Allemagne de l'Est, la Pologne, la Russie... Vous voulez ? Faire des choses que votre entreprise veut ? Pas de... comment vous dites... pas d'études de l'impact sur l'environnement, pas de réglementation contre faire les choses comme vous voulez, jeter les choses où vous voulez. Alors, vous prenez ? »

Je restai là un long moment, les pieds dans la neige noire, et je serais peut-être demeuré plus longtemps si le train ne nous avait pas avertis, par son hurlement, qu'il partait dans deux minutes. « Peut-être, dis-je. Peut-être. »

Nous sommes repartis en traînant les pieds dans la cendre.

6

Donna Wexler, le Dr Aimslea, Cari Berry et notre professeur émérite, Léonard Paxley, retournèrent à Bucarest par le car de l'ONT. Je restai seul. C'était une sombre matinée ; d'épais nuages remontaient la vallée et ensevelissaient les crêtes environnantes sous un brouillard ondoyant. Les remparts et leurs onze tours semblaient joindre leurs pierres grises aux cieux gris pour enfermer hermétiquement la ville médiévale sous un solide dôme de mélancolie. Après un petit déjeuner tardif, je remplis ma Thermos et, laissant derrière moi la place

principale, je gravis les vieilles marches menant à la maison de la piata Muzeului. Les portes en fer de la cave à vin étaient closes, celles plus étroites du rez-de-chaussée scellées par d'épais volets. Un vieil homme assis sur un banc, de l'autre côté de la rue, me dit que le restaurant était fermé depuis plusieurs années, que l'État avait envisagé de transformer la maison en musée, puis décidé que les touristes étrangers ne dépenseraient pas leurs devises fortes pour visiter une maison aussi minable... pas même celle où Vlad Dracula avait vécu cinq siècles auparavant. Ils préféraient les grands châteaux plus proches de Bucarest, construits des siècles après que Vlad Tepes eut abdiqué.

Je retraversai la rue, attendis que le vieux ait nourri ses pigeons et soit parti, puis j'ôtai la lourde barre qui maintenait les volets en place. Les carreaux étaient aussi noirs que l'âme de Copsa Mica. Je grattai au verre séculaire.

Fortuna m'ouvrit et me fit entrer. La plupart des tables et des chaises avaient été empilées sur un bar en bois brut. Des toiles d'araignées les reliaient aux poutres noircies par la fumée, mais Fortuna s'empara d'une table et la posa au milieu de la pièce. Il épousseta deux chaises et nous nous assîmes.

« La visite vous a plu ? demanda-t-il en roumain.

— Da », répondis-je, et je poursuivis dans la même langue. « Mais je trouve que tu en as fait un peu trop. »

Fortuna haussa les épaules. Il se rendit derrière le bar, essuya deux chopes en étain et les rapporta à notre table.

« A l'aéroport, m'aurais-tu reconnu pour un membre de la Famille, même si tu ne m'avais jamais vu ? » demandai-je.

Mon guide de jadis afficha son large sourire. « Bien sûr. »

En entendant cela, je me renfrognai. « Pourquoi ? Je n'ai pas d'accent et je vis comme un Américain depuis de nombreuses années.

— Vos manières, répliqua Fortuna en faisant rouler le r. Vous êtes bien trop poli pour un Américain. »

Je soupirai. Fortuna passa la main sous la table et en ramena une outre, mais je lui fis un signe et sortis la Thermos de la poche de mon pardessus. Je remplis les chopes et Radu Fortuna redevint aussi sérieux qu'il l'avait été durant les trois derniers jours. Nous portâmes un toast.

« Skoal », dis-je. Il était délicieux, tout frais, encore à la température du corps, loin de ce point de coagulation où il s'entache d'une certaine amertume.

Fortuna vida sa chope, s'essuya les moustaches et hocha la tête pour montrer combien il l'avait apprécié. « Votre société achètera l'usine de Copsa Mica ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et les autres usines... dans d'autres Copsa Mica ?

— Oui. Ou notre consortium garantira des investissements européens. »

Fortuna sourit. « Cela va faire plaisir aux actionnaires de la Famille. Il s'écoulera bien vingt-cinq ans avant que ce pays puisse s'offrir le luxe de se préoccuper de l'environnement... et de la santé du peuple.

— Dix ans, dis-je. La prise de conscience écologique est contagieuse. »

Fortuna fit un geste des mains et des épaules, une mimique typiquement transylvanienne que je n'avais pas vue depuis des années.

« Quant à l'épidémie, repris-je, la situation de l'orphelinat me paraît démentielle. »

Le petit homme acquiesça. La faible lumière venue de la porte éclairait son front. Derrière lui, il n'y avait que les ténèbres. « Nous n'avons rien d'aussi luxueux que votre plasma américain... pas de banques du sang privées. L'État a dû constituer un réservoir.

— Mais le sida...

— Sera endigué, m'interrompit Fortuna. Grâce à l'impulsion humanitaire de votre Dr Aimslea et de votre père O'Rourke. Dans les mois qui viennent, la télévision américaine diffusera des émissions spéciales à Soixante minutes et à 20/20 ainsi qu'aux autres programmes que vous avez créés depuis ma dernière visite. Les Américains sont sentimentaux. Ce sera un tollé général. L'aide va affluer de toutes ces associations et de tous ces riches qui n'ont rien de mieux à faire de leur temps. Des familles adopteront les enfants malades, paieront une fortune pour les faire venir aux États-Unis, et les chaînes de télévision locales intervieweront des mères pleurant de bonheur. »

J'acquiesçai d'un signe de tête.

« L'aide humanitaire américaine... britannique et allemande va affluer vers les Carpates, les Bucegi et les monts Fagaras... et nous « découvrirons » beaucoup d'autres orphelinats, d'autres hôpitaux, d'autres services de contagieux. Dans deux ans, l'épidémie sera endiguée. »

Je hochai de nouveau la tête. « Mais ils vont forcément puiser dans votre... réservoir... et en emmener avec eux », dis-je d'une voix douce.

Fortuna sourit et haussa encore les épaules. « Il y en aura d'autres. Toujours plus. Même vous, dans ce pays où l'on publie la photo des jeunes fugueurs et des enfants disparus sur les boîtes de lait, vous savez cela, non ? »

Je terminai mon verre, me levai et marchai vers la lumière. « Ces temps-là sont dépassés. Survie égale modération. Tous les membres de la Famille devront comprendre cela un jour. » Je me retournai vers Fortuna et il y avait, dans ma voix, plus de colère que je ne m'y étais

attendu. « Autrement, qu'est-ce qui nous attend ? La contagion, de nouveau ? Une croissance de la famille plus rapide que le cancer, plus virulente que le sida ? Si nous la contrôlons, l'équilibre sera maintenu. Si nous nous abandonnons à la... prolifération, il n'y aura plus que des chasseurs sans proie, aussi condamnés à la famine que les lapins sur l'île de Pâques. »

Fortuna leva les deux mains, paumes tournées vers le ciel. « Inutile de discuter. Nous le savons. C'est pour cela que Ceausescu devait disparaître. C'est pour cela que nous l'avons renversé. C'est pour cela que vous lui avez conseillé de ne pas se réfugier dans ses tunnels, de ne pas appuyer sur les boutons qui auraient détruit Bucarest. »

Un moment, je me contentai de regarder fixement le petit homme. Quand je repris la parole, ma voix était très lasse : « Tu vas m'obéir, alors ? Après toutes ces années ? »

Les yeux de Fortuna étaient très brillants. « Oh, oui.

— Et tu sais pourquoi je suis revenu ? »

Fortuna se leva, marcha vers le sombre couloir où m'attendait un escalier encore plus sombre. Il montra l'étage d'un geste et me précéda dans l'obscurité, me guidant pour la dernière fois.

La pièce avait servi de réserve, sans doute l'une des plus grandes, au restaurant pour touristes. Il y a cinq siècles, c'était une chambre à coucher. La mienne.

Les autres m'y attendaient, les membres de la Famille que je n'avais pas vus depuis des décennies ou des siècles. Ils portaient les robes sombres que nous n'utilisons que pour les cérémonies les plus sacrées de la Famille.

Le lit m'attendait aussi. Mon portrait était accroché au-dessus : celui peint durant ma captivité, à Visegrad, en 1465. Je m'arrêtai un moment pour le contempler – un noble Hongrois me rendit mon regard : col de martre doublé de brocart d'or, boutons en or de la cape, toque en soie à la mode de l'époque ornée de neuf rangs de perles, coiffure maintenue en place par une broche en forme d'étoile avec une grosse topaze au centre. Le visage m'était à la fois intimement familier et odieusement étranger : un nez long et aquilin, des yeux verts si grands qu'ils semblaient grotesques, des sourcils bien fournis et une épaisse moustache, des pommettes saillantes, une lèvre inférieure trop grosse sur des mâchoires prognathes – un visage à la fois arrogant et inquiétant.

Fortuna m'avait reconnu. En dépit des années, en dépit des ravages de l'âge et de la chirurgie esthétique, en dépit de tout.

« Père », chuchota l'un des vieillards debout près de la fenêtre.

Je le regardai, les yeux plissés, soudain très las. Je n'arrivais pas à me rappeler son nom... l'un des cousins des frères Dobrin, peut-être.

La dernière fois que je l'avais vu, c'était lors de la dernière cérémonie, avant que j'émigré en Amérique, il y avait plus d'un siècle et demi.

Il s'avança et me toucha la main avec précaution. Je le saluai de la tête, sortis l'anneau de ma poche et le passai à mon doigt.

Les hommes s'agenouillèrent. J'entendis craquer les vieilles articulations.

Le cousin Dobrin se releva et tendit un lourd médaillon vers la lumière.

Je le connaissais. C'était celui de l'ordre du Dragon, une société secrète créée en 1387 et réorganisée en 1408. Le médaillon en or suspendu à la chaîne du même métal représentait un dragon enroulé presque en cercle sur lui-même, les mâchoires ouvertes, les ailes déployées, la queue recourbée au-dessus de la tête, tout le corps s'entrelaçant à une double croix. Sur celle-ci étaient gravées deux devises : « O quam misericors est Deus » – Grande est la miséricorde de Dieu –, et : « Justus et Pius » – Juste et Fidèle.

Mon père avait été investi de l'ordre du Dragon le 8 février 1331, l'année de ma naissance. En tant que draconiste – disciple du dragon, draco en latin –, il portait cet insigne sur son bouclier et l'avait inscrit sur sa monnaie. Puis il devint Vlad Dracul, dracul signifiant à la fois dragon et démon dans ma langue natale.

Dracula veut simplement dire Fils du Dragon.

Le frère Dobrin me passa la chaîne autour du cou. J'eus l'impression que le poids de l'or voulait m'entraîner vers le bas. La douzaine d'hommes présents dans la chambre entonna un hymne court, puis ils défilèrent l'un après l'autre pour baiser mon anneau et retournèrent à leur place.

« Je suis fatigué », dis-je enfin. Ma voix fit un bruit de parchemin froissé.

Alors ils m'entourèrent, m'ôtèrent le médaillon ainsi que mon élégant costume, me revêtirent avec des gestes attentifs d'une chemise de nuit en lin et Dobrin rabattit les draps également en lin. Je me mis au lit avec reconnaissance et me renversai sur les grands oreillers.

Radu Fortuna s'avança. « Alors, Père, vous êtes revenu à la maison pour mourir. » Ce n'était pas une question. Je n'avais pas besoin d'acquiescer. D'ailleurs, je n'en aurais pas eu la force.

Un vieil homme qui aurait pu être l'autre frère Dobrin s'approcha, fit une gémflexion, baisa de nouveau mon anneau et dit : « Père, le temps est-il venu de penser à la naissance et à l'investiture du nouveau prince ? »

Je le regardai, en pensant que le Vlad Tepes du portrait, au-dessus de moi, l'aurait fait empaler ou éventrer pour la brutalité de sa question.

Je me contentai de hocher la tête.

« Ce sera fait, dit Radu Fortuna. La femme et la sage-femme ont été choisies. »

Je fermai les yeux et me retins de sourire. Le sperme avait été recueilli plusieurs décennies auparavant, et déclaré viable. Je pouvais seulement espérer qu'on l'avait bien conservé dans ce pays incompetent, infortuné, où même l'espoir avait du mal à survivre. Je ne voulais pas connaître les détails grossiers de la sélection et de l'insémination.

« Nous allons entamer les préparatifs de l'investiture », dit un vieil homme qui autrefois avait été le jeune prince Mihnea.

Il n'y avait pas d'urgence, et je comprenais pourquoi. Mon agonie aussi serait très lente. Cette maladie, en moi depuis tellement longtemps, ne me libérerait pas aisément. Même maintenant, assiégé et pourri comme je l'étais par la vieillesse, la maladie gouvernait ma vie et résistait au doux impératif de la mort.

Je ne boirai plus de sang à partir de ce jour. C'est ma décision et elle est irrévocable. Revenu dans cette maison, dans ce lit, je ne les quitterai pas de bon gré.

Mais, même en jeûnant, la capacité implacable qu'a mon corps de se guérir, de se perpétuer, luttera avec mon désir ardent de mourir. Je pourrai rester couché dans ce lit un an ou deux, même plus longtemps, avant que mon esprit et la force insidieuse de continuer, cachée au cœur de mes cellules, ne se rendent à l'inévitable besoin de cesser.

Je suis décidé à vivre jusqu'à la naissance du nouveau prince, jusqu'à son investiture, quel que soit le nombre de mois ou d'années qui s'écouleront.

Mais, à ce moment-là, je ne serai plus Vernor Deacon Trent, un homme âgé, mais énergique. Il ne restera plus qu'une caricature momifiée de l'homme dont l'étrange visage est représenté au-dessus de mon lit.

Je m'enfonce plus profondément dans les oreillers, j'abandonne mes doigts jaunes et frêles sur le drap. Je n'ouvre pas les yeux tandis que, un par un, les aînés de la Famille défilent pour baiser une dernière fois mon anneau, puis restent debout dans le couloir à chuchoter et murmurer comme des paysans à un enterrement.

Sur les anciens degrés de la maison où je suis né, j'entends le doux craquement et le glissement des pieds des autres membres de la Famille – la longue file des membres de la Famille – qui montent dans un silence respectueux pour me contempler comme une momie de musée, comme un Lénine en cire tout creusé et jauni dans sa tombe, et pour embrasser l'anneau et le médaillon de l'ordre du Dragon.

Je ferme les yeux et m'esquive dans les rêves.

Je les sens rôder au-dessus de moi, rêves du passé, rêves de temps plus heureux, rêves trop fréquents des époques terribles. Et je sens

leur poids, à tous ces rêves de fer et de sang.

Je ferme les yeux et je me livre à eux, rêvant par à-coups pendant que mes derniers jours défilent dans mon esprit, passent en traînant les pieds comme les membres curieux, en deuil, de ma Famille de la Nuit.

7

Le Dr Kate Neuman n'en pouvait plus. Elle sortit de la salle des enfants, passa devant celle des contagieux où ses cas d'hépatite B étaient en train de se rétablir, s'arrêta devant la chambre des bébés mourants dont on ignorait l'identité, juste assez longtemps pour regarder par le judas et envoyer un coup de poing dans le chambranle, puis partit à grands pas vers la salle de garde des médecins.

Les couloirs de l'hôpital du Premier Secteur de Bucarest rappelaient à Kate ceux d'un atelier de reliure du Massachusetts où elle avait travaillé un été, à l'époque où elle mettait de l'argent de côté pour aller à Harvard ; c'était le même vert crasseux, le même sol carrelé recouvert d'un linoléum sale et craquelé, le même horrible éclairage fluorescent qui laissait de longues traînées d'obscurité entre les flaques d'une lumière anémique, et le même genre d'hommes aux visages mal rasés y plastronnaient en jetant sur elle des regards obliques, égrillards et présomptueux.

Kate Neuman n'en pouvait plus. Elle était arrivée en Roumanie six semaines auparavant pour effectuer un « bref tour » à titre de consultant ; cela faisait quarante-huit heures qu'elle n'avait pas dormi, sa dernière douche remontait à l'avant-veille, elle n'avait pas aperçu la lumière du soleil depuis des jours et elle venait de perdre encore un bébé. Kate Neuman n'en pouvait plus.

Elle entra dans la salle de garde d'un air rageur et s'arrêta, haletante, pour passer en revue les visages surpris qui se levèrent vers elle. Les médecins, assis à la longue table ou sur le canapé, étaient en majorité des hommes au teint cireux, aux moustaches ébouriffées, aux blouses souillées. Ils avaient l'air fatigué, mais elle savait que ce n'était pas dû à de longues heures de garde ; la plupart avaient adopté des horaires de banquier et, s'ils manquaient de sommeil, c'était à cause du semblant de vie nocturne de cette Bucarest post-révolutionnaire. Kate aperçut un blue-jean au fond de la salle, sur le canapé, et, durant une seconde, elle éprouva un énorme soulagement

à l'idée que son ami et interprète roumain, Lucian, était de retour, mais l'homme se pencha en avant et elle vit que le pantalon appartenait au prêtre américain que les enfants appelaient « le père Mike », et la colère la submergea de nouveau, comme une marée noire.

Elle repéra l'administrateur de l'hôpital, M. Popescu, debout près du distributeur d'eau chaude, et se dirigea vers lui. « Monsieur, on a encore perdu un bébé cet après-midi. Encore un bébé mort. Mort sans raison. »

Le petit homme joufflu la regarda en clignant des yeux et continua à tourner la cuillère dans son thé. Mais il l'avait comprise, Kate en était certaine.

« Vous ne voulez pas savoir pourquoi il est mort ? » demanda-t-elle.

Deux des pédiatres commencèrent à se glisser vers la porte, mais Kate se posta sur le seuil et leva la main, comme un agent de la circulation. « Tout le monde doit entendre ce que j'ai à dire. » Elle parlait d'une voix douce et son regard ne quittait pas M. Popescu. « Est-ce que vous ne souhaitez pas savoir pourquoi on a encore perdu un enfant aujourd'hui ? »

L'administrateur s'humecta les lèvres. « Docteur Neuman vous êtes... peut-être... très fatiguée, non ? »

Kate le fixait toujours du regard. « On a perdu une petite fille, salle neuf, dit-elle d'une voix aussi inexpressive que son regard. Elle est morte parce que quelqu'un s'est montré négligent en lui faisant une perfusion – une saloperie de perfusion, la simple routine – et que la grosse infirmière qui pue l'ail lui a envoyé une bulle d'air dans le cœur.

— Îmipare foarte rău, murmura M. Popescu, nu am înteles.

— Mon œil que vous ne comprenez pas, répliqua sèchement Kate qui sentait sa colère monter en flèche. Vous comprenez parfaitement bien. » Elle se retourna pour regarder la douzaine de médecins debout ou assis qui la contemplait fixement. « Vous comprenez tous très bien. Les mots sont faciles à comprendre : incurie, faute professionnelle, négligence. C'est le troisième enfant que nous perdons ce mois-ci par pure incompétence. » Elle regarda droit dans les yeux les pédiatres les plus proches. « Où étiez-vous ? »

Le plus grand se tourna vers son compagnon avec un petit sourire narquois et lui chuchota quelque chose en roumain. On entendit clairement les mots tiganesc et corcitura.

Kate avança d'un pas vers lui, résistant à l'envie de lui envoyer un coup de poing juste au-dessus de sa moustache broussailleuse. « Je sais que l'enfant était à moitié tzigane, pauvre merdeux. » Elle s'approcha encore et, quoi qu'elle fît douze centimètres et trente kilos de moins que lui, le pédiatre recula contre le mur.

« Je sais aussi que vous vendez les bébés qui survivent à ces connards d'Américains qui traînent dans le coin », dit-elle au médecin en levant le doigt comme si elle allait le lui enfoncer dans la poitrine. A la dernière seconde, elle se détourna de lui, comme repoussée par son odeur. « Et je sais aussi quel genre d'affaires vous pratiquez tous, continua-t-elle d'une voix si lasse et si pleine de dégoût qu'elle eut du mal à la reconnaître pour sienne. Le moins que vous puissiez faire, c'est d'en sauver le plus possible... »

Les deux pédiatres qui étaient près de la porte la franchirent en toute hâte. Les autres, assis à la table ou sur le canapé, abandonnèrent leur thé et quittèrent la pièce. M. Popescu s'approcha d'elle, tendit la main comme pour lui toucher le bras, puis se ravisa. « Vous êtes très fatiguée, madame Neuman... »

— Docteur Neuman, le reprit Kate sans lever les yeux. Si je ne constate pas une meilleure surveillance des salles et si un seul enfant meurt encore sans raison, je vous jure que j'envoie un rapport à l'UNICEF et aux différentes associations d'aide à l'enfance et à l'adoption sur le dos desquelles vous vous engraissez... un rapport si accablant que vous ne verrez jamais plus un dollar américain et que vos amis si cupides, en ville, vous envieront dans ce qui, pour le moment, fait office de goulag en ce pays. »

M. Popescu avait viré au rouge, puis il était devenu blême. Il rougit de nouveau tout en s'éloignant à reculons pour longer le côté de la table tourné vers la porte ; il posa sa tasse derrière lui, manqua la table, siffla quelque chose en roumain et sortit d'un air digne.

Kate Neuman attendit un moment, les yeux toujours baissés, puis elle ramassa la tasse, l'essuya avec un chiffon posé sur le comptoir et la rangea dans sa niche, au-dessus du distributeur d'eau chaude. Elle ferma les yeux car la fatigue, telles des vagues lentes et longues sous un petit bateau, allait la faire osciller.

« Votre séjour est presque terminé, alors ? » demanda une voix à l'accent américain.

Kate se redressa soudain. Le prêtre barbu était resté assis sur le canapé ; son blue-jean, son pull gris et ses Reebok semblaient incongrus et un peu absurdes. Kate prépara une réplique cassante, puis laissa tomber. « Oui, dit-elle. Encore une semaine et je pars, quoi qu'il arrive. »

Le prêtre hocha la tête, termina son thé et reposa la chope ébréchée. « Je vous ai observée », dit-il doucement.

Kate lui jeta un regard furieux. Elle n'avait jamais beaucoup aimé les gens pieux, et les prêtres catholiques, tenus au célibat, lui tapaient encore plus sur les nerfs. C'était pour elle d'inutiles anachronismes – des chamans qui avaient échangé leurs masques effrayants pour des cols romains, des dispensateurs de faux soins, des vautours qui

planaient au-dessus des malades et des mourants.

Kate eut conscience de son immense fatigue. « Moi, je ne vous ai pas observé, répondit-elle. Mais je vous ai vu avec les enfants qui arrivent, je me suis aperçue du travail que vous faites dans les salles. Les enfants vous aiment bien.

— Et vous, vous leur sauvez la vie. » Il alla à la fenêtre et écarta les épais rideaux. Une somptueuse lumière inonda la pièce, peut-être pour la première fois depuis des dizaines d'années.

Kate se frotta les yeux.

« Vous en avez assez fait pour aujourd'hui, docteur Neuman, dit le prêtre. J'aimerais bien marcher un peu avec vous.

— Je n'en vois pas la nécessité... », commença Kate en essayant de se remettre en colère devant l'audace de cet homme, mais elle n'y arriva pas. Elle sentait ses émotions décroître progressivement comme une batterie morte. « D'accord », dit-elle.

Il sortit de l'hôpital avec elle pour plonger dans la lumière vespérale de Bucarest.

8

D'habitude, lorsque Kate finissait sa journée de travail, il faisait nuit et elle prenait un taxi, mais ce soir-là, le prêtre la reconduisit chez elle à pied. Elle cligna des yeux dans la pâteuse lumière du soir qui se reflétait sur les façades des immeubles. C'était comme si, jusque-là, elle n'avait jamais vu Bucarest.

« Vous ne logez pas à l'hôtel ? » demanda le prêtre.

Kate se secoua pour sortir de sa rêverie. « Non, la Fondation a loué un petit appartement pour moi, sur Stirbei Voda. » Elle donna son adresse.

« Ah, dit le père O'Rourke, c'est tout près du Cismigiu.

— Près de quoi ? » Le dernier mot avait ressemblé à un éternuement.

« Le parc du Cismigiu. L'un de mes endroits préférés, dans cette ville.

— Je n'y suis jamais allée. » Elle eut un petit sourire triste. « Je n'ai pas vu grand-chose depuis que je suis ici. J'ai eu trois jours de congé, mais je les ai passés à dormir.

— Quand êtes-vous arrivée ? » demanda-t-il. Kate remarqua qu'il boitait lorsqu'ils durent hâter le pas pour traverser le boulevard

Balcescu. Dans les petites rues près de l'université, l'ombre était plus épaisse, l'air plus froid.

« Heu... le 4 avril. Mon Dieu.

— Je sais. A l'hôpital, un jour dure une semaine. Et une semaine, c'est une éternité. »

Ils venaient d'arriver sur la grand-place, dans la calea Victoriei, lorsque Kate s'arrêta et fronça les sourcils. « Quel jour on est ?

— Le 15 mai. Un mercredi. »

Kate se frotta le visage. Sa peau semblait anesthésiée. « J'ai promis au CCM que je serais revenue pour le 20. On m'a envoyé mon billet. J'avais oublié que c'était si... » Elle secoua de nouveau la tête et regarda autour d'elle ; la circulation du soir restait dense. Derrière eux, des échafaudages entouraient l'église Cretulescu, mais les impacts de balles étaient toujours visibles sur la façade noire de suie. De l'autre côté de la place, le palais de la République avait encore plus souffert. De longs étendards rouge et blanc flottaient au-dessus des colonnes de l'entrée, mais les portes et les fenêtres brisées étaient encore obstruées par des planches. Sur leur droite, les fenêtres vides de l'Athénée-Palace, pourtant ouvert, et les trous laissés par les balles ressemblaient à des cicatrices récentes sur la peau d'un héroïnomane.

« Le CCM, dit le père O'Rourke. Vous venez d'Atlanta ?

— De Boulder, dans le Colorado. Le quartier général est toujours à Atlanta, mais, depuis plusieurs années, il y a plusieurs Centres de contrôle des maladies. Les installations de Boulder sont relativement récentes. »

Ils traversèrent la calea Victoriei au feu, puis empruntèrent la strada Stirbei Voda, mais trois Tsiganes qui mendiaient devant l'hôtel Bucharesti les repérèrent et foncèrent sur eux en brandissant leurs bébés ; elles s'embrassèrent la main et tapèrent sur l'épaule de Kate en disant : « Por la bambina... por la bambina... »

Kate leva une main fatiguée, mais le père O'Rourke trouva dans ses poches de la monnaie pour chacune d'elles. Les Tsiganes firent la grimace en voyant la modicité des pièces, lancèrent quelque chose dans leur dialecte et se hâtèrent de reprendre leur place devant l'hôtel. Les changeurs en blue-jean et blouson de cuir, qui traînaient aux abords de l'hôtel, suivirent la scène d'un air impassible.

Dans la strada Stirbei Voda, plus étroite, les minables Dacia, les Mercedes et les BMW des changeurs circulaient bruyamment sur les briques et l'asphalte usé. Kate remarqua de nouveau la légère claudication du prêtre et décida de ne pas le questionner à ce sujet : « Votre base de départ à vous, c'est quoi ? » Elle avait envisagé d'ajouter père, mais cela ne lui venait pas naturellement.

Le prêtre eut un petit sourire. « Eh bien, l'ordre pour lequel je travaille est basé à Chicago et, pour ce voyage, je reçois mes

instructions de l'archidiocèse de cette ville, mais cela fait pas mal de temps que je n'y ai pas mis les pieds. Récemment, j'ai surtout vécu en Amérique latine. Et avant, en Afrique. »

Kate jeta un coup d'œil sur sa gauche, reconnut la strada 13-
Decembrie, et s'aperçut qu'elle n'était qu'à un ou deux pâtés de
maisons de son appartement. L'avenue semblait différente, à la
lumière du jour et à pied. « Vous êtes une sorte d'expert du tiers
monde, dit-elle, trop fatiguée pour se concentrer sur la conversation,
mais prenant plaisir à entendre parler anglais.

— Pour ainsi dire.

— Et vous vous spécialisez dans les orphelinats ?

— Pas vraiment. Si j'ai une spécialité, ce sont les enfants. C'est
simplement qu'on les trouve plutôt dans les hôpitaux et les
orphelinats. »

En bordure de l'avenue, quelques châtaigniers retenaient les restes
de lumière reflétés par les bâtiments situés à l'est et semblaient
auréolés d'une couronne d'or orangé. L'air était fortement imprégné
des odeurs propres aux villes d'Europe de l'Est – gaz d'échappement
non dilués, vidanges grossières, ordures pourrissantes –, mais la brise
du soir apportait aussi le parfum des fleurs et de la verdure.

« A-t-il fait toujours aussi beau depuis que je suis ici ? Je ne me
souviens que de la pluie et du froid », dit Kate d'une voix douce.

Le père O'Rourke sourit. « On se croirait en été depuis le 1^{er} mai.
Les arbres des avenues, un peu plus au nord, sont splendides. »

Kate s'arrêta. « Voilà le 5. C'est mon immeuble. » Elle tendit la main.
« Merci pour la promenade et la conversation... euh, père. »

Le prêtre la regarda sans lui serrer la main. Il avait une expression
un peu ironique, mais pas dirigée contre elle ; on aurait plutôt dit qu'il
se posait une question. Kate remarqua pour la première fois combien
ses yeux gris étaient clairs.

« Le parc est juste là, dit-il en montrant le bas de Stirbei Voda. A
moins d'un pâté de maisons. L'entrée est un peu difficile à trouver si
l'on n'est pas au courant. Je sais que vous êtes épuisée, mais... »

Kate était vraiment épuisée, et de mauvaise humeur, et pas du tout
tentée par ce prêtre catholique en Reebok, malgré ses yeux
extraordinairement beaux. Mais c'était sa première conversation non
médicale depuis des semaines et, à sa grande surprise, elle découvrit
qu'elle n'avait pas envie d'y mettre fin. « Bon. Montrez-moi ça. »

Le Cismigiu rappela à Kate ce qu'avait dû être autrefois Central
Park, à New York, avant qu'il ne livre ses nuits à la violence et ses
jours au bruit. C'était une véritable oasis urbaine, un vallon caché
avec des arbres, de l'eau, des ombrages feuillus et des fleurs.

Ils franchirent un étroit portillon dans une haute clôture que Kate
n'avait jamais remarquée, descendirent des escaliers entre de grands

rochers et émergèrent dans un dédale de chemins pavés et de passages dallés. Le parc était grand, mais toutes ses perspectives donnaient une impression d'intimité : là, un canal se faufilait sous l'arche d'un pont de pierre pour s'élargir en un lac ombragé ; ici, une longue prairie négligée, qu'avaient épargnée depuis longtemps la lame et les cisailles d'un jardinier, était jonchée d'une profusion de fleurs sauvages, et une aire de jeux bourdonnait de gamins encore habillés pour l'hiver à peine terminé ; il y avait de longs bancs occupés par des grands-parents qui surveillaient les enfants, des tables et des bancs de pierre où des petits groupes regardaient des hommes jouer aux échecs, et, dans une île, un restaurant paré de lumières colorées et bruissant de rires qui arrivaient jusqu'à la berge.

« C'est merveilleux », dit Kate. Ils avaient suivi sans se presser la rive est du lac en laissant derrière eux l'animation de l'aire de jeux, traversé un pont fait de rondins et de branchettes en béton, et s'étaient arrêtés pour regarder des couples ramer sur le canal.

Le père O'Rourke hocha la tête et s'appuya sur le garde-fou. « On a tendance à ne voir qu'un aspect des choses. Bucarest est peut-être une ville difficile à aimer, mais elle ne manque pas d'attraits. »

Kate regardait un jeune couple passer en dessous d'eux : le garçon se débattait avec les lourdes rames tout en essayant de faire croire que cela lui était aisé, sa belle était allongée languoureusement – du moins l'imaginait-elle – à l'avant. Le canot était presque aussi grand qu'un bateau de sauvetage du Queen Elizabeth II et facile à manœuvrer. Le couple disparut à un tournant, au moment où le jeune homme, suant et jurant, se penchait sur les avirons pour éviter un pédalo qui arrivait en sens inverse.

« Ceausescu et la révolution semblent bien loin, n'est-ce pas ? dit Kate. On a du mal à imaginer que ces gens ont vécu tant d'années sous l'un des pires dictateurs de la planète.

— Avez-vous vu le nouveau palais présidentiel et son boulevard de la Victoire-du-Socialisme ? »

Kate lutta pour remettre son esprit fatigué en prise. « Je ne crois pas.

— Il faut voir ça avant de partir. » Les yeux gris du père O'Rourke paraissaient absorbés par quelque dialogue intérieur.

« C'est le nouveau quartier de Bucarest qu'il avait fait construire ?

— Cela me rappelle les maquettes architecturales qu'Albert Speer avait conçues pour Hitler. Berlin tel qu'il aurait été après l'ultime triomphe du III^e Reich. Le palais présidentiel est peut-être la plus grande résidence du monde... seulement, personne n'y réside plus maintenant. Le nouveau régime ne sait foutre pas quoi en faire. Et le boulevard est une succession d'immeubles d'habitation et de bureaux d'un blanc étincelant – en partie III^e Reich, en partie Rome impériale,

en partie gothique coréen. Tout cela traverse le plus beau secteur de la ville comme autant de machines de guerre martiennes. Les vieux quartiers ont disparu à jamais... aussi morts que Ceausescu. » Il se frotta le cou. « Vous voulez bien qu'on s'assoie ici un moment ? »

Kate s'avança avec lui vers un banc. Le coucher de soleil avait perdu tout son éclat, sauf dans les nuages les plus élevés ; cette tiède soirée de printemps se fondait lentement dans le crépuscule. Quelques réverbères à gaz s'allumèrent le long du chemin sinueux. « Vous avez mal aux jambes, dit-elle.

— Celle-là ne me fait pas mal », répondit le prêtre en souriant et en relevant la jambe gauche de son pantalon au-dessus d'une socquette de sport. Il donna un coup sec au plastique rose de sa prothèse. « Du moins jusqu'au genou. Plus haut, cela peut faire un mal du diable. »

Kate se mordit la lèvre. « Un accident d'auto ? »

— On pourrait dire cela. Une sorte d'accident d'auto national. Le Vietnam. »

Kate fut surprise. Elle était encore au lycée pendant la guerre et elle avait cru que le prêtre avait son âge, ou était un peu plus jeune qu'elle. Maintenant qu'elle regardait attentivement son visage, au-dessus de la barbe noire, elle remarqua les pattes-d'oie au coin de ses yeux, vit réellement l'homme pour la première fois et s'aperçut qu'il était son aîné de quelques années, peut-être avait-il même dépassé la quarantaine. « Je suis désolée pour votre jambe, dit-elle.

— Moi aussi, répliqua le prêtre en riant.

— C'était une mine ? » Kate avait fait son internat avec un médecin spécialisé dans les cas des vétérans du Vietnam.

« Pas vraiment. » Le père O'Rourke ne semblait pas gêné et n'hésitait pas à en parler, à l'inverse de beaucoup de vétérans. Quels que soient les démons que la guerre et sa blessure avaient déchaînés contre lui, il en était maintenant libéré, pensa-t-elle. « J'étais un rat de tunnel. J'y ai rencontré un Viet qui était plus un traquenard qu'un cadavre. »

Kate ne savait pas bien ce qu'était un rat de tunnel, mais elle ne demanda pas d'explication.

« Vous faites un travail formidable à l'hôpital, dit le prêtre. Le taux des survivants à l'hépatite a doublé depuis votre arrivée.

— Ce n'est pas suffisant », répliqua sèchement Kate. Elle entendit ce que sa réponse avait de caustique et soupira. Quand elle parla de nouveau, sa voix était plus douce : « Cela fait combien de temps que vous êtes ici... euh...

— Pourquoi vous ne m'appellez pas Mike ? » fit-il en se grattant la barbe.

Kate, au moment de répondre, hésita. Si elle n'arrivait pas à dire « père », « Mike » ne collait pas vraiment non plus.

Le prêtre lui adressa un grand sourire. « OK, pourquoi pas

O'Rourke ? Cela marchait bien dans l'armée.

— D'accord, O'Rourke. » Elle lui tendit la main. « Moi, c'est Neuman. »

Sa poignée de main était ferme, mais Kate perçut derrière cette vigueur une grande gentillesse. « Eh bien, Neuman, pour répondre à votre question... Je suis plus ou moins dans le coin depuis un an et demi.

— Vous vous êtes consacré aux enfants pendant tout ce temps-là ? demanda Kate, étonnée.

— En grande partie. » Il se pencha en avant pour se masser négligemment le genou. Un autre canot passa. Du rock et des paroles de chansons inintelligibles flottaient sur le lac depuis le restaurant. « La première année... eh bien, vous savez comment sont les orphelinats d'État. Le plus urgent, c'était de transférer les enfants les plus malades dans les hôpitaux. »

Kate frotta doucement ses paupières fatiguées. Curieusement, la lassitude presque nauséuse avait un peu régressé pour laisser place à une simple fatigue. « Les hôpitaux ne sont pas beaucoup mieux, dit-elle.

— Les hôpitaux de l'élite du Parti, si, répliqua le père O'Rourke sans la regarder. Vous les avez vus ?

— Non.

— Ils ne sont pas sur la liste du ministère de la Santé. Il n'y a rien d'écrit au-dessus de la porte. Mais l'équipement médical et le personnel ont des années-lumière d'avance sur ceux de l'Assistance publique où vous avez travaillé. »

Kate tourna la tête pour regarder un couple qui se promenait main dans la main. Le ciel s'était obscurci entre les branches qui surplombaient l'allée. « Mais il n'y a pas d'enfants dans ces hôpitaux-là, n'est-ce pas, O'Rourke ?

— Pas d'enfants abandonnés. Juste quelques gamins bien nourris venus là pour une amygdaléctomie. »

Le couple avait lentement disparu, mais Kate continuait à regarder dans leur direction. Les bruits agréables du parc semblaient s'affaiblir dans le lointain. « Bon Dieu, chuchota-t-elle, qu'est-ce qu'on va faire ? Six cents hôpitaux de l'Assistance publique, avec au moins deux cent mille enfants, dont cinquante pour cent atteints d'hépatite B... et presque autant de séropositifs dans certains de ces lieux infernaux. Qu'est-ce qu'on va faire, O'Rourke ? »

Le prêtre la regardait dans la lumière déclinante. « L'argent et les soins venus de l'Ouest en ont aidé certains. »

Kate ricana.

« Si, insista le père O'Rourke. Les enfants ne sont plus parqués dans des cages comme lorsque je suis arrivé avec la tournée d'inspection

organisée par Vernor Deacon Trent.

— Non, c'est vrai, acquiesça Kate. Maintenant, on les laisse se balancer comme des ours et devenir des arriérés dans des berceaux propres.

— Et il y a toujours l'espoir qu'ils soient adoptés... » Kate l'interrompit. « Vous faites partie de ce foutu cirque ? Vous raflez des petits Roumains en bonne santé pour les vendre à ces rustres d'Américains suralimentés ? C'est ça, votre rôle ? »

Le père O'Rourke resta un instant silencieux face à sa colère et son visage impassible. Sa voix était douce lorsqu'il dit enfin : « Vous voulez voir le rôle que je joue dans tout cela, Neuman ? »

Kate hésita une seconde. Elle sentit la rage monter une fois de plus comme une bile brûlante. Les enfants souffraient et mouraient par milliers... par dizaines de milliers... et ce prêtre catholique anachronique faisait partie du Grand Marché aux Bébés, ces attractions foraines organisées uniquement pour le fric par les voyous et les ex-indicateurs qui constituaient la mafia crasseuse de ce pays.

« Oui, finit-elle par répondre d'un ton grinçant. Montrez-moi ça. »

Sans ajouter un mot, le père O'Rourke se leva du banc et l'emmena hors du parc, dans la cité obscure.

9

Pitesti était un mur de flammes dans la nuit. Une muraille compacte de cheminées de raffinerie, de citernes, de tours de réfrigération et d'échafaudages se profilant à l'horizon sur des kilomètres : des flammes s'élevaient d'un millier de valves, de dômes sombres et de bâtiments noirs. Il s'agissait d'une ville industrielle, Kate le savait, mais, lorsqu'ils arrivèrent à proximité, cela ressemblait à l'enfer.

O'Rourke était passé par sa chambre, à l'UNICEF, sur la strada Stirbei Voda, pour revêtir ce qu'il appelait son costume de prêtre mutant ninja : une chemise noire, une veste noire, un pantalon noir. Un col romain. Il avait conduit Kate à la petite Dacia garée derrière le bâtiment gothique, puis ils avaient bringuebalé sur les pavés jusqu'à l'hôtel du Lido, boulevard Magheru. Au lieu de s'arrêter, O'Rourke avait pris la strada C.A. Roseitti et fait le tour du pâté de maisons, en ralentissant chaque fois qu'il passait devant l'hôtel dont les lumières s'éteignaient peu à peu.

« Qu'est-ce que nous..., commença Kate au troisième tour.

— Attendez... voilà. » O'Rourke montra du doigt un couple en vêtements occidentaux qui venait de sortir de l'hôtel et bavardait avec un homme grand en manteau de cuir ; tous trois s'installèrent sur le siège arrière d'une Mercedes qui attendait près du trottoir, sur une aire de stationnement interdit. O'Rourke avait arrêté la Dacia à l'ombre des arbres de la strada Franklin et éteint les phares. Un peu plus tard, quand la Mercedes se glissa dans la circulation réduite, il la suivit.

« Des amis à vous ? » demanda Kate, un peu déconcertée par ce comportement grotesque de barbouze.

Les dents d'O'Rourke semblaient très blanches, en contraste avec sa barbe noire bien taillée. « Des Américains, évidemment. Je savais qu'ils avaient rendez-vous avec ce type.

— Une adoption ?

— Bien sûr.

— Vous y êtes pour quelque chose ? »

O'Rourke lui jeta un coup d'œil. « Pas encore. »

Ils suivirent la Mercedes sur le boulevard Magheru jusqu'à ce qu'il devienne le boulevard Nicolae Balcescu, puis tournèrent à sa suite sur la plaza Universitatii et empruntèrent la large chaussée du boulevard Republicii, rebaptisé maintenant Gheorghe Gheorghiu-Dej. Après avoir traversé le canal bétonné qui avait été la rivière Dimbovita, ils se retrouvèrent dans un quartier d'immeubles résidentiels staliniens et d'usines électroniques. Ici, les rues étaient larges, parsemées de profonds nids-de-poule et quasiment désertes, à part de petits groupes de piétons vêtus de couleurs sombres, quelques taxis pressés et des trams qui faisaient un bruit de ferraille. La vitesse y était limitée à cinquante, mais la Mercedes accéléra, atteignit cent à l'heure et O'Rourke poussa la Dacia pour la suivre.

« Vous allez vous faire arrêter par un flic », dit Kate.

Le prêtre montra la boîte à gants d'un signe de tête. « J'ai là quatre cartouches de Kent, au cas où », répondit-il en donnant un coup de volant pour éviter des piétons arrêtés au milieu de la chaussée. Le boulevard n'était éclairé que par la lueur d'un jaune maladif de quelques rares lampes à vapeur de sodium très éloignées les unes des autres.

Brusquement, les immeubles d'habitation se raréfièrent, puis disparurent, et ils se retrouvèrent soudain dans la campagne où ils durent accélérer encore pour ne pas perdre de vue les feux arrière de la Mercedes. Kate vit un panneau passer comme un éclair : a 1, auto strada bucuresti-pitesti. pitesti, 113 km.

Le trajet dura un peu plus d'une heure, et pendant ce temps le prêtre et elle parlèrent peu : Kate, parce qu'elle était trop épuisée pour formuler quoi que ce soit, O'Rourke parce qu'il était apparemment

plongé dans ses pensées. La route ressemblait à une Interstate américaine dépourvue d'accotements et pleine de nids-de-poule, pourtant la campagne qu'ils traversaient était bien plus sombre que les terres cultivées des États-Unis dont Kate se souvenait. Parfois, on apercevait au loin un village, mais il ne brillait que faiblement, comme s'il s'éclairait à la lampe à pétrole et non à l'électricité.

Pitesti les surprit d'autant plus avec son mur de flammes s'élevant dans la nuit.

La Mercedes emprunta la première sortie vers Pitesti et O'Rourke accéléra de nouveau pour réduire leur écart. La bretelle d'accès aboutissait à une avenue mal éclairée, suivie d'une rue plus étroite sans aucun réverbère. Les immeubles d'habitation paraissaient encore plus sinistres que ceux de Bucarest ; il n'était pas encore vingt-deux heures, mais seules quelques rares lumières filtraient à travers les rideaux. Les bâtiments en béton brut se détachaient à contre-jour sur les pulsations du rougeoiement orange reflété par les nuages bas. Kate et O'Rourke avaient baissé les vitres de la Dacia et les émanations âcres des raffineries les faisaient larmoyer, leur brûlaient la gorge. Kate pensa de nouveau à l'enfer.

La Mercedes s'engagea dans une rue encore plus étroite et s'arrêta. O'Rourke gara la Dacia le long du trottoir, juste après un carrefour.

« Et maintenant ? demanda Kate.

— Vous pouvez rester ici ou entrer dans l'immeuble avec moi », répondit le prêtre.

Kate descendit de voiture et le suivit. Il tourna le coin et traversa la rue. Des bruits de radios ou de télévisions émanaient des étages supérieurs perdus dans l'ombre. L'air printanier semblait froid en dépit de la lueur infernale qui brillait au-dessus de leurs têtes. L'ascenseur était en panne ; des pas résonnaient dans l'escalier. Le prêtre lui fit signe de se hâter et Kate grimpa les marches deux à deux, derrière lui. Quatre autres personnes montaient lourdement, mais O'Rourke ne faisait presque pas de bruit. Elle remarqua qu'il avait gardé ses Reebok et sourit tout en commençant à haleter.

Ils s'arrêtèrent au sixième. Dès qu'O'Rourke ouvrit la porte de l'escalier, ils furent assaillis par des relents de cuisine presque aussi corrosifs que la puanteur chimique qui régnait à l'extérieur. Des voix résonnaient dans l'étroit corridor.

O'Rourke leva la main pour lui faire signe de rester dans l'ombre, près de l'escalier, puis il s'engagea silencieusement dans le couloir. Kate pensa que l'expression « prêtre mutant ninja » lui allait vraiment bien : sa grande silhouette se fondait dans les flaque d'obscurité, entre les faibles lampes.

Bien qu'il lui ait demandé de rester en arrière – ou peut-être à cause de cela –, Kate le suivit en rasant les murs, là où il faisait le plus noir.

Elle se doutait déjà de ce qu'elle allait voir en atteignant la porte ouverte de l'appartement et ne fut pas déçue.

Deux Roumains en blouson de cuir traduisaient ce que disaient les Américains et discutaient avec le couple qui habitait là. Trois jeunes enfants s'accrochaient aux jambes de leur mère et un bébé pleurait dans une chambre à la porte restée ouverte. L'appartement était petit, en désordre et sale ; des casseroles et des poêles jonchaient la moquette élimée, comme si les bambins avaient joué avec, par terre. Régnait une odeur de friture et de couches souillées.

Les adultes en train de discuter dans la pièce éclairée ne voyaient apparemment pas O'Rourke qui se tenait dans l'ombre, sur le seuil de l'appartement. Les deux Roumains qui avaient amené les Américains avaient le type habituel du changeur mafioso : l'un avait une moustache de bandit, l'autre ne s'était pas rasé depuis trois jours, ils portaient des jeans haute couture et des chemises de soie sous leurs blousons de cuir, tous deux affichaient une attitude condescendante et brutale que Kate avait déjà pu observer sur trois continents.

Les habitants de l'appartement, plus petits, avaient le teint cireux ; la femme semblait dans tous ses états ; le mari jacassait et affichait un fréquent sourire qui n'était guère plus qu'un tic. Au milieu de tout cela, le couple d'Américains – jeunes, blonds, les joues roses, habillés d'une manière conventionnelle – paraissait un peu perdu. La femme s'était accroupie et, tout sourires, tendait les bras aux petits pas très propres, mais eux ne cessaient de se glisser derrière leurs parents ou de filer dans la chambre non éclairée.

« Combien pour celui-là ? » demanda l'Américain en essayant d'ébouriffer les cheveux du petit garçon de trois ou quatre ans qui s'accrochait à la jupe de sa mère. L'enfant se hâta de reculer. Le plus grand des deux guides lança une question d'un ton sec, puis coupa la parole au père.

« Il dit cent mille lei et une Turbo, répondit le plus grand avec un sourire suffisant.

— Une Turbo ? dit l'Américaine en clignant des yeux.

— Une auto », précisa le plus petit et le plus basané des deux trafiquants. Quand il sourit, la lumière se refléta sur une dent en or.

L'Américain sortit une calculatrice de sa poche et pianota dessus. « Cent mille lei, mon chou, ça devrait faire seize cent soixante-cinq dollars au taux officiel, dit-il à sa femme. Mmmm... mais seulement cinq cents à celui du marché noir. Quant à la voiture... je ne sais pas... »

Le plus grand sourit d'un air narquois. « Non, non, non, dit-il. Ils demandent cent mille lei. Ne payez pas. C'est des romanichels... vous comprenez ? Des gens très gourmands. Le bébé romanichel ne vaut pas cent mille lei. Les enfants valent encore moins. Nous offrons trente

mille, dites-leur que s'ils refusent, on va ailleurs. » Il se retourna et tapa sur la poitrine du père, pas très gentiment. Le petit homme fit un sourire tordu et écouta le flot de paroles aboyées en roumain.

Kate ne comprit que quelques mots : Amérique, dollars, idiot, autorités.

La jeune Américaine, sur le seuil de la chambre obscurcie, tentait à grand renfort de cajoleries d'attirer la petite de deux ans dans la lumière. Son mari s'escrimait toujours sur la calculette, le front brillant de sueur sous l'ampoule nue.

« Aaah, dit le guide avec un grand sourire. La petite fille, en très bonne santé, ils sont d'accord pour quarante-cinq mille lei. Peut partir ce soir, Tout de suite. »

L'Américaine ferma les yeux et chuchota : « Merci, Seigneur. » Son mari cligna des yeux et passa la langue sur ses lèvres. Le plus petit des deux guides sourit à son collègue.

« C'est illégal », dit O'Rourke en pénétrant dans l'appartement.

Les Américains sursautèrent et prirent un air penaud. Les trafiquants se renfrognèrent et avancèrent d'un pas. Le Tsigane regarda sa femme ; tous deux étaient affolés à l'idée de perdre une telle somme.

« C'est illégal et ce n'est pas nécessaire, dit le prêtre en se mettant entre les guides et le couple d'Américains. Il y a des orphelinats où vous pouvez procéder à une adoption légitime.

— Cine sînteti dumneavoaștră ? demanda le plus grand des trafiquants, en colère. Ce este aceasta ? »

O'Rourke l'ignore et s'adressa à l'Américaine : « Aucun de ces enfants n'est candidat à l'adoption ; ce ne sont pas des enfants abandonnés. Le père et la mère travaillent à la raffinerie. Ces deux-là... (il montra les guides d'un geste méprisant, comme s'il était trop écœuré pour les regarder), ce sont des petits voyous... des indicateurs... des gangsters. Ils ont choisi cette famille parce que d'autres, dans ce même immeuble, ont déjà vendu leurs enfants sous la contrainte. Je vous en prie, réfléchissez à ce que vous faites.

— Eh bien..., dit l'Américain en se léchant de nouveau les lèvres et en tenant sa calculatrice à deux mains, nous n'avions pas l'intention de... »

Sa femme semblait sur le point d'éclater en sanglots. « Oui, mais on a tant de mal à obtenir des visas pour les enfants malades, dit-elle avec un accent de l'Oklahoma ou du Texas.

— Ferme-la ! » hurla le plus grand des guides. C'est à O'Rourke qu'il criait cela, pas au couple. Il fit trois pas en avant et brandit le poing, comme s'il voulait enfoncer le prêtre dans le sol en le martelant.

O'Rourke se retourna lentement puis, d'un mouvement vif, lui attrapa le bras et le rabaissa. Le guide leva la main gauche pour se défendre, mais il interrompit son geste. Kate vit le visage du Roumain

devenir de plus en plus rouge, elle entendit ses lourdes bottes racler le plancher lorsqu'il essaya de trouver une meilleure position pour lutter contre le prêtre, mais son poignet continua à descendre jusqu'à ce qu'O'Rourke lui immobilise le bras contre le flanc. Le visage du guide était passé du rouge au violet ; tout son corps tremblait des efforts qu'il faisait pour se libérer. Celui du prêtre n'avait pas changé d'expression.

Le plus petit fouilla dans sa veste et sortit un couteau à cran d'arrêt. La lame jaillit et l'homme s'avança d'un pas.

Le plus grand lui dit quelque chose d'un ton sec, tandis que les parents se mettaient à crier et que l'Américaine éclatait en sanglots. O'Rourke lâcha le poignet du guide qui se prit la main et remua ses doigts, devenus tout blancs. Il lança un autre ordre, d'un ton hargneux. Son compagnon rangea le couteau et fit sortir les Américains de l'appartement. Les enfants pleuraient, ainsi que la Tsigane. Le père frottait ses joues mal rasées comme s'il avait été giflé.

« Îmi pare foarte rău », dit O'Rourke au couple, et Kate comprit que cela voulait dire : Je suis vraiment désolé. « Noapte bună », ajouta-t-il en sortant à reculons de l'appartement : Bonne nuit.

La porte claqua et il regarda Kate.

« Vous n'avez pas envie de rattraper les Américains et de les obliger à revenir avec nous à Bucarest ? demanda Kate.

— Pourquoi ?

— Ils vont se contenter d'aller ailleurs avec ces... ces saligauds. Ils vont finir par arracher un autre enfant à son lit.

— Pas ce soir, je ne pense pas. Cette petite scène a cassé le rythme de leur soirée. Je les appellerai demain au Lido. »

Kate jeta un coup d'œil à l'escalier plongé dans l'obscurité. « Vous n'avez pas peur que l'un de ces voyous vous attende à la sortie ?

— Je ne crois pas, dit-il doucement, avec un soupçon de regret dans la voix. Ils sont trop occupés à ramener leurs pigeons chez eux, à essayer de les calmer et à organiser une autre partie de plaisir. »

Kate descendit l'escalier avec lui et sortit de l'immeuble qui puait l'ail, l'urine et le désespoir.

Malgré sa fatigue, Kate se montra un peu plus bavarde pendant le voyage de retour à Bucarest. La Dacia ajoutait les borborygmes de son embrayage aux gémissements mécaniques et aux craquements de la suspension, mais ils élevèrent la voix et parlèrent tout de même.

« Je savais que la plupart des couples américains finissaient par payer pour obtenir des enfants en bonne santé, dit Kate. Mais j'ignorais que les tournées d'achat se déroulaient avec autant de cynisme. »

O'Rourke hocha la tête sans quitter la route obscure des yeux. Le

mur de flammes de Pitesti disparaissait derrière eux.

« Vous devriez voir ça quand ils les amènent dans l'un des plus pauvres villages tsiganes. Ça tourne à la vente aux enchères... une véritable émeute.

— Ils s'en tiennent aux Tsiganes, alors ? » Kate entendit combien sa voix était lourde de lassitude. Elle se surprit à désirer ardemment une cigarette, et pourtant elle n'avait pas fumé depuis l'adolescence.

« La plupart du temps. Ces gens-là sont suffisamment pauvres, suffisamment désespérés, et guère prêts à s'adresser aux autorités lorsqu'on les menace. »

Kate regarda les lumières claires semées d'un village situé à un ou deux kilomètres de l'autoroute. Des signaux lumineux clignotaient à la hauteur des véhicules en panne dans l'herbe, au bord de la route. Elle avait compté au moins un camion ou une voiture immobilisés tous les deux kilomètres. « Ces crétins d'Américain, adeptes de je ne sais quelles sectes n'adoptent jamais d'enfants des orphelinats ?

— Parfois. Mais vous savez les difficultés que cela soulève.

— Oui. La moitié des enfants sont malades. La plupart des autres sont arriérés ou caractériels. Et l'ambassade américaine n'accorde pas de visa aux malades. » Elle rit et fut choquée de sa propre dureté. « Quel foutu merdier.

— Oui », dit simplement O'Rourke.

Brusquement, Kate se retrouva en train de parler des enfants qu'elle avait essayé d'aider, de ceux qui étaient morts par manque de traitements appropriés ou de nourriture, ou à cause de la rudesse et de l'incompétence du personnel hospitalier roumain. Elle se surprit en train de lui parler du bébé de la salle des contagieux : le petit garçon abandonné, sans nom, vulnérable, qui avait d'abord bien réagi aux transfusions, puis s'était mis à dépérir de nouveau, à cause d'une déficience immunologique qu'elle n'arrivait pas à diagnostiquer avec l'équipement rudimentaire qui lui était offert.

« Ce n'est pas le sida, dit-elle. Ni une simple anémie ni une hépatite, aucun des troubles de l'immunité liés au sang qui me sont familiers – pas même ceux qui sont rares. Je suis convaincue qu'aux États-Unis, avec l'équipement et le personnel dont je dispose au CCM de Boulder, je pourrais trouver de quoi il s'agit et soigner l'enfant. Mais il n'a pas de famille et ce pays ne paiera jamais son transfert aux États-Unis, on ne m'accorderait même pas un visa si je payais son voyage. Il a sept mois, il ne peut compter que sur moi, il est mourant... et, bon Dieu, je ne peux rien faire. » Elle découvrit que ses joues étaient mouillées de larmes. Elle se tourna vers la vitre.

« Pourquoi est-ce que vous ne l'adoptez pas ? » dit doucement O'Rourke.

Elle le regarda, stupéfaite. Il lui rendit son regard, mais n'ajouta

rien. Elle non plus. Ils entrèrent en silence dans Bucarest endormie.

10

Le bébé de sept mois de la salle des contagieux de l'hôpital du Premier Secteur s'appelait, d'après le dossier que Lucien avait traduit pour Kate, « Patient Juvénile Non Identifié 2613 ». Les fiches de la plupart des enfants abandonnés précisait l'identité des parents, ou celle de la personne qui les avait déposés à l'orphelinat ou à l'hôpital, ou du moins à quel endroit on les avait trouvés, mais celle du Patient Juvénile Non Identifié 2613 ne comportait aucune de ces informations.

Kate avait parcouru ce dossier la veille au soir, après son retour de Pitesti. Elle avait remercié le père O'Rourke pour cette expédition en descendant de la Dacia devant son immeuble, à minuit passé, mais ils n'avaient plus reparlé de son conseil – si toutefois il s'agissait bien d'un conseil. Kate se demandait encore si le prêtre n'avait pas simplement plaisanté.

Pourtant, elle avait relu ses propres notes avant de s'effondrer sur son lit.

On avait amené le Patient Juvénile Non Identifié 2613 à l'hôpital du Premier Secteur parce que les médecins du service de pédiatrie d'un hôpital de Tirgoviste ne réussissaient pas à établir de diagnostic sur l'état alarmant du bébé. Les symptômes comprenaient une perte de poids, une apathie, des vomissements, un refus de s'alimenter, et une déficience immunologique qui rendait tout virus, même celui de la grippe ou du coryza, mortel pour l'enfant. Les analyses du sang ne montraient aucune trace d'hépatite ou de dysfonctionnement du foie, ni d'anémie, mais le nombre de globules blancs était beaucoup trop bas. Les transfusions, commencées lorsque l'enfant avait cinq mois, avaient eu un effet miraculeux pendant près de deux semaines, le petit garçon avait bu ses biberons et repris du poids, et le système immunitaire avait réagi de façon positive aux tests cutanés, puis les déficiences immunologiques étaient à nouveau apparues et le cycle avait recommencé. Les plus récentes transfusions n'apportaient que des rémissions de plus en plus courtes. L'hôpital de Tirgoviste avait donc envoyé l'enfant à Bucarest. Il y avait cinq semaines de cela et depuis, Kate Neuman passait le plus clair de son temps à essayer de le garder en vie.

Elle entra dans la salle des contagieux. La grosse infirmière au bec-de-lièvre était en train de le nourrir, debout près de son berceau, ou plutôt elle fumait une cigarette en regardant dans la direction opposée et pressait contre la joue du bébé la tétine d'un biberon passé entre les barreaux. Il pleurait faiblement sans réagir à l'odeur du lait.

« Fichez le camp », dit Kate. Elle répéta sa phrase en roumain. L'infirmière glissa le biberon dans la poche crasseuse de sa blouse, adressa à Kate un sourire malveillant, fit tomber la cendre de sa cigarette d'un petit coup sec et partit en se dandinant.

Kate prit le bébé dans ses bras et chercha des yeux le fauteuil à bascule qu'elle avait réquisitionné. Il avait encore disparu. Elle s'assit sur le radiateur froid, sous la fenêtre, et berça doucement l'enfant. Je vais tout de suite ordonner qu'on le nourrisse par perfusion, pensa-t-elle. La dernière transfusion avait apporté une rémission de cinq jours seulement.

Le minuscule bébé fixa son regard sur elle et cessa de pleurer. Il était si petit qu'on l'aurait cru âgé de sept semaines, et non de sept mois. La chair de ses petits pieds et de ses mains minuscules était rose et presque translucide. Ses yeux semblaient très grands. Il regardait Kate avec une vive attention, comme s'il attendait une réponse à une ancienne question.

Kate prit le biberon qu'elle avait fait chauffer avant d'entrer et chercha la petite bouche avec la tétine. Il tourna la tête et le refusa plusieurs fois, mais son regard revenait toujours se fixer sur elle. Kate posa le biberon sur le rebord de la fenêtre et se contenta de le bercer. Les yeux du bébé se refermèrent lentement et sa respiration rapide ralentit lorsqu'il s'endormit. Elle le berçait doucement en fredonnant une berceuse que sa mère lui avait chantée :

Chut, petit bébé, ne dis pas un mot,
Maman va t'acheter un oiseau moqueur
Et si cet oiseau ne veut pas chanter,
Maman t'achètera un anneau d'argent.

Brusquement, Kate s'arrêta et leva l'enfant. Elle huma l'odeur de sa peau, sentit la douceur infinie du duvet noir sur son crâne. Son souffle était chaud et rapide contre sa joue ; elle entendit le petit bruit que faisait son nez lorsqu'il inhalait.

« T'en fais pas, Joshua, chuchota-t-elle en le berçant. T'en fais pas, petit Joshua. Il ne t'arrivera rien. Je ne vais pas te laisser partir. »

Le lendemain matin, après une garde de seize heures et trois seulement de sommeil, Kate se rendit au ministère idoine pour entamer l'interminable processus bureaucratique de l'adoption.

Lorsqu'elle revint à l'hôpital, cet après-midi-là, Lucian Forsea, son jeune ami, la croisa dans l'escalier. Il descendit quelques marches les bras grands ouverts, l'étreignit et l'embrassa résolument sur les joues, puis recula. « Alors, c'est vrai ? demanda-t-il. Tu vas adopter l'enfant de la salle trois ? »

Kate le regarda fixement sans pouvoir répondre. Elle n'en avait parlé à personne. Seulement le matin même aux fonctionnaires du ministère. Mais elle avait déjà remarqué cela : à Bucarest, tout le monde semblait au courant de tout. « C'est vrai », dit-elle.

Lucian lui fit un grand sourire et l'étreignit de nouveau.

Kate se sentit obligée de lui rendre la pareille. L'étudiant en médecine roumain était âgé d'environ vingt-cinq ans, mais il n'avait l'air ni d'un Roumain ni d'un étudiant en médecine. Aujourd'hui, il portait une chemise hawaïenne avec d'énormes fleurs roses, un jean délavé et une paire de Nike. Ses cheveux étaient bien coupés, dans un style presque punk, et il avait au poignet une Rolex coûteuse mais pas tapageuse ; son visage était trop bronzé pour un étudiant en médecine, ses yeux trop clairs, son comportement trop extraverti pour un Roumain, et il parlait l'anglais idiomatique avec aisance. Kate pensait souvent que si elle avait eu quinze ans de moins, même dix, elle aurait été fortement attirée par lui. C'était son seul véritable ami dans ce pays étrange et triste.

« C'est formidable ! s'écria-t-il, toujours souriant. Si on se marie tous les deux, on aura déjà un enfant tout fait, sans avoir besoin d'attendre. »

Kate lui frappa la poitrine du tranchant de la main. « Arrête. Et tes examens ? »

— Finie l'éprouvante épreuve des épreuves », répondit Lucian. Il la prit par le bras et remonta les escaliers. « Parle-moi de tes démarches au ministère. On t'a fait attendre des heures ? »

— Bien sûr. » Après avoir franchi la grande porte, ils entrèrent dans le hall sombre et sonore de l'hôpital. Le long de l'immense couloir, des malades alignés sur les bancs attendaient leur admission. Des brancards oubliés, où gisaient des patients endormis ou dans le coma, évoquaient des véhicules stationnés en double file. L'air sentait l'éther et tout un mélange de médicaments.

« Et une fois les papiers remplis, ils t'ont fait attendre encore des heures ? » Les yeux bleus de Lucian la regardaient avec un mélange de gaieté et... de quoi ?... d'affection ? d'amour ? Kate repoussa cette pensée.

« Eh bien, non. » En prenant conscience de cela, elle s'interrompit avant de reprendre : « Dès que j'ai eu rempli les formulaires, ils sont devenus très efficaces. En fait, je n'ai eu affaire qu'à un seul type. Il m'a dit qu'il allait hâter les choses et je m'aperçois, maintenant, qu'il a

tenu parole. C'est bizarre, non ? »

Lucian fit une mimique comique. Kate pensait parfois que le jeune homme aurait dû être acteur, et non médecin ; il avait l'esprit vif et un visage tellement expressif.

« Oui, c'est bizarre ! Cela ne s'est encore jamais vu ! Je n'ai jamais entendu ça ! Un fonctionnaire efficace à Bucarest... bon Dieu ! Et maintenant, tu vas me dire qu'il y a un vrai patriote au Front de salut national ! » Lucian n'avait pas baissé la voix et deux membres de l'administration de l'hôpital se retournèrent pour le regarder, les sourcils froncés.

« Sans blague, continua-t-il en lui tapotant la main, comment s'appelle ce bureaucrate ? Moi aussi, je peux avoir un jour besoin d'un homme efficace. »

Kate avait fait la connaissance du père de Lucian, un poète célèbre, un intellectuel hostile au régime, alors que son épouse, ironie du sort, appartenait à la Nomenklatura, l'élite du Parti, qui pouvait faire ses achats dans des magasins spéciaux et jouissait de privilèges particuliers. Bucarest comptait près de deux millions et demi d'habitants, et parfois Kate pensait que Lucian les connaissait tous personnellement. Bien qu'en relation avec la Nomenklatura et menant une vie privilégiée, le jeune homme méprisait ouvertement à la fois Ceausescu et le régime actuel.

« Il s'appelle Stancu, je crois, dit-elle. Oui, Stancu.

— Ah, comme le romancier mort il y a dix-sept ans. Pas étonnant qu'il soit efficace. Il a de grandes chaussettes à chausser avec un nom pareil.

— De grandes bottes », le reprit distraitemment Kate. Elle se rappelait justement comment le fonctionnaire avait passé des coups de fil, réduit les paperasses au minimum et promis que le visa de sortie du petit Roumain serait prêt à huit heures et demie, le lendemain matin. Quand elle avait soulevé le problème épineux de la santé de Joshua – elle ne pensait plus à l'enfant que sous ce nom-là, bien qu'elle ne sache pas pourquoi il lui était venu à l'esprit –, M. Stancu avait écarté ce détail en disant que cela ne poserait de problème qu'avec l'ambassade américaine.

« Oui, des bottes, c'est vrai, répliqua Lucian en continuant sur le même ton badin. Mais ce serait un vrai plouc s'il ne portait pas de chaussettes avec ses souliers noirs pointus de bureaucrate, non ? Il doit forcément chausser les chaussettes du romancier Stancu avant de chausser ses bottes. Tiens, à propos de chaussettes... »

Après avoir pris l'ascenseur jusqu'au troisième, ils étaient en train de se choisir une blouse propre et un masque dans le placard de la lingerie. « Les masques suffiront », dit Kate. Le taux de globules blancs de Joshua était modérément bas, sur la feuille du matin.

« Salut, Silver », dit Lucian en mettant son masque.

Il lui avait dit qu'il n'était allé que deux fois aux États-Unis avec ses parents, et seulement pour quelques jours. Comment aurait-il pu connaître les Lone Ranger ?

Lucian dut lire dans ses pensées, car elle vit ses yeux se plisser ; il souriait sous le masque. « Des cassettes de vieilles émissions radio, dit-il. Mon père les avait enregistrées à New York, il y a quelques années.

— Quand tu étais petit », précisa Kate. Si elle commençait à trouver Lucian irrésistible, elle ne devait surtout pas oublier qu'il n'était pas né lors de l'assassinat du président Kennedy... et qu'il n'avait que trois ans lorsqu'on avait tué Robert Kennedy et Martin Luther King. A cette idée, Kate se sentit vieille, bien qu'elle-même n'eût que dix ans à la mort de Kennedy, et qu'elle fréquentât encore le lycée lorsqu'on avait tiré sur Bobby.

Lucian haussa les épaules. « Oui, grand-mère. Alors, on va voir ton bébé, oui ou non ? »

Kate entra la première dans la chambre, le cœur subitement serré, prise d'une prémonition : et si Joshua était étendu mort, glacé, dans son berceau ?

Le bébé était vivant. Couché sur le dos, il les regarda avec de grands yeux ; ses petites mains s'ouvraient et se fermaient. A part sa couche, il était nu, ayant sans doute, à force de coups de pied, rejeté sa couverture trop légère. Personne ne l'avait remise en place. Le Patient Juvénile Non Identifié 2613 – bientôt Joshua Arthur Neuman – ressemblait un peu à un oisillon tombé du nid : un ventre distendu, des côtes saillantes sous une peau d'un rose pâle, de minuscules doigts repliés, plus l'obscénité de l'aiguille et du sparadrap maintenant en place l'ombilic disgracieux du goutte-à-goutte.

Kate s'avança pour vérifier la perfusion, mais Lucian était déjà en train de régler l'écoulement d'une main expérimentée.

Kate se pencha sur le grand berceau et embrassa le bébé doucement sur la joue. « Plus que quelques jours, mon tout-petit. »

Le visage de l'enfant se tordit comme s'il allait pleurer, mais il se contenta de pousser un soupir. Ses yeux se fixèrent sur le visage de Lucian. « Salut, même, dit le jeune homme dans un chuchotement théâtral. C'est l'heure de Neil Diamond. » Lucian fredonna quelques mesures de *Coming to America*.

Kate avait décroché la tablette en métal suspendue aux barreaux du berceau et regardait, sourcils froncés, ce que le laboratoire avait ajouté depuis qu'elle s'était arrêtée là, le matin même, avant de se rendre au ministère. « Ils ont enfin terminé l'analyse de sang que j'avais demandée il y a trois semaines, dit-elle Je l'aurais faite moi-même si, dans ce foutu hôpital, il y avait une centrifugeuse et un microscope dignes de ce nom.

— Que disent les résultats ? demanda Lucian en chatouillant le nombril du bébé.

— La même insuffisance en globules blancs. Et ils confirment un déficit en adénosine désaminase. »

Lucian fit brusquement semblant de se concentrer, ferma les yeux et énonça des petites phrases courtes, comme s'il répondait aux questions d'un examen oral : « Adénosine désaminase... enzyme cruciale indispensable à la dissociation des sous-produits toxiques d'un métabolisme normal... manque lors de troubles rares tels que le déficit en adénosine désaminase. » Lucian ouvrit les yeux et, quand il reprit la parole, sa voix était sérieuse : « Excuse-moi, Kate. Il n'y a pas de traitement ?

— Si, répondit sèchement Kate en posant brusquement la tablette sur le radiateur, si bien que le bruit du métal sur le métal résonna trop fort dans la petite chambre. C'est une maladie extrêmement rare... il y a peut-être moins de trente enfants dans le monde... mais on peut la guérir. Aux États-Unis, on prescrit...

— Une enzyme synthétique appelée PEG-ADA, compléta Lucian à sa place. Mais je doute qu'il y en ait en Roumanie. Peut-être bien dans aucun pays de l'Europe de l'Est.

— Pas même dans les hôpitaux du Parti ? »

Lucian fit lentement signe que non. Kate remarqua combien son menton était volontaire, combien était douce la peau de ses joues. Pour lire le rapport du labo, il avait chaussé des lunettes à monture d'écaillé, mais, au lieu de le vieillir ou de le rendre plus sérieux, elles lui donnaient l'air encore plus gamin.

« Je pourrais faire venir l'enzyme d'Amérique, ou par la Croix-Rouge, dit-elle, mais, le temps de régler tous les problèmes de paperasserie, il s'écoulerait un mois ou plus et Joshua serait déjà mort d'un virus quelconque. Non, c'est plus rapide de l'emmener aux États-Unis. » Elle fit une pause. « Lucian, c'est incroyable que tu sois au courant du déficit en adénosine désaminase. La plupart des docteurs en pharmacie américains n'en ont jamais entendu parler. Tu as eu combien à tes derniers examens ?

— Dix-huit virgule zéro, zéro, zéro, répondit-il. Exceptionnel dans tous les domaines. Et surtout en amour. » Il se pencha une fois de plus sur le berceau. « Et toi, petit homoncule, tu ferais mieux de transporter ton petit cul transylvanien à Boulder, dans le Colorado, avec ta maman, le docteur Neuman ici présente, afin qu'on puisse t'injecter une bonne dose de PEG-ADA. »

Dans son berceau, Joshua parut réfléchir un moment à cette déclaration avant de serrer les poings, de faire la grimace et de se mettre à pleurer.

Kate se rendit à l'ambassade des États-Unis le lendemain matin ; elle suivit le boulevard Balcescu jusqu'au repère que constituait l'hôtel Intercontinental, puis la strada Batistei sur une centaine de mètres, et se retrouva strada Tudor Arghezi. Il n'était pas encore neuf heures, mais déjà une longue queue de Roumains s'alignait sur le trottoir de l'étroite rue. Elle la remonta en se culpabilisant, tout en sachant qu'elle n'avait pas le temps d'attendre avec ces gens. Les soldats roumains examinèrent son passeport et lui firent signe qu'elle pouvait gagner la porte ; le marine posté à l'intérieur hocha la tête et parla dans un téléphone noir.

Pendant ce temps-là, Kate regarda de l'autre côté de la rue plusieurs contestataires, le dos contre un mur de brique. On pouvait lire sur leur banderole : nous attendons des visas d'immigration 1982-1987. Ils portaient aussi des pancartes disant : greve de la faim pour le visa d'immigration, et : ou est votre fair-play ?, ou : mettez fin à l'injustice, ou encore : washington dit oui. pourquoi la roumanie dit non ? que dit le consulat americain ?

Le marine revint, le soldat roumain ouvrit la porte noire blindée et Kate pénétra dans la cour de l'ambassade en présentant ses excuses, d'un geste, aux gens qui faisaient stoïquement la queue.

Elle passa dans un détecteur de métal, comme dans les aéroports, présenta son sac à la fouille, puis se soumit à l'inspection accomplie d'un garde qui avait l'air de s'ennuyer. On lui rendit son sac à main et elle fut invitée, par l'interphone, à entrer à l'intérieur de l'ambassade.

Le hall du rez-de-chaussée, autrefois immense, avait été divisé en une salle d'attente et une douzaine de boxes. Des gens faisaient la queue partout : les Roumains demandeurs de visa constituaient la plus longue file, tout au fond de la salle ; et quelques Américains attendaient devant la vitre de chaque bureau. Il y avait huit rangées de sièges dans la principale salle d'attente, dont la plupart étaient occupés par des Américaines tenant des bébés dans les bras et par de petits enfants roumains. La cacophonie était difficile à supporter. En prenant place dans la première file, à l'accueil, Kate sentit son cœur se serrer devant l'état désespéré de la situation.

Deux heures et demie plus tard, son désespoir était total. Kate avait expliqué son cas à quatre fonctionnaires et menacé de hurler si on ne la laissait pas parler au responsable du service. Un secrétaire de

l'ambassadeur était descendu, avait tiré une chaise pliante en métal, l'avait enfourchée avec un sourire et lui avait lentement expliqué exactement ce que les quatre premiers fonctionnaires lui avaient déjà expliqué.

« Nous ne pouvons pas laisser ces enfants sidéens entrer aux États-Unis », dit-il. Ses dents étaient parfaites, sa coupe de cheveux était parfaite, le pli de son pantalon gris était parfait. Il s'était présenté : un certain Cully ou Cawley ou Crawley. « Les États-Unis ont déjà assez de problèmes avec leurs propres sidéens. Vous pouvez sûrement comprendre cela, madame... euh... Neuman.

— Docteur Neuman. » Cela faisait déjà cinq fois que Kate le reprenait. « Mais cet enfant n'a pas le sida. Je peux l'assurer. Je suis spécialiste des maladies du sang. »

L'homme fit la moue et hocha lentement la tête, comme s'il évaluait des données complexes. « Est-ce que la clinique Trojan a vérifié tout cela ? »

Kate ricana. La clinique Trojan était un très médiocre labo où l'on faisait des prélèvements à la chaîne. L'ambassade des États-Unis l'avait pourtant choisie pour effectuer tous les tests de séropositivité et d'hépatite B nécessaires aux visas. Kate aurait préféré consulter un astrologue plutôt que de faire confiance aux analyses de la clinique Trojan. « Je m'en suis chargée moi-même, dit-elle. Nous avons fait les analyses à l'hôpital du Premier Secteur il y a cinq semaines. Et, par la même occasion, nous avons éliminé la possibilité d'hépatite. J'ai les résultats d'examens, vérifiés, confirmés et signés par le Dr Ragrevscu et le Dr Grigorescu, le chef du service de pathologie de cet hôpital et son assistant. »

L'employé de l'ambassade – Curly ? Cally ? Crawley – fit de nouveau la moue et dit : « Mais il faudra, bien entendu, que la clinique Trojan confirme que l'enfant est sain. Et, bien sûr, vous devrez présenter un certificat d'abandon signé par l'un des parents ou les deux.

— Bon Dieu de merde ! s'écria Kate en se penchant si violemment vers lui que M. Curly, toujours à califourchon, recula et faillit faire tomber sa chaise. Premièrement, et je vous le répète pour la dixième fois : le bébé n'a pas de certificat de naissance, ni père ni mère. Aucun papier d'aucune sorte. C'est un enfant trouvé. Vraiment abandonné. Dans la rue, pour qu'il y meure. L'orphelinat de Tirgoviste n'a même pas inscrit le nom de la personne qui l'a amené. Deuxièmement, il n'est pas en bonne santé – c'est une des raisons pour lesquelles je veux l'emmener aux États-Unis. J'ai expliqué cela quinze fois. Mais il n'est pas contagieux. Il n'a pas l'hépatite B. Ni le sida. Ni aucune maladie contagieuse d'aucune sorte. L'enfant souffre d'une déficience immunologique qui est presque certainement génétique et qui lui sera fatale si vous ne me laissez pas l'emmener dans un endroit où je

pourrais le soigner. »

L'employé de l'ambassade hocha la tête, tapa le bureau avec son crayon, fit un signe à son subordonné, croisa les bras et dit : « Eh bien, madame Neuman, nous voudrions bien vous aider, mais il faudrait au moins un mois pour constituer le dossier d'un cas... euh... aussi particulier, et, selon toute probabilité, la demande de visa sera repoussée si vous n'avez pas une permission écrite de la mère de l'enfant et un certificat de bonne santé de la clinique Trojan. Avez-vous pensé à adopter un enfant en bonne santé ? »

Le hurlement de Kate retentit jusque dans la rue.

Un marine affecté à la sécurité la reconduisait à la porte de l'ambassade lorsqu'elle aperçut le costume de prêtre mutant ninja dans la salle d'attente, silhouette noire au sein de la débauche de couleurs pastel des Américains et du gris des Roumains.

« O'Rourke ! » C'était plus un sanglot qu'un appel.

Le prêtre se retourna, commença à sourire, vit son expression et traversa en toute hâte la pièce bondée. Il fit signe au garde de partir et le marine n'hésita qu'une seconde avant de lâcher le bras de Kate. Le père O'Rourke l'entraîna jusqu'à une chaise, dans le coin le moins encombré, et envoya balader d'un coup de pied la pile de papiers qui y était posée. Elle faillit crier son nom quand il se retourna pour s'éloigner mais, quelques secondes plus tard, il était de retour avec un gobelet en carton rempli d'eau bien froide. Kate le vida avec gratitude.

« Qu'est-ce qui se passe, Neuman ? » Sa voix était douce. Ses yeux gris ne quittaient pas son visage.

Elle lui raconta tout, et, tandis qu'elle parlait, une partie de son esprit pensait : Est-ce que c'est ça, la confession ? Est-ce le sentiment que la religion inspire... lorsqu'on livre ainsi ses problèmes à quelqu'un d'autre ? Elle se dit que non.

Quand elle eut fini, O'Rourke lui demanda : « Et vous êtes sûre que les fonctionnaires roumains auront réglé le problème de la sortie de l'enfant à la date de votre départ, même si les Américains ne le font pas ? »

Kate hocha vigoureusement la tête. Lorsqu'elle baissa les yeux, elle s'aperçut avec surprise qu'elle tenait le gobelet en carton à deux mains.

« Combien, le bakchich ? demanda-t-il. Je parle du fonctionnaire roumain.

— Aucun. Je m'attendais à payer... cinq ou six mille dollars, mais rien. M. Stancu, l'homme du ministère, il ne m'a rien demandé et je... non, rien. »

Le père O'Rourke devint silencieux et elle put lire de l'incrédulité dans ses yeux.

Kate sortit une liasse de documents de son sac à main « Ils étaient prêts ce matin. Regardez, O'Rourke. Lucian dit que tout y est. J'ai essayé de les montrer à ces gens de l'ambassade... à nos gens... mais ces espèces de connards sont tellement... »

— Entendu, Neuman. Entendu. » La main du prêtre, sur son bras, était amicale mais ferme.

Kate se tut et respira à fond.

« Je reviens dans une minute, d'accord ? » Il rapporta un autre gobelet d'eau et lui caressa brièvement la tête pendant qu'elle buvait.

Kate sentit la colère monter en elle comme une nausée. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas craqué ainsi.

Le père O'Rourke se pencha vers le box voisin. « Donna, puis-je utiliser votre bureau un moment ? Juste pour quelques minutes, promis. Je répondrai si Son Altesse téléphone. Merci, Donna, vous êtes un amour. »

Kate s'aperçut qu'elle battait des paupières pour refouler ses larmes en regardant partir la jeune femme. Le père O'Rourke lui fit un clin d'œil en se glissant dans le box. Elle l'entendit demander les États-Unis par liaison satellite à la standardiste, plus précisément le 202, qui, elle le savait, était l'indicatif du district de Columbia.

La communication ne dura pas plus de deux minutes, et Kate n'en saisit que des bribes, car elle pensait à ce qu'elle aurait dû dire à M. Crully.

« Salut, Jim... oui, c'est Mike O'Rourke, oui... bien, bien. Comment tu vas ? Non, pas Lima ou Santiago... Bucarest. Ouais. »

Kate ferma les yeux. Elle faisait partie des quinze plus éminents hématologues de l'Occident et elle écoutait un simple prêtre tailler une bavette avec un de ses copains, probablement un autre prêtre de l'université de Georgetown ou d'ailleurs... un con de jésuite diplômé en droit qui travaillait au Département d'État.

Non, se reprit-elle, les prêtres ne sont pas diplômés en droit. Ou peut-être que si ?

« C'est exactement ça », disait O'Rourke. Kate s'aperçut qu'elle l'avait entendu résumer ses problèmes de visa en une douzaine de mots maximum. « Oui, Jim... tu n'es pas devenu trop idiot avec l'âge. C'est l'une des rares Américaines que j'aie vues, depuis un an et demi que je suis ici, tenter d'adopter un véritable orphelin... un enfant très malade... malade, mais pas contagieux... exact... et ce connard du service des visas fait le barrage. Oui... je suis d'accord, c'est comme si on le condamnait à mort. »

Kate sentit sa peau devenir moite et froide en entendant quelqu'un d'autre dire cela. Joshua. Mort. Elle pensa à ses doigts minuscules, à ses yeux confiants. Elle pensa aux dizaines de petites tombes sans inscription, derrière les orphelinats et les hôpitaux d'enfants qu'elle

avait visités à Bucarest et ailleurs.

« D'accord, Jimmy. Et toi de même, mon vieux. Kev est toujours à Houston, à la NASA, je crois, et Dale travaille à son nouveau livre. Non, oui, oui, c'était le troisième mariage de Lawrence... Non, j'étais un simple invité. Ils avaient une espèce d'as du Grand Prix qui, en plus, joue les gourous zen. C'est lui qui a dirigé la célébration... Toi aussi, Amigo. On se rappelle bientôt. »

Il sortit du box et toucha le genou de Kate, comme un père tapote la jambe de son enfant qui pleure. Kate ravala sa colère contre la situation et contre elle-même. Elle essayait de penser aux hématologues, aux administrateurs des CCM, aux gens des médias, aux journalistes de la presse et aux membres d'un groupe de pression médical qu'elle connaissait. Parmi eux, il y avait certainement quelqu'un qui avait plus de poids que le copain de ce prêtre. Elle allait commencer à les appeler cet après-midi même. L'un d'eux ferait pression, pour elle, sur le Département d'Etat. En trois jours ?

« Je vous reconduis à l'hôpital, dit le prêtre.

— D'accord. » Avant qu'ils franchissent les portes intérieures de l'ambassade, elle lui serra le bras. « Merci, O'Rourke. Merci d'avoir essayé.

— C'était avec plaisir, Neuman. »

Ils étaient encore sur le seuil de la porte lorsque M. Crawly descendit en toute hâte l'escalier et faillit tomber en dérapant sur le marbre. Sa cravate était de travers, ses cheveux ébouriffés, son visage cramoisi, mais pâle autour de la bouche, et ses yeux avaient une expression qui fit penser à Kate qu'un certain fonctionnaire au nom facile à oublier venait d'avoir un aperçu de la fin spectaculaire et sanglante de sa carrière.

« Madame... ah... docteur... ! cria l'employé de l'ambassade, une expression de soulagement évidente sur le visage. Je suis content de vous avoir rattrapée. Il y a eu confusion... c'est de ma faute, j'ai dû mal m'exprimer. » Il lui fourra une liasse de documents dans la main. « Le visa sera établi demain matin. Celui-là n'est que provisoire, mais suffira à satisfaire les autorités roumaines s'il y avait un problème de leur côté... »

Plus tard, tandis qu'ils se dirigeaient à pied vers l'hôpital, Kate dit à O'Rourke : « Qu'est-ce que vous faisiez à l'ambassade ?

— J'y étais pour mon travail.

— Pour arrêter d'autres adoptions indésirables ? »

Il se contenta de hausser les épaules. Kate pensa alors, tout à fait hors de propos, que cet homme était, avec son costume noir et son col blanc, très beau, très soigné et très irlandais. « Parfois, dit-il, j'active aussi les choses.

— Dans mon cas, c'est évident. Vous avez sans doute activé la

dernière chance qu'a Joshua de survivre. » Elle s'arrêta pour regarder les voitures défilier sur le boulevard Balcescu très animé. « Pouvez-vous me dire le nom de famille de votre ami Jim ?

— Pourquoi pas ? répondit O'Rourke en se grattant le menton à travers sa courte barbe. C'est Harlen.

— Le sénateur Harlen ? James Harlen ? Le sénateur qui dirige la commission des Affaires étrangères ? Celui dont le secrétaire d'État Baker voulait faire son bras droit, alors qu'il n'appartenait pas au bon parti ? Le sénateur que Dukakis a failli choisir pour vice-président en 88, à la place de Lloyd Bentsen ?

— Jimmy avait raison de penser que ce n'était pas une bonne idée. Moi, je le poussais à accepter, ce qui montre ma naïveté. Il aurait dû attendre jusqu'en 96 pour intervenir dans les affaires de politique intérieure... et ce n'aurait pas été à un poste de vice-président. Cuomo et lui sont les seuls démocrates encore capables de se porter candidats à la présidence... et je pense que Jimmy a l'énergie et les idées nouvelles qui vont avec.

— Et vous êtes amis, dit Kate en s'apercevant combien sa déclaration était stupide.

— Nous sommes amis. Depuis longtemps. » Le père O'Rourke regardait fixement l'Office de tourisme, de l'autre côté du boulevard, mais ses yeux voyaient autre chose.

« Eh bien, si je croyais aux miracles, je dirais qu'il y en a eu beaucoup ces deux derniers jours », dit Kate, pleine d'une étrange sensation. Ce n'est pas un rêve. C'est vraiment arrivé. Je vais avoir un enfant Elle se revit, jeune fille, au bord du plongeoir de la piscine municipale de Kenmore après un pari, trop épouvantée pour sauter, trop fière pour reculer.

« Le seul miracle, c'est qu'un fonctionnaire roumain ait rendu un service à quelqu'un sans réclamer un énorme bakchich », répliqua O'Rourke. Quand il vit qu'elle tremblait, il esquissa de nouveau le geste de lui toucher le bras, mais laissa retomber sa main. Kate sentit la force de son regard sur elle. « Neuman, vous devrez accomplir des miracles pour que le gamin survive.

— Je sais. » Puis, s'apercevant qu'elle n'avait peut-être pas parlé tout haut, Kate répéta clairement, d'une voix ferme : « Je sais. »

Kate devait partir avec Joshua pour les États-Unis le lundi 20 mai, mais le dimanche 19 au soir, elle continuait à croire qu'on ne les laisserait jamais quitter le pays.

L'UNICEF, cocommanditaire avec le CCM de ses six semaines d'aide humanitaire en Roumanie, lui avait envoyé le billet de la PanAm plusieurs semaines auparavant, et, comme l'aéroport d'Otopeni ne permettait pas que l'on confirme ses réservations par téléphone, elle appela l'Office du tourisme presque dix fois par jour. Pas encore satisfaite, elle envoya Lucian se renseigner à l'aéroport, deux fois le samedi et trois fois le dimanche, pour savoir si le vol était toujours prévu et si on lui avait bien réservé une place. Joshua ferait le voyage dans ses bras et n'avait pas besoin de billet. Lucian avait aussi demandé confirmation de cela.

M. Stancu, du ministère, aussi efficace qu'il l'avait promis – c'était un petit homme enjoué, aux joues rouges, qui ne correspondait pas au stéréotype du fonctionnaire de l'Europe de l'Est et différait en tout des bureaucrates que Kate avait rencontrés dans ce pays –, confirma que le visa de sortie de Joshua était en règle. Ils avaient renoncé à la signature de l'un des parents naturels. Du côté roumain, le processus d'adoption était étonnamment simple.

L'ambassade des États-Unis fut plus lente, mais, le samedi après-midi, M. Crawley activa enfin l'établissement du visa de sortie de Joshua. Lucian apporta un Nikon à l'hôpital pour photographier le bébé mais ce fut inutile car on ne réclama pas de photo... Puis l'employé américain contacta les services du Rocky Mountain Adoption Option. Leur siège principal étant à Denver, Kate n'aurait pas de difficulté à poursuivre les démarches une fois arrivée chez elle.

M. Popescu, l'administrateur en chef de l'hôpital du Premier Secteur, fut d'abord très mécontent que leur fougueuse visiteuse américaine enlève l'un des enfants de leurs salles – surtout sans rien déboursier – mais des coups de téléphone émanant du ministère de la Santé et les déclarations de ses pédiatres affirmant que l'enfant n'avait pour ainsi dire aucune chance de survivre ici et qu'il coûtait fort cher à l'hôpital suffirent à rassurer le petit homme, qui se contenta de regarder Kate d'un petit air narquois durant son dernier jour de travail.

Toute la paperasserie était en ordre. La Pan American avait été prévenue qu'un enfant très malade serait transporté aux États-Unis et

qu'un équipement médical supplémentaire l'attendrait à Francfort. Kate aurait à bord de l'avion sa propre trousse réapprovisionnée par la Croix-Rouge, sans compter des seringues jetables, encore dans leur emballage stérile, un matériel de perfusion et des antibiotiques de contrebande d'Allemagne de l'Est que Lucian avait empruntés à l'École de médecine. Kate en fut profondément touchée, sachant combien tout cela coûtait cher au marché noir.

Même si elle pensait que ces réserves auraient dû rester en Roumanie pour aider quelques-uns des milliers d'enfants hospitalisés, elle savait qu'elle volerait n'importe quoi, qu'elle dépouillerait n'importe qui, qu'elle ferait tout pour garder Joshua vivant. C'était un choc pour elle, après vingt années passées au service de l'éthique médicale, de s'apercevoir qu'il existait des impératifs plus puissants.

Depuis le jeudi, elle avait essayé plusieurs fois de joindre Tom, son ex-mari, à Boulder, mais son répondeur avait chaque fois laissé entendre sa voix heureuse et grave de petit garçon, annonçant qu'il était parti faire du radeau sur l'Arkansas River et rappellerait à son retour. Si vous voulez vous pouvez laisser un message. Kate avait laissé quatre messages, tous plus incohérents les uns que les autres.

Sa rupture avec Tom, quatre ans auparavant, avait été plus calme que mélodramatique, plus résignée que courroucée. Comme cela arrive dans un pour cent des cas, son ex-mari et elle étaient devenus de grands amis après leur divorce, et souvent ils dînaient ensemble ou prenaient un verre après le travail. Tom qui, à quarante ans, avait la force proverbiale du bœuf, et une beauté dans le genre Tom Sawyer, avait fini par reconnaître qu'il n'avait jamais grandi. Son métier de guide qui l'amenait à être en partie alpiniste, en partie coureur cycliste, en partie guide d'expédition dans l'Himalaya, en partie photographe de nature et chercheur d'aventures à plein temps, avait constitué – il l'admettait maintenant – une excellente excuse pour ne pas mûrir.

Quant à Kate, elle avait réussi à s'avouer, depuis quelques mois, qu'elle était peut-être trop mûre, que son personnage de médecin très adulte avait fini par exclure les plaisirs enfantins qu'elle partageait avec lui au début de leur union. Ils n'avaient jamais parlé de réconciliation – Kate était convaincue que ni l'un ni l'autre n'imaginaient la possibilité de revivre ensemble –, mais ils bavardaient d'une manière détendue, ils partageaient plus facilement leurs petits problèmes et se confiaient des choses plus importantes.

Maintenant, Kate revenait avec un bébé. Après avoir affirmé tous deux pendant des années, chacun pour ses propres raisons, qu'ils ne voulaient pas d'enfants, voilà que le Dr Kate Neuman, à l'âge de trente-huit ans, rentrait chez elle avec un bébé.

Tom réussit à la joindre strada Stirbei Voda, le dimanche soir. Son

expédition en radeau avait été un vrai succès. Il n'arrivait pas à croire au message qu'elle avait laissé sur son répondeur. Sa voix offrait le mélange habituel d'énergie puérile et d'enthousiasme boudérien. Cela donna à Kate envie de pleurer.

« J'ai peur qu'il se passe quelque chose », dit-elle. La liaison était mauvaise, avec les échos, le temps de transmission et le timbre caverneux typiques de la plupart des appels transatlantiques, auxquels s'ajoutaient les bruissements, les bruits sourds, les grincements et les propres échos du service téléphonique roumain.

Pourtant, Tom semblait bien l'entendre. « Et pourquoi donc ? Tu as pourtant résolu les problèmes de paperasserie, non ? Le bébé... Joshua... tu n'as pas dit qu'il était OK maintenant ?

— Il est stabilisé, oui.

— Alors, pourquoi...

— Je ne sais pas. » Kate prit conscience qu'ici, il était sept heures du matin – la somptueuse lumière de mai illuminait le châtaignier devant sa fenêtre –, mais qu'il devait être dix heures du soir à Boulder. Elle respira à fond. « J'ai la terrible impression que je ne vais pas y arriver. Que quelque chose va... nous retenir ici. »

Elle n'avait jamais entendu Tom prendre un ton aussi sérieux ! « Cela ne te ressemble pas, Kat. Qu'est-il arrivé à la Dame de Fer que je connaissais et que j'aimais ? La femme qui allait guérir le monde entier, qu'il le veuille ou non ? » La gentillesse de sa voix démentait son propos.

Elle sursauta en l'entendant dire « Kat ». Il l'appelait ainsi lorsqu'ils faisaient l'amour, au tout début de leur mariage. « C'est ce pays. Il vous rend paranoïaque. Quelqu'un m'a dit qu'une personne sur trois, ou sur quatre, était un indicateur payé par la police durant les années Ceausescu. » Le téléphone fit un bruit sourd et se mit à siffler. La distance bourdonnait sur les fils. « Ce qui me rappelle, ajouta-t-elle, que je n'aurais pas dû te téléphoner.

— Des oreilles indiscrètes ? On est sur écoute ? Le KGB ou son équivalent roumain ? s'exclama Tom pardessus la friture. Qu'ils aillent se faire foutre. Allez vous faire foutre, vous qui nous écoutez.

— Je ne parle pas de la Securitate, mais de la note de téléphone, répliqua Kate en essayant de sourire.

— Que l'AT & T aille aussi se faire foutre. Ou la MCI. Ou la société téléphonique avec laquelle j'ai un contrat. »

Kate sourit. C'était toujours elle qui payait les factures lorsqu'ils étaient mariés. Tom savait rarement à qui il devait payer, et pour quoi. Elle se demanda qui réglait ses factures maintenant.

« A quelle heure arriveras-tu à Stapleton demain ? » demanda Tom. Sa voix était à peine audible.

Kate ferma les yeux et récita sa litanie : « On décolle de Bucarest par

le vol 1070 de la PanAm en direction de Francfort, escale à Varsovie à sept heures dix du matin. On repart de Francfort à dix heures trente par le vol 67 et on atterrit à JFK à treize heures cinq. Puis, par le vol 597, on arrive à Denver à dix-neuf heures cinquante-huit.

— Ouh, la, la. Une sacrée journée pour le gamin. Pour la mère aussi. » Il y eut un moment de silence, sauf le bruit de la ligne. « Je viendrai te chercher à Stapleton.

— Tu n'es pas obligé de...

— J'y serai. »

Kate ne discuta pas plus longtemps. « Merci, Tom. Oh... apporte un siège.

— Un quoi ?

— Un siège de bébé. »

Elle entendit un rire étouffé, puis un juron. « Chouette, je vais passer toute la journée à chercher un siège de voiture pour bébé. Je l'aurai, Kat. Je t'aime. A demain soir. » Il raccrocha avec cette brusquerie qui prenait toujours Kate par surprise.

Après cette conversation, le silence fut encore plus pénible. Kate arpenta cent fois sa chambre, vérifia pour la cinquantième fois ses bagages – tout était emballé, sauf son pyjama et sa trousse de toilette – et examina à fond pour la cinq centième fois les papiers, dans la poche de sa saharienne : son passeport, son visa, celui de Joshua, les formulaires de l'adoption – avec les tampons du ministère et de l'ambassade des Etats-Unis –, le certificat attestant l'absence de maladie contagieuse, une lettre du service de M. Stancu demandant qu'on lui remette les médicaments expédiés, et une lettre similaire de M. Crawley de l'ambassade. Il ne manquait rien et tout était constellé de visas, de tampons, de sceaux.

Il allait se passer quelque chose. Elle le savait. Chaque bruit de pas dans le couloir ou dans la cour, c'était un fonctionnaire apportant une mauvaise nouvelle. Joshua était mort depuis qu'elle l'avait vu, paisiblement endormi dans son berceau de l'hôpital. Ou le ministère était revenu sur sa décision. Ou...

Il allait se passer quelque chose.

Lucian avait proposé de la conduire en voiture à l'aéroport et elle avait accepté. Le père O'Rourke devait se rendre à Tirgoviste le lundi, à une cinquantaine de kilomètres de la capitale, mais il avait insisté pour la voir à l'hôpital à six heures, quand elle viendrait chercher Joshua. Tout était minuté, arrangé, emballé... Lucian s'était même renseigné sur les horaires de P Orient-Express, au cas où la PanAm et la Tarom cesseraient subitement de desservir Bucarest... mais Kate était sûre que les choses allaient mal tourner.

A dix heures du soir, Kate enfila son pyjama, se lava les dents, régla la sonnerie du réveil pour 4 h 45 et se coucha en sachant qu'elle

n'allait pas dormir. Les yeux fixés au plafond, pensant à Joshua en train de sommeiller sur le ventre, ou sur le dos, encore sous perfusion pour qu'il puisse affronter l'épreuve de demain, Kate entama une longue nuit d'attente.

Rêves de Fer et de Sang

Je regardais par ces fenêtres... ces petites fenêtres qui répandent maintenant sur moi si peu de lumière... J'avais alors trois ou quatre ans et je regardais par ces fenêtres lorsqu'ils emmenaient les voleurs, les brigands, les meurtriers et les fraudeurs fiscaux de la prison surpeuplée de la place des Conseillers au lieu d'exécution, dans le donjon des Joailliers. Je me souviens du visage de ces prisonniers, de ces condamnés : pas lavés, les yeux cernés de rouge, les traits creusés, barbus et violents, jetant des regards désespérés alentour lorsqu'ils prenaient conscience qu'ils n'avaient plus que quelques minutes à vivre avant que la corde leur serre le cou et que le bourreau les fasse tomber de la plate-forme. Une fois, je m'en souviens, il y eut trois femmes, que l'on avait gardées à part dans une cellule provisoire de la tour des Conseillers, et, par une fraîche matinée d'automne, je les vis sortir enchaînées de la tour, traverser la place, descendre la colline aux pavés ronds et disparaître à mes yeux avides. Mais, oh, ces secondes de pure vision lorsque je m'agenouillais là, sur le lit, dans la chambre de mon père, qui servait à la fois de tribunal et d'appartement privé... oh, ces interminables moments d'extase !

Les femmes étaient vêtues de guenilles crasseuses, comme les hommes. Je voyais leurs seins entre les lambeaux d'un affreux tissu marron. Elles étaient zébrées de saleté et de sang, car les geôliers les avaient maltraitées. Mais leurs seins étaient blancs, sans défense. J'apercevais leurs jambes tachées et leurs cuisses pâles ; je vis même quelque chose de noir entre ces cuisses quand la plus âgée tomba, jambes écartées, et glissa sur les pavés, tandis que le garde continuait à la traîner par ses chaînes ; elle gémissait et criait. Mais c'est de leurs yeux que je me souviens le mieux... aussi affolés que ceux des prisonniers que j'avais l'habitude de voir, si agrandis que le blanc se montrait tout autour des iris sombres comme les yeux que roulent les juments qui ne veulent plus avancer après avoir senti l'odeur du sang frais, ou la présence du mâle.

Ce fut mon premier moment d'excitation – la montée d'un

tressaillement dans ma poitrine, tandis que je regardais la certitude de la mort descendre sur ces hommes et ces femmes –, l'excitation et la pureté palpitante de la sensation. Je me souviens que je suis retombé, les jambes trop faibles pour me soutenir, sur la couche de mon père, sous cette même fenêtre, le cœur battant la chamade ; les images de ces hommes et ces femmes tirés de force, condamnés à mort, brûlaient d'une manière nouvelle dans ma conscience, alors que leurs cris résonnaient et s'éloignaient dans l'air froid soufflant par les fenêtres ouvertes.

Mon père, Vlad Dracul, avait condamné ces gens-là à la pendaison. Ou plutôt, il avait confirmé la sentence d'un hochement de tête ou d'un simple geste de la main. Père avait créé les lois qui condamnaient ces femmes, ces hommes, et il les faisait respecter. C'était Père qui avait plongé ces gens-là dans une si grande terreur. Père qui avait mandé sur la place ce battement palpable des ailes de la Mort.

Je me souviens d'être resté couché sur le lit, rouge de honte à cause de cette étrange excitation, sentant mon cœur revenir lentement à la normale... Je me souviens d'être resté couché à penser : Un jour, j'aurai ce pouvoir-là.

C'est dans cette chambre, à l'âge de quatre ans, que je bus pour la première fois au Calice. Je me souviens de tout, dans les moindres détails. Ma mère n'était pas là. Seul Père et cinq autres hommes que je n'avais jamais vus auparavant, tous vêtus de robes, la tête couverte d'un capuchon, dans le costume de cérémonie vert sur rouge des draconistes, étaient de service ce soir-là. Je me souviens de la tapisserie aux vives couleurs derrière le trône de Père, suspendue là pour ce soir-là seulement – le grand dragon enroulé en un cercle d'écaillés dorées, sa gueule terrifiante grande ouverte, ses ailes déployées, ses griffes puissantes recourbées comme des serres préhensiles. Je me souviens de la lumière des torches et du rituel murmuré de l'ordre du Dragon. Je me souviens de la présentation du Calice. Je me souviens du goût de ce premier sang. Je me souviens des rêves qu'il m'a apportés, cette nuit-là.

C'est dans cette chambre, à l'âge de cinq ans, en l'an de grâce 1436, que j'entendis mon père déclarer à la Cour son intention de s'emparer du domaine et du titre de son demi-frère mourant Alexandre Aldea, ce qui devait faire de Père le premier prince de Valachie. Je me souviens du bruit des sabots ferrés des chevaux dans l'air hivernal, à travers la vitre de ma chambrette, du craquement du cuir et du cliquetis du fer contre le fer lorsque la cavalerie défila sous nos fenêtres, ce soir de décembre. Je me souviens que j'adorais la richesse de la cité impériale de Tirgoviste, je me souviens de la sensualité des mots italiens, hongrois et latins que j'y appris, chaque syllabe aussi généreuse que le

goût du sang dans ma bouche, je me souviens de l'excitation que me procurait l'histoire aride que m'enseignèrent là-bas mon précepteur boyard et les vieux moines. Et je me souviens combien ce temps fut court.

J'avais douze ans lorsque mon père nous livra, Radu, mon demi-frère plus jeune, et moi, en otages au sultan turc Murad. Peut-être n'avait-il pas prévu de le faire lorsque nous partîmes à cheval pour Gallipoli afin de rencontrer notre suzerain, car les hommes du sultan se saisirent de Père quelques minutes seulement après que nous eûmes atteint les portes de la ville. Mais, plus tard, Père jura sur la Bible et sur le Coran de ne pas s'opposer à la volonté du sultan, et notre rôle d'otages était inclus dans ce serment. Radu n'avait que huit ans et je me souviens de ses larmes lorsque le chariot escorté par les soldats nous emmena loin de Gallipoli, vers la forteresse d'Egrigoz, dans la province de Karaman, en Anatolie.

Je n'ai pas pleuré.

Je me souviens combien l'hiver fut froid, la nourriture étrange, et que les domestiques qui s'occupaient de nous fermaient à clé la porte de notre appartement dès que le crépuscule commençait à descendre sur la ville montagnieuse. Je me souviens de l'horreur éprouvée par les gens du sultan lorsqu'on leur expliqua la cérémonie du Calice, mais ils l'acceptèrent comme une coutume barbare de la foi chrétienne. Leurs prisons étaient pleines de criminels, d'esclaves et de prisonniers de guerre attendant leur sort ; aussi n'eûmes-nous pas trop de difficultés à trouver des donneurs. Plus tard, on nous emmena à Tokat, et plus tard encore à Andrinople, où nous avons vécu, mangé, voyagé et mûri en compagnie du sultan.

Murad était un homme cruel, mais moins cruel que Père, je pense. Il se montra plus paternel envers nous que Père ne l'avait jamais été. Je me souviens que le sultan me caressa la joue, un jour où, tout excité, je lui montrai le vol et l'attaque en piqué d'un faucon que j'avais dressé. Le frôlement étonnamment gentil de ses doigts persista sur ma joue.

Au bout de six années, je pensais plus fréquemment en turc que dans ma propre langue et, même maintenant, lorsque ma force décline et que ma conscience s'estompe, c'est en turc que je forme mes pensées.

Radu avait toujours été beau, même petit, et l'était encore lorsqu'il montra les premiers signes de la virilité. Moi, je restais laid. Radu dévorait les paroles des philosophes et des lettrés qui nous donnaient des leçons. Je résistais aux efforts qu'ils faisaient pour m'enseigner la culture byzantine. Radu renonça au Calice alors que moi je trouvais nécessaire d'y boire une fois par semaine et non pas une fois par mois, puis chaque jour et non plus toutes les semaines. Radu se gagna les

récompenses et les caresses de nos geôliers et de nos professeurs ; moi, c'était le fouet que je recevais. Lorsqu'il eut treize ans, Radu sut plaire à la fois aux femmes du sérail et aux courtisans qui venaient dans notre appartement, tard, le soir.

Je haïssais mon demi-frère, et il me rendait cette haine en y ajoutant le mépris. Chacun de nous savait que si nous survivions – et nous y étions l'un et l'autre bien déterminés –, nous serions rivaux pour le trône de notre père, et donc ennemis.

Radu suivit sa voie vers le trône en devenant le mignon du sultan Murad II et en entrant dans le harem de son successeur, Mehmed. Il resta en Turquie jusqu'en 1462 ; à vingt-sept ans, Radu était toujours beau, mais trop âgé pour continuer à faire partie du harem. Le sultan lui avait promis le titre de mon père, mais mon frère s'aperçut qu'il était revendiqué par quelqu'un de plus hardi et de plus ingénieux. Moi.

Je me souviens du jour – j'avais seize ans – où la nouvelle de la mort de mon père atteignit la cour du sultan. C'était à la fin de l'automne 1447. Cazan, le plus fidèle chancelier de Père, avait chevauché cinq jours pour la porter jusqu'à Andrinople. Le récit fut bref mais douloureux. Les boyards et les habitants de Tirgoviste s'étaient révoltés, poussés par le rapace roi de Hongrie, Hunyadi, et son allié valache, le boyard Vladislav II. Mircea, mon frère aîné, avait été capturé à Tirgoviste et enterré vivant. Vlad Dracul, mon père, avait été poursuivi et massacré dans les marais de Balteni, près de Bucarest. Cazan nous informa que le corps de Père avait été secrètement ramené dans une chapelle, près de Tirgoviste.

Cazan, ses yeux chassieux de vieillard plus mouillés qu'à Vordinaire, me présenta alors deux objets que Père lui avait demandé de m'apporter en héritage, tandis qu'ils fuyaient vers le Danube poursuivis par des assassins. Une belle épée de Tolède offerte à Père par l'empereur Sigismond, à Nuremberg, l'année de ma naissance, et le pendentif en or que Dracul avait reçu en s'affiliant à l'ordre du Dragon.

Je le passai à mon cou et, brandissant l'épée au-dessus de ma tête, la lame brillante réfléchissant la lumière des torches, je prêtai serment devant Cazan, et Cazan seul. « Je jure sur le Sang du Christ et le Sang du Calice, m'écriai-je d'une voix qui ne tremblait pas, que Vlad Dracul sera vengé ; que je boirai moi-même jusqu'à la dernière goutte le sang de Vladislav, et que ceux qui ont organisé et perpétré cette trahison regretteront le jour où ils ont assassiné Vlad Dracul et se sont gagné l'inimitié de Vlad Dracula, le Fils du Dragon. Jusqu'à ce jour, ils ignoreront ce qu'est la vraie terreur. Je le jure sur le Sang du Christ et le Sang du Calice, et puissent toutes les forces du Ciel ou de l'Enfer me venir en aide dans l'accomplissement de ce projet sacré. »

Je remis l'épée au fourreau, tapotai l'épaule du chancelier en pleurs et revins à mes quartiers où je restai éveillé à préparer mon évasion et ma vengeance.

Aujourd'hui aussi je reste éveillé. Comme les épées de Tolède sont forgées dans les fourneaux et les creusets des flammes, ainsi les hommes le sont-ils dans les creusets de la douleur, du deuil et de la peur, j'en suis bien conscient. Et, comme pour une belle épée, il faut des siècles pour que ces lames humaines perdent leur terrible tranchant.

La lumière a baissé. Je vais faire semblant de dormir.

13

Le Centre de contrôle des maladies du Colorado occupait un bâtiment dans les contreforts des montagnes, au-dessus de Boulder, sur la ceinture verte, juste sous la formation géologique baptisée les Flatirons. Les gens du coin continuaient à l'appeler le CNRA parce que les locaux avaient abrité, pendant vingt-cinq ans, le Centre national de recherches atmosphériques. Quand, un an auparavant, le CNRA devenu trop important pour le site, était allé s'installer en ville, le CCM s'était rapidement implanté là.

L'architecte, I.P. Pei, avait utilisé pour sa construction le même conglomérat pennsylvanien et permien rouge foncé qui avait formé les grands blocs inclinés des Flatirons dominant les collines, au-dessus de Boulder. Sa théorie, c'était que ce matériau semblable au grès s'éroderait au même rythme que les Flatirons et que le bâtiment finirait par « se fondre » dans l'environnement. Pei avait eu, en grande partie, raison. Bien que les lumières du CCM soient bien visibles la nuit sur la masse sombre des contreforts et la forêt de la ceinture verte, de jour les touristes pouvaient, au premier coup d'œil, le prendre pour un étrange affleurement de grès du Front Range, cette spectaculaire chaîne des montagnes Rocheuses.

Kate Neuman aimait son bureau et, depuis son retour de Roumanie, elle goûtait l'esthétique du lieu presque comme si elle ne l'avait jamais vu auparavant. Il était situé au coin nord-ouest du bâtiment – que Pei avait conçu comme une série de dalles verticales et de bacs en encorbellement grès et schiste argileux, avec de larges baies – et de sa fenêtre elle pouvait voir la grande paroi des trois premiers Flatirons, à leur pied des prairies vallonnées et des forêts de pins, plus loin la ligne

de crête des formations gréseuses de la Fountain émergeant du maigre sol des prairies comme l'épine dorsale d'un stégosaure, puis les plaines qui, de Boulder, se déployaient jusqu'à l'horizon, au nord et à l'est. Tom, son ex-époux, lui avait appris que les Flatirons étaient à l'origine des couches de sédiments déposées au fond d'une ancienne mer intérieure, puis s'étaient soulevées, il y avait une soixantaine de millions d'années, lors du surgissement violent des montagnes qui se prolongeaient à l'ouest jusqu'aux Rocheuses. Maintenant, Kate ne voyait jamais les Flatirons sans penser aux dalles d'un trottoir en ciment que des racines auraient lentement dressées.

Un sentier partait de la porte de derrière du CCM et, au-delà de la crête suivante, elle voyait celui plus large de la Mesa ; un daim descendait paître juste sous sa fenêtre et ses collègues l'informèrent qu'on avait vu cet été un puma dans les arbres, à moins de trente mètres du bâtiment.

Kate ne pensait à rien de tout cela. Elle ne prêtait aucune attention aux papiers empilés sur son bureau, ni au curseur clignotant sur l'écran de son ordinateur ; elle pensait à son fils. Elle pensait à Joshua.

Incapable de dormir pendant cette dernière nuit passée à Bucarest, elle avait rassemblé ses bagages, trouvé un taxi dans les rues sombres et pluvieuses, et s'était rendue à l'hôpital afin de rester au chevet de Joshua jusqu'au moment de partir pour l'aéroport. L'ascenseur était en panne et elle avait monté les escaliers en courant, brusquement certaine que le berceau, dans la salle d'isolement numéro trois, serait vide.

Joshua dormait. La dernière transfusion de sang, et non de plasma, prescrite par elle la veille, lui avait redonné les apparences d'un bébé en bonne santé. Kate s'assit, le menton appuyé sur le poing, et regarda dormir son fils adoptif jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube filtrent au travers des vitres sales.

Lucian vint les chercher en voiture. Les démarches administratives de l'hôpital furent moins contraignantes que Kate ne l'avait craint. Le père O'Rourke arriva, comme promis. Lorsqu'ils se serrèrent la main sur le perron, Kate céda à l'envie qu'elle avait de l'embrasser sur la joue. O'Rourke sourit, tint le visage de la jeune femme entre ses mains un long moment, puis, avant que Kate ait pu protester, il bénit Joshua en effleurant tendrement du pouce le front du bébé et en faisant un rapide, signe de croix.

« Je ne vous oublierai pas », dit doucement O'Rourke en tenant la porte de la Dacia ouverte pour Kate et le bébé. Le prêtre regarda Lucian. « Conduisez prudemment, vous m'entendez ? » Lucian sourit sans répondre.

L'autoroute de l'aéroport était presque déserte. Joshua se réveilla

pendant le trajet mais ne pleura pas. Il se contenta de regarder Kate de ses grands yeux sombres, pleins de questions. Lucian parut sentir l'inquiétude de Kate. « Ça t'amuserait d'entendre une blague que j'aime bien raconter au sujet de Ceausescu ? »

Kate sourit faiblement. Les essuie-glaces fatigués raclaient paresseusement la vitre sous la pluie. « Tu n'as pas peur qu'il y ait des micros dans ta voiture ? »

— Ils ne marcheraient pas mieux que le reste de cette épave, répliqua Lucian en souriant d'une oreille à l'autre. En outre, le Front de salut national se moque des blagues sur Ceausescu. Mais la police grimpe aux murs quand on plaisante avec le FSN.

— D'accord, dit Kate en enveloppant mieux le bébé dans sa légère couverture. Raconte-moi ta vieille blague sur Ceausescu.

— Bon. Peu avant la révolution, le Grand C se réveille un matin de bonne humeur et sort sur le balcon pour saluer le soleil. « Bonjour, soleil », dit-il. Imagine sa surprise quand le soleil répond : « Bonjour, monsieur le Président. » Ceausescu rentre en toute hâte pour dire à Elena : « Réveille-toi ! Même le soleil me respecte, maintenant. – C'est bien », répond la femme de notre chef suprême. Et elle se rendort. Ceausescu pense que, peut-être, il devient un peu fou, alors à midi il ressort sur le balcon. « Bon après-midi, soleil », dit-il. De nouveau, le soleil répond d'une voix pleine de respect : « Bon après-midi, monsieur le Président »...

— Il y a une fin à cette histoire ? » demanda Kate.

Elle apercevait la sortie vers l'aéroport, à moins d'un kilomètre devant eux. La pluie tombait plus fort. Elle se demandait si le vol pour Varsovie n'allait pas être annulé.

« “Bon après-midi, monsieur le Président”, dit le soleil à midi », continua Lucian. Il mit le clignotant, mais sans obtenir la moindre lumière. Il n'en tint pas compte et emprunta la sortie vers la longue allée menant à l'aéroport. « Ceausescu est tellement excité qu'il essaie de faire sortir Elena sur le balcon, mais elle est trop occupée à se maquiller. Finalement, au coucher du soleil, il réussit à la convaincre. "Attention. Écoute, dit-il à sa femme qui est aussi présidente du Conseil national de la science et de la technologie. Le soleil me respecte." Il se tourne vers le beau coucher de soleil. “Bonsoir, soleil”, dit-il. “Va te faire foutre, sale con”, répond le soleil. Ceausescu n'y comprend plus rien. Il demande des explications. “Ce matin et à midi, tu t'es adressé à moi avec respect, bredouille-t-il. Maintenant, tu m'insultes. Pourquoi ?” »

Kate aperçut une place libre dans la rangée de voitures et de taxis garés devant le terminal, mais, avant qu'elle ait pu la lui montrer, Lucian s'était arrêté et exécutait un créneau avec maestria, sans casser le rythme de son histoire :

« «Pourquoi m'insultes-tu maintenant ?» demande notre chef. «Pauvre trouduc, je suis à l'Ouest maintenant» réplique le soleil. »

Il fit le tour de la voiture pour les abriter avec un parapluie, le bébé et elle. Kate lui sourit pour lui montrer combien elle appréciait sa gentillesse, sinon sa blague. Ils s'avancèrent ensemble vers le terminal, Lucian portant un sac et le parapluie, Kate un fourre-tout plus léger et l'enfant.

« Les habitants de Transylvanie ont un proverbe à propos des histoires drôles comme celle-là, dit Lucian. Rîdem noi rîdem, dar'purceaua e moarta în cosar.

— Ce qui veut dire ? » Kate cligna des yeux dans la pénombre de la marquise en épais béton. Des gardes en uniforme gris, portant des armes automatiques, les regardèrent avancer, impassibles.

« Ce qui signifie : Nous rions bien mais le cochon est mort dans le panier. » Lucian secoua le parapluie, le referma et, d'un coup d'épaule, ouvrit la porte.

L'endroit était aussi lugubre qu'à son arrivée dans le pays : une sorte de caverne en béton, sonore, bordée de saleté et de débris, gardée par des soldats. A sa gauche, le service de la douane, avec ses longues tables balafrées et ses convoyeurs arrêtés, était vide. Il n'y avait pas d'arrivées. Droit devant, le contrôle des services de sécurité et ses cabines entourées de rideaux incarnaient l'épreuve que Joshua et elle devraient affronter avant d'embarquer à bord de l'avion de la PanAm.

Lucian posa les bagages sur la première table et se tourna vers elle. Passé ce point, seuls les passagers étaient admis.

« Bon... », dit-il, puis il se tut.

Kate n'avait jamais vu son jeune ami à court de mots. Aussi lui jeta-t-elle son bras libre autour du cou et l'embrassa-t-elle. Il cligna des yeux, puis lui tapota le dos gentiment, timidement. Un employé, derrière le comptoir marqué controlul pasapoarterlor, lança un ordre d'un ton sec et Lucian s'écarta sans la quitter du regard. Kate se dit qu'il y avait une question dans les yeux du jeune homme, et qu'ils ressemblaient étrangement, pour le moment, à ceux de Joshua.

Le fonctionnaire parla plus fort. Lucian se tourna vers lui et répondit, tout aussi sèchement : « Laşa-ma in pace ! »

Un instant, l'homme derrière le comptoir du contrôle des passeports parut désarçonné par l'insolence de Lucian. Puis il se reprit et claqua des doigts ; trois brutes en uniforme s'avancèrent.

Kate crut voir un éclair de sauvagerie dans les yeux du jeune homme. Elle l'étreignit de nouveau, mettant son corps et celui du bébé entre Lucian et les gardes. En même temps, elle sortit son passeport américain et le brandit devant les gardes, comme s'il s'agissait d'une amulette magique.

La magie opéra... du moins temporairement. Les hommes de main

hésitèrent. L'employé lança quelques mots à Lucian d'un ton hargneux et croisa les bras. Les gardes le regardèrent, puis revinrent à Kate.

« Je suis désolée, dit-elle aux gardes, mais mon fiancé est très émotif. Nous détestons être séparés. Lucian, dis à ce monsieur que nous avons quelque chose pour lui... »

Lucian regardait le fonctionnaire d'un air furieux, mais lorsque Kate lui pinça le bras, il dit : « Quoi ? Oh... așteți dreptate, îmi pare rău... Avem ceva pentru dumneavoastră. »

Kate comprit que Lucian s'excusait en ajoutant les mots signifiant : « J'ai pensé à vous », préambule poli d'un bakchich. Elle sortit trois cartouches de Kent de son fourre-tout et les tendit à Lucian, qui les donna à l'homme du contrôle des passeports.

L'employé fit promptement disparaître les cartouches, congédia d'un geste les trois gardes, n'inspecta que superficiellement les bagages de Kate tout en la bombardant de questions, puis les jeta sur un chariot délabré et lui fit signe de passer. Elle avança machinalement et fut surprise lorsqu'une barrière se referma brutalement derrière elle.

Kate se retourna vers Lucian et s'aperçut qu'elle était trop émue pour parler. Joshua s'agita dans ses bras, son visage s'empourpra : il allait pleurer. « Je... », commença-t-elle, mais elle dut s'arrêter. Elle se sentait idiote, pourtant, elle n'essaya pas de cacher ses larmes. Quand avait-elle pour la dernière fois pleuré en public ? Kate ne s'en souvenait pas.

« Oh, tout baigne, ma jolie, dit Lucian, dans sa meilleure imitation de l'amateur de surfing de la Californie du Sud. On se verra tous les trois quand je viendrai en Amérique pour faire mes dernières années d'internat. A bientôt, les copains... » Il se pencha par-dessus la barrière et toucha du bout des doigts l'extrémité de ceux de Kate.

L'employé des passeports lança quelques mots et Lucian hocha la tête sans quitter Kate et le bébé des yeux. Puis le jeune homme tourna le dos et traversa la salle vide du terminal sans un regard en arrière.

Kate parcourut un étroit couloir et entra dans la salle de départ. Des haut-parleurs invisibles transmettaient ce qui aurait pu être des chants d'enfants traditionnels, mais les voix étaient si criardes et l'enregistrement tellement mauvais que l'effet était loin d'être pittoresque ou agréable. Kate pensa à un chœur de victimes de la torture poussant des cris stridents. Une douzaine de passagers attendaient l'appel d'embarquement et Kate devina, rien qu'en voyant leurs vêtements mal coupés, qu'il s'agissait soit de fonctionnaires roumains se rendant à Varsovie, soit de Polonais qui rentraient chez eux. Elle ne vit ni Américains ni Allemands ni Anglais... aucun touriste en dehors d'elle.

Elle resta à l'écart du groupe et jeta des regards inquiets autour d'elle. La salle était immense, conçue pour des centaines de

voyageurs ; le plafond faisait au moins vingt mètres de haut et le moindre craquement de soulier, la moindre toux résonnaient impitoyablement. Il y avait quelques box contre la paroi nord – un comptoir de change au taux officiel, un panneau poussiéreux de l'Office national du tourisme –, mais ils étaient vides. Presque tous les passagers fumaient et jetaient des coups d'œil furtifs sur les gardes armés postés près de l'escalier menant au niveau inférieur, près des portes de sécurité et près du comptoir de la douane. La plupart parcouraient sans but, par deux, cette espèce de caverne, leurs armes automatiques sous les bras.

Joshua s'agitait toujours, mais Kate s'empressa de le bercer, de lui roucouler des choses, et lui offrit une tétine. Il l'accepta et ne pleura pas. Kate aurait bien voulu avoir elle aussi une sucette pour calmer ses nerfs et, consciente de sa stupidité, elle comprit pourquoi tant de citoyens des États policiers de l'Europe de l'Est fumaient cigarette sur cigarette.

Elle alla se planter devant les grandes baies. Il y avait deux appareils sur la zone d'embarquement, près du terminal : un petit avion à réaction sans doute réservé à un haut fonctionnaire et un DC-9 qui allait les emmener, Joshua et elle, jusqu'à Varsovie, puis Francfort. Plusieurs transports de troupes blindés roulaient pesamment entre les avions, leurs épais gaz d'échappement s'élevant dans l'air fumant. Kate aperçut des tanks garés au bord de la piste et reconnut des pièces d'artillerie sous des filets de camouflage, près d'une rangée d'arbres. Des soldats en uniforme gris se serraient autour de leur camion ou d'un feu allumé dans un baril.

Bien plus loin, des avions à réaction de la Tarom étaient garés sur une voie de circulation envahie par les mauvaises herbes. Ces appareils ressemblaient à de grossiers Boeing 727 qui avaient connu des jours meilleurs avant d'être ainsi abandonnés : ils étaient rouillés, il y avait des pièces sur les ailes et le fuselage, et les pneus de l'un d'eux étaient à plat. Kate remarqua soudain les gardes armés qui faisaient les cents pas sous les avions – ils tentaient de s'y abriter de la forte pluie – et elle comprit, avec un sursaut de peur, que ces appareils devaient être encore utilisés.

Elle se réjouit d'avoir payé presque le double pour voyager sur la PanAm au lieu de prendre une ligne roumaine nationale.

« Madame Neuman ? »

Elle pivota sur ses talons et vit que les hommes de la sécurité en veste de cuir noir se tenaient derrière elle. Trois soldats avec leurs armes automatiques étaient postés non loin de là. « Madame Neuman ? » répéta le plus grand des deux.

Kate acquiesça d'un signe de tête. Elle ne pouvait s'empêcher de penser aux vieux films de guerre, lorsque la Gestapo interdisait les

voyages. Elle frissonna intérieurement en songeant qu'elle aurait pu voyager à cette époque avec une étoile jaune cousue à son manteau et le mot Juden estampillé sur son passeport. Elle s'attendait à ce que la Gestapo d'aujourd'hui demande à voir ses papiers.

« Vos papiers », lança le plus grand. Il avait survécu à la variole et son visage était resté grêlé. Ses dents étaient noires.

Elle lui tendit son passeport et essaya de ne pas sursauter d'angoisse lorsqu'il le fourra dans sa poche sans le regarder.

« Par ici », dit-il en lui montrant un box fermé par des rideaux, dans la zone qu'elle venait de traverser.

« Qu'est-ce qui... », commença-t-elle, mais elle se tut lorsque l'autre homme lui prit le coude. Elle se dégagea et suivit le plus grand sur le sol jonché de débris. Les autres passagers, qui fumaient tous, la regardèrent avec passivité.

Une femme en uniforme l'attendait. Kate se dit qu'elle ressemblait à une version dépourvue d'humour de Martina Navratilova, qui aurait eu une vilaine coupe de cheveux. Puis toutes les comparaisons irrévérencieuses s'évanouirent quand Kate comprit que cette monstruosité hommasse allait l'obliger à se déshabiller.

Le garde grêlé sortit son passeport de sa poche, l'étudia un moment – en prenant soin de regarder l'endroit où il était cousu –, puis dit quelque chose en roumain aux deux autres gardes et se tourna vers Kate : « Vous adoptez enfant, oui ? »

Sur le moment, Kate fut déconcertée, se demandant si l'homme faisait une drôle de plaisanterie ou pas. Puis elle répondit : « J'ai adopté cet enfant, oui. C'est mon fils maintenant. »

Les deux hommes scrutèrent le passeport et la liasse de papiers et de carbones fourrée à l'intérieur. Pour finir, l'homme grêlé releva les yeux et la regarda. « Il n'y a pas de signe du parent.

— Non, il n'y a pas de signature, répondit-elle en parlant lentement et en articulant avec soin, mais c'est seulement parce qu'on n'a trouvé aucun parent biologique. C'est un orphelin. Un enfant abandonné. »

L'homme au visage grêlé la regarda en plissant les yeux. « Pour bébé à adopter, vous devez avoir signe parent. »

Kate hocha la tête et sourit, en utilisant toute la force de sa volonté pour ne pas hurler. « Oui, normalement, mais cet enfant n'a pas de parents. Pas de parents. » Elle tendit la main et toucha les documents. « Vous voyez, il y a là un certificat d'abandon signalant que, dans ce cas, aucune signature parentale n'est exigée. C'est signé... ici... par l'adjoint du ministre de l'Intérieur. Et ici, par le ministre de la Santé... vous voyez, là. » Elle désigna du doigt un formulaire rose. « Et ici, c'est signé par l'administrateur de l'orphelinat où Joshua a été déposé... et là, par le directeur de l'hôpital du Premier Secteur. »

L'homme de la sécurité se renfroga et feuilleta rapidement les

papiers, presque avec mépris. Kate sentait la stupidité profonde sous le comportement arrogant de cette brute. Oh, mon Dieu, pensa-t-elle, comme je voudrais que Lucian soit là. Ou quelqu'un de l'ambassade... ou le père O'Rourke. Pourquoi est-ce que je pense à O'Rourke maintenant ? Elle secoua la tête et regarda fixement les trois gardes, en affichant un air de calme défi, mais dépourvu de provocation. « Ailes ist in Ordnung », dit-elle, sans même s'apercevoir qu'elle s'était mise à parler allemand.

La femme en uniforme tendit les mains et dit quelque chose.

« Le bébé, dit l'homme grêlé. Donnez-lui le bébé.

— Non », répliqua calmement mais fermement Kate. Elle se sentait tout, sauf calme. Dire non à ces brutes de la Securitate, c'était une invitation à la violence, même dans la Roumanie d'après Ceausescu.

Les deux gardes froncèrent les sourcils et la regardèrent fixement. La femme claqua des doigts avec impatience et tendit de nouveau les bras.

« Non », répéta fermement Kate. Elle imaginait cette femme franchissant le portillon avec Joshua tandis que les deux autres la retenaient. Elle prit conscience qu'elle ne reverrait peut-être jamais son fils. « Non », répéta-t-elle. Elle tremblait intérieurement, mais sa voix restait ferme et calme. Elle sourit aux deux hommes et montra Joshua du menton. « Vous voyez, il dort. Je ne veux pas le réveiller. Dites-moi ce que vous voulez et je le ferai, mais je veux le garder dans mes bras. »

Le plus grand des gardes secoua la tête et parla à la femme. Celle-ci croisa les bras et lança quelques mots d'un ton sec. Il lui répondit rudement, tapa de la main le passeport de Kate, froissa les autres documents et dit : « Enlevez la couverture de bébé et les vêtements. »

Kate sentit sa colère suspendue en l'air comme des ions chargés avant un orage et ne répondit pas. Elle enleva la couverture et déboutonna la barboteuse en tissu-éponge.

Le bébé se réveilla et se mit à pleurer.

« Chut », murmura Kate. Avec sa main libre, elle posa la couverture et la barboteuse sur le comptoir sale.

La femme dit quelque chose. « Enlevez la couche », traduisit le garde.

Kate les regarda tous à tour de rôle, à la recherche d'un sourire. En vain. Ses doigts tremblaient lorsqu'elle détacha les épingles de sûreté – l'ambassade avait été incapable de lui fournir des couches jetables – et souleva Joshua tout nu. Le bébé semblait encore plus frêle sans ses vêtements, sa peau était pâle, ses côtes trop visibles. Il y avait des bleus sur ses bras maigres, là où s'étaient enfoncées les aiguilles des perfusions. Son minuscule pénis et son scrotum se ratatinèrent de froid et Kate vit la chair de poule apparaître sur ses bras et sa poitrine.

Kate le serra contre elle et lança un regard furieux à la femme. « Ça va ? Vous avez vu que je ne passe pas des secrets d'État ou des lingots d'or ? »

La garde femelle regarda Kate d'un air inexpressif, tripota la barboteuse et la couverture, en évitant soigneusement de toucher à la couche, dit encore quelque chose à l'homme grêlé et quitta le box.

« Il fait froid, dit Kate. Je le rhabille. » Ce qu'elle fit rapidement. De l'autre côté du rideau, les haut-parleurs criards annoncèrent son vol dans une salve de parasites. Elle entendit les autres passagers descendre bruyamment les escaliers vers la zone d'embarquement.

« Attendez », dit le garde grêlé. Il posa le passeport et les papiers sur le comptoir et sortit avec son compagnon.

Kate berça Joshua et regarda dans l'entrebâillement des rideaux. La salle de départ était vide. L'unique horloge, au-dessus de la porte, indiquait 7 h 04. L'avion devait décoller à 7 h 10. Aucun des trois gardes de la sécurité qui étaient entrés avec elle dans le box n'était visible.

Kate soupira nerveusement et tapota le bébé. La respiration de Joshua était rapide et bruyante, comme s'il était en train d'attraper froid. « Chut, murmura Kate. Tout va bien, mon tout-petit. » Elle savait que la remorque qui amenait les passagers jusqu'à l'avion allait partir d'un moment à l'autre. Comme pour le confirmer, une annonce inintelligible, mais impérative, jaillit des haut-parleurs.

Sans un regard en arrière, Kate s'empara de ses papiers, serra le bébé dans ses bras, sortit du box et traversa l'immense hall du terminal la tête haute, les yeux fixés droit devant elle. Deux gardes qui flânaient en haut des escaliers la regardèrent approcher du coin de l'œil, dans la fumée de leurs cigarettes.

Marchant d'un pas vif, mais sans trop se hâter, Kate brandit son passeport et sa carte d'embarquement. Le jeune garde lui fit signe de passer.

En bas de l'escalier, il y avait un autre comptoir, un autre garde de la sécurité. Kate vit le dernier des passagers monter à bord de la remorque. Le moteur du véhicule se mit en marche dans un nuage de fumée. Kate, le regard fixé sur la porte, ne s'arrêta pas devant le garde.

« Stop ! »

Elle obéit, se retourna lentement et s'obligea à sourire. Joshua se tortilla, mais ne pleura pas.

Le garde avait un visage joufflu et de petits yeux. Ses doigts ronds tapotèrent le comptoir. « Passeport. »

Kate l'y posa sans commentaire et essaya de ne pas donner de signes d'impatience pendant que le gros homme l'examinait soigneusement. On entendit des pas et des voix dans l'escalier.

Dehors, les passagers et les bagages avaient été chargés dans les deux remorques, qui firent rugir leurs moteurs. « Nous sommes en retard », dit tranquillement Kate au garde.

Il leva ses yeux de cochon et lui jeta un regard mauvais.

Elle continua à le fixer en silence, pendant une bonne minute. Le véhicule qui emportait les bagages démarra. Celui des passagers se préparait à le suivre pour parcourir les cent mètres de piste.

Quand elle pratiquait la chirurgie, Kate avait souvent ordonné à ses collègues ou aux infirmières de se hâter seulement par la force de son regard, par-dessus le masque chirurgical. C'est ce qu'elle fit, mettant toute l'autorité qu'elle avait acquise dans sa vie et sa carrière dans celui qu'elle adressa au garde.

Le gros homme baissa les yeux, tamponna le passeport une dernière fois et le lui tendit brusquement. Kate se força à ne pas courir avec Joshua dans les bras. Le véhicule avait déjà commencé à s'éloigner, mais il s'arrêta et attendit qu'elle l'ait rattrapé et soit montée à bord. Les Polonais et les Roumains la regardaient fixement.

Ils embarquèrent douze minutes avant que l'avion ne roule vers l'extrémité de la piste d'envol, mais Kate crut que sa montre était arrêtée. L'attente lui parut durer des heures, des jours. Elle regardait par le hublot maculé les deux gardes en veste de cuir plaisanter et fumer au pied de la passerelle. Ce n'était pas ceux du terminal. Mais ils avaient des talkies-walkies. Kate ferma les yeux et faillit prier, chose qu'elle n'avait pas faite depuis l'âge de dix ans.

Trois hommes enlevèrent la passerelle. L'avion roula jusqu'à l'extrémité de la piste déserte. Aucun autre appareil n'avait décollé ou atterri depuis qu'ils étaient à bord. L'avion accéléra.

Kate ne respira vraiment que lorsque le train d'atterrissage remonta et que Bucarest ne fut plus que des bâtiments blancs épars s'élevant au-dessus des châtaigniers, derrière eux. Ses mains continuèrent à trembler jusqu'à ce qu'ils soient sortis de l'espace aérien roumain. Même à l'aéroport de Varsovie, elle sentit son cœur battre la chamade tant qu'ils n'eurent pas changé d'équipage et décollé à destination de Francfort.

Enfin, la voix du pilote retentit, il avait un accent américain : « Mesdames et messieurs, nous venons d'atteindre notre altitude de croisière qui est de sept mille mètres. Nous survolons la ville de Lodz et franchirons la frontière allemande dans... euh... cinq minutes environ. Nous avons eu un peu de mauvais temps, comme vous l'avez sûrement remarqué, mais nous venons de dépasser l'extrémité de ce front et Francfort nous informe que là-bas il fait chaud et beau, avec une température de trente et un degrés Celsius et des vents d'ouest soufflant à quinze km/h. Nous vous souhaitons un agréable voyage. »

Le soleil ruisselait maintenant par le petit hublot. Kate embrassa

Joshua et s'accorda le droit de pleurer.

Kate Neuman cligna des yeux sous la lumière du soleil qui traversait les vitres teintées du CCM de Boulder et répondit au téléphone. Franchement, elle aurait été incapable de dire depuis combien de temps il sonnait. Elle se rappelait vaguement que sa secrétaire avait passé la tête dans son bureau pour annoncer qu'elle descendait déjeuner en vitesse à la cafétéria.

« Ici le Dr Neuman, dit Kate.

— Kate, c'est Alan, du service radio. J'ai les images les plus récentes de l'IRM de ton fils.

— Oui ? » Kate s'aperçut qu'elle avait griffonné des cercles dans des cercles et que son bloc-notes en était presque complètement couvert. Elle posa son stylo. « Comment sont-elles, Alan ? »

Il eut un bref moment d'hésitation et Kate imagina le radiologue roux assis sous l'éclat aveuglant des multiples consoles de ses moniteurs, un sandwich au corned-beef entamé devant lui.

« Je pense qu'il vaut mieux que tu descendes, Kate. Il faut que tu voies ça. »

Il y avait six moniteurs vidéo sur la longue console et chacun d'eux montrait une vue légèrement différente des viscères de Joshua Neuman, maintenant âgé de neuf mois. Ces images complexes ne provenaient pas d'un appareil à rayons X mais de l'unité d'imagerie par résonance magnétique d'Alan. Kate put repérer la rate, le foie, les sinuosités de l'intestin grêle et la paroi inférieure de l'estomac de son enfant.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en frappant du doigt le moniteur central.

— Précisément, dit Alan en remontant ses épaisses lunettes et en mordant dans son sandwich. Maintenant, regarde ce qui se passe quand on compare cette séquence avec celle d'il y a trois semaines. »

Kate regarda les images se fondre, pivoter en trois dimensions, effectuer un zoom pour offrir une vue rapprochée du fond de l'estomac dont les différentes couches étaient artificiellement colorées, puis exécuter une séquence accélérée avec amélioration numérique.

Un petit appendice, ou un abcès, parut pousser dans la paroi de l'estomac de Joshua.

« Un ulcère ? » demanda Kate, sachant que ce n'en était pas un au moment même où elle le disait. L'IRM montrait que l'anomalie possédait une structure solide. Elle eut l'impression que son cœur allait cesser de battre.

« Non », dit Alan en sirotant son café froid. Brusquement, il aperçut le visage de Kate et sauta sur ses pieds pour glisser une chaise sous elle. « Assieds-toi, dit-il, ce n'est pas non plus une tumeur.

— Non ? » Kate sentit le vertige diminuer. « Mais ça ne peut être que ça.

— Non, dit Alan. Fais-moi confiance. Regarde. Voilà la série en accéléré des images par IRM de cette semaine. »

La paroi inférieure de l'estomac était de nouveau normale. Les couches colorées proliférèrent, l'abcès ou quoi que ce fut d'autre apparut, grandit jusqu'à devenir aussi gros qu'un appendice, puis commença à se ratatiner.

« Une croissance distincte ? dit Kate.

— Le même phénomène, à des moments différents. » Alan lui montra la colonne des données, à droite de l'image. « Tu remarques la correspondance ? »

Pendant un moment, non. Puis Kate s'approcha et se frotta la lèvre inférieure. « Le jour où Joshua a reçu du plasma... » Elle fit rouler son fauteuil devant l'écran où s'était figé le cycle précédent. Faisant courir son doigt sur l'écran, elle dit : « Et à la date où on lui a fait une transfusion de sang, il y a trois semaines. Ces images montrent qu'il se produit un changement dans l'appareil digestif du bébé lorsqu'il reçoit du sang. »

Alan mordit avec appétit dans son sandwich et hocha la tête. « Pas seulement un changement, Kate, mais une sorte de processus d'adaptation essentiel. Cet appendice est là à d'autres moments, c'est juste qu'il devient visible lorsqu'il absorbe du sang...

— Absorber du sang ! » Son cri la surprit elle-même. Elle modula sa voix. « Joshua n'absorbe pas de sang par la paroi stomacale, Alan. Nous lui injectons seulement du sang par voie intraveineuse... nous ne lui donnons pas un biberon de sang ! »

Alan ne saisit pas l'ironie de sa remarque. Il finit de mâcher avant de répondre. « Bien sûr, mais l'appendice... l'organe..., ou quoi que ce soit, absorbe bien le sang, il n'y a pas de doute là-dessus. Regarde, là. » Il appuya sur des boutons et, sur les six moniteurs, le gonflement anormal clignota en rouge. « Ici, la paroi est riche en veines et en artères. C'est pourquoi un ulcère à cet endroit pose un tel problème. Mais ça (il toucha l'image de l'appendice semblable à une tumeur), cette chose est nourrie par le réseau artériel le plus important que j'aie jamais vu. Et il n'y a pas de doute qu'elle absorbe le sang. »

Kate rejeta ses cheveux en arrière. « Bon Dieu », murmura-t-elle.

Alan ne l'écoutait pas. Il remonta encore ses lunettes.

« Mais regarde les autres données, Kate. Ce n'est pas l'absorption du sang qui m'intéresse. Regarde la plus récente série d'images. Ce qui arrive ensuite est incroyable. »

Kate étudia attentivement les images et les colonnes de données. Quand elle eut terminé, elle garda le silence une bonne minute.

« Kate, chuchota Alan d'un air presque respectueux. Qu'est-ce qu'on

a là ? »

Elle ne quittait pas l'écran des yeux. « Je ne sais pas, finit-elle par répondre. Franchement, j'en sais rien. » Mais quelque part, au fond de son subconscient créatif qui faisait d'elle l'un des meilleurs diagnosticiens du CCM, Kate Neuman savait. Et cette connaissance l'emplît à la fois d'une terreur folle et d'une étrange allégresse.

14

La maison de Kate se dressait sur une prairie à dix kilomètres en amont du Sunshine Canyon, au-dessus de Boulder. Kate avait toujours détesté les canons – elle haïssait l'absence de soleil, surtout en hiver, et n'aimait pas se sentir à la merci de la gravité, au cas où l'un des rochers déciderait de se déplacer –, mais la route sortait du large sillon du Sunshine Canyon pour courir pendant des kilomètres le long des lignes de crête avant d'arriver à l'embranchement menant à sa demeure. Elle estimait que son emplacement était presque parfait : des prés parsemés de trembles et de pins se déployaient de tous les côtés, les sommets couronnés de neige des Indian Peaks du Continental Divide s'élevaient à une quinzaine de kilomètres à l'ouest, et le soir elle pouvait apercevoir, par les brèches du Front Range, au sud des Flatirons, les lumières de Boulder et de Denver.

Tom et elle avaient acheté cette propriété un an avant leur séparation. Sans les revenus de Kate, on ne leur aurait pas accordé l'emprunt-logement et ils n'auraient pas pu verser le premier acompte, mais elle serait toujours reconnaissante à Tom de lui avoir proposé cet endroit. La demeure était vaste et moderne, mais se fondait dans les rochers et les arbres de la ligne de crête ; elle avait des fenêtres sur les quatre côtés et un merveilleux patio d'où Kate pouvait contempler les Flatirons ; il n'y avait qu'une poignée de maisons sur les trois cents hectares de la résidence dont seuls les habitants pouvaient ouvrir le portail lorsqu'un visiteur les appelait par l'interphone. En général, celui-ci se scandalisait du mauvais état de l'allée gravillonnée, mais tous les résidents possédaient des 4x4 capables d'affronter les neiges hivernales à deux mille mètres d'altitude.

En cette matinée de juillet, une semaine après son entretien avec Alan, Kate se leva, fit son habituel jogging d'un kilomètre sur le chemin circulaire qui passait derrière la maison, se doucha, enfila ses vêtements de travail, une chemise d'homme blanche, un jean et des

baskets – elle ne portait un tailleur ou une robe que lorsqu'un personnage important visitait le CCM, ou lorsqu'elle était obligée de voyager – et prit son petit déjeuner avec Julie et Joshua. Julie Strickland, une thésarde de vingt-trois ans, étudiait les effets de la pollution sur trois espèces de fleurs que l'on ne trouvait que dans la toundra alpine. C'était Tom qui l'avait présentée à Kate ; la jeune fille avait participé pendant tout l'été à une randonnée qu'il avait organisée dans les régions les plus inaccessibles du Colorado. Kate était sûre qu'ils avaient eu une brève aventure, mais cela ne l'avait jamais préoccupée. Elles étaient devenues amies peu après leur première rencontre. Julie était douce mais enthousiaste, compétente et drôle. Elle s'occupait de Joshua cinq jours par semaine et, en échange, disposait d'une partie des quatre cent cinquante mètres carrés de la maison, pouvait se servir pour sa thèse du PC équipé d'une mémoire CD-ROM quand Kate ne l'utilisait pas, disposait de ses week-ends pour aller sur le terrain et recevait un salaire symbolique qui lui permettait de mettre de l'essence dans sa vieille Jeep.

Cet arrangement satisfaisait les deux femmes et Kate s'inquiétait déjà pour l'hiver prochain, car Julie aurait alors terminé sa thèse. Elle, qui avait toujours compris les mères obligées de se battre pour faire garder leurs enfants, faisait maintenant des cauchemars à ce sujet. Mais, en cette belle matinée d'été où le soleil déjà haut sur la plaine apparaissait à peine au-dessus des contreforts, Kate chassa de son esprit toute inquiétude pour manger ses flocons de son et donner sa bouillie à Joshua.

Julie abandonna la lecture du Denver Post et demanda : « Tu prends la Cherokee ou la Miata ce matin, pour aller au travail ? »

Kate se retint de sourire. Elle avait prévu de prendre la Miata rouge, mais elle savait combien Julie aimait descendre le cañon au volant du roadster. « Mmmm... la Jeep, je pense. Tu as des courses à faire avant de déposer Josh au CCM ? »

En entendant son nom, le bébé sourit et tapa sur le plateau de sa chaise avec la cuillère. Kate essuya la bouillie qui avait coulé sur son menton.

« Je pense que je vais faire un tour chez King Soopers, à Table Mesa. Tu es sûre que ça t'est égal que je prenne la Miata ? »

— Tout ce que je te demande, c'est de ne pas oublier le siège de bébé. »

Julie fit une grimace comme pour dire : Évidemment.

« Excuse-moi, ajouta Kate en souriant. L'instinct maternel. » Elle dit cela pour plaisanter, mais s'aperçut aussitôt que c'était précisément cela qui lui inspirait des remarques aussi inutiles.

« Josh adore la décapotable », observa Julie. Elle prit sa cuillère et fit semblant de manger la bouillie du bébé. Joshua, tout à fait

d'accord, lui adressa un grand sourire. Julie regarda Kate : « Tu veux que je te l'amène à onze heures ? »

— Environ, répondit Kate en jetant un coup d'œil à sa montre et en débarrassant son couvert. On m'a réservé l'appareil d'IRM jusqu'à une heure de l'après-midi, aussi ce n'est pas grave si tu es en retard de quelques minutes... » Elle montra du doigt la bouillie qui restait dans l'assiette de Joshua. « Si cela ne t'ennuie pas...

— Non, non », dit Julie en échangeant des grimaces avec le bébé. « On aime bien manger ensemble, hein, Pooh ? » Elle se tourna vers Kate, sans s'apercevoir qu'elle avait une goutte de lait sur le nez. « Cet examen, ça ne lui fera pas mal, n'est-ce pas ? »

Kate s'arrêta sur le seuil de la porte. « Non. C'est le même procédé que l'autre fois. Juste des images. » Des images de quoi ? se demanda-t-elle pour la centième fois. « Je le ramènerai à temps pour sa sieste. »

Descendre la route sinueuse du canon en Cherokee, c'était moins amusant que de changer deux fois les vitesses de la Miata dans les tournants, mais, ce matin-là, Kate était tellement perdue dans ses pensées qu'elle ne remarqua pas la différence. Une fois dans son bureau, elle demanda à sa secrétaire de bloquer tous les appels et de téléphoner pour elle à l'institut Trudeau, à Saranac, dans l'État de New York. C'était une petite unité de recherches, mais Kate savait qu'on y menait les investigations les plus pointues sur les mécanismes effecteurs de l'immunité liés à la physiologie des lymphocytes, et où la cellule servait de médiateur. Et, encore mieux, elle en connaissait le directeur, Paul Sampson.

« Paul, dit-elle après avoir franchi l'obstacle de la réceptionniste et de la secrétaire, Kate Neuman à l'appareil. J'ai une énigme pour toi. » Elle savait que Paul était incapable de résister à une énigme : un trait partagé par un très petit nombre de brillants chercheurs en médecine.

« Vas-y.

— Il s'agit d'un bébé de huit mois et demi, trouvé dans un orphelinat de Roumanie. Physiquement, l'enfant a l'air d'en avoir cinq, mais son développement mental et émotionnel paraît normal. On constate des périodes intermittentes de diarrhée chronique, un muguet persistant, un gros retard de croissance, des infections bactériennes chroniques ainsi qu'une otite moyenne. Ton diagnostic ? »

Paul Simpson n'hésita qu'une fraction de seconde : « Tu dis, Kate, que c'est une énigme, donc nous ne parlons pas du sida. Ce serait trop évident, puisqu'il s'agit d'un orphelinat roumain. Et c'est un cas intéressant ? »

— Oui. » Une famille de cerfs de Virginie, venue de la ceinture verte, était en train de paître sous les fenêtres du CCM.

« Les examens ont été faits en Roumanie ou ici ?

— Les deux.

— OK, alors, on a une chance qu'ils soient fiables. » Il y eut un silence et Kate entendit Paul mâchouiller sa pipe. Il avait cessé de fumer depuis près de deux ans mais jouait encore avec elle lorsqu'il réfléchissait. « Quelle numération des cellules T et B ?

— Une absence presque totale des cellules T et B et des gammaglobulines », répondit Kate. Les résultats étaient dans le dossier, sur son bureau, mais elle n'avait pas besoin de s'y référer. « L'IgA et l'IgM du sérum décroissent sensiblement...

— Cela ressemble à un déficit immunitaire mixte et grave du type Swiss. Triste... et rare... mais ce n'est pas vraiment une énigme, Kate. »

Elle regardait le cerf qui s'était figé en entendant une voiture remonter la route sinueuse menant au parking du CCM. La voiture passée, le cerf recommença à paître. « Ce n'est pas tout. Les symptômes semblent en effet suggérer un DIMG du type Swiss, je suis d'accord, mais la numération des globules blancs est, elle aussi, mauvaise...

— C'est-à-dire ?

— Moins de trois cents lymphocytes/ml », répondit-elle.

Paul siffla. « C'est étrange. Je veux dire, il bat "l'enfant-bulle". D'après ta description, ce pauvre petit Roumain a trois ou quatre types de déficits immunitaires mixtes et graves – le type Swiss, le déficit en lymphocytes B et la dysgénésie réticulaire. Je n'ai jamais vu un enfant avec plus d'une seule de ces manifestations. Bien sûr, les DIMG eux-mêmes sont rares, pas plus de vingt-cinq enfants dans le monde, environ... » Après avoir affirmé l'évidence, il se tut. « Kate, il y a autre chose ?

— Je crains bien que oui. » Elle résista à l'envie de soupirer. « L'enfant montre un grave déficit en adénosine désaminase...

— L'ADA aussi ? » l'interrompit le médecin. Elle entendit ses dents cliqueter sur le tuyau de sa pipe et imagina l'expression peinée de son visage. « Le pauvre gamin a les quatre types de DIMG ! Les symptômes apparaissent généralement entre le troisième et le sixième mois. Quel âge a-t-il, déjà ?

— Presque neuf. » Kate pensa au gâteau d'anniversaire que Julie achèterait chez King Soopers. Elles fêtaient l'anniversaire de Joshua tous les mois. Elle aurait bien voulu aller le chercher elle-même, mais le temps lui manquait.

« Neuf mois, dit Paul d'un ton songeur. Je me demande comment ce petit gars a pu vivre jusque-là... il ne va pas tenir longtemps. »

Kate grimaça de douleur. « C'est ton pronostic, Paul ? »

Il s'éclaircit la gorge. Elle voyait presque le chercheur ébouriffé se

redresser, poser sa pipe sur son bureau. « Tu sais bien que je ne pourrais pas faire de pronostic sans ausculter personnellement le patient et étudier moi-même les résultats des examens. Mais... mon Dieu... des signes des quatre types de DIMG. Je veux dire, si c'était juste l'ADA, ce serait déjà suffisamment grave... Y a-t-il eu une greffe haplo-identique de la moëlle osseuse ?

— Il n'y a pas de jumeau. Ni de frère ni de sœur. L'orphelinat n'a même pas pu trouver ses parents. Il n'existe aucune histocompatibilité possible. »

Le silence plana un moment. « Eh bien, on peut toujours essayer des injections d'adénosine désaminase pour restaurer une partie de la fonction immunologique. Ainsi que des piqûres d'extraits de thymus et du facteur de transfer. Et puis, il y a les recherches de thérapie génique de Mulligan, Grosveld et quelques autres. Ils ont obtenu des résultats remarquables en fabriquant des rétrovirus transmetteurs d'ADA... » Sa voix s'estompa.

Kate ajouta ce que son ami n'osait pas dire : « Mais avec ces quatre types de DIMG, les chances d'échapper à un microbe létal pendant que la thérapie génique édifierait une résistance serait... de combien, Paul ? Trop maigres pour qu'on puisse les évaluer ?

— Mon Dieu, Kate, tu sais aussi bien que moi que pour un enfant à DIMG, une seule infection suffit... la varicelle, la rougeole avec une pneumonie à cellules géantes de Hecht, des infections à cytomégalo-virus ou adénovirus, ou bien notre vieille Pneumocystosis carinii... Un bon rhume de cerveau et l'enfant est mort. Leur propre entéropathie avec fuite digestive de protéines s'ajoute au problème. C'est comme si on graissait un traîneau pour le lancer sur du papier paraffiné. » Il s'arrêta pour souffler, manifestement attristé.

« Je sais, Paul, dit Kate d'une voix douce. J'ai l'habitude.

— De quoi ?

— De graisser un traîneau et de le lancer sur du papier paraffiné. »

Elle l'entendit mâchouiller de nouveau sa pipe. « Kate, est-ce que tu travailles avec cet enfant... personnellement, je veux dire ?

— Oui.

— Eh bien, si j'étais toi, je mettrais mon espoir dans les recherches de thérapie génique et je croiserais les doigts. En ce moment, beaucoup de gens s'acharnent à résoudre le problème de l'ADA, et si tu y arrives, on pourrait s'attaquer aux dysfonctionnements du type Swiss, des lymphocytes B et de la dysgénésie réticulaire avec des techniques reconstructrices de l'immunologie plus conventionnelles. Je vais te faxer tout ce que nous avons ici sur le travail de Mulligan.

— Merci, Paul », dit Kate. Le cerf était reparti dans la forêt de pins pendant qu'elle ne regardait pas par la fenêtre. « Et si je te disais que les symptômes de cet enfant sont périodiques ?

— Périodiques ? Tu veux dire que leur gravité varie ?

— Non. Je veux dire littéralement périodiques. Qu'ils apparaissent, deviennent critiques, puis sont annulés par le propre système reconstruit de l'enfant ! »

Cette fois, le silence dura presque une minute. « Une reconstruction auto-immunologique ? Des globules blancs reconstruits à partir de zéro ? Une numération de cellules T et B qui remonte ? Un taux de gammaglobulines qui revient à la normale ? Chez un enfant à DIMG avec trois cents lymphocytes/ml au départ ? Sans greffes de moelle histocompatible ni thérapie génique de rétrovirus ADA ?

— Exact. » Kate respira un grand coup. « Rien qu'avec des transfusions sanguines.

— Des transfusions de sang ? » Il semblait presque électrisé. « Avant ou après le diagnostic ?

— Avant.

— Foutaise », dit le chercheur. Kate ne l'avait jamais entendu émettre un juron ou un mot grossier. « Foutaise. Premièrement, une reconstruction de l'auto-immunité, on ne voit ça que dans les romans de science-fiction. Deuxièmement, tout vaccin vivant ou toute transfusion non irradiée faite à cet enfant avant le diagnostic l'aurait presque certainement tué... cela n'aurait pas constitué une cure miracle. Kate, tu connais les problèmes que peut provoquer une transfusion allogénique – une maladie mortelle greffe-contre-hôte, une vaccine généralisée progressive –, bon sang, tu sais ce qui en résulterait ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette histoire... soit une erreur de diagnostic du côté roumain, soit un fiasco total dans l'étude des cellules T, ou autre chose.

— Oui, acquiesça Kate, mais elle savait que les données étaient valables. Je suis désolée de t'avoir fait perdre ton temps, Paul. C'est seulement que les choses semblent un peu embrouillées.

— C'est un euphémisme. Mais si quelqu'un peut redresser la situation, c'est toi, Kate.

— Merci, Paul. Je te rappelle bientôt. » Elle raccrocha et regarda fixement la prairie déserte.

Deux heures plus tard, elle la contemplait toujours lorsque sa secrétaire l'appela par l'interphone pour lui dire que Julie était là avec le bébé.

Même après quinze années de pratique médicale, Kate trouvait qu'il n'y avait rien de plus triste qu'un petit enfant entouré d'équipements médicaux modernes. Aujourd'hui, en tant que mère contemplant son propre enfant piqué par des aiguilles et attaché à des appareils effrayants, elle trouvait cela deux fois plus triste.

Julie était arrivée en larmes et en bafouillant des excuses. Il fallut

plusieurs minutes à Kate pour comprendre que la jeune fille avait laissé un moment Joshua non attaché dans son siège de bébé, à l'avant de la Miata – « pendant que je mettais son gâteau d'anniversaire dans le coffre » – et l'enfant était tombé en se cognant la tête contre le tableau de bord. Joshua n'avait pas beaucoup saigné, il ne pleurait déjà plus, mais Julie était encore affolée.

Kate la calma, lui montra combien l'écorchure était minime – la bosse allait tout de même être aussi grosse qu'un œuf d'oie –, puis partit en tête d'une petite procession composée de Josh dans les bras de Julie, de sa secrétaire Arleen et de son voisin de bureau Bob Underhill, l'un des spécialistes mondiaux des anémies hémolytiques héréditaires – accompagné de son secrétaire Calvin –, tous à la recherche d'un antiseptique et d'un pansement. Kate trouvait amusant, et même Julie commençait à glousser entre ses larmes, qu'au Centre de contrôle des maladies des montagnes Rocheuses, centre de recherches valant six cents millions de dollars et contenant des laboratoires et des équipements dernier cri, il n'y ait ni Mercurochrome ni Tricostéril.

Pour finir, ils trouvèrent un antiseptique en pulvérisateur et des pansements adhésifs dans le bureau de l'administrateur en chef – c'était un fanatique du jogging qui avait tendance à tomber fréquemment. Calvin apporta une sucette à Joshua, Julie partit consolée et Kate descendit le bébé au service de radiologie situé au sous-sol.

Quand le Centre s'était installé dans le bâtiment du CNRA, le Dr Mauberly – administrateur en chef et docteur en épidémiologie, mais pas en médecine – s'était opposé à la présence d'une installation d'IRM dans le même bâtiment que l'orgueil et la joie du CCM : les deux Cray du premier étage. Il savait qu'aux premiers temps de l'IRM, à cause d'une isolation insuffisante, des montres-bracelets avaient été endommagées et des automobiles immobilisées jusque dans la rue. Du moins, c'est ce qu'on racontait. Mauberly ne voulait pas prendre de risques avec les Cray qui représentaient une bonne partie du budget du CCM.

Alan Stevens et les autres techniciens avaient fini par convaincre l'administrateur que le cerveau et les cojones des Cray n'avaient rien à craindre de l'IRM et des scanners, parce que le complexe d'imagerie du sous-sol serait isolé électromagnétiquement du reste du monde. Comme le Dr Mauberly hésitait encore, Alan avait fait venir les pathologistes et les membres les plus prestigieux de Biolab. Les scanners et l'installation de l'IRM n'étaient peut-être pas nécessaires aux patients vivants, firent-ils remarquer, mais absolument indispensables pour étudier les cadavres, tant d'animaux que d'humains, qui étaient la raison d'être de leur labeur quotidien.

Mauberry avait acquiescé.

Alan accueillit Kate dans le couloir, entre le service de radiologie et les labos hermétiquement fermés. Joshua était déjà venu là et n'avait pas peur des lieux, mais cette fois il eut une vilaine surprise : Teri Halloway l'attendait avec une seringue et un cathéter de transfusion. Joshua cria lorsque l'infirmière inséra l'aiguille à la saignée du bras maigrichon. Kate essaya de ne pas grimacer. Elle aurait dû faire cela elle-même, mais Teri était plus douce. Et, de fait, Joshua cessa de pleurer après n'avoir protesté que pour la forme et resta couché sur le dos, à cligner des yeux. Alan et Kate l'installèrent sur la table télécommandée et lui attachèrent les poignets, puis la tête sur l'oreiller, avec du sparadrap large. C'était pénible à voir, mais on ne pouvait pas courir le risque que le bébé bouge pendant la prise d'images. Non seulement celles-ci seraient floues, mais cela déplacerait les biosenseurs que Teri avait disposés afin qu'on puisse contrôler en temps réel les changements physiologiques. Durant la préparation, Kate se pencha et roucoula des mots tendres à Joshua, fit comme si sa peluche favorite – un Pooh borgne – parlait et jouait avec lui. Lorsque Teri le piqua au doigt pour la première des nombreuses analyses, il parut ne pas le remarquer. L'infirmière fit un signe de tête à Kate, sourit à Joshua et se précipita dans le laboratoire adjacent.

Pour finir, Kate fourra Pooh à côté de son fils et quitta la pièce. Des portes du type sas se refermèrent derrière elle. Elle rejoignit Alan devant les moniteurs vidéo.

« Est-ce que son nez coule parce qu'il vient de pleurer ou parce qu'il a un rhume ? demanda Alan.

— Il est enrhumé depuis trois ou quatre jours, répondit Kate. La diarrhée aussi a réapparu. »

Alan hocha la tête et lui montra du doigt l'affichage du biosenseur. « Sa température est presque de 37°8. Et regarde les résultats des premières analyses. »

Kate les étudiait déjà. Les données du laboratoire étaient directement retransmises dans la salle de contrôle. Joshua montrait les caractéristiques d'une insuffisance DIMG des globules blancs – la numération donnait 930 lymphocytes/ml –, la diminution classique des cellules T et B, et du taux de gammaglobulines. En outre, les enzymes du foie étaient en hausse et il y avait des signes d'un déséquilibre électrolytique.

« Pour moi, cela ressemble à un problème greffe-contre-hôte, dit Alan.

— Oui, répondit Kate en se tapotant les dents avec son crayon, sauf que la dernière transfusion remonte à près d'un mois, et qu'à ce moment-là il ne montrait aucun signe de rejet. Ce n'est pas avec le nouveau sang que son corps a des ennuis... mais avec son propre

système qu'il semble vouloir rejeter. » Elle lança un coup d'œil vers le moniteur. Joshua, attaché dans son berceau télécommandé, paraissait frêle et dépourvu d'importance. Elle vit sa bouche s'ouvrir lorsqu'il se mit à crier, mais n'entendit aucun son. Kate enclencha le haut-parleur et régla le micro afin de pouvoir lui parler : « Tout va bien... Maman est là... tout va bien. » Elle se tourna vers Alan. « Allons-y, pour le sortir de là le plus vite possible. »

Alan pianota sur la console comme si c'était le clavier d'un Wurlitzer. La table roulante introduisit Joshua dans le torse de l'appareil de tomодensitométrie numérisée et Kate eut l'impression surréaliste qu'on chargeait un minuscule obus humain dans la culasse d'un canon en plastique. L'affichage montra que la transfusion déversait du sang dans la veine, puis les biosenseurs commencèrent à transmettre les réactions du corps de l'enfant. Des images en trois dimensions de son foie, de sa rate et des ganglions lymphatiques abdominaux apparurent peu à peu sur les moniteurs.

« Pour obtenir une image fixe et détaillée du tissu splénique en train de fonctionner, on devrait lui injecter du colloïde Tc^{99m} ou des globules rouges chauffés, dit Alan dont les yeux allaient d'un moniteur à l'autre.

— Cela se propagerait trop, répliqua sèchement Kate, dont les yeux restaient fixés sur les colonnes du biosenseur. On va s'en tenir au scanner, à l'IRM et aux ultrasons, ajouta-t-elle d'une voix plus douce. Je ne veux pas qu'il en subisse plus qu'il n'est absolument nécessaire.

— OK, acquiesça Alan, passons au balayage de la paroi stomacale... bon... là. »

Kate se pencha, regarda fixement le moniteur central et fronça les sourcils. « Je ne vois pas l'anomalie que nous avons découverte la dernière fois.

— Le scanner ne peut rien capter qui mesure moins de deux centimètres. On a affaire à une masse légèrement fibreuse, plus petite et moins dense que la plupart des tumeurs. L'imagerie isotopique aux ultrasons, avec injection de leucocytes Ga⁶⁷ et In¹¹¹, montrerait si c'est quelque chose de vraiment inquiétant, mais le scanner ne nous donne que l'image très floue d'une sorte d'abcès... là, tu vois cette ombre ? »

Kate ne la perçut que parce que le doigt d'Alan tapota le moniteur en un point précis. C'était l'ombre d'une ombre. Elle se reporta aux colonnes du biosenseur.

« Mon Dieu, chuchota-t-elle, sa température a atteint 39°4 et continue à monter. Arrête la séquence, il faut que je... »

Alan la prit par le bras. « Non, attends... Je crois comprendre ce qui se passe, Kate. La dernière fois, on n'avait pas contrôlé sa température, on s'était contentés de prendre des images. Je suppose que, quoi qu'il

se passe lors de cette redistribution du sang à cet organe fantôme de sa paroi stomacale, cela brûle beaucoup d'énergie.

— C'est en train de le brûler lui, dit Kate. Interromps la séquence. »

Alan allait appuyer sur l'interrupteur rouge, mais il suspendit son geste pour lui montrer quelque chose. « Regarde. »

La température de Joshua avait maintenant atteint 39°7, mais les autres biosenseurs révélaient une espèce de chaos : sa tension artérielle s'élevait en flèche, se normalisait, puis remontait de nouveau. Les battements de son cœur étaient deux fois plus rapides que la normale. La résistance de sa peau donnait un tracé en dents de scie.

Kate se pencha sur la console, la bouche ouverte. « Que se passe-t-il ? »

Alan remonta ses lunettes sur son nez retroussé et désigna du doigt le moniteur principal.

L'ombre, sur la paroi stomacale de Joshua, s'était matérialisée en une masse richement vascularisée. Le scanner montrait une connexion nerveuse qui faisait presque trois centimètres de diamètre et continuait à grossir.

« Il se stabilise », dit Alan d'une voix tendue.

Kate vit qu'il avait raison. La température, la tension, le rythme cardiaque et les autres fonctions vitales étaient en train de redescendre à la normale.

« Nous en avons terminé avec la première séquence », dit Alan. Sur le moniteur, la table télécommandée sortit de l'appareil. Joshua se tortillait un peu dans ses entraves, mais ne montrait aucun signe de traumatisme ou de malaise. Il ne pleurait pas. Alan regarda Kate par-dessus ses lunettes. « Tu veux qu'on dise à Teri d'effectuer la seconde prise de sang et d'images, ou on arrête tout maintenant ? »

Kate n'hésita qu'une seconde. La mère en elle voulait arracher maintenant son fils à cet instrument de torture... l'emporter maintenant à la maison. Mais le médecin voulait découvrir ce qui essayait de le tuer, et le découvrir maintenant.

« Appelle Teri, dit-elle en se dirigeant déjà vers le sas. Dis-lui que je vais l'aider à faire la deuxième prise de sang. »

Les trois séquences d'imagerie prirent moins de cinquante minutes. La couche de Joshua était trempée malgré le cathéter qu'on avait posé pour prendre des échantillons d'urine, mais, en dehors de cela et de la bonne colère qu'il fit pour être resté si longtemps attaché, le bébé semblait en pleine forme. Kate le prit dans ses bras et le berça pendant que Teri et Alan détachaient les biosenseurs, puis l'infirmière le piqua de nouveau au gros orteil pour une dernière prise de sang, et la petite salle résonna de ses hurlements.

Tandis qu'ils quittaient le service radio, Alan dit : « Je vais programmer toute la séquence pour traiter les différentes variables. Après, je préparerai les enregistrements, comme ça, on pourra les voir à huit heures demain matin. Est-ce que je commence par le taux de cellules T ou par la courbe d'adénosine désaminase ?

— Plutôt l'ADA, répondit Kate. Mais je voudrais voir toutes les références croisées. »

Alan acquiesça d'un signe de tête et le nota sur son petit bloc ?-

« On tous les résultats de laboratoire vers dix-huit heures ? dit Teri. Je vais veiller à ce que McPherson s'en occupe personnellement. »

Kate tapota de sa main libre l'épaule de l'infirmière.

« Oh, la, la », dit Teri. Le pansement de Joshua s'était détaché à force de frotter contre le sparadrap qui avait immobilisé sa tête. L'infirmière Fôta. « Bon, je suppose qu'on n'a plus besoin de ça, hein, mon trésor en sucre ? »

Alan surprit une étrange expression sur le visage de Kate. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il d'une voix un peu inquiète.

Kate réussit à répondre d'une voix calme : « Rien. J'étais juste en train de me demander si cela n'allait pas bousiller sa sieste. »

En le balançant un peu, ce qui provoqua le premier sourire de l'après-midi, Kate rapprocha le front de son fils de la lumière. Elle se pencha et l'embrassa, les yeux à quelques millimètres de la peau odorante de son crâne.

La vilaine écorchure et les ecchymoses qu'il s'était faites moins de deux heures auparavant avaient disparu. Pas d'hématome sous la peau, aucun signe d'enflure, pas la moindre trace de la plaque rouge qui aurait dû mettre une semaine ou deux à s'effacer.

La blessure avait disparu. Comme si elle n'avait jamais existé.

« Ça doit être un truc fascinant, dit Alan en retournant à sa console. J'ai hâte d'avoir les résultats.

— Moi aussi, dit Kate en plongeant son regard dans les yeux dilaté du bébé, et en s'apercevant que son cœur battait la chamade. Moi aussi. »

15

Le samedi matin, Tom arriva en Land Rover. Kate rangea le pique-nique dans son sac à dos, Tom fourra Joshua dans le porte-bébé, et ils se mirent en route pour parcourir les deux kilomètres qui les séparaient de Bald Mountain. Ce mont, bien que situé dans le parc

régional de Boulder, est assez loin de la ville pour qu'on n'y rencontre pas trop de randonneurs et de pique-niqueurs. Kate aimait beaucoup cet endroit à cause de la vue que l'on avait de là-haut ; plus élevé que sa maison, il offrait un vaste panorama de plaines et de hauts sommets.

Le soleil de juillet était très chaud et ils s'arrêtèrent plusieurs fois pendant leur ascension pour laisser la brise les rafraîchir. A ce moment, Kate eut une curieuse vision « objective » de leur groupe : Joshua en bonne santé et ravi d'être perché sur le large dos de Tom, son ex-époux souriant et pas le moins du monde essoufflé, et elle, les cheveux ébouriffés par la brise et les jambes nues offertes au soleil. Cette image de ce qu'aurait pu être sa famille lui laissa un amer goût d'échec.

Le sommet de Bald Mountain était presque dépourvu d'arbres, ce qui rendait la vue encore plus impressionnante. Kate étendit la couverture qu'elle avait apportée, ils mirent Joshua dessus et Tom commença à sortir le pique-nique. Le ciel était une arche d'un bleu parfait. La chaleur miroitait sur les plaines et Kate voyait le soleil se refléter dans les pare-brise, sur le ruban étroit de l'autoroute à péage de Boulder à Denver. Il ne restait que très peu de plaques de neige sur les Indian Peaks, à l'ouest.

« Des œufs à la diable, dit Tom. Tu es merveilleuse. »

Kate détestait ce dessert, mais elle n'avait pas oublié que Tom l'adorait. Elle coupa en deux une tranche de pain français et y fourra un petit morceau de dinde. Joshua dédaigna le sandwich et rampa par-dessus le genou de Tom pour passer de la couverture sur l'herbe.

Kate entama un jeu auquel elle jouait souvent avec Tom lors de leurs sorties. « Qu'est-ce que c'est cet arbre, là-bas ? » demanda-t-elle.

Tom ne jeta même pas un coup d'œil derrière lui. « Un pin Ponderosa.

— Je le savais, dit Kate.

— Alors, demande-moi quelque chose de plus difficile. »

Elle prit dans sa main un peu du sol sablonneux, caillouteux, sur lequel ils étaient assis. « Comment tu appelles ça ?

— De la terre. » Il était en train de se préparer un sandwich gargantuesque.

« Allons, Balboa[1] montre-toi pacifique. » C'était une de leurs vieilles plaisanteries stupides.

Tom gratta le sol de sa main libre. « C'est de l'arène. Simplement le granité usé qui forme ces collines.

— Qu'est-ce qui l'a usé comme ça ? » Kate se lassait difficilement de ce jeu. La plus grande partie de ce qu'elle savait sur la nature, elle l'avait apprise en parlant avec Tom.

« Le granite ? répondit-il en prenant une grosse bouchée. Les

mouvements des glaciers. Les racines des plantes. L'acide des hyphes qui forment le mycélium de ces lichens. Si on leur en laisse le temps, les choses vivantes rongeront n'importe quel type de roche. Ensuite, la matière organique se décompose, des petites bestioles s'y enterrent et enrichissent le sol quand elles aussi se décomposent, et voilà... de la terre. » Il prit une autre bouchée.

Kate fit courir sa main dans le gazon clairsemé et les mauvaises herbes courtes où rampait Joshua. « Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— De la gaillarde, dit Tom, la bouche pleine. Cette plante dentelée sur laquelle tu ne veux pas que Joshua se roule, c'est la gilia hérissée. Ces petites choses pointues sont des tiges de gui et les bractées involucrees du grindelia. Cette espèce de croûte sur le rocher, c'est un lichen. Pour cet autre truc, nous avons un nom savant...

— Qui est ?

— Herbe », dit Tom en prenant une autre grosse bouchée.

Kate soupira et se recoucha sur la couverture ; elle sentait le soleil ardent sur sa peau. La brise agita l'herbe haute, la rafraîchit, puis tomba, laissant le soleil régner de nouveau sur ses sens. Kate savait qu'elle n'aurait pas dû éprouver un tel bonheur en compagnie de son exmari et d'un enfant malade mais, en cet instant, tout était parfait.

Elle ouvrit un œil et regarda Tom. Ses cheveux blonds, qu'elle avait toujours connus un peu clairsemés devant, étaient devenus encore moins épais et permettaient à son éternel bronzage de monter plus haut sur son front, mais, à part cela, c'était toujours le gamin qui avait grandi trop vite et dont elle était tombée amoureuse quinze ans auparavant. Il semblait en forme, presque scandaleusement sain, avec des bras à la musculature symétrique que seuls les alpinistes peuvent développer. Son visage, à la peau rose et sans rides, portait les petites marques du sourire séduisant, naturel, de quelqu'un qui se sent bien là où il est, bien dans sa peau. Tom se réveillait chaque matin comme s'il venait de débarquer, frais et reposé, sur la planète Terre, avec beaucoup trop de choses à faire et à voir pour les faire tenir dans les vingt-quatre heures d'une journée. D'autre part, Kate le reconnaissait, il ne donnait jamais l'impression de se précipiter, de se hâter. Vivre avec lui, c'était comme de gravir une montagne... d'un pas régulier, en prenant le temps de regarder et d'apprendre les noms de toutes les fleurs, mais sans jamais revenir avant d'avoir atteint le but.

Simplement, et Kate le comprit ce jour-là, ils ne s'étaient jamais mis d'accord sur ce but.

Les bras de Joshua cédèrent et il tomba la figure dans l'herbe. Tom le souleva et le reposa sur la couverture. Le bébé resta assis un moment à se balancer, puis il se laissa glisser sur le côté. Il repartit, s'arrêtant seulement pour goûter le sol sur lequel il rampait. Il ne le trouva pas bon.

Tom le contemplait. « Il ne devrait pas marcher bientôt ? »

Kate arracha un brin d'herbe et le mâchouilla. « Il pourrait déjà, si son développement avait été normal. Mais il est en retard de plusieurs mois. Nous aurons de la chance s'il marche à quatorze mois. »

Tom servit le café apporté dans une Thermos. « Bon, pourquoi est-ce que tu ne me dis pas ce que les examens ont révélé ? J'ai attendu ça toute la semaine. »

Kate mit la tasse en plastique sous son menton, afin de humer la riche odeur du café. « Les résultats étaient dingues.

— Tu veux dire, faussés ?

— Non, les données étaient justes. C'est seulement que les résultats sont dingues.

— Explique-toi. » Il s'appuya sur un coude. Ses yeux bleus étaient clairs et attentifs.

Kate se concentra pour exposer la chose en termes simples. Malgré tout l'intérêt que Tom portait au monde de la nature, il n'avait jamais passé beaucoup de temps à essayer de comprendre la médecine, sauf ce qui concernait le secourisme.

« Tu te souviens de ce que je t'ai dit sur la nature cyclique des déficits immunitaires de Josh et comment elle semblait dépendre des transfusions qu'il recevait ?

— Oui. Mais tu as dit aussi que c'était bizarre. Est-ce que ce n'est pas plutôt la moëlle osseuse, et non le sang, qui pourrait améliorer le système immunitaire du gamin ?

— Exact. Mais j'ai vu les résultats des derniers examens et il n'y a pas de doute que la transfusion sanguine a curieusement rétabli son système immunitaire. Dans l'heure qui a suivi la transfusion, le nombre des leucocytes de Joshua est redevenu normal...

— Qu'est ce que c'est, les leucocytes ? demanda Tom qui regardait l'enfant ramper tout en écoutant.

— Les globules blancs. » Kate but une gorgée de café. « Pareil pour la numération des cellules T et B. Au-dessus de la normale même. Son taux de gammaglobulines s'est élevé en flèche. Et, le plus étrange, l'enzyme dont je t'avais parlé, celle qui manque totalement dans son système...

— L'adénosine quelque chose.

— L'adénosine désaminase. Oui. Eh bien, son taux d'ADA était redevenu normal une heure après la transfusion. »

Tom fronça les sourcils. « Mais c'est bien... non ?

— C'est formidable, dit Kate en essayant de ne pas montrer son émotion, mais c'est impossible.

— Pourquoi ? »

Kate ramassa une brindille et dessina un cercle sur le sol caillouteux, comme si elle pouvait s'expliquer avec un schéma. « Le déficit en ADA

est un défaut génétique. Le gène concerné est sur le chromosome 20. On sait comment il fonctionne, même si on ne comprend pas bien son importance. Je veux dire, la raison de la toxicité des métabolites de l'adénosine n'est pas complètement éclaircie, mais on est sûr que cela a quelque chose à voir avec l'inhibition de la réductase nucléotide par la désoxyadénosine triphosphate...

— Doucement ! dit Tom en levant la main. Reviens au moment où tu as dit que c'était impossible.

— Excuse-moi. » Kate effaça le cercle et gribouilla sur le sol. « C'est un défaut génétique, Tom. Le gène est là, ou bien il n'est pas là. On peut examiner l'un des globules rouges de Joshua et voir si l'ADA est produite ou non.

— Elle l'est ?

— Non, répondit Kate en se mordant la lèvre. Je veux dire, non, elle n'est pas produite naturellement. Mais, après une transfusion, elle apparaît subitement dans son système immunitaire et il continue à produire de l'ADA.

— Et tu ne vois pas comment Joshua a pu acquérir cette faculté nouvelle. Je veux dire qu'on ne peut pas emprunter un gène au sang de quelqu'un, n'est-ce-pas ?

— Exact. La seule manière de retrouver ce gène producteur d'ADACH chez un enfant souffrant de DIMG – ce problème immunologique –, c'est, soit de lui faire une greffe de moelle osseuse prise à son jumeau, soit d'utiliser un programme de thérapie génique qu'on vient de concevoir et dans lequel on introduit le gène humain dans le patient en se servant d'un virus... »

Tom cligna des yeux. « Un virus ? Est-ce que cela ne rend pas le patient plus malade ?

— Les virus ne sont pas nécessairement dangereux. En réalité, la plupart sont inoffensifs. Et pour la thérapie génique, les rétrovirus sont parfaits. »

Tom siffla. « Des rétrovirus. » On est sur le territoire du sida, hein, Kate ?

— C'est ce qui rend cette sorte de thérapie si intéressante, répondit Kate, presque perdue dans ses pensées. Le rétrovirus VIH nous fait peur parce qu'il est mortel, mais les rétrovirus clonés qu'utilisent les thérapies géniques sont inoffensifs. Ils ne bousillent même pas la cellule qu'ils envahissent. Ils se contentent d'y pénétrer de force, d'y insérer leur propre programme génétique et de laisser la cellule vaquer à ses occupations. »

Tom s'assit et resservit un peu de café. Joshua avait rampé en cercle et jouait maintenant avec les lacets de Tom. Il avait réussi à défaire le nœud. Tom lui adressa un grand sourire et dénoua l'autre pour lui. « Alors, tu dis que cette thérapie génique pourrait sauver la vie de

Joshua en introduisant en lui un rétrovirus inoffensif qui obligerait, par la ruse, ses cellules à produire de l'ADA.

— On pourrait, mais on ne sera pas obligés de le faire, répliqua Kate en buvant son café à petites gorgées, le regard dans le vague. D'une manière ou d'une autre, Joshua se sert du sang qu'on lui injecte pour arriver au même résultat. Son organisme analyse la structure génétique de ce sang, trouve les composantes cellulaires dont il a besoin pour surmonter son propre déficit immunitaire et les transporte dans tout son système en une heure.

— Comment il s'y prend ? » Tom ébouriffa le duvet noir, sur la tête de Joshua.

« On n'en sait rien. Oh, on a trouvé ce qu'Alan appelle un « organe fantôme » – un épaissement de la paroi stomacale qui pourrait être le site de la déstructuration du sang en ses éléments génétiques –, et moi, je suppose que le corps de Joshua possède son propre virus neutre qui dissémine la nouvelle information génétique dans tout son organisme, mais le véritable mécanisme nous reste inconnu. »

Tom leva l'enfant à bout de bras. Le visage de Joshua refléta la panique une seconde, puis rayonna de pur plaisir. Tom le fit tourner comme un avion et le reposa dans l'herbe. « Kate, veux-tu dire que ton fils est une sorte de mutant ? »

Kate, qui était en train de sortir les petits pots de purée de carottes et de compote de pommes, s'arrêta. « Oui, finit-elle par avouer, c'est exactement ce que je voulais dire. »

Tom se pencha et lui toucha le poignet. « Mais, si cette mutation permet à son corps de surmonter son propre déficit machin-truc, de vaincre le problème de son système immunitaire, alors, c'est peut-être un moyen de guérir le...

— Le sida, conclut Kate d'une voix âpre. Et le cancer. Et Dieu sait combien d'autres fléaux qui ont accablé l'humanité tout au long de son histoire.

— Bon Dieu, chuchota Tom en regardant Joshua d'un drôle d'air.

— Oui. » Kate ouvrit le petit pot de compote de pommes pour nourrir son bébé.

Kate n'avait pas prévu ce qui se passa ce soir-là. Plusieurs fois depuis leur divorce, Tom et elle avaient été bien près de refaire l'amour ensemble, mais chaque fois l'un ou l'autre, ou les deux, avaient décidé qu'il valait mieux pas. Depuis deux ou trois ans, leur nouvelle relation amicale semblait trop importante pour qu'ils la compromettent en reprenant des relations sexuelles qui ne pouvaient les mener qu'à une impasse.

Mais, ce soir-là, tout fut différent. Ils étaient seuls tous les trois dans la maison ; Julie était partie chercher des fleurs alpines, quelque part

près de Lake City. Ils firent griller du poulet dans le patio, s'installèrent ensuite sur la terrasse donnant à l'ouest pour regarder le soleil se coucher sur le Long's Peak et restèrent là à boire du vin et à bavarder jusqu'à ce que le ciel soit constellé d'étoiles. Kate ne fut donc pas surprise lorsque Tom lui prit son verre pour le poser sur la table et l'entraîna, en la tenant par la main, dans la chambre qu'ils avaient partagée pendant six ans.

Ils firent l'amour avec ardeur, douceur, et ce naturel que seule permet une longue familiarité avec le corps de l'autre, mais aussi avec un peu de tristesse lorsqu'ils reposèrent ensuite dans les bras l'un de l'autre.

« Tu préférerais que je m'en aille ? » lui chuchota Tom peu après minuit.

Kate se nicha contre lui et posa la main sur sa poitrine. Tom ne vivait plus dans les environs de Boulder, mais habitait une cabane rénovée près de Rollins Pass, à une heure de voiture du Boulder Canyon en suivant la ligne de crête jusqu'à la route menant à Peak. Le cœur de Kate se serra à l'idée qu'il prenne cette route seul, si tard dans la nuit. « Non, murmura-t-elle, reste. Julie ne reviendra pas avant dimanche soir tard. J'ai des croissants au congélateur et Toby va passer livrer le Times, en montant travailler à l'antenne des satellites, demain matin. »

Tom lui caressa gentiment la tête. L'un des rites qui leur avaient apporté le plus de plaisir, durant leur vie commune, c'était une matinée dominicale détendue avec des croissants, du café et le New York Times.

Il l'embrassa sur la bouche. « Merci, Kate. Dors bien.

— Toi aussi », marmonna Kate en sombrant déjà dans un sommeil heureux.

Elle s'éveilla brusquement et totalement. Son réveil affichait 3 h 48. Kate était sûre d'avoir entendu quelque chose. Aussitôt elle se souvint que Tom était resté et se dit que c'était lui qui faisait du bruit dans la salle de bains, mais, en se redressant dans le lit, elle s'aperçut que lui aussi prêtait l'oreille. Un second bruit monta du vestibule.

Tom mit la main sur sa bouche et lui murmura « Chut » à l'oreille. Un autre son étouffé s'éleva de la salle à manger.

Il se pencha de nouveau et murmura : « Est-ce que Julie monterait ici si elle revenait tôt ? »

Kate secoua la tête. A cause des battements de son cœur, elle s'entendit à peine répondre : « Sa chambre est au rez-de-chaussée. Elle ne monte jamais à l'étage la nuit. »

Elle voyait la tête de Tom se découper sur la faible lueur des étoiles provenant du patio. On butta contre une chaise, dans la salle à

manger. Kate entendit le parquet craquer au bout du couloir.

Tom se leva sans bruit, puis se pencha sur elle pour lui demander à l'oreille : « Le calibre douze est resté où je l'avais mis ? »

Sur le moment, Kate ne comprit pas la question, puis elle se souvint de leur discussion à propos de la carabine que Tom avait voulu à tout prix lui laisser, puisqu'elle devait vivre seule si loin de la ville. Elle avait fini par céder et il l'avait rangée tout au fond de sa penderie. Elle s'était dit qu'elle s'en débarrasserait un jour, mais elle avait fini par oublier son existence. Elle acquiesça d'un signe de tête.

« Tu l'as chargée, comme je te l'avais dit ? »

Il y eut un autre craquement dans le couloir. Le cœur battant, Kate fit signe que non.

« Merde », murmura Tom. Il était accroupi près du lit. Ses lèvres frôlèrent de nouveau son oreille. « La boîte de cartouches est toujours sur la planche du haut ? »

— Je crois », chuchota Kate. Sa bouche était terriblement sèche. Elle tendait toujours l'oreille. Brusquement, une porte gémit et elle se jeta hors du lit. « La chambre du bébé ! » dit-elle tout haut.

Tom se déplaça incroyablement vite. La porte de la penderie s'ouvrit avec un bang qui faillit faire crier Kate, il alluma la lumière, sortit la carabine et la boîte jaune des cartouches, empêcha Kate de se précipiter dans le couloir en appuyant la main à plat contre sa poitrine avant qu'elle ait pu franchir la porte de la chambre et cria : « Nous sommes armés ! » tout en mettant les cartouches dans le chargeur.

Ils entendirent la porte de la chambre de Joshua s'ouvrir bruyamment.

Tom fut dans le couloir en un instant et alluma les lumières tout en courant. Kate était sur ses talons. Elle s'arrêta pile en franchissant la porte de la chambre de l'enfant.

Un homme grand, vêtu de noir, était penché sur le berceau de Joshua. Juste avant que Tom atteigne le commutateur électrique, Kate aperçut la forme menaçante au-dessus de son bébé et le mince visage de l'homme éclairé par la veilleuse. Ses longs doigts gantés étaient tendus vers son fils.

Tom alluma la lumière et se ramassa sur lui-même, la carabine braquée. « Pas un geste ! » cria-t-il d'une voix forte et autoritaire. Il était nu. Cette nudité de son corps bronzé le rendait puissant, et non pas vulnérable, aux yeux de Kate. C'est un cauchemar, pensa-t-elle, son cœur battant la chamade.

Kate était sûre que l'intrus allait se servir du bébé comme d'un bouclier, mais l'homme fixa sur Tom les puits d'ombre de ses Yeux, puis leva des mains semblables à des pattes d'araignée en reculant. Tom se glissa sur la gauche pour ne pas avoir le bébé dans son champ

de tir et Kate longea le mur derrière lui.

« Stop ! » ordonna Tom, et il envoya une cartouche dans la chambre de sa carabine.

L'homme en noir sembla hocher la tête, puis tout se passa très vite.

Kate avait déjà vu les réflexes de Tom en action – pour rattraper un homme tombé d'un radeau dans des rapides violents, pour assurer la corde lors d'une chute qu'elle avait faite lorsqu'il lui apprenait l'escalade, ou pour bondir un jour afin de lui épargner une vilaine collision avec un rocher pendant qu'ils descendaient un champ de neige –, mais l'homme en noir bougea si rapidement que même Tom n'eut pas le temps de réagir. En une seconde, il avait parcouru trois mètres les bras tendus, puis il se jeta sur le tapis, fit une roulade et se redressa comme l'éclair sous la carabine, les mains tendues vers la gorge de Tom.

Son ex-époux était l'homme le plus fort que Kate ait jamais connu, mais l'intrus le souleva comme s'il s'agissait d'un enfant et le lança à travers la pièce. Un mobile tomba du plafond, Tom heurta de plein fouet une reproduction encadrée de N.C. Wyeth, puis rebondit et roula pendant que l'homme en noir se précipitait sur lui. Tom n'avait pas lâché la carabine.

« Couche-toi, Kate ! »

Elle avait couru vers le berceau, mais elle se jeta à plat ventre au commandement de Tom. Elle vit quelque chose briller entre les gants noirs : l'homme tenait un couteau et sa main se levait au-dessus de Tom affalé...

Le cri de Kate et le coup de fusil éclatèrent simultanément.

Le saut de l'intrus vers Tom s'inversa brusquement comme si l'on passait un film en arrière : il s'envola à reculons, vint heurter le mur où Kate se tenait un moment auparavant et glissa sur le sol. Il laissa une traînée de sang et de laine noire sur le papier peint représentant des canards et des avions.

Kate courut au berceau et prit Joshua dans ses bras. Le bébé hurlait, le visage rouge de terreur, mais il était indemne.

Tom, qui semblait blessé au bras gauche, se releva et s'approcha avec prudence de l'homme abattu. Le couteau était tombé sur le tapis. Kate n'avait jamais vu d'arme aussi petite et aussi dangereuse. Elle n'avait pas de manche, pas de garde, simplement un pommeau court qui devait tenir dans la paume de la main. Les deux côtés de la lame étaient effilés comme un rasoir.

« Fais attention ! » dit Kate, lorsque Tom retourna du pied l'homme écroulé. Elle hoqueta ! Le coup de fusil avait creusé un trou de trente centimètres de profondeur dans sa poitrine et son abdomen, son visage et sa gorge étaient criblés de plombs, et il y avait plein de sang par terre. Kate regarda tout cela une bonne seconde avant que ses

réflexes professionnels reprennent le dessus. Elle embrassa Joshua, le recoucha dans son berceau et s'accroupit à côté de l'intrus. L'ourlet de sa chemise de nuit en soie s'imbiba de sang et elle l'écarta d'un geste, puis déchira les restes du pull-over noir et chercha son pouls. Elle ne sentit rien. Les yeux de l'homme étaient légèrement entrouverts, mais les pupilles tellement tournées vers le haut que seul le blanc restait visible.

« Appelle le 911, dit-elle, et demande-leur d'envoyer une ambulance. » Elle repoussa la tête de l'homme en arrière et lui ouvrit la bouche pour en ôter le sang et les morceaux de tissu.

« Oh, je t'en prie, Kate... tu ne vas pas faire du bouche-à-bouche à ce sale con. Et puis, il est mort.

— Je sais, dit Kate en se penchant plus près, mais on doit essayer tout de même. » Tom jura et posa la carabine contre le mur. Prenant Joshua dans ses bras, il s'avança vers la porte. Kate lutta contre une soudaine nausée et baissa la tête vers le visage de l'homme mort.

Les yeux de l'étranger s'ouvrirent brusquement, comme ceux d'un hibou. Kate cria, il la repoussa, se remit sur ses pieds et bondit vers le bébé.

Tom se retourna instinctivement en protégeant Joshua. L'homme atterrit sur son dos, Joshua tomba par terre et roula sous le berceau en hurlant.

L'homme en noir lança Tom contre le mur et sauta sur lui ; ses longs doigts visaient sa gorge. Tom contra l'attaque avec un bras raide et une paume levée qui aplatit le nez de son adversaire comme une tomate réduite en purée. Il gronda féroce – le premier son que Kate l'ait entendu émettre – et expédia Tom à trois mètres de là, par la porte ouverte sur le balcon. Puis il pivota sur ses talons, semblable à une araignée géante, et commença à chercher à tâtons sous le berceau, pour récupérer Joshua.

La première impulsion de Kate la poussa à rejoindre son enfant. Mais son cerveau l'emporta sur son instinct : elle rampa sur le tapis pour s'emparer de la carabine.

L'étranger vit ce qu'elle faisait. Il cessa de chercher l'enfant qui hurlait, sauta sur ses pieds et bondit vers elle.

Plus tard, Kate ne se souvint pas d'avoir chargé une autre cartouche dans la chambre ni d'avoir relevé l'arme. Elle ne se souvint pas non plus d'avoir appuyé sur la détente.

Mais elle n'oublia pas la terrible explosion, l'homme catapulté à travers la vitre de la porte-fenêtre, et la forme horriblement tordue étalée sur le balcon donnant sur le ravin. Tom, tombé à genoux, se protégeait le visage de l'averse de verre brisé.

Kate se remit debout en chancelant et s'avança, les yeux fixés sur le corps de l'homme en noir. Le coup avait presque séparé le bras gauche

du torse. Elle voyait briller ses côtes dénudées.

« Kat ! » cria Tom, au moment même où l'étranger l'attrapait par la cheville.

Elle tomba rudement sur le dos en heurtant de la tête le pied du berceau. L'homme franchit la porte fracassée en se servant de son bras droit.

Hébétée, à demi consciente, oubliant son serment d'Hippocrate et l'engagement de toute une vie à la cause de la non-violence, elle leva la Remington, chargea la dernière cartouche, et tira à bout portant dans la poitrine et le visage de l'homme juste au moment où il tendait le bras pour s'emparer de Joshua.

Cette fois, le coup propulsa l'homme à travers la porte, le fit traverser le patio à reculons, basculer pardessus la balustrade et tomber dans le ravin, c'est-à-dire dix-huit mètres plus bas.

Puis Kate ne se rappela plus de rien, que de Joshua serré contre sa poitrine, toujours pleurant mais indemne, du bras de Tom sur ses épaules et de sa voix qui essayait de l'apaiser en la ramenant dans le salon éclairé.

16

Kate avait fait un stage dans les unités mobiles d'assistance médicale pendant son internat, mais ce fut comme si elle n'avait jamais vu d'auxiliaires paramédicaux en action. Ils arrivèrent dix minutes avant la police et ne s'étonnèrent pas de voir une chambre d'enfant pleine de sang et de débris de verre. L'un des ambulanciers partit à la recherche de l'intrus tombé dans le ravin pendant que l'autre homme et l'infirmière remettaient en place l'épaule luxée de Tom, ôtaient les éclats de verre de son dos, auscultaient Kate et Joshua et les déclaraient indemnes Puis Kate et Tom s'habillèrent pour affronter la prochaine vague.

Trois voitures de police de Boulder et le 4 x 4 du shérif arrivèrent en même temps, les lumières rouges et bleues clignotant d'un bout à l'autre de la prairie et se reflétant dans les fenêtres. Les ambulanciers essayèrent d'entraîner Tom à l'hôpital, mais il refusa ; les policiers interrogèrent Kate dans une pièce, Tom dans une autre. Elle ne voulut pas lâcher Joshua.

De puissants réflecteurs sondaient le ravin quand Kate et Tom enfilèrent leurs vestes, enveloppèrent Joshua dans une couverture

épaisse et s'installèrent au bord du patio pour regarder.

« Cela fait au moins vingt-cinq mètres de profondeur, dit le shérif. Et il n'y a aucun moyen de descendre jusqu'au ruisseau sauf par cet à-pic.

— Non, ça fait à peine dix-huit mètres », dit Tom debout au bord de l'escarpement de granité et de grès. A cet endroit, les arbustes étaient écrasés et arrachés. Kate entendait le ruisseau couler faiblement au fond ; c'était un bruit auquel elle était tellement habituée qu'elle ne l'entendait plus.

« Le corps a pu être entraîné par le courant », dit l'inspecteur de police de Boulder. Jeune, barbu, il s'était habillé à la hâte d'un pantalon en twill et d'un sweat-shirt sous une veste en velours côtelé.

« Il n'y a pas beaucoup d'eau à cette époque de l'année, fit remarquer Tom. Pas plus de quinze à vingt centimètres aux endroits les plus profonds. »

Le policier haussa les épaules. Les hommes du shérif étaient en train d'amarrer une corde d'escalade autour du grand pin Ponderosa, au bord du patio.

« Vous êtes sûr de ne pas le connaître ? demanda l'inspecteur pour la troisième fois.

— Sûre et certaine », répondit Kate. Joshua dormait dans les plis de sa couverture, sa tétine dans-la bouche.

« Et vous ne savez pas comment il est entré ? »

Kate regarda autour d'elle. « Le shérif dit que la porte de la cuisine a été forcée avec une pince-monseigneur. N'est-ce pas, shérif ?

— Le carreau a été découpé, répondit le shérif en hochant la tête. Et les deux serrures intérieures ouvertes. C'est sûrement un professionnel. »

Le policier prit des notes et regarda les hommes du shérif et les ambulanciers discuter sur la manière de fixer les cordes. Les hommes, qui n'étaient pas en uniforme, marchaient le long du ravin en éclairant les ténèbres avec leurs lampes.

L'inspecteur sortit de la maison avec un sac en plastique à la main. Kate vit le reflet d'un objet en acier. Il le leva vers la lumière. « Vous savez ce que c'est ? » demanda-t-il.

Kate fit non de la tête.

« Un drôle de petit poinçon », répondit-il en lui montrant comment on le tenait, le minuscule pommeau d'acier au creux de la paume, la lame à double tranchant sortant entre les phalanges de deux doigts. Le policier se tourna vers Tom. « Il l'avait à la main quand il vous a attaqué ? »

— Oui. Excusez-moi une seconde. » Tom s'avança vers les hommes du shérif et leur montra tranquillement comment on assurait des lignes de perlon. Puis il emprunta un harnais en toile à un ambulancier et mit le mousqueton en place comme pour faire une

démonstration de rappel.

« Holà ! » cria l'adjoint du shérif, lorsque Tom se pencha en arrière sur le bord de la falaise, un bras en écharpe, prêt à descendre.

Un ambulancier attacha sa propre corde et le suivit. Les policiers en uniforme balayèrent de leurs lumières le duo qui rebondissait contre le roc. Puis tous deux tombèrent doucement dans les arbustes et les genévriers nains, au pied de la paroi. Tom leva les yeux, salua de sa bonne main et détacha la corde. Les policiers se précipitèrent pour s'accrocher et les rejoindre.

Le soleil se leva avant que l'équipe de recherches soit rappelée. Kate avait ramené Joshua à la maison et fourré l'enfant dans son propre lit ; quand elle revint, Tom remontait aisément le long de la paroi rocheuse avec un seul bras, pendant que les policiers et les ambulanciers soufflaient et peinaient pour grimper avec deux bras en bon état.

Il entra dans le patio, détacha le mousqueton et secoua la tête.

« Pas de corps, dit un assistant du shérif hors d'haleine. Beaucoup de sang et des branches cassées, mais pas de corps. »

L'inspecteur sortit son carnet et s'approcha de Kate. Il avait l'air fatigué et la brillante lumière matinale miroitait sur son menton pas rasé. « Madame, vous êtes sûre d'avoir touché ce type par deux fois ?

— Trois fois, dit Tom en passant son bras indemne autour des épaules de Kate. Dont deux fois à moins d'un mètre. »

Le policier secoua la tête et recula vers l'à-pic. « On va retrouver le corps, c'est seulement une question de temps. On pourra alors connaître son identité et savoir pourquoi il essayait d'enlever votre bébé. »

Tom acquiesça d'un signe de tête et rentra dans la maison avec Kate.

Lundi, Ken Mauberly convoqua Kate dans son bureau. Elle s'y attendait.

Le bureau de l'administrateur en chef du CCM des montagnes Rocheuses était le seul à ne pas avoir de fenêtre dans tout le bâtiment. Mauberly disait que la vue le distrayait. Kate pensait parfois que ce choix en disait long sur le caractère de l'homme : silencieux, consciencieux, effacé, compétent, avec pour seule passion la course de fond.

Il lui fit signe de s'asseoir et s'affala dans son fauteuil. Sa veste était étalée sur le dossier, sa cravate desserrée et ses manches de chemise retroussées. Il s'appuya sur le bureau et croisa les mains. « Kate, j'ai entendu parler de ce qui vous est arrivé dans la nuit de dimanche. C'est terrible, vraiment terrible, de voir quelqu'un faire irruption comme ça chez soi. Le bébé et vous, ça va ? »

Kate affirma qu'ils allaient bien.

« Et la police n'a pas arrêté l'agresseur ? »

— Non. Ils ont trouvé quelques traces permettant de supposer qu'il avait quitté le ruisseau à environ un kilomètre de la maison, mais rien de certain. Ils ont diffusé une sorte de communiqué à partir de la description que nous leur avons donnée, Tom et moi.

— Et votre ex-mari va bien ?

— Il a été légèrement touché à l'épaule, mais ce matin il faisait des altères avec ce bras-là. » Elle se tut un moment. « Tom reste avec nous... avec Julie, le bébé et moi... jusqu'à ce qu'on trouve ce type ou que le courage nous soit revenu. »

Mauberly tapota le bureau avec son crayon. « Bien, bien. Vous savez, c'est drôle, Kate. Je suis contre la peine de mort, mais si, en me réveillant comme cela, je trouvais quelqu'un dans la chambre de mon enfant... eh bien, je n'hésiterais pas une seconde à mettre fin à la vie de ce type. » Gêné, il reposa le crayon sur le bureau.

« Ken, vos sentiments me touchent, mais vous vouliez me parler d'autre chose, n'est-ce pas ? »

L'administrateur s'appuya contre son dossier et joignit les mains comme un orant. « Oui, Kate, c'est vrai. Je n'avais pas eu l'occasion de vous dire combien vous avez fait du bon travail en Roumanie, pendant votre séjour. Billington et Chen m'ont affirmé que votre rapport a joué un rôle essentiel dans l'élaboration d'une politique d'assistance. Essentiel. »

Kate sourit. « Mais qu'ai-je fait pour vous, récemment ? »

Mauberly lui rendit son sourire. « Je ne dirais pas cela comme ça, Kate. Mais voilà deux ou trois mois que vous ne vous êtes pas engagée à plein temps dans un autre projet. J'espérais que vous foncieriez tête la première dans l'enquête sur l'hépatite B de Colorado Springs... non que Bob Underhill n'en soit pas capable, ne vous méprenez pas sur le sens de mes propos, mais...

— Mais j'ai utilisé beaucoup de mon temps et une grande partie des ressources du Centre pour essayer de guérir mon fils », continua Kate d'une voix douce.

L'administrateur se frotta les doigts. « C'est tout à fait normal, Kate. Ce que je voudrais faire, c'est discuter avec vous d'autres solutions possibles. Un de mes amis, Dick Clempton, travaille à l'Hôpital des Enfants de Denver, et c'est l'un des meilleurs spécialistes de l'ADA... »

Kate ouvrit son porte-documents, en sortit un dossier épais et le fit glisser sur le bureau jusque dans les mains de son patron. Mauberly cligna des yeux.

« Lisez ça, Ken », dit-elle.

Sans un mot, il tira ses lunettes de la poche de sa chemise et se mit à lire. A la fin de la troisième page, il les ôta et la regarda fixement. « Ce sont les données brutes ? »

— Vous voyez qui a signé les comptes rendus des radios et des analyses de laboratoire, répondit Kate en hochant la tête. Donna McPherson a fait les analyses deux fois. Il n'y a pas de doute que l'organisme du patient... le corps de Joshua... récupère on ne sait comment les composants génétiques nécessaires pour revivifier son système immunitaire. »

Mauberly jeta un coup d'œil sur le reste des papiers en survolant les pages plus techniques avant de lire les conclusions. « Mon Dieu, dit-il enfin. En avez-vous parlé avec quelqu'un d'extérieur au Centre ?

— J'ai récolté quelques idées sans révéler tout ce que vous voyez là. Yamasta du Centre international des études interdisciplinaires d'immunologie de l'université de Georgetown, Bennet du SUNY de Buffalo, Paul Sampson à Trudeau... rien que des spécialistes.

— Et alors ?

— Aucun d'eux n'a pu proposer une simple hypothèse capable d'expliquer comment un enfant à DIMG pouvait connaître une rémission spontanée d'une hypogammaglobulinémie aussi grave rien qu'avec des transfusions de sang. »

Mauberly se frotta la lèvre inférieure avec une branche de ses lunettes. « Et vous, avez-vous une hypothèse ? »

Kate soupira. Elle n'avait encore parlé de cela à personne. Mais maintenant, tout dépendait de ce qu'elle allait confier à son patron : non seulement sur les incroyables découvertes qu'elle pensait possibles, non seulement sur son travail, mais sur la vie de Joshua.

« Oui, j'ai une théorie », dit-elle. Incapable de rester assise, Kate se leva et vint s'appuyer au dossier de son fauteuil. « Ken, imaginez un groupe de personnes – une famille élargie, disons – vivant dans une région éloignée d'un pays isolé de l'Europe centrale. Imaginez que cette famille présente des cas graves mais classiques de DIMG... souffre d'une forme de la maladie qui regroupe les quatre variétés : la dysgénésie réticulaire, le type Swiss, le déficit en ADA et le DIMG à lymphocytes B.

— Je dirais que cette famille devrait s'éteindre en une génération.

— Oui, répondit Kate en se penchant encore plus en avant, à moins qu'il ne se produise une mutation physiologique ou cellulaire, transmise seulement par des gènes récessifs, qui leur permette de récupérer le matériel génétique du sang d'un donneur, si bien que leur déficit immunologique se trouve compensé. Un tel groupe pourrait survivre pendant des siècles sans être remarqué par les autorités médicales. Étant donné la rareté de l'apparition des doubles récessifs, peu de rejetons naîtraient avec des DIMG ou la mutation compensatoire.

— Oui, à condition de supposer qu'il y ait, dans le monde, peu de gens – très peu de gens – porteurs de cette réaction immunologique

accélérée. Et l'enfant que vous avez adopté serait l'un d'eux. Comment cela fonctionne-t-il ? »

Kate récapitula à grands traits les données, sans jamais traiter Mauberly en profane – il était trop brillant et trop au courant des réalités médicales pour cela –, mais sans jamais se perdre non plus dans des détails trop techniques ou des spéculations oiseuses.

« Bon, cela indique que : premièrement, le corps de Joshua peut faire du sang humain un mécanisme réparateur de sa propre immunodéficience ; deuxièmement, il y a un endroit – peut-être cet organe fantôme très vascularisé qu'Alan a repéré – où le sang est décomposé ; troisièmement, le matériel génétique est disséminé dans tout l'organisme pour catalyser le système immunitaire.

— Mais comment ? » demanda Mauberly. Les yeux de l'administrateur brillaient d'excitation.

Kate étala les mains devant elle comme lorsqu'elle faisait une conférence à l'École de médecine. « On peut supposer que le transmetteur de la maladie de Joshua est un rétrovirus... quelque chose d'aussi résistant que le VIH, mais qui donne la vie au lieu de tuer. D'après les résultats, nous savons que la propagation est très rapide ; il est bien plus agressif que le VIH, même à son stade de virulence maximum.

— Il faudrait qu'il le soit, interrompit Mauberly, pour que survive la famille atteinte de DIMG dans laquelle la mutation est apparue. Une lente reconstruction immunologique ne servirait à rien si entre-temps le plus léger rhume de cerveau s'avérait fatal.

— Exact, dit Kate, incapable de dissimuler sa propre excitation. Mais si l'on pouvait isoler... cloner... le rétrovirus mutant, alors... » Elle ne put continuer.

Mauberly regardait fixement dans le vide. Sa voix tremblait : « Vous anticipez, Kate. Nous estimons que toute extrapolation de ce type serait prématurée, et vous le savez.

— Oui, mais... »

Il leva la main. « Mais le résultat final serait si spectaculaire... si miraculeux. » Il referma le dossier de Joshua et le fit glisser vers elle. « De quoi avez-vous besoin ? »

Kate s'effondra presque dans son fauteuil. « J'ai besoin de temps pour travailler sur ce projet. Nous pourrions lui donner un nom de code... oh, RR-91 ou R³. »

Mauberly haussa un sourcil.

« RR pour recherche du rétrovirus. Et R³ pour rétrovirus récessif roumain, dit-elle avec un léger sourire.

— Vous aurez le temps, promit Mauberly. Et le budget. Même si je devais pour cela vendre l'un des Cray. Quoi d'autre ? »

Kate y avait déjà réfléchi. « L'utilisation prolongée des équipements

d'imagerie, du service de pathologie et d'au moins un labo de classe VI. Plus le meilleur personnel de chaque.

— Pourquoi le labo de classe VI ? » demanda Mauberly. On ne se servait de ces équipements coûteux et hyper-protégés que pour les expériences sur les toxines, les virus et l'ADN recombiné. « Oh, s'exclama-t-il en devinant presque aussitôt la réponse, vous allez tenter d'isoler et de cloner le rétrovirus ! D'accord, conclut-il. Vous pourrez avoir Chandra. »

Kate, surprise, hocha la tête pour exprimer sa satisfaction. Susan McKay Chandra était une superstar, l'un des deux ou trois experts mondiaux en virus et rétrovirus. Normalement, elle travaillait à Atlanta, mais elle avait déjà été détachée au CCM comme chercheur temporaire. Bon, se dit Kate, *j'ai demandé les meilleurs spécialistes.*

« Nous devons soumettre cela à la Commission d'enquête de la Bioéthique humaine », dit Mauberly.

Kate se leva. « Non ! Je vous en prie... je veux dire... » Elle se reprit : « Ken, réfléchissez... nous n'expérimentons pas sur un être humain. »

L'administrateur fronça les sourcils. « Mais votre fils...

— A subi quelques examens médicaux pointus mais relativement courants. Et il en subira d'autres. Analyses de sang et d'urine. Un autre scanner, des échographies, peut-être une IRM et une scintigraphie isotopique si nous découvrons que sa moelle osseuse est impliquée dans ce... non, j'aimerais mieux éviter cela car l'imagerie osseuse peut être pénible... mais nous n'expérimentons pas ! Nous nous contentons d'appliquer les techniques de diagnostic normales pour isoler le type d'immunodéficience que présente ce patient. La Commission d'enquête nous entraverait pour des mois... peut-être des années.

— Oui, mais..., commença Mauberly.

— Si nous isolons le rétrovirus R³ et si nous pouvons le cloner pour l'adapter au VIH ou à la recherche oncologique, plaida Kate, alors nous pourrions en parler à la Commission. Nous devons le faire. Mais, à ce stade, il faudra sans doute expérimenter sur des sujets humains. »

Ken Mauberly hocha la tête, se leva et contourna son bureau. Kate fit de même pour aller à sa rencontre.

Chose étonnante, il l'embrassa sur la joue. « Allez-y. A partir d'aujourd'hui dix heures du matin, vous êtes officiellement chargée du projet RR. Bertha s'occupera de la paperasse. Et, je voulais vous dire... si on peut faire quelque chose pour vous ou pour les vôtres en ce qui concerne les retombées de l'affaire de dimanche, n'hésitez pas à demander, ce serait avec plaisir. »

Il l'accompagna jusqu'à la porte. Une fois dehors, Kate secoua la tête – pas seulement à cause de l'importance de ce qui venait d'arriver,

mais en prenant conscience que, durant ces quelques minutes, elle avait oublié « l'affaire de dimanche ».

Kate se hâta de regagner son bureau pour constituer son équipe et organiser le projet. Elle travailla fiévreusement et de façon presque obsessionnelle parce que – même si elle ne voulait pas le reconnaître, même pas en son for intérieur – chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle voyait le visage pâle et le regard noir de l'intrus. Si elle s'accordait du temps pour penser à autre chose qu'à son travail, elle voyait ses yeux fixés sur la forme endormie de son fils.

Le mardi, Kate rencontra le jeune policier pendant ce qui aurait dû être sa pause de midi. Tom était présent. L'inspecteur s'appelait Bryce Peterson et, à la lumière du jour, Kate remarqua que ce barbu quelque peu débraillé portait ses cheveux longs attachés en catogan.

Leur entretien ne fut guère fructueux. Les questions de l'inspecteur, Kate et Tom y avaient déjà répondu, et il ne leur apprit rien de nouveau.

« Vous êtes sûrs de n'avoir jamais rencontré le suspect ? demanda Peterson. Même en passant ? »

Tom soupira et passa la main dans ses cheveux clairsemés, geste qui, Kate le savait, était le signe d'un accès imminent de colère. « Nous ne le connaissons pas, nous ne l'avons jamais rencontré, jamais vu auparavant, nous n'avons aucun lien avec lui, dit-il, un éclair d'acier dans ses yeux bleus. Mais nous pourrions le reconnaître dans une séance d'identification, si vous l'attrapiez. Pensez-vous pouvoir le faire bientôt ? »

L'inspecteur tira distraitemment sur sa moustache. « Vous n'avez pas pu le trouver sur l'ordinateur... »

La veille au soir, la police avait invité Tom et Kate à regarder des images défiler sur un écran vidéo. Cela avait un peu surpris Kate car elle s'était attendue à examiner des photos de criminels, comme dans les vieux feuillets télé. « Non, dit-elle. Aucun d'eux ne ressemblait à cet homme.

— Mais vous êtes certains de pouvoir l'identifier si vous le revoyez ? » demanda l'inspecteur. Sa voix était vaguement nasale, un peu irritante.

« Nous vous avons dit que oui, répondit sèchement Tom. C'est à vous de nous apprendre ce qui lui est arrivé. »

L'inspecteur feuilleta quelques papiers comme si la réponse s'y trouvait. En les lisant à l'envers, Kate put voir qu'ils concernaient d'autres affaires. « Il est évident que le voleur était blessé, mais cela ne l'a pas empêché de fuir. Nous avons averti les hôpitaux et les cliniques de la région, au cas où il y chercherait de l'aide.

— Blessé ? dit Kate. Nous avons tiré trois fois à bout portant sur cet

homme, avec un fusil de chasse.

— Une Remington calibre douze chargée avec des balles numéro six, précisa sèchement Tom.

— Avec un fusil de chasse, poursuivit Kate en tentant, avec succès, de parler d'une voix calme et raisonnable. Le premier coup a pénétré dans la poitrine et causé de sérieux dégâts à la gorge et à la mâchoire. Le second lui a presque arraché le bras gauche et mis à nu les côtes du même côté. J'ai vu les blessures. Dieu sait ce que le troisième lui a fait... et la chute. Vous avez bien vu que la paroi est presque verticale à cet endroit. »

L'inspecteur hocha la tête et la regarda avec des yeux vides. Ses paupières lourdes lui donnaient cet air las que certains hommes affectent, car il y a des femmes qui trouvent cela excitant... Pour elle, cela évoquait seulement la stupidité. « Alors ? demanda-t-il.

— Alors, pourquoi parler d'un blessé ? répliqua Kate d'une voix dure. Pourquoi ne pas nous demander plutôt qui a emporté son corps et pourquoi ? »

L'inspecteur soupira comme si les questions des profanes le fatiguaient.

Tom posa la main sur le bras de Kate avant que sa colère la pousse à dire autre chose. « Pourquoi l'appeler voleur ? demanda-t-il doucement. Pourquoi pas kidnappeur ? »

Le jeune flic releva ses paupières lourdes. « Il n'y a pas de preuve que le suspect tentait un kidnapping.

— Il était dans la chambre du bébé ! cria Kate. Il tendait les bras pour le prendre ! »

L'inspecteur la regarda, impassible.

« Écoutez, intervint Tom, qui essayait nettement de trouver un terrain d'entente pour éviter que la discussion ne se dégrade encore plus, nous savons qu'il n'y a pas d'empreintes parce que ce type portait des gants. Son visage n'est pas dans votre ordinateur. Mais vous avez découvert du sang sur les rochers et les plantes, dans la ravine... des morceaux de ses vêtements arrachés pendant la chute... vous ne pouvez pas utiliser ça ? Ou donner le tout au FBI ? »

L'inspecteur cligna lentement des yeux. « Qu'est-ce qui vous fait croire que le FBI pourrait s'intéresser à une affaire locale ? »

Kate grinça des dents. « Le FBI ne s'occupe-t-il pas généralement des kidnappings ou des tentatives de kidnapping ?

— Mais, docteur Neuman, nous n'avons pas de preuve que ce soit le cas. Vous vivez dans une résidence luxueuse. Il y a chez vous des œuvres d'art, des appareils électroniques, de l'argenterie... de quoi attirer un...

— Viens, Kat, dit Tom en se levant et en la prenant par la main. Il faut que tu retournes au travail et ma patience est à bout. S'il y a du

nouveau, inspecteur, tenez-nous au courant. D'accord ? »

Peterson les regarda d'un air bovin.

En la reconduisant au CCM, Tom ouvrit la boîte à gants et tendit à Kate un petit coffret en bois. « Ouvre-le », dit-il.

Elle le fit, et ne dit rien, elle se contenta de regarder son ex-mari.

« Un Browning neuf millimètres semi-automatique, précisa Tom. Je l'ai emprunté à Ned, le type de la boutique d'articles de sport. Demain après-midi, après le travail, on ira s'exercer. A partir de maintenant, il restera dans le tiroir de la table de nuit. »

Kate ne répondit pas. Elle ferma les yeux, vit le visage pâle et les yeux noirs, et, pour la centième fois depuis le dimanche matin, elle essaya de ne pas se mettre à trembler.

Susan McKay Chandra, l'expert ès virus, arriva le mardi à Boulder ; elle n'était pas contente. Kate l'avait toujours trouvée belle : elle avait hérité de son père indien sa petite taille, son teint de moka et ses cheveux d'un noir de jais, mais le bleu intense de ses yeux et son tempérament fougueux lui venaient de sa mère écossaise. Sa mauvaise humeur ne fit que croître pendant la demi-heure de trajet entre l'aéroport de Denver et Boulder.

« Neuman, tu n'as pas idée de l'importance du travail que je suis en train de faire à Atlanta, sur le VIH, lança-t-elle sèchement à Kate, qui était venue la chercher avec la camionnette du CMM.

— Si, si, répondit-elle doucement. Je suis de près tout ce qu'on dit de tes travaux à la télé et je lis les extraits du Bulletin avant même qu'ils soient publiés. »

Chandra, nullement apaisée par ces éloges, croisa les bras. « Alors, tu dois savoir que c'est de l'idiotie pure de me faire venir ici pour un projet foireux, alors que mon absence dans l'équipe d'Atlanta peut coûter des milliers de vies par semaine.

— Écoute, dit Kate en acquiesçant d'un signe de tête. Accorde-moi deux heures. Non... disons quatre-vingt-dix minutes. Si je n'ai pas réussi à te convaincre avant midi, je t'inviterai à déjeuner au Flagstaff House, je te prendrai un billet de première classe sur le vol de quinze heures pour Atlanta, et je te reconduirai moi-même à l'aéroport. »

Les yeux bleus de Chandra n'étaient pas hostiles, simplement implacables. « C'est un ultimatum, Neuman. Mais je veux bien jouer le jeu. Je crains bien que rien ne puisse me convaincre d'abandonner mon équipe. »

En fait, il lui fallut un peu moins d'une heure pour examiner les données, dans le bureau de Kate. « Bon Dieu, chuchota Chandra, lorsqu'elle eut parcouru le dernier dossier. Cet enfant est peut-être l'équivalent de la pierre de Rosette. »

Les bras de Kate se couvrirent de chair de poule. « Alors, tu restes ? Au moins jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen d'isoler ce rétro

virus ?

— Si je reste ? s'exclama Chandra en riant. Essaye donc de te débarrasser de moi, Neuman. Il faut combien de temps, ici, pour entrer dans le classe VI ? »

Kate jeta un coup d'œil à sa montre. « Dans dix minutes, ça ira ? »

Chandra resta un moment à la fenêtre, à contempler les Flatirons. « Pourquoi pas quatre-vingt-dix minutes ? Je crois que je vais t'inviter à déjeuner au Flagstaff House. Il s'écoulera peut-être pas mal de temps avant qu'on ait la possibilité de prendre un vrai repas. »

Quatre jours plus tard, Kate reçut une lettre de Lucian. Elle rentra ce soir-là du travail à vingt et une heures trente, presque trop fatiguée pour aller voir comment Joshua dormait dans sa chambre fraîchement repeinte. Puis elle prit une douche, souhaita bonne nuit à Julie, entra dans le bureau où Tom préparait sa liste en vue d'une randonnée pédestre dans les Canyonlands, et tria le courrier. Lorsqu'elle vit la lettre de Lucian, son cœur se mit à battre d'une manière étrange et inattendue.

Chère Kate, cher petit Joshua,

L'été règne sur Bucarest, les marchés sont bien plus vides que quand tu étais là, la terrible chaleur s'est installée, et moi je reste ici. Pas d'internat en Amérique, du moins pas cet automne. Mon oncle et sa famille ne peuvent pas m'avancer l'argent, mon père jouit d'une bonne renommée en tant que poète, mais il est fauché (forcément ! c'est un poète), et aucune université américaine n'a offert de me parrainer en dépit de ton éloquente (en admettant que ce qu'elle dit soit vrai) lettre de recommandation me présentant comme la plus excitante découverte depuis Jonas Salk^[2].

Bon, cessons de parler de mes soucis. Je vais passer un autre hiver bien rigolo dans notre belle ville et je présenterai de nouveau ma candidature au printemps.

Comment se portent mon hématologue préférée et son fils ? J'espère que cette lettre vous trouvera tous deux en pleine forme. Je m'inquiéterais pour la santé de Joshua si je n'avais pas une confiance illimitée dans tes capacités professionnelles, Kate, ainsi que dans les ressources presque miraculeuses, médicalement parlant, des États-Unis d'Amérique.

Au fait, t'ai-je raconté l'histoire drôle sur la fois où notre ex et non regretté chef suprême et son épouse sont allés dans un hôpital d'État pour faire soigner leurs hémorroïdes par un médecin non inscrit au Parti ?

Tu la connais ? Bizarre, je ne me souviens pas de te l'avoir racontée,

celle-là.

Kate, quelque chose d'étrange et d'un peu troublant m'est arrivé la semaine dernière.

Tu sais que je me fais un peu d'argent, cet été, comme assistant chargé des travaux dirigés du cours supérieur d'anatomie du Dr Popescu ? C'est plutôt barbant, mais cela m'a permis de me défouler en maniant le bistouri. En tout cas, l'une de mes tâches les plus jouissives consiste à me rendre tôt à la morgue, à trier les corps non réclamés et à choisir les meilleurs cadavres pour les nouveaux étudiants. (C'est à cela qu'aboutissent cinq années d'études et la fortune de ma famille.)

Jeudi dernier, en parcourant les chambres froides de la morgue pour essayer de faire mon choix dans l'habituel assortiment de drogués, de victimes d'accident et de paysans morts de sous-alimentation, j'ai découvert un cas bizarre. Le cadavre avait été amené là quelques semaines plus tôt, et comme personne ne l'avait réclamé, il était inscrit pour la crémation du lendemain. La cause officielle de la mort était : « blessures multiples dues à un accident », mais un seul coup d'œil m'a suffi pour comprendre que la mort de cet homme n'avait rien d'accidentel.

Le cadavre n'avait plus une seule goutte de sang dans les veines. Littéralement. Tu sais, Kate, combien il y a peu de chances qu'une chose pareille se produise dans un accident. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ. Il comptait plus d'une douzaine d'incisions pre mortem sur le torse, les jambes, les poignets et le cou. Toutes étaient nettes et franches – presque comme si on les avait faites au scalpel – et toutes près d'artères importantes. Mais il y avait aussi une blessure atypique, très vilaine, qui partait de la cheville gauche et avait fait éclater le péroné plus la partie inférieure du tibia. J'ai trouvé la même à la jambe droite. Les blessures plus petites étaient entourées d'étranges taches livides. Étranges, jusqu'à ce que je comprenne brusquement comment cet homme était mort.

On l'avait accroché la tête en bas à quelque chose qui ressemblait à un crochet de boucherie passé au travers des os des mollets. Pendant qu'il était ainsi suspendu, toujours vivant, une ou plusieurs personnes avaient pratiqué ces incisions d'une main experte, le long des artères principales. En peu de temps, le corps avait dû perdre une quantité stupéfiante de sang.

Mais, plus étonnante encore – et plus troublante –, était la cause des indentations et de la lividité entourant ces blessures. Il y avait des marques de dents. Pas des morsures, plutôt des suçons excessifs, comme si plus d'une demi-douzaine de bouches s'étaient collées autour de ces incisions et avaient maintenu les lèvres et la langue en place tout en aspirant le sang de cet homme. Combien de sang

contient le corps humain, Kate ? Six litres environ, je crois.

Cette délicieuse histoire roumaine ne s'arrête pas là. On l'avait également frappé au visage, à coups redoublés ; il était défiguré, mais encore reconnaissable. Cet homme n'était autre que le haut fonctionnaire qui, d'après les journaux, était passé à l'Ouest avec plusieurs milliers de dollars de bakchich. C'était ton Stancu, Kate, le bureaucrate serviable portant le nom du romancier décédé. L'homme qui a établi vos deux visas en un temps record.

Eh bien, M. Stancu ne hâtera plus rien. Je n'ai parlé à personne de cette macabre histoire. M. Stancu a été incinéré le lendemain dans le four crématoire des pauvres.

Pourquoi est-ce que je trouble ta belle journée sous le soleil du Colorado avec ce terrible récit ?

Je n'en sais rien. Mais sois prudente, Kate. Veille bien sur toi et sur notre minuscule ami. Ici, c'est un sale coin et il s'y passe parfois des choses sur lesquelles même moi je n'oserais pas plaisanter.

Bons baisers de Bucarest.

Et Lucian avait dessiné un grand visage souriant sous un nuage de pluie.

Kate resta plusieurs minutes à regarder fixement par la fenêtre les ténèbres que les lumières du porche n'atteignaient pas. Puis elle se leva, passa devant Tom et son équipement étalé par terre, suivit le couloir jusqu'à sa chambre à coucher, ouvrit le tiroir de la table de nuit et en sortit le Browning chargé. Elle était encore assise au bord du lit, le pistolet chargé à la main, quand Tom entra une demi-heure plus tard.

L'été 1991 fut aussi humide et pluvieux que d'habitude à Boulder. Pourtant, fin août, les collines au pied du CCM étaient brunes, la prairie derrière la maison de Kate roussissait, et en ville il fallait arroser les pelouses tous les jours. Juste au moment où les enfants reprenaient le chemin de l'école, la semaine suivant la fête du Travail – date de rentrée que Kate, née et élevée dans le Massachusetts, trouvait effroyablement prématurée –, le temps orageux passa, et il y eut une succession de jours d'été chauds et secs.

Kate le remarqua à peine. Le monde, en dehors de son bureau et des labos du CCM, lui paraissait de plus en plus irréel. Comme elle se levait avant le jour pour être au travail à sept heures et revenait rarement avant vingt-deux ou vingt-trois heures, elle ne pouvait guère apprécier la lumière du soleil et le beau temps : ça aurait aussi bien pu être le plein hiver.

Elle se rappelait quelques événements étrangers à ses recherches. Tom s'était mis en colère quand elle lui avait montré la lettre de Lucian – qu'est-ce que voulait ce « salaud macabre », la faire mourir de peur, peut-être ?

Il était parti en août pour sa randonnée dans les Canyonlands, mais l'avait appelée chaque fois que c'était possible. Après son retour, il avait passé quelques jours avec elle, puis emménagé dans un appartement de Boulder, à dix minutes de la maison. Il passait presque tous les soirs, d'abord pour parler avec elle, puis, les journées de travail de Kate se prolongeant de plus en plus tard, pour voir comment allaient Julie et Joshua avant de rentrer chez lui.

Il y avait eu quelques coups de téléphone de l'inspecteur Peterson ou de son chef plus âgé, pour signaler que les choses n'avançaient pas. Au bout d'un certain temps, Kate demanda à sa secrétaire de ne plus la déranger si la police appelait, sauf au cas où ils auraient quelque chose de nouveau à signaler. Ce qui ne fut jamais le cas.

Kate se souvenait de l'appel téléphonique qu'elle avait reçu chez elle, vers la fin de l'été.

« Neuman ? C'est vous ? »

Il était presque minuit, elle venait juste de rentrer – claquée, la tête bourdonnant d'excitation comme d'habitude. Elle avait jeté un coup d'œil sur Josh, s'était versé un peu de thé glacé et avait mis un plat surgelé au micro-ondes. La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

La voix parut vaguement familière à son esprit las, mais elle

n'arrivait pas à la situer.

« Neuman ? Je suis désolée de vous déranger si tard, mais votre baby-sitter m'a dit que vous ne seriez pas à la maison avant onze heures du soir.

— O'Rourke ! s'écria-t-elle en identifiant brusquement ce doux accent du Middlewest. Comment allez-vous ? Vous me téléphonez de Bucarest ?

— Non, de cette autre morne cité industrielle... Chicago. Je suis revenu au pays pour un temps.

— Quelle bonne nouvelle ! » Kate s'assit sur un tabouret de cuisine et posa son thé glacé sur la paillasse. Le bonheur qu'elle éprouvait à entendre la voix du prêtre la surprit. « Quand êtes-vous rentré de Roumanie ?

— La semaine dernière. Je suis chargé de faire la tournée des paroisses et de recueillir de l'argent pour le programme d'aide humanitaire en cours. Ce n'est pas facile parce que ça fait longtemps qu'on ne parle plus de la Roumanie aux informations. On a eu un été plutôt chargé... en nouvelles. »

Kate se rendit compte, pour la première fois, que l'année tout entière avait été démente : d'abord la guerre du Golfe et la jubilation nationale devant sa rapide résolution – dont elle avait manqué une grande partie durant sa mission en Roumanie –, et maintenant les bouleversements en Union soviétique. Deux semaines auparavant, le journal du matin avait annoncé le départ de Gorbatchev pour cause de maladie. Le soir même, quand elle avait regardé CNN pour les grands titres de l'actualité, on disait que Gorbie était prisonnier et le coup d'État peut-être compromis. Le lendemain, lorsqu'elle avait fait une pause pour jeter un coup d'œil aux informations, le mercredi 19 août, Gorbatchev était revenu au pouvoir et l'URSS se disloquait à jamais.

Kate s'aperçut qu'elle n'avait jamais pris le temps de se demander si toute cette confusion et ces perturbations avaient affecté la situation des orphelinats en Roumanie. « Oui, finit-elle par dire, l'été a été bien occupé, n'est-ce pas ?

— Et vous ? demanda O'Rourke. Vous l'avez été, occupée ? »

La question fit sourire Kate. Elle avait presque pris l'habitude de ses journées de dix-huit heures. Cela lui rappelait son internat, mais, à l'époque, son corps était plus jeune et plus résistant qu'aujourd'hui. « J'ai réussi à me tirer d'affaire, répondit-elle en se demandant pourquoi elle disait cela.

— Bien. Et comment va Joshua ? »

Elle perçut une certaine inquiétude dans la voix du prêtre et comprit qu'il lui avait fallu un certain courage pour poser la question. A l'aéroport de Bucarest, Kate avait promis d'écrire pour le tenir au courant de la santé de l'enfant, mais, à part un petit mot début juin,

elle n'avait pas pris le temps de le faire. Elle se rendit compte que le prêtre s'attendait un peu à apprendre la mort du bébé.

« Joshua va bien. Presque tous les symptômes ont été stabilisés, bien qu'il ait toujours besoin d'une transfusion toutes les trois semaines environ. » Elle fit une pause avant d'ajouter : « Nous faisons des recherches sur l'origine de son mal.

— Bien », finit par dire O'Rourke. Il était évident qu'il avait espéré plus de détails. « Mais je ne vous ai pas appelée si tard rien que pour bavarder. »

Kate jeta un coup d'œil à la pendule de la cuisine et s'aperçut qu'il était presque une heure du matin à Chicago.

« Le mois prochain, je vais venir demander des fonds au Conseil des Églises de Denver – le 26 septembre, pour être précis – et je me disais qu'on pourrait peut-être prendre un pot ensemble. Je passerai tout le week-end à Denver. »

Kate sentit son cœur s'emballer et fronça les sourcils en répondant : « Volontiers. Mais je suis terriblement occupée en ce moment et je le serai certainement encore en septembre. Si cela ne vous ennuie pas de venir jusqu'à Boulder un soir, peut-être le vendredi 27, vous pourriez monter jusque chez moi pour voir Josh.

— Ce serait formidable. »

Ils parlèrent horaires et itinéraires pendant un moment. O'Rourke disposerait d'une voiture, aussi n'aurait-il aucun problème pour se rendre de Denver à Boulder. Quand ce fut terminé, il y eut un silence d'une seconde.

« Eh bien, dit le prêtre, je vais vous laisser vous reposer.

— Moi aussi », répondit Kate. Elle entendait à sa voix qu'il était fatigué. Il y eut un moment embarrassant où ni l'un ni l'autre ne sut comment mettre fin à la conversation.

« Neuman, dit-il enfin, vous avez eu de la chance d'arriver à sortir le bébé du pays. Vous savez que le gouvernement a mis un terme aux adoptions une semaine seulement après votre départ ?

— Oui.

— Eh bien... vous avez eu de la chance. »

Kate essaya de prendre un ton léger. « Je pensais, O'Rourke, que les prêtres ne croyaient pas à la chance. Vous n'estimez pas que tout est... décrété à l'avance ? »

Elle l'entendit soupirer. « Parfois, dit-il d'une voix très lasse, je pense que la seule chose à laquelle on puisse croire et que l'on puisse demander, c'est la chance. En tout cas, j'attends avec impatience le plaisir de vous voir, Joshua et vous, la semaine prochaine. Dès que je serai à Denver, je vous appellerai pour confirmer nos arrangements. »

Ils se souhaitèrent bonne nuit avec le peu d'énergie qui leur restait. Puis Kate resta dans la maison assombrie à écouter le silence de

minuit.

Le projet RR se poursuivait sur plusieurs fronts et chaque champ d'investigation électrisait et terrifiait Kate.

Bien qu'elle fut responsable du projet dans son ensemble, Chandra était le vrai patron des travaux sur le rétrovirus ; Bob Underhill et Alan Stevens s'occupaient de l'analyse de l'« organe fantôme » qui absorbait le sang et Kate essayait de découvrir le mécanisme par lequel l'organisme de Josh libérait l'ARN du donneur et le transcrivait dans l'ADN proviral pour le distribuer aux noyaux de toutes les cellules. Son second objectif, plus immédiat, était de trouver un moyen de déclencher ce mécanisme de réparation immunitaire sans massive transfusion de sang toutes les trois semaines.

Travailler avec Chandra dans le labo de classe VI lui apprit beaucoup de choses. La spécialiste du VIH avait mis moins de quarante-huit heures pour organiser son « usine à virus », et Kate lui avait laissé trois jours supplémentaires de travail ininterrompu avant de se pointer pour un briefing.

« Tu vois, lui dit Chandra en montrant à Kate les tréfonds du labo de biologie (toutes deux étaient vêtues de costumes pressurisés d'anticontamination et traînaient les ombilics de leurs tuyaux d'oxygène), il y a dix ans, on aurait dû partir de zéro pour isoler le virus J.

— Le virus J ? répéta Kate par la radio de sa combinaison.

— Le virus de Joshua. En tout cas, il y a seulement cinq ans, il aurait fallu un certain temps avant de trouver de quel point démarrer. Mais, grâce aux recherches effectuées sur le VIH depuis quelques années, on peut prendre des raccourcis. »

Légèrement distraite par le sifflement de l'oxygène dans sa combinaison et les techniciens qui travaillaient par télémanipulation, Kate dut se concentrer pour l'écouter.

« Tu sais que les rétrovirus sont des virus d'ARN qui expédient dans tout l'organisme leurs produits génétiques après que leur ARN a été transcrit dans l'ADN, grâce à une enzyme appelée transcriptase inverse, qui a des activités de ribonucléase et d'ADN polymérase, dit Chandra. »

Cela n'ennuyait pas Kate de se voir assener un cours sur des évidences, car elle savait que Chandra se comportait toujours ainsi lorsqu'elle donnait des explications à quelqu'un.

« La polymérase copie la séquence d'un brin d'ADN de l'ARN viral, puis effectue une seconde copie d'ADN toujours à partir du premier modèle. La ribonucléase élimine l'ARN viral original. Alors, ce nouvel ADN envahisseur émigré vers le noyau de la cellule et s'intègre au génome de l'hôte sous l'influence de l'enzyme intégrase virale et y

reste en tant que provirus. » Kate attendit.

« Eh bien, on peut penser que le virus J se comporte comme n'importe quel autre rétrovirus, dit Chandra en soulevant une boîte de culture pour la rapprocher de la main gantée d'un technicien. Seulement, on estime qu'il prend pour modèle le cycle de vie du VIH... ou peut-être du VIH muté à partir du virus J, on ne sait pas. En tout cas, nous travaillons en supposant que le virus J suit la voie de moindre résistance et fixe la glycoprotéine gpl20 aux récepteurs CD4 dans les lymphocytes T activés, les phagocytes mononucléaires et les cellules de Langerhans. Mes recherches ont montré que notre vieil ami, le virus VIH, ne contamine jamais les cellules dépourvues de CD4, mais nous ne savons pas si c'est le cas pour le J. C'est donc du CD4 qu'il faut démarrer. »

Kate avait immédiatement compris. Le provirus VIH avait infecté les cellules et bloqué les réactions immunitaires ; d'après le raisonnement de Chandra, le virus J décomposait l'ARN le transcrivait dans l'ADN et envahissait le noyau de la cellule comme le VIH, mais accroissait le système de celle-ci au lieu de l'inhiber. « Tu supposes que l'intégration provirale utilise le même vecteur, dit-elle, mais en essayant de trouver ses empreintes après la transcription.

— Oui. On peut comparer les cellules après l'action de la transcriptase inverse aux cultures de contrôle et découvrir comment ce petit salaud opère. » Elle jeta un coup d'œil à Kate. « Je parle du virus J, bien entendu. »

Kate fit courir sa main gantée sur la paillasse et l'arrêta près de l'échantillon cultivé du sang de Joshua. Il y avait trente-quatre cultures similaires rien que sur cette table. Plus loin, s'alignaient des rangées de spécimens de VIH et de DIMG en culture, envoyés du CCM d'Atlanta. « Où celles-ci entrent-elles en jeu ? demanda Kate en montrant les cultures contaminées.

— En supposant que le virus J ne fasse pas de différence entre les cellules à DIMG de ton fils et d'autres spécimens de DIMG – et il n'y a pas de raison qu'il en soit autrement, les rétrovirus ne pratiquent pas la discrimination –, alors, théoriquement, on peut observer ce qui se passe pendant la fixation aux cellules CD4 dans les cultures témoins de DIMG précultivées. »

Kate regarda l'autre femme à travers leurs doubles feuilles de plastique. Les expériences ne se déroulaient que depuis peu de jours, mais elle avait besoin de réponses pour son propre travail. « As-tu observé ce à quoi tu t'attendais ? demanda-t-elle, en veillant à parler d'une voix calme.

— Merde ! » s'exclama Chandra. Elle avait tenté de se gratter le nez en oubliant qu'elle portait une combinaison pressurisée. Elle frotta l'extrémité de son appendice nasal contre sa main gantée à travers la

visière. « Excuse-moi. Oh... oui, on a observé la fixation J tant dans les cellules des patients à DIMG que dans celles des spécimens précultivés. Elle ressemble à la culture témoin du VIH. » Chandra était l'un de ces chercheurs qui semblent ne plus s'intéresser à l'étape d'un programme une fois qu'elle est accomplie. Kate l'avait volontairement laissée travailler plusieurs jours sans l'interrompre, mais maintenant, elle voulait des réponses.

« Quand le VIH se fixe sur le CD4, dit Kate en regardant la culture de son fils adoptif comme si elle pouvait y déceler une activité quelconque, la contamination des lymphocytes T crée des effets cytotoxiques et des... empreintes reconnaissables, je crois que c'est comme ça que tu les appelles... comme la formation de plasmodies multinucléés quand le gp 120 à la surface des cellules infectées fusionne avec le CD4 d'autres cellules porteuses de ce récepteur. C'est en partie pourquoi nous voyons une perte aussi spectaculaire de cellules T activées en dépit du fait que le rétrovirus VIH contamine seulement... oh, disons 1 sur 10^5 cellules CD4 du sang. »

Chandra la regarda comme si elle avait oublié que Kate était chercheur en hématologie. « Oui ? »

Kate chassa toute agressivité de sa voix. « Alors, tu constates la même formation de plasmodies ? »

Chandra fit non de la tête. « J'ai été parmi les premiers à injecter aux séropositifs une protéine CD4 soluble recombinante, afin de ralentir l'infection à ce stade en inhibant la formation de plasmodies. Mais cela ne marcherait pas avec le virus J.

— Pourquoi ? demanda Kate, le cœur serré.

— L'enzyme intégrase du virus J ne transfère pas l'ADN transcrit envahisseur dans une sur 10^4 ou une sur 10^5 cellules sanguines comme on en a l'habitude. » A travers le plastique réfléchissant, les yeux de Chandra semblaient très intelligents et très brillants.

« Quel est le pourcentage ? demanda Kate. S'il était trop bas, les chances de cloner un virus J artificiel diminueraient sensiblement.

— D'après les premières centaines d'échantillons examinés, on évalue la propagation à 98,9 pour cent. »

Kate eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Elle s'assura que la table derrière elle était vide, et elle s'assit. « Quatre-vingt-dix-huit virgule neuf ?

— Au minimum. »

Kate secoua la tête. Le sida tuait son hôte en infectant un globule blanc sur mille ou sur dix mille. Le virus J était si efficace que presque toutes les cellules du corps de l'hôte étaient reprogrammées en quelques heures d'infection.

« Et la cytotoxicité ? » demanda Kate. Une invasion aussi rapide et aussi générale du noyau des cellules devait avoir de terribles effets

secondaires.

Chandra haussa les épaules. « Microbiologiquement... elle monte en flèche. Le transfert et la transfection exigent beaucoup d'énergie, bien sûr... mais tu as constaté cela avec l'élévation de la température du bébé pendant le processus. Après cette absorption de sang et cette reconstruction, l'enfant est un creuset chimique et génétique. L'opération est terminée en gros au bout de quelques heures, même si notre recherche préliminaire montre qu'une assimilation génétique complète prendrait une semaine environ. »

Kate montra les autres cultures d'un geste de sa main gantée. « Et les spécimens de VIH ?

— Le diagnostic du VIH par détection virale nous est tellement familier que je m'en sers comme d'un deuxième contrôle. On prend le sang du patient – pardon, celui de Joshua – et on fait une coculture avec les cultures témoins des DIMG et du VIH, en utilisant une lignée de cellules CD4 ou des lymphocytes CD4 normaux stimulés à la phytohéماغglutinine et à l'IL-2. Avec le virus VIH, on essaie de trouver de la transcriptase inverse dans certaines cultures, la présence de l'antigène p24 dans d'autres. Puis on vérifie cela par contre-épreuve avec les cultures des DIMG et celles de Joshua qui ont été effectuées en même temps.

— Et quel est le résultat ?

— La transcriptase inverse est tout à fait visible dans les cultures de virus J, mais, comme je l'ai dit, sans cytotoxicité. L'analyse de l'antigène p24 ne marche pas avec le virus J, ce qui est vraiment dommage parce que avec les malades du sida, on peut parfois détecter directement l'antigène dans un échantillon sanguin, par l'entremise d'un immunoabsorbant associé à une enzyme. »

Kate hocha la tête. Elle avait aussi espéré que cette voie relativement simple serait utilisable pour les deux.

Comme pour la rassurer, Chandra se hâta de poursuivre : « On pense toujours que le virus J crée un anticorps J, même si les résultats de l'infection sont plus immunoreconstructeurs qu'immunosuppresseurs. On devrait pouvoir te fournir cet anticorps aujourd'hui ou demain. »

Kate regarda la douzaine de techniciens qui travaillait dans le laboratoire extérieur. Même si le climat était plus décontracté que dans le laboratoire de classe VI, ils portaient des blouses, des masques chirurgicaux, des bottillons en coton et des gants de caoutchouc. Kate savait que tout le labo était pressurisé, avec une pression interne plus basse que celle du reste du bâtiment. Même le virus J apparemment non toxique était traité en coupable qui devait prouver son innocence.

« Quelles techniques utilises-tu pour isoler l'anticorps ? demanda Kate.

— Les techniques habituelles : la réaction immunoenzymatique,

l'Immunoblot, l'immunofluorescence, la radio-immuno-précipitation. » La voix de Chandra révélait le désir ardent qu'elle avait de retourner au travail.

« Bon, dit Kate d'un ton tranchant. A partir de maintenant, j'aimerais avoir un rapport tous les jours – Calvin peut te suivre et les taper à la machine, si tu le souhaites, ajouta-t-elle pour parer à toute protestation. Mais le travail de Bob sur l'absorption du sang et mes recherches sur l'hémoglobine s'appuieront sur tes découvertes, on aura donc besoin de mises à jour quotidiennes. Et j'aimerais bien une demi-heure de briefing personnel tous les lundis et tous les samedis. »

Kate vit un éclair de colère luire dans les yeux de Chandra – non à la pensée de renoncer à ses week-ends, Kate en était certaine, puisque, de toute façon, c'était déjà le cas –, mais à l'idée de perdre du temps à expliquer son travail. Pourtant, la conscience professionnelle prit le pas sur le dépit momentané du chercheur et elle se contenta d'acquiescer d'un signe de tête. Après tout, Kate était en position, si elle le souhaitait, de la priver de ses jouets.

Le vendredi 5 septembre, l'anticorps du virus J fut isolé et étiqueté. Le mercredi 11, le rétrovirus J lui-même était identifié. Deux jours plus tard, Chandra commença ses tentatives de clonage du rétrovirus. Ce même jour, elle révéla son désir, tu jusqu'alors, de faire des cocultures avec des spécimens de VIH. Chandra avait hâte de travailler à une cure possible du sida avec le virus J. Cela ne surprit pas Kate, c'est plutôt le contraire qui l'eût étonnée. Du moment que cela ne ralentissait pas le projet RR, Kate n'y voyait aucune objection.

Le jeudi 19 septembre, Alan et Bob Underhill avaient terminé une schématisation hypothétique de l'organe d'absorption, et un séminaire réunissant toute l'équipe fut fixé au mercredi 25, afin que tous ses membres puissent écouter et faire des commentaires. Rassembler l'équipe à ce stade, c'était à peine plus difficile que de réunir une douzaine de chefs d'État, étant donné qu'ils avaient tous horreur d'interrompre leur travail.

Les travaux de Kate sur le mécanisme du transfert de l'ADN et sur l'élaboration d'un substitut du sang se passaient également bien. Presque trop bien, pensait-elle. Non seulement elle voyait une manière de soigner réellement la composante DIMG de la maladie, mais elle était également sûre que ses recherches aideraient Chandra dans sa lutte contre le sida.

Les choses se passaient trop bien. Kate n'était absolument pas superstitieuse, mais elle avait encore périodiquement peur que, dans l'univers, la balance ne se mette à pencher en faveur de la douleur.

Dans la soirée du dimanche 22 septembre – un jour de travail comme les autres en ce qui la concernait –, son agenda électronique

lui rappela que le lendemain, c'était l'équinoxe d'automne : le mardi, l'anniversaire de Joshua – ou du moins, le jour qu'on avait choisi pour célébrer son anniversaire –, et que le père Michael O'Rourke viendrait les voir à la fin de la semaine.

Kate savait que, même sans trahir les détails du projet, elle aurait des choses merveilleuses à lui raconter. Ce qu'elle ignorait, c'est qu'au cours de la semaine à venir, sa vie allait changer à jamais.

18

Le mardi, Kate rentra tôt pour fêter les onze mois de Joshua. C'est Julie qui avait eu l'idée de ces célébrations mensuelles ; à l'époque où l'on n'était pas certain que le bébé survivrait une semaine de plus, encore moins un mois, il semblait important de marquer chaque jalon. Kate avait choisi le 24 au hasard, mais elle aimait bien l'harmonie mathématique de ce nombre.

Au journal du soir, sur CBS, elle vit des mineurs roumains qui, fous de colère, avaient réquisitionné des trains pour aller à Bucarest où l'émeute s'était transformée en une sorte de manifestation spontanée contre le gouvernement. Kate se souvint que l'année précédente, le régime les avait utilisés pour brutaliser les gens, mais en réalité beaucoup d'entre eux étaient des agents de la Securitate déguisés en mineurs. Elle regarda les images vidéo d'hommes brisant des vitrines, lançant des cocktails Molotov contre des portes, et se demanda ce qui se passait réellement dans ce malheureux pays. Elle se réjouissait que le père O'Rourke et elle en soient partis et espérait que Lucian et sa famille échapperaient aux troubles.

Joshua apprécia son gâteau. Sans attendre la cuillère offerte trop lentement par Kate ou Julie, il s'attaqua tout seul à sa part et en étala autant sur ses joues que sur le plateau de sa chaise haute. Après l'avoir débarbouillé et posé par terre pour qu'il puisse jouer avec ses pingouins en bois, Kate regarda son fils adoptif d'un œil clinique, sinon critique.

Superficiellement, Joshua offrait l'image d'un bébé sain : potelé, les joues roses, les yeux brillants, avec un début de vraie chevelure et plus seulement un halo de duvet brun. Mais Kate savait que c'était une manifestation du dernier avatar de ce qu'elle appelait sa « santé cyclothymique ». Dans une semaine ou moins, la diarrhée et l'apathie réapparaîtraient, suivies d'une léthargie plus grave et d'une infection.

Jusqu'à la prochaine transfusion.

Kate contemplait le bébé couché sur le dos en train de se colleter avec le jouet en bois : deux pingouins sur un chariot, dont les nageoires en caoutchouc battaient et les becs claquaient lorsque les roues tournaient. A l'époque du Nintendo, il semblait bien rudimentaire, mais fascinait Joshua.

Les livres sur les bébés et des conversations avec d'autres mères lui avaient appris qu'un enfant de onze mois devait s'asseoir et se tenir debout et pouvait parfois marcher. Joshua ne rampait que depuis peu. Kate savait aussi qu'un enfant normal de son âge était capable d'enfiler seul certains de ses vêtements, de tenir une cuillère, de dire plusieurs mots dont « maman » et de comprendre « non ». Mais Joshua était incapable de manipuler un vêtement ou une cuillère, ne faisait que gazouiller et l'on avait rarement besoin de lui dire « non ». C'était un enfant irrésolu, physiquement et socialement. Visiblement à l'aise et heureux avec Kate et Julie, il lui avait fallu des semaines pour se détendre en présence de Tom.

Joshua laissa tomber les pingouins, roula sur le ventre et se mit à ramper vers la salle à manger.

« Il part un peu plus à l'aventure, dit Julie, la bouche pleine de gâteau. Ce matin, lorsque je l'ai sorti de son berceau, il s'est dirigé tout droit vers la porte. »

Kate sourit. Ni elle ni Julie ne croyaient que Joshua souffrait d'arriération mentale à cause des privations de sa petite enfance. Kate avait demandé l'opinion d'au moins trois de ses amis spécialistes du développement de l'enfant et chacun d'eux avait émis un avis différent sur les effets à long terme des cinq mois que Joshua avait vécus dans l'orphelinat et l'hôpital roumains. Deux d'entre eux, après l'avoir vu, avaient déclaré qu'il semblait normal physiquement et mentalement, simplement petit pour son âge et lent à se développer. Aussi maintenant, en regardant son fils ramper sur la moquette de la salle de séjour et faire des bruits plutôt semblables à ceux d'un avion, Kate voyait en lui un enfant heureux de huit ou neuf mois, et non de onze, même si c'était cet âge qu'elles célébraient ce jour-là.

Plus tard, lorsque, en le couchant dans sa chambre à elle, Kate prit Joshua une dernière fois dans ses bras pour lui tapoter le dos, elle huma son odeur de talc et de bébé et sentit ses fins cheveux sur sa joue. Les mains minuscules se recroquevillaient contre son visage. Sa respiration montrait qu'il dormait déjà, plongé dans les rêves d'un bébé de onze mois.

Kate le coucha sur le ventre, le couvrit et revint bavarder un moment avec Julie. Puis l'une retourna à son ordinateur et l'autre à ses études.

Le mercredi, les trois équipes du projet RR se retrouvèrent dans la salle de réunion sans fenêtre, près des salles d'IRM. Mauberly, le directeur, et deux autres administrateurs du CCM se joignirent à elles.

Bob Underhill et Alan Stevens ouvrirent la séance en parlant de l'organe d'absorption. Quand ils eurent fini, un silence accablé régna dans la pièce.

Ce fut Ken Mauberly qui le brisa : « Vous voulez dire que cet enfant... Joshua... a subi une mutation qui permet à sa paroi stomacale d'absorber le sang à visée nutritionnelle ? »

— Oui. Mais nous pensons que ce but n'est que secondaire. La raison première de cette mutation, c'est la déstructuration du sang en ses éléments constitutifs afin que le rétrovirus – ce que Chandra et Neuman appellent le virus J – puisse commencer plus efficacement la distribution de l'ARN emprunté, en vue d'effectuer une immunoreconstruction. »

Mauberly mâchouillait son coûteux stylo. « Mais pour cela, l'enfant doit ingérer du sang. »

— Non, répondit Alan Stevens. Le sang passe dans les capillaires de l'organe d'absorption, quelle que soit la manière dont il a pénétré dans le corps. On suppose que par ingestion, il faudrait plusieurs heures de plus que par transfusion pour que cela fonctionne, mais, bien sûr, nous n'avons jamais essayé... » Il s'arrêta, regarda Kate, puis baissa les yeux sur ses notes. « Personne ne souhaite donner du sang à boire au patient, mais il se peut que cela se révèle nécessaire si nous voulons continuer à étudier l'organe d'absorption. »

Mauberly fronça les sourcils. « Je ne... je n'arrive pas à voir l'intérêt qu'il pourrait y avoir à boire du sang pour survivre. Je veux dire, cela fait penser à... euh... »

— Aux vampires ? poursuivit Kate en se levant. A Bela Lugosi ? »

Il y eut quelques rires nerveux.

« Nous avons tous fait, ou entendu, ce genre de plaisanterie depuis les débuts du programme, ajouta-t-elle en souriant pour détendre l'atmosphère, et l'on comprend pourquoi, si l'on se souvient que Joshua est né en Transylvanie. Le pays des vampires. Il y a peut-être une raison à cela. » Elle fit un signe de tête à Chandra.

La virologue se leva, éteignit les lumières et glissa une diapositive dans le projecteur. « Ces graphiques montrent une famille ou un clan imaginaire sur vingt générations, depuis environ mille cent ans av. J.-C. jusqu'à aujourd'hui. Étant donné la nature double récessive du trait génétique, plus le haut taux de mortalité que l'on suppose lié à cette immunodéficiences, on voit que, même en la considérant comme une mutation relativement bénigne, sa propagation n'aurait pas été trop considérable... »

Tout le monde s'évertua à décoder les longs enchaînements de la

croissance de cette famille hypothétique, ceux de la mutation du virus J étant heureusement représentés en rouge. Au bout de trente secondes, Bob Underhill siffla : « J'aurais cru que la mutation était nouvelle ou que nous l'aurions constatée avant, mais cela montre qu'elle a pu persister pendant des siècles sans se propager trop largement.

— Malgré la progression de la mutation par le mariage et la dispersion génétique, on peut parler d'un groupe relativement petit de survivants au couple initial – trois cents à deux mille personnes, réparties dans le monde entier. » Chandra jeta un coup d'œil à Kate. « Et ces gens auraient besoin d'un apport quasi constant de sang transfusé pour survivre jusqu'à l'âge adulte, en supposant que la maladie persiste au-delà de la petite enfance, et nous n'avons aucune raison de croire qu'il en est autrement. »

Ce fut l'une des huiles du CCM, un médecin administrateur du nom de Deborah Rawlings, qui dit : « Mais il n'y avait pas de transfusion au xv^e siècle... il n'y en a pas eu jusqu'au siècle dernier... »

Kate, debout dans la lumière du projecteur, reprit la parole : « Précisément. Pour que ce trait héréditaire soit transmis, il fallait que les survivants ingèrent réellement du sang. Nourrissent littéralement leurs enfants de sang, si ceux-ci avaient le virus J double récessif. Les transfusions n'ont pu sauver les individus de la mutation du virus J qu'au siècle dernier. » Elle attendit une minute que l'impact agisse pleinement sur les spécialistes et les administrateurs.

« Les vampires, intervint Ken Mauberly. Le mythe a ses origines dans la réalité.

— Ce ne sont pas des créatures de la nuit pourvues de crocs, poursuivit Kate, mais les membres d'une famille qui a été obligée d'ingérer du sang humain afin que subsistent leurs propres systèmes immunitaires défaillants. La tendance serait au secret, à la solidarité et à l'endogamie... il en résulte que les traits doubles récessifs seraient bien plus fréquents, autant que l'hémophilie qui a frappé les familles royales d'Europe. »

Charlie Tate, un assistant en virologie, leva la main d'un air hésitant, comme s'il était encore étudiant.

« Oui, Charlie ? » dit Kate.

Le jeune homme remonta ses lunettes rondes. « Mais comment la première victime du virus J a-t-elle découvert que le sang pouvait la sauver... Je veux dire, comment quelqu'un a-t-il pu se mettre à boire du sang ?

— Au Moyen Age, répondit Kate, on dit que des femmes de la noblesse prenaient des bains de sang parce qu'elles croyaient qu'il rendrait leur peau plus belle. Les Masaïs boivent encore le sang des lions pour assimiler le courage de cet animal. Le sang a été —jusqu'à

ces dernières décennies – la source de certaines superstitions et d’une crainte révérentielle. » Elle s’arrêta une seconde en regardant Chandra. « Maintenant, avec le sida, de nouveau il inspire la terreur et s’auréole de mystère. » Kate soupira et se frotta la joue. « Nous ne savons pas, Charlie, comment cela a commencé. Mais une fois que cela a fonctionné, les porteurs du virus J n’ont pas eu le choix... il leur fallait trouver du sang humain ou périr. »

Le silence dura encore une trentaine de secondes avant que Kate reprenne. « Une partie de mon travail consiste à mettre fin à ce cycle. Et il semble que j’aie trouvé une solution. » Elle changea de diapo et l’image d’un groin de porc remplit l’écran.

Les médecins gloussèrent malgré eux. Kate sourit.

« Beaucoup d’entre vous savent que le DNX a découvert, en juin dernier, un produit de substitution du sang humain... »

Ken Mauberly brandit son stylo. « Rafraîchissez nos mémoires administratives surmenées, Kate, je vous en prie.

— Le DNX est un petit labo de biotechnologie de Princeton, dans le New Jersey. En juin de cette année, il a annoncé qu’il avait mis au point un moyen de faire produire de l’hémoglobine humaine à des porcs par ingénierie génétique. Ils ont soumis leur procédé à la FDA et demandent à l’heure actuelle le droit d’effectuer des essais sur l’homme. »

Mauberly tapa son stylo contre sa lèvre inférieure. « En quoi cette hémoglobine artificielle peut-elle contribuer à nos recherches sur le virus J ?

— Ce n’est pas vraiment de l’hémoglobine artificielle, répondit Kate, simplement, elle n’est pas créée par un organisme humain. » Elle fit encore avancer le chariot de son panier. « Vous voyez là un schéma simplifié du processus. J’ai travaillé avec un vieil ami à moi, le Dr Léonard Sutterman, conseiller en hématologie auprès du DNX, ainsi qu’avec le Dr Robert Winslow, chef du service de recherches en hématologie de l’armée à l’Institut Letterman de San Francisco, aussi avons-nous obtenu la permission de parler de ces recherches ici, même si les brevets d’invention sont encore en instance.

« Quoi qu’il en soit, ce n’est qu’un schéma. Premièrement on extrait les deux gènes humains responsables de la productif d’hémoglobine dans l’organisme humain. » Kate jeta un coup d’œil sur les administrateurs « L’hémoglobine est un composant du sang qui transporte l’oxygène.

« Bon. Lorsqu’on a extrait l’information génétique, on copie ces gènes puis on les injecte dans les embryons d’un jour prélevés sur une truie donneuse. On introduit ensuite ces embryons dans la matrice d’une seconde truie qui, à terme, donne naissance à des porcelets sains et normaux. La seule différence, c’est que ces cochons ont en eux

de l'ADN humain qui les pousse à produire de l'hémoglobine humaine en même temps que leur propre sang porcin.

— Excusez-moi, Kate, interrompit Bob Underhill, quel est le pourcentage obtenu ?

— De quoi, Bob ? Le nombre de porcs transgéniques qu'on produit ou la quantité d'hémoglobine humaine qu'ils produisent ?

— Les deux.

— Environ cinq porcs sur mille supportent le transfert. Chacun d'eux atteint la moyenne d'environ quinze pour cent de globules rouges porteurs de l'hémoglobine de type humain. Mais le DNX s'efforce de se rapprocher des cinquante pour cent. »

Elle attendit une seconde, mais aucune question ne surgit. Elle changea de diapo. « Vous voyez là que cette découverte capitale ne concerne pas seulement cette manipulation des gènes – pourtant remarquable –, mais égalent le processus de purification du sang porcin qu'ils vont breveter, et qui permet d'obtenir une hémoglobine humaine utilisable. C'est cela qui excite mes amis, Léonard Sutterman et Gerry Sandler, qui travaillent pour le service du sang de la Croix-Rouge. »

Kate fit avancer le chariot jusqu'à un cadre vide et resta une minute en pleine lumière. « Pensez donc, un substitut du sang humain... mais beaucoup plus efficace que le sang lui-même ou le plasma.

— En quoi ? demanda Deborah Rawlings.

— Les cellules des globules rouges ont une membrane périssable, dit Kate. Une fois à l'extérieur du corps, il faut les réfrigérer, et, malgré cela, elles s'abîment au bout d'un mois environ. Et puis, chaque cellule porte les codes immunitaires du corps, si bien que le sang doit être d'un certain type pour ne pas être rejeté. De l'hémoglobine pure échapperait à ces deux problèmes. En tant que corps chimique, elle peut être conservée pendant des mois... des expériences récentes montrent qu'elle peut même être surgelée et conservée indéfiniment. Le médecin militaire Winslow estime qu'environ dix mille des cinquante mille victimes du Vietnam auraient pu être sauvées si ce produit de substitution du sang avait été disponible.

— Mais le plasma jouit déjà de la durée de conservation dont vous parlez, dit Rawlings, et il n'exige pas une ingénierie génétique coûteuse.

— C'est vrai, répondit Kate, mais il exige des donneurs humains. La validité du plasma est limitée par les mêmes facteurs qui font que le sang lui-même est parfois inutilisable. L'hémoglobine humaine obtenue par le processus du DNX n'exige que des porcs.

— Pas mal de porcs, dit Alan Stevens.

— Le DNX pense que quatre millions de porcs donneurs pourraient fournir assez de sang pour toute la population des États-Unis, répliqua

Kate d'une voix douce. On pourrait les élever en deux ans. »

Bob Underhill siffla.

Mauberly leva son stylo à encre comme une baguette. « Kate, je comprends en quoi cela vous intéresse pour le projet RR. Théoriquement, on pourrait injecter à une victime du virus J ce sang de pourceau génétiquement modifié, mais j'ai l'impression que cela ne changerait pas grand-chose.

— Vous avez raison, Ken. Les seuls gènes clonés au cours du processus sont ceux qui gèrent la production d'hémoglobine. Voici ma suggestion. » Elle projeta sa dernière diapo et leur accorda une minute pour l'étudier.

« Vous voyez, dit-elle enfin, consciente que sa voix était chargée d'émotion, je me suis appuyée sur les recherches de Richard Mulligan, Tom Maniatis et Frank Grosveld pour transplanter des gènes de la bêta-globine humaine par l'entremise du rétrovirus en vue d'obtenir une immunoreconstruction. Mulligan et les autres se sont surtout attachés à guérir la bêta-thalassémie héréditaire et le déficit en adénosine désaminase, même s'ils ont effectué un autre travail stupéfiant : ils bourrent d'interleukine 2 les lymphocytes capables de s'infiltrer dans les tumeurs, les cellules TIL, ils les réintroduisent dans le patient et regardent ces cellules suralimentées en gènes s'attaquer aux tumeurs.

— Mais vous n'avez pas affaire à des tumeurs », fit remarquer Charlie Tate. Le jeune homme avait l'air de se parler à lui-même.

« Oui. Mais j'ai utilisé la même technique de clonage et d'injection du rétrovirus pour isoler les gènes régulateurs qui codent les réactions humorales et cellulaires.

— Les DIMG, commenta Ken Mauberly. Tout l'éventail des maladies congénitales à immunodéficiences.

— Oui », dit Kate, furieuse que sa voix puisse trahir son émotion. Elle se racla la gorge. « En me servant de l'hémoglobine génétiquement modifiée comme modèle porteur... prélevée sur des porcs, souvenez-vous, et non des êtres humains... j'ai réussi à cloner et à fixer des gènes d'ADA normaux pour traiter le déficit en adénosine désaminase, aussi bien que l'ADN humain nécessaire pour traiter les trois autres types de déficits immunitaires mixtes et graves. Le substitut sanguin du DNX est un excellent porteur. L'ADN introduit viralement, et qui fournit un sang propre, bien oxygéné, devrait également guérir les symptômes des DIMG. »

Il y eut un long moment de silence presque absolu.

Pour finir, Bob Underhill prit la parole : « Kate, cela devrait permettre au virus J de continuer à reconstruire le système immunitaire de l'enfant... sans qu'il ait besoin de sang humain. Question : d'où tirerez-vous l'ADN à cloner pour l'ADA, les

lymphocytes B et les autres gènes ?

— De mon propre sang », répondit Kate en clignant des yeux, la gorge serrée. Elle éteignit la lampe du projecteur et s'accorda une minute pour se reprendre avant de rallumer les lumières. Certains se frottèrent les yeux.

« Ken, dit Kate d'une voie redevenue ferme, quand pourrons-nous commencer l'expérimentation humaine sur Joshua ? »

Mauberly tapota son stylo. « Nous allons déposer notre demande d'autorisation au FDA. Mais, à cause du brevet du DNX et de la nature complexe du processus, je suppose que cela va prendre au moins un an... peut-être plus longtemps. »

Kate hocha la tête et s'assit. Elle ne leur dirait pas que la veille au soir, dans la plus flagrante violation de l'éthique professionnelle qu'elle ait jamais imaginée, elle avait injecté à son fils adoptif l'hémoglobine modifiée du DNX. Joshua avait bien dormi et, ce matin, il paraissait sain et heureux.

Mauberly reprit la parole : « Ces faits nouveaux nous enthousiasment tous. Je vais immédiatement avertir le CCM d'Atlanta et nous allons commencer à discuter de la participation éventuelle de l'Organisation mondiale de la santé et des autres organsimes. »

Kate imaginait aisément la ruée des scientifiques vers la Roumanie et l'Europe de l'Est, à la recherche d'autres individus porteurs du virus J.

« Docteur Chandra, poursuivit Mauberly, pouvez-vous nous mettre au courant des résultats de votre travail sur le virus J concernant nos recherches d'une cure du sida ?

— Non », répondit Chandra.

Mauberly remit son stylo dans la poche de sa chemise et tapa ses mains l'une contre l'autre. « Bon, eh bien, je suppose que tout le monde a envie de retourner au travail. Je voulais seulement dire que... »

La pièce se vida avant qu'il ait fini de parler.

Tom entra à dix-huit heures dans le bureau de Kate. Pendant une seconde, elle n'en crut pas ses yeux – il n'y était jamais venu auparavant –, puis son cœur se mit à battre la chamade. « Joshua ? dit-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Tom leva un sourcil. « Rien du tout. Calme-toi. J'en viens... Josh et Julie jouent dans la boue près du patio. Ils vont bien. »

Kate sortit du programme sur lequel elle travaillait. « Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai pensé que ce soir, ce serait une bonne idée de t'emmener dîner en ville. »

Kate ôta ses lunettes et se frotta les yeux. « Merci, Tom. Ta

proposition me fait plaisir. Mais j'ai encore deux ou trois heures de travail avant de...

— J'ai réservé une table au Sebantou », l'interrompit-il en tenant la porte ouverte.

Kate éteignit l'ordinateur, suspendit sa blouse blanche à la patère près de la porte et enfila le blazer qu'elle avait porté à la réunion du matin. « Il faut que je passe à la maison. Un brin de toilette. Le dîner de Joshua.

— Joshua a mangé. Julie est ravie à l'idée de le mettre au lit ce soir. Laisse ta Cherokee au parking, je te conduirai au travail demain matin. File dans tes chiottes de cadre. J'ai retenu une table pour dix-huit heures trente. »

Il y avait beaucoup trop de restaurants à Boulder. La plupart étaient quelconques, certains très bons, et un ou deux excellents. Le Sebantou n'en faisait pas partie, parce qu'il se trouvait sur la rue principale de Longmont, un patelin sans prétention situé à vingt kilomètres sur la Diagonal Highway. Ce n'était guère facile de découvrir ce petit restaurant français coincé entre deux vilaines devantures qui avaient été autrefois celles d'un drugstore, ou d'un grand magasin, ou d'une quincaillerie de petite ville, remplacés maintenant par un marché aux puces et une boutique de taxidermiste. Mais, bien que difficile à trouver et apparemment dépourvu de tout intérêt esthétique, c'était le meilleur restaurant français du Colorado... et peut-être même de toute la région des montagnes Rocheuses. Kate ne se considérait pas comme une fine bouche, mais elle ne refusait jamais une invitation au Sebantou.

Deux heures plus tard, la nuit adoucissait la vue qu'offraient les fenêtres du restaurant et seule la lueur des bougies illuminait la petite salle. Kate revint à leur table et sourit en voyant le café et le gâteau au fromage blanc qui étaient arrivés pendant qu'elle était au téléphone.

« Julie et Josh vont bien ? demanda Tom.

— Oui. Julie a couché Josh à vingt heures. Elle dit qu'il a passé toute la journée à ramper autour du patio et qu'il a l'air en forme. » Elle se pencha vers lui et dit : « Alors, Tom qu'est-ce qu'on fête ce soir ? »

Il s'appuya à son dossier et leva sa tasse à deux mains. « Faut-il une occasion particulière pour que je t'invite ?

— Non. Mais je vois bien qu'il y a quelque chose. Tes joues sont un peu plus rouges quand tu mijotes un projet. Ce soir, tu pourrais guider le traîneau du Père Noël. »

Tom reposa son café, toussa, joignit les mains, puis croisa les bras. « Eh bien, voilà... j'ai pensé à toi, toute seule, là-haut sur la colline... toute seule avec Julie qui va partir en décembre. »

Kate se mordit doucement la lèvre. « Tout ira bien, Tom. Je vais

trouver quelqu'un. Et puis, les choses vont se calmer au labo, j'aurai plus de temps disponible pour... »

Tom secoua la tête et se pencha vers elle. « Non, je ne parle pas de cela, Kat. Mauvais début. Ce que je veux dire c'est... qu'est-ce que tu en penserais si je venais m'installer chez toi un moment ? Juste quelques semaines ou quelques mois. Juste pour voir si tout se passe bien... » Il se tut. Son visage était plus rouge que le papier peint victorien du restaurant.

Kate soupira. Elle savait que Tom et elle n'étaient pas destinés à reprendre la vie commune. Elle l'aimait... elle l'avait toujours aimé d'une manière ou d'une autre... mais elle était également certaine que leur mariage avait été une erreur. Ils n'étaient pas en phase, et cette union avait gâché une merveilleuse amitié. Elle en était sûre.

Vraiment ? se demanda-t-elle. Il a changé. Avec Joshua, il est différent. Bon Dieu, moi aussi j'ai changé. Elle regarda son café, la crème qui y tourbillonnait et elle se dit que ses émotions faisaient de même.

« Tu n'es pas obligée de répondre tout de suite. C'est probablement une idée idiote. Je ne parlais pas d'une réconciliation, juste de... » Il hésita.

Kate posa sa main sur celle de Tom, remarquant combien la sienne était petite et blanche à côté de sa patte tannée et massive. « Tom, je ne pense pas que ce soit une bonne idée... mais je n'en suis pas certaine non plus. Je n'en sais rien. »

Il lui fit un grand sourire – ce sourire gamin, spontané, qui lui avait fait tourner la tête lors de leur première rencontre. « Écoute, Kate, dit-il, ajournons la réponse. Ou, mieux encore, parlons-en en buvant un pot. Est-ce que tu as toujours ce cherry que les Harrison t'ont envoyé d'Angleterre à Noël dernier ?

— Mais je travaille demain...

— Et machin, ton copain prêtre, arrive, poursuivit Tom avec un sourire. Bon. Eh bien, on va juste prendre un verre, ou peut-être deux. Et puis je redescendrai prudemment la colline pour rejoindre mon studieux petit studio. Ça te va ?

— Ça me va », répliqua Kate qui, en se levant, sentit les effets du vin qu'elle avait déjà bu. Elle se retint à la table. « Je suis ivre », dit-elle.

Tom lui caressa le dos. « Tu es épuisée, Kate. Tu as fait des semaines de quatre-vingts heures depuis que tu es revenue de Roumanie. Je t'aurais entraînée à sortir, ce soir, même si je n'avais pas eu l'intention de te faire une proposition. »

Elle posa la main sur la joue de Tom. « Tu es un amour.

— Ouais, c'est probablement pour ça que tu as divorcé. » Ils se dirigèrent tous deux vers sa Land Rover.

Kate avait donné à Tom une carte d'accès à la porte d'entrée du domaine et il s'en servit pour ne pas déranger Julie qui travaillait certainement à sa thèse. Il n'était que neuf heures du soir, mais il faisait noir et les rares étoiles qui se montraient entre les nuages semblaient briller d'une lueur glacée.

« On a raté la fête de l'équinoxe d'automne, cette semaine », dit Kate pendant que la Land Rover rebondissait et cahotait sur la route pleine d'ornières. La célébration des équinoxes faisait partie des congés inventés par Tom ; ce qui avait commencé comme une plaisanterie était devenu une vraie tradition durant leurs années de vie commune.

« Il n'est pas trop tard, dit Tom. Simplement, on n'essaiera pas de faire tenir des œufs debout sur... attends une seconde. »

Il avait arrêté la Land Rover après le dernier tournant devant la maison et Kate remarqua aussitôt ce qu'il avait vu : toutes les lumières étaient éteintes – pas seulement les lumières de l'intérieur, mais aussi celle du porche, la veilleuse du garage, l'éclairage du patio, tout.

« Merde », chuchota Tom.

Kate eut l'impression que son cœur cessait de battre. « On a eu deux ou trois coupures de courant cet été... », dit-elle.

Tom avança lentement. « As-tu remarqué si c'était éclairé chez les Bedridge ? »

Kate se retourna pour regarder leurs plus proches voisins, de l'autre côté de la prairie, à cinq cents mètres de là. « Je ne crois pas. Mais ça ne veut rien dire... ils sont en Europe. »

Lorsqu'ils tournèrent dans l'allée légèrement en pente, les phares de la Land Rover illuminèrent le garage sombre, le passage couvert, puis une partie du patio. Tom éteignit ses lumières et resta immobile une minute. « Le dispositif de sécurité de la porte du domaine fonctionnait, dit-il. Mais est-ce qu'il y a une espèce de générateur de secours ?

— Je ne sais pas », répondit Kate.

Julie aurait dû nous entendre arriver, pensa-t-elle. Elle aurait dû venir à la porte. On ne voyait pas la moindre lueur de bougie dans la maison. Julie travaille dans le bureau à côté de ma chambre – de la chambre de Joshua – jusqu'à ce que je sois rentrée. On aurait vu d'ici la lumière de la bougie si elle était restée avec Joshua.

« Attends-moi ici, finit par dire Tom.

— Compte là-dessus », répliqua-t-elle en descendant de la voiture.

Tom murmura quelque chose et sortit les clés. Ils étaient à un mètre de la porte lorsqu'ils entendirent la voix terrifiée de Julie : « N'avancez pas ! Je suis armée !

— Julie ! cria Kate. C'est nous. Qu'est-ce qui se passe ? Ouvre ! »

La porte s'ouvrit sur les ténèbres et le faisceau d'une lampe de poche éclaira d'abord le visage de Kate, puis celui de Tom. « Entrez... Vite ! » dit Julie.

Tom referma la porte et la verrouilla derrière lui. Julie tenait Joshua dans les bras tout en jonglant de la main gauche avec sa lampe de poche et de la droite avec le Browning. Tom lui prit l'arme tandis que la jeune femme chuchotait d'un air excité : « Il y a environ vingt minutes... je travaillais sur l'ordinateur... toutes les lumières se sont éteintes... Je cherchais les bougies avec ma lampe de poche dans la salle à manger quand j'ai vu des ombres dans le patio... j'ai entendu des hommes murmurer...

— Ils étaient combien ? » demanda Tom à voix basse.

Kate avait pris le bébé, Julie avait éteint sa lampe et les trois adultes se tenaient serrés les uns contre les autres dans le vestibule enténébré.

« J'en sais rien... au moins trois ou quatre. Pendant une minute, j'ai pensé que c'étaient des ouvriers qui venaient réparer l'électricité... et puis ils ont commencé à cogner à la porte du patio. » Sa voix tremblait. Kate lui toucha l'épaule quand elle s'arrêta pour respirer à fond. « Je suis allée prendre Josh et le revolver, puis je suis revenue juste au moment où ils brisaient la vitre. Je leur ai crié que j'avais une arme, et alors ils ont disparu. J'ai fait le tour de la maison en courant pour m'assurer que toutes les fenêtres étaient fermées et... il ne marche pas, Tom, je viens d'essayer. »

Tom était allé décrocher le téléphone. Il écouta une seconde, hocha la tête et reposa le combiné.

« Une minute ou deux après, j'ai entendu la voiture et vu les phares devant la maison. Ce n'était pas la Cherokee et... oh, mon Dieu, que je suis contente de vous voir, tous les deux. »

Tom prit la lampe de poche et, tenant le revolver au niveau de sa hanche, il alla de pièce en pièce, les deux femmes derrière lui. Il allumait la lampe une seconde, puis P éteignait. Kate aperçut la vitre brisée de la porte du patio, mais elle était encore fermée à clé. Ils passèrent devant la cuisine pour gagner le bureau, et ensuite la grande chambre.

« Tiens », dit Tom en tendant le Browning à Kate. Il entra dans le placard et en ressortit avec le fusil de chasse et la boîte de cartouches. Il en fourra plusieurs dans la poche de sa veste en tweed et chargea le fusil. « Venez. On va se tirer d'ici. »

Des arbustes et des rochers bordaient l'allée et Kate eut l'impression qu'ils bougeaient pendant que Tom couvrait d'un bond les trois mètres qui le séparaient de la Land Rover. Elle remarqua que le capot était relevé presque au moment où Tom s'écriait : « Nom de Dieu ! » Il se glissa quand même derrière le volant, mais le démarreur ne gémit même pas. Les lumières ne s'allumèrent pas non plus.

Il revint au pas de course à la porte d'entrée, le fusil en position de tir.

« Attends, dit Kate. Écoute. » Quelque chose s'était brisé ou était

tombé en bas, au rez-de-chaussée, là où se trouvaient la chambre de Julie et la suite des invités.

« La Miata », chuchota Tom, et il les ramena dans la cuisine sombre, vers le passage couvert menant au garage.

Le réfrigérateur se mit en marche ; Kate sursauta et braqua le Browning sur lui avant de reconnaître le son du moteur. Joshua s'agita et commença à pleurer doucement. « Chut, murmura Kate, tout va bien. » Ils parcoururent le passage couvert dans le peu de lumière qui entrait par les fenêtres latérales, Tom en tête, suivi de Kate, puis de Julie accrochée à la jupe de son amie. Un autre bruit leur parvint de la maison, derrière eux.

Tom ouvrit la porte du garage d'un coup de pied et brandit le fusil et la lampe de poche. Le faisceau illumina les étagères de rangement, la porte latérale ouverte, la Miata avec son capot levé et ses fils électriques visiblement arrachés.

Ils reculèrent dans le passage couvert et s'y accroupirent. Tom éteignit la lampe.

« De toute façon, c'était seulement une voiture à deux places », murmura Julie en claquant des dents. Elle prit la main de Kate qui serrait le bébé contre sa poitrine. « Je disais ça pour plaisanter.

— Tais-toi », chuchota Tom. Sa voix était douce, mais ferme.

Ils se groupèrent près du garage, sous les fenêtres du passage couvert, et regardèrent, au bout des cinq mètres de sol carrelé, la porte de la cuisine qu'ils avaient laissée entrouverte. Kate tendait l'oreille, mais n'entendait que Josh qui geignait doucement. Elle berça le bébé et lui tapota le dos ; elle sentait toujours la main de Julie sur son bras.

Quelque chose de noir se déplaça dans l'obscurité. Tom alluma la lampe et tira en même temps, juste après, Julie cria et le bébé se mit à pleurer.

Le visage blanc et les longs doigts avaient disparu de la porte de la cuisine une seconde avant que le coup de fusil de Tom arrachât une partie du chambranle. Kate reconnut avec certitude le visage qu'elle avait vu dans la chambre du bébé, deux mois plus tôt.

Tom éteignit la lampe, mais elle eut le temps d'apercevoir l'expression de son regard lorsqu'il croisa le sien. Lui aussi l'avait reconnu.

Des bruits de grattement et de glissement leur parvinrent du garage.

Tout en essayant d'apaiser à la fois le bébé et les battements de son cœur, Kate se releva lentement contre le mur et regarda par la fenêtre du passage couvert. Deux formes sombres traversèrent avec une incroyable vitesse la petite cour, entre le passage et la paroi de la colline. Tom aussi les aperçut.

« Putain de merde, chuchota-t-il. Il faut qu'on sorte... pour courir

jusqu'à la route. »

Kate hocha la tête. Tout plutôt que ce couloir qui la rendait claustrophobe, où n'importe qui pouvait leur tomber dessus de n'importe quel côté. Dans la pâle lueur venant des fenêtres, elle regarda le pistolet qu'elle tenait à la main. Pourrais-je vraiment tirer sur quelqu'un ? Une autre partie de son esprit répondit immédiatement : Tu as déjà tiré sur quelqu'un. Et s'il s'en prend à Joshua ou à toi, tu tireras de nouveau. Elle cligna des yeux à cette pensée si claire qui triomphait des brumes tourbillonnantes de ses devoirs conflictuels, tel un projecteur dans le brouillard. Tu feras ce qu'il sera nécessaire de faire. Kate remarqua avec un détachement presque clinique que sa main ne tremblait pas.

« Venez, chuchota Tom en les tirant pour qu'elles se relèvent. On va sortir. »

Le passage couvert avait une porte qui donnait sur le chemin menant du garage à l'entrée principale, mais, avant que Tom ait pu l'ouvrir, quelque chose se produisit.

Une forme jaillit de la cuisine. Tom pivota sur ses talons, baissa le fusil au niveau de sa hanche et tira.

La fenêtre derrière eux explosa lorsque deux hommes en noir la franchirent d'un bond. Kate leva son revolver tout en essayant de protéger Joshua des éclats de verre.

Quelqu'un entra par la porte du passage couvert. Tom rechargea le fusil et se tourna vers lui.

Julie hurla quand des bras sombres et des mains blanches sortis du garage l'attrapèrent par les cheveux, la tirant dans les ténèbres.

Le fusil rugit de nouveau. Un homme cria quelque chose dans une langue étrangère. Kate recula dans le coin en écrasant du verre et en protégeant toujours Joshua de la mêlée des formes sombres. Soudain, des flammes jaillirent de la cuisine. Elle passa la tête dans le garage et braqua le Browning en essayant de distinguer l'intrus de Julie, qui devait être cette ombre en train de se débattre.

« Julie ! cria-t-elle. Baisse-toi ! »

L'ombre plus petite se laissa tomber par terre. Le visage blanc d'un homme apparut brièvement lorsqu'il se tourna vers le passage couvert. Kate tira trois fois, sentit la crosse de l'automatique reculer dans sa main. Joshua poussa un gémissement perçant dans son oreille et elle le serra plus fort dans ses bras en disant : « Julie ? »

Le fusil tira encore une fois derrière elle et elle fut brusquement rejetée en arrière quand plusieurs formes la heurtèrent violemment. Le visage de Tom apparut brièvement, au moins trois hommes en noir luttaient avec lui et on lui avait arraché le fusil des mains ; avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour parler ou hurler, il dit : « Sauve-toi, Kat », puis la mêlée disparut par la porte ouverte.

Trois autres formes sombres se relevèrent dans le passage en se profilant sur la douce lueur des flammes de la cuisine. Quelqu'un remuait dans le garage, mais Kate ne pouvait dire si c'était Julie ou non. Un autre homme en noir tendit la main pour s'emparer de son revolver.

Kate tira trois fois, la forme sombre s'effondra et fut remplacée par une autre lancée à toute vitesse. Elle leva le Browning vers le visage blanc, s'assura que ce n'était pas Tom et tira encore deux fois. Le visage disparut comme s'il avait été giflé par une main invisible.

Deux autres hommes se relevèrent. Aucun d'eux n'était Tom. Une main était agrippée au chambranle du garage. Kate leva le revolver et tira ; le chien cliqueta inutilement. Des doigts se refermèrent brutalement autour de sa cheville.

« Tom ! » souffla-t-elle, et, sans réfléchir, en serrant contre elle Joshua, elle bondit à travers la fenêtre brisée. Des formes sombres se précipitèrent à sa suite.

Kate atterrit lourdement dans le jardin fleuri et l'air jaillit de sa poitrine. Le bébé avait encore assez de souffle pour crier. Elle se releva et traversa la cour en bondissant ; elle voulait passer derrière le garage et gagner le bosquet de trembles, près de la route d'accès à la résidence.

Deux hommes surgirent pour lui barrer la route.

Kate s'arrêta en dérapant dans le terreau meuble et fit demi-tour pour revenir en courant vers le balcon et les portes menant au niveau inférieur.

Trois formes sombres se dressèrent entre elle, la maison ou le passage couvert. Les flammes teintaient d'orange les fenêtres de ce qui avait été la chambre de Joshua. Elle ne vit ni Tom ni Julie.

« Oh, mon Dieu, je vous en prie », murmura Kate en se repliant vers l'escarpement. Joshua pleurait doucement. Elle posa sa main libre sur sa nuque.

Les cinq hommes avancèrent, formant un demi-cercle qui la força à reculer jusqu'à ce que ses talons se retrouvent au bord du ravin. Dans le brusque silence, Kate entendit crépiter les flammes et le doux bruit du ruisseau, vingt mètres plus bas.

« Tom ! » cria-t-elle. Il n'y eut pas de réponse.

L'un des hommes s'avança. Kate reconnut le visage pâle et cruel de l'intrus. Il secoua la tête presque tristement et tendit les mains vers Joshua.

Kate pivota sur ses talons et se prépara à sauter en faisant de son corps un rempart pour protéger Joshua ; elle espérait que les branches freineraient leur chute. Elle fit un pas dans le vide...

... et fut tirée en arrière par une main gantée qui l'avait attrapée par les cheveux. Kate hurla et griffa de sa main libre.

Quelqu'un lui arracha le bébé.

Kate émit un son qui était plus un gémissement qu'un cri et se retourna pour affronter son adversaire. Elle lui donna des coups de pied, le laboura de ses ongles et essaya de le mordre.

L'homme la retint à bout de bras pendant une seconde, le visage totalement impassible. Puis il la gifla très fort, la saisit par les cheveux, la fit tourner et la jeta dans le ravin.

Kate éprouva une sorte d'allégresse insensée tandis qu'elle tourbillonnait au-dessus des arbres illuminés par les flammes – Je peux saisir une grosse branche ! –, mais sa chute fut trop rapide, et la panique s'empara d'elle quand elle tomba tête la première entre les branches qui déchiraient ses vêtements et balafraient ses épaules.

Ensuite, elle éprouva une vive douleur au bras et au côté en heurtant quelque chose de plus dur qu'une branche.

Puis elle ne sentit plus rien.

Rêves de Fer et de Sang

Mes ennemis m'ont toujours sous-estimé. Et ils l'ont chèrement payé.

La lumière qui traverse les petites fenêtres de ma chambre a quelque chose d'automne lorsqu'elle se déplace sur les murs blancs et rugueux, sur les larges lattes du plancher et sur l'édredon qui recouvre à moitié mon lit.

Je me meurs ici depuis des années, depuis une éternité. Les autres chuchotent et s'imaginent que je ne peux pas entendre l'excitation qui imprègne leur voix. Je sais que la cérémonie d'investiture rencontre des difficultés. Ils ont peur de m'en parler, peur que cela me bouleverse et hâte ma dissolution finale. Ils ont peur que je meure avant que l'investiture ait eu lieu.

Je crois que non. L'habitude de vivre, bien que douloureuse, est trop difficile à rompre après tous ces siècles. Je suis incapable de marcher, je peux à peine lever le bras, mais ce maudit corps tente toujours de se réparer, bien que je n'aie pas participé au Sacrement depuis mon retour à la maison, il y a plus d'un an et demi.

Je vais bientôt poser des questions sur ces chuchotements et ces allées et venues pressantes. Il se peut que mes ennemis s'agitent de nouveau. Et mes ennemis m'ont toujours sous-estimé.

J'ai inauguré mon règne, en août 1456, par la mise en scène de la cérémonie du sacre dans la cathédrale de Tirgoviste, la ville d'où mon père avait gouverné. J'inventai seul mon titre : « Prince Vlad, fils de Vlad le Grand, souverain de l'Ongro-Valachie et des duchés d'Amlas et de Fagaras ». Après mon évasion de la cour du sultan et pour reconnaître les alliances que j'avais conclues avec les boyards de Transylvanie, John Hunyadi estima qu'il serait sage d'orchestrer le retour d'un Dracula sur le trône des Dracul.

Tout d'abord, ma voix fut douce, conciliatrice. Dans une lettre que j'écrivis au maire et aux conseillers de Brasov, un mois après mon accession au trône de Valachie, j'utilisai mon meilleur latin de Cour pour m'adresser à eux en ces termes : « *Honesti viri, fratres, amici et vicini nostri sinceri* – Hommes honnêtes, frères, amis et sincères voisins. » Deux ans plus tard, la plupart de ces gras bourgeois se tortilleraient sur les pieux où je les aurais moi-même empalés.

Je me souviens avec une joie que même les océans du temps n'ont pu estomper que le dimanche de Pâques 1457, j'invitai les boyards – ces nobles couples qui pensaient que je régnais grâce à leur bon plaisir – à un festin. Après la messe pascale, les invités se rendirent à la grande salle du banquet et dans les cours où de longues tables chargées des mets les plus délicieux avaient été dressées pour ces gentilshommes et leur famille. Je les laissai terminer leur repas. Puis j'apparus, à cheval, en compagnie d'une centaine de mes soldats les plus fidèles. C'était un beau jour de printemps, plus chaud qu'à l'ordinaire. Le ciel était d'un bleu profond, terrible. Je me souviens que les boyards m'acclamèrent, d'admiration leurs dames agitèrent leur mouchoir de dentelle, leurs enfants se hissèrent sur les épaules de leur père pour mieux voir leur bienfaiteur. J'ôtai ma toque emplumée et les saluai, pour répondre aux acclamations. C'était le signal que mes soldats attendaient.

Les plus âgés des boyards et de leurs dames, j'ordonnai qu'on les empale sur des pieux que j'avais fait planter hors des murs de la ville pendant que ces imbéciles sans méfiance assistaient à la messe. Je n'étais pas l'inventeur de ce mode de châtiment – mon père s'en était parfois servi – mais à partir de ce jour, on m'appela Vlad Tepes – « Vlad l'Empaleur ». Je ne détestais pas ce titre.

Tandis que les plus vieux se tordaient encore sur les pals, je fis partir ceux qui étaient assez robustes pour mon château sur l'Arges, à quatre-vingts kilomètres de Tirgoviste. Les plus faibles ne survécurent pas aux trois jours de marche sans provisions, mais, qu'avais-je à faire d'eux ? Les survivants – les plus forts –, je leur fis reconstruire le château de Dracula.

Cette forteresse était vieille et abandonnée. Même à l'époque, ses tours tombaient en ruine et sa grande salle s'était écroulée. Je m'y

étais abrité pendant ma fuite et nous avons résolu séance tenante, Hunyadi et moi, de le reconstruire et d'en faire le château de Dracula, mon aire, mon ultime retraite.

Le lieu était idéal – il était perché sur une crête éloignée, au-dessus de l'Arges qui coulait dans une gorge profonde de la Valachie jusqu'au sud de la Transylvanie en traversant les monts Fagaras. Une seule route suivait son cours – étroite, dangereuse à la meilleure saison, et facilement défendable une fois le château reconstruit. Aucun ennemi, ni Turcs ni chrétiens, ne pourrait approcher du château de Dracula sans que j'en sois averti à l'avance.

Mais tout d'abord, il fallait le rebâtir.

Je fis installer un four au bord de la rivière et les briques furent montées en haut de la colline en passant d'homme à homme (ou de femme à femme) dans la chaîne humaine que constituaient mes boyards. Les villageois du coin étaient stupéfaits de voir un tel nombre d'esclaves, encore habillés de leurs atours de Pâques, maintenant en guenilles.

Je dirigeais, à cheval, la reconstruction de cette ancienne ruine serbe. Les cinq tours furent relevées, deux dominaient le point le plus élevé de la crête, les trois autres se dressaient plus bas, sur la pente nord. Les murs épais étaient faits d'une double couche de briques et de pierres afin de résister à la plus intense des canonnades turques. Les remparts étaient imposants, vingt-cinq mètres et plus, et sortaient directement de la pierre de l'escarpement, si bien qu'ils semblaient former un seul mur de trois cents mètres de haut. En leur centre, les cours et les donjons se conformaient à l'espace restant entre les grandes tours, ainsi qu'à la topographie grossière du faite de la montagne qui mesurait moins de trente mètres à son endroit le plus large. Une grande rampe de terre descendait de la paroi sud et se prolongeait en un pont de bois, seul accès possible à la forteresse. Le milieu en était toujours relevé ; on pouvait non seulement abaisser ce pont-levis, afin de permettre l'entrée, mais également le jeter dans l'abîme si l'on coupait ses deux gros câbles.

Au centre du château de Dracula, j'ordonnai aux quelques boyards esclaves encore survivants d'approfondir le puits afin qu'il traverse la pierre sur plus de trois cents mètres jusqu'à un affluent souterrain de l'Arges. Aujourd'hui encore, m'a-t-on dit, les villageois appellent les grottes, le long de la rivière, *pivnjta*, ou « cave ». Avec ses voies d'évasion et la profondeur de ses donjons, ses cavernes et ses puits de torture, le château de Dracula avait vraiment ses « caves ».

Quelques boyards survécurent aux mois que dura la reconstruction de mon nouveau foyer. Je les empalai en rangs sur les parois dominant le village.

Durant Vété 1457, je traversai les Carpates au col de Bran. Hunyadi et les Turcs étaient aux prises en un combat mortel, à Belgrade, mais j'avais d'autres comptes à régler. Dans les plaines proches de Tirgoviste, je fonçai sur l'armée en retraite de Vladislav II, l'assassin de mon père. Je le vainquis en combat singulier. Quand il me demanda merci, j'enfonçai la pointe de ma courte épée sous sa mâchoire, la fit remonter jusque dans son cerveau et ressortir au sommet de son crâne. J'exposai sa tête pendant le reste de l'été au sommet de la plus haute muraille de Tirgoviste. On en fit des chansons. Je bus le Sacrement au cadavre décapité de Vladislav.

Mes ennemis étaient légion. Je sus dès le début qu'il me faudrait inspirer le respect et la peur à tout homme, si je voulais survivre.

Cet hiver-là, des ambassadeurs de Gênes venus à ma Cour ôtèrent leur chapeau mais gardèrent la calotte qu'ils portaient en dessous. Quand je leur demandai poliment pourquoi ils restaient couverts en ma présence, l'un d'eux répondit : « C'est notre coutume. Nous ne sommes pas obligés d'ôter notre calotte, même lors d'une audience avec le sultan ou le saint empereur romain lui-même. »

Je me souviens d'avoir hoché judicieusement la tête. « En toute justice, je souhaite reconnaître votre coutume », dis-je enfin. Les ambassadeurs s'inclinèrent en souriant, leurs calottes toujours en place. « Et même la renforcer », ajoutai-je.

J'appelai mes gardes, choisis les plus longs clous que je pus trouver, et ordonnai qu'on les plantât en cercle autour des calottes, dans le crâne des ambassadeurs hurlant J'enfonçai moi-même le premier dans chacune des têtes en répétant, comme une litanie : « Voyez, c'est ainsi que Vlad Dracula renforcera vos coutumes. »

On amena devant moi une femme qui avait défié mon édit ordonnant que toutes les jeunes filles du royaume préservent leur virginité jusqu'à ce que le prince royal leur accorde la permission de la perdre. Le pieu faisait un mètre cinquante de long et je le fis chauffer au feu jusqu'à ce qu'il soit brûlant. Devant les invités que j'avais à dîner, y compris des ambassadeurs des six nations voisines, je fis enfoncer le pieu chauffé au rouge dans son vagin et dans ses entrailles jusqu'à ce qu'il ressorte par sa bouche hurlante.

Je fortifiai l'île de Snagov, située au nord du village de Bucarest, en élargissant et en agrandissant l'ancien monastère qui s'y trouvait. Je fis daller la grande salle de carreaux alternativement noirs et rouges. Pour m'amuser, j'y lâchais parfois un groupe de courtisans pendant que l'orchestre jouait un court morceau, les soldats disposés tout autour tenant leur épée vers l'intérieur afin qu'aucun ne puisse

s'enfuir. Les courtisans devaient choisir chacun un carreau.

A la fin du morceau de musique, j'appuyais sur un lourd levier et plusieurs carreaux cirés s'ouvraient, envoyant les courtisans hurlant s'empaler sur des pieux pointus au fond d'un trou de dix mètres. Presque cinq cents ans plus tard, en 1932, un ami archéologue m'envoya une photographie des fouilles pratiquées dans l'île : les restes des pieux étaient encore visibles, les crânes toujours entassés et soigneusement alignés.

Trois hivers après la reconstruction du château de Dracula, l'une de mes maîtresses m'annonça qu'elle était enceinte, espérant ainsi gagner la préséance sur mes autres concubines. Supposant qu'elle mentait, je lui demandai si cela l'ennuyait d'être examinée. Comme elle élevait des objections, je la fis conduire dans la grande salle devant la Cour assemblée.

Elle protesta de son amour, & sa douleur de s'être trompée mais j'ordonnai à mes gardes du corps de passer à l'acte. Ils lui ouvrirent le ventre de la vulve au sternum et en détachèrent les muscles et la chair tandis qu'elle se tordait, encore vivante.

« Regardez ! » criai-je aux visages blêmes qui me regardaient. Mes paroles résonnèrent dans le hall de pierre. « Que le monde entier voie où a été Vlad Dracula ! »

19

Lorsque Kate reprit conscience, elle ne fut d'abord que douleur ; elle ne savait plus qui elle était, où elle était, ni pourquoi le monde semblait composé de stylets de pure souffrance, mais elle savait qu'elle avait mal.

Elle émergea, à la nage, d'un puits profond, se rappela l'eau sur son visage au fond de... de quoi ?... d'une chute qui semblait composer tout ce dont elle se remémorait de son ancienne vie. Puis elle se souvint d'avoir levé son visage en traversant ce plafond liquide. Elle se souvint d'avoir commencé à grimper en tirant derrière elle son bras gauche cassé, en clignant des yeux pour en chasser l'eau et quelque chose de plus épais, d'avoir grimpé dans la boue, et les orties et l'argile qui s'éboulait et les trembles et les pignons écaillés.

Je me souviens des flammes. Je me souviens d'un goût de cendre. Je me souviens d'autres corps à la lumière des phares de l'ambulance et

des voitures de pompier...

Kate se réveilla, haletante, et cligna frénétiquement des yeux. Un plafond blanc. Un lit blanc. La flèche fonctionnelle d'une perfusion. Des murs blancs et les écrans gris des moniteurs médicaux.

Le père O'Rourke se pencha vers elle et posa la main sur son bras valide, juste au-dessus du bracelet en plastique de l'hôpital. « Ça va, ça va », chuchota-t-il.

Kate essaya de parler, découvrit qu'elle avait la langue trop sèche, les lèvres trop enflées. Elle fit violemment non de la tête.

Le visage du prêtre était marqué par l'inquiétude, ses yeux visiblement hantés par la tristesse. « Tout va bien, Kate », murmura-t-il de nouveau.

Elle recommença à faire non de la tête et s'humecta les lèvres Elle avait l'impression d'avoir des boules de coton dans la bouche, mais réussit enfin à émettre des sons. Elle devait expliquer quelque chose à O'Rourke avant que les médicaments et la douleur la replongent de nouveau dans l'inconscience. « Non », croassa-t-elle enfin.

O'Rourke serra sa main valide dans les siennes.

« Non », dit-elle de nouveau en essayant de se tourner ; elle entendit le sac de la perfusion balloter sur son support. Elle secoua la tête et sentit les pansements épais et lourds sur son front. « Tout va mal. Très mal. »

O'Rourke lui serra la main, mais hocha la tête. Il avait compris.

Kate cessa de lutter et laissa les courants l'entraîner dans les profondeurs.

Le jeune policier – l'inspecteur principal Peterson, se souvint Kate dans les épaisses brumes de la douleur et des médicaments – vint la voir dans la matinée. L'autre inspecteur, plus vieux, l'air triste, resta sur le seuil de la porte pendant que Peterson s'installait dans le fauteuil vide.

« Madame Neuman ? » dit-il. Il faisait passer une pastille de menthe d'une joue à l'autre et le cliquetis du bonbon contre ses dents rappela à Kate le bruit que faisait son bras tandis qu'elle grimpait, la veille au soir. Non, avant-hier soir. C'est jeudi que ta vie a pris fin. Aujourd'hui on est samedi.

« Madame Neuman ? Vous êtes réveillée ? »

Kate hocha la tête.

« Puis-je vous parler ? Vous m'entendez ? »

Elle hocha de nouveau la tête.

L'inspecteur jeta un coup d'œil à son compagnon dont le regard restait vague, ou tourné vers l'intérieur. « Madame Neuman, j'ai quelques questions à vous poser », poursuivit le policier en ouvrant d'une chiquenaude un petit carnet.

— Docteur », dit Kate.

L'inspecteur haussa les sourcils. « Vous voulez que j'appelle le médecin ? Vous ne vous sentez pas bien ? »

— Docteur, répéta Kate en grinçant des dents tant ses mâchoires et son cou lui faisaient mal quand elle parlait. Docteur Neuman. »

Peterson roula un peu des yeux et fit cliqueter son stylo. « OK, docteur Neuman... vous voulez bien me dire ce qui s'est passé, jeudi soir ? »

— C'est à vous... de le dire », répondit-elle en serrant les dents.

L'inspecteur la regarda fixement.

Elle reprit haleine. Sa dernière piqûre remontait à des heures et elle n'était qu'atroce douleur. « Dites-moi ce qui s'est passé. Tom... mort ? Julie... morte ? Le bébé... mort ? »

Le jeune policier fit la moue. « Allons, madame Neuman... ce que nous voulons, c'est quelques détails afin que nous puissions faire notre travail. Alors, concentrez-vous. Votre ami, le père machin-truc, va revenir bientôt... »

De sa main valide, Kate saisit le poignet de l'inspecteur avec une force qui l'étonna visiblement. « Tom est mort ? dit-elle d'une voix grinçante. Julie est morte ? Le bébé est mort ? »

Peterson dut se servir de son autre main pour libérer son poignet. « Allons, voyons, madame – docteur Neuman. Mon travail, c'est d'obtenir de vous autant de... »

— Oui, dit le policier plus âgé. Oui, docteur Neuman. Votre ex-mari est mort. Ainsi que madame Strickland. Et j'ai bien peur que votre fils adoptif soit mort aussi dans l'incendie. »

Kate ferma les yeux. Les autres corps sur les civières, quand ils m'ont mise dans l'ambulance, à la lueur des flammes... la peau carbonisée, les lèvres noircies et retroussées, les dents qui brillaient... le petit corps dans le sac de plastique fait pour des cadavres plus grands... alors, je ne l'ai pas rêvé.

Elle ouvrit les yeux à temps pour apercevoir le regard furieux que l'inspecteur principal jetait à l'autre policier. Peterson, visiblement en colère, se tourna de nouveau vers elle. « Je suis désolée, docteur Neuman. Nous vous présentons nos condoléances. » Il refit cliqueter son stylo. « Maintenant pouvez-vous nous dire ce que vous vous rappelez de ce jeudi soir ? »

Luttant pour rester à flot sur les vagues de douleur émanant de son bras et de son crâne, luttant contre les courants qui menaçaient de l'entraîner de nouveau dans les profondeurs sombres et bienvenues, Kate articula chaque mot avec soin pour dire tout ce dont elle se souvenait.

Elle rouvrit les yeux ; c'était la nuit. Des rectangles de lumière

blanche se reflétaient sur les murs et une veilleuse sur le panneau, derrière elle, constituait le seul éclairage de la pièce. O'Rourke posa le livre qu'il était en train de lire à cette faible lueur et rapprocha son fauteuil sans se lever. Il portait un sweat-shirt avec lequel elle l'avait déjà vu à Bucarest. « Salut », chuchota-t-il.

Kate émergeait et replongeait. Elle se concentra pour rester consciente.

« C'est le coup sur la tête, dit doucement O'Rourke. Le médecin vous a expliqué les effets d'une commotion cérébrale, mais je crois que vous n'étiez pas vraiment réveillée à ce moment-là. »

Kate forma soigneusement les mots dans sa tête avant de permettre à ses lèvres de les prononcer ! « Pas... tué. »

O'Rourke se mordit la lèvre, puis hocha la tête. « Non, ils ne vous ont pas tuée. »

Elle secoua la tête avec colère. « Le bébé... » Pour une raison quelconque, prononcer le « J » de Joshua lui faisait mal aux mâchoires et à la tête. Elle le dit tout de même : « Ils n'ont pas tué... Joshua. »

O'Rourke lui serra la main.

« Pas mort, chuchota-t-elle au cas où l'un des hommes en noir serait derrière le rideau ou dans le couloir. Joshua... » La douleur lui fit tourner la tête, amplifia le courant qui l'entraînait. « Joshua n'est pas mort. »

O'Rourke l'écoutait.

« Faudra m'aider, murmura-t-elle. Promis ?

— Promis », dit le prêtre.

Ken Mauberly vint la voir le dimanche matin. Kate était seule. Malgré la douleur, elle put se concentrer et parler. Mais elle souffrait encore terriblement.

Rien qu'à voir le visage de l'administrateur, elle comprit que c'était pire qu'elle ne le pensait.

En dépit des condoléances qu'il lui présenta, Mauberly semblait plein d'optimisme et de gaieté tranquille. « Dieu merci, Kate, vous avez été épargnée », dit-il en remontant ses lunettes et en tripotant les fleurs qu'il avait apportées. Il les mit dans un vase et redressa les pétales. « Dieu merci, vous avez été épargnée. »

Kate posa la main sur l'épais bandage qui recouvrait sa tempe droite. Cela parut stabiliser un peu les choses quand elle prit la parole. « Ken, dit-elle, surprise de reconnaître enfin sa propre voix, qu'est-ce qui s'est passé ? »

La main de Mauberly s'immobilisa sur les fleurs.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Ken ? Il s'est passé autre chose. Dites-le-moi. Je vous en prie. »

Les épaules de Mauberly fléchirent. Il approcha un fauteuil et s'y

laissa tomber. Il y avait des larmes derrière ses lunettes quand il prit la parole : « Kate, quelqu'un s'est introduit dans le labo la même nuit que... la même nuit. Ils ont mis le feu au département tout entier, brisé les scellés, brûlé les papiers, saccagé les ordinateurs, volé les disquettes... »

Kate attendit. Il n'allait pas pleurer sur du vandalisme.

« Chandra..., commença-t-il.

— Ils l'ont tuée », dit Kate. Ce n'était pas une question.

Mauberly hocha la tête et ôta ses lunettes. « Le FBI... oh, mon Dieu, Kate, je suis désolé. Le médecin et les psychologues de l'hôpital ont dit qu'il était trop tôt pour vous en parler et...

— Qui d'autre ? » demanda Kate. Elle posa la main sur le bras de Mauberly qui respira à fond.

« Charlie Tate. Susan et lui étaient encore au travail quand les intrus ont franchi la sécurité.

— Les cultures du virus J ? demanda Kate, grimaçant à cause de la douleur qu'elle éprouvait en prononçant la lettre « J ». Les échantillons du sang de Joshua ?

— Détruits. Le FBI pense qu'ils ont tout jeté dans l'évier avant l'incendie.

— Les copies clonées ? » Kate avait fermé les yeux et voyait Susan McKay Chandra penchée sur l'oculaire de son microscope électronique. Derrière elle, Charlie Tate disait quelque chose en riant. « Ils se sont emparés des copies dans le labo de classe VI ?

— Tout a disparu. A ce stade de la recherche, personne n'avait pensé à expédier des cultures ailleurs. Si seulement j'avais... » Sa voix exprimait une profonde angoisse. Il toucha doucement le bras valide de Kate. « Kate, je suis désolé. Vous avez vécu un enfer et cela ne fait que rendre les choses encore pires. Efforcez-vous de guérir. Le FBI va les retrouver... quels que soient ces gens, le FBI va les retrouver...

— Non, murmura Kate.

— Qui était-ce ? » Mauberly se rapprocha vivement en faisant crisser les pieds de son siège sur le carrelage. « Hein, Kate ? »

Mais elle avait fermé les yeux et faisait semblant de dormir.

Le FBI était venu et reparti, les deux médecins, une demi-douzaine d'amis et une autre demi-douzaine de collègues s'étaient présentés et avaient été mis à la porte par l'infirmière rousse. Seul le père O'Rourke était là quand les derniers rais de lumière de cette fin septembre peignirent d'orange le mur est. Kate ouvrit les yeux et regarda par la fenêtre, au-delà de la silhouette du prêtre. Penché au-dessus du radiateur, à la fenêtre, il semblait perdu dans ses pensées. Le coucher de soleil projetait ses bandes basses de lumière directement dans Sunshine Canyon, au pied de l'aile ouest de l'hôpital. Il n'était

pas tout à fait dix-neuf heures et la paix d'une soirée dominicale régnait sur l'hôpital.

« O'Rourke ? »

Le prêtre se détourna de la fenêtre et vint s'asseoir à son chevet.

« Vous voulez bien faire quelque chose pour moi ? chuchota-t-elle.

— Oui.

— Aidez-moi à retrouver les gens qui ont tué Tom et Julie... » Des cadavres noircis, la chair desquamée semblable aux cendres d'une bûche. Leurs corps plus petits, ratatinés par les flammes. Des bras cassants levés en posture de boxeur. Les dents qui brillent en un sourire sans lèvres.

« Oui, dit O'Rourke.

— Autre chose, chuchota Kate en s'emparant de la grande main du prêtre avec sa main droite valide et le plâtre de la gauche. Aidez-moi à retrouver Joshua. »

Elle perçut son hésitation.

« Non, dit-elle, plus fort qu'un chuchotement, mais d'une voix qui restait contrôlée. Le cadavre brûlé du bébé n'était pas celui de Josh... trop grand et trop gros. Croyez-moi. Vous m'aidez à le retrouver ? »

Le prêtre hésita seulement quelques secondes avant de lui serrer de nouveau la main. « Oui », répondit-il. Puis, au bout d'une minute, lorsque la lumière du soleil s'effaça sur le mur et que la vue, par la fenêtre, s'assombrit brusquement, il répéta : « Oui. Je vais vous aider. »

Kate, qui lui tenait toujours la main, tomba endormie.

20

Kate sortit de l'hôpital le lundi 30 septembre. Elle souffrait encore de terribles migraines, elle avait un plâtre léger au bras gauche et les médecins auraient voulu qu'elle reste au moins vingt-quatre heures de plus. Mais elle estimait qu'elle ne pouvait pas se permettre de passer encore deux jours au lit.

Comme la partie de sa maison qui n'avait pas brûlé était endommagée par l'eau et la fumée et qu'en plus elle ne voulait à aucun prix retourner chez elle, Kate prit une chambre à l'Harvest House, non loin du CCM. O'Rourke et d'autres amis avaient récupéré des vêtements dans la chambre à coucher intacte, et sa secrétaire, Arleen, lui en avait acheté d'autres. Kate portait les habits neufs.

Le corps de Julie Strickland, après une autopsie et une identification incontestable basée sur son dossier dentaire, avait été expédié en avion pour être enterré chez elle, dans le Wisconsin, à Milwaukee. Kate avait parlé à ses parents au téléphone, le lundi soir, et était restée ensuite une heure dans l'obscurité de sa chambre d'hôtel à attendre que les larmes viennent, dans l'espoir de pouvoir enfin pleurer, mais en vain.

Le corps de Tom fut incinéré le mardi 1^{er} octobre. Un jour, il avait dit à des amis qu'il aimerait bien que ses cendres soient dispersées au vent, le long du Continental Divide, au centre de l'État. Aussi, après la cérémonie au funérarium de Boulder où il vint un monde fou, une caravane d'une quarantaine de véhicules, presque que des 4x4, partit pour Buena Vista afin de respecter son vœu. Kate ne se sentait pas assez bien pour les accompagner. Le père O'Rourke la reconduisit à l'hôtel. Le FBI continua à défiler dans le hall pour la questionner, encore et encore, sur les moindres détails. Faisant comme s'ils croyaient son histoire d'hommes en noir, probablement roumains, qui essayaient de kidnapper l'orphelin pour des raisons inconnues, ils lui annoncèrent que tous les contrôles douaniers américains avaient été alertés. Alertés au sujet de qui, ils ne purent le lui dire.

Kate téléphona à Ken Mauberly le mardi soir et apprit que le corps de Chandra avait été rendu à son mari et à sa famille à Atlanta. L'administrateur lui parla aussi des funérailles de Charlie Tate, le chercheur en virologie, qui avaient eu lieu à Denver.

« J'ai découvert que Charlie était un passionné d'astronomie, dit Mauberly. Je suis allé dimanche soir au service qui s'est tenu au planétarium du Musée historique de Denver. La cérémonie – de courts panégyriques par ses amis, un bref sermon de son pasteur unitarien – s'est déroulée dans la salle d'observation avec pour seul éclairage les constellations. A la fin des panégyriques, une étoile a brusquement brillé plus fort dans le ciel. La veuve de Charlie – Kate, vous vous souvenez de Donna ? –, eh bien, Donna s'est levée et a expliqué que cette étoile était à quarante-deux années-lumière de la Terre et que sa lumière avait commencé son voyage l'année où était né Charlie, en 1949, peut-être même le jour de sa naissance... pour n'arriver que cette semaine. En tout cas, l'étoile est devenue de plus en plus brillante jusqu'à ce que le dôme prenne cette couleur laiteuse... vous savez, celle qu'a le ciel juste avant le lever du soleil... et nous sommes tous sortis un par un sous cette magnifique lumière. Et ce qu'ils ont gravé sur la pierre tombale... euh, l'épithaphe est très touchante. » Mauberly se tut.

« Qu'est-ce qu'elle dit, Ken ? » demanda Kate.

Mauberly s'éclaircit la voix. « Charlie a composé sa propre épithaphe, il y a plusieurs années : "J'ai aimé les étoiles trop tendrement pour

craindre la nuit." » Il y eut un silence. « Kate, vous êtes encore là ?

— Oui. Je suis là, Ken. Je vous reparlerai demain. »

Kate avait demandé qu'une seconde autopsie, plus complète, soit pratiquée sur le corps du bébé retrouvé dans la maison incendiée, et, pour commencer, le coroner s'était dérobé. On avait récupéré le cadavre de l'enfant dans la partie de la maison qui s'était effondrée une fois que les flammes se furent éteintes presque d'elles-mêmes – Kate apprit alors qu'il lui avait fallu presque une heure et demie pour remonter la pente à pic avec son bras cassé et sa commotion cérébrale, et qu'on ne l'avait trouvée qu'après avoir découvert les cadavres – et il ne restait pas grand-chose du bébé à analyser : pas de dents, de toute façon il n'avait pas de dossier dentaire, et aucun moyen de déterminer de quoi il était mort, étant donné la gravité des brûlures et des blessures provoquées par l'effondrement des murs et de la maçonnerie. Après la première inspection, on avait donné pour causes de la mort : « brûlures et blessures dues à un incendie », et le coroner était passé aux autres autopsies liées à l'affaire.

« Refaites-la plus soigneusement, avait dit Kate au coroner stupéfait. Ou je la ferai moi-même. Il nous faut du sang, une série d'images aux rayons X, des IRM des organes internes, et des échantillons de la paroi stomacale et de l'intestin grêle. C'est crucial, à la fois pour l'enquête du FBI et pour les recherches du CCM sur le virus d'une maladie contagieuse éventuelle... Si vous laissez échapper la balle une seconde fois, les deux organismes s'en prendront à vous. Recommencez, et soigneusement cette fois. »

Le coroner était furieux, mais il avait cédé. Le mercredi 2 octobre, Kate apporta l'épais compte rendu à Alan Stevens, au service d'imagerie du CCM. Tout le monde était content de la voir, mais elle n'avait pas de temps à perdre en mondanités. Elle regarda à peine les scellés sur les labos de classe VI où Chandra et Tate étaient morts, et ne s'installa même pas à son bureau une fois qu'on lui eut confirmé que les disquettes, les dossiers et les rapports du projet avaient tous disparu. Elle rejoignit Alan dans la salle de conférences du sous-sol qui venait d'être repeinte, mais sentait encore la fumée.

« Kate, je suis vraiment désolé..., commença le technicien roux.

— Merci, Alan. » Elle fit glisser le rapport devant lui « C'est le coroner qui l'a rédigé. Tu veux le refaire ? »

Alan se mordit la lèvre en feuilletant les pages agrafées. « Non, dit-il enfin, les conclusions sont rédigées à la va-vite, mais les données me semblent assez correctes.

— Est-ce que cet enfant pourrait être Joshua ? »

Le technicien remonta ses lunettes sur son nez camus. « Ce bébé a le même sexe, le même âge, à peu près la même taille, et il n'y a pas de raison pour qu'un autre enfant se soit trouvé dans la maison...

— Alan, est-ce que ça peut être Joshua ? Regarde la partie concernant les prélèvements sanguins.

— Kate, c'est tout à fait normal que dans des cas d'incendie et de graves traumatismes comme celui-ci, il n'y ait que peu de sang dans le corps.

— Oui, je sais », répondit Kate aussi patiemment que possible. Elle n'avait pas précisé qu'elle avait fait un stage en réanimation, ni qu'elle avait travaillé avec l'un des meilleurs pathologistes du monde avant de choisir l'hématologie. « Mais qu'il n'y ait plus du tout de sang ou qu'il se soit évaporé, Alan ? »

— C'est inhabituel, je le reconnais. Mais pas sans précédent.

— Bon. » Kate lui tendit la chemise contenant les clichés radio et ceux des IRM. « Est-ce Joshua ? »

Alan passa presque une demi-heure à les étudier et à les comparer avec ceux gardés dans la salle de contrôle de l'IRM. Quand il eut terminé, ils retournèrent dans la salle de conférences. « Alors ? » demanda Kate.

Son jeune ami avait l'air presque malheureux. « Je n'ai pas pu retrouver l'anomalie de la paroi stomacale, Kate... mais tu vois bien l'étendue des dégâts internes provoqués par ce qui lui est tombé dessus. Peut-être une poutre. Les échantillons des tissus confirment l'identification. Je veux dire que la pathologie cellulaire est semblable.

— Semblable, dit Kate en se levant. Mais pas nécessairement la même que celle de Joshua ? »

Alan ôta ses lunettes et la regarda en plissant les yeux. Son visage semblait très vulnérable, très triste. « Pas nécessairement... On ne peut pas être sûr avec ces données post mortem... tu le sais bien. Mais les chances pour qu'un bébé de taille similaire, avec une pathologie cellulaire aussi rare, soit découvert dans la même maison... »

Kate se dirigea vers la porte. « Cela signifie simplement qu'ils ont sacrifié l'un des leurs », dit-elle.

Alan la regarda en fronçant les sourcils. « L'un de quoi ? »

— Rien », répondit Kate en ouvrant la porte.

Alan lui tendit les dossiers. « Tu ne les veux pas ? »

Kate fit non de la tête et sortit.

L'enfant fut enterré dans un ravissant cimetière près de Lyons, petit village niché dans les contreforts des montagnes où Kate et Tom venaient souvent se promener. Quand elle commanda une stèle, le vendeur se rendit dans l'arrière-boutique, y resta une minute et en rapporta la photocopie d'une pierre avec un visage de chérubin, un agneau et une fleur à la tête penchée.

« Non, dit-elle. Une stèle nue. Sans aucun ornement. »

Le vendeur hocha la tête avec enthousiasme. « Et le nom du défunt

gravé... ah, oui... Joshua Neuman. » Il s'éclaircit la voix : « Je... euh... j'ai lu dans le journal le compte rendu de la tragédie. Mes plus sincères condoléances.

— Non », dit Kate. Sa voix était si froide que l'homme la regarda par-dessus ses lunettes à double foyer. « Pas de nom. Gravez seulement sur la pierre : Bébé roumain inconnu. »

Le vendredi 4 octobre, Kate retira les 15 830 dollars de son compte épargne, plus les 2 200 dollars de son compte courant, glissa la plus grande partie des billets avec d'autres feuilles volantes dans des chemises qu'elle mit dans son fourre-tout, puis rangea le reste de l'argent dans son sac à main, prit la navette de l'aéroport international de Stapleton et s'envola vers New York avec un billet pour Vienne.

L'avion avait déjà quitté la porte d'embarquement lorsqu'un homme habillé de noir se laissa tomber sur le siège voisin du sien.

« Vous êtes en retard. J'ai cru que vous aviez changé d'avis.

— J'avais promis, non ? » répondit O'Rourke.

Kate se mordilla la lèvre. Sa migraine, quoique moins forte que quelques jours auparavant, rugissait dans son crâne comme un vent violent. Elle avait du mal à se concentrer. « Est-ce que votre ami sénateur a pu joindre l'homme de l'ambassade, à Bucarest ? »

O'Rourke acquiesça d'un signe de tête. Le prêtre barbu avait l'air fatigué.

« Et ce type va contacter Lucian ?

— Oui. Ce sera fait. Ils ont choisi quelqu'un qui est... euh... qui a l'habitude des missions délicates.

— La CIA », dit Kate. Elle se frotta le front de sa main valide. « Je continue à croire que j'ai oublié quelque chose.

— Tout ce que vous avez demandé a été exécuté, répliqua O'Rourke en scrutant son visage. Lucian saura où et quand nous rejoindre. Mes amis de Saint-Mathias, à Budapest, auront établi le contact avec les Tsiganes. Tout ce dont nous avons discuté ensemble est en place. »

Kate continuait à se frotter le front sans s'en apercevoir. « Pourtant... j'ai toujours l'impression d'avoir oublié quelque chose.

— Peut-être avez-vous oublié de prendre le temps de pleurer », répliqua O'Rourke en se penchant vers elle.

Kate s'appuya brusquement contre le dossier de son siège, se détourna comme pour regarder par le hublot pendant le décollage, puis fixa de nouveau le prêtre. « Non... je le sens... je veux dire que la mort de Tom, de Julie et de Chandra est en moi comme une douleur plus réelle que ce coup sur mon crâne ou mon bras... mais je n'ai pas le temps de les pleurer. Pas encore. »

Les yeux gris d'O'Rourke la scrutaient. « Et Joshua ?

— Joshua est vivant, répondit Kate en pinçant les lèvres.

— Mais si on n'arrive pas à le retrouver ? »

Le mince sourire de Kate ne contenait ni chaleur ni humour, seulement de la détermination. « Nous le retrouverons. Je jure, sur les tombes de mes amis que je viens d'enterrer et sur les yeux du Dieu auquel vous croyez, que nous retrouverons Joshua. Et que nous le ramènerons à la maison. »

Kate tourna la tête pour regarder par le hublot les plaines du Colorado qui disparaissaient derrière eux, mais pendant fort longtemps elle sentit le regard d'O'Rourke peser sur elle.

21

C'était le premier séjour de Kate à Vienne, mais la ville lui laissa une impression agréable, toute confuse et gâchée qu'elle fut par le décalage horaire : une belle architecture ancienne coexistant avec les raffinements les plus modernes, des parcs, des jardins et des palais le long des rues circulaires de la vieille ville, une richesse facile, de l'efficacité, de la propreté et un souci manifeste d'esthétique, que les siècles n'avaient pas altéré. Quand elle retrouvait la raison, elle se disait que, peut-être, elle aimerait bien revenir ici un jour.

Arrivés peu après le coucher du soleil, ils se rendirent en taxi à l'Hôtel de France, sur Schottentôr, près de la Rooseveltplatz et d'une cathédrale qui, d'après O'Rourke, s'appelait la Votivkirche.

« Vous êtes déjà venu à Vienne ? dit Kate en luttant contre la migraine et le manque de sommeil.

— Même les villes aussi prospères que Vienne ont des orphelinats. Je vais remplir nos fiches. »

Leurs chambres étant au cinquième étage d'un bâtiment du xviii^e restauré, Kate découvrit avec surprise la moquette grise, les murs gris, les meubles en teck et les installations du xxi^e siècle.

O'Rourke congédia le chasseur en allemand et allait gagner sa propre chambre quand Kate l'appela du seuil de la sienne.

« Mike... je veux dire, Père... vous avez une minute ? »

Il s'arrêta dans l'étroit couloir. Derrière lui, les fenêtres, style serre, donnaient sur des toits d'ardoise et de vieilles cours.

« O'Rourke, dit Kate en essayant d'émerger des profondeurs noires où sa triste lassitude ne cessait de la plonger. J'ai oublié de vous rembourser votre billet et... tout cela. » Elle montra le couloir d'un geste maladroit.

« Non. Un copain d'enfance aisé m'a prêté de l'argent. » Il sourit pour la première fois depuis une semaine qu'ils étaient ensemble, en montrant ses dents blanches dans sa barbe noire. « Dale est écrivain et ne fait rien de son argent mal gagné. Il était content de m'en prêter.

— Non, je veux vous rembourser... tout », dit-elle d'une voix lourde de lassitude. Elle le regarda en fronçant les sourcils. « Vous ne me l'avez jamais dit, quand nous discussions de tout cela... mais, où votre diocèse, ou votre évêque, votre patron quoi... croit-il que vous êtes ? »

Le sourire d'O'Rourke ne s'effaça pas. « En vacances. Je n'en ai pas pris depuis six ans. Tout le monde, depuis Monseigneur jusqu'à l'administrateur de l'Organisation mondiale de la santé avec lequel je travaille, en passant par ma gouvernante d'Evanston, pensent que c'est une excellente idée que je prenne enfin du repos. »

Kate s'appuya contre le chambranle de sa porte. « Votre réputation en souffrirait s'ils apprenaient que vous voyagez en Europe avec une femme ? »

O'Rourke jeta ses clés en l'air et les rattrapa au vol. Il n'avait emporté qu'un seul sac en cuir et remonta la bandoulière sur son épaule avec l'aisance d'un voyageur invétéré. « Cela améliorerait beaucoup mon image si certains de mes anciens professeurs et de mes camarades du séminaire me voyaient en ce moment. Ils m'ont toujours trouvé trop sérieux. Maintenant, allez dormir et, lorsque vous vous réveillerez, nous prendrons un déjeuner tardif ou un dîner anticipé. D'accord, Neuman ?

— D'accord, O'Rourke. » Elle le regarda s'éloigner à grands pas en sifflotant et remarqua sa légère claudication avant de refermer sa porte et de mettre le verrou.

Ils avaient rendez-vous avec les Tsiganes à Budapest le dimanche soir, et O'Rourke retint des places à bord de l'hydroglisseur Vienne-Budapest qui partirait à huit heures du matin le dimanche 6 octobre.

« C'est la dernière fois qu'il effectue la traversée, dit-il, lorsque, le lendemain, ils allèrent se promener dans le Rathauspark. L'hiver arrive. »

Kate hocha la tête, mais elle n'arrivait pas à y croire. Il faisait chaud et l'éclat roux des feuilles tombées dans les jardins et le long de la Ringstrasse ne gâchait en rien la perfection piquante du temps. La pluie et le froid auraient mieux convenu à son humeur.

« Nous avons une journée de libre, poursuivit-il à voix presque basse, comme s'il craignait de la déranger dans ses pensées. Qu'avez-vous envie de faire ? Vous devriez vous reposer.

— Non », répondit-elle d'une voix ferme. L'idée de rester couchée sur son lit d'hôtel lui donnait envie de hurler d'impatience.

« Eh bien, les collections du Kunsthistorisches Muséum sont

superbes. Et puis, c'est une grande année Mozart.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il y avait au musée un portrait du véritable Dracula ? » demanda Kate. Elle avait lu tout ce qu'elle avait pu trouver sur les princes de Transylvanie depuis son diagnostic de la maladie de Joshua, trois mois auparavant.

« Oui... je crois. Venez, on va prendre le tramway numéro un. »

Sous le tableau, on pouvait lire : vlad iv, tzepesch : woiwode der walachei, gest. 1477, deutsch 16.jh. Une petite pancarte signalait en allemand et en anglais : Prêt de l'Ambras Muséum, Innsbruck. Kate contempla le visage du portrait grandeur nature.

En tant que médecin, elle remarqua les grands yeux un peu exorbités d'un hyperthyroïdien possible, la mâchoire prognathe et la lèvre inférieure proéminente parfois associées à l'arriération mentale ou à certains troubles osseux ou hypophysaires. Une platyspondylie ? se demanda-t-elle. Le genre de malformation caractéristique liée à la dysplasie thymique et autres symptômes des déficits immunitaires mixtes et graves ?

« Des yeux cruels, hein ? » dit O'Rourke. Le prêtre, les mains derrière le dos, se balançait un peu sur ses talons.

Kate fut presque saisie par la question. « Je ne pensais pas à cela. » Elle essaya de regarder le portrait sans préjugés médicaux. « Non. Je ne vois pas tellement de cruauté dans ce regard... De l'arrogance, oui. Mais c'était un prince.

— Un voïvode de Valachie, confirma O'Rourke. Le plus effrayant, dans les monstruosité de Vlad l'Empaleur, c'est qu'elles sont plus ou moins typiques de cette époque. C'est ainsi que les princes gardaient le pouvoir. » Il se retourna et remarqua le regard absorbé de Kate. « Vous pensez vraiment que ce Bela Lugosi a quelque chose à voir avec la maladie de Joshua ?

— Ridicule, hein ? » Kate feignit de sourire. « Mais je vous ai décrit le processus immunoreconstructeur de cette maladie et ses conséquences. Boire du sang. L'augmentation de l'espérance de vie. Une étonnante capacité de régénération... presque d'autotomie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'autotomie, c'est la propriété qu'ont certains reptiles, comme les salamandres, d'abandonner leur queue en cas d'urgence et de la faire repousser. » Elle avait moins mal à la tête lorsqu'elle pensait à des sujets médicaux. La noire marée du chagrin se retirait aussi. « On connaît mal le pouvoir régénateur des salamandres... on sait seulement qu'il opère au niveau cellulaire et qu'il exige une immense quantité d'énergie.

— Et vous pensez que Vlad comptait peut-être une salamandre parmi ses ancêtres ? plaisanta O'Rourke.

— C'est dingue. Je sais que c'est dingue. » Kate, qui se frottait le

front, ferma les yeux un moment. Le musée résonnait de pas, de toux, de conversations en autrichien, râpeuses comme une toux, et parfois d'un rire qui paraissait aussi insensé qu'elle.

« Allons nous asseoir », proposa le prêtre. Il la prit par le bras et la conduisit à la rotonde du premier étage où l'on pouvait consommer du café et des gâteaux. Il choisit une table à l'écart.

Kate fut prise de vertiges et redevint consciente de son environnement lorsque O'Rourke la supplia de boire une autre gorgée de fort café viennois. Elle ne se souvenait pas de l'avoir entendu le commander.

« Vous croyez vraiment que les légendes de Dracula ont quelque chose à voir avec le... l'enlèvement de Joshua ? » Il dit cela en chuchotant. Kate soupira.

« Je sais que c'est insensé... mais si la maladie régnant au sein d'une famille... exigeait un gène double récessif rare pour se manifester... et si ses victimes avaient besoin de sang humain pour survivre... » Elle se tut et regarda vers la salle où était exposé le portrait.

« Une famille royale réduite, poursuivit O'Rourke, cachant la nature de sa maladie et de ses crimes, ayant l'argent et le pouvoir nécessaires pour éliminer les ennemis et garder ce secret... et même pour envoyer des kidnappeurs et des meurtriers en Amérique pour récupérer un bébé de la famille... un bébé adopté par erreur.

— Je sais, reconnut Kate en baissant les yeux. C'est... dingue.

— Oui, reconnut le prêtre en sirotant son espresso. A moins que vous n'apparteniez à une Église qui a entretenu une correspondance secrète, pendant des siècles, avec une famille tout aussi recluse et tout aussi maléfique. Une famille qui apparut quelque part, en Europe de l'Est, il y a cinq cents ans. »

Kate releva brusquement la tête. Son cœur battait déjà plus vite et elle sentait sa tension monter comme une douleur plus aiguë dans son crâne endolori. « Vous voulez dire que... »

O'Rourke reposa sa tasse et leva un doigt. « Cela ne suffit pas à étayer une théorie. A moins que... à moins que, par une étrange coïncidence, vous n'ayez rencontré quelqu'un qui ressemble énormément à feu Vlad Tepes, le non regretté. »

Kate resta sans voix. O'Rourke fouilla dans la poche de sa veste et en sortit une petite enveloppe contenant des photographies en couleurs. Il y en avait six. L'arrière-plan était de toute évidence l'Europe de l'Est... une cité industrielle noire... les rues d'une ville médiévale, des Dacia garées le long du trottoir. Kate devina aussitôt que les photos avaient été prises en Roumanie. Mais c'est l'homme qui se trouvait au premier plan qui retint son attention.

Il était très vieux. C'était manifeste à sa posture, à son dos voûté, à son corps ratatiné dans des vêtements trop larges. Son visage était à

peine visible entre les revers d'un coûteux pardessus et le bord d'un feutre souple. Toutefois, bien qu'amaigri et érodé par l'âge, c'était un visage familier : là, plus de moustache, mais la lèvre inférieure lippue, la mâchoire proéminente, les yeux enfoncés dans les orbites quoique toujours un peu hyperthyroïdiens.

« C'est qui ? » chuchota Kate.

O'Rourke remit les photos dans sa poche. « Un homme avec lequel j'ai voyagé en Roumanie, il y a presque deux ans... un homme dont vous connaissez probablement le nom. »

Deux hommes commencèrent à discuter d'une voix forte, en allemand, juste derrière le prêtre. Un homme et une femme, des Américains d'après leurs vêtements, s'étaient arrêtés à trois pas de là et regardaient Kate et O'Rourke, attendant visiblement qu'ils libèrent leur table.

Il se leva et lui tendit la main. « Venez. Je connais un endroit plus tranquille. »

Kate avait vu des photos de la grande roue. Comme tout le monde. Mais cette attraction présentait encore plus de charme lorsqu'on la pratiquait. O'Rourke et elle étaient les seuls passagers d'un wagonnet clos qui aurait facilement pu contenir vingt personnes. Celui qui les suivait, bien que désert ce soir-là, était garni de tables avec des nappes et de la porcelaine. Lentement, la roue les emmena à cinquante mètres de hauteur, son point le plus élevé, et s'arrêta pour que d'autres personnes puissent embarquer, en bas.

« C'est la roue de Ferris[3] dit Kate.

— Riesenrad, ajouta le prêtre, qui, appuyé au garde-fou, regardait par la fenêtre ouverte le feuillage automnal s'embraser aux dernières lueurs du crépuscule. Cela veut dire : roue géante. » Au moment où il prononçait ces mots, l'éclat qui dorait les nuages s'éteignit, le ciel pâlit et commença à s'assombrir. Le wagonnet se remit en route silencieusement, redescendant à son point de départ et grimpant de nouveau au-dessus des arbres.

Des lumières s'allumèrent un peu partout dans la ville. Les cathédrales s'illuminèrent brusquement. Kate put même voir les tours modernistes de la cité des Nations unies, loin, vers le Danube ; Susan McKay Chandra lui avait un jour parlé de la vive émotion qu'elle avait éprouvée en assistant là à une conférence, au siège principal de la Commission des maladies infectieuses des Nations unies.

Kate fit la grimace, ferma les yeux une seconde, puis regarda O'Rourke. « Bon, parlez-moi de cet homme.

— Vernor Deacon Trent. Vous avez déjà entendu ce nom ?

— Bien sûr. C'est le milliardaire reclus, style Howard Hughes, qui a fait fortune dans... quoi?... les gros équipements ? les hôtels ? Il

possède un grand musée d'art, près de Big Sur, qui porte son nom. » Kate hésita. « N'est-il pas mort l'année dernière ? »

O'Rourke fit non de la tête. Le wagonnet descendit en piqué et les bruits des rares manèges fonctionnant encore retentirent plus clairement par la fenêtre ouverte. Ils remontèrent de nouveau « M. Trent a financé la mission qui m'a envoyé en Roumanie, moi et quelques autres types – une huile de l'Organisation mondiale de la santé, Léonard Paxley de Princeton, et d'autres grands battants – tout de suite après la révolution. Je dis bien tout de suite après. Je suis revenu aux États-Unis en février de l'année dernière, en 1990, pour essayer de soutirer de l'argent aux paroisses en faveur des orphelinats roumains et, avant de quitter Chicago, en mai de cette année, j'ai lu dans le journal que M. Trent avait eu une attaque d'apoplexie et s'était retiré en Californie. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il résidait encore en Roumanie.

— C'est exact. Le Time a publié un article sur la guerre que menaient les entreprises pour obtenir le contrôle de son empire. Il n'était pas mort, mais dans l'incapacité de poursuivre ses activités. » Elle frissonna au souffle soudain glacé de la brise.

O'Rourke referma presque complètement la fenêtre. « Pour autant que je sache, il est toujours en vie. Mais j'ai été frappé, en arrivant pour la première fois à Bucarest, par la ressemblance qui existe entre M. Vernor Deacon Trent et le portrait de Vlad Tepes.

— Un air de famille. »

Le prêtre hocha la tête.

« Mais la peinture que nous avons vue aujourd'hui n'était qu'une copie... exécutée un siècle après la mort de Vlad Tepes. Il n'est peut-être pas ressemblant. »

O'Rourke hocha de nouveau la tête.

Kate regarda les lumières de la vieille ville. Des cris jaillirent des montagnes russes. « Mais si c'est vraiment un air de famille, alors il y a peut-être un lien avec... quelque chose. » Elle entendit combien le dernier mot semblait faible, même à ses oreilles, et elle ferma les yeux.

« Il y a environ vingt-quatre millions de Roumains, dit doucement O'Rourke. Sur une superficie de... disons... deux cent cinquante mille kilomètres carrés. Il faut bien qu'on commence quelque part, même si toutes nos théories sont foireuses.

— Est-ce qu'il faut que vous disiez un Je vous salue Marie chaque fois que vous jurez ? Je veux dire, que vous fassiez pénitence ? »

Il se frotta la joue, mais ne sourit pas. « Je m'accorde une dispense... puisque je ne peux pas me donner l'absolution. » Il jeta un coup d'œil sur sa montre. « Il est dix-huit heures passées, Neuman. Il faut chercher un endroit où dîner et se coucher tôt, ce soir. L'hydroglisseur

part à huit heures demain et les Autrichiens sont on ne peut plus ponctuels. »

Le pont de l'hydroglisseur était couvert et contenait, à l'avant, une demi-douzaine, de rangées de sièges, cinq de chaque côté de l'allée centrale, pas plus. Ses fenêtres en plastique convexe offrirent une vue panoramique sur les deux rives du Danube lorsque les moteurs s'éveillèrent en pétaradant et dégagèrent avec précaution l'embarcation du quai. La vieille ville disparut rapidement et, en quelques instants, on ne vit plus sur les bords que des cabanes de pêche et de chasse sur pilotis ; puis le fleuve ne fut plus bordé que par la forêt.

Kate découvrit, en consultant la fiche horaire, que de Vienne à Budapest le trajet durait environ cinq heures, et dit à O'Rourke : « On aurait peut-être dû y aller directement en avion. »

Le prêtre se retourna vers elle. Il portait un jean, une chemise en toile et un blouson d'aviateur en cuir. « Directement à Bucarest ?

— Non. Je ne pense pas qu'on m'aurait laissée rentrer. Mais on aurait pu prendre l'avion pour Budapest.

— De toute façon, nous n'aurions pas pu rejoindre les Tsiganes avant ce soir. » Il se remit à contempler la rive sud pendant que l'hydroglisseur atteignait sa vitesse de croisière de trente-cinq nœuds et se soulevait à l'avant. La progression était parfaitement régulière, sans secousses. « Au moins, comme ça, on peut voir le paysage. »

La lumière du soleil chauffait les rangées de sièges et Kate sommeilla à moitié tandis que l'hydroglisseur, suivant la courbe du Danube, les emmenait en direction de Bratislava, puis vers le sud-est, jusqu'à ce qu'une jeune femme annonçât que la rive, à droite, appartenait à la Hongrie, alors que la Tchécoslovaquie s'étendait sur la gauche. Ici, la forêt semblait plus automnale et comptait beaucoup d'arbres dépouillés. Quand ils se tournèrent vers le sud, le ciel commença à se couvrir de nuages et la bande de lumière s'affaiblit, puis disparut. Les ventilateurs se mirent à souffler de l'air chaud pour compenser le brusque refroidissement extérieur.

A l'hôtel, O'Rourke avait pensé à demander qu'on leur prépare un pique-nique : ils ouvrirent les récipients hermétiquement fermés et mangèrent le rosbif et la salade tandis que le Danube faisait un crochet vers le sud et pénétrait en Hongrie. « On appelle cette région la Boucle du Danube. Depuis l'époque romaine, elle joue un rôle important... les Romains y avaient installé leurs résidences d'été. Pendant des siècles, ce fut l'une des frontières de l'Empire. »

Kate jeta un coup d'œil vers les berges boisées et n'eut aucun mal à imaginer que la rive nord constituait la limite du monde connu. Le vent froid projetait des spirales de feuilles à la surface grise et clapoteuse du Danube.

« Là, dit O'Rourke en montrant quelque chose, sur la droite, c'est Visegrad. Les rois hongrois édifièrent cette citadelle au XIII^e ou au XIV^e siècle. Le roi Mathias l'occupa au XV^e, en pleine Renaissance. »

Kate, en jetant un bref coup d'œil, vit d'anciennes fortifications en haut de la colline et une large muraille descendant jusqu'à une tour qui se dressait sur la rive et semblait encore plus ancienne.

« C'est là que notre ami Vlad Dracula fut emprisonné de 1462 à 1474, poursuivit le prêtre. Le roi Mathias l'y assigna à résidence pendant la plus grande partie de ses dernières années. »

Kate pivota sur son siège pour regarder la muraille et la tour s'éloigner. Elle continua à fixer la rive, même après que les fortifications eurent disparu. Pour finir, elle se retourna vers son compagnon. « Alors, vous ne pensez pas que je suis complètement folle de m'intéresser à la famille de Dracula ? Dites-moi la vérité, O'Rourke. »

— Je ne crois pas que vous soyez complètement folle – Pas complètement. »

Kate eut un semblant de sourire. « J'ai une autre question à vous poser. »

— Allez-y.

— Pourquoi en savez-vous aussi long sur ces choses ? Avez-vous toujours été aussi brillant ? »

Le prêtre éclata de rire – d'un rire spontané, sincère, qui faisait plaisir à entendre, se dit Kate – et se gratta la barbe. « Ah, Kate... si vous saviez. » Il regarda par la fenêtre un moment. « J'ai grandi dans une petite ville du centre de l'Illinois, finit-il par dire. Et plusieurs de mes amis d'enfance étaient vraiment brillants. »

— Si ces amis comprenaient le sénateur Harlen et cet écrivain auquel vous avez fait allusion, ils devaient effectivement l'être.

— Je pourrais vous dire certaines choses sur Harlen, répliqua O'Rourke en souriant, mais vous avez raison, notre petit groupe comprenait des gamins joliment intelligents. J'ai eu un ami appelé Duane qui... eh bien, c'est une autre histoire. J'étais le lourdaud de la bande. »

Kate fit une moue de désapprobation.

« Non, sérieusement. J'ai compris bien plus tard que j'avais une certaine incapacité à apprendre – probablement un cas mineur de dyslexie –, d'ailleurs j'ai dû redoubler quatre fois mes classes. Mes copains m'ont laissé derrière eux et, pendant des années, j'ai pensé que j'étais un crétin. Il faut dire que les enseignants me traitaient

comme tel. » Il croisa les bras, plongé dans ses souvenirs intimes. « Ma famille n'avait pas assez d'argent pour me faire faire des études, mais, après le Vietnam – je devrais dire, après l'hôpital des Vétérans –, j'ai profité des bourses accordées aux GI pour aller à l'université de Bradley, puis au séminaire. J'ai pas mal lu depuis, peut-être pour rattraper l'ignorance de mes premières années.

— Et pourquoi le séminaire ? demanda Kate, presque à voix basse. Pourquoi la prêtrise ? »

Il y eut un long silence. « C'est difficile à expliquer. Encore maintenant, je ne sais pas si je crois en Dieu. »

Kate cligna des yeux de surprise.

« Mais je sais que le mal existe, poursuivit le prêtre. J'ai appris cela récemment. Et il m'a semblé que quelqu'un... un groupe quelconque... devait faire de son mieux pour y mettre fin. » Il sourit de nouveau. « Je crois que pas mal d'Irlandais pensent la même chose. C'est pour cela que nous devenons flics, prêtres ou gangsters.

— Gangsters ?

— Si on ne peut pas les vaincre, autant se joindre à eux », répondit-il en haussant les épaules.

Une voix de femme annonça qu'on approchait de Budapest. Des fermes et des maisons de campagne apparurent, bientôt supplantées par de plus grands bâtiments, puis par la ville elle-même. Les moteurs ralentirent et les ailes avant se rabattirent. Aussitôt, ils subirent les effets du tangage provoqué par le sillage des péniches et des autres véhicules circulant sur le fleuve.

Budapest était peut-être la plus belle ville fluviale que Kate ait jamais vue. O'Rourke lui signala les six gracieux ponts qui enjambaient le Danube, les étendues boisées de Margitsziget – l'île Marguerite – fendant le fleuve et les splendeurs de la ville elle-même, la vieille Buda dominant la rive ouest plus récente, et Pest, tentaculaire, qui s'étendait loin vers l'est. O'Rourke lui avait signalé le beau bâtiment du Parlement, du côté de Pest, et était en train de lui décrire le château de Buda lorsque l'épuisement et le désarroi submergèrent soudain Kate comme une énorme vague. Elle ferma les yeux une seconde, écrasée par le chagrin, le sentiment de son impuissance et la certitude d'avoir été déplacée à jamais dans l'espace et le temps.

O'Rourke cessa aussitôt de parler et lui posa gentiment la main sur le bras. Les moteurs grondèrent lorsque l'hydroglisseur recula vers un embarcadère, du côté Pest de la rivière.

« Quand devons-nous rencontrer les représentants des Tsiganes ? demanda Kate, les yeux toujours fermés.

— A dix-neuf heures », répondit O'Rourke. Il n'avait pas ôté la main de son bras.

Kate soupira, refoula suffisamment la marée de désespoir pour pouvoir respirer de nouveau, et regarda le prêtre. « J'aurais souhaité que le rendez-vous soit plus tôt, dit-elle. Je voudrais m'y mettre tout de suite, y aller maintenant. »

O'Rourke hocha la tête et ne dit plus rien pendant que l'hydroglisseur les menait, grondant et cahotant, à la fin de cette étape de leur voyage.

O'Rourke avait retenu deux chambres au Novotel de Buda et Kate s'émerveilla devant cet îlot d'efficacité occidentale dans un ancien pays communiste. Peut-être Bucarest serait-elle ainsi dans vingt-cinq ans, se dit Kate, si le capitalisme continuait à y faire des incursions. Bien qu'elle ne se soit jamais beaucoup intéressée aux théories économiques, Kate eut tout de même l'idée, quelque peu naïve, que le capitalisme, ou du moins l'initiative individuelle qu'elle impliquait, ressemblait à ces formes de vie qui réussissent à s'implanter même dans les niches écologiques les plus marginales, et finissent par y proliférer. Elle savait que dans ce cas, la prolifération se poursuivrait jusqu'à ce que l'équilibre de l'ancien et du nouveau, du public et du privé, de l'esthétiquement plaisant et du médiocre standardisé fasse de Budapest une ville comme toutes les autres.

Pour le moment, cette cité présentait un agréable équilibre entre le respect du passé et l'intérêt pour le dollar tout-puissant – ou plutôt le forint. CNN, Hertz et les habituels bourgeons pionniers du capitalisme étaient présents, mais le peu qu'elle aperçut du taxi lui montra un riche mélange d'ancien et de moderne. O'Rourke lui dit que les Allemands avaient fait sauter les ponts et le château, que les combats de la Deuxième Guerre mondiale avaient détruit ce qu'il en restait, mais que les Hongrois avaient tout reconstruit avec amour.

Tout en regardant par la fenêtre de sa chambre une autoroute qui aurait pu être américaine, Kate se rendit compte que cet intérêt apparent pour les vécus du voyage n'était qu'un moyen de se distraire de la sombre marée qui continuait de clapoter à l'assaut de ses émotions. Et aussi une manière de fuir l'angoisse qu'éveillait son entrée prochaine en Roumanie.

Elle fut surprise en découvrant qu'elle avait peur de ce qui l'attendait – peur des ténèbres transylvaniennes dont elle avait soupçonné l'existence dans les hôpitaux et les orphelinats de cette froide nation –, et, au sein de cette brusque et douloureuse prise de conscience, elle se prit à espérer qu'il existât un chemin vers d'autres émotions que le chagrin, l'horreur, le désespoir et la sinistre résolution de récupérer ce qui ne pouvait pas être retrouvé.

On frappa à la porte.

« Vous êtes prête ? » demanda O'Rourke. Son blouson d'aviateur

était craquelé et décoloré et, pour la première fois, Kate remarqua qu'aux pattes-d'oie au coin des yeux du prêtre se mêlaient de petites cicatrices. « Je pense que nous pouvons dîner légèrement ici, à l'hôtel, puis nous nous rendrons directement au rendez-vous. »

Kate respira à fond, prit son manteau et mit son sac à main en bandoulière. « Je suis prête », répondit-elle.

Ils ne parlèrent pas durant le bref trajet en taxi jusqu'à la place Adam-Clark où la circulation décrivait un cercle, à l'extrémité ouest du pont des Chaînes, juste en dessous du château. O'Rourke resta silencieux pendant que le funiculaire les hissait en haut de la colline à pic où se dressaient les remparts du palais royal.

« Jouons aux touristes », dit-il d'une voix douce, lorsqu'ils descendirent du train à crémaillère. Il la prit par le bras, dépassa les réverbères allumés et la conduisit tout au bout de la terrasse, devant une immense statue équestre.

Kate savait, pour avoir étudié le plan de la ville, que l'église Mathias était dans la direction opposée et elle n'avait aucune envie de faire du tourisme, mais elle comprit, au ton de la voix du prêtre et à la pression de sa main, qu'il se passait quelque chose. Elle le suivit sans protester.

« C'est le prince Eugène de Savoie », dit-il, tandis qu'ils faisaient le tour de la statue géante d'un cavalier du xviii^e siècle. Le paysage était magnifique : il n'était pas tout à fait dix-huit heures trente, mais Pest resplendissait de lumières, la circulation automobile était intense, des bateaux brillamment éclairés remontaient et descendaient lentement le Danube, et le pont des Chaînes était dessiné par les innombrables ampoules qui faisaient étinceler le fleuve.

« Cet homme, près des marches... il nous suit », chuchota O'Rourke, quand ils arrivèrent à l'abri de la statue. Kate se retourna lentement. Seuls quelques couples bravaient la brise glacée du soir. L'homme que le prêtre lui avait indiqué se tenait près des marches de la terrasse, non loin du funiculaire. Kate aperçut une longue veste de cuir, des lunettes et une barbe sous un chapeau tyrolien. Debout contre le garde-fou, il examinait attentivement le paysage.

Kate fit semblant de consulter le plan de la ville. « Vous en êtes sûr ?

— J'en ai l'impression, répondit-il en se frottant la barbe. Je l'ai vu prendre un taxi derrière nous au Novotel. Et il s'est précipité pour entrer dans le wagon voisin du nôtre, au funiculaire. »

Kate alla se pencher sur la large balustrade. Le vent d'automne lui apportait l'odeur de la rivière, des feuilles mortes et des gaz d'échappement. « Il y en a d'autres ?

— Je ne sais pas. Je suis un prêtre, pas un espion. » O'Rourke pencha la tête vers un couple âgé qui promenait un teckel près du

palais. « Ceux-là nous suivent peut-être aussi... je n'en sais rien.

— Le chien également ? » lança Kate en souriant.

Un remorqueur qui remontait le fleuve en poussant une longue péniche salua la ville de trois longs hululements. Les voitures tournaient autour de la place Adam-Clark dans une cacophonie de klaxons, puis traversaient le pont des Chaînes, les feux arrière se mêlant aux néons rouges des immeubles, de l'autre côté de la rivière.

Le sourire de Kate s'effaça. « Qu'est-ce qu'on va faire ? »

O'Rourke s'appuya sur la balustrade à côté d'elle et se frotta les mains. « Continuer, je suppose. Qui peut nous suivre, à votre avis ? »

Kate mâchouilla un petit bout de peau de sa lèvre. Ce soir, elle avait moins mal à la tête, mais son bras gauche la démangeait sous le plâtre. Elle était si fatiguée que se concentrer lui semblait aussi difficile que conduire une voiture sur de la glace – un processus lent et fantasque. « La Securitate roumaine ? chuchota-t-elle. Les Tsiganes ? Le FBI ? Un voyou hongrois qui va nous agresser ? Pourquoi ne pas aller le lui demander ? »

O'Rourke sourit et la ramena vers la terrasse supérieure. L'homme en cuir noir s'éloigna un peu et continua à contempler Pest et la rivière.

Ils s'en allèrent nonchalamment, bras dessus bras dessous – un simple couple de touristes, pensa Kate, prise de vertige –, passèrent devant la gare du funiculaire, traversèrent un large espace qu'une plaque désignait comme Disz ter et suivirent une rue qui, au dire de O'Rourke, s'appelait Tarnok utca. La chaussée de pavés ronds était bordée de petites boutiques dont la plupart semblaient fermées en ce dimanche soir, mais une lumière jaune filtrait au travers des carreaux très ornés de quelques-unes. Les réverbères à gaz jetaient sur tout cela une douce lueur.

« Par là », dit O'Rourke en la faisant tourner à droite. Kate jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais si l'homme en cuir noir les suivait, il se cachait dans l'ombre. Des équipages attendaient tout autour de la petite place et le bruit des chevaux mâchant leurs mors et déplaçant leurs sabots semblait très clair dans l'air glacé. Kate leva les yeux pour regarder la tour gothique de la petite cathédrale tandis que le prêtre la guidait vers une porte latérale.

« Officiellement, c'est Sainte-Marie-de-Buda, dit-il en lui tenant la porte massive ouverte, mais tout le monde l'appelle Mathias. Le vieux roi est plus populaire dans la légende qu'il ne le fut probablement dans la vie réelle. Chut... »

Kate entra dans la nef de la cathédrale au moment où l'orgue passait du silence à un semi-crescendo. Elle s'arrêta et cessa de respirer une seconde pendant que les premiers accords de la Toccata et fugue en ré mineur de Bach remplissaient les ténèbres imprégnées d'encens.

L'intérieur de la vieille église n'était éclairé que par une herse de cierges votifs, à droite de la porte, et par le gros cierge pascal rougeoyant sur l'autel. Kate eut l'impression de sentir le poids des siècles : la pierre des colonnes zébrée de suie – mais peut-être n'étaient-ce que des ombres –, un vitrail gothique où se reflétait la lumière rouge sang des bougies, les sombres tapisseries des bas-côtés, un pupitre massif à gauche de l'autel, et pas plus de dix à douze personnes assises en silence sur les bancs tandis que la musique s'élançait vers le ciel et réveillait les échos de l'édifice.

O'Rourke lui fit traverser le fond de l'église, descendit plusieurs marches de pierre et s'arrêta dans l'ombre à la dernière rangée de bancs du transept gauche. Kate s'assit, O'Rourke fit une gémuflexion, se signa et s'installa à côté d'elle. La musique de Bach continuait à faire vibrer l'air chaud et chargé d'encens. Au bout d'un moment, le prêtre se pencha vers elle. « Vous savez pourquoi Bach a écrit la Toccata et fugue ? »

Kate fit signe que non. Elle supposait que c'était pour la plus grande gloire de Dieu.

« Pour tester les tuyaux des orgues neuves », chuchota O'Rourke.

Kate vit qu'il souriait dans la faible lumière rouge.

« Ou ceux des anciennes, d'ailleurs, poursuivit-il. Si un oiseau avait construit son nid dans l'un des tuyaux, Bach savait que ce morceau l'expulserait. »

A cette seconde, la musique s'enfla à tel point que Kate sentit vibrer ses dents et ses os. Quand ce fut fini, elle resta silencieuse un moment, dans la pénombre, à essayer de retenir son souffle. Les autres auditeurs, rien que des personnes âgées, se levèrent, firent une gémuflexion et sortirent par la porte latérale. Kate regarda pardessus son épaule lorsqu'un prêtre à la barbe blanche, en soutane, ferma la porte et enclencha un gros verrou.

O'Rourke lui toucha le bras et ils revinrent dans le fond de la nef. Le prêtre à la barbe blanche ouvrit les bras, O'Rourke et lui s'étreignirent, et Kate les regarda en clignant des yeux : le prêtre moderne en blouson d'aviateur et en jean, le plus vieux vêtu d'une soutane qui lui descendait jusqu'aux chevilles, un lourd crucifix sur la poitrine.

« Père Janos, voici mon amie, le Dr Kate Neuman. Docteur Neuman, je vous présente mon vieil ami, le père Janos Petofi.

— Bonjour, Père », dit Kate.

Aux yeux de Kate, le père Janos Petofi évoquait un peu le Père Noël, avec sa barbe blanche, ses joues roses et ses yeux brillants, mais ce n'est pas en Père Noël que le vieil homme lui prit la main et s'inclina pour la baiser. « Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle. » Son accent semblait plus français que hongrois.

Kate sourit, à la fois du baisemain et de l'honneur que lui valait son

statut de jeune célibataire.

Le père Janos donna une grande claque dans le dos de O'Rourke. « Michael, notre... euh... ami roumain vous attend. »

Ils le suivirent jusqu'au fond de la cathédrale, franchirent un épais rideau qui servait de porte et gravirent un escalier à vis.

« Vous jouez toujours aussi bien », dit O'Rourke à l'autre prêtre.

Le père Janos lui sourit. Sa soutane bruissait sur les marches de pierre. « Oh... une répétition pour le concert de demain. Les touristes adorent Bach. Plus que nous, les organistes, je crois. »

Ils émergèrent dans la tribune du chœur, à dix mètres seulement de la voûte sombre de l'église. Un homme de haute taille était assis au bout de l'un des bancs. Kate entrevit un visage anguleux et une grosse moustache entre un bonnet de laine enfoncé jusqu'aux sourcils et une veste en peau de mouton boutonnée jusqu'au menton.

« Je peux rester, si vous avez besoin de moi, proposa le père Janos.

— Ce n'est pas nécessaire, Janos, répondit O'Rourke en lui mettant la main sur l'épaule. On se verra plus tard. »

Le vieux prêtre s'inclina devant Kate et redescendit l'escalier.

Kate suivit O'Rourke jusqu'au banc où attendait l'homme basané. Bien que ses yeux se fussent habitués à la lumière des chandelles, il faisait vraiment très sombre ici.

« Dobroy, docteurrr New-man ? » dit l'homme à O'Rourke d'une voix aussi acérée que ses traits. Ses dents brillaient curieusement. Il regardait Kate. « Oh... *rer*k ? »

— Je suis le Dr Neuman », dit Kate. L'écho de la musique de Bach vibrait encore dans ses os à travers les couches de fatigue. Elle devait se concentrer pour percevoir la réalité. « Vous êtes Nikolo Cioaba ? »

Le Tsigane sourit et Kate s'aperçut que toutes les dents visibles de l'homme étaient couronnées d'or. « Voivoda Cioaba », la reprit-il avec brusquerie.

Kate jeta un coup d'œil à O'Rourke. Voivoda. Le mot qui était écrit sous le portrait de Vlad Tepes, à Vienne.

« Beszel Romany ? demanda le voïvode Cioaba. Magyarul ? »

— Nem, répondit O'Rourke. Sajnalom Kerem... beszel angolul ? »

Les dents en or lancèrent un éclair. « Oui... oui, je parrle anglais... Dobroy. Bienvenue. » L'accent du voïvode Cioaba rappelait à Kate les vieux films de Bela Lugosi. Elle se frotta la joue pour se réveiller.

« Voïvode Cioaba, dit-elle, le père Janos vous a expliqué ce que nous voulons ? »

Il la regarda, les sourcils froncés, puis les dents en or brillèrent. « Voulez ? Igen ! Oui... vous voulez aller en Rroumanie. Vous venez des... Egyesult Allamokba... États-Unis... et vous allez en Rroumanie. Nem ? »

— Oui. Demain. »

Le voïvode Cioaba se rembrunit. « Demain ?

— Hetfo, dit O'Rourke. Demain. Lundi soir.

— Ahhh... hetfo... Oui, nous trrrraversons demain soirrr... lundi. C'est... comment vous dites?... arrangé. Sajnalom... mon fils, Balan... il parle l'anglais tarés bien, mais il... les affaires. Oui ?

— Et nous sommes d'accord sur la somme, n'est-ce pas ? »

Le voïvode Cioaba plissa les yeux en la regardant. « Kerem ?

— Mennyibe kerul ? dit O'Rourke en frottant son pouce sur son index. Penz. »

Le Tsigane fit un grand geste de mains. Il leva un doigt et le pointa sur Kate. « Ezer... vous. » Puis il désigna le prêtre. « Ezer... vous.

— Mille chacun, traduisit O'Rourke.

— En dollars américains, du liquide », précisa le voïvode Cioaba, en prononçant soigneusement.

Kate hocha la tête. C'était ce que le père Janos avait dit plus tôt à O'Rourke.

« Maintenant », ajouta le Tsigane. Ses dents étincelèrent.

Kate fit lentement non de la tête. « Deux cents pour chacun de nous, maintenant. Le reste quand nous aurons rejoint nos amis en Roumanie. »

Les yeux du voïvode Cioaba lancèrent des éclairs.

« Ketszaz ejszakat... euh... ce soir, traduisit O'Rourke. Nyolcszaz on erkezes. OK ? »

Kate tendit l'enveloppe contenant les quatre cents dollars. Le voïvode Cioaba la prit d'un geste prompt et la glissa sous sa veste en peau de mouton, sans regarder à l'intérieur, puis l'or étincela. « OK. » Sa main ressortit avec une carte qu'il étendit sur le banc.

Kate et O'Rourke se penchèrent. Le doigt carré du Tsigane s'abattit sur Budapest, puis suivit une ligne de chemin de fer qui traversait le pays en direction du sud-est. La voix du voïvode Cioaba produisit l'effet hypnotique d'une litanie quand il récita les noms des stations. Kate ferma les yeux, trouvant cela normal, cette litanie, dans l'obscurité lourde d'encens de la cathédrale.

« Budapest... Ujszasz... Szolnok... Gyoma-endrod Bekescsaba... Lokoshaza... »

Kate sentit la vibration remonter dans sa jambe lorsque le doigt du Tsigane frappa lourdement la carte. « Lokoshaza. »

Kate connaissait l'Orient-Express d'après les images qu'en donnaient le roman d'Agatha Christie et d'innombrables films : voitures capitonnées, élégant wagon-restaurant, luxueuses installations sanitaires et passagers chic mais mystérieux.

C'était bien l'Orient-Express, mais pas celui-là.

O'Rourke et elle arrivèrent tôt à la gare Keleti pour le train de dix-neuf heures. Cet immense hangar de fer et de verre à ciel ouvert, sonore et grouillant de monde, lui rappela les gravures du siècle dernier. Elle connaissait déjà le terminus, à l'autre bout de la ligne – la gare du Nord de Bucarest –, parce que, avec d'autres membres de l'organisation mondiale de la santé, elle s'y était rendue en mai dernier pour se documenter sur les centaines d'enfants sans abri qui y vivaient dans des consignes fracturées en mendiant auprès des voyageurs pressés.

O'Rourke avait loué chez Ibusz, l'agence de tourisme d'État, deux compartiments de première classe à bord de l'Orient-Express, mais quand ils arrivèrent, une seule cabine les attendait et la « première classe » se réduisait à un box étroit et non chauffé comportant deux couchettes et un lavabo sale avec une pancarte avertissant que l'eau – s'il y en avait – n'était pas potable ; il restait juste assez de place pour que le prêtre s'assoie sur le lavabo pendant que Kate s'effondrait sur la couchette, et encore leurs genoux se touchaient-ils. Ni l'un ni l'autre ne se plaignirent.

Le train quitta la gare à l'heure en cahotant. Tous deux gardèrent le silence pendant qu'il accélérât pour sortir de Budapest, passait devant les rangées d'immeubles stalinien des faubourgs, puis traversait une banlieue peu éclairée avant de plonger dans l'obscurité de la campagne. Le vent sifflait à travers les fenêtres mal jointes et tous deux se recroquevillèrent dans leur manteau.

« J'ai oublié d'apporter de quoi manger, dit le prêtre. Je suis désolé.

— Il n'y a pas de wagon-restaurant ? » demanda Kate en haussant les sourcils. En dépit de l'aspect sordide de ce « compartiment de première classe », elle avait encore à l'esprit l'image d'un élégant wagon-restaurant avec des nappes pur fil et des vases en porcelaine aux fleurs fraîchement coupées.

« Venez », dit le prêtre.

Elle le suivit dans le couloir exigü. Il n'y avait que huit compartiments de « première classe » et toutes les portes étaient fermées. Le train donnait de la bande en négociant les courbes deux fois plus vite qu'un train américain. Ce qui donnait l'impression, à chaque tournant, que le wagon allait quitter les rails de cette voie étroite.

O'Rourke referma la lourde porte balafrée à l'extrémité du wagon ;

des rangées d'épaisses ficelles entrecroisées empêchaient de la franchir. « C'est pareil à l'autre bout, dit le prêtre.

— Mais pourquoi... » La claustrophobie monta en elle comme une nausée.

O'Rourke haussa les épaules. « J'ai pris ce train au départ de Bucarest, c'est le même qui fait le trajet en sens inverse. Peut-être ne veulent-ils pas que les autres voyageurs se mêlent à ceux de première classe. C'est sans doute une mesure de sécurité. Nous sommes enfermés... enfin, nous pouvons descendre du train quand il s'arrête, mais il est impossible de circuler d'une voiture à l'autre. Peu importe, car il n'y a pas de wagon-restaurant. »

Kate crut qu'elle allait pleurer.

O'Rourke frappa à la première porte. Une forte matrone aux cheveux permanentés l'ouvrit.

« Egy uveg Sor, kerem », dit le prêtre. Il traduisit pour Kate en la regardant par-dessus son épaule. « Je pense que nous avons envie d'une bière. »

La femme fit non de la tête d'un air peu aimable. « Nem Sor... Coca-Cola... luzs forint. »

O'Rourke fit la grimace et lui tendit un billet de cinquante forints. « Kettő Coca-Cola, dit-il en levant deux doigts. La monnaie ? Ah... Fel tudya ezt váltani ? – Nem », dit la femme en lui tendant deux petites bouteilles de Coca-Cola, puis elle referma la porte.

De retour dans leur compartiment, Kate se servit, pour ouvrir les bouteilles, du couteau suisse que Tom lui avait offert. Ils burent leur Coca en frissonnant et regardèrent par la fenêtre les arbres noirs défiler à toute allure.

« Le train arrivera à Bucarest demain matin à dix heures, dit O'Rourke. Vous êtes sûre de ne pas vouloir rester jusqu'au bout ? »

Kate se mordit la lèvre. « Ça a l'air stupide de descendre en pleine nuit, non ? Vous croyez que je suis stupide ? »

Le prêtre but la dernière gorgée puis garda le silence trente secondes. « Non. Je crois que notre voyage prendrait fin à la frontière. Lucian nous a avertis. »

Kate contempla les ténèbres tandis que le train prenait un autre tournant à grande vitesse avec une embardée. « C'est de la paranoïa, non ?

— Oui... mais même les paranoïaques ont des ennemis.

— Je plaisantais. Suivons notre plan. »

Kate reposa sa bouteille et frissonna. Elle n'arrivait pas à s'imaginer à bord de ce train de cauchemar au cœur de l'hiver. Il n'y avait qu'une unique lampe de 10 watts, souffreteuse, au plafond. « Qu'est-ce qui empêcherait les Tsiganes de nous tuer pour nous voler ?

— Rien. Sauf que Janos a déjà travaillé avec eux et préviendrait la

police si nous disparaissions. Je pense que nous ne craignons rien. »

Le fanal du train illuminait les arbres qui défilaient en produisant un effet stroboscopique. Puis, une pâture apparut dans l'obscurité et la soudaine absence des arbres donna le vertige à Kate. « O'Rourke, parlez-moi des Tsiganes. »

Le prêtre se frotta les mains et souffla dessus pour les réchauffer. « Autrefois ou maintenant ?

— Les deux.

— Les Européens ou les Roumains ?

— Les Roumains.

— Ils n'ont jamais eu la vie facile. Ils sont restés esclaves jusqu'en 1851.

— Esclaves ? Je croyais qu'on avait supprimé l'esclavage en Europe bien plus tôt que cela.

— Oui. Mais pas en Roumanie. Et pas pour les Tsiganes. Leur sort ne s'est guère amélioré depuis. Hitler a tenté de résoudre « le problème des gitans » en les éliminant dans les camps de concentration. Plus de trente-cinq mille ont été exécutés en Roumanie pendant la guerre, juste parce que c'était des Tsiganes.

— Je croyais que la Roumanie n'avait pas été occupée par les Allemands, dit Kate en fronçant les sourcils.

— Vous ne vous trompez pas.

— Ah ! Continuez.

— Eh bien, environ deux cent cinquante mille Tsiganes se sont reconnus tels au dernier recensement roumain. Mais la majorité ne voulait pas que le gouvernement découvre leur véritable identité, de crainte de persécutions officielles. En fait, ils sont au moins un million dans le pays.

— Quelle sorte de persécutions ?

— Officiellement, sous Ceausescu, la Roumanie ne reconnaissait pas les Tsiganes comme une ethnie particulière, seulement comme une sous-classe de Roumains. La politique officielle parlait d'intégration – c'est-à-dire que les campements de Tsiganes étaient démantelés, qu'on leur refusait les visas, qu'on les considérait comme des citoyens de seconde classe et qu'ils ne trouvaient que des sales boulots. En ville, on les a enfermés dans des ghettos ; à la campagne, leurs villages n'obtenaient aucune aide de l'État ; ils étaient traités avec mépris et aussi mal considérés que les Noirs en Amérique il y a soixante-dix ans.

— Et aujourd'hui ? Après la révolution ?

— Les lois et les attitudes n'ont pas changé, répondit O'Rourke en haussant les épaules. Vous avez constaté que la majorité des orphelins adoptés par les Américains étaient des petits Tsiganes.

— Oui. Des enfants vendus par leurs parents.

— C'est vrai. Les enfants sont la seule marchandise dont les familles

tsiganes ne manquent pas. »

Kate contempla les ténèbres. « Vlad Tepes ne s'est pas comporté différemment avec les Tsiganes ? »

O'Rourke sourit. « Si, mais c'était il y a longtemps... J'ai lu cela, moi aussi. Notre cher Vlad Dracula en avait fait ses gardes du corps, il avait une armée de Tsiganes, et les envoyait souvent accomplir des tâches particulières. Quand les boyards et les édiles s'élevèrent contre Dracula, ses seuls alliés furent les Tsiganes. Même alors, ils détestaient le pouvoir, semble-t-il.

— Mais Vlad l'Empaleur était le pouvoir.

— Pendant quelques années seulement. Rappelez-vous, il passa plus de temps à fuir, avant et après ses jours fastes, qu'à régner. La seule chose que Dracula n'oublia jamais de donner à ses fidèles Tsiganes, c'est ce qu'ils ont toujours aimé : l'or. »

Kate fit la grimace et rapprocha son sac à main. « Espérons que deux mille dollars américains, c'est le genre d'or auquel ils obéissent encore. »

Michael O'Rourke hocha la tête et ils restèrent silencieux tandis que le train fonçait avec force embardées et grand bruit vers la Roumanie.

Lokoshaza était proche de la frontière, mais O'Rourke expliqua à Kate que le contrôle de la douane s'effectuait à Curtizi, une ville roumaine située à quelques kilomètres de la voie. Cela lui rappelait les vilains jours d'autrefois : les employés soupçonneux du service des passeports qui, à minuit ou au lever du soleil suivant le sens du trajet, tapaient violemment à la porte des compartiments, des gardes avec des armes automatiques et des ceinturons, des chiens qui reniflaient sous le train et d'autres gardes qui, pendant la fouille, retournaient les matelas et les vêtements dans tous les sens.

O'Rourke et Kate n'attendirent par les douaniers. La plupart des Hongrois restés dans le train descendaient à Lokoshaza. Ils se joignirent à eux, parcoururent le quai au sein de la bousculade, et, une fois sortis de la gare, se tinrent à l'écart des réverbères. C'était une petite bourgade, et à trois cents mètres de la gare, ils se retrouvèrent à la sortie de l'agglomération. La nuit était très noire. Un vent froid soufflait, venu des champs qui s'étendaient de l'autre côté de la grand-route déserte. Des chiens aboyaient et hurlaient.

« Voilà le café dont Cioaba nous a parlé », dit O'Rourke en montrant une maison aux volets clos. Une pancarte, au-dessus de la devanture, affichait ZARVA, ce que le prêtre traduisit par « fermé » ; une plus petite annonçait AUTOBUSZ MEGALLO, mais Kate ne croyait pas qu'un car puisse passer cette nuit-là.

Ils se glissèrent dans l'ombre d'un bâtiment abandonné en face du bistrot et attendirent en sautant d'un pied sur l'autre pour se

réchauffer. « On se croirait plus en décembre qu'au début du mois d'octobre », chuchota Kate au bout d'une dizaine de minutes.

O'Rourke se pencha vers elle. Kate sentit une odeur de savon et de crème à raser émaner de sa joue, au-dessus de sa barbe bien taillée. « On voit que vous ne connaissez pas l'hiver hongrois ou roumain, murmura-t-il. Faites-moi confiance, c'est bien un doux mois d'octobre d'Europe centrale. »

Ils entendirent le train repartir de la gare dans un fracas de ferraille. Une minute plus tard, une voiture de police passa lentement sur la grand-route, mais Kate et O'Rourke étaient invisibles dans l'ombre et le véhicule ne s'arrêta pas.

« Je pense que le voïvode Cioaba a décidé que quatre cents dollars lui suffisaient », chuchota Kate un peu plus tard. Ses mains tremblaient de froid et d'énervement. « Qu'allons-nous faire si... »

O'Rourke toucha sa main gantée. Un vieux camion cabossé, dont l'un des phares, de guingois, éclairait les champs et non la route, s'arrêta dans le parking du café et fit clignoter ses phares deux fois.

« Allons-y », chuchota O'Rourke.

Le voïvode Nikolo Cioaba les emmena dans son camion et quitta la grand-route pavée à une dizaine de kilomètres seulement de Lokoshaza pour s'engager en cahotant dans un chemin plein d'ornières. Ils passèrent devant des roulottes de Tsiganes telles que Kate en avait vu dans les livres de contes et s'arrêtèrent au bord d'une ravine où se terminait le sentier.

« Venez, dit-il, ses dents en or brillant à la lueur de sa lampe de poche. On continue à pied. »

Kate trébucha et faillit tomber deux fois au cours de la descente escarpée – elle se vit marcher ainsi jusqu'en Roumanie dans cette obscurité semée de gros rochers –, mais, quand ils arrivèrent au fond de la ravine, le voïvode Cioaba éteignit sa lampe et, avant que leurs yeux se soient accoutumés à l'obscurité, une douzaine de phares voilés s'allumèrent. Kate cligna des yeux. Six Land Rover presque neuves étaient garées sous un filet de camouflage suspendu à des poteaux en bois. Une vingtaine d'hommes au moins – la plupart habillés comme Cioaba de grosses vestes de peau de mouton et de grands chapeaux – étaient assis dans les véhicules ou appuyés nonchalamment dessus. Tous les yeux étaient fixés sur Kate et sur O'Rourke. L'un d'eux s'avança, un grand homme mince sans barbe ni moustache ; il portait une épaisse veste de laine sur un pull déguenillé.

« Mon... chavo... fils, dit le voïvode Cioaba. Balan.

— Heureux de faire votre connaissance, dit Balan avec un accent vaguement britannique. Désolé de n'avoir pu accompagner mon père au rendez-vous d'hier soir. » Il leur tendit la main.

Kate lui trouva les manières d'un représentant de commerce. Le voïvode Cioaba sourit de toutes ses dents en or et hocha la tête, comme s'il était fier des capacités linguistiques de son fils.

« Je vous en prie, dit Balan en ouvrant la portière de la première Land Rover. Ce n'est pas très loin, mais on ne roulera pas vite. Et il faut avoir parcouru pas mal de kilomètres depuis la frontière avant le lever du soleil. » Il prit leurs sacs et les jeta dans la voiture pendant que Kate et O'Rourke s'installaient sur le siège arrière.

Les autres hommes étaient montés dans leurs véhicules avec de grands claquements de portières. Les moteurs rugirent. Kate vit alors des femmes en robe longue surgir de derrière les rochers pour ôter les poteaux et le filet avec une rapidité prouvant une longue pratique. Balan s'assit au volant, son père sur le siège du passager, puis leur véhicule prit la tête de la caravane et la guida hors de la ravine jusque dans une vallée fluviale moins accidentée. Il n'y avait pas de route. Kate regarda pardessus son épaule, mais les phares des autres Land Rover étaient presque complètement recouverts de papier collant noir et ne laissaient passer qu'un mince filet de lumière.

Les toilettes de l'Orient-Express étaient lamentables – les plus sales que Kate ait jamais vues –, mais, après deux ou trois kilomètres de cahots qui ébranlaient ses reins et secouaient sa colonne vertébrale, elle se réjouit d'y être allée avant Lokoshaza. Cela aurait été gênant de devoir arrêter la caravane pour courir derrière une grosse pierre.

Les secousses produisant un effet presque hypnotique, Kate s'était à moitié endormie lorsque Balan dit : « Si je peux me permettre de vous poser la question... pourquoi choisissez-vous d'entrer ainsi dans le Paradis du Peuple ? »

Kate essaya, en vain, de trouver quelque chose d'intelligent à répondre. Elle aurait voulu l'aiguiller sur une fausse piste, mais elle avait dépassé le stade de la fatigue pour se retrouver dans une région où la pensée coulait comme de la mélasse froide.

« Nous ne sommes pas sûrs d'être bien accueillis en passant par les routes habituelles », dit O'Rourke. Dans l'étroit compartiment arrière, Kate sentait sa jambe contre la sienne. Il y avait des boîtes empilées sur le sol et sur le siège à côté du prêtre.

« Ah, dit Balan, comme si cela expliquait tout. Nous connaissons bien ce sentiment.

— Est-ce que les choses vont mieux pour les Roms depuis la révolution ? » dit O'Rourke en se frottant la joue.

Balan jeta un coup d'œil à son père et les deux hommes regardèrent le prêtre par-dessus leur épaule. « Vous connaissez le nom que nous nous donnons ?

— J'ai lu les travaux de Miklosich », répliqua O'Rourke. La fatigue rendait sa voie rude. « Et j'ai été en Inde, d'où vient sans doute votre

langue, le romani.

— Ma sœur s'appelle Kali, dit Balan en gloussant. Un vieux nom gitan. L'homme qui souhaite l'acheter pour l'épouser s'appelle Agar, un honorable nom tsigane. L'Inde... oui.

— Vous faites la contrebande de quoi, d'habitude ? » demanda Kate. Elle comprit, trop tard, que sa question manquait de diplomatie, mais elle était trop lasse pour s'en inquiéter. Balan gloussa de nouveau.

« Nous passons tout ce qui peut se vendre plus cher à Timisoara, Sibiu et Bucarest. Nous avons passé de l'or, des bibles, des préservatifs, des appareils photo, des armes, du whisky écossais... Ce soir, nous transportons des cassettes vidéo porno qui viennent d'Allemagne. Elles sont très appréciées à Bucarest. »

Kate jeta un coup d'œil aux boîtes qui s'entassaient à côté d'O'Rourke et sous leurs sacs, à l'arrière.

Le voïvode Cioaba dit quelques mots, très rapidement, en hongrois.

« Père fait remarquer que nous avons fréquemment fait sortir illégalement des gens de Roumanie. Mais c'est la première fois que nous en faisons rentrer. »

Ils traversaient des collines couvertes de pâturages. Les lumières voilées n'éclairaient qu'à peine une piste presque invisible, entre les rochers et les ravines érodées.

« Cette route est sûre ? demanda O'Rourke. Je veux dire, il n'y a pas de gardes-frontière ? »

Balan rit doucement. « Elle ne l'est que parce que le bakchich que nous payons la rend sûre. »

Ils continuèrent à cahoter, en silence, pendant des heures. Il commença à pleuvoir, d'abord un crachin glacial, puis une averse assez forte pour que Balan mette en route son essuie-glace. Kate se réveilla en sursaut quand la Land Rover s'arrêta brusquement, avec une embardée.

« Silence », dit Balan. Son père et lui descendirent de voiture et refermèrent les portières sans les claquer.

Kate tendit le cou mais n'aperçut, et encore à peine, que les autres véhicules qui vinrent s'arrêter derrière des arbrisseaux. Une rivière coulait tout près : elle ne pouvait pas la voir dans le noir, mais entendait l'eau couler. Elle descendit la vitre et l'air froid dissipa un peu les brumes de fatigue qui l'enveloppaient.

« Écoutez », chuchota O'Rourke.

Elle perçut alors une sorte de gros moteur diesel. A vingt mètres au-dessus d'eux, un véhicule blindé apparut soudain sur le pont d'une route ou d'une voie de chemin de fer. Un projecteur bringuebalait, à l'avant, mais il ne balayait pas le terrain. Dans la pluie et l'obscurité, Kate n'avait même pas vu le pont.

« Un transport de troupes, chuchota le prêtre. De fabrication russe. »

Un autre véhicule, une espèce de Jeep, le suivait en éclairant le flanc gris du blindé. Kate vit la pluie comme des raies argentées dans le faisceau de ses phares. L'un des hommes fumait à la portière ouverte de la Jeep ; elle apercevait la lueur orange de la cigarette.

Ils nous voient forcément, pensa-t-elle.

Les deux véhicules s'éloignèrent avec fracas et le bruit des diesels resta audible pendant une minute ou deux.

Le voïvode Cioaba et Balan remontèrent sans un mot dans la Land Rover. Toujours sans parler, le jeune homme enclencha la conduite à quatre roues et ils descendirent, en cahotant, dans le lit de la rivière. L'eau ne dépassait pas les moyeux. Des pierres invisibles ébranlèrent la voiture lorsqu'elle passa sous le pont. Kate remarqua que du fil de fer barbelé descendait jusqu'au niveau de l'eau, à droite et à gauche, puis la barrière disparut derrière eux dans l'obscurité et ils gravirent en rugissant une pente si escarpée que la Land Rover patina, glissa et faillit rouler en arrière avant que Balan active les roues motrices et leur fasse franchir la berge.

« La Roumanie, dit-il doucement. Notre Mère Patrie. » Il se pencha par la portière et cracha.

Kate dormit pendant des heures, peut-être, et ne s'éveilla que lorsque la Land Rover s'arrêta de nouveau. L'espace d'une épouvantable seconde, elle ne sut pas où elle se trouvait, ni même qui elle était, puis la tristesse et les souvenirs la submergèrent comme une noire marée. Tom. Julie. Chandra. Joshua.

O'Rourke la calma en posant sa forte main sur son genou.

« Descendez », dit Balan. Il y avait, dans sa voix, une intonation nouvelle, acerbe.

« Où est-ce qu'on est ? » demanda Kate, mais elle se tut quand elle vit l'automatique dans la main du Tsigane.

Le ciel s'éclaircissait lorsque Balan les emmena à l'écart des Land Rover. Une douzaine d'autres hommes se tenaient en cercle, leurs formes sombres rendues plus gigantesques par les grosses vestes et les coiffures en peau de mouton.

Le voïvode Cioaba parlait rapidement à son fils en un mélange de hongrois, de roumain et de romani, mais Kate ne connaissait aucune de ces langues. O'Rourke comprenait peut-être ce qu'il disait, en tout cas, cela n'avait pas l'air de lui plaire. Balan répondit quelque chose d'un ton brusque, en roumain, à son père, et le vieil homme se tut.

Le Tsigane braqua le pistolet sur le prêtre. « Votre argent », dit-il.

O'Rourke fit un signe de tête à Kate qui tendit l'enveloppe contenant les seize cents dollars qu'ils devaient encore.

Balan les compta rapidement, puis les lança à son père. « Tout votre argent. Et vite. »

Kate pensa aux billets dissimulés dans la doublure de son fourre-

tout. Plus de douze mille dollars en billets. Elle tendait la main pour les prendre, mais O'Rourke dit : « Vous ne pouvez pas faire cela. »

Balan sourit et le reflet de ses vraies dents était encore plus sinistre que le sourire en or de son père. « Oh, si », répondit le maigre Tsigane. Il dit quelque chose en hongrois et les hommes éclatèrent de rire.

O'Rourke empêcha Kate d'ouvrir le sac en posant la main sur son poignet. « Cette femme est à la recherche de son enfant.

— Elle a commis la négligence de l'égarer », répliqua Balan, impassible.

O'Rourke fit un pas vers le Tsigane. « On lui a volé son enfant.

— Nous sommes des Roms, dit Balan en haussant les épaules. Beaucoup de nos enfants nous sont volés. Nous avons aussi volé beaucoup d'enfants. Cela ne nous concerne pas.

— Son enfant a été volé par les strigoi, précisa O'Rourke. Les priculici... vrkolak. »

Les hommes s'agitèrent un peu, comme si un vent plus froid avait soufflé dans la vallée.

Balan fit jouer la culasse de son pistolet. Le bruit parut très fort à Kate. « Si les strigoi se sont emparés de son enfant, dit doucement le Tsigane, cet enfant est mort. »

O'Rourke se rapprocha encore d'un pas. « Son enfant est un strigoi, dit-il.

— Devel, chuchota le voïvode Cioaba, et il fit les cornes en direction de Kate.

— Quand on aura rejoint nos amis à Chisineu-Cris, on vous paiera mille dollars de plus à cause du danger que vous avez couru cette nuit, dit O'Rourke.

— On abandonne vos cadavres ici et on a tout votre argent, répliqua Balan en ricanant.

— Oui, et vous aurez montré que les Roms n'ont pas d'honneur », dit O'Rourke. Il attendit une minute avant de poursuivre. Pendant ce temps, Kate n'entendit plus que la rivière invisible qui glougloutait derrière eux. « Et vous aurez aidé les strigoi et les bureaucrates de la Nomenklatura qui les servent. Si vous nous laissez partir, nous reprendrons l'enfant aux strigoi. »

Balan regarda Kate, puis le prêtre, et dit quelque chose à son père. Le voïvode Cioaba répondit fermement en hongrois.

Balan fourra le pistolet dans sa veste froissée. « Mille dollars américains, en liquide », dit-il.

Comme s'ils ne s'étaient arrêtés que pour se dégourdir les jambes, les hommes revinrent à leurs véhicules. Kate s'aperçut que ses mains tremblaient lorsque O'Rourke et elle remontèrent dans la voiture en même temps que Balan et son père. « Qu'est-ce que c'est, un strigoi ? chuchota-t-elle.

— Plus tard. »

Les lèvres du prêtre bougeaient quand la Land Rover se mit à rouler vers le timide soleil levant, et Kate comprit qu'il priait.

Le village de Chisineu-Cris se trouvait sur l'autoroute E 671, au nord d'Arad, mais les Land Rover ne dépassèrent pas les abords de la ville.

La Dacia bleue de Lucian les attendait près de l'église, dans le quartier ouest, là où il avait dit qu'il serait ; on avait cloué des planches en travers de la porte de l'édifice. Il faisait juste assez jour pour voir le jeune homme sourire quand il reconnut Kate.

O'Rourke paya les Tsiganes pendant que Lucian l'étreignait à l'étouffer. Puis il serra vigoureusement la main du prêtre et embrassa de nouveau Kate.

« Ouais, super, vous avez réussi. Vous vous êtes insinués dans les bonnes grâces des Tsiganes. Remarquable. »

Kate s'appuya contre la Dacia et regarda les Land Rover repartir en cahotant vers la campagne boisée. Elle aperçut pour la dernière fois le sourire doré de Cioaba. Puis elle se tourna vers Lucian. La coupe de cheveux du jeune étudiant en médecine était encore plus austère, presque skinhead, et il portait une veste de base-bail.

« Vous avez fait bon voyage ? » demanda-t-il.

Kate se plia en deux pour monter à l'arrière de la Dacia et Lucian se laissa tomber sur le siège du conducteur, tandis que le prêtre jetait les sacs à côté d'elle.

« Je vais dormir jusqu'à ce qu'on arrive à Bucarest », dit-elle en posant la tête sur le vinyle craquelé du dossier.

24

Kate se trouvait de nouveau dans l'Orient-Express, mais ne se souvenait pas comment elle était arrivée là, ni pourquoi. Le compartiment était encore plus petit que celui dans lequel O'Rourke et elle avaient voyagé de Budapest à Lokoshaza et il ne comportait même pas de fenêtre. Il y avait si peu de place qu'assis face à face, leurs jambes s'emmêlaient pratiquement. La couchette de Kate semblait plus large que celle de O'Rourke et était déjà prête pour la nuit, avec la couette dorée et les oreillers gigantesques que Tom et elle avaient achetés à Santa Fe, quelques années auparavant. Il faisait aussi plus chaud que dans le compartiment précédent, bien plus chaud.

Ils ne disaient rien et se laissaient secouer par le train, d'avant en arrière, de gauche à droite. A chaque mouvement, leurs jambes se touchaient encore plus – d'abord leurs genoux, puis leurs cuisses. Elles ne se frottaient pas de leur plein gré, mais le doux balancement du train les obligeait à entrer en contact, passivement, avec insistance, inexorablement.

Kate avait très chaud. Elle ne portait pas le pantalon en lainage avec lequel elle avait voyagé jusqu'à maintenant, mais une petite jupe ocre à laquelle elle tenait beaucoup quand elle était étudiante. Le frottement de leurs jambes l'avait remontée sur ses cuisses. Elle s'aperçut que, chaque fois qu'elle était entraînée en avant, son genou frôlait l'aine du père O'Rourke, et que chaque fois que le rythme du train le tirait, lui, en avant, sa jambe revêtue de tissu jean remontait doucement le long de la face interne de sa cuisse à elle, jusqu'à ce que le genou du prêtre la touche presque, là aussi. Il avait les yeux fermés, mais elle savait qu'il ne dormait pas.

« Il fait chaud », dit Kate, et elle ôta le corsage que sa mère lui avait cousu quand elle était entrée à l'université privée de Boston.

On frappa à la porte en bois : c'était le contrôleur. Kate ne fut pas gênée d'être surprise en soutien-gorge, la jupe remontée jusqu'aux hanches – après tout, leur compartiment était trop petit et surchauffé –, mais elle s'étonna de voir que cet homme n'était autre que le voïvode Cioaba. Le Tsigane poinçonna leurs billets et lui fit un clin d'œil en montrant ses dents en or. Kate entendit le loquet de la porte cliqueter lorsqu'il s'en alla.

Le père O'Rourke n'avait pas bougé pendant cette visite et Kate était sûre que le prêtre priait. Puis Mike ouvrit les yeux et elle comprit qu'il ne priait pas du tout.

Il n'y avait pas de couchette supérieure, seulement celle d'en bas qui faisait au moins un mètre cinquante de large. Kate se laissa tomber sur les oreillers tandis que O'Rourke se levait, se penchait vers elle, puis se couchait sur son corps. Ses yeux étaient très gris et très passionnés. Elle se demanda ce que les siens révélaient lorsque O'Rourke remonta les derniers centimètres de jupe jusqu'à sa taille et fit habilement glisser sa petite culotte sur ses cuisses, ses genoux, puis ses chevilles. Elle ne se souvenait pas qu'il se soit déshabillé, mais s'aperçut qu'il était en slip.

Kate passa les doigts dans les cheveux de O'Rourke et attira son visage plus près du sien. « Est-ce que les prêtres ont le droit d'embrasser ? » chuchota-t-elle, brusquement terrifiée à l'idée qu'elle pouvait lui causer des ennuis avec son évêque qui voyageait dans le compartiment voisin.

« T'inquiète pas », lui répondit-il dans un murmure, son souffle caressant sa joue. « On est vendredi. »

Kate apprécia la douceur de sa bouche sur la sienne. Elle glissa la langue entre ses dents à l'instant même où elle le sentit se durcir contre sa cuisse. Tout en l'embrassant, elle passa les doigts sous l'élastique de son slip et le fit descendre d'un geste si harmonieux qu'on aurait dit que tous deux l'avaient répété pendant des années.

Elle n'eut pas besoin de le guider. Son hésitation fut infime, puis il la pénétra lentement, tendrement, tandis qu'elle l'encerclait de ses jambes. Kate laissa courir sa main sur son dos musclé et la plaqua sur la raie brûlante de ses fesses pour, chose impossible, l'attirer encore plus en elle.

Le train continuait à les bringuebaler, si bien que ni l'un ni l'autre n'avaient besoin de bouger. Il leur suffisait de s'abandonner au balancement de la couchette, au cliquetis rythmé des rails, jusqu'à ce que le mouvement s'accélère, que la chaleur moite devienne plus pressante, et le doux frottement plus ardent.

Kate allait chuchoter le nom de Mike, lorsque la porte s'ouvrit dans un craquement de serrure brisée, et le voïvode Cioaba entra avec un sourire à l'éclat doré. Derrière lui, il y avait quatre hommes de la nuit coiffés d'un capuchon noir.

Quelqu'un lui secouait le bras.

Kate s'éveilla lentement, chacun de ses sens réagissant paresseusement, les impressions sensorielles survenant séparément comme des touristes dont les montres seraient réglées sur des fuseaux horaires différents. Un moment, elle fut réveillée, quasiment réveillée, mais aussi totalement désorientée, l'esprit en rade dans ce vide sans ego qui ne dure qu'une fraction de seconde quand on sort d'un profond sommeil.

Lucian était penché sur elle, son jeune visage illuminé par la petite lampe à pétrole qu'il tenait à la main.

« Il est l'heure de se rendre au Syndicat des étudiants arabes », chuchota-t-il. Puis il posa la lampe et sortit de la petite chambre.

Kate se redressa, luttant contre le poids de la fatigue tandis que les résonances physiques de son rêve faiblissaient et s'enfuyaient. Elle ne se rappelait pas bien... avait-elle rêvé de Tom ? N'était-ce pas plutôt de O'Rourke ou de Lucian ? L'air froid de la chambre obscure la fit frissonner.

La mémoire la talonnait comme un prétendant froid et importun. Tom, Julie, Joshua ! Son bras gauche l'élança et l'atmosphère s'empuantit soudain d'une odeur de fumée et de cendres. Le chagrin menaçait de l'engloutir dans les ténèbres glacées qui l'entouraient. Les souvenirs des dernières semaines n'étaient pas des images discontinues, mais une unique masse d'un poids terrible qu'elle ne tenait à distance qu'à condition de se concentrer sur ce qu'elle faisait.

Le Syndicat des étudiants arabes.

Une fois redevenue consciente, Kate se souvint que ce n'était pas sa première nuit à Bucarest mais la troisième, même si la chambre en sous-sol où elle se réveillait n'avait rien de familier. Il pleuvait. La neige fondue fouettait la petite fenêtre percée haut dans le mur. Maintenant, elle se rappelait qu'il avait plu sans discontinuer les trois jours et les trois nuits qu'elle avait déjà passés à Bucarest.

Elle baissa les yeux et s'aperçut qu'elle était tombée endormie en plein après-midi sans avoir enlevé son pull et son pantalon en velours côtelé. Un petit miroir non encadré était posé sur le buffet délabré, près de la porte, et Kate commença à se brosser les cheveux, puis y renonça. Elle mit son sac en bandoulière et sortit rejoindre Lucian dans l'autre pièce.

L'étudiant en médecine avait trouvé pour Kate et O'Rourke un appartement en sous-sol, dans une petite rue du vieux quartier du parc du Cismigiu. Il y avait deux pièces, la minuscule chambre à coucher de Kate et la « salle de séjour » aux murs nus où O'Rourke dormait sur un divan pendant les quelques heures qu'il passait là. Les toilettes, situées au rez-de-chaussée, étaient « privées », parce que personne d'autre n'habitait la maison à cause des « rénovations » en cours ; Kate n'avait vu ni ouvriers ni traces d'un travail récent dans les pièces vides du rez-de-chaussée et du premier étage. Les gros radiateurs du sous-sol étaient aussi froids et morts que des sculptures métalliques ; la petite cheminée de la chambre de Kate constituait la seule source de chaleur. Lucian avait acheté un gros sac de charbon en les avertissant qu'il était encore illégal d'en brûler et Kate essayait de se contenter d'une brève flambée quand elle s'habillait le matin et d'un minuscule feu dans la soirée.

Il faisait très froid.

Kate frissonnait toujours lorsque Lucian la fit monter dans sa Dacia.

« Où est O'Rourke ? » demanda-t-elle. Le prêtre était sorti peu après le petit déjeuner sans dire où il se rendait.

Lucian haussa les épaules. « Probablement toujours à la recherche de Popescu. »

Kate acquiesça. L'inactivité de ces trois derniers jours l'avait presque rendue folle. Elle n'était pas sûre de ce qu'ils trouveraient en revenant à Bucarest – un indice peut-être, un signe du retour forcé de Joshua –, mais, en l'absence de tout fil directeur, elle n'avait pu que rester blottie dans le sous-sol pendant que le prêtre faisait des incursions dans la ville. Ni l'un ni l'autre n'avaient de visa, les autorités guettaient probablement l'arrivée de Kate, et il leur était impossible de demander de l'aide à l'ambassade américaine, à l'UNICEF, à l'Organisation mondiale de la santé, ou aux autres organismes

familiers.

Mais O'Rourke pouvait compter sur les quelques églises catholiques du coin et sur le quartier général de l'ordre des Franciscains en Roumanie pour établir des contacts. Et leur premier but était de retrouver M. Popescu, l'administrateur de l'hôpital où Kate avait travaillé et découvert Joshua. Ils n'avaient pas de raison particulière de croire que le fuyant petit fonctionnaire faisait partie du complot aboutissant à l'enlèvement de son fils adoptif, mais il fallait bien commencer par quelque chose.

O'Rourke ne l'avait pas retrouvé – aux prêtres amis qui s'étaient enquis de lui à l'hôpital, on avait répondu qu'il était en congé – et, au bout de trois jours, Kate avait décidé de sortir de sa cachette pour ne pas devenir folle.

La Dacia démarra après plusieurs tentatives et ils s'engagèrent en cahotant sur les pavés du boulevard Schitu Magureanu qui longeait le parc du Cismigiu. C'était la seconde semaine d'octobre, mais la plupart des arbres avaient déjà perdu leurs feuilles. La pluie glaciale bombardait de nouveau le pare-brise et seul l'essuie-glace du côté du conducteur tressautait en crissant comme un ongle contre un tableau.

« Parlez-moi du Syndicat des étudiants arabes », dit Kate.

Lucian jeta un coup d'œil sur elle. Les ombres des quelques réverbères luisant à travers le pare-brise éclaboussé de pluie marbraient le visage du jeune homme. Les rues de Bucarest étaient peu éclairées, cet automne-là, mais la Dacia avait gagné le large boulevard Gheorghe-Gheorghiu-Deh, et là régnait un peu plus de lumière. L'avenue était pratiquement vide.

« Les Arabes s'inscrivent à l'université, mais ils ne sont guère nombreux à fréquenter les cours. Ils passent leur temps à faire du change au marché noir. Le Syndicat des étudiants arabes est au centre de la plupart de ces activités. »

Kate essayait de regarder dehors, mais, en face d'elle, le pare-brise n'était qu'un rideau de pluie glaciale. Lorsqu'ils tournèrent pour emprunter l'avenue Splaiul Independentei, elle aperçut sur sa droite le sombre canal. L'incroyable masse du palais présidentiel inachevé était à peine visible par-delà les étendues de gravats, derrière les hautes palissades. Une ou deux lumières brillaient dans l'immense bâtiment, mais elles ne servaient qu'à souligner l'échelle inhumaine et désespérée de ce lieu. Kate frissonna. « Le type que nous allons voir pourrait savoir quelque chose sur Joshua ? »

— Mes informateurs disent qu'Amaddi est en contact avec la Nomenklatura. Il leur procure certaines choses au marché noir. Cela vaut peut-être la peine de lui parler... C'est de la folie d'être venue avec moi, Kate. Je pouvais...

— Je veux lui parler », dit Kate. Son ton ne laissait aucune place à la

discussion.

Lucian haussa les épaules. Il lui montra l'École de médecine lorsqu'ils passèrent devant, puis ils tournèrent de nouveau vers le nord, laissant derrière eux une rangée de résidences universitaires délabrées, et pénétrèrent dans une longue ruelle bordée d'immeubles staliniens en train de tomber en ruine. Des rideaux en loques battaient aux fenêtres sans vitres, et il y avait, dans la maçonnerie, des trous assez gros pour qu'un homme s'y glisse. La pluie s'était un peu calmée et Kate put voir de gros rats fuir le faisceau des phares. Ils s'arrêtèrent devant l'entrée d'un immeuble ; un grillage en acier se balançait au chambranle de la porte.

« Ces appartements sont vides, n'est-ce pas ? demanda Kate.

— Non. C'est la résidence universitaire des Arabes », répondit Lucian.

Kate descendit la vitre de sa portière et put distinguer la faible lueur d'une lanterne derrière les rideaux déchirés.

Lucian lui montra du doigt un bâtiment plus petit, sans fenêtres, dont les murs et l'unique porte étaient couverts de graffitis. « C'est le Syndicat des étudiants. Amaddi a dit qu'il nous recevrait là. »

Il n'y avait pas de lumière, ni dans le vestibule ni dans le corridor extérieur. Lucian alluma son briquet et Kate entrevit un carrelage sale et ébréché, un couloir encombré de caisses. Tout en suivant Lucian qui se glissait entre les cartons, elle vit qu'ils étaient marqués Panasonic, Nike, Sony et Levi's. Tout au bout, il y avait une porte en métal. Lucian frappa deux coups, attendit une seconde, puis frappa encore une fois. La porte s'ouvrit en grinçant ; Lucian éteignit son briquet et s'effaça pour laisser entrer Kate.

La pièce faisait au moins vingt mètres carrés et tout autour s'empilaient encore des cartons et des caisses. Des tables et des chaises en plastique étaient entassées d'un côté et, à l'autre extrémité, une lanterne était posée sur une table. L'homme brun et barbu qui avait ouvert leur fit signe d'avancer, puis recula dans l'ombre.

Trois hommes étaient assis à la table ; deux étaient sûrement des sbires – veste de cuir, cou plus large que le crâne, regard inexpressif –, mais le troisième était petit, avec une ombre de barbe et des cicatrices d'acné visibles de loin.

« Asseyez-vous », dit-il en anglais, et il montra à Kate et Lucian deux chaises pliantes.

Kate resta debout.

« C'est Amaddi, dit Lucian. Lui et moi, on... a fait des affaires ensemble. »

Le petit homme sourit d'une oreille à l'autre en montrant des dents très blanches. « Un lecteur de C.D. Sony... un récepteur stéréo Onkyo... cinq Levi's... quatre paires de Nike, y compris les nouvelles

chaussures de cross... un abonnement au magazine Play boy. Oui, on a fait des affaires. »

Lucian fit une grimace. « Tu as une bonne mémoire. »

Le regard du jeune Arabe se porta sur Kate. « Vous êtes américaine. »

Ce n'était pas une question, et Kate ne répondit pas.

« Que voulez-vous acheter, madame ? De l'argent, peut-être ? Je peux vous donner deux cent cinquante lei pour un dollar. Comparez cela au taux officiel de soixante-cinq lei.

— Non. Je veux acheter des informations. »

L'Arabe haussa un sourcil. « De bonnes informations, c'est un produit rare.

— Je suis prête à y mettre le prix. Lucian dit que vous êtes au service de la Nomenklatura. »

Maintenant, il souriait moins. « Dans ce pays, madame, tout le monde est au service de la Nomenklatura. »

Kate fit un pas vers la table. « J'ai des raisons de croire que certains membres de la Nomenklatura ont enlevé mon fils adoptif et l'ont amené d'Amérique à Bucarest. Ou du moins en Roumanie. Je veux le retrouver. »

Amaddi ne cilla pas pendant un long moment. Pour finir, il dit : « Et pourquoi... dans ce pays où il y a beaucoup trop d'enfants non désirés... pourquoi quelqu'un de la Nomenklatura, ou un paysan... volerait-il un enfant ? »

Kate ne baissa pas les yeux sous le regard du jeune homme. La lumière rendait son iris presque noir. « Je ne connais pas bien la raison. Mon fils... Joshua... est né en Roumanie, il y a un an. Il était dans un orphelinat, mais quelqu'un a voulu le récupérer. Quelqu'un d'important. Quelqu'un qui dispose d'assez d'argent et de pouvoir pour envoyer des agents en Amérique. Si vous avez entendu parler d'un enfant que l'on a ramené ici, je suis prête à payer l'information. »

Amaddi joignit les mains. Les deux hommes assis à côté de lui les regardaient d'un air impassible. La pièce, très tranquille, sentait les épices et le parfum trop fort d'une lotion après-rasage.

« Je ne connais pas d'enfant dans ce cas, répliqua lentement Amaddi. Mais j'ai un client qui a un rang très élevé dans... comment appeler cela ? la Nomenklatura non officielle. Si quelqu'un est au courant d'un événement aussi improbable, ce ne peut être que mon client. »

Kate attendit. Elle sentait que Lucian tentait d'attirer son attention, mais elle gardait les yeux fixés sur l'étudiant arabe. Il reprit enfin la parole :

« Mon client est un homme très puissant. Je courrais de gros risques si je vous donnais son nom. »

Kate attendit trente secondes avant de demander : « Combien ?

— Dix mille, répondit Amaddi, le visage impassible. Dix mille dollars. »

Kate fit non de la tête presque tristement. « Ce n'est pas ça dont j'ai besoin. Cette information ne me garantit rien. Cet homme peut ne rien savoir au sujet de mon enfant. »

Amaddi se contenta de hausser les épaules.

« Je veux bien vous donner cinq cents dollars contre son nom. Pour montrer que j'accepte de traiter avec un homme aussi honnête que vous. Et puis, si vous apprenez autre chose... des informations d'un intérêt indéniable pour moi... nous parlerons alors de sommes aussi considérables. »

Amaddi prit une pochette d'allumettes, l'ouvrit et se servit de l'une d'elles comme cure-dents. Il lança un bref coup d'œil à ses compagnons. « Peut-être ai-je minimisé l'importance de cette personne. Peu de gens... très, très peu... savent qu'il fait partie de la Nomenklatura. Pourtant, il est si haut placé qu'aucun de ses membres ne peut agir sans son approbation personnelle.

— Cet homme est-il également strigoi ? Ou priculici ? Est-ce un vrkolak ? » Elle s'efforçait de contrôler sa voix.

Amaddi cligna des yeux et posa la pochette. Il lança sèchement quelques mots à Lucian. Kate entendit le mot strigoi. Lucian se contenta de faire non de la tête.

« Que savez-vous des voivoda strigoi ? » demanda Amaddi à Kate.

En vérité, rien. Quand elle avait demandé à O'Rourke la signification des mots roumains et slaves dont il s'était servi pour négocier avec les Tsiganes et sauver leur vie, le prêtre avait répondu : « On peut traduire approximativement strigoi par sorciers, mais ce mot veut dire aussi esprits mauvais, abominables fantômes ou vampires. Priculici et vrkolak sont les équivalents roumains et slaves de nos vampires. » Quand Kate avait insisté, voulant savoir pourquoi l'emploi de ces mots avait impressionné les Tsiganes, il s'était contenté de répondre : « Les Roms sont superstitieux. En dépit de la rumeur selon laquelle ils auraient servi les strigoi pendant des siècles, ils craignent ces dirigeants mythiques de la Transylvanie. Vous avez entendu le voïvode Cioaba dire devel... c'est-à-dire démon... quand j'ai insinué que Joshua était un strigoi.

— Il a fait, dans ma direction, le signe qui protège du mauvais œil, avait dit Kate. Puis il nous a laissés partir. » O'Rourke s'était contenté d'acquiescer d'un signe de tête.

Amaddi se leva et tapa sur la table, tirant brusquement Kate de sa rêverie. « Femme, je vous ai demandé, que savez-vous des voivoda strigoi ? »

Kate résista à l'envie de reculer devant la véhémence qui se peignait sur le visage du jeune Arabe. « Je pense qu'ils ont volé mon enfant,

répondit-elle d'une voix ferme. Et je vais le leur reprendre. »

Amaddi la regarda d'un air furieux pendant une longue minute, puis il éclata de rire, et le bruit se répercuta contre les murs en béton. « Très bien. Face à un tel courage, je vais vous livrer le nom de cet homme pour cinq cents dollars. Et nous traiterons d'autres affaires à l'avenir... si vous survivez. » Il rit de nouveau.

Kate compta les cinq cents dollars et les garda jusqu'à ce que Amaddi sorte un stylo à encre de sa poche et écrive un nom et une adresse sur un petit morceau de papier. Lucian regarda le nom, puis hocha la tête pour que Kate donne l'argent.

Amaddi les accompagna jusqu'à la porte de la salle. « Traduisez à votre amie américaine le vieux proverbe roumain, dit-il à Lucian. Copilul eu mai multe moase ramana eu buricul ne taiat. »

Lucian hocha la tête et s'engagea dans le sombre couloir.

Dans la Dacia, sous une pluie battante, Kate poussa un grand soupir. « Tu as reconnu le nom qu'il a écrit ?

— Oui, répondit Lucian, qui ne souriait plus. Il est très connu à Budapest. Mon père le fréquente.

— Et tu penses qu'il peut vraiment être un membre de cette Nomenklatura secrète ?

— Je l'ignore, Kate. Je n'en sais rien. Mais cela nous donne un début de filière.

— Et quel est le proverbe qu'Amaddi m'a jeté à la figure ? »

Lucian mit la voiture en marche. « Copilul eu mai multe moase ramana eu buricul ne taiat... cela ressemble au vôtre... comment est-ce déjà ? « Abondance de cuisiniers gâte la sauce », c'est bien ça ? Seulement, celui-là se traduit littéralement par : « Quand il y a trop de sages-femmes, on oublie de couper le cordon ombilical de l'enfant. »

— Ah, Ah », dit Kate.

Ils revinrent en silence par les rues désertes.

O'Rourke les attendait dans la cave froide et sombre. Il avait les yeux rouges, n'était pas rasé, mais portait toujours son costume noir avec son faux col. Affalé dans le vieux fauteuil, il se contenta de regarder fixement Lucian tandis que les nouveaux arrivants s'affairaient pour allumer le feu dans l'autre pièce et mettre une casserole de soupe sur le réchaud.

« Avez-vous trouvé Popescu ? demanda Kate.

— Non. J'ai passé toute la journée à Tirgoviste.

— A Tirgoviste ? » Kate se souvint alors que Joshua venait de l'orphelinat de cette ville, située à quatre-vingts kilomètres au nord-ouest de Bucarest. « Vous avez découvert quelque chose ?

— Oui, répondit O'Rourke d'une voix très lasse. Les employés de l'orphelinat ne savent toujours rien sur les parents de Joshua. On l'a

trouvé dans une ruelle, près de l'orphelinat.

— Quel dommage », dit Lucian en goûtant la soupe avec une cuillère en bois. Il fit la grimace. « J'espère que vous deux, vous savez apprécier une pâtée insipide.

— Mais j'ai donné un bakchich au concierge pour qu'il me fournisse une description des deux hommes qui ont organisé le transfert de Joshua de Tirgoviste à Bucarest. Il a pu le faire parce qu'ils sont venus eux-mêmes.

— Et alors ? » dit Kate. Elle sortit le bout de papier de la poche de son manteau. Si les dieux lui étaient favorables, Lucian pourrait dire si cet homme correspondait à la description.

« L'un était d'âge mûr, petit, gros, trop empressé, avec des cheveux luisants et un penchant pour les Camel.

— C'est Popescu, dit Kate.

— Oui. L'autre était jeune, roumain aussi, mais parlait parfaitement l'américain. Le concierge dit qu'il l'a entendu plaisanter en anglais avec l'administrateur de l'orphelinat. Il portait un jean coûteux... un Levi's... et des chaussures de sport américaines, celles qui ont une déferlante sur le côté. Des Nike. Popescu et lui ont emmené Joshua dans une Dacia bleue. »

Kate se retourna pour regarder fixement Lucian.

Le jeune homme remit la cuillère en bois dans la soupe. « Hé, dit-il, il y a un million de Dacia bleues dans ce pays. »

O'Rourke se leva. « Mon concierge a surpris une partie de la conversation pendant qu'ils préparaient Joshua pour le voyage, ajouta-t-il. Le jeune Roumain qui parlait l'anglais sans accent était étudiant en médecine. Il a plaisanté en disant que s'il ne trouvait pas une riche Américaine pour acheter le bébé, il pourrait toujours vendre l'enfant aux vivisectionnistes de l'École de médecine. »

Lucian recula vers la porte. Kate lui coupa le chemin.

« Le concierge m'a dit que Popescu a appelé le jeune homme par son nom pendant qu'ils comptaient l'argent destiné à soudoyer l'administration de l'orphelinat, continua O'Rourke. Il se prénomme Lucian. »

Rêves de Fer et de Sang

Ma vie, maintenant, n'est plus faite que de rêves et de chuchotements. Je rêve de jours et d'ennemis depuis longtemps

disparus ; les chuchotements, dans le couloir, dans les escaliers, et dans ma chambre même, comme si je n'étais qu'un cadavre, tournent autour de la récupération de l'enfant pour la cérémonie de l'investiture. Ceux qui chuchotent ont un petit air supérieur. Ils s'émerveillent de l'intelligence qu'ils ont déployée pour reprendre le bébé. Ils ne disent pas qu'ils l'avaient perdu, ne parlent pas de l'identité des ennemis qui l'avaient enlevé. Ils n'imaginent pas, ou ne semblent pas se rappeler, l'épouvantable courroux qui se serait abattu sur eux, quel terrible tribut ils auraient dû payer si moi, Vlad, avais appris l'incompétence de mes subalternes.

Peu importe. Je ne suis plus l'ancien Vlad. La lente érosion des décennies et des siècles a fait son travail.

Mais mes rêves sont des souvenirs intacts de plusieurs de ces siècles et, dans mes rêves, je me vois pour la première fois. J'écoute les chuchotements pendant qu'on organise les derniers détails de la cérémonie, pendant que ma famille discute pour savoir si son père sera présent dans son état actuel de mourant détaché de tout. Mais, même lorsque je surprends ces chuchotements, ce sont les rêves qui captent mon attention.

Michael Beheim, le poète lauréat de Frédéric III, a narré ma rencontre avec trois bénédictins déchaussés, en 1461 : frère Hans le Portier, frère Michael et frère Jacob. C'est le troisième moine, frère Jacob, qui a raconté l'histoire à Beheim, et leur version altérée a été rédigée, citée et racontée pendant cinq siècles. On décèle l'impartialité de l'écrivain rien qu'au titre original du poème qu'il chanta au saint empereur germanique en 1463 : Histoire d'un fou sanguinaire appelé Dracula de Valachie.

Peu d'hommes ont pris la peine de contester la relation de frère Jacob telle que l'a retranscrite le poète. Aucun n'a jamais entendu le compte rendu intégral jusqu'à maintenant.

Voici quelles étaient les circonstances : en ces jours-là, l'évêque de Lubiana, Sigismond de Lamberg, profita de la rumeur qui courait, selon laquelle les moines de l'abbaye slovène de Gorion, dans la ville de Gornigrad, auraient adopté la réforme illégale de saint Bernard, pour les chasser du monastère et se l'approprier. Trois de ces moines — frère Hans le Portier, frère Michael et frère Jacob — s'enfuirent et traversèrent le Danube pour gagner le monastère franciscain de ma capitale, la cité de Tirgoviste.

Je fus contraint de me convertir au catholicisme pour des raisons politiques, mais je détestais cette vile religion, et elle ne me plaît pas plus aujourd'hui. A cette époque, l'Eglise était simplement pour moi un pouvoir rival, et impitoyable, en dépit du mal qu'elle se donnait pour masquer ses machinations cupides sous des apparences de piété.

Je doute que cela ait changé. Et les pires, c'était encore les Franciscains. Leur monastère de Tirgoviste était une épine dans ma chair que je tolérais parce que l'arracher m'aurait causé bien plus d'ennuis politiques que de soulagement. Les gens du peuple aimaient ces franciscains serviles, plongés dans la prière et le jeûne, bien qu'ils les saignassent avec leurs aumônes, leur dîme, et leurs incessantes pleurnicheries pour obtenir encore plus d'argent. En ces temps, l'Église de Valachie – surtout ce maudit monastère franciscain, qui, inexplicablement, en dépit de mes efforts, subsiste encore à Tirgoviste aujourd'hui – était un parasite qui se gorgeait d'un argent qui aurait mieux servi mon royaume s'il m'eût été dévolu.

Les Franciscains ne supportaient pas les Bénédictins et je les soupçonne d'avoir protégé les trois moines en fuite uniquement pour m'irriter encore davantage contre eux. Et ils ont réussi.

En rentrant de la chasse, je croisai frère Jacob, frère Michael et frère Hans à deux kilomètres environ de leur monastère. Leurs manières, qui n'avaient rien de déférent, m'agacèrent et j'ordonnai que celui appelé Michael – le plus grand des trois – comparaisse devant moi, l'après-midi même.

Beheim raconte que j'ai effrayé le moine par mon âpre interrogatoire, mais, en réalité, le frère maigrichon et moi avons eu un entretien amical en buvant de la bière chaude. Je fus courtois et parlai d'une voix douce, sans rien révéler de mon dégoût inné pour sa religion corrompue. Mes questions ne portèrent que sur la théologie. Le prosélytisme de frère Michael s'échauffait à mesure que la bière enflammait ses boyaux, mais, lorsque mes questions devinrent plus personnelles, ses petits yeux de furet se mirent à loucher d'inquiétude.

« Alors, les fardeaux de cette vie ne sont qu'un prélude déplaisant aux espérances de Vautre ? demandai-je doucement.

— Oh, oui, Monseigneur, s'empressa d'acquiescer le moine maigrelet. Notre Sauveur l'a affirmé.

— Donc, continuai-je en lui versant encore de la bière, celui qui s'efforce de raccourcir cette période pénible en dépêchant les pauvres mortels vers leur récompense avant qu'ils aient pu accumuler encore plus de péchés pourrait être considéré comme leur bienfaiteur ? »

Frère Michael ne put dissimuler un léger mécontentement lorsqu'il leva la coupe à ses lèvres. Mais le bruit qu'il fit en la vidant pouvait passer pour une affirmation. Je décidai de l'interpréter ainsi.

« Alors, poursuivis-je, on pourrait dire d'un pauvre serviteur du Seigneur tel que moi, qui a envoyé plusieurs centaines d'âmes – disons plusieurs milliers – vers leur récompense avant que le péché compromette encore plus leurs chances, qu'il est le sauveur de ces âmes ? »

Frère Michael passa la langue sur ses lèvres déjà humides. Peut-être

avait-il entendu parler de mon humour caustique. Ou peut-être la bière commençait-elle à l'affecter. Quelle qu'en soit la raison, il ne put sourire malgré ses efforts. « On peut évoquer cette possibilité, Sire, finit-il par dire. Je ne suis qu'un pauvre moine qui n'a pas l'habitude des rigueurs de la logique ou des exigences de l'apologétique.

— Si l'on accepte cette prémisse, comme tu dis, répliquai-je en souriant d'un air cordial, il s'ensuit que quelqu'un comme moi, qui a aidé des milliers d'êtres humains à se débarrasser de leur fardeau terrestre, devrait être considéré comme un saint pour toutes les âmes qu'il a sauvées avant que le péché ne les damne. Tu es bien d'accord, frère Michael ? »

Le frère maigrichon se passa de nouveau la langue sur les lèvres, ressemblant plus que jamais à un furet qui vient de découvrir qu'une cage s'est refermée sur lui pendant qu'il ne faisait pas attention. « Ah... euh... un saint, Monseigneur ? On peut énoncer cette proposition, mais... euh... eh bien, Monseigneur, la sainteté est une chose difficile et délicate à... euh... prouver, et... euh... »

Je décidai de prendre cet homme affolé en pitié. « Alors, dis-moi, repris-je d'une voix qui devenait plus acerbe ; est-ce que quelqu'un comme moi, même si la sainteté ne lui est pas garantie, trouvera le salut par Jésus-Christ ? »

Frère Michael, soulagé de m'entendre poser cette question, en bégaya presque : « Oh, oui, Sire ! Le salut est à vous comme à tout homme. Notre-Seigneur et Sauveur a déployé sa miséricorde par Sa mort sur la croix, et cette miséricorde ne peut pas être refusée si le requérant est vraiment pénitent et souhaite changer de... c'est-à-dire, Sire, si le pécheur pénitent souhaite marcher dans la grâce de l'enseignement et des commandements de Notre-Seigneur :

— Et tes compagnons, bien sûr, exprimeraient la même opinion sur mes chances de salut ? »

De nouveau, ce regard fuyant de furet. « Sire, tous mes frères connaissent l'enseignement de Jésus et la puissance de la miséricorde de Dieu. »

Je souris – sincèrement, cette fois – et ordonnai au frère maigrichon de rester là pendant que nous convoquions ses compagnons.

Les ombres du soir s'étiraient sur les pierres du sol lorsque je questionnai Hans, le frère portier, un homme plus petit et plus corpulent dont la tonsure semblait avoir été administrée avec des cisailles de jardinier.

« Messire moine, sais-tu qui je suis ?

— Bien sûr », répondit le petit homme pendant que ses deux compagnons se contentaient de nous regarder avec un peu d'inquiétude. Il n'y avait pas de crainte dans ses yeux qu'animaient les flammes de la vertu. Pas de déférence dans sa voix, ni dans sa posture.

Il ne s'adressait pas à moi en utilisant les mots traditionnels de « Sire » ou de « Monseigneur », mais je décidai de faire comme si je ne m'apercevais pas de cette absence de courtoisie.

« Tu connais ma réputation ?

— Certes.

— Tu sais qu'elle est fondée sur des réalités ?

— Si vous le dites, c'est qu'elle l'est, répliqua le petit moine en haussant les épaules.

— Elle l'est », dis-je d'une voix douce. Du coin de l'œil, je vis frère Michael blêmir. Frère Jacob, qui ressemblait vraiment à un juif était très pâle, mais impassible. « Il est vrai, continuai-je toujours sur le même ton, que j'ai torturé et tué des milliers de personnes dont beaucoup n'étaient pas coupables d'un acte déclaré contre moi ou mon régime. La plupart de mes victimes étaient des femmes – souvent enceintes – et il y avait un grand nombre de jeunes enfants. J'ai torturé, décapité et empalé de nombreuses femmes et beaucoup d'enfants soi-disant innocents. Sais-tu pourquoi, frère Hans ?

— Non. » Le petit moine corpulent se tenait debout, les mains jointes, les jambes écartées, comme pour entendre la confession d'un simple paysan.

« Parce que, si Jésus fut un bon berger, moi, je suis un bon jardinier. Pour débarrasser un jardin des mauvaises herbes, on ne se contente pas de les faucher. Un bon jardinier creuse profondément pour extirper les racines qui menacent de donner naissance à de nouvelles plantes dans les saisons à venir. N'en est-il pas ainsi, frère portier ? »

Le moine me dévisagea longtemps. En dépit de son apparence grassouillette, les os et les muscles de son visage étaient vigoureusement marqués. « Je ne suis pas jardinier, finit-il par répondre. Je suis un serviteur de Notre-Seigneur Jésus. »

Je poussai un soupir. « Alors, réponds-moi ceci, serviteur de Ton Seigneur Jésus, dis-je en essayant d'éliminer toute rudesse de ma voix. Étant donné que tout ce que Von dit de moi est vrai, que des milliers de femmes et d'enfants innocents sont morts de ma main et par mon ordre, je t'ordonne de me dire quel sera mon destin après la mort. »

Frère Hans n'hésita pas. Sa voix était calme : « Vous irez en enfer. Si l'enfer veut bien de vous. Si j'étais Satan, je pense que je ne pourrais pas supporter votre présence, même si les cris des damnés tourmentés sont, comme on le dit, une musique aux oreilles de Satan. Mais vous connaissez mieux que moi ses préférences. »

J'eus du mal à dissimuler un sourire. J'imaginais ce qu'on dirait à ma Cour et ailleurs quand je renverrais ces trois moines avec leurs ânes chargés de richesses pour leur abbé. J'admire le courage de mes ennemis.

« Alors, tu penses que je ne suis pas un saint ? » demandai-je

doucement.

Frère Hans le Portier commit alors une erreur. « Je pense que vous êtes fou, répliqua-t-il d'une voix grave, douce et un peu triste. Et j'ai grande pitié car cette folie vous conduit à la damnation éternelle. »

Ma bonne humeur disparut. J'appelai mes gardes pour qu'ils tiennent frère Hans, je pris un pieu en fer et l'empalai. Renonçant à l'indulgence relative d'un simple empalement entre ses fesses grasses, j'introduisis de courtes lances dans ses oreilles et ses yeux, et une plus longue dans sa gorge. Il se tortillait encore lorsque je lui clouai les pieds et le fis hisser au bout d'une corde, la tête en bas, comme une volaille au marché. Je convoquai ma Cour pour que tous voient cela.

Puis, devant les yeux écarquillés de frère Michael et frère Jacob, tout pâles, je demandai qu'on m'amènât l'âne du frère portier et le fis empaler dans la cour. L'opération s'avéra bruyante, et pas si simple qu'il n'y paraît.

Quand ce fut terminé, je me tournai vers frère Jacob. « Tu as entendu l'opinion de tes compagnons sur mes chances de salut. Quelle est la tienne, en la matière ? »

Il se jeta à plat ventre, face contre les pierres, dans une attitude de supplication totale. Frère Michael fit de même une seconde plus tard.

« Je vous en prie, Monseigneur ! s'écria frère Jacob d'une voix tremblante, les mains tendues et jointes si fortement qu'elles étaient aussi blanches qu'un vélin vierge. Pitié, Monseigneur ! Grâce, au nom de Dieu ! »

Je m'avançai à grands pas jusqu'à ce que mes bottes touchent la joue de chaque homme. « Au nom de qui ? » Cette question-là, je la rugis, et une grande partie de ma colère n'était pas feinte ; j'étais encore contrarié des dernières remarques que frère Hans avait proférées avant que son assurance ne se transforme en cris de souffrance.

Frère Michael ne manquait pas de repartie : « Au vôtre, Monseigneur ! Pitié, au nom béni de Vlad Dracula ! Nous vous implorons par votre nom ! »

J'entendis le respect religieux qui imprégnait sa voix. Je levai ma botte et la maintins sur le cou de frère Jacob. « Et qui prieras-tu, désormais, quand tu demanderas merci ou une intervention divine ?

— Notre Seigneur Dracula ! » souffla frère Jacob.

Je reposai mon pied à terre et appuyai mon autre botte sur le cou de frère Michael. « Quel est le seul pouvoir dans l'univers, qui peut répondre à tes prières ou les rejeter ?

— Mon Seigneur Dracula ! » réussit à dire frère Michael, l'air jaillissant de lui comme un vent puant d'une vieille vessie de vin tandis que je pesais plus lourdement sur son épine dorsale.

Un moment, on n'entendit plus, dans la cour pleine de gens, que le sang s'égouttant de frère Hans et de son âne. Puis j'ôtai ma botte du

cou de frère Michael et m'éloignai lentement pour aller m'affaler langoureusement sur mon trône. « Quittez ma ville et mon pays dès ce soir, dis-je. Vous pouvez emporter vos bêtes et autant de nourriture que vous le souhaitez pour le voyage. Si mes soldats vous trouvent dans les limites de la Valachie ou de la Transylvanie quand le soleil se lèvera au troisième matin à partir d'aujourd'hui, vous prierez votre nouveau Dieu – c'est-à-dire, moi – de mourir aussi aisément que frère Hans le Portier, ou son âne broyant. Maintenant, partez ! Et propagez la parole de l'infinie merci de Vlad Dracula. »

Ils s'en allèrent, mais, si l'on en croit les mensonges que frère Jacob dicta plus tard au poète Michael Beheim, bien trop avide de calomnie, ils ne retinrent pas la leçon.

Mais ceux de ma Cour qui étaient présents, si. Tout comme les Franciscains restés dans leur monastère de Tirgoviste. Ils boudèrent derrière leur clôture, mais se tinrent plus tranquilles à partir de ce jour.

Et la légende soigneusement aiguisée de Vlad Dracula devint plus effilée encore et alla se planter dans le cœur de mes ennemis.

25

Lorsque O'Rourke eut fini de parler, ils demeurèrent tous trois silencieux et on n'entendit plus que le sifflement de la lampe. Lucian était immobile, à mi-chemin du réchaud et de la porte, O'Rourke dans l'ombre, près du sofa, et Kate à proximité de la lanterne. Auparavant, les regards de la jeune femme étaient allés du jeune homme au prêtre, à la mine défaite, mais maintenant, ses yeux restaient fixés sur Lucian. Elle se disait : S'il s'enfuit, il faudra le poursuivre. O'Rourke a l'air épuisé. Ce sera à moi de le faire.

Lucian ne s'enfuit pas.

O'Rourke se frotta la joue, couverte d'une barbe de plusieurs jours. Rien de triomphant dans son expression, seulement de la tristesse.

Si Lucian est l'un d'eux, pensa Kate, alors ils savent où nous sommes. Les hommes en noir. Les hommes qui ont tué Tom, et Julie, et Chandra. Les hommes qui ont enlevé Joshua... Elle sentit son cœur battre plus vite et s'aperçut qu'elle serrait les poings.

Lucian avança d'un pas vers le réchaud, prit la cuillère de bois et lentement remua la soupe qui bouillait.

Kate eut envie de l'étrangler. « C'est vrai ? demanda-t-elle. Lucian,

c'était toi ? »

S'il avait haussé les épaules, elle aurait pris la chaise en bois et la lui aurait cassée sur la tête.

Il ne le fit pas. « Oui. C'était moi. » Il la regarda une seconde, puis goûta la soupe.

« Pose cette cuillère », dit Kate. Elle se surprit en train de se demander si elle pourrait s'esquiver à temps, au cas où Lucian lui jetterait la casserole bouillante à la tête.

Lucian posa la cuillère et fit un pas vers elle.

O'Rourke s'interposa juste au moment où Kate levait les poings. Lucian tourna ses mains paumes ouvertes vers eux.

« Laissez-moi vous expliquer », dit-il doucement. Son accent roumain semblait plus marqué. « Kate, je n'avais pas l'intention de nuire à Joshua... »

Elle sentit son sang-froid l'abandonner et se souvint comment elle avait appuyé sur la gâchette quand l'homme en noir avait semblé menacer son bébé, trois mois plus tôt... il y avait une éternité. Elle aurait voulu avoir une arme.

« C'est vrai, je t'assure », dit Lucian en tendant la main pour lui toucher le bras.

Elle recula. Lucian tendit de nouveau la main. « Kate, j'étais chargé de faire sortir le bébé du pays, mais je ne lui aurais pas fait de mal, jamais. »

Brusquement, O'Rourke, qui était resté immobile pendant cet échange, alla débrancher le réchaud et posa soigneusement la casserole de soupe sur un rebord carrelé, hors de portée de Lucian. « Vous avez dit que vous alliez nous expliquer. » Il croisa les bras. « On vous écoute. »

Lucian tenta de sourire. « Je crois que vous aussi, prêtre, vous avez des explications à nous donner. Après tout, ce n'est pas une coïncidence si vous...

— Lucian ! l'interrompit sèchement Kate. C'est de toi qu'il s'agit. »

Le jeune homme hocha la tête et leva de nouveau les mains, comme pour les supplier de se calmer. « D'accord... par où dois-je commencer ?

— Vous avez été chargé de faire sortir le bébé du pays, dit O'Rourke. Que voulez-vous dire par là ? Qui vous l'a demandé ? Pour qui travaillez-vous ? »

Kate jeta un coup d'œil à la porte, s'attendant presque à voir surgir les agents de la Securitate. Elle n'entendait que le sifflement de la lanterne et les battements de son cœur.

« Je ne travaille pas pour quelqu'un. Je travaille avec un groupe qui combat pour la liberté depuis des années... des siècles. »

Kate ricana. « Oui, tu es un partisan. Un guérillero. Et tu luttas

contre les tyrans en enlevant des bébés. »

Lucian la regarda. Ses yeux étaient très brillants. « En enlevant les bébés des mains des tyrans.

— Expliquez-vous », dit le père Michael O'Rourke.

Lucian soupira et se laissa tomber sur le divan. « On s'assoit ?

— Toi, tu t'assois, dit Kate en croisant les bras pour empêcher ses mains de trembler. Assieds-toi et parle.

— D'accord. J'appartiens à un groupe qui a résisté à Ceausescu quand il était au pouvoir. Avant cela, mon père et ma mère ont lutté contre Antonescu et les nazis.

— En enlevant des bébés, l'interrompit Kate.

— Seulement quand ce sont les bébés des voïvodes strigoi. »

O'Rourke changea de position, comme si sa jambe artificielle lui faisait mal. Son visage semblait énergique à la lumière de la lanterne. « Expliquez-vous.

Vous connaissez les strigoi, dit-il avec un sourire convulsif. Vous, les Franciscains, les combattez depuis des siècles.

— Lucian, dit Kate en s'interposant entre les hommes, pourquoi as-tu enlevé Joshua de l'orphelinat de Tirgoviste ? Tu travailles pour les gens de Popescu ? »

Le jeune homme rit plus naturellement cette fois. « Kate, personne ne travaille pour Popescu. Cet escroc de médecin travaille pour tous ceux qui sont prêts à le payer. Nous l'avons payé.

— "Nous", qui est-ce ? demanda Kate d'un ton brusque.

— L'ordre. Le groupe auquel ma famille appartient depuis des siècles. Nous n'avons pas seulement lutté pour la survie politique de notre pays, mais pour la survie de son âme. Derrière les Ceausescu, derrière le régime communiste, derrière Ion Antonescu, derrière tous ceux-là... il y avait les strigoi. Les êtres mauvais qui ressemblent à des êtres humains, mais qui n'en sont pas. Les Conseillers Noirs. Ceux dont le pouvoir saigne l'avenir de notre nation aussi sûrement qu'ils ont saigné l'âme de son peuple.

— Des vampires », dit Kate. Son attention était tellement fixée sur Lucian que la périphérie de son champ visuel semblait s'effacer.

Cette fois, le jeune homme haussa les épaules. « C'est le nom qu'on leur donne à l'Ouest. La plus grande partie du mythe, c'est vous qui l'avez inventée... les dents pointues, la cape d'opéra... Bela Lugosi et Christopher Lee. Votre Nosferatu et vos vampires sont des contes pour effrayer les enfants. Nos strigoi ne sont que trop réels.

— Pourquoi te croirais-je ?

— Tu n'es pas obligée de me croire, Kate. Tu étais la seule personne capable de découvrir par elle-même la vérité au sujet des strigoi. Vas-y... dis ce que tes amis chercheurs et toi avez trouvé dans ton fameux CCM d'Amérique. Dis-le ! » Il n'attendit pas sa réponse. « Tu as

découvert le système immunitaire d'un enfant qui • peut se réparer lui-même, inverser les effets des déficits immunitaires mixtes et graves... à condition qu'il ait du sang. »

Kate essaya de déglutir, mais elle avait la gorge trop serrée.

« As-tu isolé le mécanisme d'absorption du sang par la paroi stomacale ? demanda Lucian. Moi, oui. Dans les cadavres de leurs morts et les corps de leurs vivants... comme Joshua. As-tu dépisté le processus d'immunoreconstruction dans les cellules T et B lorsque le rétrovirus revivifie la voie de la purine ? Suis-je vraiment obligé de te convaincre qu'il existe des êtres humains qui reconstruisent leur corps en utilisant les propriétés de l'ADN du sang des autres ? Qui possèdent d'étonnantes capacités régénératrices ? Qui peuvent – théoriquement – vivre pendant des siècles ?

— Pourquoi est-ce que Popescu et toi, vous avez retiré Joshua de l'orphelinat de Tirgoviste ? Pourquoi me l'avoir amené et avoir tiré les ficelles pour que je l'adopte ? »

Lucian soupira. Sa voix était lasse : « Tu connais la réponse, Kate. Tu as vu l'équipement médical de ce pays. Tu sais que la maladie des strigoi ressemble au VIH. Nous sommes certains que le rétrovirus des strigoi » a d'étonnantes propriétés. Mais ce pays n'a pas les moyens d'effectuer des recherches sérieuses en thérapie génique. Bon Dieu, Kate, tu as vu nos toilettes... est-ce que tu crois vraiment qu'on pourrait construire un labo de classe VI opérationnel et le faire fonctionner ?

— "Nous", qui est-ce ? répéta O'Rourke. Qu'est-ce que c'est que cet ordre ? »

Lucian regarda le prêtre qui le dominait de sa haute taille. « L'ordre du Dragon. »

Kate s'entendit hoqueter. « J'ai lu que Vlad l'Empaleur appartenait à ce...

— Il l'a profané. » Pour la première fois ce soir-là, Lucian manifesta de la colère. « Vlad Dracul et son bâtard de fils ont pissé sur tout ce que l'ordre représentait... représente.

— Et que représente-t-il ? » demanda O'Rourke.

Lucian sauta si vite sur ses pieds que Kate crut qu'il allait les attaquer, O'Rourke et elle. Mais le jeune homme arracha les boutons de sa chemise et leur montra sa poitrine.

L'amulette dorée étincela : un dragon, serres recourbées, corps enroulé, cercle d'écaillés en surimpression sur une double croix. Elle était très ancienne, et les mots inscrits sur la croix presque effacés. « Allez-y, dit Lucian à O'Rourke. Vous connaissez le latin.

— Oh ! "grande est la miséricorde de Dieu", dit O'Rourke. Et "Juste et fidèle" ». Il recula. « Fidèle à qui ?

— Au Christ profané par Vlad Dracul et sa progéniture. » Lucian

referma sa chemise en reboutonnant le seul bouton qui restait. « Au peuple pour la défense duquel l'ordre a été créé.

— Défendre le peuple en enlevant des bébés », dit Kate d'une voix lourde de sarcasme.

Lucian se retourna brusquement vers elle. « Oui ! Si le bébé est le futur prince des voïvodes strigoi. »

Kate se mit à rire. Elle recula jusqu'à ce qu'elle sente la chaise en bois derrière ses mollets et elle se laissa tomber dessus en riant toujours. Elle ne cessa que lorsque son rire commença à ressembler à des sanglots. « Tu as enlevé le bébé de Dracula pour que je puisse l'adopter...

— Oui. » Lucian se lissa les cheveux en arrière avec les deux mains. Elles tremblaient un peu. Il désigna O'Rourke d'un hochement de tête. « Interroge-le, Kate. Il sait plus de choses que tu ne le crois. »

Elle regarda le prêtre.

« Les Franciscains d'ici ont entendu parler des strigoi pendant des siècles, dit-il. Ainsi que de l'ordre du Dragon.

— Comment savoir que tu n'es pas un strigoi ? demanda Kate sans quitter le jeune étudiant en médecine des yeux.

— As-tu vu le remake qu'a fait John Carpenter du film d'Howard Hawks intitulé The Thing ?

— Non.

— Merde, dit Lucian. Tant pis... En tout cas, dans le film, ils savent lesquels d'entre eux sont vraiment humains en analysant leur sang. Je suis prêt à passer le test, si vous voulez.

— Vous parlez sérieusement, n'est-ce pas ? répliqua O'Rourke en haussant un sourcil.

— Et comment, prêtre. Je peux me porter garant pour Kate, mais, je suis moins sûr en ce qui vous concerne.

— Que prouverait une analyse ? dit Kate. Même si ton sang ne montre aucun signe du rétrovirus, tu peux travailler pour les... strigoi. »

Lucian hocha la tête. « Oui. Mais au moins, tu sauras si j'en suis un ou pas. »

Kate soupira et se frotta le visage. « J'ai l'impression que je vais devenir folle. » Elle leva brièvement les yeux sur Lucian. « Tout ce qui s'est passé avec Amaddi ce soir... c'était une espèce d'arnaque préparée à l'avance ?

— Non. Mon père et d'autres membres de l'ordre savent depuis un certain temps qu'Amaddi est en contact avec le strigoi de la Nomenklatura. Mais aucun de nous n'a jamais pu le contacter.

— Pourtant, tu as fricoté avec lui.

— Pour gagner sa confiance.

— Alors, le nom qu'il nous a donné est bon ? demanda Kate.

L'homme est vraiment un strigoi ?

— Depuis ces derniers mois, les strigoi comme les quelques membres survivants de l'ordre ont dû se cacher. Si cette personne est strigoi, cela explique pas mal de choses.

— Je ne crois pas un mot de tout cela, dit Kate. Mais si c'est vrai... tu viens de dire que tes parents sont membres de l'ordre du Dragon... peuvent-ils nous aider à retrouver cet homme ? » Kate n'avait rencontré les parents de Lucian qu'une seule fois, mais elle avait passé un agréable après-midi à boire un vin délicieux et à manger des friandises faites à la maison dans un ravissant vieil appartement des quartiers est de Bucarest. Le père, un intellectuel, un écrivain, semblait être un homme doué d'une grande sagesse et d'un ascendant certain.

« Les strigoi ont assassiné mes parents en août, dit Lucian d'une voix calme. La plupart des membres de l'ordre habitant Bucarest ont été traqués, capturés et tués. Beaucoup ont simplement disparu. Les cadavres pendus de mes parents ont été laissés dans l'appartement afin que ma sœur ou moi les trouvions. Un avertissement. Les strigoi retrouvent de l'assurance en ce moment. »

Kate lutta contre l'envie de serrer Lucian dans ses bras ou de lui caresser la joue. Il ment peut-être. Son instinct lui disait que non.

« Vous parlez de l'administrateur de l'hôpital... Popescu... au passé, dit O'Rourke.

— Oui. Il est mort. La police a trouvé son corps, vidé de son sang, la semaine où ce M. Stancu – l'homme du ministère que vous connaissez – a fini sur la table de dissection de l'École de médecine.

— Pourquoi ont-ils tué Popescu ? » demanda Kate. Elle trouva la réponse une seconde avant que Lucian ne réponde.

« Ils ont suivi la piste de l'enfant... de Joshua... de l'orphelinat à l'hôpital de Popescu. Je suis sûr que la fouine leur a dit tout ce qu'il savait sur toi... et sur moi... avant qu'ils lui tranchent la gorge.

— Et depuis, vous vous cachez ? demanda O'Rourke.

— Oui, depuis que Kate est partie. J'ai supplié mes parents et mes amis de fuir, mais ils étaient têtus... et braves. » Lucian se détourna, mais pas avant que Kate voie ses yeux se remplir de larmes.

Les strigoi sont peut-être d'excellents comédiens, pensa-t-elle. Elle était épuisée. L'odeur de la soupe chaude lui faisait un peu tourner la tête.

« Ecoutez, dit Lucian en s'asseyant sur le bras du sofa, les mains posées sur les genoux. Je ne peux pas vous montrer d'autres preuves que ceci... (il se frappa la poitrine) pour vous prouver que j'appartiens à l'ordre, ou que l'ordre existe. Mais, servez-vous de votre bon sens. Pourquoi, si j'étais un strigoi, aurais-je aidé Kate à faire sortir Joshua en fraude de l'hôpital et à l'adopter ?

— Nous ne savons même pas si vos strigoi existent, dit Kate.

— Oui. Mais cela, je peux vous le prouver. »

Kate et O'Rourke attendirent.

« Allons à l'École de médecine faire une analyse de sang qui prouvera que je ne suis pas un strigoi. L'équipement est rudimentaire, mais un simple test interactif montrera si mon sang présente les réactions du rétrovirus des strigoi.

— Le virus J, dit doucement Kate.

— Pardon ?

— Le virus J. On lui a donné ce nom au CCM.

— D'accord. Faisons le test du virus J, et ensuite, surveillons la maison de l'homme dont Amaddi t'a vendu le nom. Suivons-le partout où il ira.

— Pourquoi ? demanda O'Rourke.

— Parce que si c'est un strigoi, il nous mènera aux autres. Mon père était certain qu'ils avaient choisi Joshua pour la cérémonie de l'investiture... et ils doivent être en train de l'organiser.

— Qu'est-ce que ?... commença Kate.

— Je vous expliquerai pendant qu'on ira à l'École de médecine », répondit Lucian. Il remit la soupe sur le réchaud et le rebrancha.

« Que faites-vous ? s'exclama O'Rourke.

— Pour aller à la chasse aux vampires, je préfère avoir quelque chose dans l'estomac. » Lucian ne souriait pas lorsqu'il se mit à tourner la soupe.

L'École de médecine n'était pas éclairée, sauf dans l'aile sud où un vigile faisait un petit somme. Lucian leur fit traverser un jardin jonché de feuilles mortes jusqu'à l'entrée du sous-sol. Là il sortit de sa poche un lourd trousseau de clés et ouvrit un portail qui, se dit Kate, aurait mieux convenu à un château gothique qu'à une université.

Le couloir étroit, encombré de sièges cassés et de pupitres couverts de toiles d'araignées, sentait la crotte de rat. Lucian avait apporté un stylo-torche. Il ouvrit une porte grinçante.

Qui nous attend ? se demanda Kate. Elle essaya de croiser le regard du prêtre, mais il semblait perdu dans ses pensées.

La pièce devait être une annexe de la bibliothèque car elle abritait des textes médicaux encore plus anciens – Kate huma une odeur de moisissure et vit des crottes de rats –, mais on y avait apporté un lit de camp avec des couvertures, une lampe de chevet et une plaque chauffante. Kate remarqua des livres de poche américains empilés à côté des ouvrages de médecine.

« Vous vivez là ? demanda O'Rourke.

— Oui. Les strigoi ont saccagé mon appartement, terrorisé mes amis, et... je vous ai parlé de mes parents. Mais ils n'ont fait que passer à

l'École de médecine. » Il sourit. « Si je retournais aux cours... eh bien, une douzaine de mes professeurs et "amis" les en informeraient... mais cette aile est déserte la nuit. » Il éteignit la lumière, les remmena dans le couloir, puis leur fit monter deux volées de marches dans l'obscurité.

Une fois arrivée au labo, Kate dit : « Je ne comprends pas. Les strigoi commandent à la police et aux gardes-frontière ? La police en fait partie ? »

Lucian, qui était en train d'installer son microscope et le reste des appareils, s'arrêta. « Non. Mais dans ce pays... et d'autres, paraît-il... tout le monde est appelé à travailler pour les strigoi un jour ou l'autre. Ils commandent à ceux qui commandent. »

Kate avait du mal à croire que cet endroit constituait le laboratoire d'une école de médecine ; c'était un déballage de microscopes optiques d'avant la Deuxième Guerre mondiale, de bechers fêlés, de tubes à essai poussiéreux, de paillasses ébréchées. Cela ressemblait à l'image cauchemardesque d'un labo de lycée dans un ghetto américain abandonné. Mais Lucien avait dit que c'était le laboratoire de l'École de médecine.

« Alors, Ceausescu était un strigoi ? demanda O'Rourke.

— Non. Ceausescu... le couple Ceausescu... était l'instrument des strigoi. Ils obéissaient aux ordres du chef des voïvodes strigoi.

— Le Conseiller Noir, dit O'Rourke.

— Alors, le Conseiller Noir existe bien ? demanda le prêtre.

— Oh, oui », dit Lucian. Il installa un antique autoclave sur la paillasse et le brancha. « Kate, peux-tu nous dénicher des lancettes ? »

Kate regarda autour d'elle, à la recherche de sachets stériles, mais Lucian dit : « Non, elles sont dans l'évier. »

Une cuvette en email ébréchée contenait plusieurs lancettes en acier. Elle la tendit à Lucian en secouant la tête. Il la mit dans l'autoclave qui commençait à bourdonner.

« Ce test n'est pas concluant, dit-elle. Il ne prouve rien.

— Je crois que si. » Lucian ferma les stores des fenêtres et alluma une lampe sur la table du microscope. « Et puis, j'ai autre chose à vous montrer. » Il s'accroupit devant un petit réfrigérateur et en sortit une fiole. « Du sang normal », dit-il. Il se servit d'un compte-gouttes pour préparer trois lames de sang. Puis il sortit les lancettes de l'autoclave et prit de l'alcool et des tampons sous la paillasse. « Qui commence ?

— Qu'est-ce que nous sommes censés voir ? demanda O'Rourke. Des plaquettes de petits vampires sautillant dans nos globules rouges ?

— Vous voulez bien lui expliquer, Kate ? dit Lucian.

— Quand Chandra... quand les experts de notre CCM ont isolé le virus J, c'est devenu facile après coup de remarquer son effet sur les échantillons de sang d'immunodéficients. Le virus J... en réalité, c'est

un rétrovirus... lie la glycoprotéine gpl20 aux récepteurs CD4 dans les lymphocytes qui activent les cellules T...

— Holà, oh, dit O'Rourke. Vous voulez dire qu'il vous suffit de regarder des échantillons de sang dans un microscope pour dire si les gens sont des strigoi ? »

Kate s'arrêta et regarda Lucian. « Ce n'est pas si simple. Nous ne pouvons pas nous contenter de jeter un coup d'œil dans l'oculaire, mais... oui, nous pouvons dire la différence quand le rétrovirus J et les globules rouges étrangers réagissent les uns sur les autres. »

Lucian mit la première lame en place. « As-tu constaté le pourcentage stupéfiant de cellules contaminées ? demanda-t-il à Kate.

— On l'a estimé à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda O'Rourke.

— Le rétrovirus VIH envahit environ une cellule CD4 sur cent mille, expliqua Kate. Cela fait beaucoup quand on sait combien de milliards de cellules nous avons. Mais le virus J... il est bien plus avide. Il essaie de contaminer tous les globules rouges étrangers qu'il rencontre. »

O'Rourke fit un pas pour s'écarter de la paillasse. Son visage semblait très pâle au-dessus de son costume noir et de son col romain. « Mais il ne peut pas être aussi contagieux que cela... nous serions tous des vampires... des strigoi... si cela se passait ainsi.

— Non, pour autant que nous le sachions, il n'est pas du tout contagieux. » Kate se força à sourire. « Il est produit dans le corps de l'hôte par un trait génétique récessif-récessif complexe que nous ne comprenons pas. Il dépend aussi du déficit immunitaire de type DIMG qui fait partie du paquet cadeau.

— Ce qui veut dire ? »

Lucian répondit sans quitter l'oculaire : « Ce qui veut dire que vous devez être atteint d'une maladie du sang, rare et mortelle, pour gagner l'immortalité virtuelle issue de la même maladie. Elle n'est pas contagieuse. » Il leva les yeux. « Mais peut-être devrait-on souhaiter qu'elle le soit. Qui passe en premier ? »

Kate le désigna d'un geste.

« Terrifiant, mec », dit Lucian dans son pseudo-dialecte de tortue ninja. Il leva la lancette, se piqua le doigt, pressa pour que le sang coule et forme une traînée sur la lame, puis tendit à Kate la cuvette contenant les lancettes. « Tu t'occupes du père ? »

Kate tamponna l'extrémité du médium de O'Rourke, tira le sang, prépara la lame et fit de même pour elle en ajoutant : « Je persiste à dire que ça ne prouve rien. »

Lucian passa plusieurs minutes à traiter les prélèvements sous la surveillance de Kate. « Eh bien, au moins, ça prouve que nous ne pouvons pas voir de plaquettes de petits vampires dans mon prélèvement », dit-il enfin en abandonnant l'oculaire du microscope.

Kate se pencha à sa place pour regarder.

O'Rourke refusa de la remplacer à l'oculaire. « Je ne verrais rien, sauf mes cils. Qu'est-ce que vous faites, au juste ? »

Le sang de Kate passa sur le plateau de lames suivant. « On le prépare pour effectuer une vérification du taux de transcriptase inverse », répondit-elle.

O'Rourke parut déçu. « Alors, on ne pourrait pas voir des plaquettes de petits vampires, même en essayant ? »

— Désolé, prêtre », lança Lucian, et il apporta une centrifugeuse qui avait l'air d'avoir été conçue au Moyen Âge, pensa Kate. « Mais le test ne va pas prendre longtemps. » Il éleva une fiole propre. « Maintenant, je veux faire un autre prélèvement. »

Kate ne put se retenir de regarder par-dessus son épaule. Elle se demandait ce qu'elle ferait si quelqu'un se tenait debout dans l'ombre. « Sur qui ? »

— Justement », répondit Lucian. Il éteignit les lumières et les guida dans le couloir avec son stylo-torche, puis descendit une autre volée de marches menant à un sous-sol, plus profond.

Kate la sentit la première. « La morgue », chuchota-t-elle à O'Rourke.

Lucian s'arrêta devant la dernière porte battante. « Rien à craindre. C'est l'ex-morgue. Les professeurs et les étudiants se servent de la nouvelle, plus petite, dans l'aile ouest. Mais c'est ici que l'on garde les cadavres, en attendant de les livrer aux étudiants. Et la ville s'en sert parfois pour entreposer les corps que personne ne réclame.

— M. Stancu, du ministère ? dit Kate.

— Oui, c'est là que je l'ai vu. Mais je ne t'ai pas tout dit, Kate, dans ma lettre. Un ami de l'ordre m'avait prévenu qu'on avait assassiné Stancu. Exactement comme Popescu.

— Pourrions-nous rencontrer cet ami ? demanda O'Rourke.

— Non.

— Pourquoi ?

— Il a été tué la semaine où mes parents ont été massacrés. Ils lui ont coupé la tête. » Il ouvrit la porte et tous trois plongèrent dans des ténèbres glaciales. Des tables vides, en acier, avec des socles et des cuvettes en céramique, se dessinaient dans l'obscurité. Elles n'étaient pas propres.

« Vous savez, fit remarquer O'Rourke d'une voix blanche, nous n'avons que votre parole en ce qui concerne la mort de vos parents.

— Oui, oui, acquiesça Lucian en tendant le stylo-torche à Kate. Merci », dit-il lorsqu'elle la tint fermement. Il ouvrit une porte et tira un long plateau. Puis il souleva le drap.

« Kate, tu le reconnais ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Oui. » La dernière fois qu'elle avait vu le père de Lucian, il lui

tournait des compliments en français, riait et reversait du vin à tous les convives. Aujourd'hui, il avait la gorge tranchée en deux endroits. Sa peau était blême.

Lucian referma le tiroir et tira le suivant. « Et elle ? »

Kate regarda la femme mûre ; ce jour-là, Kate avait invité la famille Forsea à venir lui rendre visite dans le Colorado lorsque Lucian aurait terminé ses études, et la maman du jeune homme en avait rougi de plaisir. Mme Forsea s'était rendue chez le coiffeur la veille de sa visite. Kate voyait encore ses cheveux gris bouclés.

Les blessures à la gorge étaient presque identiques à celles de son mari.

« Oui », dit Kate en s'emparant inconsciemment de la main de O'Rourke et en la serrant. Et s'il s'était agi d'acteurs ? Si ces gens n'étaient pas les parents de Lucian ? Si tout n'était qu'un vaste complot ? Elle se garda bien de le dire.

Lucian referma le tiroir.

« C'est cela que vous vouliez nous montrer ? demanda O'Rourke.

— Non. » Lucian fit tinter le trousseau de clés et ouvrit une porte en acier, dans le mur du fond. Il faisait encore plus froid et plus noir dans la pièce suivante, mais Kate vit des cadrans et des diodes illuminant un cylindre métallique qui ressemblait à celui des réservoirs d'eau qu'elle avait vus dans les ranches du Colorado. Des bulles venaient crever à la surface du liquide qui glougloutait.

Deux pas de plus, et Kate s'arrêta en portant les mains à son visage.

« Mon Dieu ! » souffla O'Rourke. Il leva la main, comme pour se signer.

« Allons, chuchota Lucian. Effectuons le dernier prélèvement. » Il les poussa en avant.

Le bac d'acier, profond d'environ un mètre et long de deux, était rempli de sang. Kate ne put d'abord croire que ce liquide était du sang, malgré sa couleur, reconnaissable même dans la pénombre, et sa viscosité manifeste. « Oui, c'est du sang. Je l'ai volé à l'hôpital du quartier et ailleurs. Une grande partie vient des organismes d'aide humanitaire. »

Kate pensa aux enfants mourants qui avaient besoin de transfusions sanguines quand elle travaillait à Bucarest, en mai dernier, mais, avant d'avoir pu lancer une remarque acerbe, elle vit ce qui flottait dans la cuve, juste sous la surface agitée du liquide.

« Oh, mon Dieu. » Elle avait chuchoté. En dépit de l'horreur qu'elle éprouvait, elle se pencha pour mieux voir ce qu'il y avait là, plissant les yeux dans la lueur rouge et verte des appareils médicaux groupés à l'une des extrémités de l'auge, et dont les câbles et les fils isolés plongeaient dans le bain de sang humain glougloutant.

C'était... ou plutôt cela avait été... un homme, nu, les yeux et la

bouche grands ouverts juste sous la surface. Différentes parties de son corps brillaient sous la lumière visqueuse lorsque des courants invisibles du sang le ramenaient à la surface, puis l'immergeaient de nouveau. Il avait été tailladé de toutes parts, sans doute avec une grande arme blanche, pensa Kate, habituée aux blessures de nature criminelle.

« Une pelle aiguisée, dit Lucian, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Qui a fait cela ? » Mais Kate connaissait la réponse.

« Moi. » Son regard semblait normal, sans colère ni repentir. « Je l'ai trouvé seul, je l'ai assommé avec une pelle à long manche... je crois que vous appelez cela une bêche... puis je l'ai mis dans l'état où vous le voyez. »

O'Rourke s'accroupit près du bac. Des gouttelettes de sang éclaboussèrent sa main lorsqu'il s'agrippa au rebord. « Qui est-ce ?

— Vous n'avez pas deviné ? s'exclama Lucian en haussant les sourcils. C'est l'un des strigoi qui ont assassiné mes parents. » Il s'avança vers l'oscilloscope posé sur le chariot métallique près de la cuve et modifia l'affichage en appuyant sur un bouton.

Kate contemplait le cadavre. L'oreille gauche manquait et, de ce côté, le visage était fendu de la pommette au menton ; le cou presque tranché laissait voir l'épine dorsale lorsque le corps bougeait un peu, et de profondes entailles dans l'épaule, le bras et la poitrine mettaient au jour les ligaments et les côtes. Une large blessure baïllait à la taille et les organes internes étaient nettement visibles...

Le cadavre est ouvert comme pour une dissection.

Kate regarda Lucian. Puis elle remarqua pour la première fois ce que les moniteurs électroniques affichaient.

Elle s'écarta du bac en aspirant de manière automatique. « Il est vivant », chuchota-t-elle.

O'Rourke releva la tête, stupéfait, puis s'essuya les mains sur le côté du récipient. « Comment ce pauvre type pourrait-il...

— Il est vivant », chuchota de nouveau Kate en s'avançant vers les instruments. La tension artérielle était presque inexistante, les battements de cœur si faibles qu'ils ne s'enregistraient guère, à part quelques spasmes occasionnels, imprévisibles, lorsque le muscle cardiaque faisait entrer le sang dans ses cavités et le renvoyait dans le milieu sanguin qui l'entourait ; quant au tracé de l'électro-encéphalogramme, il ne ressemblait à rien qu'elle ait déjà vu : des pointes alpha et thêta si irrégulières et si éloignées les unes des autres que cela aurait pu être un message venu d'une lointaine étoile.

Mais ce n'était pas un tracé plat. Pas un cerveau mort.

L'être était dans un état plus éloigné de la réalité que le sommeil, mais plus éveillé que le coma. Et sans aucun doute vivant.

Kate regarda de nouveau Lucian : toujours la même expression

amicale, franche, ce doux sourire. Le sourire d'un assassin. Non, peut-être le sourire d'un sadique.

« Ils ont massacré mes parents. Ils ont pendu ma mère et mon père par les talons, ils leur ont tranché la gorge, comme on fait aux cochons, et ils ont bu le sang à leurs blessures. » Il se retourna vers le cadavre. « Cette chose aurait dû mourir il y a un siècle. »

Kate revint au bac, retroussa ses manches et introduisit ses doigts dans les lésions, entre les côtes, pour tâter le cœur de l'homme. Au bout d'un moment, elle sentit un mouvement très léger, telle une hirondelle frémissant un peu dans la paume de la main. Une seconde plus tard, les yeux blanchis bougèrent d'une manière presque imperceptible.

« Comment est-ce possible ? » dit Kate, mais elle connaissait la réponse... depuis qu'elle avait appuyé sur la gâchette du fusil de chasse de Tom et revu le même homme, la nuit de l'incendie.

Lucian désigna d'un geste les instruments. « C'est ce que j'essaie de découvrir. C'est pour cela que je ne peux pas quitter l'école. Les légendes disent que les Nosferatu reviennent d'entre les morts, mais en fait ils peuvent mourir...

— Comment ? le coupa O'Rourke. Si cet homme est encore vivant après ce... massacre, comment pourriez-vous les tuer ?

— Par la décapitation, répondit Lucian en souriant. L'incinération. L'éviscération. L'amputation multiple. Ou même la défenestration... s'ils tombent d'assez haut sur quelque chose d'assez dur. » Le sourire vacilla. « Il suffit de ne pas leur donner de sang après qu'ils ont été blessés, et ils mourront. Pas facilement, mais à la longue.

— Que veux-tu dire par "pas facilement" ? demanda Kate.

— Le rétrovirus se nourrit des globules rouges étrangers pour reconstruire son propre système immunitaire... ou un système organique tout entier, expliqua Lucian. Tu l'as constaté au niveau microscopique dans ton labo du CCM. Maintenant, tu le vois au niveau macroscopique. Mais... » Lucian s'avança vers la perfusion multiple, au-dessus du bac, et débrancha le goutte-à-goutte. « Prive-le de sang frais, du sang hôte, et le virus se nourrira de sa propre substance. »

Kate regarda l'homme couché dans la cuve. « Il se nourrirait de ses propres globules ? Il récupérerait ses propres globules rouges après que le rétrovirus y eut transcrit l'ADN ?

— Non, pas seulement les globules rouges. Le virus J s'attaque à toutes les cellules-hôtes qu'il peut atteindre, d'abord dans le système artériel, puis dans les principaux organes, et enfin dans le cerveau. »

Kate croisa les bras et secoua la tête. « C'est absurde. Cela n'a aucune valeur pour la personne. Il... » Elle s'arrêta, car elle avait compris.

« A ce niveau-là, le rétrovirus essaie seulement de survivre, lui. Ce

procédé lui accorde quelques semaines de sursis, même si le corps se décompose lentement. Peut-être quelques mois. Peut-être même... dans un corps où la transcription de l'ADN a lieu depuis des siècles... quelques années. »

Kate frissonna. O'Rourke fit un pas vers les instruments, puis recula jusqu'au bac. Il boitait visiblement. « Si je comprends bien ce que vous êtes en train de dire, tous les deux, un strigoi pourrait rester dans une espèce d'enfer physique pendant des mois ou plus après la mort clinique. Mais il ne pourrait sûrement pas être conscient ! »

Lucian montra du doigt l'électro-encéphalographe. Au moment où Kate avait palpé le cœur de l'homme, les ondes cérébrales avaient dessiné une série de pointes bien précises. O'Rourke ferma les yeux.

« Est-ce que vous torturez cet homme ? demanda Kate.

— Non. J'étudie la reconstruction. » Il ouvrit un tiroir de l'un des chariots et tendit à Kate une liasse de Polaroid. On aurait dit des photos normales d'autopsie – on pouvait voir la table d'examen en acier sous la chair blanche du cadavre –, mais le corps était bien plus mutilé que maintenant. Il y avait des blessures profondes sur les photos, qui n'étaient plus sur le torse que des cicatrices livides.

« C'était il y a seize jours, dit Lucian. Et d'après les données, je suis presque certain que le processus de reconstruction s'accélère. Encore deux semaines, et il sera de nouveau entier et en pleine forme. » Il gloussa. « Et probablement furax contre moi.

— Mais la masse corporelle..., objecta Kate en secouant la tête.

— Chaque gramme de graisse est transformé, absorbé, et remodelé par les gènes pour servir de matériau de construction là où il en faut. Oh, tu ne retrouverais pas un homme entier si je lui avais coupé les jambes ou ôté le bassin... la redistribution de la masse a ses limites... mais pour quelque chose de moins grave... voilà le résultat ! » Il s'inclina devant le bac.

« Et ils ont besoin de sang frais », dit Kate. Elle lança un regard de colère sur l'étudiant en médecine. « Est-ce le sort qui attend Joshua ?

— Non. L'enfant a reçu des transfusions, mais à l'époque où il a quitté la Roumanie, il n'avait pas encore pris part au Sacrement.

— Le Sacrement ? s'exclama O'Rourke.

— Boire du sang humain, répliqua Lucian.

— C'est un sacrilège, dit O'Rourke.

— Oui.

— L'organe fantôme, murmura Kate. Quand ils boivent du sang, le virus J effectue plus efficacement la transcription de l'ADN et l'immunoreconstruction, c'est ça ?

— Oh, oui !

— Et cela a-t-il d'autres effets ? Sur le cerveau ? Sur la personnalité ?

— Je ne suis pas un expert sur les effets de la dépendance physiologique et psychologique, répliqua Lucian, mais...

— Mais les strigoi... changent après avoir bu du sang humain ?

— Nous le pensons. »

Kate s'appuya contre l'oscilloscope. Les pointes aléatoires des pulsations envoyaient des reflets verts sur sa peau. « Alors, je l'ai perdu, murmura-t-elle. Ils l'ont transformé en quelque chose d'autre. » Elle regardait fixement un coin sombre de la grande pièce.

Lucian s'approcha d'elle, leva la main vers son épaule, puis la laissa retomber. « Non, je ne crois pas, Kate. »

Elle redressa brusquement la tête.

« Je pense qu'ils gardent Joshua intact pour la cérémonie d'investiture. Il participera alors au Sacrement pour la première fois. »

Le père O'Rourke émit un bruit sarcastique. « Vous semblez soudain fort expert en matière de strigoi.

Pas plus que vous..., prêtre, répliqua sèchement Lucian. Vous les Franciscains, les Bénédictins, les Jésuites, vous observez, vous observez, vous observez... depuis des siècles vous observez... pendant que ces animaux saignent mon peuple et mènent notre pays à la ruine. »

O'Rourke le regarda fixement sans ciller. Lucian détourna les yeux et s'affaira autour de la perfusion pour rétablir le goutte-à-goutte.

« Tu ne peux pas laisser ça... le laisser... ici, dit Kate en montrant le bac.

— D'autres tireront bénéfice de mes données, même si je meurs. Même si nous mourons tous. » Il pivota sur ses talons pour leur faire face et serra les poings. « Et ne vous inquiétez pas. Nous ne sommes pas nombreux, de l'ordre du Dragon, à avoir survécu, mais si je meurs, quelqu'un d'autre viendra ici et incinérera ce... ce dracul Je ne le laisserai pas vivre et s'attaquer à nous de nouveau. Ça, non. »

L'étudiant en médecine sortit une grande seringue d'un tiroir, tira du sang du cou de la créature, rétablit le goutte-à-goutte de la perfusion, ferma à la fois la porte intérieure et celle de la morgue, puis les reconduisit au laboratoire. Il termina le test en dix minutes et montra les résultats à Kate : trois échantillons normaux et un qui grouillait de rétrovirus J s'attaquant aux globules rouges introduits.

Lucian les fit sortir du labo et ils se retrouvèrent dans la nuit pluvieuse. Dans le parking, Kate respira à fond, laissant la douce pluie laver la puanteur de sang et de formaldéhyde qui imprégnait ses vêtements.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » demanda-t-elle. Elle était épuisée, nerveusement à bout. Rien n'était clair.

Lucian mit en route l'unique essuie-glace dont le crissement rythma la nuit comme un métronome. « L'un de nous devrait surveiller la

maison de cet homme. » Il brandit le bout de papier d'Amaddi.

« Passez moi ça », dit O'Rourke. Il regarda ce qu'il y avait d'écrit, à la faible lumière, cligna des yeux, puis éclata de rire jusqu'à s'effondrer contre les coussins durs de la banquette arrière.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Kate.

O'Rourke lui tendit le bout de papier et se frotta les yeux « Lucian, est-ce que cet homme travaille à l'ONT ?

— L'Office national du tourisme ? Non, bien sûr que non. C'est un très riche entrepreneur qui a fait du marché noir pour se procurer de l'équipement lourd... sa société subventionnée par l'État a construit le palais présidentiel et beaucoup de ces immenses immeubles vides que Ceausescu a fait bâtir dans ce quartier de la ville. Pourquoi demandez-vous cela ? »

Kate crut que le prêtre allait rire de nouveau. Il se contenta de se frotter la joue. « Ce... Radu Fortuna. C'est un petit homme, n'est-ce pas ? Basané ? Une épaisse moustache et des dents écartées ?

— Oui, répondit Lucian, perplexe. Et l'on devrait surveiller sa maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Il est presque onze heures du soir. Je vais prendre le premier quart.

— Non, répliqua O'Rourke. Nous allons surveiller sa maison tout en nous surveillant mutuellement. »

Lucian haussa les épaules et engagea la Dacia dans les rues désertes luisantes de pluie.

26

La propriété de M. Radu Fortuna se dissimulait derrière de hauts murs dans le quartier est de la capitale, habité par la Nomenklatura. Les grandes maisons comme celle-ci, situées au centre de Bucarest, avaient depuis longtemps été reconverties en ambassades ou en bureaux ministériels, mais, dans la partie la plus ancienne et la plus belle de la cité, Ceausescu et ses héritiers politiques s'étaient attribué, et avaient concédé à quelques membres de l'élite du Parti, d'admirables demeures restées inchangées depuis le règne du roi Carol, avant la Deuxième Guerre mondiale.

« Merde, murmura Lucian au volant de sa Dacia, alors qu'il longeait la propriété entourée de murs. J'aurais dû m'en douter, rien qu'à l'adresse.

— Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Kate.

Lucian fit le tour du pâté de maisons. Les rues étaient larges et désertes. « Pendant le règne de Ceausescu, personne sauf lui et ses copains de la Nomenklatura n'avait le droit de circuler ici. Ces huit pâtés de maisons étaient interdits.

— Vous voulez dire qu'on pouvait être arrêté simplement parce qu'on passait là en voiture ? dit O'Rourke en se penchant vers lui.

— Oui. » Lucian baissa la lumière de ses phares et refit le tour. « On pouvait disparaître simplement pour avoir conduit dans ces rues.

— Est-ce que cela a changé depuis la mort de Ceausescu ? demanda Kate.

— Oui. En partie. » Lucian s'arrêta et se gara en marche arrière dans une allée pratiquement dissimulée par de petits arbres encore chargés de feuilles détrempées et qui n'avaient pas été taillés depuis des dizaines d'années. Les branches raclèrent les flancs de la Dacia jusqu'à ce que seul le pare-brise émerge, leur permettant de voir les murs et le portail de la demeure de Radu Fortuna. « La Poliție et la Securitate patrouillent encore par ici. Ce ne serait pas une bonne idée de se faire arrêter, parce que je suis certainement sur leur liste de suspects, en plus, vous n'avez pas de passeport en règle. » Il recula jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir la rue qu'au travers des branches éparées.

La pluie s'arrêta au bout d'un moment, mais les gouttes tombant des branches sur le capot et sur le toit causaient presque autant de bruit. Il faisait de plus en plus froid à l'intérieur de la voiture. Les fenêtres se couvraient de buée et Lucian dut essuyer le pare-brise avec son mouchoir. Aux alentours de minuit, une voiture de police passa lentement dans la rue. Elle ne s'arrêta pas et ne braqua pas son projecteur dans leur direction.

Quand elle eut disparu, Lucian fouilla sous son siège et en sortit une grande Thermos de thé. « Désolé, mais il n'y a qu'un gobelet, dit-il en le tendant à Kate. Vous et moi, père O'Rourke, on devra boire à la bouteille. »

Kate serra le gobelet dans ses mains en essayant de réprimer leur tremblement. Depuis les révélations de O'Rourke sur Lucian, quelques heures auparavant, elle ne savait plus qui ni quoi croire. Lucian avait l'air de dire que le prêtre aussi faisait partie du complot des strigoi.

Mais elle n'avait pas la force de leur poser des questions. Joshua ! pensa-t-elle. Les yeux bien fermés, elle voyait son visage, sentait sa douce odeur de bébé, le frôlement soyeux de ses fins cheveux sur sa joue.

Elle rouvrit les yeux. « Lucian, raconte-nous une blague sur Ceausescu. »

L'étudiant en médecine tendit la Thermos à O'Rourke. « Vous connaissez celle sur Brigitte Bardot en visite dans le paradis des

travailleurs ? »

Kate fit non de la tête. Il faisait très froid. Elle voyait les projecteurs de la clôture, de l'autre côté de la rue, briller sur les bouts de fer coupants, en haut du mur. Il pleuvait de nouveau.

« Notre chef accorde une audience à Bardot et tombe amoureux d'elle dès le premier coup d'œil. Vous avez vu des photos de la regrettée Mme Ceausescu. Vous comprenez donc pourquoi. En tout cas, il essaie aussitôt de faire impression sur l'actrice française. « C'est moi qui commande ici. Je peux réaliser tous vos souhaits. – Bon, dit Bardot, ouvrez les frontières. » Pendant un instant, Ceausescu est... comment vous dites, déjà ?... déconcerté. Puis il retrouve son sang-froid et lui adresse son sourire de monstre. « Ah, dit-il dans un chuchotement de conspirateur, je vois ce que vous souhaitez. » Il lui fait un clin d'œil. "Vous voulez rester seule avec moi." »

Lucian reprit la Thermos et but son thé à petites gorgées.

Le prêtre s'éclaircit la gorge. Kate se demanda si sa jambe lui faisait mal par des nuits froides et humides comme celle-ci. Elle ne l'avait jamais entendu se plaindre, même lorsque sa claudication devenait bien visible.

« J'étais en Tchécoslovaquie au moment de Tchernobyl, dit O'Rourke. Est-ce que des histoires drôles sur cet événement ont circulé chez vous ?

— Bien sûr, répondit Lucian en haussant les épaules. Nous blaguons sur tout ce qui nous épouvante ou nous donne envie de pleurer. Pas vous ?

— Si, répliqua Kate. Comme la définition du sigle de la NASA après le désastre de Challenger, en cette même année 86... Need Another Seven Astronauts... Besoin de sept autres astronautes. »

Personne ne rit. Ils ne parlaient pas pour s'amuser.

« En Tchécoslovaquie, dit O'Rourke, après Tchernobyl, on avait créé un nouvel hymne national à l'intention de l'URSS : Pec nâm spadla, pec nâm spadla... "Notre four a explosé, notre four a explosé." C'est une chanson folk.

— Ici, ajouta Lucian, on se demandait quelles étaient les trois choses les plus courtes du monde.

— Et c'est ? demanda Kate en terminant son thé.

— La Constitution roumaine, le menu d'un restaurant polonais et l'espérance de vie d'un pompier de Tchernobyl. »

Ils restèrent sans parler, dans l'obscurité, pendant plusieurs minutes. La pluie tambourinait sur le toit.

« A votre avis, que va-t-il arriver à Gorbatchev et à l'URSS ? » demanda O'Rourke à Lucian.

L'étudiant en médecine gloussa doucement. « Ils sont morts, mais ils ne le savent pas encore. Quand Gorbatchev est revenu après la

tentative de coup d'État, en août, et qu'il a proclamé sa foi dans le marxisme, il annonçait sa propre obsolescence.

— Et la nation ? demanda Kate.

— Il n'y a plus de nation, seulement un empire qui ne peut plus terroriser ses satellites pour obtenir leur soumission. L'Union soviétique est déjà dans les poubelles de l'Histoire, comme la Roumanie socialiste. Aucun organisme n'a eu la bienséance de se rendre compte qu'elle était morte... que c'était un nosferatu. » Il tapota le volant en plastique. « Mais la Russie a Eltsine, qui est un homme ambitieux... un homme très ambitieux. J'ai vu une lueur dans son œil qui me rappelle » notre exdirigeant. Eltsine se servira de la souveraineté russe pour faire éclater l'URSS au printemps prochain.

— Si tôt ? s'exclama Kate.

— Plus tôt, peut-être, je ne serais pas étonné que l'Union des Républiques socialistes soviétiques soit officiellement enterrée au cours de l'année prochaine.

— Mais si Gorbatchev... », commença O'Rourke.

Lucian leva la main pour le faire taire, puis se pencha pour essuyer la buée sur le pare-brise.

Le portail électrique de l'enceinte de Radu Fortuna était en train de s'ouvrir. Kate se renfonça dans son siège tout en sachant que cette réaction était stupide.

Une Mercedes noire franchit la grille, tourna à gauche et s'éloigna en accélérant. Ses phares avaient balayé leur Dacia, mais elle ne s'était pas arrêtée.

« C'est lui ? » chuchota Kate.

Lucian haussa les épaules, démarra après trois tentatives et sortit de l'allée juste au moment où la Mercedes disparaissait. La Dacia émit des cliquetis et des grincements en prenant de la vitesse, phares toujours éteints. Ils s'engagèrent dans la strada Galati et aperçurent les feux arrière de la Mercedes à trois pâtés de maisons devant eux. Lucian se pencha sur le volant et accéléra, pied au plancher. La Dacia se plaignit plus fort, mais descendit la rue déserte dans un bruit de ferraille.

« Suis cette voiture », chuchota Kate.

Ils ne la perdirent pas de vue sur la strada Galati, rencontrèrent sur le boulevard Ilie Pintilie un peu de circulation – surtout des camions – à laquelle ils se mêlèrent, mais faillirent la perdre quand elle se fondit dans le flot circulaire de la piata Victoriei. Lucian tomba juste en supputant que la berline avait tourné au nord pour s'engager dans Soseaua Kiseleff, et, après un moment de tension pénible à supporter, ils la revirent qui faisait gicler de l'eau à un croisement, deux pâtés de maisons devant eux. Lucian poussa la Dacia à quatre-vingt-dix pour se rapprocher, puis il ralentit. Quelques voitures et camions qui roulaient

sur le vaste boulevard ne respectaient pas plus que lui la limitation de vitesse signalée sur les panneaux, ce qui l'aida beaucoup.

Ils restèrent en bonne position sur la route de Bucarest-Ploiesti et dépassèrent les quartiers de la ville bordés d'arbres, les immenses monuments et les grands immeubles sombres et silencieux, avant de se retrouver en rase campagne, avec des champs qui descendaient en pente de chaque côté. La Mercedes dépassa sans ralentir la sortie de l'aéroport, mais Lucian descendit à soixante en apercevant des véhicules militaires et des voitures de police le long de la route menant à l'aéroport international. Passé Otopeni, il accéléra de nouveau, ne gardant qu'un camion entre eux et le véhicule qu'ils suivaient.

« Nous ne savons même pas si c'est Radu Fortuna, dit O'Rourke.

— Et pourquoi connaissez-vous son nom ? Pourquoi avez-vous ri ? » lui demanda Kate.

Le prêtre leur parla de son premier séjour en Roumanie, deux ans auparavant, avec « le contingent international d'évaluation » du milliardaire Vernor Deacon Trent. Sa voix tremblait.

« Il est peut-être toujours ici. Plusieurs semaines après notre retour aux États-Unis, sa fondation et son entreprise ont annoncé qu'il était gravement malade. A ce jour, personne ne sait où il est ni quel est son état de santé. C'est une sorte d'Howard Hughes des années quatre-vingt-dix. »

Lucian fit non de la tête. L'unique essuie-glace allait et venait à toute allure devant lui. « Vernor Deacon Trent n'est pas un Howard Hughes. Et qu'est-ce que le camarade Radu Fortuna a à voir avec M. Trent ? »

O'Rourke lui parla du guide dogmatique de l'ONT qui les avait accompagnés durant ce drôle de périple. Lucian sourit sans joie. « Je pense que Trent et Fortuna se sont moqués de vous. »

Kate détourna les yeux de l'essuie-glace et des champs obscurs. « Tu veux dire que Vernor Deacon Trent est peut-être un strigoi ? »

Lucian resta longtemps silencieux. « L'ordre a toujours cru que Trent pouvait être l'un des premiers membres de la Famille, finit-il par dire. Il en est peut-être même le Père légendaire.

— Le Père ? s'exclama Kate, mais, à ce moment, la Mercedes quitta la route pour s'engager sur une voie secondaire.

— Merde », s'exclama Lucian. Il avait suivi le camion et dépassé l'embranchement ; il dut ralentir et trouver un endroit assez large pour faire demi-tour. Le temps que la Dacia emprunte la petite route étroite et pleine de nids-de-poule, on ne voyait plus de la Mercedes que ses feux arrière brillant faiblement au loin. Sur leur gauche, ils aperçurent des maisons villageoises et de petits immeubles plongés dans l'obscurité.

Kate jeta un coup d'œil à Podomètre. Ils avaient parcouru environ trente-cinq kilomètres.

« Je crois savoir où ils vont », dit Lucian.

Kate aperçut le panneau avant qu'ils pénétrèrent dans le second petit village. Snagov.

« J'ai lu quelque chose sur cet endroit », dit-elle.

La Mercedes tourna brusquement à une bifurcation de la route, au centre du village, et accéléra de nouveau. Lucian éteignit les phares et la suivit du mieux qu'il put. Sous la pluie, dans l'obscurité, la route défoncée était presque invisible.

« On va les perdre », dit O'Rourke, lorsque les feux arrière disparurent après un tournant.

Lucian fit non de la tête. A deux kilomètres environ, ils virent s'allumer les feux de stop de la Mercedes, puis ses phares apparurent sur la gauche, lorsque la conduite intérieure noire s'engagea dans un chemin encore plus étroit. Lucian s'approcha lentement de l'embranchement.

« Vite ! cria Kate, tandis que la voiture s'éloignait dans la longue allée.

— Je ne peux pas. C'est une route privée. Tu ne vois pas le contrôle ? »

Kate l'aperçut quand la Mercedes s'arrêta – un portail avec plusieurs véhicules garés à proximité. La lumière d'une lampe électrique brilla lorsqu'un vigile vérifia l'identité du conducteur et des passagers de la voiture. Kate distingua les lumières d'une immense demeure, à trois cents mètres environ de la grille.

« Merde, souffla Kate. Y a-t-il un autre moyen d'arriver jusqu'à cette maison ?

— Je ne pense pas que ce soit la bonne destination », répondit Lucian en tambourinant sur son volant ; il avait l'air de réfléchir tout haut. Des phares surgirent soudain, loin derrière eux. « Nom de Dieu. Accrochez-vous. » Il fonça sur la grande route en faisant crisser les pneus dans les tournants. La Dacia rebondissait en roulant sur de brusques déclivités. Les dernières lumières disparurent et la forêt se referma sur eux de chaque côté.

« Je veux retourner là-bas, dit Kate, le cœur battant de déception et de colère. S'il y a une chance pour que Joshua soit dans cette maison, je veux y retourner, même si, pour cela, il faut que je traverse les champs à pied. »

Lucian ne ralentit pas. « Cette résidence donne sur le lac. Je connais un autre chemin. »

Il n'y avait pas de circulation sur cette route qui longeait une voie de chemin de fer et qui se dégrada dès qu'ils sortirent du village. Après deux ou trois kilomètres, juste au moment où elle allait traverser la

voie, Lucian tourna à gauche dans un chemin encore plus étroit. Le gravier et les flaques faisaient du bruit sous les roues. Il alluma les feux de position en avançant lentement sous une voûte de branches nues ruisselantes.

« C'est une sorte de forêt domaniale », dit-il, en essayant d'éviter des fondrières grandes comme des petits lacs. Pour finir, il jura et alluma les phares.

Ils passèrent sous une arche en bois branlante portant des lettres à demi effacées, et la petite route ne fut bientôt plus qu'un large chemin de terre de l'épaisse forêt. Juste au moment où Kate se demandait si Lucian savait où il allait, ils se retrouvèrent sur de l'asphalte et croisèrent un bâtiment en stuc, sombre et silencieux, sur leur gauche.

« Restaurant et pension de famille, dit Lucian, sans même y jeter un coup d'œil. C'est fermé depuis que Ceausescu est mort. » Plusieurs chemins partaient à droite et à gauche, mais Lucian resta sur le plus large. Kate vit des tables de pique-nique renversées et des pelouses parsemées de mauvaises herbes. L'endroit ressemblait à un parc national américain abandonné depuis des dizaines d'années.

Brusquement, Lucian ralentit, s'arrêta, recula, puis tourna à gauche sur un chemin asphalté guère plus large qu'un sentier pédestre. Il se terminait en pente à une centaine de mètres et le gravier crissa sous les roues. De l'eau luisait faiblement entre les arbres, juste devant eux.

Lucian gara la voiture. « Inutile de se presser. » Il fouilla dans la boîte à gants et en sortit une lampe de poche, et quelque chose de plus lourd. Kate cligna des yeux en s'apercevant qu'il s'agissait d'une sorte de pistolet – un semi-automatique, d'après sa forme. Lucian fourra l'arme dans la poche de sa veste et essaya la lampe. Son faisceau était puissant. « En route », dit-il.

Ils continuèrent à descendre sur trois mètres environ, dans l'herbe mouillée, et soudain une clôture basse en fil de fer se dressa devant eux. Sur la gauche, il y avait une porte, qui était fermée. Lucian grimpa par-dessus et Kate l'imita. O'Rourke avait du mal à suivre avec sa jambe artificielle, mais il se hissa à la force des bras, en silence. Tous trois se tapirent sur ce qui semblait être une petite péninsule herbue avec un quai, une cabane et des masses sombres dans lesquelles Kate reconnut des canots retournés et empilés. La pluie s'était arrêtée mais la forêt ruisselait derrière eux. Les grenouilles menaient grand tapage sur la rive marécageuse.

Lucian se pencha pour chuchoter : « Je ne pense pas qu'ils aient posté un garde dans la cabane, mais faisons le moins de bruit possible. » Il invita d'un geste O'Rourke à l'aider et les deux hommes soulevèrent le premier canot, le retournèrent et le portèrent jusqu'au débarcadère. Lucian leur fit signe de se taire et disparut dans l'ombre près de la cabane ; il revint avec deux lourds avirons.

Kate descendit la première dans le canot et s'installa à l'avant, tandis que Lucian mettait les rames en place avec l'aide de O'Rourke qui se posta ensuite à la poupe. Ils s'éloignèrent du quai en dérivant, puis Lucian rama presque silencieusement jusqu'à ce qu'ils aient largement dépassé le débarcadère et la cabane qu'engloutit l'obscurité.

Les yeux de Kate s'étaient accoutumés aux ténèbres et elle s'aperçut qu'ils étaient sur un vaste étang. Un grand bâtiment ténébreux – sans doute le restaurant-pension de famille qu'ils avaient vu tout à l'heure – en fermait l'une des extrémités, à quelques centaines de mètres sur leur gauche, et des marches envahies par les mauvaises herbes descendaient jusqu'au niveau de l'eau. Devant eux, il y avait une sombre rangée d'arbres d'où sortaient d'autres bruits de marécage. La cacophonie venant de trois directions différentes était si forte que les grands coups d'aviron de Lucian se trouvaient étouffés par les cris des grenouilles.

Le jeune homme engagea le canot entre deux promontoires bordés d'arbres et pénétra dans ce qui devait être le véritable lac, pensa Kate. Il semblait très grand dans l'obscurité, la rive opposée – Si c'était bien cela – n'était qu'une minuscule ligne d'arbres se découpant à l'horizon.

Ils étaient sortis du chenal, qui ne faisait pas plus d'une cinquantaine de mètres, et affrontaient des vagues, de forts courants et un vent froid, lorsque Kate baissa les yeux, leva ses pieds mouillés et dit : « Nous faisons eau.

— La naiba ! s'écria Lucian. Pardon. Vous pouvez écoper, tous les deux ?

— Avec quoi ? demanda O'Rourke. Nous n'avons que nos mains. » Le prêtre se pencha par-dessus bord. « Ça n'a pas l'air trop profond. Je crois apercevoir des herbes dans l'eau. »

Kate entendit Lucian glousser : « L'étang n'avait que quelques mètres de profondeur. Mais ici, c'est autre chose. Il paraît que le lac Snagov est le plus profond d'Europe. Autant que je le sache, on n'a jamais réussi à le sonder vraiment. »

Pendant une minute, on n'entendit plus que les grenouilles, puis O'Rourke demanda : « Faut-il gagner le rivage ?

— Non, répliqua Kate. Si c'est nécessaire, on écopera avec nos mains. »

Lucian ramait. Le chenal menant à l'étang recula puis disparut tandis qu'ils s'engageaient de plus en plus sur la sombre étendue du lac. Kate aperçut les brillantes lumières d'un grand bâtiment, à deux ou trois kilomètres, de l'autre côté de l'eau. « Est-ce l'endroit où se rendait la Mercedes de Radu Fortuna ? chuchota-t-elle à Lucian.

— Ce n'est pas là que nous allons, répondit-il, mais sur cette île. » Il

désigna d'un signe de tête un mamelon sombre que Kate avait confondu jusque-là avec la rive nord du lac et qui était encore à près d'un kilomètre.

« Mais si Fortuna est dans la maison... », commença-t-elle, puis elle se tut en entendant le moteur d'un gros bateau démarrer en toussant. Elle se retourna et vit les feux d'un navire s'allumer en bas de la propriété brillamment illuminée. Brusquement, d'autres lumières apparurent et trois petits hors-bord quittèrent le quai en rugissant.

« Merde », murmura Lucian en rentrant les avirons. Tous trois se tapirent en regardant les hors-bord foncer vers eux bruyamment. Des projecteurs balayèrent la surface de l'eau.

« Couchez-vous ! » chuchota Lucian, et ils se blottirent dans dix centimètres d'eau, ne laissant que le sommet de leurs têtes dépasser des plats-bords.

Les vedettes traversèrent en long et en large les huit cents mètres d'eau qui séparaient la propriété et l'île, puis contournèrent cette dernière tandis que leurs projecteurs exploraient à la fois la rive et l'étendue du lac. L'une d'elles partit explorer le chenal qu'ils venaient de quitter ; les claquements de sa coque sur l'eau parvinrent clairement à leurs oreilles. Elle fit une embardée et parut se diriger droit vers eux.

Kate s'enfonça encore plus dans le canot et chuchota une prière aux ténèbres, aux nuages et à leur embarcation. Le hors-bord approchait en grondant.

« S'ils tirent, jetez-vous à l'eau », murmura Lucian. Kate entendit son automatique racler le bord en bois.

Elle se demanda si O'Rourke pouvait nager avec sa jambe artificielle. Étant bonne nageuse – trois fois par semaine, elle faisait des longueurs de piscine au Centre récréatif de Boulder –, elle pourrait, si nécessaire, remorquer les deux hommes jusqu'à la rive. Joshua, pensa-t-elle, en ajoutant son nom à sa litanie.

Le hors-bord décrivit un arc de cercle et passa à soixante mètres sur leur gauche. Les vagues étaient plus hautes car le vent avait forcé, et leur petit canot ne devait plus être qu'une minuscule forme à peine perceptible contre le rivage tout aussi sombre. Kate, O'Rourke et Lucian restèrent accroupis dans l'eau clapotante, tandis que la vedette pénétrait dans l'étang, balayant ses rives – visibles alors comme une lueur entre les arbres dénudés par l'automne – de ses projecteurs, puis elle revint dans le lac pour en éclairer le périmètre, dirigeant parfois ses lumières vers quelque chose sur la berge. Une fois, ils entendirent le fracas d'une arme à feu, perçant, métallique, distinct, puis le hors-bord boucla son circuit et rejoignit l'île.

Le grand bateau – une espèce de yacht de dix à quinze mètres de long, semblait-il – s'avancait en teufteufant vers l'île, escorté par les

trois autres navettes. Kate retourna s'installer à l'avant du canot ; l'eau lui arrivait plus haut que les chevilles. Elle était trempée et glacée. Des brèches entre les nuages laissaient voir les étoiles. Un vent froid soufflait du nord.

Lucian recommença à ramer. Quand il s'arrêta pour reprendre haleine, O'Rourke dit : « à mon tour », et il gagna le banc du centre. Kate se serait bien portée volontaire la première, mais elle tenait à rester à l'avant pour observer ce qui se passait.

Le grand bateau s'amarra à la pointe gauche de l'île, pendant que deux des hors-bord accostaient également. Le troisième continua à tourner. Kate entendit des cris et des lampes de poche brillèrent sur le quai. On les éteignit pour allumer des torches. Les silhouettes sombres qui les tenaient à la main devinrent clairement visibles lorsqu'elles se mirent en file indienne au bout du quai, sous les arbres, avant d'entrer dans l'île proprement dite.

« Il faut bien choisir notre moment, cette fois, souffla Lucian en faisant signe à O'Rourke de cesser de ramer et en désignant un endroit à plusieurs centaines de mètres du quai. Nous pouvons aborder là, mais il faudra foncer dès que le patrouilleur sera de l'autre côté de l'île. » Il ôta sa montre et regarda le cadran lumineux tandis que la vedette poursuivait sa patrouille en sens inverse des aiguilles d'une montre.

« Trois minutes dix secondes, dit-il, lorsque le hors-bord tourna de nouveau la pointe sud-ouest. Êtes-vous assez dispos pour ramer aussi vite ? » demanda-t-il à O'Rourke.

Le prêtre hocha la tête. Quand la vedette disparut derrière la pointe, il se mit à ramer de toutes ses forces. Le canot semblait n'avancer que lentement, car le courant les poussait plus fort que jamais dans le mauvais sens. O'Rourke grognait et haletait.

« Deux minutes », chuchota Lucian, les yeux sur sa montre.

Ils entendaient le moteur du hors-bord de l'autre côté de l'île et voyaient les silhouettes sombres sur le quai. Peut-être qu'ils nous ont repérés ? Et si la vedette accélérait ? O'Rourke ramait régulièrement, les grossiers avirons s'enfonçant profondément dans l'eau. L'île ne semblait pas plus proche qu'avant.

« Une minute », chuchota Lucian.

Le hors-bord ronronnait en contournant l'autre pointe de l'île. Ils se rapprochaient... L'île paraissait plus grande, les arbres sombres plus distincts, mais O'Rourke dépensait la plus grande partie de son énergie à lutter contre le courant qui les déportait vers le quai. A voir comme elles mordaient l'eau, les rames semblaient très lourdes. Si le patrouilleur tournait maintenant, ils seraient sur sa route.

« Trente secondes », siffla Lucian.

O'Rourke se pencha et continua à ramer. Le lourd canot – encore

alourdi par ses passagers et la quantité croissante d'eau entrant par le fond – labourait les vagues mauvaises. Là, le courant était très fort. A la lumière des étoiles, le cou du prêtre brillait de sueur.

« Quinze secondes », dit Lucian.

Ils étaient encore à dix mètres du rivage.

« Là », chuchota Lucian en montrant ce qui aurait pu être une crique, sous les arbres.

Le patrouilleur tourna la pointe en rugissant, à cent cinquante mètres sur leur gauche. Son projecteur fouillait la rive. Quand il passa devant le port, Kate vit des hommes armés grimacer sous la lumière. Le faisceau lumineux courait droit vers leur barque.

O'Rourke grogna lorsqu'ils se glissèrent sous les branches qui se tendaient comme des mains décharnées. Puis leur proue racla le rocher avec un bruit que l'on put entendre jusque sur l'île, pensa Kate. Lorsque le hors-bord passa avec violence à même pas dix mètres d'eux, Lucian baissa la tête, O'Rourke essaya d'étouffer ses halètements et Kate s'accrocha aux racines pour que le courant ne les entraîne pas. Ses battements de cœur couvrirent même la respiration bruyante de O'Rourke jusqu'à ce que le patrouilleur ait repassé de nouveau la pointe de l'île. Il y avait une corde trempée sous la proue. L'eau leur arrivait presque à mi-mollets.

Lucian se hissa sur la berge, attacha l'aussière autour d'une souche et leur fit signe de le rejoindre. O'Rourke glissa sur les feuilles mortes tandis qu'il s'agrippait aux racines et aux rochers.

A quinze pas de l'eau, ils atteignirent une rangée d'arbres qui limitaient une large zone herbue. Un click retentit et Kate discerna tout juste le couteau dans la main de Lucian lorsqu'il se mit à creuser un trou dans l'écorce d'un chêne vert. Pour marquer Vendroit où est le canot, se dit-elle. Elle se réjouit que quelqu'un y ait pensé.

Ils se regroupèrent à l'orée de la clairière. « La chapelle », chuchota Lucian, et Kate regarda vers l'ouest. Trois flèches s'élevaient au-dessus des grosses branches nues. Des torches dansaient l'une derrière l'autre tandis que des formes sombres suivaient un chemin invisible du quai à l'église à demi dissimulée. Ils entendaient des voix maintenant – des voix mâles chantant quelque chose qui n'était pas tout à fait du grégorien. Le vent qui tourbillonnait autour d'eux faisait bruire les branches de pins et frissonner Kate.

Lucian se pencha plus près. Elle crut voir le pistolet dans sa main. « C'est le début de la cérémonie d'investiture, chuchota-t-il. J'aurais dû prévoir qu'elle se tiendrait à la chapelle du monastère de Snagov. »

Le chant semblait plus fort, maintenant.

« C'est là que le corps décapité de Vlad Dracula a été enterré en 1476. On a fouillé sa tombe en 1932, mais elle était vide. Vide, sauf quelques os d'animaux mâchouillés. » Lucian se retourna et, plié en deux, courut vers la chapelle et les torches.

Kate n'hésita qu'une seconde, toucha l'épaule de O'Rourke pour s'assurer que le prêtre était bien là, puis suivit le jeune Roumain.

Seule la lumière des torches éclairait la chapelle, et d'autres s'alignaient sur le chemin. Un deuxième grand bateau était arrivé et

un flot régulier de silhouettes en robe sombre s'écoulait de la minuscule jetée jusqu'à l'église. Lucian fit longer à Kate et O'Rourke une zone herbeue grande comme un terrain de football. Une fois, il s'arrêta pour souffler et leur chuchota : « C'était la cour intérieure et les fortifications, du temps de Vlad Tepes. » Ils pouvaient sentir des pierres ou des briques sous leurs pas, à ras du gazon.

Un peu plus, ils se seraient cognés dans le garde. Lucian marchait en tête sous les arbres ruisselants, Kate avait une main sur son dos et l'autre sur l'épaule de O'Rourke lorsque, brusquement, on alluma une cigarette à cinq mètres d'eux. Ils aperçurent brièvement un visage d'homme à la lueur de l'allumette – un visage sous un passe-montagne noir. Tom. Julie.

Lucian s'arrêta pile pendant que Kate et O'Rourke se figeaient, le pied levé. Kate respira par la bouche et regarda le rougoiement de la cigarette. Après une longue minute, ses battements de cœur se calmèrent : le bruit des chants et des pas traînants des silhouettes encapuchonnées, de l'autre côté de la chapelle, avait masqué le leur.

« Par ici », chuchota Lucian, et il les emmena vers la droite. Ils passèrent devant un ancien puits au toit pointu, entre des buissons qui, d'après leur odeur, devaient être des rosiers et une rangée de petits arbres. Un autre factionnaire était posté au coin de l'église, à quinze mètres de là. La lumière des torches n'éclairait qu'à peine son capuchon noir, son pull noir et le noir mat de l'arme automatique qu'il tenait dans les bras.

Ils continuèrent tout droit en s'éloignant de la chapelle et croisèrent une clôture basse en fil de fer, puis Lucian les entraîna vers la gauche pour traverser un verger. Des bâtiments sombres – deux maisons de paysans et une grange basse en brique – se profilèrent à droite. « Le monastère actuel, chuchota Lucian. Ils n'allumeront pas une seule lumière et ne sortiront pas tant que les strigoi seront là. »

Ils contournèrent l'église, sans quitter de vue les torches, vers l'extrémité sud-ouest de l'île. « Restez là pendant que j'explore le coin. » Lucian disparut dans les taillis épais.

O'Rourke déplaça sa mauvaise jambe et poussa tout juste un petit soupir de douleur. Kate lui tapota l'épaule, puis Lucian réapparut soudain. « On peut se rapprocher de ce côté-là. » Son chuchotement se réduisait à un léger souffle dans le silence. Ils se rendirent alors compte que les chants s'étaient tus.

Des torches illuminaient les portes ouvertes de la chapelle de Snagov. Les croix qui y étaient sculptées ressemblaient à celles du pendentif de l'ordre du Dragon que portait Lucian. Au pied de l'édifice, il y avait une chaumière blanchie à la chaux et, plus près de l'endroit où tous trois se cachaient parmi des ceps, se dressait une ancienne tour carrée. Lucian se glissa hors de la vigne et courut à

découvert jusqu'à la tour. Kate entendit le doux grincement d'un couteau sur des gonds et la vieille porte s'ouvrit sur les ténèbres. Lucian leur fit signe d'approcher.

« Je ne sais pas si je vais y arriver », chuchota Kate au prêtre. L'idée de traverser un espace découvert juste à côté des gardes strigoi l'épouvantait.

O'Rourke se pencha si près qu'elle sentit sa barbe lui frôler la joue. « Allons-y ensemble », murmura-t-il en lui prenant la main.

Ils avancèrent courbés en deux, en essayant de ne poser les pieds que sur l'herbe. Quand ils atteignirent la porte ouverte, Kate hésita pendant deux battements de cœur à plonger dans l'obscurité. O'Rourke referma derrière eux. Lucian était tapi sur la première marche d'un escalier fort raide. « Il y a une fenêtre, chuchota-t-il. Mais des gardes sont postés au-dessous. » Ils montèrent lentement l'escalier, de peur qu'il ne craque. Les marches avaient des siècles, mais elles étaient épaisses et en bon état ; elles ne grincèrent pas.

La fenêtre de la tour s'ouvrait à trois mètres seulement au-dessus du sol et donnait sur des rangées de buissons, qui semblaient être aussi des rosiers, et un autre vignoble. Une demi-douzaine de sentinelles en robe noire montaient la garde dans la roseraie et le long des pieds de vigne, plus près du chemin ; leurs silhouettes se découpaient sur l'édifice éclairé. On voyait d'autres torches par les portes ouvertes et l'on entendait des voix mâles.

« Que disent-ils ? chuchota Kate.

— Ce n'est pas du roumain », répondit Lucian en secouant la tête.

O'Rourke se pencha plus près de la fenêtre entrouverte. Des ailes d'oiseaux bruissèrent au-dessus d'eux, dans les embrasures à chevrons de la tour. « C'est du latin », murmura-t-il.

Kate reconnut la cadence des syllabes latines, mais ne put distinguer les mots. Elle essaya de regarder par les portes de la chapelle, d'apercevoir un bébé dans les bras de l'une des silhouettes noires, mais ne perçut que des formes vagues, n'entendit que des syllabes latines, et n'éprouva que la frustration de ne pas être capable de mieux voir. Elle tira Lucian par sa veste pour lui chuchoter à l'oreille : « Tu as pensé à emporter des jumelles, en plus de ton pistolet et de ton couteau ? »

Le jeune homme fit non de la tête.

Puis, aussi soudainement que prend fin un service religieux, les chants et les marmonnements rituels se turent, le silence régna un moment dans la chapelle et les gardes s'agitèrent, puis les silhouettes encapuchonnées sortirent dans la cour pavée, entre l'édifice et la chaumière blanchie à la chaux. Les hommes rejetèrent leur capuchon en arrière, ôtèrent leur robe et allumèrent des cigarettes ; des voix s'élevèrent sur le ton de la conversation et Kate fut frappée de la

ressemblance de cette scène avec la sortie de l'office du dimanche, devant une église américaine. Les hommes étaient rassemblés par groupes de trois à cinq – Kate n'entendit pas de voix de femmes, aussi supposa-t-elle qu'il n'y avait que des hommes, qui fumaient et parlaient à voix basse.

Kate se penchait tellement que O'Rourke dut la tirer en arrière avant que l'un des gardes postés dans la roseraie lève les yeux. Toutes les voix étaient incroyablement confuses, mais elle distingua de l'allemand, de l'italien et de l'anglais parmi le murmure du roumain. « Peux-tu comprendre... », siffla-t-elle à Lucian.

Il lui fit signe de se taire et écouta. Il était difficile d'évaluer le nombre des formes qui se ressemblaient toutes lorsqu'elles apparaissaient et disparaissaient dans la lueur des torches, mais il devait y avoir une centaine de personnes dans la chapelle ou à l'extérieur, le long du chemin menant au quai.

« Là... voilà Radu Fortuna ! » Lucian montra l'un des hommes qui venaient de franchir la porte de l'église.

« Oui », murmura O'Rourke.

Kate essaya de le voir, mais la lumière des torches était trompeuse, les hommes bougeaient sans cesse et elle n'aperçut dans l'ombre que des visages indistincts avant que Lucian la tire en arrière. « Tu as entendu ? chuchota-t-elle de nouveau. Tu as compris quelque chose ?

— Chut. » Le doigt de Lucian se posa sur ses lèvres. Des gardes crièrent en roumain en s'adressant à d'autres gardes. Une voix grave aboya des ordres depuis la porte de la chapelle.

Ils m'ont vue, pensa Kate, paniquée. Et, une seconde plus tard : Ils ont trouvé le canot. Nous ne pourrions plus quitter l'île.

Des faisceaux de lampes de poche transpercèrent l'obscurité et l'un des gardes, dans le jardin, alluma un projecteur portatif plus brillant encore. Kate, Lucian et O'Rourke se rejetèrent en arrière, mais rapidement, il s'avéra que les lumières étaient braquées sur autre chose. Kate se glissa à la fenêtre et regarda juste au moment où l'un des hommes tirait une courte rafale.

Elle s'écarta de nouveau, mais pas avant d'avoir aperçu un grand chien marron courant entre les arbres, dans le verger, près des cabanes du monastère. Ils l'entendirent tous aboyer et hurler.

Encore des cris en roumain. Quelques rires. Un par un, les faisceaux lumineux s'éteignirent.

Il fallut une demi-heure pour que les hommes retournent au quai et s'embarquent, pour que les torches s'éteignent et que les gardes rejoignent les derniers visiteurs le long du chemin, puis retentit le rugissement du hors-bord escortant les bateaux. Il n'y avait plus de lumière dans la chapelle.

Kate et les deux hommes gardèrent le silence et restèrent sans

bouger sur l'étroit palier pendant près d'une heure. Elle s'imaginait les gardes vêtus de noir en embuscade dans l'obscurité. Pour finir, quand les bourdonnements d'insectes et les cris lancinants des grenouilles provenant des bords du lac reprirent et qu'ils virent le chien marron renifler les pierres de la chapelle sans éveiller de protestations, cela leur donna le courage de descendre sur la pointe des pieds, d'ouvrir la lourde porte et de revenir sur leurs pas dans le verger. Les étoiles avaient percé les nuages et le couteau brilla dans la main de Lucian.

« Pour le chien, s'il aboie », chuchota l'étudiant, mais l'animal n'approcha pas lorsqu'ils longèrent au petit trot l'ancienne cour.

Le canot était toujours là où ils l'avaient laissé. Les deux hommes entrèrent dans l'eau et le retournèrent pour vider les quinze centimètres d'eau qu'il y avait au fond. Kate embarqua la dernière ; après avoir détaché la corde, elle se laissa glisser sur les rochers jusqu'à la proue. Lucian écarta l'embarcation de la berge avec une des rames et sortit lentement de sous l'arbre.

Sur la rive sud-ouest, le domaine n'était plus éclairé. Ils ne parlèrent pas tandis qu'ils traversaient le lac et pénétraient dans l'étang. Puis tous trois portèrent silencieusement le canot jusqu'à la pile d'embarcations et l'y déposèrent, retourné. Il n'y avait toujours aucune lumière ni aucun bruit dans la cabane.

Ensuite, Lucian roula en cherchant son chemin à la lueur des étoiles et n'alluma ses phares que lorsqu'ils eurent laissé derrière eux le village de Snagov endormi.

« Je n'ai pas vu Joshua, dit Kate d'une voix qui lui parut étrange et tendue. Il n'y avait pas d'enfant.

— Non », confirma O'Rourke. Le prêtre s'était installé à l'avant, Kate sur la banquette arrière.

« As-tu entendu ce qu'ils disaient ? » demanda-t-elle à Lucian.

Il ne répondit pas tout de suite. « Je crois avoir entendu quelqu'un parler de la première nuit... la première nuit s'est bien passée, je crois que c'était ça.

— La première nuit de quoi ? » Kate pressa sa joue contre la vitre froide pour s'aider à rester éveillée.

« De la cérémonie d'investiture. J'aurais dû me douter que le rituel de la première nuit se passerait au monastère de Snagov.

— Parce que c'est un lieu important pour les strigoi ? » demanda O'Rourke.

Lucian se mordit la lèvre. Son visage était très pâle à la faible lumière du tableau de bord. « C'était l'une des forteresses de Vlad Tepes. La légende dit qu'il y fut enterré.

— Tu as dit que le tombeau était vide, rappela Kate.

— Oui. Mais on a trouvé un cadavre décapité dans une autre tombe de la chapelle, près de la porte et non pas près de l'autel, là où l'on

s'attendrait à ce qu'un roi soit enterré. » Il ralentit au croisement avec la grande route et tourna à gauche, vers Bucarest. « Les archéologues pensent que c'est peut-être une petite plaisanterie des moines qui auraient... déplacé le cadavre.

— Ou un acte délibéré, remarqua O'Rourke en se grattant la barbe. Ils ont peut-être estimé que ce serait un sacrilège de le laisser enterré si près de l'autel.

— Oui, dit Lucian. Si c'était vraiment Vlad Dracula. L'ordre soutient que le prince a fait décapiter et enterrer l'un de ses serviteurs vêtu de la robe royale... et portant même l'une des bagues du Dragon... pour tromper ses ennemis. »

Kate était sur le point de perdre patience. « Est-ce si important que cela de savoir qui a été enterré là, il y a cinq siècles ? Ce qui compte, c'est ce qu'ils faisaient là ce soir... et de découvrir le rôle de Joshua. »

Ils dépassèrent l'aéroport de Otopeni et aperçurent au loin, dans le ciel, les reflets des lumières de Bucarest. Les nuages étaient revenus. Sur l'autoroute, ne circulaient toujours que des camions. « Si c'est la cérémonie d'investiture, dit Lucian comme s'il pensait tout haut, et si Joshua est l'élu, alors il y aura plusieurs nuits de rites strigoi avant qu'il reçoive le Sacrement du sang humain. Du moins, d'après la légende.

— Est-ce que les légendes disent où la cérémonie va avoir lieu ? demanda Kate d'une voix sèche. A Snagov ?

— Non. Mais je ne crois pas que la suite aura lieu au monastère. Ce sera peut-être dans un endroit important pour la Famille strigoi... important pour la légende de Vlad Tepes. Je ne sais pas. »

Kate s'appuya de nouveau sur les coussins poussiéreux. « C'est des conneries. » Elle donna des coups de poing dans la portière. « Mon bébé a été enlevé et je joue à Indiana Jones.

— Ce n'était pas aussi intéressant qu'Indiana Jones. L'image était floue. Et s'il y a eu un sacrifice humain, je l'ai raté. » Il se rendit compte de ce qu'il venait de dire et se mordit la lèvre.

Personne ne les arrêta pendant qu'ils revenaient par des petites rues à l'immeuble abandonné. Lucian se gara dans une ruelle, à proximité, et ils entrèrent épuisés, mais sans prendre beaucoup de précautions, dans leur appartement en sous-sol. Personne ne les attendait, au sein des ténèbres glacées.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda O'Rourke. On surveille aussi la maison de Radu Fortuna en plein jour ? » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Ce sera bientôt l'aube, d'ailleurs. »

Lucian se laissa tomber sur le divan. « Je ne sais pas. Je n'arrive même plus à penser.

— Dors ici cette nuit, dit Kate. Je pense qu'il vaut mieux rester ensemble. Il y a deux matelas sur le petit lit. On peut en mettre un par

terre pour toi. »

Lucian se contenta de hocher la tête.

« Dormons, reprit-elle. La fatigue nous rend stupides. On parlera de tout cela demain. » Elle se rendit compte qu'elle avait encore plus besoin de solitude que de sommeil, que le fait d'être seule – même dans la chambre humide et froide – constituait une nécessité presque physique pour elle.

Ils tirèrent le matelas du lit, pour Lucian, et il fallut trouver une autre couverture, puis Kate se retrouva seule, la porte fermée à clé. Elle ôta ses vêtements crasseux, sortit un pyjama de flanelle de son sac et se glissa sous les couvertures. Elle tremblait, plus du contre-coup de cette longue nuit que de froid, mais le sommeil l'engloutit comme un vertige.

Brusquement, elle se réveilla en sursaut, courut à la porte et l'ouvrit avec des doigts maladroits. Le faisceau de la lampe électrique de Lucian l'éblouit et elle lui fit signe de l'écarter. Elle aperçut les visages alarmés des deux hommes et commença à s'expliquer :

« J'ai toujours pensé qu'il fallait retrouver Joshua autant pour des raisons médicales que personnelles. Vous comprenez ? Au CCM, on a découvert et cloné le rétrovirus... Je vous l'ai dit... Chandra commençait à comprendre comment il fonctionnait, mais, plus important encore, son équipe étudiait l'effet du virus sur des prélèvements mis en culture... pour le cancer, le sida...

— Neuman, on ne pourrait pas parler de tout cela plus tard ? dit O'Rourke.

— Non ! s'écria Kate. C'est important... Je veux dire, le rétrovirus a des implications immunologiques et oncologiques incroyables. Mais je ne pensais qu'à retrouver Joshua... qu'à récupérer du sang de Joshua...

— Je vois, dit Lucian. Mais tu as pris conscience que n'importe quel strigoi ferait l'affaire. Ces hommes, que nous avons vus cette nuit...

— Non ! » Kate baissa la voix. « Le corps... la chose que tu as dans le réservoir, à l'École de médecine. Son sang contient le pur virus J. J'ai été stupide... j'étais tellement obsédée par Joshua. »

Lucian la regardait fixement en se frottant les yeux. « Je ne savais pas que tu pouvais utiliser le virus strigoi pour l'immunoreconstruction. » Il se leva, tout nu, et commença à enfiler son jean.

Kate posa les mains sur ses épaules et le repoussa sur le matelas en notant, à l'arrière-plan de son esprit, qu'il avait le genre de corps musclé qu'elle aimait chez les hommes, un physique de nageur ou de coureur. « Plus tard dans la journée, nous ferons des prélèvements, nous vérifierons qu'il n'y a pas de contamination et nous les expédierons au CCM de Boulder. J'y joindrai des instructions afin que

Ken Mauberly sache exactement quoi faire avec la nouvelle équipe.

— Et moi, que..., commença le prêtre.

— Votre travail consistera à transmettre l'échantillon et ma lettre à l'ambassade des États-Unis. Par l'un de vos copains franciscains en civil, peut-être. Je suis sûre que les strigoi surveillent l'ambassade, pour voir si nous y passerons.

— Oui, dit Lucian. C'est certain.

— Mais, tout ce que nous avons à faire, c'est d'y introduire l'échantillon. Vous, dit Kate en pointant le doigt vers O'Rourke, vous invoquerez le nom du sénateur Harlen dans un petit mot, ou toute autre magie politique qui vous est coutumière, et l'échantillon partira par la valise diplomatique dès ce soir. »

Le prêtre se frotta la barbe. « Ça peut marcher.

— Ça marchera », dit Kate. Elle était tellement fatiguée qu'elle s'effondra contre le chambranle de la porte. « Après tout, je n'ai pas besoin du sang de Joshua.

— Mais vous continuerez à chercher l'enfant, n'est-ce pas ? demanda O'Rourke.

— Oui, répondit-elle en lui faisant un clin d'œil. Bien entendu. »

O'Rourke remonta sa couverture. « Alors, dormons deux ou trois heures avant de trouver le remède du sida ou du cancer. Ça va être une rude journée. »

28

L'incendie faisait rage.

Lucian arrêta la Dacia à une centaine de mètres de l'École de médecine. Puis Kate et le jeune homme regardèrent les vieilles voitures de pompier monter sur le trottoir et bloquer la rue pendant que les hommes fixaient leur tuyau à l'unique bouche d'incendie et se criaient des instructions par-dessus la clôture entourant l'université. D'épaisses colonnes de fumée s'élevaient dans l'air piquant du matin. Des flammes surgissaient aux fenêtres éclatées de l'École ; la lueur orange semblait réfléchir le soleil levant qui éclairait les vitres de l'immeuble de bureaux, de l'autre côté de la rue.

« Reste là », dit Lucian, et il s'avança vers la barricade formée par les voitures de pompier et de police. En dépit de l'heure matinale, une petite foule s'était rassemblée.

Kate descendit de la Dacia et s'appuya, abattue, contre la portière.

Elle s'était réveillée après deux heures de sommeil seulement pour trouver Lucian encore endormi dans l'autre pièce ; O'Rourke était parti sans laisser de petit mot. Lucian et elle avaient pris un petit déjeuner froid, attendu le prêtre vingt minutes, et laissé une note succincte : Partis recueillir l'échantillon. Kate avait jeté son grand sac fourre-tout à l'arrière de la voiture en ne laissant que sa brosse à dents dans l'appartement.

Une autre voiture de pompier arriva en ululant lorsque Lucian revint à la Dacia. « Le feu a pris dans la cave. La morgue et les laboratoires sont en cendre. » Il s'installa derrière le volant et Kate se laissa tomber sur le siège du passager. La colonne de fumée s'épaississait encore.

« Est-ce que cet incendie peut être accidentel ? » demanda-t-elle.

Lucian tapa sur le volant. « Il faut croire que non. Les strigoi ont dû suivre ma trace jusqu'à l'École et découvrir leur homme. Je doute qu'ils se soient donné la peine de l'enlever du réservoir avant de mettre le feu. »

Kate frissonna en imaginant la chose en train de se tortiller dans le réservoir pendant que les flammes envahissaient la cave. « Qu'est-ce qu'on va faire ? » dit-elle.

Lucian démarra et revint dans les rues étroites, à l'ouest du parc du Cismigiu. Il allait s'arrêter devant leur immeuble lorsque Kate dit : « Continue ! »

Lucian mit la Dacia en prise et descendit lentement la rue. « Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il sans tourner la tête.

— Le store de l'appartement était baissé quand on est partis. Maintenant, il est levé.

— Peut-être que le père O'Rourke..., commença Lucian. Merde », dit-il. Il regardait dans le rétroviseur. « Une voiture nous suit. Elle était garée dans la ruelle, au coin de la rue. »

Kate résista à l'envie de se retourner.

« C'est une Mercedes noire, chuchota Lucian. La Securitate les aime beaucoup.

— Une Mercedes, ce n'est pas très discret pour suivre les gens », dit Kate en essayant de garder un ton léger. Son cœur battait la chamade et elle avait une légère nausée.

« La Securitate n'a pas besoin d'être discrète », rétorqua Lucian. Il avait tourné dans la strada Stirbei Voda et dut attendre qu'un tramway qui débouchait lentement d'une rue latérale étroite charge ses passagers. La circulation en sens inverse l'empêchait de passer. « Bon sang, chuchota-t-il, j'en vois une autre. »

Kate se retourna : il y avait deux Mercedes derrière la charrette qui se trouvait immédiatement derrière eux. Le tramway finit par se remettre en route et Lucian attendit une possibilité de le doubler.

« Je crois qu'il y en a aussi une devant, dit-il d'une voix absolument neutre. Oui, une Mercedes noire devant le tramway. Quatre hommes à bord, comme dans celles qui nous suivent. »

Kate essaya de réprimer la panique qui l'envahissait. « Est ce que ce n'est pas mieux que ce soit la Securitate ? Et non des strigoi ? »

— Ce sont probablement aussi des strigoi, répondit-il en se mordant la lèvre. Ou des types qui travaillent pour eux. » Il jetait des coups d'œil dans les rues transversales, mais ne tournait pas. La charrette, elle, avait disparu, et la Mercedes était maintenant assez près pour que Kate puisse distinguer les cigarettes des hommes assis à l'avant.

« Comment ont-ils fait pour nous trouver ? » chuchota Kate. Elle s'agrippait à son sac de voyage en pensant aux flacons de sérum qui étaient à l'intérieur. Avoir fait tout ce chemin pour rien.

« Ton prêtre, peut-être ? » La voix de Lucian était tranchante. « Peut-être qu'il nous a livrés parce qu'on était sur le point d'envoyer l'échantillon sanguin à l'ambassade. Peut-être qu'il a toujours été pour la Securitate.

— Non », dit Kate, mais la sombre hypothèse tourbillonnait dans son esprit. Où êtes-vous, O'Rourke ? « On peut leur échapper ? »

Lucian s'était tant mordu la lèvre qu'elle saignait. « Ils ont probablement bloqué la ville », dit-il en regardant dans le rétroviseur. Brusquement, le tramway s'engagea en ferraillant dans une rue latérale et leur Dacia se retrouva au centre d'un convoi de quatre conduites intérieures : deux devant, deux derrière.

« Ils vont s'arrêter dans une minute, dit Lucian. Dans un endroit où ils pourront tirer s'ils sont obligés de le faire... bien que tirer dans la foule ne les gêne pas. » Il cessa de se mordre la lèvre et fixa le vide un moment. « Une foule, murmura-t-il. Il y a un meeting contre le gouvernement, ce matin. » Il sourit d'un air presque démoniaque. « Cramponne-toi, Kate. »

Ils arrivaient à la calea Victoriei lorsque Lucian tourna à droite et accéléra pour s'engager sur la large piata Gheorghe-Dej, en face du musée des Beaux-Arts criblé de balles et du palais de la République socialiste de Roumanie. Des barrières en bois condamnaient la majeure partie de la place, mais Lucian continua à accélérer et les renversa. Les quatre Mercedes tournèrent aussi à droite et montèrent sur le trottoir pour les suivre. Les piétons de la calea Victoriei bondissaient pour s'écarter de leur chemin.

Le rassemblement comptait environ trois cents personnes entourées de nombreux policiers. Il y avait aussi des camions pleins de mineurs en salopette grise qui lançaient des regards mauvais à la fois aux policiers et aux manifestants. Des fanions et des pancartes flottaient au-dessus de la manifestation non violente qui se dispersa avec des cris lorsque Lucian fonça dans ses derniers rangs en essayant

désespérément de ne pas heurter les gens. Les sifflements de la police retentirent quand le jeune homme effectua un demi-cercle pour s'enfoncer plus profondément dans la foule éperdue des contestataires et des policiers en uniforme gris.

« Saute ! » cria-t-il en ouvrant sa portière avant que la voiture ne soit arrêtée. Il avait tiré un gros manuel de sous la banquette et le jeta sur l'accélérateur avant de débouler de la Dacia.

Serrant très fort son sac à main et son fourre-tout, Kate sauta de son côté, heurta violemment les pavés et perdit l'équilibre. Elle roula et entraîna au moins un homme et une femme dans sa chute. Des gens crièrent lorsque la Dacia se fraya lentement un chemin dans la foule et que la Mercedes stoppa dans les derniers rangs des manifestants en faisant crisser ses pneus.

Kate se releva toute tremblante, passa la bandoulière de son bagage sur l'épaule et vérifia si elle avait toujours son sac à main. Son manteau était plein de poussière et l'un de ses genoux saignait sous le pantalon noir en polyester, mais ses vêtements n'étaient pas déchirés. Lucian les lui avait achetés avant son arrivée pour qu'elle puisse sortir sans attirer l'attention. Lucian.

Tendant le cou pour l'apercevoir, elle se laissa emporter par la foule qui reflua d'avant en arrière comme un unique organisme paniqué. La Dacia était montée sur le trottoir avant de s'arrêter près de l'Athénée-Palace balaféré par les balles, et les Mercedes traversaient maintenant la place comme des requins noirs patrouillant entre des nageurs. Des cris jaillirent derrière Kate qui se retourna : les mineurs sautaient de leurs camions pour se ruer sur les manifestants avec des matraques et des bouts de tuyau. Les fanions tombèrent lorsque la foule les lâcha pour fuir, puis deux mineurs frappèrent à coups de gourdin une femme avec un petit enfant dans les bras. Mais pas la moindre trace de Lucian.

La police sifflait, des soldats sautaient de camions surgis de nulle part, mais ignoraient les mineurs qui leur rendaient la pareille ; la violence et la panique régnaient sur toute la place. Kate se mit à courir frénétiquement en compagnie de deux femmes en noir et d'un homme grisonnant qui semblait être un médecin ou un homme de loi. Deux jeunes gens aux cheveux longs se joignirent à leur course folle vers l'abri que représentaient la calea Victoriei et ses hôtels, mais des coups de feu claquèrent et l'un des garçons tomba comme s'il avait trébuché sur un fil de fer. Kate s'arrêta et commença à revenir sur ses pas en pensant au matériel médical qu'il y avait dans son sac, mais comme la police et les mineurs traversaient la place en courant dans sa direction, elle regarda la masse englantée qu'était devenue la nuque du jeune étudiant, tourna le dos et s'enfuit de nouveau avec la foule hurlante.

D'autres voitures de police descendaient la calea Victoriei. Leurs sirènes montaient et descendaient la gamme et leurs lumières lançaient des éclairs. Kate tourna dans Stirbei Voda et parcourut en sens inverse le chemin que Lucian et elle avaient fait en voiture. Certains curieux se hâtaient vers la place, d'autres filaient en apercevant les mineurs déchaînés. Kate vit l'un d'eux, grand et fort, se ruer à la poursuite d'une femme plus âgée qui essayait de fuir, juste derrière Kate. La manifestante serrait toujours contre sa poitrine une pancarte portant le mot liberté en anglais et en roumain.

Kate savait que les « mineurs » étaient parfois des agents de la Securitate que le nouveau gouvernement utilisait, comme Ceausescu, pour terroriser l'opposition, et que beaucoup de vrais mineurs, des brutes qui suivaient la ligne du parti communiste et du parti néofasciste, étaient amenés dans la cité comme troupes de choc. Ils prenaient un plaisir évident à accomplir leur travail.

Le mineur derrière Kate attrapa la femme par le col de son manteau, la projeta contre une grille et se mit à la frapper avec un gourdin. Elle cria. Kate s'arrêta, se dit que c'était de la folie d'intervenir, puis s'accroupit entre deux voitures en stationnement pour fouiller dans son grand sac. Des piétons effrayés couraient sur le trottoir et dans la rue, mais personne ne vint au secours de la femme matraquée. Alors qu'elle s'était écroulée contre la grille, le mineur, les jambes écartées, continuait à la frapper méthodiquement pour l'abattre sur le pavé.

Kate tira deux seringues de Démerol de sa trousse de médecine, arracha leur emballage, marcha droit vers le mineur et plongeait les deux aiguilles dans la nuque épaisse de l'homme. Elle recula lorsque le mineur jura, s'écarta en chancelant de la femme en sang et tourna un visage furieux et scandalisé vers Kate. Il cracha et lui cria quelque chose en levant son gourdin.

Kate portait des chaussures de paysanne à semelles épaisses, aussi lourdes que des bottes de soldat. Elle se balançait sur sa jambe gauche et envoya un grand coup de pied dans les couilles du mineur, en appliquant les conseils que Tom lui avait donnés pendant leurs parties de rugby, à Boulder. Elle s'imaginait qu'elle voulait shooter dans la barre transversale pour l'expédier à trente mètres de là, et elle y mit la même énergie.

Le grand et gros mineur n'émit aucun bruit lorsqu'il s'effondra en boule sur le trottoir. Il ne se releva pas. Les cris de la foule et les coups de sifflet de la police redoublaient sur la place. D'autres mineurs se lançaient à la poursuite des manifestants en fuite et l'une des Mercedes noires essayait de se frayer un passage dans la circulation bloquée de Stirbei Voda.

Kate s'agenouilla près de la femme en sang et l'aida à se relever. Son nez devait être cassé et elle n'avait plus de dents entre ses lèvres

réduites en bouillie. Un homme traversa la rue et passa un bras autour des épaules de la femme en lui prodiguant ce qui devait être des encouragements. C'était son mari ou un membre de sa famille. Où étiez-vous quand on avait besoin de vous ? pensa Kate en allant récupérer son sac, puis elle descendit la rue d'un pas rapide.

La Mercedes n'était qu'à un demi-pâté de maisons de là, suivie par les clignotants d'une voiture de police. Brusquement, Kate aperçut sur sa gauche une petite porte dans la grille et s'y glissa entre les curieux. Elle dévala des marches de pierre et prit alors conscience de l'endroit où elle se trouvait.

Le parc du Cismigiu. L'entrée même que O'Rourke lui avait fait franchir en ce jour de mai, il y avait une éternité.

Elle s'enfonça dans le jardin en empruntant les chemins les plus étroits et les moins fréquentés. De la rue lui parvenait le bruit des sirènes, de cris qui s'éloignaient et d'au moins un coup de feu. Kate s'aperçut que sa jambe saignait plus sérieusement qu'elle ne le croyait ; elle trouva un banc de pierre derrière une haie, en retrait de l'allée, et se servit de son dernier Kleenex pour nettoyer le mieux possible la blessure. Elle avait une estafilade du genou à la cheville. Kate improvisa un pansement de fortune avec un mouchoir en coton et un Tampax.

Le sang ayant cessé de couler, elle resta là, endolorie et désorientée. Un vent froid se leva et envoya les feuilles tourbillonner autour d'elle. Les fleurs des parterres négligés étaient mortes après de fortes gelées. Des bruits de pas résonnèrent sur le trottoir de l'allée, juste derrière l'épaisse haie.

Kate se mit à pleurer, incapable de contenir plus longtemps cette brûlure, dans sa gorge. Elle baissa la tête, cacha sa figure dans ses mains et pleura, tout simplement.

Kate ne savait pas depuis combien de temps elle était là, à pleurer – cela pouvait aussi bien être quelques minutes qu'une demi-heure –, mais soudain elle se rendit compte qu'il pleuvait. Des pas pressés retentirent de nouveau sur le trottoir invisible, comme si des habitués du parc, ou des gens qui la cherchaient, couraient se mettre à l'abri. Kate se contenta de ne pas bouger, le visage levé vers la pluie froide. Des feuilles tombèrent alentour comme du papier mouillé lorsque la pluie tourna à la neige fondue. Elle baissa la tête et laissa les flocons glacés lui frapper le crâne et les épaules.

Kate s'aperçut qu'elle riait tout bas. Lorsque, brusquement, l'averse glacée diminua, elle releva le visage vers le ciel gris et dit doucement : « Tu peux toujours essayer, sale garce. » Le malheur avait toujours été, pour elle, une entité femelle. Maintenant, il en était de même de l'idée de Dieu.

La neige fondue cessa en même temps que son rire. Elle frissonna – son léger manteau était trempé – mais ne tint aucun compte du froid tant elle se concentrait sur sa situation. Les larmes lui avaient fait du bien, l'avaient vidée, calmée, et elle aborda les faits comme s'il s'agissait des éléments d'un diagnostic hématologique difficile.

Elle était une étrangère en situation illégale dans un pays hostile où l'on déployait contre elle des ressources presque inimaginables, et les chances de retrouver Joshua se réduisaient quasiment à zéro. Même au cas où elle le récupérerait, elle n'avait pas élaboré de plan de fuite, sauf courir jusqu'à la frontière ou se réfugier à l'ambassade des Etats-Unis. Entre-temps, elle avait été séparée de ses deux seuls amis dans le pays, un prêtre américain et un étudiant en médecine roumain, et n'était même pas certaine de l'authenticité de leur amitié. Et si O'Rourke l'avait vendue à la Securitate et aux strigoi ? Et si Lucian était l'équivalent strigoi d'un agent double et ne l'avait fait venir que pour l'utiliser, puis se débarrasser d'elle ensuite ?

Kate secoua la tête. Elle n'avait pas assez de données pour évaluer la loyauté de l'un et de l'autre, même si la disparition de O'Rourke juste avant que l'incendie détruise leur source en virus J semblait l'incriminer. Tout cela n'était qu'hypothèses, à moins qu'elle puisse de nouveau rejoindre l'un ou l'autre, ou les deux.

Ai-je vraiment envie de les revoir ?

Oui, reconnut-elle. Pas seulement parce qu'elle avait froid, qu'elle était mouillée, effrayée et incapable de parler roumain, mais parce qu'elle éprouvait pour eux des sentiments complexes.

Tu t'occuperas de ça plus tard. Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ?

Si les strigoi paniquaient au point de surveiller l'appartement et d'incendier le labo de l'École de médecine, alors elle n'avait plus aucun moyen de suivre Radu Fortuna. Les mesures de sécurité allaient redoubler. Les rites de la cérémonie d'investiture, quels qu'ils soient, qui devait se dérouler ce soir, se poursuivraient sans elle.

Où retrouver Lucian ou O'Rourke ?

Tous les endroits où elle pourrait reprendre contact avec Lucian seraient tout aussi évidents aux yeux des strigoi : l'École de médecine, l'hôpital du Premier Secteur, l'ancien appartement de ses parents ou le sien. Kate secoua la tête.

O'Rourke. Nous n'avons jamais parlé d'un lieu de rencontre éventuel autre que l'appartement en sous-sol, alors où... pas le couvent franciscain de Bucarest. O'Rourke dit que le gouvernement le surveille, comme s'il s'agissait de quelque chose de normal. Mais c'est toujours de là qu'il téléphone à ses contacts et leur donne rendez-vous en utilisant une sorte de code. Où, sinon ?

Kate resta immobile encore une vingtaine de secondes, puis elle se

leva et se dirigea d'un pas vif vers l'extrémité opposée du parc en dissimulant son visage lorsqu'elle croisait des gens qui se hâtaient pour se mettre à l'abri.

O'Rourke était assis sur un banc, près du lac, là où ils avaient parlé en mai. Il était seul, le col de son épais manteau de laine relevé ; il l'aperçut quand elle s'arrêta près de l'aire de jeux des enfants, à dix mètres de lui, et lui sourit.

« Je me suis levé avant l'aube pour aller voir le gardien du monastère franciscain de Bucarest, dit-il. Je voulais vous retrouver à l'École de médecine à neuf heures. Vous n'avez pas lu mon petit mot ?

— Non. Il n'y en avait pas. » Ils traversaient le pont sur l'étroit chenal entre les lacs du parc.

« J'en ai laissé un. Peut-être que Lucian l'a pris et ne vous en a pas parlé.

— Pourquoi aurait-il fait cela ? »

Le prêtre fit un geste de mains. « Je l'ignore. Mais, il y a des tas de choses que nous ignorons à propos de Lucian, n'est-ce pas ? »

Et à propos de vous, pensa Kate, mais elle ne dit rien.

« En tout cas, je me suis arrangé avec le père Stoicescu pour faire remettre l'échantillon du virus J à l'ambassade américaine en fin de matinée. Mais quand je suis arrivé à l'École de médecine, il y avait la police et les pompiers... alors j'ai téléphoné à Stoicescu pour annuler notre rendez-vous et je suis revenu à l'appartement. La police y était déjà. J'ai vu des hommes entrer dans l'immeuble, et des automobiles luxueuses garées dans la rue.

— La Securitate circule en Mercedes », précisa Kate, qui lui raconta l'horreur des dernières heures.

« Je ne savais pas quoi faire, reprit le prêtre, sauf venir ici en espérant que vous y penseriez comme à un lieu de rendez-vous possible.

— Ça a failli rater. » Ils étaient arrivés à l'entrée ouest du parc. Kate hésita et recula sous les arbres. « C'est dangereux, dehors. »

Le prêtre jeta un coup d'œil dans la rue. « Oui. Si la Securitate sait où nous logions, alors les strigoi doivent savoir que nous sommes ici... et pourquoi.

— Comment l'auraient-ils appris ? » Kate serra les poings.

O'Rourke haussa les épaules. « Peut-être par Lucian. Peut-être que les Tsiganes ont parlé. Peut-être par un autre point faible de la chaîne...

— Vos coups de téléphone aux Franciscains ?

— J'en doute. Nous parlons en latin, nous n'utilisons jamais les vrais noms et nous organisons nos rencontres à l'aide d'un ancien code élaboré quand je travaillais ici, dans les orphelinats. » Il se gratta la barbe. « Mais c'est toujours possible...

— Peu importe, maintenant. Mais je ne vois pas ce qu'on peut faire. Si Lucian a été arrêté...

— Vous les avez vus l'arrêter ?

— Non, mais...

— S'il a été arrêté par la police ou la Securitate, nous ne pouvons rien faire. Et s'il leur a échappé... ce qui est probable... alors il a bien plus de chances que nous de s'en tirer. C'est sa ville. Et il y a son prétendu ordre du Dragon.

— Ne plaisantez pas avec cela, dit Kate.

— Ce n'est pas mon intention. » Des pas approchaient, de l'autre côté de la haie, et O'Rourke entraîna Kate plus loin sous les arbres ruisselants. Deux hommes en vêtements d'ouvrier passèrent rapidement sans jeter un coup d'œil dans leur direction. « Je ne plaisante pas avec cela, mais je ne crois pas qu'il s'agisse d'une association très efficace. Lucian ne sait même pas où aura lieu la prochaine nuit de la cérémonie d'investiture. »

Kate réprima sa colère. « On n'a pas fait mieux.

— Moi, si, répliqua O'Rourke. Venez. » Il prit Kate par le bras et l'entraîna dans la rue jusqu'à une moto couverte d'une bâche en plastique. C'était un side-car qui semblait sorti d'un vieux film de la Deuxième Guerre mondiale, pensa Kate. O'Rourke ôta le plastique, le plia et le fourra sous le siège « Montez. »

Kate n'était jamais montée dans un side-car... seulement quelques fois sur une moto avec Tom... Elle se recroquevilla dans le petit espace. Le pare-brise était fendillé et décoloré, le cuir du siège craquelé et réparé avec du ruban adhésif en une centaine d'endroits. Quand elle eut suffisamment replié ses jambes pour tenir dans la caisse en forme d'œuf, O'Rourke lui tendit une couverture et une paire de grosses lunettes. « Mettez ça. »

Kate chaussa les lunettes, s'imaginant le look qu'elle avait avec son manteau, son foulard de paysanne, et ce truc absurde. Même les verres étaient semi-opaques. « Où avez-vous trouvé cette moto ? » demanda-t-elle.

Le prêtre était en train de mettre ses propres lunettes et un casque d'aviateur en cuir qui donna envie de rire à Kate. « C'est un cadeau du père Stoicescu. L'un des pères de passage l'avait achetée et laissée dans un garage près de l'université. Je n'ai pas vu la nécessité de m'en servir jusqu'à aujourd'hui. » Il tourna une clé, tripota le robinet d'essence, sur le flanc de la vieille machine, et sauta sur une pédale. Sans résultat.

« Êtes-vous sûr de savoir conduire cet engin ? » Kate se sentait ridicule, assise dans le side-car, au bord du trottoir. Elle s'attendait à voir arriver d'une seconde à l'autre la Mercedes de la Securitate.

« J'en avais une avant d'aller au Vietnam », murmura O'Rourke en

manœuvrant un autre levier. Il se redressa, se souleva et retomba de tout son poids sur la pédale. De nouveau, rien. « Bordel de merde », grommela le prêtre.

Kate leva un sourcil, mais préféra ne rien dire.

O'Rourke fit une autre tentative et obtint quelques toussotements du cylindre, une pétarade, puis le silence. « Satanée essence de merde », dit-il, et il tripota quelque chose, au-dessus du moteur.

« Vous avez bien dit que vous saviez où la cérémonie se tiendrait ce soir ? » demanda Kate à voix basse. Il pleuvait de nouveau et il n'y avait ni piétons ni circulation, mais elle éprouvait le besoin de chuchoter.

O'Rourke abandonna son bricolage pour tirer une carte d'une poche en plastique, à l'intérieur du side-car. « Regardez », dit-il.

C'était une carte routière au 1/1 000 000. Kate la déplia, découvrit que la moitié représentait la Bulgarie, la tourna pour tomber sur la Roumanie centrale et vit que plusieurs villes étaient entourées au crayon rouge. « Brasov, Tirgoviste, Sighisoara et Sibiu, lut-elle tout haut. Elles sont toutes marquées de rouge. Laquelle est-ce... et pourquoi ? »

O'Rourke appuya de nouveau sur la pédale et la machine se réveilla en rugissant. Le moteur s'emballa plusieurs fois avant de tourner régulièrement, puis le prêtre régla le ralenti et montra le chemin à sa compagne. « Ce sont des villes qui ont une importance spéciale pour la Famille strigoi, dit-il. Je pense que c'est là qu'auront lieu les quatre prochaines nuits de la cérémonie.

— Comment le savez-vous ? »

O'Rourke jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et démarra dans un nuage de gaz d'échappement. Kate s'accrocha de sa main libre au bord du side-car. C'était particulièrement déplaisant de rouler dans cette caisse basse. « Comment le savez-vous ? répéta-t-elle dans un cri.

— Je vous expliquerai plus tard », répliqua-t-il en hurlant. Il s'engagea dans la circulation du boulevard Gheorgue Gheorghiu Dej, puis tourna dans Nicolae Balcescu pour traverser le centre de la ville.

« Dites-moi seulement comment vous avez appris que c'est à Tirgoviste qu'aura lieu la cérémonie de ce soir », exigea Kate quand ils s'arrêtèrent à un feu rouge, juste après l'hôtel Intercontinental.

O'Rourke se frotta la joue. Kate se dit qu'il n'avait pas du tout l'air d'un prêtre avec sa barbe, son casque et ses grosses lunettes. « Le père Stoicescu m'a parlé du monastère de Tirgoviste que je suis allé visiter il y a deux jours. » Le feu passa au vert et ils repartirent. Il bruinait toujours. « Impossible de les contacter par téléphone.

— Et alors ?

— Les Franciscains ont été arrêtés. La Securitate a effectué une rafle. Après avoir été toléré pendant des siècles par les autorités, le

monastère a été brusquement nettoyé. L'un des moines, qui était parti au marché, est revenu à temps pour voir ses frères embarqués dans des paniers à salade, et il a réussi à atteindre Bucarest pour en informer le quartier général des Franciscains.

— Je ne comprends pas », cria Kate. Ils avaient dépassé l'Arc de Triomphe, au nord de la ville, et roulaient sur la Soseaua Kiseleff ; ils passèrent devant le parc Herastrau. A droite, elle ne voyait que des marronniers et de l'herbe roussie. Il n'y avait pas de Mercedes noire derrière eux.

« Les Franciscains connaissent l'existence des strigoi, répondit O'Rourke en criant aussi fort qu'elle. Le monastère de Tirgoviste a gardé l'œil sur la Famille strigoi pendant des siècles. Si la Securitate a embarqué les frères... même pour une courte détention... c'est peut-être parce qu'il va se passer ce soir, à Tirgoviste, quelque chose qu'ils ne veulent pas qu'on sache. »

Kate ne dit rien, mais elle n'avait guère confiance dans ce raisonnement. « Et Lucian ? » hurla-t-elle pardessus le rugissement du moteur. Elle remarqua que la voie qu'ils suivaient ne s'appelait plus Kiseleff, mais Chitilei.

O'Rourke se pencha vers elle sans quitter des yeux la route et la circulation. « S'il est libre et si son ordre du Dragon existe vraiment... et même s'il n'existe pas... le meilleur moyen de le retrouver, c'est de se pointer à la prochaine cérémonie. »

Kate essuya l'eau boueuse sur ses lunettes en imaginant l'apparence qu'offrait son visage. De nouveau, la logique de ce raisonnement laissait à désirer, mais elle n'avait rien de mieux à proposer. Ils avaient dépassé la dernière rangée d'appartements staliniens et les périphériques de la ville lorsque le bruit du moteur diminua ; O'Rourke avait commencé à freiner. Kate vit, devant eux, que des voitures faisaient marche arrière avant d'apercevoir les panneaux indiquant pitesti et tirgoviste.

« Un accident ? » demanda-t-elle. Les clignotants de la police étaient visibles un pâté de maisons devant eux.

O'Rourke se dressa sur les pédales. « Merde », chuchota-t-il. Puis : « Pardon.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un barrage routier. La police contrôle les papiers. »

A trois voitures derrière eux, il y avait une Mercedes noire avec quatre silhouettes noires à l'intérieur.

La police ne se contentait pas d'attendre que les véhicules se présentent au barrage, elle remontait la queue en demandant leurs papiers aux conducteurs. O'Rourke emballa le moteur et fit demi-tour sur l'étroite portion de route.

Kate le tira par la manche.

« J'ai vu la Mercedes », dit-il. La sangle dénouée de son casque d'aviateur battait au vent. « Il faut courir le risque. »

Kate s'agrippa à deux mains au bord du side-car et baissa la tête afin que son foulard et ses lunettes soient aussi peu visibles que possible, mais elle regarda la Mercedes quand ils revinrent sur leurs pas en rugissant. Les quatre passagers ne leur jetèrent même pas un coup d'œil. En se retournant, elle les vit sortir de la file et s'avancer jusqu'au barrage en empruntant la voie de gauche. La police les salua et les laissa passer. D'autres voitures et quelques motos faisaient demi-tour comme eux, pour éviter le barrage :

Lorsqu'ils se trouvèrent de nouveau à la périphérie de la ville, O'Rourke se rabattit vers le trottoir et s'arrêta près de quelques résidences ouvrières. Pendant que le prêtre étudiait la carte, Kate examina les sinistres immeubles staliniens et leurs boutiques vides. Elle remua les jambes dans l'étroit habitacle. « Qu'est-ce qu'on fait ?

— On pourrait prendre l'autoroute jusqu'à Pitesti.

Puis l'E70 jusqu'à ce village... Petresti, au sud de Gaesti... et suivre la 72 jusqu'à Tirgoviste.

— Et s'ils ont établi un barrage sur l'E 70 ? »

O'Rourke rangea la carte. « On verra bien quand on y sera. »

L'E 70 était barrée. La queue faisait près de quatre kilomètres. Le prêtre comprenait suffisamment le roumain pour interpréter les grognements des camionneurs retournant à leur semi-remorque : la police examinait les papiers à l'endroit où la rue, en sortant de la ville, se transformait en une autoroute à quatre voies jusqu'à Pitesti.

O'Rourke fit demi-tour et rentra dans Bucarest. C'était déjà presque l'après-midi et l'estomac de Kate gargouillait. Elle n'avait pas pris de vrai petit déjeuner et ne se souvenait que des quelques cuillerées de soupe avalées la veille au soir.

Il y avait des boulangeries sur le boulevard Pacii mais elles étaient vides, depuis sept heures du matin. Des tramways agressifs, qui ne tenaient pas compte du reste de la circulation, obligeaient O'Rourke à faire des embardées sur l'asphalte craquelé et les pavés inégaux, et plus d'une fois Kate crut que le side-car allait se retourner. Elle aperçut un routier ouvert près de la voie de chemin de fer et le montra du doigt au prêtre. Dès qu'ils furent dans le parking, le moteur arrêté,

O'Rourke ôta son casque d'aviateur et essuya son front couvert de sueur.

« Il faut vraiment y aller ? demanda Kate.

— Si vous êtes aussi affamée que moi, il n'y a pas à hésiter », répondit O'Rourke. Ils laissèrent leurs grosses lunettes et le casque dans le side-car et entrèrent.

L'endroit était sonore, froid et obscurci par la fumée des cigarettes. Les garçons se hâtaient de table en table pour y déposer de grandes bouteilles de bière. Chaque camionneur en avait au moins une douzaine de vides en face de lui et semblait décidé à en consommer une douzaine de plus.

« Pourquoi autant d'un coup ? » chuchota Kate, lorsqu'ils trouvèrent une table libre, près de la cuisine.

O'Rourke sourit. Kate remarqua pour la première fois qu'il avait ôté son col et portait seulement une chemise et un pantalon noirs sous l'épais manteau de laine. « Ils ont peur que la bière manque. Ce qui arrivera avant l'heure du dîner. » Il essaya d'attirer l'attention d'un garçon, mais les hommes en veste noire et chemise blanche sales faisaient comme s'ils ne le voyaient pas. Pour finir, le prêtre se leva et vint se planter devant l'un d'eux.

« Dați-ne supă, vă rog », dit-il. L'estomac de Kate gargouilla quand elle pensa à un grand bol de soupe.

« Nu... », répondit le garçon. Il proféra un chapelet de syllabes coléreuses, espérant visiblement qu'O'Rourke s'écarterait. Ce que le prêtre ne fit pas.

« Mititei ? Brînză ? Cîrnați ? » demanda le prêtre.

La bouche de Kate, s'emplit de salive à l'idée de saucisses et de fromage.

« Nu ! American ? » Le garçon leur lança un regard furieux.

Kate se leva et sortit de son sac à main un billet de vingt dollars. « Ne puteți servi mai repede, vă rog, ne grăbim. »

Le garçon tendit la main vers le billet. Kate le replia entre ses doigts. « Quand on sera servis, dit-elle. Mititei. Brînză. Salam. Pastrama. »

Le garçon leur lança de nouveau un regard furieux, mais disparut dans la cuisine. O'Rourke et Kate restèrent debout jusqu'à ce qu'il revienne. Les camionneurs les regardaient fixement.

« C'est ça, passer inaperçu ? » chuchota le prêtre.

Kate soupira : « Vous préférez mourir de faim ? »

Le garçon revint, moins revêche, avec un sac en papier blanc taché de graisse. Kate regarda à l'intérieur et vit des saucisses, des œufs farcis et des tranches de salami. L'homme tendit de nouveau la main pour prendre les vingt dollars, mais Kate leva un doigt. « Băutură ? A boire ? »

Le garçon avait l'air embêté.

« Niște apă, dit Kate. Apă minerală. »

Le serveur hochait la tête d'un air las et regarda O'Rourke. « De la bière », dit le prêtre.

Le garçon revint une minute plus tard avec deux grandes bouteilles d'eau minérale et trois bières. Il avait visiblement envie de terminer rapidement la transaction. O'Rourke prit les bouteilles ; le garçon s'empara des vingt dollars. Les camionneurs reprirent leurs conversations.

Dehors, il bruina de nouveau. Kate fourra la nourriture et les bouteilles sous le capot du side-car. En une minute, O'Rourke regagna la rue et se dirigea vers l'est. « A part retourner en ville, je ne sais vraiment pas quoi faire », cria-t-il.

Kate regardait les rails du tramway et de la voie de chemin de fer qui couraient parallèlement à la route. Une sorte de chemin gravillonné et plein d'ornières la longeait. « La voie se dirige vers l'ouest ! » cria-t-elle en la montrant du doigt.

O'Rourke réagit immédiatement. Il tourna devant un tramway qui arrivait en sens inverse, monta sur le trottoir, traversa un terrain vague couvert de détritiques et s'engagea le long de la voie. Une minute plus tard, ils pétaradaient entre les immeubles stalinien. Le prêtre essayait d'éviter les bouteilles cassées et les morceaux de métal déchiquetés qui jonchaient la voie.

En bordure de la ville, le chemin devint boueux puis disparut. « Accrochez-vous ! » cria O'Rourke, qui souleva la moto pour franchir un carrefour et retomba sur les traverses. Le side-car de Kate était suspendu au-dessus des rails.

Ils cahotèrent ainsi sur la voie pendant cinq ou six kilomètres ; Kate était sûre que ses plombages allaient sauter à force de vibrer. Elle se demandait comment O'Rourke faisait pour conduire ; sa propre vision se réduisait à une triple image tressautant que les lunettes et le crachin rendaient floue. « Et si un train arrivait ? » cria-t-elle, tandis qu'ils passaient devant les dernières maisons de la banlieue. Seuls quelques vieux, travaillant dans leur jardin, levèrent les yeux vers eux.

« On mourrait ! » répondit O'Rourke.

A huit kilomètres de la ville et à environ cinq du barrage routier, ils s'arrêtèrent à un croisement avec un chemin non macadamisé qui courait nord-sud. Devant, de l'autre côté d'un épais boqueteau, retentit le sifflement très proche d'un train.

« Je pense qu'il vaut mieux se tirer », dit O'Rourke, et il s'engagea sur le chemin, en direction du nord. Il était si boueux que deux fois Kate dut descendre et pousser la machine avant qu'ils atteignent un carrefour avec l'E 70 qui ressemblait à une Interstate américaine désertée et non entretenue. Il y avait au moins un siècle, pensa Kate, que O'Rourke l'avait conduite en Dacia à Pitesti, sur cette même

route, pour assister au trafic des bébés.

Il n'y avait pas de voiture de police. Et ils ne virent aucune Mercedes lorsque, passé le grand village de Gaesti, ils empruntèrent la 72, étroite et pleine de nids-de-poule. La pancarte indiquait tirgoviste 30 km.

Sans tenter de parler par-dessus le rugissement du moteur, ils foncèrent vers les montagnes et l'obscurité croissante.

Ils s'arrêtèrent pour manger au bord de la Dimbovita, à moins de dix kilomètres de Tirgoviste. La 72 était étroite, sinueuse, et traversait peu de villages qui d'ailleurs ne regroupaient que quelques modestes maisons. O'Rourke s'enfonça sous les arbres et gara la moto près du cours lent de la rivière. Le fromage piquait, les saucisses étaient rances et les ouă umpliți – les œufs farcis – fourrés de quelque chose qu'ils furent bien incapables d'identifier. Kate trouva néanmoins le repas délicieux et but l'eau minérale à la bouteille pour l'arroser. La pluie s'était arrêtée et, bien que le soleil ne fut apparemment pas près de se montrer, il faisait plus chaud que les jours précédents. Kate découvrit qu'une petite partie de ses vêtements avait séché.

« Votre roumain s'est montré efficace, au restaurant », dit O'Rourke. Il paraissait savourer sa bière.

Kate se lécha les doigts. « La tactique élémentaire de survie du printemps dernier. Je ne prenais pas tous mes repas à la cantine de l'hôpital. » Elle se tut pour attraper son dernier morceau d'œuf farci. « J'espère que ces camionneurs étaient à la fin de leur trajet.

— Vous faites allusion à la bière, n'est-ce pas ? Oui. La conduite en état de sobriété est rare dans ce pays. » Il jeta un coup d'œil à sa bouteille presque vide. « Je pense que je vais me contenter d'une seule. »

Kate prit son foulard. « Vous avez dit « merde » deux fois aujourd'hui, et maintenant, vous manifestez un goût immodéré pour la bière. Ce n'est pas bien pour un prêtre. »

Au lieu de rire, O'Rourke regarda la rivière. Ses yeux étaient d'un gris satiné et, à ce moment-là, Kate entrevit, dans ce visage barbu et fatigué, le beau jeune homme qu'il avait été. « Cela fait longtemps que je ne me conduis plus comme un vrai prêtre. »

Kate hésita, embarrassée.

« Si le voyage qui m'a fait connaître le problème des orphelins roumains ne s'était pas présenté, j'aurais démissionné il y a deux ans. » Il ouvrit une autre bouteille.

« Ça sonne bizarrement. Le mot "démissionner", je veux dire. On ne penserait pas que les prêtres démissionnent. »

O'Rourke hocha légèrement la tête, mais garda les yeux fixés sur la rivière.

« Pourquoi voulez-vous abandonner le sacerdoce ? » demanda Kate d'une voix très douce. Il n'y avait pas de circulation sur la route et la rivière ne faisait pas beaucoup de bruit.

O'Rourke étendit les doigts et Kate s'aperçut combien sa main semblait grande et forte. « La raison habituelle. L'impossibilité de croire. » Il ramassa une petite branche et dessina des formes géométriques dans le terreau meuble.

« Mais vous avez dit, une fois, que vous croyiez..., commença Kate.

— Au mal, termina le prêtre. Mais cela ne me qualifie guère pour être prêtre. Pour administrer les sacrements. Pour agir comme une sorte d'intermédiaire mal foutu entre des gens qui croient plus que moi et Dieu... si toutefois il existe. » Il jeta la brindille dans la rivière et tous deux la regardèrent disparaître en tourbillonnant dans le courant modéré.

« O'Rourke... pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi êtes-vous venu avec moi ? »

Il la regarda et ses yeux gris lui parurent très clairs et très francs. « Vous m'avez demandé de venir », répondit-il.

Tirgoviste, qui comptait environ cinquante mille habitants, était située dans la vallée d'une autre rivière, la Ialomita ; au loin, les contreforts des Carpates s'élevaient jusque dans les nuages. Au premier coup d'œil, Tirgoviste était aussi industrielle et polluée que la ville pétrolière de Pitesti, mais, lorsqu'ils eurent traversé les faubourgs animés, ils se retrouvèrent au cœur d'une cité médiévale.

« C'est l'ancien palais, dit O'Rourke en lâchant l'accélérateur pour lui montrer des ruines, derrière un mur. Il a été édifié par Mircea le Vieux, à la fin du xiii^e siècle, mais Vlad l'Empaleur l'a réduit en cendres au cours d'une bataille avec les Turcs en 1462. Juste avant sa chute, je crois. »

Kate essuya la boue qui s'était déposée sur ses lunettes.

« Voilà la tour de la Chindia, dit O'Rourke en désignant une tour circulaire qui dépassait le mur d'enceinte. Le vieux Vlad l'a construite pour qu'elle lui serve de tour de guet et de poste d'observation lors des séances de torture qu'il organisait dans la cour. Le nouveau bâtiment juste à l'extérieur du mur, c'est le musée. » O'Rourke engagea la moto dans une rue latérale, mais une pancarte sur la porte proclamait que le musée était fermé. « Dommage, dit le prêtre. Je connais l'assistant du conservateur. C'est un petit con qui fait du zèle... très fidèle à Ceausescu... mais il en sait drôlement long sur l'histoire de Tirgoviste. »

Kate changea de position dans le side-car. Ses pieds s'engourdisaient. « Deux « merde » et un « petit con », dit-elle, la liste s'allonge, mon père.

— Et c'est comme ça depuis des années, ma sœur. » Il fit ronfler l'accélérateur et descendit lentement la rue latérale. « J'avais pensé que la cérémonie de ce soir se tiendrait ici, mais je ne vois aucun préparatif. » Toutes les portes de l'enceinte du palais historique, bardées de chaînes et de cadenas, portaient l'écriteau fermé en anglais et en français.

« La nuit n'est pas encore tombée, dit Kate. Les vampires ne sortent pas tant qu'il fait jour. » Elle avait terriblement sommeil et se sentait très abattue. Elle ferma les yeux, et revit Joshua en train de rire lors de l'un de ses anniversaires mensuels, son visage radieux éclairé par la lumière des bougies... elle se hâta de rouvrir les yeux. « Qu'est-ce qu'on fait ? »

O'Rourke arrêta la moto. « Je pense qu'il faut trouver un endroit où cacher la bécane... et nous avec. Et puis, on attendra que les vampires se montrent.

— Et si ce n'est pas le bon endroit ?

— Alors, on sera royalement baisés. »

Kate lui tapota le bras. « Deux "merde", un "petit con" et maintenant, "royalement baisés". Vous feriez mieux d'aller vous confesser bientôt, O'Rourke. »

Le prêtre ôta son casque de cuir et se frotta vigoureusement le cuir chevelu. Ses cheveux restèrent dressés en touffes emmêlées. Il souriait dans sa barbe. « Je suis d'accord. Et puisque tous les prêtres de Tirgoviste ont été raflés par la Securitate, vous allez peut-être être obligée d'entendre ma confession. »

Kate fit la moue. La moto poursuivit son chemin dans les petites rues silencieuses.

La grange se dressait au milieu d'un champ vide, à cinq cents mètres environ de l'enceinte du palais. Elle n'avait visiblement pas servi depuis des années et ne contenait que les restes d'un tracteur dépourvu de moteur, mais le foin, dans le grenier, semblait relativement frais. Il n'y avait pas de ferme à proximité. De l'autre côté du champ, à près d'un kilomètre, on distinguait, à travers le crachin qui redoublait, les tours d'une usine pétrochimique.

« La systématisation, commenta O'Rourke en regardant à droite et à gauche avant de pousser la moto hors de la route étroite, dans le chemin menant à la grange. Ceaucescu a probablement fait raser la ferme.

— Le foin est frais », dit Kate.

O'Rourke montra d'un signe de tête, à l'autre bout du champ, deux vaches étiques dont les côtes étaient visibles de loin. « Avec toutes ces décharges de produits chimiques, leur lait doit être d'un beau vert toxique.

— Charmant », dit Kate en le suivant dans la grange et en fermant

du mieux possible les portes affaissées. Elle frissonnait visiblement, et la tête lui tournait un peu.

O'Rourke mit la main sur son front. « Mon Dieu, Neuman... vous êtes brûlante. »

Elle serra son sac sur son cœur. « J'ai des antibiotiques, de l'aspirine...

— Ce qu'il vous faut, c'est de la chaleur. » Il gravit l'échelle en bois pourrie qui menait au grenier. « Montez. »

La paille n'était pas vraiment fraîche, mais relativement propre. O'Rourke lui creusa un nid et posa la couverture du side-car dessus. « Déshabillez-vous », dit-il. Il ôta son manteau trempé.

Kate n'hésita qu'une seconde. Puis elle se défit de son imperméable mouillé et de son foulard, quand elle découvrit que la pluie avait également transpercé son pull bon marché et son pantalon, elle les enleva aussi. Même ses sous-vêtements étaient mouillés, mais elle les garda. Elle avait la chair de poule aux bras et aux jambes et savait que les bouts de ses seins étaient visibles à travers son soutien-gorge. Kate se jeta dans la paille et tira la moitié de la couverture sur elle. La laine grattait et sentait l'essence. « J'ai de quoi me changer dans le sac, dit-elle en claquant des dents.

— Vous n'auriez pas aussi des vêtements de rechange pour moi, par hasard ? » demanda le prêtre. Il était encore plus mouillé qu'elle. Lorsque O'Rourke tordit sa chemise, il en sortit de l'eau. La peau de sa poitrine et de ses bras était très blanche et Kate vit que ses doigts tremblaient de froid. Son pantalon était visiblement trempé, mais il hésita un moment avant de le déboutonner. « Fermez les yeux, dit-il.

— Ne soyez pas stupide, répliqua sèchement Kate, les muscles de ses mâchoires tendus pour empêcher ses dents de claquer. Rappelez-vous que je suis médecin. Vous voulez un cours sur l'hypothermie ?

— Non », dit O'Rourke en ouvrant sa braguette.

Il ne porte pas de sous-vêtements ! pensa Kate. Mais quand elle remarqua que le plastique de la prothèse commençait juste sous son genou gauche, elle comprit que sa requête ne s'expliquait peut-être pas seulement par la simple pudeur.

Kate quitta la jambe artificielle des yeux pour regarder l'homme. Le père Michael O'Rourke n'était pas aussi mince que Lucian, ses muscles pas aussi bien dessinés, mais quand il alla étaler les vêtements sur une rampe en bois à un endroit qu'atteignait la faible lumière du soleil traversant l'unique fenêtre aux vitres sales, Kate se surprit en train d'admirer ses petites fesses d'une manière qui n'avait rien de médical. Lorsqu'il se retourna, elle suivit du regard la ligne des poils noirs de sa poitrine jusqu'à l'épaisse toison pubienne. Son pénis et son scrotum étaient rétractés de froid.

Kate détourna les yeux et fouilla dans son sac.

« N'enfilez pas vos vêtements tant que vous êtes mouillée », dit O'Rourke en se glissant sous la couverture et en la remontant sur ses épaules. Le prêtre lui faisait face, leurs genoux ne se touchaient pas tout à fait, mais il restait juste assez de couverture pour lui. « Réchauffez-vous d'abord. »

Dans d'autres circonstances, avec n'importe quel autre homme, elle aurait su comment se comporter. Mais avec O'Rourke, elle n'était plus sûre de rien. « Juste un pull », dit-elle en sortant un sweater en coton bleu marine ; elle le mit tout en dégrafant son soutien-gorge qu'elle enleva aussi discrètement que possible avant d'enfiler les manches. Elle savait que ce geste soulignait l'ampleur de ses seins. « Le reste, c'est principalement des jeans et des jupes qui ne seraient pas de mise ici, chuchota-t-elle en se recouvrant soigneusement. Lorsqu'on retournera dehors, il faudra que je remette ce damné truc en polyester que Lucian m'a acheté. » Elle sortit un slip de son sac et le glissa sous un coin de la couverture. Comment faire pour ne pas être aussi ostentatoire ? Elle décida de renoncer à la subtilité, se recroquevilla sous la couverture, ôta sa petite culotte mouillée et enfila la sèche.

O'Rourke croisa ses bras nus hors de la couverture et Kate comprit que lui aussi essayait de ne pas trembler. Il n'y arrivait pas. Elle se demanda si certains de ces frissons n'étaient pas dus au trac. Ils étaient blottis dans ce petit creux dans la paille comme deux Indiens tapés côte à côte.

« Venez », chuchota Kate. Elle se recoucha dans la paille en tirant la couverture vers elle, si bien que O'Rourke fut obligé de la suivre. Il y eut un moment embarrassant pendant qu'ils la réinstallaient sur eux, puis ils se retrouvèrent couchés l'un près de l'autre. Sans se toucher, ils partageaient tout de même leur chaleur sous la laine. Kate essaya de trouver une plaisanterie à dire, pour briser la tension palpable qui existait entre eux, puis décida qu'il valait mieux pas. O'Rourke la regardait de ses yeux gris si clairs et elle n'arrivait pas à distinguer s'ils posaient une question ou pas.

« Tournez-vous », proposa-t-elle.

Lorsqu'ils se furent tous deux mis en position fœtale, la couverture s'avéra assez grande pour les recouvrir. Sans hésiter, Kate se nicha contre lui et sentit l'intérieur des cuisses du prêtre humides de pluie contre les siennes. Elle toucha ses épaules, glissa ses mains le long de ses bras aux muscles tendus et frissonnants de froid : O'Rourke avait été trempé et glacé pendant la plus grande partie du trajet. Elle se blottit plus près et l'enlaça de son bras gauche bandé, la main posée à plat sur sa poitrine.

« Je ne crois pas que..., commença O'Rourke.

— Chut, chuchota Kate en collant ses jambes et ses hanches contre les siennes. Tout va bien. On va se réchauffer et se reposer un peu

jusqu'à ce qu'il fasse nuit. »

La poitrine du prêtre se gonfla, comme s'il allait dire quelque chose, mais il demeura silencieux. Un moment plus tard, il commençait à se détendre.

Kate était consciente de la moiteur chaude entre ses cuisses et de cette impression de lourdeur dans les seins qui accompagnait toujours son excitation sexuelle, mais en même temps un grand calme l'envahit pour la première fois depuis l'incendie. Elle appuya son visage contre la nuque de O'Rourke, contre les courtes mèches un peu bouclées qui lui chatouillèrent la joue, et huma son odeur de mâle propre. Il avait cessé de frissonner.

Ses mamelons n'étaient séparés du corps de O'Rourke que par un léger tissu, elle sentait aussi la chaleur de ses fesses contre ses cuisses, son dos vigoureux contre le renflement de son ventre, mais, enfin détendue par la chaleur, elle laissa le désir né d'une telle proximité s'éloigner doucement, et devenir une sensation agréable, en arrière-plan.

Elle s'endormit.

Il faisait nuit lorsque Kate s'éveilla et, pendant une seconde, elle frémit à l'idée qu'ils avaient trop dormi et manqué la cérémonie, puis elle aperçut quelques faibles vestiges du crépuscule à travers les vitres poussiéreuses, et comprit que le soleil venait juste de se coucher. Il restait encore plusieurs heures avant minuit.

O'Rourke dormait – Kate ne s'était pas demandé le moins du monde où elle était ni avec qui –, mais il s'était retourné dans son sommeil, aussi étaient-ils couchés face à face. Le bras gauche bandé de Kate l'entourait encore, mais le prêtre s'était rapproché sous la petite couverture et ses mains jointes reposaient dans le chaud sillon de ses seins. Il ne feignait pas de dormir. Il ronflait très doucement, la bouche entrouverte, dans cet abandon naturel et vulnérable qu'elle avait si souvent constaté lorsqu'elle allait voir Joshua pendant la nuit.

Kate étudia le visage du prêtre dans le peu de lumière qui subsistait : ses lèvres pleines et douces, ses longs cils – elle imaginait facilement quel enfant mignon il avait dû être –, sa barbe brune avec quelques poils roux et un peu de gris prématuré. Ses traits détendus lui firent comprendre quelle tension subtile il y avait habituellement dans son expression pourtant ouverte et amicale, comme si Mike O'Rourke supportait un lourd fardeau qu'il ne déposait que pendant son sommeil.

Kate baissa les yeux, mais ne vit pas la jambe artificielle, là où la petite couverture s'était écartée. Elle n'aperçut que la longue courbe de sa cuisse nue reposant près de la sienne.

Sans réfléchir, parce que sinon elle aurait pu changer d'avis, Kate se

pencha, lui embrassa la joue et, quand il ouvrit les yeux et que ses lèvres se fermèrent de surprise, le baisa doucement mais fermement sur la bouche. Il ne recula pas. Kate s'écarta de lui, une seconde, pour croiser son regard et y voir quelque chose de plus que la surprise, puis lui redonna un baiser. Cette fois, les lèvres de Kate s'ouvrirent seulement quelques secondes avant les siennes. En le serrant contre elle de son bras gauche bandé, elle sentit ses mains toujours jointes entre ses seins et la lente, mais régulière, érection de son pénis contre sa cuisse.

Ils reprirent haleine, puis s'embrassèrent de nouveau, et cette fois quelque chose d'infiniment plus complexe que leur excitation et leur désir mutuels passa dans ce baiser – un lent et simultanément accueilli des sensations, une résonance aussi réelle que les battements frénétiques de leurs cœurs.

Kate se retira, ses sens submergés par un vertige d'impressions. « Pardonnez-moi, je...

— Chut », murmura O'Rourke. Il leva les mains vers sa nuque, glissa les doigts dans ses cheveux, sous ses cheveux, et l'attira à lui pour un autre baiser.

Kate pensa que la perfection humide de ce baiser ne finirait jamais. Quand elle parla, ce fut d'une voix tremblante : « Si nous le faisons, tout ira bien. Je veux dire, j'ai un stérilet... mais, vraiment, je comprendrais si vous...

— Chut », murmura-t-il de nouveau, et il lui ôta son sweater. Ses mamelons réagirent à l'air froid dès qu'elle eut les yeux couverts par le vêtement, puis elle put voir de nouveau, mais il avait remis la couverture en place. Il posa un doigt sur les lèvres de Kate pendant que, de l'autre main, il trouvait sa petite culotte et la lui enlevait.

« Si vous n'avez pas envie, ce n'est..., commença-t-elle d'une voix voilée.

— Taisez-vous, chuchota-t-il. Je vous en prie. » Il l'embrassa encore, puis se coucha à demi sur elle en s'appuyant sur un bras.

« Je vous en prie », répéta-t-elle en écho, et elle leva la tête pour l'embrasser, une main sur sa nuque, l'autre descendant doucement jusqu'en bas de son dos. Elle y sentit des cicatrices, petites pour la plupart, mais il y avait aussi un long bourrelet de chair. La prothèse l'effleura lorsqu'il se souleva puis se glissa entre ses jambes, mais alors elle n'était consciente que de la chaleur du reste de son corps, de ses baisers, et de son érection brûlante et insistante contre son ventre.

Kate gémit et, de la main droite, s'empara de son pénis et le guida vers elle. Elle était toute mouillée lorsqu'elle leva les genoux et le serra entre ses bras.

O'Rourke n'était pas pressé. Il l'embrassa en glissant la langue dans sa bouche, releva la tête pour la regarder avec une infinie tendresse,

puis la baisa encore, si lentement et si passionnément qu'elle crut perdre conscience pendant une seconde ou deux. Ses hanches bougèrent et alors il la pénétra, sans gaucherie ni rage mâle brutale, mais avec la même fermeté et la même douceur qu'elle avait goûtées dans ses baisers.

Kate s'arrêta de respirer un moment lorsqu'il sembla prêt à se retirer, mais il revint avec une infinie lenteur et la pénétra plus profondément, toujours lentement, si lentement qu'elle put le sentir parfaitement pendant qu'il traversait la partie la plus sensible de son vagin. A nouveau, il se retira presque et s'enfonça en elle.

Les quelques minutes qui suivirent furent comme s'ils avaient eu tout un futur d'intimité amoureuse. Rien ne semblait imposé ou embarrassant. Ils effectuaient les mêmes mouvements au moment où ils étaient le plus nécessaires. L'excitation de Kate atteignit un tel paroxysme qu'elle avait du mal à respirer, puis O'Rourke se souleva légèrement pour glisser sa main droite entre eux, et chaque fois qu'il se retirait un peu – le lent mouvement donnait l'impression à Kate qu'elle se repliait autour de lui, l'incorporait en elle –, ses doigts mouillés la pénétraient délicatement et elle se sentait à la fois caressée par ses doigts et par la hampe de son pénis. En quelques instants, Kate éprouva une excitation qui dépassait tout ce qu'elle avait jamais connu, ses hanches bougeaient de plus en plus rapidement, avec avidité, et ralentissaient lorsque la cadence de leurs mouvements faisait de même, puis leur tempo s'accélérait de nouveau en une unisson parfaite.

Kate n'était pas novice – elle s'était montrée une amante passionnée avec Tom et avec quelques autres hommes, avant et après son mariage –, mais rien ne l'avait préparée à ce qu'elle ressentait maintenant. Quand elle crut que ni l'un ni l'autre ne pourraient attendre un instant de plus, que tous deux allaient atteindre l'orgasme en même temps, leur rythme changea, comme chorégraphié par une longue expérience, et ils commencèrent à se mouvoir dans un autre cercle de sensations.

Ils roulèrent ensemble, sans prêter attention à la couverture qui tomba, et Kate chevaucha O'Rourke dont la large main se retrouva sur sa poitrine, ses doigts caressant ses deux seins. Il la regardait, le visage perdu dans cette zone sensuelle à mi-chemin entre la douleur et le plaisir. Il s'était mordu la lèvre et elle baissa la tête pour essayer d'un baiser la goutte de sang qui y perlait. Il tenta de ralentir les mouvements de Kate en appuyant sur sa hanche, mais celle-ci sentait qu'elle ne pouvait plus attendre. Rejetant la tête en arrière, elle posa les deux mains sur la poitrine de O'Rourke et, par ses secousses, les amena tous deux à la limite et au-delà. Pendant une minute vibrante, Kate ne put dire quel orgasme elle sentait monter le plus fortement, le sien ou celui de O'Rourke.

Puis il ferma les yeux, Kate fit de même un instant plus tard, et elle jouit : un flot de chaleur se répandit en elle comme des ondes de plus en plus larges ; une seconde après, O'Rourke palpita en elle en gémissant.

Kate se laissa retomber sur lui ; il la serra dans ses bras et tira la couverture sur eux. Il resta en elle, toujours ferme, tandis qu'elle semblait dans un demi-sommeil, la joue contre sa poitrine. La nuit devint plus noire dans la grange, le froid une chose presque palpable. Quelque part, à l'autre extrémité du champ, une chèvre bêla.

« Est-ce que ça va tout gâcher ? chuchota-t-elle enfin, en sortant d'un demi-rêve.

— Ça ne gâche rien du tout », murmura O'Rourke. Ses mains lui massaient le dos.

« Mais tes vœux...

— J'avais déjà décidé d'abandonner le sacerdoce, Kate. Mon voyage à Chicago, c'était pour donner ma démission, en personne. » Il tourna la tête et ôta un brin de paille accroché à sa barbe. « J'ai honoré mon vœu de célibat pendant dix-huit ans sans croire à sa légitimité.

— Dix-huit ans », murmura Kate. Elle lui caressa la poitrine du bout des doigts. Quand elle releva la tête pour lui chuchoter quelque chose, il l'embrassa.

« Est-ce que tu as l'impression..., commença-t-elle.

— Que nous sommes amants depuis des années ? Que nous nous sommes rappelés une époque où nous avons fait l'amour ? Oui. Moi aussi. »

Kate secoua la tête. Elle ne croyait pas au surnaturel, n'avait jamais cru aux miracles... mais cette télépathie la fit frissonner. O'Rourke remonta la couverture sur eux et lui embrassa l'oreille. « On ferait mieux de s'habiller et d'aller voir si la cérémonie aura lieu cette nuit », chuchota-t-il.

Tout lui revint alors : ce lieu étrange, le froid, l'obscurité, le cauchemar de Joshua entre les mains de cruels étrangers. « Je veux rester encore dans tes bras, juste une minute », murmura-t-elle en reposant la joue contre sa poitrine.

Il la serra contre lui.

30

Les forces de sécurité des strigoi commencèrent à arriver peu après

vingt-deux heures trente, leurs camionnettes noires, leurs Mercedes et les véhicules militaires parcourant bruyamment les petites rues vides de Tirgoviste et prenant position autour du musée et du vieux palais. Avant leur apparition, il y avait déjà des gardes aux trois grilles, et le haut des murs était garni de morceaux de métal tranchants. Maintenant, des silhouettes en noir armées d'automatiques se postaient aux voies d'accès, investissaient les toits des rues avoisinantes et allumaient des torches dans l'enceinte, au pied de la tour de la Chindia. Il y avait peu de maisons alentour – surtout des petites entreprises ou des bureaux appartenant aux usines qui environnaient l'ancien quartier –, mais elles étaient vides et pas éclairées : les habitants de Tirgoviste, comme prévenus à l'avance, avaient quitté les lieux avant la tombée de la nuit.

Kate et O'Rourke observaient tout cela par les brèches du troisième étage d'un immeuble à moitié rasé, à une centaine de mètres du palais. Ils avaient d'abord constaté la présence des gardes et fait le tour des murs, puis s'étaient retirés avant l'arrivée du reste des forces de sécurité. Kate aurait voulu escalader l'enceinte pendant qu'il en était encore temps, mais O'Rourke l'avait conduite à une citerne couverte, derrière l'immeuble abandonné. « Voilà un moyen oublié de pénétrer à l'intérieur. Cette citerne sèche donne dans un égout qui fait partie des bâtiments d'origine. Nous pouvons entrer par là... un jeune moine y est passé en rampant, quand il était gamin. Il vaudrait mieux ne s'y risquer qu'après la tombée de la nuit.

— Comment tu sais ça ? » avait chuchoté Kate.

Il lui raconta qu'il était venu à Tirgoviste, autant pour inspecter l'orphelinat que pour examiner l'enceinte du palais et parler avec les franciscains. En lui faisant visiter les lieux, les moines lui avaient montré d'anciennes cartes et des dessins d'architecture exécutés lors de la restauration, cinquante ans auparavant, ainsi que cette citerne.

Kate s'écarta brusquement de lui. « Tu savais que la cérémonie aurait lieu ici, dit-elle. Tu savais tout sur cette affaire.

— Pas tout. Nous avons supposé que la seconde nuit de la cérémonie d'investiture se déroulerait ici. Le palais et ses jardins sont fermés au public depuis hier et la sécurité a été renforcée.

— Qui, "nous" ? demanda Kate.

— Les autres franciscains. Je te le jure, Kate. Je n'avais jamais entendu parler de tout cela jusqu'à ce que je vienne en Roumanie, il y a deux ans.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit, à l'époque ? »

O'Rourke faillit répondre quelque chose, mais se ravisa. Il lui caressa la joue. « Pardonne-moi. J'aurais dû. Quand tu as quitté le pays avec Joshua, j'ai cru que c'en était fini avec tout ça. »

Kate serra les poings. « Mais tu connaissais le danger ! Tu savais

qu'ils se lanceraient à mes trousses !

— Non ! » Il fit un pas vers elle, puis s'arrêta quand il la vit reculer. « Non, j'ignorais que l'enfant avait quelque chose à voir avec les strigoi. Il faut que tu me croies, Kate.

— Tu as dit que Lucian savait. Lui et l'ordre du Dragon. »

O'Rourke fit non de la tête. « Certains moines de Tirgoviste qu'on a arrêtés aujourd'hui appartiennent à l'ordre du Dragon. C'est une société... restée secrète pendant des siècles... mais j'ignorais que Lucian était en contact avec elle. Je n'en suis toujours pas sûr, d'ailleurs. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai téléphoné au père Stroicescu, tôt ce matin.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Lui n'est pas membre de l'ordre. Le prêtre qui en faisait partie a été arrêté. Je ne sais pas si Lucian a menti.

— Pourquoi aurait-il menti ? Il m'a aidée, non ? »

O'Rourke ne répondit rien.

« Bon, reprit Kate. Je te fais confiance, pour le moment. » Elle ferma les yeux. Son corps sentait encore O'Rourke en elle. Mon Dieu, qu'ai-je fait ? « Pénétrons dans l'enceinte.

— Plus tard », dit O'Rourke, et elle le vit frissonner. Leurs vêtements n'étaient pas tout à fait secs et le vent de la nuit était froid. « Quand les VIP commenceront à arriver. »

Tout commença une heure avant minuit. Les Mercedes se glissèrent une par une entre les barricades et les gardes, et disparurent après avoir franchi la porte principale. Kate vit la lumière des torches se refléter sur le tiers supérieur de la tour de la Chindia, visible par-dessus les murs de l'enceinte. « C'est l'heure », chuchota-t-elle.

O'Rourke hocha laconiquement la tête et lui fit descendre l'escalier en ruine jusqu'à la citerne, dans la cour sans lumière. Même sous ce faible éclairage, elle vit combien il était pâle.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— La galerie souterraine », répondit-il.

Kate sortit l'unique lampe électrique qu'elle avait emportée dans son sac. « On a ça.

— Ce n'est pas l'obscurité », répliqua-t-il en serrant les mâchoires. Kate vit qu'il claquait des dents et que la sueur perlait sur son front et sa lèvre supérieure.

« Tu es malade, chuchota Kate.

— Non. » O'Rourke tourna le dos à la citerne et s'appuya contre le mur. « Le tunnel... » Il serra les dents.

Kate comprit. « Tu m'as dit que pendant la guerre... au Vietnam... tu étais un rat des tunnels. C'est là où... »

O'Rourke s'essuya le visage. « Je visitais un ensemble de galeries

que l'adjudant avait trouvé, près d'un village. » Sa voix trembla, puis se raffermi : « Des tunnels qui se ramifiaient. Bazella et ses gars y avaient lancé des grenades défensives et offensives, mais il y avait tellement de tournants, de montées et de descentes... En tout cas, cela avait servi de quartier général à l'armée régulière du Nord-Vietnam... avec une infirmerie, des baraquements, tout le fourniment. Mais ils l'avaient évacué. Il ne restait plus qu'un cadavre en train de pourrir, coincé dans une galerie à quelques mètres de l'entrée, au bord de la rivière. J'ai cru que je pourrais passer entre la paroi et lui... » O'Rourke s'arrêta et regarda dans le vide.

« Le cadavre était piégé », murmura Kate. Ses doigts gardaient le souvenir des cicatrices sur son dos et ses cuisses.

« Ils avaient équipé l'estomac du type de C-4 et d'un simple fil relié au détonateur. Quand je lui ai touché la jambe, il a fait sauter la mienne. » Il essaya de rire, mais ce fut un rire triste qui sonnait faux.

Kate se rapprocha et posa la joue contre son épaule.

« Ce n'est pas de la vraie claustrophobie. Je veux dire, tu m'as vu dans les avions et les trains. Du moment que je peux voir la sortie... » Il s'interrompit. « Excuse-moi.

— Non, chuchota Kate. Ne t'inquiète pas. Tu n'as qu'à m'attendre ici. C'est plus raisonnable. Si j'ai des ennuis, il faut qu'il y ait quelqu'un à l'extérieur pour aller chercher de l'aide. »

Cette fois, O'Rourke ne rit pas. « Aller chercher de l'aide auprès de qui ? Où ? Nous sommes tout seuls, Kate. »

Elle réussit à sourire. « Je sais, mais je continue à croire que la cavalerie va surgir en haut de la colline.

— Accorde-moi une minute », dit O'Rourke. Il respira plusieurs fois à fond, fit des mouvements de bras en arrière et se pencha sur la citerne sèche. Elle faisait deux à trois mètres de profondeur. Il y avait des brèches et de bonnes prises pour les pieds dans la paroi en pierres non cimentées. « Maintiens la lumière stable... bon, il est bien là... à l'endroit où le père Danielescu m'a dit que se trouvait l'orifice. »

Kate ne voyait que des pierres et des plantes grimpantes desséchées.

« Tiens fermement la lampe jusqu'à ce que je trouve un moyen d'entrer dans le vieil égout. Puis passe-la-moi et rejoins-moi. » Il franchit la margelle et descendit à tâtons. Une pierre dégringola jusqu'au fond jonché de débris, mais, en gros, O'Rourke s'en tira facilement. Kate braqua la lumière sur la paroi lorsqu'il tâta les pierres, ouvrit son canif et s'escrima sur l'une d'elles jusqu'à ce qu'elle se détache. Il extirpa les autres plus facilement.

« La lampe », dit-il en se redressant et en tendant les mains.

Kate la lui lança. Il braqua le faisceau sur les prises pendant qu'elle descendait. Puis ils s'accroupirent pour regarder dans l'orifice.

« Pouah ! » dit Kate en serrant les poings. Elle avait vu luire des

yeux et, lorsque la lumière les mit en fuite, elle entendit des cris perçants. Le faisceau de la lampe brilla sur leurs dos d'un noir huileux. L'égout – si c'en était bien un – ne faisait qu'un mètre de large et se rétrécissait au bout de quelques mètres, là où les rats avaient décampé.

« Comment peut-on entrer là-dedans ! chuchota Kate.

— Oui, mais je te parie qu'il n'y a pas un seul Nord-Vietnamien. Je passe le premier. » Il trouva un solide bâton sur le sol de la citerne et le garda dans la main droite en tenant la lampe de l'autre. Son corps masqua la lumière quand il glissa de force ses épaules dans l'orifice.

Kate ferma les yeux et pensa à Joshua.

« C'est suffisamment large. Le père Danielescu m'a affirmé que la galerie traversait les remparts d'un bout à l'autre, et je pense qu'il a dit vrai. Viens, je vais t'éclairer. »

Kate essaya d'estimer sur combien de mètres il leur faudrait ramper. La longueur d'un terrain de football ? Les deux tiers seulement ? Cela semblait interminable. L'ancien égout pouvait s'effondrer et personne ne saurait jamais qu'ils étaient là. Les rats leur mangeraient les yeux. C'était de la folie.

« J'arrive », chuchota-t-elle, et elle entra dans le trou en rampant.

A part l'horreur de l'incendie et la mort de Tom et Julie, la traversée de cette galerie d'une centaine de mètres constitua l'expérience la plus terrible de l'existence de Kate. Elle entendait O'Rourke haleter, voyait trembler de panique réprimée son corps qui se détachait à la lueur de la lampe de poche, mais le reste n'était que roche tranchante, boue, fuite éperdue de rats et obscurité rendue pire encore par une impression croissante de claustrophobie, car l'étroit passage se rétrécissait toujours davantage. Parfois, O'Rourke s'arrêtait et elle lui touchait la jambe, ou, si le tunnel était assez large à cet endroit, tendait une main en avant pour prendre la sienne, mais ils parlaient peu et plus ils s'enfonçaient dans les ténèbres, plus le rythme de leurs halètements s'accélérait.

« Et si l'air devenait irrespirable ? » chuchota-t-elle, après qu'ils eurent franchi un passage particulièrement étroit où le vieil égout creusé dans la roche s'était effondré. Ils avaient dû se faufiler entre la terre et les racines, et Kate n'arrivait pas à s'imaginer comment ils pourraient faire marche arrière dans ce goulot. Cette idée lui coupa le souffle et la laissa pantelante.

« Les rats y vivent bien », lança O'Rourke. Kate les entendait fuir dans des passages latéraux pas plus larges que ses cuisses. « Je pense que s'ils peuvent respirer, on le peut aussi.

— Ton ami était certain qu'on pouvait y passer ? »

O'Rourke cessa de ramper. « Eh bien, je n'ai pas vraiment parlé avec

ce jeune moine...

— Mais tu es sûr qu'il est vraiment passé par là pour pénétrer dans l'enceinte ? » La poitrine de Kate se resserra, comme si on l'entourait d'une bande métallique.

« Oui ! dit O'Rourke, qui recommença à ramper en murmurant quelque chose que Kate ne saisit pas.

— Quoi ?

— Je t'ai dit qu'il est passé par là lorsqu'il était enfant », répéta le prêtre en repoussant des pierres tombées sur leur route. La lampe de poche dessinait une auréole autour de ses cheveux et de sa barbe.

« Quand il était enfant ! » Kate empoigna la botte de O'Rourke.
« Quel âge avait-il, bon Dieu ? »

Le prêtre s'arrêta pour reprendre son souffle. « Je ne sais pas. Pas trop jeune, je pense. J'espère. » Il reprit sa progression ; ses épaules frottaient contre la roche, de chaque côté.

Quelques minutes plus tard, Kate poussa une racine hors du chemin en s'interrogeant sur la forme étrange de la chose, puis elle s'appuya sur les coudes et dit : « O'Rourke... Mike... éclaire-moi, tu veux bien ? »

Elle tenait un avant-bras humain ; l'intervalle entre le radius et le cubitus était tout encroûté de terre. Elle le lâcha rapidement en se tortillant sur le côté pour passer sans le toucher.

« C'est bon signe, chuchota O'Rourke. On doit être sous le cimetière. Juste derrière l'église. »

Kate écarta les cheveux de ses yeux. Elle avait manié des cadavres pendant ses études, fait des autopsies en tant que médecin et n'avait pas particulièrement peur des morts. Mais elle préférait le savoir à l'avance lorsqu'elle devait y toucher.

C'est à ce moment-là que la lampe de poche s'éteignit. Kate s'arrêta pile et O'Rourke s'immobilisa plusieurs secondes. « Merde », fit-il, et il tapa la lampe du tranchant de la main. Pas même une petite lueur. Kate empoigna la cheville droite du prêtre pendant qu'il tripotait les piles et essayait de nouveau. Rien. Elle sentit la tension le traverser comme un courant électrique ; sa peau devint moite et froide, ses muscles rigides comme du marbre. On aurait dit que ses deux jambes étaient des prothèses.

« O'Rourke, murmura-t-elle. Mike ? »

Silence. Il changea de position, s'étendit sur le dos, et d'après les légers bruissements et mouvements de son corps, elle imagina ses mains levées, ses doigts tapant contre le plafond rugueux du tunnel comme si c'était un cercueil. Sa respiration devint courte et trop rapide.

« Mike ? » chuchota-t-elle en tendant la main pour lui toucher le bras. La vibration s'amplifia comme les premiers tremblements de

plaques tectoniques glissant après des années de pression croissante.

« O'Rourke, dit-elle sèchement. Parle-moi. »

Il émit un son qui était entre un raclement de gorge et une suffocation.

« Dis-moi quelque chose, insista-t-elle, mais d'une voix tremblante. Tout va bien. On peut se passer de lumière. Il suffit de continuer à ramper, d'accord ? » Elle lui serra le bras. Elle eut l'impression de toucher une statue de granit qui vibrait légèrement.

Il émit un autre bruit, puis murmura quelque chose d'inintelligible.

« Quoi ? » Kate caressait son poing crispé.

La voix de O'Rourke était étranglée, tendue par le contrôle qu'il tentait d'exercer. « Beaucoup trop de tunnels. Un seul donne dans l'église. »

Kate lui prit la main. « Et alors ? On restera dans celui-là. Pas de problème. »

Il tremblait comme s'il avait eu la fièvre. « Non. On peut arriver dans l'un des autres égouts.

— On ne verra pas la lumière ? » chuchota Kate. Elle entendait les rats gratter derrière elle. Sans la lampe pour les tenir à distance, ils pourraient ramper sur ses jambes... sur son visage...

« Je ne... sais... pas... » Son chuchotement s'éteignit et le tremblement augmenta.

Elle lui serra la jambe au-dessus du genou. « Mike, hier soir, c'était la première fois que tu faisais l'amour depuis que tu es devenu prêtre ?

— Quoi ? » Cette syllabe, il l'exhala.

Kate se força à prendre le ton de la conversation, un ton presque malicieux : « Je me demandais seulement si c'était quelque chose que les prêtres faisaient régulièrement... enfreindre leurs vœux, je veux dire. Il doit y avoir beaucoup d'opportunités, avec toutes les jeunes veuves esseulées qu'il y a dans une paroisse. Ou les filles de la coopération dans les pays du tiers monde.

— Nom... de... nom », murmura O'Rourke. Il éloigna brusquement sa jambe. Elle entendit son bras se lever comme s'il brandissait le poing. « Non, dit-il d'une voix qui devenait plus ferme, ce n'est pas une habitude chez moi. Je n'avais pas été avec quelqu'un depuis... depuis mon accident au Vietnam. Je n'ai pas été un bon prêtre, Kate... mais j'étais honnête.

— Je le sais », dit-elle d'une voix douce. Elle chercha sa main, la ramena vers le sol, rampa dans les ténèbres et la baisa.

La respiration de O'Rourke était rapide, mais plus régulière. Les tremblements quittaient son corps comme de lents séismes. Kate frotta sa joue contre la paume abandonnée.

« Pardonne-moi, chuchota-t-il. Je comprends. Merci. »

Kate lui embrassa les doigts. « Mike, on y est presque. Continuons à avancer. » Quelque chose frôla ses jambes et elle entendit un rat repartir à toute allure dans la galerie. Elle espérait que ce n'était qu'un rat. La terre avait ici une odeur de pourriture.

O'Rourke essaya de nouveau la lampe, renonça et la fourra dans sa ceinture. Puis il se remit à plat ventre et reprit sa progression petit à petit. Kate le suivit, la tête levée et les yeux ouverts, à la recherche d'une légère lueur, en dépit du sable qui ne cessait de lui tomber sur la tête et dans les yeux.

Ils l'aperçurent un peu plus tard – peut-être quelques minutes seulement après, mais les cadrans de leurs montres n'étaient pas lumineux et ils avaient perdu la notion du temps. La lueur était si faible qu'elle aurait été invisible dans une pièce normalement noire, mais à leurs yeux adaptés à une obscurité totale, elle parut aussi lumineuse qu'un phare. Ils parcoururent les derniers six mètres en labourant le sol de leurs ongles et levèrent les yeux vers la grille fixée dans le plafond du tunnel. L'égout était large en cet endroit et Kate put ramper côte à côte avec O'Rourke. Ils se mirent sur le dos et levèrent les bras vers les barreaux.

« Une grille en fer, chuchota O'Rourke. Ils ont dû l'installer depuis que le père Chirica a emprunté ce passage, il y a des années. Probablement pour empêcher les rats de sortir. » Il saisit les barreaux et tira. Kate l'entendit grincer des dents et sentit l'odeur de sa sueur. La grille ne bougea pas.

O'Rourke la lâcha avec un gémissement. Kate sentit que la panique risquait de l'emporter, que la peur montait comme une nausée dans sa gorge. Honnêtement, elle ne se croyait pas capable de reparcourir la longue galerie, et O'Rourke non plus. « Y a-t-il une autre entrée ?

— Non. Seulement celle-là, qui donne dans la crypte de l'église. Elle faisait autrefois partie du palais de Vlad Tepes... il y avait aussi des cachots et des passages souterrains... » O'Rourke gronda féroce et s'attaqua de nouveau à la grille. Des paillettes de rouille tombèrent comme de la neige, mais le métal n'en fut pas ébranlé.

« Écoute, chuchota Kate. Poussons au lieu de tirer. » Ils appuyèrent leurs paumes contre la grille et poussèrent jusqu'à ce que leurs bras s'engourdissent. Puis ils restèrent étendus, haletants, à écouter les grattements qui se rapprochaient.

« Elle doit être scellée dans le ciment, chuchota O'Rourke en tâtant ses pourtours. Et l'ouverture sera à peine assez large pour nos épaules. Pour les miennes, du moins. »

Kate essaya de calmer ses halètements. « Peu importe. Nous passerons. » Elle se souleva pour mieux voir la grille. La pièce au-dessus était humide et froide, sentait la pierre mouillée, mais l'air était infiniment plus frais là-haut. « Le métal est rouillé. Et les

barreaux ne sont pas très épais.

— Le fer n'a pas besoin d'être épais. » La voix d'O'Rourke était blanche. Kate ne distinguait qu'une faible pâleur à l'endroit où était son visage.

« Le fer rouille comme n'importe quelle autre saleté, siffla Kate. Allons, lève les jambes... comme ça... en mettant les genoux contre la grille. Oui, cale ton corps comme je le fais, pour que tout ton poids repose sur ton dos. Bon, à trois, on va pousser jusqu'à ce qu'elle cède ou qu'on crève. »

O'Rourke gémit en s'installant. « Attends une seconde », chuchota-t-il. Il y eut un murmure presque inaudible.

« Qu'est-ce que tu dis ? » demanda Kate. Son dos lui faisait déjà mal.

« Une prière. Bon, je suis prêt. Un... deux... trois... »

Kate poussa et se cambra jusqu'à ce qu'elle sente ses muscles se déchirer, et, même lorsqu'elle ne put pousser davantage, elle continua. La rouille lui tombait dans les yeux et la bouche, des pierres pointues lui meurtrissaient le dos à travers son manteau et son corsage, son cou se tordait comme si un fil de fer chaud s'enfonçait dans ses nerfs... mais elle ne lâchait pas prise. Près d'elle, Mike O'Rourke poussait encore plus fort.

La grille ne se brisa pas, elle s'arracha de la pierre et du ciment grossier comme un bouchon sort d'une bouteille de Champagne. Kate passa la première, se coucha sur les pierres froides et respira l'air frais pendant quinze bonnes secondes avant d'aider O'Rourke à monter. Il dut ôter sa veste et déchira sa chemise, mais il réussit à franchir le trou irrégulier pour entrer dans les ténèbres.

Ils se blottirent sur le sol de la crypte, leur exaltation se changeant lentement en inquiétude car ils s'attendaient à voir surgir les gardes vêtus de noir, attirés par le terrible bruit de leur intrusion. Ils entendaient toujours la rumeur lointaine de la cérémonie d'investiture, mais aucun bruit de pas, aucun cri d'alarme ne retentit.

Au bout d'un moment, ils se relevèrent en s'aidant mutuellement à retrouver l'équilibre, montèrent l'escalier et franchirent la porte ouverte pour pénétrer dans la chapelle proprement dite.

La lumière des torches colorait en rouge les quelques vitraux. Kate regarda O'Rourke, vit son visage griffé et lacéré, ses vêtements déchirés et souillés, et ne put s'empêcher de sourire. Elle avait sûrement l'air encore pire. La chapelle était petite et presque ronde, vide comme seuls les sites archéologiques peuvent l'être, mais une porte vitrée donnait sur la tour de la Chindia qui se dressait à moins de cinquante mètres. Les allées herbues et les ruines du palais étaient remplies de torches et de silhouettes, ces mêmes gardes noirs qu'ils avaient vus dans l'île de Snagov ; en plus, il y avait un hélicoptère et deux longues Mercedes.

Kate ne vit rien de tout cela. Elle n'avait d'yeux que pour les formes encapuchonnées de rouge qui marchaient lentement vers le pied de la tour. L'une d'elles portait un balluchon qu'on aurait pu prendre pour un paquet enveloppé de soie rouge. Mais Kate ne s'y trompa pas ; elle aperçut des joues roses et des yeux noirs brièvement éclairés par les torches lorsque les hommes passèrent devant la chapelle et les silhouettes encapuchonnées des chanteurs.

O'Rourke la retint, l'empêcha de se ruer par la porte ouverte et de courir dans la lumière des innombrables torches.

« C'est mon bébé », dit Kate d'une voix entrecoupée, avant de retomber enfin contre le prêtre, mais sans jamais cesser de fixer la porte de la tour par laquelle les hommes et le balluchon avaient disparu. « C'est Joshua. »

Rêves de Fer et de Sang

Je commence à croire qu'il m'est impossible de mourir. Cela fait presque deux ans que j'ai pris part pour la dernière fois au Sacrement, mais la mort ne vient pas. Je pourrais refuser la nourriture et l'eau, mais ce serait de la pure folie : mon corps se nourrirait de sa propre chair pendant plusieurs mois plutôt que de mourir de bon gré. Même moi qui ai connu plus de douleur dans mon unique vie que la plupart des générations par accumulation, même moi je ne peux pas affronter une telle torture.

Aussi je reste couché pendant la journée, à écouter les voix de ma Famille, tout comme je le faisais dans ma petite enfance. La nuit, je me lève et marche dans ma chambre, parcours les couloirs de cette vieille maison et regarde par les fenêtres comme lorsque j'étais un bambin. Mes muscles ne sont pas... ne seront pas... complètement atrophiés.

Je commence à croire que la grande punition que Dieu m'inflige, c'est ce refus de me laisser mourir. Il y a des siècles, quand j'étais jeune, la possibilité de la damnation éternelle me réveillait, couvert d'une sueur froide, aux heures de faiblesse, de ténèbres, du petit matin. Maintenant, la pensée de l'éternelle punition, c'est le simple fait d'être condamné à vivre pour toujours.

Mais, dans la journée, je sommeille. Et pendant que je suis étendu là, pas vraiment éveillé ni vraiment endormi, ni mort ni agissant parmi les vivants, je rêve mes souvenirs.

Mes ennemis fondirent sur moi.

Avec l'aide de Radu, mon traître de frère, le sultan Mehmed II et ses légions d'azabes, de janissaires, de spahis ruméliens et d'Anatoliens aux yeux bridés traversèrent le Danube et cherchèrent à me détrôner. L'armée de Mehmed était bien plus forte que la mienne. Je ne confondais pas l'honneur avec l'idiotie. Sur mon ordre, nos armées se retirèrent vers le nord, semant la désolation dans notre sillage.

Les cités, les villes et les villages de mon royaume furent livrés aux torches. Les greniers vidés ou détruits. Le bétail qui ne fut pas emporté par l'armée, on l'abattit sur place. On empoisonna les puits, et on construisit des barrages pour créer des marécages là où les canons de Mehmed devaient passer.

Tels sont les faits historiques de ce repli – ce que les stratèges modernes appellent un « retrait stratégique » —, mais cela ne révèle rien de la réalité. Je suis couché. Au-dessus de moi, le soir peint le bois noir des poutres d'un terne rouge sang, et je me souviens des routes pleines de réfugiés en pleurs venus de nos villes et de nos villages, de chariots tirés par des bœufs, de percherons et de clans entiers à pied portant leurs maigres biens, pendant que derrière nous les flammes léchaient l'horizon, que la fumée de notre auto-immolation noircissait les cieux. Je suis resté couché ici tout l'hiver à écouter les domestiques de la Famille chuchoter dans l'escalier et sur le palier – mon ouïe est encore bonne quand je veux qu'elle le soit. Les voix parlent de la guerre de Saddam Hussein avec les Américains, et des incendies de puits de pétrole qu'il a allumés dans son courroux et qui assombrissent le ciel du désert. Elles murmurent des choses sur les combats en Yougoslavie et hochent leurs têtes couvertes de fichus en répétant que les guerres modernes sont vraiment terribles. Saddam Hussein est un enfant comparé à Hitler, et Hitler était un bébé comparé à moi. Autrefois, j'ai suivi l'armée d'Hitler tandis qu'elle battait en retraite vers son centre stratégique et je me suis étonné des infrastructures qu'il avait laissées intactes. Saddam met le feu au désert ; en mon temps, je me suis emparé de la terre la plus riche d'Europe et je l'ai transformée en désert.

Cette époque ignore tout de la guerre.

Nous nous sommes retirés au cœur de mon royaume, parce que tous les Transylvaniens apprenaient en tétant le sein de leur mère que le salut de notre peuple et de notre nation résiderait toujours dans les gorges les plus profondes des plus hautes montagnes, dans les plus sombres forêts des régions les plus reculées où hurlent les loups, où erre l'ours noir.

J'ai lu Stoker. J'ai lu ce roman ridicule quand il a paru, en 1897, et j'ai assisté à la première représentation à Londres. Trente-trois ans après, j'ai regardé ce Hongrois prétentieux et incapable jouer comme

un pied dans l'un des films les plus ineptes que j'aie jamais eu le malheur de voir. Oui, j'ai lu et vu l'abominable mélodrame, maladroitement écrit, de Stoker, ce condensé d'imbroglios qui ne fait que noircir et banaliser le noble nom de Dracula. Un tissu d'inepties et d'absurdités, bien entendu, mais j'avoue qu'il y a, parmi tout ce gribouillage puéril, un bref passage poétique, presque certainement dû au hasard.

Le vampire idiot de Stocker, avec sa cape d'opéra, s'arrête en entendant un loup hurler dans la forêt. « Écoutez-les, chuchote-t-il comme au théâtre. Les fils des ténèbres. Quelle belle musique ils font. »

Dans ce brin de poésie fortuit, quelque chose de l'âme transylvanienne et roumaine se dévoile. C'est le hurlement du loup – solitaire, terrifiant, éveillant les échos des lieux déserts – qui est la musique de l'âme roumaine. C'est dans l'obscurité de la forêt que nous trouvons le salut et la renaissance. Dans les repaires de montagne, nous nous mettons dos à la pierre pour faire face à nos ennemis. Il en a toujours été ainsi. Il en sera toujours ainsi. J'ai engendré et mené une race de fils des ténèbres.

Durant cet été de l'an 1462, des milliers de mes soldats et un plus grand nombre encore de mes boyards et de mes paysans fuyaient vers le nord les hordes mercenaires du sultan. Ce fut l'été le plus chaud de mémoire d'homme. Mes espions me rapportèrent que les janissaires de Mehmed grommelaient qu'il n'y avait rien à piller dans les ruines calcinées de nos cités, rien à manger dans les cendres de nos fermes. J'ordonnai que l'on creuse des trous sur la seule voie possible, que l'on y plante des pieux aiguisés, puis qu'on les recouvre avec soin. Je me souviens m'être arrêté avec notre arrière-garde, un soir de juin, pour écouter les cris des chameaux du sultan tombant dans nos pièges. C'était une douce musique.

Je menais des raids contre ces porcs de Turcs, par des chemins et des cols connus seulement de certains de mes gens, les surprenant par derrière, isolant les traînants et les convois de malades et de blessés comme un loup isole et abat les plus faibles de la harde, puis les empalant là où les autres retrouveraient leurs corps.

J'envoyais mes agents dans les mornes colonies de lépreux et dans les ombres infestées par la peste de mes villes encore debout pour qu'ils habillent en Turcs les malades et les mourants et les envoient dans les camps du sultan, où ils se mêlaient aux janissaires, aux Anatoliens, aux spahis et aux azabes, buvant à leurs coupes et mangeant aux gamelles communes. J'ordonnais aux victimes encore vivantes de la syphilis, de la Mort Noire, de la tuberculose et de la variole de rejoindre les Turcs, et les récompensais généreusement quand ils revenaient avec les turbans des hommes qu'ils avaient

contaminés à mort.

Mais ils continuaient d'avancer, mes ennemis, mourant de soif et de faim et de maladie, terrorisés à l'idée de s'endormir à la nuit dans leurs camps, effrayés par l'obscurité de la forêt et le hurlement des loups, mais ils allaient toujours. Nous leur laissâmes un unique chemin de fourrage et de sources empoisonnées à suivre, une piste aussi nette qu'une ligne de poudre à fusil menant à un baril d'explosif.

Ils se tournèrent vers Bucarest et trouvèrent une cité sans vie, sans nourriture ; ils foncèrent sur Snagov où des centaines de mes boyards et de mes troupes les attendaient, sur mon île fortifiée. Mehmed et Radu ne purent prendre Snagov. Le lac était trop profond pour que des hommes en armure le traversent sans risquer de s'y noyer. Mes murs étaient trop hauts pour leurs échelles, une fois le lac traversé. Mes instruments de guerre faisaient pleuvoir sur eux un trop terrible châtimement.

Mehmed suivit de nouveau ma piste, laissant Snagov derrière lui et condamnant ainsi la plus grande partie de ses hommes à une nuit de harcèlements et à un matin d'empalements.

Puis, au soir du 17 juin de l'an de grâce 1462, j'attaquai l'armée de Mehmed, non avec un commando, mais avec treize mille de mes plus braves boyards à la tête de troupes triées sur le volet. Nous dispersâmes les gardes, renversâmes la garnison, embrochâmes ceux qui tentaient de résister et nous pénétrâmes dans leur camp comme une épée brûlante dans une chair tendre. Nous avons apporté des torches imprégnées de poudre à canon et nous les allumâmes pour trouver la tente rouge du sultan. J'avais décidé de tuer ce chien moi-même et de boire son sang avant que le soleil ne se lève.

Nous conquîmes la tente rouge et massacrámes ceux qui étaient à l'intérieur, mais ce n'était pas la bonne. J'eus la consolation, minime, d'apprendre que nous avons décapité les deux vizirs de Mehmed, Isaac et Mahmoud. Le temps que je regroupe mes hommes, la cavalerie du sultan nous assaillait de trois côtés. Même alors, j'aurais pu remporter cette bataille, car Mehmed avait perdu courage et quitté le camp, ses hommes s'enfuyaient à pied en tous sens, perdus, démoralisés, mais l'un de mes commandants, un boyard appelé Gales, ne me rejoignit pas avec le reste de mes forces, comme je l'avais ordonné. A cause de sa couardise, Mehmed se sauva et mon armée dut se frayer péniblement un chemin pour échapper au cercle toujours plus étroit de la cavalerie ottomane.

Ce fut là, dans le camp de Mehmed, que je reçus deux flèches dans la poitrine. Je les arrachai et les brandis bien haut, à la lumière des torches et des flammes, pour rallier mes hommes. La force cicatrisante secrète qui m'avait depuis la naissance distingué des simples hommes était, à l'époque, plus puissante en moi. Et j'avais participé au

Sacrement une heure avant de mener l'attaque. J'entendis crier : « Le Seigneur Dracula ne peut pas mourir ! » puis mes boyards survivants surgirent à mes côtés, et nous formâmes un front de lames et de boucliers pour percer les rangs ennemis et échapper à cette folie.

Le sultan rejoignit son armée. Certains dirent qu'il avait été ramené de force au camp par ses généraux et mon frère Radu. Je ne bus pas son sang cette nuit-là.

Plein de colère, je fis venir le couard, le commandant Gales, dans ma tente, une heure avant l'aube. Mes gardes le désarmèrent, le dévêtirent, lui enchaînèrent les bras derrière le dos et le pendirent à un anneau de cardan que j'emportais toujours dans nos campagnes. Puis, encore couvert de suie et du sang de la bataille, la poitrine fort endolorie, je me mis au travail. Mes seuls outils étaient une alêne, une vrille de tire-bouchon et le rasoir de mon père, fait de l'acier le plus affilé de toute l'Europe. Ils me suffirent. Je bus à son corps vivant jusqu'à ce que le soleil se lève, puis je dormis, me levai pour donner l'ordre à l'armée de rentrer à Tirgoviste, et revins dîner et boire au même festin jusqu'au coucher du soleil. On a écrit qu'en ce jour, les Turcs, à quarante lieues de là, entendirent les cris du poltron.

A Tirgoviste, nous nous préparâmes à un siège qui devait durer un an. On ferma la ville, des guetteurs furent postés sur les murs et les tours nouvellement reconstruites, les canons amorcés, le bétail et la volaille amenés dans le fort, et des ruisseaux souterrains détournés dans la cité par des égouts secrets que j'avais fait creuser. Les troupes pouilleuses du sultan Mehmed et de l'avidé Radu survinrent alors.

Elles s'arrêtèrent à vingt lieues de nos murs. Mehmed et ses hommes avaient traversé une centaine de forêts pour atteindre les contreforts des Carpates et les portes de Tirgoviste, mais, ce matin-là, ils rencontrèrent une forêt d'un autre genre, une forêt devant laquelle ils firent une pause avant de la traverser.

Au cours des campagnes contre les Turcs de l'hiver précédent, j'avais tué des milliers d'ennemis. J'étais désireux de tenir un compte précis des morts ottomans, aussi avais-je ordonné à mes boyards de couper la tête de ceux qui tombaient sur le champ de bataille et de me les rapporter. En février, les troupes maugrèrent : beaucoup trop de têtes, beaucoup trop de sacs lourds et suintants. A la fin de la campagne, je fis compter les têtes, établir un inventaire méticuleux, puis couper les nez et les oreilles pour les envoyer à mon ami et parfois allié, le roi Mathias Corvin de Hongrie. Il ne répondit jamais à ma lettre, ne me remercia pas du cadeau, mais je sais qu'il a dû être impressionné.

Bien entendu, nous fîmes des milliers de prisonniers turcs durant la campagne. Lorsque, en juin, Mehmed atteignit les murs de ma capitale, nos cachots et nos enclos palissadés en contenaient plus de

vingt-trois mille.

Quand l'immense armée de Mehmed, épuisée et affamée, entama sa marche du matin, à vingt-sept petites lieues d'une victoire presque certaine, elle s'arrêta devant la forêt que j'avais fait dresser. Une forêt de vingt-trois mille Turcs empalés, dont certains se tortillaient encore dans la lumière matutinale. Les plus grands pieux portaient les corps des commandants favoris du sultan, des amis pour lesquels il s'attendait à payer une rançon, comme Hamza Pacha et le Grec légendaire, Thomas Catavolinos.

Le propre chroniqueur flagorneur du sultan, Laonicus Chalcondyles, a écrit, à propos de ce matin-là : « Tellement confondu par son incapacité à croire ce qu'il voyait, l'Empereur dit qu'il ne pouvait pas enlever ses terres à un homme qui faisait des choses aussi extraordinaires et pouvait tirer ainsi partie de son autorité et de ses sujets, et que sûrement, un homme qui avait accompli ceci méritait de très grandes choses. »

C'est ce que dit Chalcondyles. Mais sa langue a certainement menti entre ses dents pourries. Si nous avions été présents ce matin-là, et moi j'y étais, à cheval, guettant à moins d'une demi-lieue, nous aurions vu l'armée démoralisée faire demi-tour et s'éloigner, dans le plus grand désordre, de la puanteur de mort qui s'élevait de ma nouvelle forêt. Nous aurions vu leur sultan ébranlé pisser dans sa culotte de soie gonflée par le vent. Nous l'aurions vu ordonner à ses hommes d'établir le camp en vue de ma forêt, comme s'ils n'arrivaient pas à partir ou à en détacher le regard ; d'ailleurs, avant la tombée de la nuit, ils avaient creusé une tranchée aussi profonde que le Danube autour de l'armée tremblante et allumé un millier de feux, pour me tenir à distance. Je crois que j'aurais dû, cette nuit-là, m'introduire dans leur camp pour dire simplement « Hou ! » et j'aurais vu l'armée s'enfuir, terrorisée.

Le sultan Mehmed et sa bande se détournèrent de Tirgoviste le lendemain matin et commencèrent leur long retour vers Braila, vers leur flotte et leur maudite patrie. Mes espions me signalèrent que son armée était entrée de nuit à Andrinople pour que la populace ne puisse pas voir leur honte, et qu'une fois le sultan revenu à Constantinople, ses légions d'Anatoliens, de Ruméliens, d'azabes et de janissaires, autrefois si fières, n'étaient plus que de la viande de chien déterrée. Mais le sultan ordonna de grandes réjouissances par tout le pays pour célébrer son éclatante victoire contre Dracula.

Voilà qui suffit pour les victoires islamiques, je crois, pendant que j'écoute la Famille en visite et les chambrières affairées parler de la guerre dans le désert.

Kate se serait précipitée à la suite de Joshua dans la cour du palais éclairée par les torches si O'Rourke ne l'avait pas retenue. Il y avait au moins une centaine de strigoi entre elle et la tour de la Chindia où l'on avait emporté le bébé, mais Kate aurait tenté de la traverser si le prêtre ne l'avait pas d'abord maîtrisée, puis serrée dans ses bras.

« On ne peut rien faire pour le moment », chuchota-t-il. Il y avait des gardes à dix mètres de la porte de la chapelle. « On va regarder où ils l'emmènent. »

Kate avait empoigné à deux mains la chemise déchirée du prêtre. « On peut les suivre ? »

O'Rourke garda le silence, mais elle connaissait la réponse cela leur aurait pris trop de temps de retourner en rampant par le tunnel, ils n'auraient pas su dans quelle Mercedes l'enfant était arrivé ; et puis les gardes devaient veiller à ce que personne ne suive leurs maîtres. Kate donna un coup de poing dans la poitrine de O'Rourke. « C'est à devenir... fou. » Elle respira profondément plusieurs fois pour refouler ses larmes, puis surveilla la tour, dans l'espoir d'apercevoir son fils.

La Chindia, qui faisait vingt-cinq à trente mètres de haut, bien que carrée à sa base, devenait vite un cylindre couronné de créneaux. Illuminée par la lumière des torches, elle ressemblait à une pièce qui aurait fui son échiquier. Sur le côté que Kate pouvait voir, il y avait deux fenêtres cintrées plus hautes qu'un homme, dont la première à environ douze mètres du sol avait un balcon (de pierre et de fer. Elle remarqua une lézarde qui courait de la large base jusqu'aux créneaux, et de disgracieuses tiges en fer qui, telles des agrafes géantes, tenaient ensemble la pierre et la brique.

O'Rourke suivit son regard. « C'est le tremblement de terre d'il y a quelques années, chuchota-t-il. Depuis, la tour est fermée aux touristes. Ceausescu avait accordé des fonds pour la réparer, mais les travaux n'ont jamais été exécutés. »

Kate hocha distraitement la tête. Elle savait que O'Rourke essayait de l'empêcher de penser au terrible danger que courait Joshua. Et s'ils lui faisaient boire du sang humain ce soir ? Peut-être l'avaient-ils déjà fait. Elle n'avait pas vu le bébé à Snagov, mais il y avait tant de choses qu'elle n'avait pas vues.

Lentement, les silhouettes encapuchonnées s'éloignèrent de la chapelle et des ruines du palais pour se rassembler au pied de la tour de la Chindia. Il y eut de la musique, comme si un orchestre jouait, puis Kate aperçut le magnétophone portable, les amplificateurs et les

haut-parleurs, non loin de l'hélicoptère et des voitures. La musique était quelconque, sans âme – peut-être un hymne de l'Europe de l'Est –, puis le tempo changea, des chœurs s'élevèrent, triomphants, et Kate se rendit compte que les haut-parleurs beuglaient le thème de Rocky. Elle secoua la tête. Si c'était un cauchemar, il avait tourné du surréel au ridicule.

Des silhouettes encapuchonnées de rouge apparurent au balcon, au-dessus de la foule. Une grande acclamation monta vers elles. Soudain, Kate sursauta en voyant que l'un des hommes – était-ce Radu Fortuna ? elle n'en était pas sûre – brandissait un paquet enveloppé de soie au-dessus du garde-fou, comme pour l'offrir à la foule. Le paquet s'agita et Kate agrippa le bras de O'Rourke, certaine qu'on allait jeter Joshua sur le pavé.

Les silhouettes rassemblées sur le balcon écoutèrent les hourras pendant une minute, puis franchirent à reculons la porte voûtée. Kate pensa à une folle parodie de l'apparition du pape. La musique prit fin et la foule se mêla, se divisa en petits groupes et s'éloigna de la tour. On alluma des cigarettes, on rejeta les capuchons. Aucun de ces visages ne lui semblait familier, bien que certains fussent assez proches pour qu'elle puisse les voir très distinctement. On aurait dit une réunion du Rotary Club après une journée de travail.

Mais personne ne s'en alla.

Vingt ou trente minutes plus tard, les hommes en rouge sortirent de la tour. Malgré ses efforts, Kate n'arrivait pas à voir le bébé. L'ont-ils laissé à l'intérieur ? Est-ce que quelqu'un ou quelque chose est avec lui ? Son cœur battait la chamade. Puis elle vit que le cinquième homme de la procession portait gauchement quelque chose et put discerner dans ses bras vêtus de rouge le paquet, rouge lui aussi.

Ceux qui étaient dans la cour s'écartèrent pour leur laisser le passage, et la vue de Kate fut encore une fois bouchée. Elle ne s'était jamais sentie aussi impuissante et aussi frustrée.

Les gardes en noir établirent un cordon autour de l'hélicoptère rayé rouge et blanc. Un starter toussa, les pales se mirent à tourner lentement et la foule recula instinctivement, formant un cercle plus large autour de l'appareil. Kate vit les portes se refermer sur plusieurs personnages importants vêtus de rouge, puis le bruit du moteur emplit l'enceinte du palais, les rotors s'estompèrent, l'hélicoptère frémit, parut se pencher en avant sur ses patins, puis s'éleva, piqua à gauche et grimpa rapidement au-dessus des arbres dénudés en direction du nord. La foule le suivit du regard jusqu'à ce que ses feux de route disparaissent dans les nuages, puis les hommes revinrent à leurs voitures, les chauffeurs leur tinrent les portières ouvertes et les hommes en noir se mirent au garde-à-vous.

« C'était un hélicoptère du gouvernement ? » chuchota Kate. Elle se

demandait si l'appareil allait se rendre à Bucarest. Quand il avait disparu dans les nuages bas, il volait vers le nord-ouest et non vers la capitale.

« C'est un Jet Ranger. Je ne sais pas quel genre d'appareil utilise le gouvernement, mais je doute qu'ils soient américains. A mon avis, c'est un hélicoptère privé. »

Kate ne s'étonna pas que O'Rourke ait pu l'identifier ; les mâles semblent toujours si fiers d'attribuer le nom qui convient à une machine. Surtout aux avions et aux véhicules de guerre. Kate aurait bien voulu gagner un dollar chaque fois que, regardant sur le câble un film de guerre complètement stupide en compagnie de Tom, celui-ci disait quelque chose comme : « Regarde ce tank ! C'est censé être un vieux Sherman, mais ils se servent d'un M-60. » Ou bien : « Ils croient vraiment qu'on va prendre ce F-5 pour un MiG-29 ? » Pour Kate, tout cela n'avait aucune importance. Elle pensait que les garçons apprenaient toutes ces fadaises parce qu'ils adoraient construire des modèles réduits, et que la fierté de pouvoir nommer des machines étranges ne leur passait jamais avec l'âge.

Pourtant, comme elle voulait continuer à parler, pendant que les cours se vidaient et que les derniers gardes s'éloignaient de la chapelle, pour lutter contre cette impression douloureuse de perte et d'impuissance, Kate demanda négligemment : « Comment sais-tu que c'était un... comment déjà... un Jet Ranger ? »

La réponse de O'Rourke l'étonna : « J'en ai piloté un. »

Elle lui jeta un coup d'œil dans la pénombre. Ses cheveux et sa barbe étaient tout imprégnés de poussière de roche et de rouille. Elle imagina dans quel état devait être sa propre chevelure. « Piloté ? »

Il se tourna vers elle et sourit, hochant la tête plusieurs fois, comme un gamin. « Au Vietnam, à ma connaissance, j'étais le seul bidasse qui aimait vraiment voler en hélico.

— Ah bon ? » Kate passa les doigts dans ses cheveux d'où tombèrent des choses qu'elle ne préféra pas identifier.

O'Rourke regarda les voitures franchir la porte principale qui allait visiblement demeurer gardée. « Je connaissais un adjudant qui pilotait des hélicos dans la vallée d'A Shau, pour lui, voler restait un plaisir. Il m'emmenait parfois avec lui pendant les missions de surveillance et, plus tard, alors que j'avais déjà acquis ma nouvelle jambe, j'ai appris qu'il était en train de créer une ligne de service commercial en Californie, près de l'hôpital où je séjournais. » O'Rourke se frotta la barbe comme s'il était gêné de raconter une aussi longue histoire. « En tout cas, il m'a donné des leçons.

— Tu as ton brevet ? » Kate observait l'exode tout en se demandant comment ils allaient faire pour découvrir en quel lieu la cérémonie de la nuit prochaine se déroulerait. La ville, leurs rapports sexuels, la

galerie souterraine, les torches et la musique, tout était irréel. Mais Joshua était réel Elle se força à se concentrer.

« Non », répondit-il en essayant d'ouvrir la porte. Elle était fermée, mais seulement de l'extérieur, par un cadenas et un morillon rouillés que l'on pouvait faire sauter d'un coup de pied. « Il n'y avait pas de marché intéressant pour des pilotes d'hélicos unijambistes, alors je suis entré au séminaire. » Brusquement, il la fit s'accroupir et l'entraîna dans la pièce plus petite en l'obligeant à garder la tête baissée. « Chut ! » murmura-t-il.

Une minute plus tard, quelqu'un ouvrit le cadenas. Le faisceau d'une lampe électrique balaya la nef de la chapelle, puis ils entendirent la porte se refermer. Ils attendirent cinq minutes avant de reparler.

« Un dernier contrôle, je suppose », chuchota O'Rourke. Ils se glissèrent de nouveau vers la porte. La cour était vide et obscure. Les deux portes, fermées. La tour de la Chindia, rien qu'une sombre silhouette se découpant sur les nuages bas éclairés par les lumières et les feux de l'usine de produits chimiques.

Ils patientèrent encore une vingtaine de minutes pendant lesquelles Kate se frotta plusieurs fois la figure pour lutter contre l'engourdissement de la fatigue, puis O'Rourke donna un coup de pied dans la porte, le morillon s'arracha du bois pourri et le battant s'ouvrit.

« Le personnel du musée n'appréciera peut-être pas ce que nous sommes en train de faire à la chapelle », chuchota Kate. C'était une piètre plaisanterie, mais le soulagement de savoir qu'ils ne seraient pas obligés de repasser par l'égout la rendait débile, elle en était consciente.

Ils se déplacèrent lentement, tête baissée derrière les murs de pierre en ruine et les rosiers défleuris, mais il n'y avait pas de gardes à l'intérieur du parc et pas la moindre circulation dans les rues. On aurait dit que toute la cérémonie n'avait été qu'un rêve.

Les murs étaient toujours couronnés de métal coupant et de verre cassé, mais O'Rourke trouva une petite porte basse, à l'arrière de l'enceinte, que l'on pouvait escalader. Kate déchira encore plus son pantalon en passant par-dessus.

Les rues de Tirgoviste paraissaient silencieuses et vides après l'invasion vespérale des strigoi, mais Kate et O'Rourke empruntèrent des ruelles et évitèrent les lumières. Même les chiens n'aboyaient pas cette nuit-là.

La moto était toujours dans la grange. Pendant que O'Rourke bricolait sur la machine défaillante, Kate grimpa à l'échelle pour récupérer son sac de voyage et la couverture restés au grenier. Les lumières de l'usine pétrochimique traversaient la fenêtre poussiéreuse et éclairaient le nid dans la paille où O'Rourke et elle avaient fait

l'amour quelques heures auparavant. Est-ce vraiment arrivé ? Kate soupira avec lassitude, plia la couverture et redescendit.

O'Rourke avait ouvert la porte et était en train de sortir la machine peu maniable.

« Je donnerais bien mille dollars pour pouvoir prendre un bain, dit-elle en ôtant encore, à coups de brosse, la saleté de ses cheveux et de ses habits. Et cinq cents pour des waters.

— Alors, sors ton carnet de chèques », répliqua O'Rourke, puis il fit ronfler le moteur.

Le monastère franciscain était dans un quartier si ancien que deux Dacia n'auraient pu se croiser dans ses ruelles étroites. Du reste, ni Dacia ni aucun autre véhicule n'y circulait. Kate trouvait que le pot d'échappement de leur moto faisait un bruit indécent en se répercutant contre les anciens bâtiments en pierre et en bois. Les faibles phares soulignaient des détails qui personnalisait chaque demeure et contrastaient avec la pauvreté et la tristesse imposées à ce pays pendant si longtemps : des restes de boiseries peintes de couleurs vives, les fenêtres merveilleusement cintrées d'une vieille maison qui n'était guère qu'un taudis, la ferronnerie d'art d'une grille reliée à une palissade affaissée, et même des rideaux de lin raffinés entr'aperçus à une fenêtre de ce qui, aux États-Unis, aurait passé pour la remise d'une ferme.

Le monastère était un long bâtiment de plain-pied, en retrait de la rue, dans un quartier où les terrains vagues alternaient avec des immeubles sombres aux façades souvent aveugles. O'Rourke passa devant une première fois, l'inspecta lors d'un deuxième tour, puis s'engagea dans une ruelle pour observer l'arrière de l'édifice. Il n'y avait aucune lumière et le couvent semblait abandonné. Un cadenas fermait la porte, mais la clôture était suffisamment basse pour qu'ils l'escaladent. Kate aperçut des jardins bien entretenus et des treillages dans l'arrière-cour sombre.

« Attends ici une minute, dit O'Rourke à voix basse en garant la moto dans un bosquet, là où la ruelle croisait une rue plus large. Si les strigoi sont à notre poursuite, ils ont peut-être laissé quelqu'un derrière. »

Kate lui toucha le bras et sentit l'effet que lui faisait ce contact malgré la fatigue et son état dépressif. « Ça ne vaut pas le coup de courir des risques, chuchota-t-elle.

— Un bain, dit O'Rourke avec un grand sourire. Des waters. Peut-être des vêtements propres. »

Kate commença à sortir du side-car. « Je vais avec toi.

— Monte plutôt sur la bécane. Si je sors en courant, mets le moteur en route et prends-moi au vol. Tu saurais la faire démarrer et la

conduire ? »

Kate fronça les sourcils, mais hocha la tête. Elle l'avait assez observé pendant le voyage pour savoir que oui. Elle pensa soudain à sa Miata, détruite dans l'incendie. Elle avait aimé cette voiture... aimé l'impression de liberté et d'ivresse qu'elle éprouvait quand elle conduisait vite sur les routes sinueuses de montagne, au soleil clair du Colorado, les cheveux au vent...

« Kate ? dit O'Rourke en lui serrant l'épaule. Tu es là ?

— Oui. » Elle se frotta les joues et les yeux. L'épuisement pesait sur elle comme un fardeau.

O'Rourke s'engagea dans la ruelle ; ses vêtements noirs le rendaient presque invisible. Kate resta là, morne et abattue, à écouter le vent froid agiter les feuilles sèches. Il n'y avait pas de bruits d'insectes, ni d'oiseaux, pas la moindre circulation dans la rue principale, à trente mètres de là. Elle tenta de se remémorer l'excitation qu'elle avait ressentie lors de ses promenades dans Bucarest, en mai, les jeunes couples s'embrassant à l'ombre des portes, les rires, les grands-parents surveillant leurs petits-enfants dans le parc du Cismigiu. Tout cela appartenait à un autre monde.

« Il n'y a personne », dit O'Rourke en surgissant derrière elle. Kate sursauta. Elle s'était à moitié assoupie.

Ils laissèrent la moto sous les arbres, escaladèrent la palissade et entrèrent dans le monastère par une fenêtre qui n'était pas fermée.

« Les Franciscains sont présents à Tirgoviste depuis le xiii^e siècle, dit O'Rourke en allumant une bougie.

— La lumière..., commença Kate.

— On restera dans les pièces intérieures et les couloirs. Les volets sont fermés. Je ne crois pas que la police va revenir. Les neuf résidents ont été emmenés à Bucarest pour un interrogatoire et seront probablement relâchés demain... aujourd'hui, en fait... maintenant que les strigoi ont eu leur petite cérémonie. »

Kate le suivit dans le couloir en jetant des coups d'œil dans les pièces devant lesquelles elle passait. La bougie jetait sur les murs rugueux des ombres qui montaient jusqu'au plafond. Kate n'était jamais rentrée dans un monastère et ne savait pas bien à quoi s'attendre : des ornements gothiques, peut-être... des cellules semblables à des cachots, des ustensiles et des bols en bois, quelques chats à neuf queues pour l'autoflagellation.

Ressaisis-toi, Kate, pensa-t-elle. Elle avait envie de dormir.

La maison était plus grande, plus propre que la plupart des foyers qu'elle avait vus en Roumanie, et moins encombrée, mais elle aurait aussi bien pu abriter une famille nombreuse de ruraux. Les chambres toutes simples contenaient des lits qui semblaient confortables, ainsi que des commodes. Seul le crucifix dans chaque pièce évoquait un

monastère. La cuisine était mieux équipée que celle de la majorité des Roumains : pas de bols en bois, mais beaucoup d'assiettes et de gobelets en plastique qui rappelèrent à Kate les colonies de vacances. Dans la salle à manger, il y avait une table très ancienne de dix mètres de long aux formes indéniablement harmonieuses, qui aurait valu plusieurs milliers de dollars chez un antiquaire américain. L'une des pièces avait été transformée en modeste chapelle avec un petit autel et des prie-Dieu pour une vingtaine de personnes environ. Tout cela donna à Kate, même à la lumière de la bougie, une impression de simplicité, de propreté et de communauté.

« Tu as habité ici ? » murmura Kate. C'était difficile de ne pas chuchoter dans le silence.

« De temps à autre. C'était un bon tremplin quand je m'occupais d'enfants qui habitaient les montagnes. Le père Danielescu et les autres frères sont des gens bien. » O'Rourke ouvrit une autre porte.

« Aaah », dit Katë. La baignoire encastrée sur trois côtés était large, profonde. Et d'une propreté immaculée. Kate fit courir sa main sur la céramique et l'émail, puis fronça les sourcils. « Où sont les robinets ? Comment on met de l'eau dans ce machin ? »

O'Rourke posa la chandelle sur un rebord et alla dans un coin où il y avait une pompe, comme dans les fermes, au-dessus d'un immense baquet en étain galvanisé posé sur l'unique brûleur d'un petit réchaud à propane. « Ça prend un certain temps, mais c'est l'eau la plus chaude de Tirgoviste », répondit O'Rourke en commençant à pomper.

Pendant quinze minutes, ils s'activèrent à remplir le baquet, chauffer, transporter et verser l'eau, mais, pour finir, la baignoire se retrouva pleine. Alors, ils s'arrêtèrent. Kate avait l'air plus gênée que O'Rourke. Est-il toujours prêtre ? Est-ce que je suis en train de gâcher quelque chose d'important ? Dans le grenier était-ce juste une aberration ? Un péché qu'il faudra confesser ?

Oh, et puis merde, pensa-t-elle en commençant à déboutonner son corsage sale.

« Je vais vérifier les portes et les volets, dit O'Rourke en s'arrêtant sur le seuil. Vas-y, prends ton temps. Je me baignerai après. »

Kate, déjà en sous-vêtements, le regarda fixement dans les yeux. « Ne sois pas stupide. Ce serait une perte de temps et l'eau aurait refroidi. Et puis, je fermerai les yeux quand tu entreras dans le bain. La baignoire est assez grande. On ne doit même pas s'apercevoir qu'on est deux. » Elle ôta son soutien-gorge et sa petite culotte de coton blanc.

O'Rourke hocha la tête et partit dans le couloir sans lumière.

Kate crut qu'elle allait pleurer en rentrant dans l'eau très chaude. Comme il n'y avait apparemment pas de chauffage dans ce monastère en dehors des cheminées des salles communes, la température de la

maison ne dépassait pas celle de l'air automnal glacé de l'extérieur, et le bain fumait littéralement ; la vapeur qui s'en élevait passait par-dessus le bord, glissait le long des carreaux de céramique et rampait sur le sol.

Un morceau de savon qui ressemblait à un petit météorite l'attendait ; elle se savonna et, lorsqu'elle se plongea jusqu'au cou dans l'eau chaude, la tête en arrière, les yeux clos, des bulles montèrent à la surface.

Elle entendit O'Rourke revenir, le regarda en coin pendant qu'il déposait des serviettes et une pile de vêtements pliés, puis referma les yeux lorsqu'il se déshabilla pour entrer dans la baignoire. Il s'assit sur le rebord pendant une minute ; elle entendit un léger bruit de plastique heurtant le sol et comprit qu'il enlevait sa prothèse. Kate le regarda.

« Maintenant, tu me vois réellement nu », dit-il, sans aucun signe d'embarras. Il leva sa bonne jambe ainsi que la gauche, raccourcie, et se laissa glisser avec précaution dans le bain fumant. « Le ciel existe », chuchota-t-il.

L'eau monta jusqu'au menton de Kate et elle sentit sa cuisse frôler la sienne. Il y avait assez de place dans cette baignoire antédiluvienne pour que tous deux s'installent tête-bêche sans se gêner.

« J'ai l'impression qu'on ne fait pas ce qu'on devrait faire, chuchota Kate. Partir à la recherche de Joshua.

— On ignore où ils sont allés », répondit-il doucement.

Kate laissa flotter ses bras et ses mains. La chaleur lui faisait mal aux seins et lui rappelait tous les bleus qu'elle avait récoltés, et les muscles qu'elle avait forcés pendant le long cauchemar de leur reptation dans le tunnel. « Tu as encerclé certaines villes de rouge. Des endroits où tu crois que la cérémonie pourrait se tenir. Lucian pensait qu'elle durerait quatre nuits. Est-ce que tes amis prêtres savent où les deux prochains rites auront lieu ?

— Non. » O'Rourke se savonnait les bras et les épaules. « Il y a des douzaines de villes et de sites qui ont vraiment compté pour le Vlad Tepes historique et peuvent faire partie de tout rituel centré sur lui. Brasov, Sibiu, Rimnii Vilcea, la citadelle de Risnov, Bran, Timisoara, Sighisoara, et même Bucarest.

— Mais tu en avais encerclé plusieurs sur la carte », dit Kate. Elle devait se relever pour s'éponger la poitrine ou le cou, sinon elle allait s'endormir.

« Je pensais que ce serait Sighisoara, Brasov, Sibiu et le prétendu château de Dracula. Ce sont des lieux extrêmement importants dans l'histoire véritable de Vlad Tepes. Mais je ne sais pas lequel... ni quelle nuit. »

Kate essuya le savon qui lui piquait les yeux. « Il y a vraiment un

château de Dracula ? Je croyais que c'était l'Office national du tourisme qui avait inventé cela.

— On emmène les touristes dans des sites bidons... comme le château de Bran qui n'a rien à voir avec Vlad Tepes. Ou on conduit les quelques fans de Dracula jusqu'au col de Borgo et d'autres endroits cités dans le livre de Bram Stoker, mais qui n'ont aucune valeur historique. Pourtant, le château de Dracula existe... ou du moins ses ruines... sur l'Arges, à moins de cent cinquante kilomètres d'ici. » Il lui décrit l'amas de grosses pierres perchées sur un rocher escarpé dominant la vallée reculée de l'Arges.

« Tu y es déjà allé ? demanda Kate.

— Non. La route n'est praticable que durant quelques mois, et les endroits où l'on pouvait passer ont été interdits pendant presque toute l'année dernière. Il y a une usine hydroélectrique là-haut, plus loin que le château, dans les monts Fagaras, au-dessus de la ville de Curtea de Arges, et les militaires chargés de la garder sont très vigilants. Ceausescu avait fait fermer le site parce qu'une sérieuse restauration des ruines était en cours. Mais on a probablement abandonné ce projet quand il est mort.

— A moins que la restauration ne soit le fait des strigoi. » Brusquement, Kate se sentit tout à fait réveillée.

O'Rourke se redressa si rapidement que l'eau déborda. « Pour la cérémonie...

— Oui. Mais quelle nuit ? Et est-ce possible d'y aller ?

— Nous pouvons au moins nous en approcher. » O'Rourke prit une serviette, s'essuya les mains et déplia la carte qu'il avait rapportée de la moto. « Soit en suivant la 71 jusqu'à Pitesti, puis la 7 C jusqu'à Curtea de Arges... soit en prenant le chemin le plus long par Brasov, Sighisoara et Sibiu, puis en descendant la vallée de l'Olt jusqu'à la nationale 73 C. Cela ferait... je ne sais pas... quatre cents à cinq cents kilomètres par des routes dans un état douteux.

— Pourquoi suivre ce chemin-là ? »

O'Rourke reposa la carte et se savonna soigneusement la barbe. « Quand il est parti, le Jet Ranger a pris la direction du nord-est. Si c'était ça sa vraie route, il a pu se diriger vers un millier d'endroits, mais... » Il s'arrêta pour plonger la tête dans l'eau. « Sighisoara est par là. A environ deux cent cinquante kilomètres d'ici. »

Kate se souvint de ses lectures. « C'est là que Vlad Tepes est né. Si Lucian a raison et si la cérémonie d'investiture dure quatre nuits et célèbre la vie de Vlad Tepes, pourquoi ne l'ont-ils pas commencée à Sighisoara ? »

O'Rourke sortit les mains de l'eau savonneuse. « Et s'ils remontaient le temps ? C'est à Snagov que Vlad aurait été enterré. Tirgoviste était sa capitale...

— Et c'est à Sighisoara qu'il est né, compléta Kate. Bon, mais la quatrième et dernière nuit, alors ? Ton château de Dracula n'a pas l'air de cadrer avec l'itinéraire.

— A moins que l'initiation du nouveau prince ne doive s'y dérouler », chuchota O'Rourke. Ses yeux fixaient le vide. Kate s'effondra dans l'eau en train de refroidir. « Ce ne sont que des suppositions. On ne sait pas grand-chose. Je voudrais bien que Lucian soit là, dit-elle. »

O'Rourke haussa un sourcil.

« Pas là, maintenant, dit Kate, énervée. Mais il avait l'air de savoir...

— S'il disait la vérité. » O'Rourke changea sa jambe amputée de position. « Tourne-toi et recule vers moi. »

Kate hésita une seconde.

« Je vais te frotter le dos et te laver les cheveux, dit-il en levant un petit flacon. Ce n'est pas un shampoing parfumé comme en Amérique, mais ce sera sûrement mieux pour tes cheveux que ce qu'on a ramassé en rampant sous le cimetière du palais. »

Kate se retourna et s'installa au milieu de la baignoire. O'Rourke lui savonna le dos et lui massa vigoureusement le cuir chevelu. Si elle avait cru en la magie, elle aurait fait deux vœux pour que cela se prolonge éternellement. Et pour ne jamais avoir à affronter la journée de demain.

« Tourne-toi, dit-elle en changeant de position. Je vais te rendre la pareille. »

Après les shampoings et de nombreux rinçages ils s'embrassèrent et s'étreignirent dans l'eau encore fumante, sans la moindre excitation sexuelle, mais pas seulement parce qu'ils étaient endoloris et épuisés. Parce qu'ils étaient amis autant qu'amants, deux amis qui se connaissaient depuis une éternité. Je suis fatiguée, se dit Kate. Je deviens sentimentale.

Non, répliqua une autre partie de son esprit.

« Quel que soit le lieu de la cérémonie de demain soir, dit O'Rourke en brisant le sortilège, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour le moment. Les routes de montagne sont dangereuses de nuit et la police arrête souvent les véhicules privés. On ferait mieux de se mêler à la circulation pendant la journée. Nous jouerons à pile ou face demain matin, pour voir quelle route nous prendrons.

— Ce sera dur de partir d'ici », dit Kate. Il ne restait presque rien de la bougie. L'air était très froid.

« Une fois de plus sur la brèche, ma chère... bon sang, qu'il fait froid ! » O'Rourke s'était hissé sur le rebord de céramique et oscillait. Il commença aussitôt à se sécher.

Kate fit de même. Elle avait l'impression de sortir d'un sauna pour se retrouver dans la neige. Elle s'entortilla dans la mince couverture.

« Dis-moi que nous allons dormir ici ensemble quelques heures. » Elle claquait des dents. « Ensemble.

— Ce sont des lits d'une personne », dit O'Rourke. Il se balançait sur une seule jambe en attachant sa prothèse.

Kate fronça les sourcils. « Tu ne vas pas dormir avec ça, j'espère ? Je veux dire, ailleurs que dans un grenier à foin. »

O'Rourke finit de la fixer et se redressa. Kate pensa que les prothèses modernes étaient très convaincantes. « Non, répondit-il, mais on peut estimer qu'aller au lit en sautillant sur une seule jambe, ça manque de dignité.

— Un lit d'une personne ? demanda Kate, qui tremblait maintenant que son corps s'était refroidi.

— Il y a de bonnes couvertures, dit O'Rourke en souriant gentiment. Et je vais prendre la liberté de traîner un second lit dans la chambre la plus proche. »

Kate prit d'une main son sac plus la pile de vêtements propres et passa son autre bras autour de la taille du prêtre. De Vex-prêtre. « Ce n'est pas très romantique, mais fourrons-nous sous ces bonnes couvertures avant que nos fesses gèlent. »

O'Rourke emporta la bougie mourante pour trouver le chemin jusqu'à leur chambre.

On avait l'impression d'être revenu au début de l'automne ; le ciel bleu soulignait chaque feuille restée dans les forêts bordant la nationale 71 qui menait à Brasov. Kate pensait que l'adjectif « Nationale » surestimait vraiment l'étroite bande d'asphalte détériorée et rapiécée qui, une fois sortie de Tirgoviste, se frayait avec force tournants un chemin torturé dans les Carpates, puis dégringolait spectaculairement avant de rejoindre la 1, au sud de Brasov.

Revigorée par le bain de la veille, plusieurs heures de sommeil et les vêtements propres que O'Rourke avait trouvés – heureusement, l'un des moines du couvent de Tirgoviste était assez petit pour que Kate puisse porter son pull foncé sur sa dernière chemise noire propre et paraisse modérément présentable –, elle fût tentée d'ôter son foulard, de pencher la tête en arrière et de jouir du soleil, toute secouée qu'elle fut par les embardées du side-car.

Ce n'était pas possible. La hâte de retrouver Joshua était trop grande, et la crainte de prendre la mauvaise décision trop obsédante.

Ils n'avaient pas choisi la direction en jouant à pile ou face. Après avoir étudié la carte à la lumière matinale, tous deux avaient relevé la tête et dit : « Sighisoara. » En ce qui concernait O'Rourke, ce n'était que de l'intuition. Quand on voyage en Transylvanie, on devient superstitieux, pensa-t-elle.

« Si nous nous trompons pour ce soir, nous aurons une dernière chance demain, dit O'Rourke.

— Oui, à condition que Lucian ait dit la vérité. Nos informations douteuses, fondées sur des rumeurs, sont en grande partie nulles. S'il s'agissait d'un diagnostic médical, je poursuivrais le médecin en justice pour incurie professionnelle. »

Il y avait peu de voitures, mais la circulation était dense : de lourdes semi-remorques qui crachaient de la pollution derrière elles en nuages bleus et marron, des tracteurs qui semblaient sortis d'un musée Henri Ford du tournant du siècle et dont les roues métalliques esquintaient la route déjà en bien mauvais état, des charrettes tirées par des chevaux avec des roues caoutchoutées ou en bois, d'autres aux roues peintes tirées par des poneys, parfois une roulotte de Tsiganes, des troupeaux de moutons qui restaient stupidement sur la route et paraissaient perdus alors que leurs bergers se tramaient derrière eux avec une expression semblable à la leur, des vaches conduites par des enfants de huit ou neuf ans qui ne levaient même pas les yeux au

passage des gros camions ou de la moto zigzaguant pour ne pas les renverser, des bicyclettes qui semblaient se diriger en titubant vers nulle part, parfois une voiture allemande qui passait comme l'éclair à 180 en faisant beugler son arrogant Klaxon, quelques Dacia secouées de cahots ou en panne sur l'une des voies, des véhicules de l'armée qui essayaient de faire la course avec les voitures allemandes en plein milieu de la chaussée, à grand renfort de bruit et de fumée, et puis des piétons.

Il y avait beaucoup de piétons : des Tsiganes à la peau basanée et aux vêtements flottants, des vieux aux joues mal rasées blanchies par les poils et coiffés de chapeaux tout déformés, des volées d'écolières aux abords de deux minuscules villages et d'une petite ville – Pucioasa, Fieni et Mateini –, dont les jupes bleues et les corsages blancs, très rapiécés mais empesés brillaient au soleil, des enfants qui guidaient des vaches avec la même expression bovine d'ennui incommensurable, de vieilles paysannes qui se dandinaient au bord de la route – il n'y avait pas d'accotement, seulement un fossé d'un mètre rempli d'une eau puante – et d'autres encore plus âgées qui menaient de minuscules enfants comme on mène le bétail, et, de temps à autre, un ofiter de poliție sur le pas de la porte de sa gendarmerie.

Celui de Fieni ne leva même pas les yeux lorsque la moto traversa en grondant cette ville industrielle plongée dans la suie. O'Rourke s'appliquait à respecter les limitations de vitesse.

« Il faudra acheter de l'essence à Brasov ! » cria-t-il.

Kate hocha la tête sans quitter des yeux une bicyclette zigzagante, presque dissimulée par la voiture à cheval qui venait de déboîter devant eux.

Ce n'était pas le moment de se détendre et de jouir du soleil.

Une fois passé le village montagnard de Morœni, la circulation se réduisit mystérieusement à néant, la route sinueuse devint déserte, l'air plus froid ; quelques arbres avaient encore toutes leurs feuilles. Kate demanda si elle ne pourrait pas conduire un peu la moto.

« Tu en as déjà conduit une ? »

— Tom me laissait sa Yamaha 360 », dit Kate avec assurance. Une seule fois. Sur une courte distance. Lentement Elle se débrouillait bien avec les machines et elle avait attentivement observé O'Rourke.

O'Rourke se rabattit sur le côté de la route avant que commencent les tournants en épingle à cheveux, se gara et descendit de la moto en laissant le moteur tourner au ralenti. « Attention à la pédale d'embrayage. C'est un désastre. Il est presque impossible de passer en seconde. » Il fit le tour du side-car en boitillant pendant que Kate s'étirait.

Il souffre, pensa-t-elle. Conduire cet engin avec cette pédale d'embrayage et le reste, ça doit être un supplice. Elle enfourcha la

selle, attendit que O'Rourke s'installe dans la caisse et démarra en accélérant un peu trop.

La vieille moto et son side-car entamèrent un tête-à-queue. O'Rourke émit un seul son, très étrange. Kate compensa un peu trop vite en freinant brusquement, ce qui expédia la tête de son compagnon dans le pare-vent en plastique et manqua la faire tomber de sa selle. Elle décida donc de continuer en troisième, rata la vitesse deux ou trois fois, revint vigoureusement en première, leva les yeux juste à temps pour éviter de quitter la route du côté du vide, parcourut presque toute la largeur de la chaussée avant de redresser la machine, puis l'amena sur la voie de droite, à la bonne vitesse, avec douceur. Presque.

« Je vais y arriver, maintenant », dit-elle, penchée sur son guidon en passant les vitesses au ralenti.

O'Rourke fit signe que oui en se frottant la tête.

La route franchissait un col élevé, au-dessus de Sinaia, et, lorsqu'ils arrivèrent en haut de la côte, elle avait fait à peu près la paix avec la machine.

« Arrête-toi là ! » cria O'Rourke en montrant un étroit accotement gravillonné, de l'autre côté de la route.

Kate hocha la tête, fit une embardée, s'aperçut qu'elle ne s'était pas vraiment entraînée avec le frein... où était-il ?... le trouva et appuya suffisamment fort pour que leur dérapage ne les entraîne pas dans le précipice. Pas tout à fait. La moto avait tourné pendant qu'elle freinait et, quand le nuage de poussière et de graviers se dissipa, ils faisaient face à la pente et le side-car était suspendu au-dessus des rochers, au niveau du sommet des arbres.

O'Rourke ôta lentement ses lunettes et s'essuya les yeux. « Je voulais juste admirer le paysage », dit-il doucement, par dessus le bruit du moteur tournant au ralenti.

Kate dut reconnaître que la vue valait la peine de s'arrêter. Au nord et à l'ouest, les Bucegi, une chaîne des Carpates, se mêlaient aux cimes neigeuses des Fagaras qui s'infléchissaient juste à l'endroit où l'horizon se voilait de brume. De robustes genévriers et des sapins nains mouchetaient les contreforts les plus élevés, juste sous les champs de neige, le vert des pins et des sapins luisait en moyenne altitude, les bouleaux tachetaient de blanc les collines, et les immenses vallées rougeoyaient des feuilles mortes des chênes, des sureaux, des ormes et des sumacs. Des nuages arrivaient en bouillonnant des montagnes, mais le soleil brillait encore suffisamment pour faire glisser leurs ombres des crêtes calcaires aux vallons remplis d'arbres. A part le bout de route derrière eux, il n'y avait pas un signe de la présence de l'homme. Aucun. Pas de cheminée ou de toit ou de smog ou d'avion ou d'antenne aussi loin que Kate pouvait voir à l'ouest et

au sud. Dans ce pays qui méprisait les valeurs écologiques, c'était la première fois que la vraie beauté de la terre se révélait à ses yeux.

« C'est beau, dit-elle en se reprochant d'énoncer une telle platitude, mais elle ne savait pas quoi dire d'autre. Qu'est-ce que c'est, cette plante d'un vert brillant, là-haut ? Près des genévriers, juste au-dessous de la neige ? »

— Je crois qu'on l'appelle zimbru », répondit O'Rourke. Il s'appuya sur le rebord de la caisse et regarda en bas. « Pourrais-tu enclencher le frein, débrayer juste un peu et avancer doucement... jusqu'à la route ? »

Kate s'exécuta. Elle aimait bien la fougue de l'énorme moteur et la sensation de la moto entre ses cuisses. Le soleil se reflétait sur le chrome terni du guidon.

« Merci », dit O'Rourke, puis il s'éclaircit la voix. Il se retourna et montra du doigt l'horizon sud-ouest. « L'Arges et le château de Vlad sont par là. »

— A combien ?

— A vol d'oiseau, entre quatre-vingt-dix et cent dix kilomètres. Par la route... » Il se mâchouilla la lèvre. « Probablement huit heures de voiture. »

Kate lui jeta un coup d'œil. « On ne s'est pas trompés, Mike. Ce soir, c'est Sighisoara. »

— Et si on se trouvait un meilleur endroit pour se garer ? On pourrait s'éloigner de la route et manger un morceau. » Ils avaient trouvé du pain et du fromage dans le monastère, et assez de bouteilles de vin pour saouler toute la Transylvanie. O'Rourke lui avait expliqué que les moines avaient encore des vignes et mettaient le vin en bouteille pour les gens du coin. Cela les aidait à régler les dépenses. Kate avait rangé trois bouteilles sous le siège du side-car et laissé cinquante dollars dans le tiroir de la cuisine.

Le fromage était bon, le pain rassis mais délicieux, et le vin, excellent. Ils n'avaient pas de verre, mais cela ne gênait pas Kate de boire à la bouteille. D'ailleurs, elle ne but pas beaucoup, car, après tout, c'était elle qui conduisait. Les derniers rayons émis par le soleil avant que les nuages gagnent la bataille aérienne lui chauffaient la peau et ramenaient les pensées sensuelles de la veille.

« Tu as un plan ? demanda O'Rourke en s'appuyant contre un arbre et en mâchant un dur morceau de croûte. »

— Hein ? Quoi ? » Kate eut l'impression que quelqu'un venait de lui jeter de l'eau froide à la figure.

« Un plan, répéta O'Rourke. Quand on aura rattrapé les strigoi. »

— On récupérera Joshua et on fichera le camp », répondit Kate en tendant le menton.

O'Rourke avala lentement et hocha la tête. « Je ne te parlerai même »

pas de la seconde partie du programme. Mais comment accomplirons-nous la première ? Si le bébé est vraiment leur nouveau prince, je ne crois pas qu'ils y renonceront de bon cœur.

— Je sais. » Les nuages obscurcissaient maintenant le soleil. Un vent froid souffla des champs de neige, au-dessus d'eux.

« Alors... » O'Rourke tourna ses paumes vers le ciel.

« Je crois qu'on peut négocier.

— Avec quoi ? »

Kate montra son sac de voyage d'un mouvement de tête. « J'ai apporté le produit de substitution de l'hémoglobine que j'étais en train de donner à Joshua. Cela permettrait aux strigoi de ne plus dépendre du sang humain, et au virus J de régénérer leur système immunitaire.

— Oui, mais pourquoi se mettre à la méthadone quand on prend plaisir à l'héroïne ? »

Kate regarda la vallée maintenant plongée dans l'ombre. « Je ne sais pas. As-tu une meilleure suggestion ?

— Ce sont eux qui ont tué Tom et ton amie Julie, dit O'Rourke d'une voix très basse.

— Je le sais ! » répliqua Kate d'une voix involontairement cinglante.

— Je sais que tu le sais. Ce que je veux dire, c'est : as-tu simplement l'intention de retrouver Joshua ou la vengeance fait-elle partie de tes motivations ? »

Kate se retourna vers lui. « Je l'ignore. Je ne le crois pas. La recherche médicale... la découverte capitale que représente peut-être ce rétrovirus... » Kate baissa les yeux et se toucha le sein, là où cela faisait mal. « Je veux juste récupérer Joshua. »

O'Rourke s'approcha d'elle et passa un bras autour de sa taille. « Nous sommes de drôles de spécimens, pour jouer le duo dynamique », chuchota-t-il.

Elle leva les yeux, sans comprendre.

« Les justiciers drapés dans leur cape, les super-héros, Batman et les autres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? » La douleur dans sa poitrine se calmait un peu.

« Tu m'as dit que tu avais tiré sur l'intrus, la première fois qu'il a pénétré chez toi, dans le Colorado. Le strigoi Mais tu ne l'as pas tué.

— J'ai essayé pourtant. Son corps s'est régénéré à cause de...

— Je sais. Je sais. » La pression du bras de O'Rourke était rassurante, pas condescendante. « Je veux dire que tu n'as encore tué personne. Mais tu seras peut-être obligée de le faire si on poursuit notre quête. Tu t'en sens capable ?

— Oui, répondit catégoriquement Kate. Si la vie et la liberté de Joshua en dépendent. » Ou la tienne, ajouta-t-elle silencieusement, en le regardant.

Il termina son pain et but un peu de vin. Kate se demanda, prise de vertige, combien de fois cet homme... son amant... avait dit la messe, avait consacré l'eucharistie pour la communion.

« Je ne tuerai personne, dit-il d'une voix douce. Pas même pour sauver l'être que je chéris le plus au monde. Pas même si ta vie en dépendait, Kate. »

Kate perçut en lui une grande tristesse. « Mais...

— J'ai tué des hommes, Kate. Même au Vietnam, où aucun des motifs habituels n'avait de sens, on trouvait toujours une bonne raison de tuer. Pour rester vivant. Pour préserver ses copains. Parce qu'on était attaqué. Parce qu'on avait une trouille bleue... » Il regarda ses mains. « Aucune de ces raisons n'est suffisante, Kate. Plus jamais. Pas pour moi. »

Pour la première fois depuis qu'elle avait rencontré le prêtre... l'ex-prêtre... elle ne sut quoi dire.

Il tenta de sourire. « Tu t'es embarquée dans cette mission en choisissant le plus mauvais partenaire possible, Kate. Si toutefois elle exige qu'on tue des êtres humains. Et je pense que c'est le cas. »

Le regard de Kate était très franc. « Es-tu certain que ces... ces strigoi... sont des êtres humains ?

— Non. Mais je n'étais pas sûr non plus que ces ombres, au Vietnam, étaient humaines. C'était des sales Viets.

— Ce n'est pas la même chose !

— Peut-être, dit O'Rourke en commençant à nettoyer le site de leur modeste pique-nique. Mais, même si les strigoi sont devenus assez étrangers aux émotions humaines pour constituer une autre espèce... ce que je ne croirais pas avant de l'avoir vu..., ce n'est pas suffisant. Pas pour moi. »

Kate se leva, brossa sa jupe et enfila une veste sur son pull. Le vent était plus froid maintenant, le ciel plus gris. Le bref retour de l'automne était terminé et l'hiver descendait des Carpates.

« Mais tu vas m'aider à retrouver Joshua.

— Ça, oui.

— Et tu m'aideras à le sortir de ce... pays.

— Oui. » Il n'avait pas besoin de lui rappeler l'existence de la police, de l'armée, des gardes-frontière, des indicateurs, de l'aviation, de la Securitate... obéissant tous à ceux qui recevaient leurs ordres des strigoi.

« C'est tout ce que je voulais te demander », dit honnêtement Kate. Elle lui toucha le bras. « On ferait mieux de repartir, il reste encore cent cinquante kilomètres ou plus jusqu'à Sighisoara.

— On va aller plus vite sur la nationale », répliqua O'Rourke. Il hésita : « Veux-tu continuer à conduire un moment ?

— Oui, répondit Kate après un silence d'une seconde à peine. Oui, je

vais conduire. »

La route qui descendait du col n'était qu'une suite de tournants à vous faire dresser les cheveux sur la tête, mais Kate avait maintenant la moto bien en main et se servait du frein moteur pour empêcher l'autre de surchauffer. O'Rourke avait revérifié le réservoir d'essence et pensait qu'ils en auraient assez pour aller jusqu'à Brasov. Cependant l'incertitude rendait Kate nerveuse.

Il n'y avait pas du tout de circulation sur cette partie escarpée de la nationale et Kate n'aperçut qu'une poignée de chaumières en retrait, sous les pins. Puis ils se retrouvèrent dans la banlieue de Sinaia où les maisons, plus nombreuses et plus grandes, devaient être les résidences secondaires des privilégiés de la Nomenklatura – ces apparatchicks du Parti et ces bureaucrates devant lesquels tout le monde s'inclinait, et qui tiraient des petits bénéfices supplémentaires de l'État. Le centre de Sinaia ressemblait à une station de sports d'hiver typique d'Europe de l'Est : des propriétés et des hôtels, qui avaient sans doute été superbes un siècle plus tôt, mais fort peu entretenus depuis, des pancartes indiquant des installations sportives où le « remonte-pente » se réduisait à des cordes et parfois une barre en forme de T, et un quartier plus grand, plus neuf, composé d'appartements staliniens et d'une industrie lourde qui déversait sa pollution dans la vallée.

Mais, au-dessus de la ville, les laideurs du socialisme n'avaient pas pu gâter la vue. De chaque côté de Sinaia et de la nationale 1 qui la traversait, les Bucegi dressaient leur relief presque insensé, élevant vers le ciel des pics nus dont les sommets atteignaient deux mille mètres. La maison de Kate – son ex-maison – dans les collines au-dessus de Boulder avait été à la même altitude, et les cimes des Rocheuses faisaient le double, quatre mille mètres, mais ces Bucegi étaient bien plus spectaculaires, car elles s'élevaient à la verticale depuis la vallée de la Prahova située presque au niveau de la mer. Il en résultait, pensait Kate tout en se faufilant entre des camions sortis de ce qui devait être une usine sidérurgique, un paysage semblable à ceux que le peintre du ^{xix}^e siècle, Bierstadt, désirait voir dans les Rocheuses : des pentes abruptes, escarpées, des sommets perdus dans les nuages et les brumes.

Kate avait séjourné dans les Alpes, mais ce paysage rivalisait avec ce qu'elle y avait vu. Pourtant, les gens gris qui marchaient en traînant les pieds le long de la nationale, les boutiques vides, les domaines en décrépitude, les immeubles d'habitation qui se désagrégaient, et l'industrie répugnante qui déversait de la fumée noire vers les montagnes, tout cela lui rappelait qu'elle était dans un environnement qu'aucun Suisse qui se respecte n'aurait toléré plus d'une heure.

Il n'y avait pas de station-service à Sinaia et Kate continua vers

Brasov, à cinquante kilomètres plus au nord. La route suivait toujours la rivière, avec des escarpements et de stupéfiants points de vue de chaque côté. Kate ne regardait plus le paysage. Quand la circulation des camions se réduisit, elle mit le moteur au ralenti pour pouvoir parler. « O'Rourke ! » cria-t-elle. Lorsqu'il émergea de ses pensées, quelles qu'elles soient, elle reprit : « Pourquoi tu ne faisais pas confiance à Lucian ? »

— Tout d'abord, c'était instinctif. Quelque chose... quelque chose qui ne collait pas », répondit-il, tandis qu'ils passaient avec fracas devant une église orthodoxe fermée et longeaient un grand méandre de la rivière.

« Et puis ? » Les nuages continuaient à se déverser entre les montagnes, mais, par intermittences, des flèches de soleil illuminaient la vallée et l'étroite rivière.

« Et puis j'ai vérifié quelque chose quand je suis rentré aux États-Unis. Avant d'aller dans le Colorado et... avant de passer te voir à l'hôpital. Tu te souviens de ce que tu m'avais raconté ? Que Lucian disait avoir appris l'anglais pendant ses deux séjours aux États-Unis ? Quand il y était allé avec ses parents ? »

Kate hocha la tête et manœuvra afin d'éviter une roulotte de Tsiganes et un petit troupeau de moutons. Puis elle fit une embardée pour reprendre le couloir de droite juste au moment où un camion transportant des rondins les croisait en rugissant. Ils roulèrent presque un kilomètre avant d'échapper à ses gaz d'échappement bleus. « Et alors ? dit-elle.

— Alors, j'ai appelé le bureau de mon ami à Washington... le sénateur Harlen de l'Illinois, tu sais ?... et Jim m'a promis de faire des recherches. Il suffisait de jeter un coup d'œil aux registres des visas. Mais il ne m'a pas recontacté avant qu'on parte tous les deux pour la Roumanie.

— Tu n'as donc rien appris ?

— Je lui avais dit d'appeler l'ambassade, à Bucarest, quand il aurait le renseignement, et d'y laisser un mot pour les franciscains d'ici. » O'Rourke criait pour se faire entendre par-dessus le moteur. « Ils avaient reçu le message le matin où je suis allé voir le père Stoicescu. Le lendemain du jour où Lucian nous a montré les corps de ses parents et la chose, dans le bac, à l'École de médecine. »

Kate lui jeta un coup d'œil, mais ne dit rien. La vallée s'élargissait devant eux.

« Les registres des visas montrent qu'en quinze années, Lucian s'est rendu quatre fois aux États-Unis. La première, il n'avait que dix ans. La dernière, c'était en automne 1989, il y a juste deux ans. » O'Rourke s'arrêta une minute. « Il n'y est jamais allé avec ses parents. Chaque fois, il est arrivé seul, et patronné par l'Institut de recherches sur le

développement et le marché mondial. »

Kate secoua la tête. La vibration et le rugissement du moteur lui donnaient mal à la tête. « Je n'ai jamais entendu parler de cet institut.

— Moi, si. Ils ont appelé mon supérieur à Chicago, il y a presque deux ans, pour lui demander de leur recommander quelqu'un qui accepterait de participer à une mission humanitaire en Roumanie, subventionnée par leur institut. L'archevêque m'a choisi. » Il se pencha vers Kate pour qu'elle l'entende mieux : « Cet institut a été fondé par le milliardaire Vernor Deacon Trent. Lucian s'est rendu quatre fois aux États-Unis à l'invitation du groupe de Trent... ou peut-être à l'invitation personnelle du vieux. »

Kate trouva un endroit assez large, sur l'accotement, pour s'y rabattre. La rivière dévalait sur leur droite. « Tu veux dire que Lucian connaît Trent ? Alors que Trent est probablement le chef de la famille des strigoi ? Peut-être même le descendant direct de Vlad Tepes ?

— Je te dis ce que le bureau du sénateur Harlen a trouvé.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Au mieux, ça prouve que Lucian t'a menti quand il a dit qu'il était allé aux États-Unis avec ses parents. Au pire...

— Que Lucian est un strigoi. Mais, par l'examen du sang, il nous a prouvé que... »

O'Rourke haussa les épaules. « Je pense qu'il s'est donné beaucoup de peine pour réfuter quelque chose que nous n'avions même pas suggéré. On peut truquer un examen du sang, Kate. Tu dois savoir ça mieux que d'autres. L'as-tu surveillé de près pendant qu'il effectuait l'analyse ?

— Oui. Mais il aurait tout de même pu échanger les lames ou les échantillons sans que je m'en aperçoive. » Un gros camion passa avec fracas. Kate attendit que le bruit diminue. « Si c'est un strigoi, pourquoi nous a-t-il cachés, pourquoi nous a-t-il emmenés sur l'île de Snagov pour assister à une partie de la cérémonie et... » Elle aspira à fond et expira. « Ce serait un moyen facile pour les strigoi de nous tenir à F œil, c'est ça ? »

O'Rourke ne répondit pas. Kate secoua la tête. « C'est absurde. Pourquoi Lucian s'est-il enfui lorsque la Securitate nous a poursuivis dans Bucarest ? Et pourquoi serions-nous séparés de lui, comme nous le sommes, si son rôle était de nous surveiller ?

— Je ne crois pas que nous comprenions grand-chose aux luttes qui se déroulent ici autour du pouvoir. Le gouvernement écrase les contestataires qui sont en butte aux mineurs qui détestent les intellectuels, et les strigoi semblent tirer les ficelles de tous les côtés. Peut-être se battent-ils entre eux, je ne sais pas. »

Kate descendit de moto et regarda la rivière. Elle avait eu de l'amitié pour Lucian... et l'aimait encore beaucoup. Comment son instinct

avait-il pu la tromper ainsi ? « Peu importe, reprit-elle. Lucian ignore où nous sommes et nous ne savons pas où il est. Nous ne le reverrons plus. S'il était chargé de nous surveiller, il s'est probablement fait virer. » Ou pire.

O'Rourke s'extirpa de la caisse et vérifia le réservoir d'essence. Il y avait une jauge de niveau sur l'étroit tableau de bord, entre les deux poignées du guidon, mais le verre était brisé et l'aiguille avait disparu. « On a besoin d'essence, dit-il. Tu veux conduire jusqu'à Brasov ?

— Non », répliqua Kate.

Il n'y avait pas d'essence à Brasov.

En Roumanie, les étrangers ne pouvaient pas, du moins théoriquement, acheter de l'essence aux pompistes ordinaires qui n'acceptaient que les lei. La loi exigeait qu'avec leurs devises fortes, les touristes achètent des bons d'essence à leur hôtel, aux quelques agences de location de voitures ou à l'Office national du tourisme – chaque bon ne valant que deux litres –, puis les présentent aux pompes pour touristes prévues dans les stations-service fort rares et très éloignées les unes des autres.

En théorie. En réalité, expliqua O'Rourke, les pompes réservées aux touristes n'étaient généralement pas en service et le gérant vous faisait signe de passer les premiers. Les Roumains de l'inévitable queue vous jetaient des regards de haine pendant que s'effectuait la transaction et qu'on versait le bakchich traditionnel à la personne chargée de pomper l'essence (qui n'était jamais le gérant de la station-service, mais presque toujours une femme en salopette tachée de graisse, portant six couches de vêtements les unes sur les autres).

Brasov, ville médiévale autrefois fort belle, avait été envahie par des industries, des lotissements staliniens, des constructions commencées sous Ceaucescu et jamais terminées, des projets de systématisation abandonnés, et encore une autre ceinture d'industries, tout cela semblable à des anafes fixés sur un navire englouti. On aurait peut-être pu découvrir quelques rues et perspectives pourvues d'un reste de beauté, mais sûrement pas Kate et O'Rourke qui parcoururent la calea Bucurestilor et la calea Fagarasului à la recherche de la nationale Sibiu/Sighisoara et des stations-service promises par la carte.

L'une était abandonnée, les fenêtres brisées et les pompes saccagées. Devant l'autre, après l'embranchement sur la nationale Sibiu/Sighisoara, les voitures formaient une queue d'au moins deux kilomètres.

« Merde, chuchota O'Rourke. On ne peut pas attendre. Il faut essayer la pompe pour touristes. »

Un gros homme sortit pour les lorgner. Kate décida de s'accroupir dans le side-car et de rester invisible pendant que O'Rourke

s'occuperait de la transaction : peu de choses étaient plus voyantes, en Roumanie, qu'une femme occidentale s'attribuant une quelconque responsabilité.

« Da ? dit le gérant en s'essuyant les mains avec un chiffon noir de graisse. Pot sa te ajut ? »

— Ja, répliqua O'Rourke d'un ton plein d'assurance et quelque peu arrogant. Sprechen Sie Deutsch ? Ah... vorbiti germana ?

— Nu », répondit l'homme. Derrière eux, une femme portant plusieurs vestes pompait de l'essence dans la première voiture d'une queue qui s'étendait littéralement à perte de vue. Tout le monde regardait ce qui se passait près des pompes pour touristes.

« Scheiss, dit O'Rourke d'un air dégoûté, puis, s'adressant à Kate, il ajouta Er spricht kein Deutsch. » Il se retourna vers le gérant et éleva la voix : « Ah... de benzină... ah... Faceti plinul, vă rog. »

Kate savait assez de roumain pour comprendre : « Faites le plein, s'il vous plaît. »

Le gérant la regarda, puis se tourna vers O'Rourke. « Chitanta ? Cupon pentru benzină ? »

O'Rourke eut l'air d'abord de ne pas comprendre, puis il tira un billet de vingt dollars de sa poche. Le gérant le prit, mais il n'avait pas l'air heureux. Il n'ouvrit pas non plus l'épais cadenas de la pompe à essence. Il leva un doigt graisseux et dit : « Je vous en prie... vous... rester... ici », puis il retourna dans son minuscule bureau.

« Oh, Oh », dit Kate.

O'Rourke ne répondit rien. Il réenfourcha la moto, fit ronfler le moteur et accéléra pour s'intégrer à la file de camions qui se dirigeaient vers le sud-ouest. Une pancarte routière annonçait risnov 13 km.

« Est-ce qu'on peut aller à Risnov ? cria Kate pardessus le vacarme de la machine.

— Non.

— On a assez d'essence pour atteindre Sighisoara ?

— Non. »

Kate ne posa pas d'autres questions. Dans la banlieue de Brasov, une autre nationale bifurquait vers le nord-ouest et O'Rourke s'y engagea. Une borne kilométrique affichait fagaras. O'Rourke se rabattit sur le côté et ils étudièrent la carte. « Si on avait continué sur la route Sibiu/Sighisoara, ce gros crapaud aurait pu envoyer la police à nos trousses. Au moins, maintenant, ils devront chercher au sud avant de se tourner vers le nord. Merde.

— Tu n'as rien à te reprocher. Il fallait bien prendre de l'essence. »

O'Rourke fit non de la tête d'un air furieux. « Se retrouver à court d'essence, ça fait partie du quotidien dans ce pays. Les Dacia ont de petites pompes sous le capot, exprès pour que les gens puissent

transférer un litre ou deux à quelqu'un qui tombe en panne sèche. Tout le monde a un bidon dans son coffre. J'ai été stupide.

— Non. Tu pensais simplement comme un Américain. Quand on a besoin d'essence, on s'arrête à une station-service. J'aurais fait pareil. »

O'Rourke étala la carte sur le pare-brise et montra quelque chose du doigt. « Je pense qu'on peut passer par là. Tu vois... on reste sur la nationale 1 jusqu'à ce village... ici Sercaia, à environ une quinzaine de kilomètres de ce côté des monts Fagaras... ensuite, on prend cette petite route jusqu'à la nationale 13, après c'est tout droit jusqu'à Sighisoara. »

Kate étudia la mince ligne rouge entre les deux nationales. « Cette route sera en plus mauvais état que le chemin muletier par lequel on a franchi la montagne.

— Oui... et moins fréquentée. Mais sur celle-là, il n'y a pas de col élevé. On essaie ?

— Est-ce qu'on a le choix ? demanda Kate.

— Pas vraiment.

— Alors on fonce, dit-elle, consciente qu'elle s'exprimait comme Lucian. Peut-être qu'on aura la chance de tomber sur une autre station-service. »

Ils manquèrent de chance. La moto tomba en panne sèche à dix kilomètres au nord de Sercaia, sur la route gravillonnée et boueuse qui était pourtant une grosse artère rouge sur la carte. Ils n'avaient pas croisé de véhicules depuis qu'ils avaient quitté la nationale et n'avaient vu que très peu d'habitations, sauf une immense ferme collective, mais, à environ cinq cents mètres, ils aperçurent une maison, légèrement en retrait de la route, derrière une palissade à laquelle pendait une glycine desséchée. Kate descendit et marcha à côté de O'Rourke qui se mit à pousser la lourde moto et le sidecar au bord de la route.

« Au diable cette machine, dit-il enfin en secouant la moto pour lui faire franchir les ornières boueuses. Espérons qu'ils auront un bidon de benzină. »

Devant la porte, une vieille femme les regardait approcher. « Bună dimineața ! dit O'Rourke.

— Bună ziua », répondit la vieille. Kate remarqua qu'elle avait dit « bon après-midi », et non « bonjour ». En jetant un coup d'œil à sa montre, elle vit qu'il était presque treize heures.

« Vorbiți engleza ? Germana ? Franceza ? Maghiar ? Roman ? » demanda O'Rourke d'un air désinvolte.

La vieille femme continua à les regarder fixement, remuant parfois ses mâchoires édentées dans ce qui aurait pu passer pour un sourire.

« Peu importe, reprit-il en souriant comme un gamin. Imi puteți spune, vă rog, unde este cea mai apropiată stație de benzină ? »

La vieille leva ses mains vides. Elle semblait inquiète.

« Simtem doar turiști, poursuivit O'Rourke d'un ton rassurant. Noi călătorim prin Transilvania... » Il sourit et montra la moto couchée sur la route. « ... de benzină. »

Quand la femme prit la parole, sa voix leur fit l'effet d'un vieux bout de ferraille grattant sur du métal : « Ești însetat ? »

O'Rourke se tourna vers Kate. « Tu as soif ? »

Kate n'avait pas besoin de réfléchir pour répondre. Elle sourit à la vieille femme. « Da ! Mulțumesc foarte mult. »

Ils la suivirent dans le jardin boueux puis dans la maison.

Celle-ci était petite, le porche encore plus petit, et la fille ou la petite-fille de la vieille dame qui vint les rejoindre si minuscule que Kate se sentit scandaleusement grande. Leur hôtesse resta sur le seuil à parler dans son dialecte grinçant, rapide, pendant que la fille ou la petite-fille allait et venait en courant, secouant pour eux les coussins de l'étroit divan, leur faisant signe de s'asseoir, puis se précipitant dans une autre pièce pour en ramener des verres, une bouteille de scotch, des tasses, des soucoupes et une carafe de café.

La jeune femme non plus ne parlait ni allemand, ni français, ni anglais, ni hongrois, ni le dialecte des Tsiganes, aussi tentèrent-ils de communiquer en roumain, ce qui provoqua beaucoup de confusion et de rires, surtout après qu'ils eurent rempli de nouveau leurs verres, qui étaient plus grands que les minuscules tasses à café.

Grâce à leur sabir roumain, ils apprirent que la vieille dame s'appelait Ana, la plus jeune Marina, qu'elles n'avaient pas de benzină à la ferme, mais que l'époux de Marina rentrerait bientôt et serait très heureux de leur donner deux litres d'essence, ce qui suffirait à la moto pour aller à Sighisoara ou à Brasov, ou ailleurs. Marina leur versa encore du café, puis encore du scotch. Ana restait sur le seuil de la porte, avec un large sourire édenté.

Marina demanda lentement en roumain s'ils résidaient à Bucarest et s'ils aimaient la Roumanie, s'ils avaient faim, comment étaient les fermes en Amérique, s'ils avaient vu les spectacles pour touristes et s'ils aimaient le chocolat. Sans attendre de réponse, elle sauta sur ses pieds et passa en courant dans l'autre pièce. Elle monta le son de la radio, qui marchait en sourdine, et revint avec des petits biscuits au chocolat que l'on devait garder, pensa Kate, pour des occasions spéciales.

O'Rourke et Kate mangèrent les biscuits, sirotèrent le café et dirent : « Este foarte bine » pour louer la nourriture et la boisson, et redemandèrent à quelle heure le mari de Marina reviendrait à la maison. Dans longtemps ?

« Nu, nu, répondit Marina en souriant. Approximativ zece minute. »

O'Rourke lui sourit et dit à Kate : « On peut attendre dix minutes ? »

Brusquement, Kate sentit que non. Elle se leva, s'inclina et remercia les deux femmes. Ana resta à sourire et à cligner des yeux sur le seuil, lorsque Kate s'avança vers la porte.

Ils entendirent d'abord l'hélicoptère. O'Rourke prit Kate par la main et ils traversèrent en courant la petite cour juste au moment où le véhicule rouge et blanc survolait en rugissant les arbres dénudés et la grange. Un autre plus petit, noir, tout en bulle et en patins, bourdonna au-dessus de la ferme comme un frelon en colère.

Kate et O'Rourke regardèrent une seule fois Ana et Marina debout sur le seuil, les doigts sur la bouche, puis ils coururent vers la route.

Des voitures de police et des véhicules militaires la bloquaient de chaque côté sur cent mètres. Des hommes en noir portant des armes automatiques encerclaient la ferme. Même de loin, on entendait des radios brailler et des hommes crier. O'Rourke et Kate s'arrêtèrent en dérapant sur le gravier de la route et regardèrent, affolés, autour d'eux.

Les deux hélicoptères revinrent, l'un resta suspendu au-dessus d'eux pendant que le Jet Ranger, plus gros, tournait, planait, puis se posait sur ses patins à quinze mètres du couple. Le souffle des pales projeta de la poussière et des graviers sur les deux Américains.

Kate pivota sur ses talons pour courir vers la grange, constata que des silhouettes habillées de noir y étaient déjà, vit que d'autres traversaient la cour et remontaient la route. L'hélicoptère noir bourdonnait au-dessus de leurs têtes en oscillant d'avant en arrière.

« Marina a augmenté le son de la radio pour qu'on ne puisse pas entendre son appel téléphonique, dit O'Rourke. Ou l'arrivée des camions. La salope. » Il empoigna la main de Kate. « Je suis désolé. »

La porte du Jet Ranger s'ouvrit, trois hommes en descendirent et s'avancèrent vers eux d'un pas vif. O'Rourke murmura le nom du plus petit : Radu Fortuna. Le second était l'étranger aux yeux noirs que Kate avait vu deux fois – une fois dans la chambre de son fils, une fois la nuit où ils avaient tenté de la tuer. Le troisième était Lucian.

Radu Fortuna s'arrêta à un mètre d'eux et sourit. Il avait les dents de devant écartées. « Je pense que vous avez commis beaucoup d'erreurs, non ? » Il sourit à O'Rourke, secoua la tête et émit un gloussement. « Eh bien, le temps des erreurs est terminé. » Il fit un signe de tête et les hommes en noir arrivèrent au petit trot, immobilisèrent les bras de O'Rourke, saisirent les poignets de Kate. Elle aurait voulu que Lucian s'approche pour pouvoir lui cracher à la figure.

Il la contempla, impavide, et garda ses distances.

Radu Fortuna lança un ordre à l'un des hommes qui courut vers la maison et donna quelque chose à Ana et Marina. Fortuna sourit à

Kate. « Dans ce pays, madame, une personne sur quatre travaille pour la police secrète. Ici, soit on est un informateur... soit on est un sujet d'information. »

Radu Fortuna fit un signe de tête. Kate et O'Rourke furent mi-tirés, mi-portés vers l'hélicoptère.

33

Vue d'en haut, la Roumanie était belle. L'hélicoptère, resté en basse altitude, à moins de trois cents mètres, suivit le cours de l'Oit, puis vira au nord-ouest pour remonter une large vallée. Kate aperçut le ruban d'une nationale peu fréquentée et pensa que ce devait être celle de Brasov à Sighisoara. La vallée fit place à un haut plateau encore vert par endroits, relativement dépourvu d'arbres, sauf au sommet des collines où poussaient d'épais boqueteaux, et strié de cols reliant les monts Fagaras et Bucegi couverts de neige, au sud, à des montagnes reculées et sauvages qui s'étendaient au nord à perte de vue. L'hélicoptère prit de l'altitude et survola des châteaux en ruine, d'immenses abbayes qui semblaient n'avoir pas été visitées depuis des siècles, et des donjons médiévaux perchés sur des rochers escarpés dominant la vallée, où on pouvait voir quelques fermes, des monstruosité collectives qui se réduisaient à une série de longues granges et de bâtiments en pierre. Les villages étaient petits et rares. Le reste du paysage, d'une beauté spectaculaire, n'était que forêts, pentes montagneuses, gorges escarpées où bouillonnaient des nuages bas, et des ruines.

Mais le paysage, Kate Neuman s'en foutait royalement.

O'Rourke et elle, poignets ligotés dans le dos, étaient assis sur une banquette rembourrée, à l'arrière de la cabine. Aucun des passagers n'avait attaché sa ceinture et les courants ascendants, les thermiques, les vents de travers et autres caprices du petit appareil les secouaient terriblement. Kate détestait surtout les trous d'air, qui lui donnaient mal au cœur. Elle n'avait jamais apprécié les montagnes russes.

Ils ne parlaient pas. Le bruit du moteur à réaction et des rotors était simplement trop fort pour qu'ils aient une conversation, même si l'un d'eux l'avait désiré. Radu Fortuna s'était installé dans le fauteuil du copilote ; Lucian, sur le siège rabattable derrière le pilote, était tourné vers l'arrière, et l'homme sombre que Kate appelait l'intrus contemplait le paysage avec une expression calme, presque distraite.

Kate essayait de ne pas le regarder. Son esprit s'activait, mais ne trouvait ni réponses ni plan astucieux, et très peu d'espoir auquel s'accrocher.

L'hélicoptère vira sur la gauche et Kate glissa sans pouvoir s'en empêcher vers l'intrus – il sentait le musc et la sueur. Maintenant, ils survolaient une gorge entre des cimes plus élevées. Un mince ruban de route courait le long de la rivière. Le rugissement du moteur et des pales rendait le mal de tête de Kate presque intolérable. Son bras gauche, toujours bandé et douloureux, l'élançait sur le même rythme que sa migraine.

Radu Fortuna, qui portait un casque émetteur-récepteur, ôta l'un des écouteurs, posa la main sur le micro, se tourna et cria : « Sighisoara. »

Kate lança sur la ville un regard déprimé.

C'était une cité de conte de fées perchées sur une petite montagne, entourée d'autres plus imposantes, ceinte de hauts remparts, et dont les flancs escarpés étaient couverts de tours crénelées, de toits d'ardoise pentus, de rues pavées, de passages couverts et de maisons jaunes qui avaient été construites presque mille ans auparavant.

L'hélico vira sur l'aile et Kate eut un aperçu de la réalité socialiste de la « ville nouvelle ». Des industries dans les faubourgs, une seule nationale bordée d'immeubles en parpaings, et quelques propriétés qui s'étendaient, grasses et arrogantes, sur les versants opposés. Mais, à l'inverse de ce qu'elle avait vu ailleurs en Roumanie, cette intrusion de la laideur du xx^e siècle ne gâtait pas vraiment l'atmosphère de la cité médiévale. La vieille ville occupait totalement la colline la plus haute et n'avait pas dû beaucoup changer depuis que le père de Vlad Tepes y était entré pour la première fois et en avait fait sa capitale, en 1431.

L'appareil vira encore et, cette fois, Kate aperçut des véhicules militaires le long des routes, des voitures de police formant des barrages routiers et remarqua l'absence presque totale de circulation dans la ville.

« Vous le voyez, ce ne serait pas très facile pour des indésirables de nous rendre visite ce soir, cria Radu Fortuna. N'est-ce pas ? » Kate ne répondit pas ; il réajusta ses écouteurs et dit quelque chose au pilote.

Ils survolèrent la vieille ville sur sa colline, et les tours, les toits de tuiles rouges, les rues étroites, les minuscules cours et les raides escaliers devinrent plus grands et plus réels. Sighisoara même restait nichée derrière ses murailles protectrices ; malgré quelques rues sinueuses et quelques volées de marches qui la reliaient à l'agglomération nouvelle plus étendue, les remparts et la vieille ville restaient intacts. L'appareil contourna une tour avec un grand cadran, ralentit si brusquement que Kate faillit tomber de son siège, se stabilisa avec une secousse, remonta légèrement, puis s'abattit brutalement sur le sol. Le pilote actionna des commandes pendant que

Lucian et Radu Fortuna descendaient et s'éloignaient en courant, pliés en deux. Le second hélicoptère, l'étrange petit appareil noir au cockpit en forme de bulle, bourdonna coléreusement au-dessus d'eux et disparut derrière la tour.

Le strigoi poussa Kate puis O'Rourke dehors. Elle trébucha et faillit tomber face la première sur les pavés, mais la forte main de l'homme la saisit brutalement par le bras et la remit sur pied.

Ils avaient atterri sur une zone herbue en bordure des fortifications, une petite place attenante aux remparts de la vieille ville qui offrait un point de vue sur la cité nouvelle, la rivière et les collines boisées de l'autre côté de la vallée. Derrière eux, l'ancienne Sighisoara empilait ses maisons aux toits pentus jusqu'en haut du versant. Kate aperçut un clocher d'église entre les arbres. Elle essayait de tout voir, de se repérer, au cas où elle s'échapperait et aurait besoin de savoir par où fuir.

Lucian fit un pas vers elle, comme pour lui dire quelque chose. S'il s'approchait suffisamment, elle lui donnerait un coup de pied, mais il s'arrêta, puis lui tourna le dos, s'avança vers une voiture qui semblait l'attendre et parla à l'homme basané. Radu Fortuna s'avança vers elle, vit qui elle regardait et avec quelle intensité, et dit : « Oh, vous pensez que votre ami fait partie de notre Famille, hein ? Non, non, non. » Il secouait la tête et souriait d'une oreille à l'autre. « Le jeune étudiant travaille pour de l'argent, comme tant d'autres dans notre pays. Il a rempli son office. »

Fortuna fit claquer ses doigts et l'homme sombre tendit à Lucian une épaisse liasse de billets.

Il a vendu Joshua, il m'a vendue, pour quelques lei, pensa Kate. Elle avait la nausée.

La voiture qui attendait n'était ni une Dacia ni une Mercedes, mais un véhicule allemand d'un standing intermédiaire. Lucian prit l'argent, monta à l'arrière et ne regarda pas vers elle pendant que le conducteur démarrait et franchissait le porche de la cour.

« Venez », dit Radu Fortuna. Plusieurs gardes en noir survenant dans la cour tirèrent Kate et O'Rourke par le bras, à la suite de Fortuna qui partit d'un pas vif.

Ils passèrent de la place dans une sorte de parc, puis descendirent une rue pavée sur une trentaine de mètres seulement jusqu'au beffroi que Kate avait vu d'en haut. Les aiguilles de l'horloge étaient arrêtées.

Fortuna entra dans l'édifice par un modeste portail sur lequel une minuscule pancarte portait le mot musée, descendit quelques marches de pierre, franchit une lourde porte qui s'ouvrit à son approche, puis une seconde plus étroite, dégringola une autre volée de marches usées et pénétra dans une cave éclairée par deux ampoules nues de 20 watts.

« Ion ! » s'écria Fortuna.

L'intrus – lui et ses hommes ont tué Tom et Julie ! Il m'a jetée dans le précipice ! – s'avança et souleva une lourde trappe de bois et de fer ménagée dans le sol dallé. L'ouverture carrée béait sur des ténèbres.

Radu Fortuna sourit et fit signe à Kate d'avancer. « Venez, venez. Vous avez fait un long voyage, pour profiter de notre hospitalité. Goûtez-y maintenant. » Sur son ordre, les gardes la poussèrent dans l'obscurité, les bras toujours douloureusement attachés derrière le dos.

Il y avait une volée de marches en bois presque verticale, mais elle les manqua et tomba sur le sol de pierre. Le choc lui coupa le souffle et elle ne put que rouler sur le côté lorsqu'on jeta O'Rourke derrière elle.

Au-dessus d'eux, Radu Fortuna n'était plus qu'une silhouette qui se profilait par la trappe encore ouverte. « Notre tour jouit d'une vue splendide, et notre modeste musée possède une collection fascinante. Mais je pense que vous n'aurez peut-être pas le temps d'apprécier tout cela, n'est-ce pas ? Alors, tirez le maximum de vos derniers moments ensemble. »

Il recula et la trappe se referma avec un bruit sinistre. Puis un verrou glissa et cliqueta.

Les ténèbres n'étaient pas absolues : il y avait tout autour de la trappe la plus infime des lueurs infimes, si faible qu'elle était presque inexistante. Kate se démena pour s'asseoir et leva le visage vers cette espérance de lumière.

Des voix retentirent au-dessus d'eux. De lourdes bottes marchèrent sur la trappe, puis traînèrent sur la pierre. Un rire leur parvint de très loin et, pendant plusieurs minutes, il n'y eut plus aucun bruit, pourtant Kate sentait quelqu'un là-haut qui attendait, qui montait la garde. Elle se tortilla pour faire face à un léger mouvement, près d'elle. « Mike ?

— Oui. » Sa voix était pleine de souffrance. Il avait dû tomber plus brutalement qu'elle. Kate se demanda si sa jambe artificielle s'était brisée.

« Tu vas bien, O'Rourke ?

— Oui. » Il respira à fond dans l'obscurité. « Et toi, Neuman ? »

Elle hocha la tête, se rendit compte qu'il ne pouvait pas la voir, et répondit : « Oui. » Son nez coulait et elle se tordit le cou pour s'essuyer sur son épaule. Ses poignets étaient toujours attachés très serré derrière elle ; ses mains étaient presque insensibles.

« On s'est fait baiser », chuchota le prêtre.

Kate ne répondit pas. Elle se rapprocha et sentit enfin le bras droit de O'Rourke, tordu en arrière. Elle continua à ramper jusqu'à ce qu'ils soient dos à dos, alors ses mains cherchèrent les poignets de O'Rourke. Elle avait espéré pouvoir défaire ses liens pendant qu'il ferait de

même pour elle, mais trouva un bracelet de plastique impossible à détacher.

« Il n'y a rien à faire, chuchota-t-il. Aux États-Unis, les flics se servent de ces menottes en plastique. Il faut des cisailles spéciales pour les couper.

Kate serra les poings. « Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? » Elle s'aperçut combien sa question était stupide au moment même où elle la posait.

O'Rourke se blottit contre elle. Il faisait froid et humide dans le cachot et sa chaleur fut la bienvenue. « Lucian n'a-t-il pas dit qu'aucun des strigoi ne boit de sang humain jusqu'à la dernière nuit de la cérémonie ?

— Non, murmura Kate. Il a dit que la légende racontait que le jeune prince qui allait être investi ne buvait pas de sang avant la quatrième nuit... la dernière. » Elle rit tout haut et cela fit un bruit étrange, quelque peu effrayant dans l'obscurité. « Mais la véracité de ses propos s'avère plutôt suspecte. Mon Dieu... » Son rire s'éteignit.

« D'autre part, reprit O'Rourke d'une voix basse et ferme, comme pour la calmer, il semble qu'il en sache un peu plus sur les strigoi qu'il ne le dit. Ses informations sont peut-être exactes. »

Kate essaya de rire encore, mais sa bouche fut soudain trop sèche, sa gorge trop serrée. Elle s'efforça de garder assez de salive pour se lécher les lèvres. « Je regrette de t'avoir mêlé à tout ça, O'Rourke.

— Kate, tu n'as pas à...

— Non, écoute. Je t'en prie. Je regrette de t'avoir entraîné dans cette histoire, mais je te jure que je vais nous en tirer. Et Joshua aussi. »

O'Rourke resta silencieux. Brusquement, on entendit des grattements, dans plusieurs directions.

« Oh, merde, dit Kate en sentant ses bras se couvrir de chair de poule. Des rats. »

O'Rourke et elle se blottirent l'un contre l'autre, les genoux repliés. Gauchement, gênés par l'engourdissement de leurs doigts où le sang circulait mal, ils arrivèrent pourtant à se tenir les mains.

N'eût été son envie croissante d'uriner, Kate aurait perdu la notion du temps. Elle sommeilla, sentit O'Rourke s'affaïsser contre elle dans un morne état d'épuisement, et ne se réveilla que lorsque la pression, dans sa vessie, devint insupportable. Elle ferma les yeux et pria, personne en particulier, pour que quelqu'un vienne et les fasse sortir avant qu'elle mouille sa jupe ou rampe dans un coin pour tenter de baisser sa culotte.

L'obscurité était trop profonde pour révéler quoi que ce soit des lieux, mais ils s'étaient suffisamment déplacés pour savoir que la fosse n'était qu'un trou de trois mètres sur trois. Il n'y avait ni paille ni chaîne ni anneaux de fer au mur, d'où pourraient pendre des

squelettes, rien que de la pierre froide et humide et, parfois, des débandades de rats dans les coins. Espérons que ce sont seulement des rats.

Mais Kate n'en pouvait plus. « Excuse-moi », chuchota-t-elle à O'Rourke. Elle se rendit en clopinant dans le coin où, semblait-il, il y avait eu le moins de bruits de griffes de rongeurs sur la pierre, s'accroupit, réussit à remonter sa jupe et à descendre sa culotte, et urina. Cela fit un bruit terrible.

« On dirait qu'il n'y a pas de papier hygiénique », dit-elle tout haut.

O'Rourke gloussa dans le noir. « Je vais appeler l'intendante. »

Kate revint en rampant sur les genoux au centre de la fosse ; elle se sentait mouillée, mal à l'aise, un peu honteuse et infiniment soulagée.

Elle s'appuya contre O'Rourke et posa la tête sur son épaule. « Il va se passer quelque chose, chuchota-t-elle.

— Oui. » Il l'embrassa sur la joue et elle apprécia le frottement rassurant de sa barbe. Si elle se nichait bien contre lui, elle entendrait les battements de son cœur.

Kate s'était endormie lorsqu'on rabattit la trappe avec un bruit qui lui glaça le cœur. Bon sang, ce n'est pas un rêve.

La faible lueur de l'ampoule de 20 watts parut aussi brillante que le soleil à leurs yeux douloureux habitués à l'obscurité. Kate regarda en larmoyant la silhouette de l'homme appelé Ion.

« Il faut vous dire adieu, dit Ion en anglais avec un fort accent. Vous ne vous reverrez plus. »

Deux hommes remontèrent O'Rourke.

Kate cria et se releva, elle les injuria en essayant de ne pas pleurer, mais pleura tout de même. Deux hommes en noir descendirent les marches raides et elle leur donna des coups de pied. L'un d'eux les lui rendit, et ses lourdes bottes envoyèrent des ondes de choc tout le long de son tibia.

Ils la prirent brutalement par les bras, où les piqûres d'épingle de la douleur avaient fait place à des coups de poignard. Kate faillit vomir lorsqu'ils la soulevèrent et l'emportèrent. Elle ne savait pas si la nausée venait de la douleur, de la terreur, de la colère ou du pur soulagement d'être sortie de la fosse.

Radu Fortuna était dans la cave. Ses yeux brillaient. « Il veut vous voir d'abord, femme. » Il leva une main poilue, dans un geste de menace. « Non, ne parlez pas. Si vous dites quelque chose, je vais me mettre en colère, prendre une aiguille, du fil de canne à pêche, et vous coudre les lèvres pour vous faire taire. Vous ne parlerez que s'il vous pose une question. Compris ? » Il n'avait pas baissé sa grosse main. Kate hocha la tête.

« Bon. » Radu Fortuna fit claquer ses doigts. « Ion, conduisez-la à la maison. Père veut la voir. »

Dehors, il faisait nuit, les rues étaient désertes. Ils entraînèrent Kate vers une grande et vieille maison, non loin du beffroi. Une enseigne minutieusement dessinée, suspendue au-dessus de l'unique porte, représentait un dragon doré enroulé en cercle sur lui-même, les serres étendues et la gueule grande ouverte. A l'intérieur, cela ressemblait à un restaurant abandonné ou à une cave à vin. Des toiles d'araignées reliaient le comptoir du bar aux poutres basses.

L'homme appelé Ion monta l'escalier devant elle. Un des strigoi en noir dont elle ignorait le nom les suivit, la poussant parfois lorsqu'elle ratait l'une des marches raides, si vieilles qu'elles étaient usées au milieu. On avait tant marché sur le tapis du palier que son motif et ses couleurs s'étaient depuis longtemps effacés.

Arrivé au premier, Ion sortit une paire de cisailles à bouts ronds de sa poche et coupa le bracelet qui entravait les poignets de Kate. Elle leva les mains et essaya de plier les doigts en dissimulant aux deux hommes la douleur qu'elle ressentait.

« Vous ne parlez que lorsque le Père pose des questions », dit Ion, répétant l'avertissement de Radu Fortuna. Les yeux de l'intrus semblaient noirs. « Vous entendez ? »

Kate hocha la tête. En dépit de ses efforts, ses yeux s'étaient remplis de larmes tant ses mains lui faisaient mal.

Ion sourit et ouvrit la porte.

La pièce, pas très grande, n'était éclairée que par deux bougies. Dans un lit, sous les minuscules fenêtres du mur donnant à l'est, elle aperçut une silhouette emmitouflée.

L'une des ombres remua et Kate sursauta en voyant deux hommes énormes postés aux deux extrémités de la chambre. Ils étaient gigantesques – ils mesuraient au moins un mètre quatre-vingt-quinze – et leurs crânes rasés brillaient sous la faible lumière. Ils portaient une longue moustache et étaient vêtus de noir. Le plus proche lui fit signe d'avancer vers le lit. Un seul fauteuil était disposé au chevet.

Kate s'avança et resta debout derrière le siège. Elle essaya d'examiner l'homme couché là comme si elle n'était qu'un médecin voyant un malade pour la première fois : sa tête, ses épaules et ses doigts jaunis dépassaient des couvertures ; il devait avoir dans les quatre-vingt-cinq ans ; il était presque chauve, seules quelques longues

mèches de cheveux blancs, partant des tempes, s'épalaient sur l'oreiller ; son visage était très ridé, constellé de taches brunes, et émacié, avec des yeux enfoncés dans leurs orbites et une bouche en bec de tortue comme les personnes très âgées ou très malades ; son nez, sa lèvre inférieure, ses joues et son menton étaient protubérants, sa mâchoire prognathe ; l'air entraît et sortait de sa bouche en sifflant au rythme terrible de la respiration de Cheyne-Stokes, son haleine était aigre – Kate pouvait la sentir à un mètre –, comme souvent chez les gens qui ont jeûné si longtemps que leur corps métabolise les tissus dont il a besoin ; le vieillard avait encore toutes ses dents.

Kate était incapable de penser scientifiquement, d'établir un diagnostic... à peine capable, même, de penser. Elle avait vu ce visage, plus jeune, peu de temps auparavant, au Kunsthistorisches Muséum de Vienne... sur le portrait de Vlad Tepes emprunté à la « Galerie des monstres » du château d'Ambras.

Puis la terrible respiration cessa et le vieil homme ouvrit les yeux, tel un hibou se réveillant au bruit que fait une proie.

Kate, résistant à l'envie de fuir, ne fit pas un geste. Ses doigts encore tout endoloris redevinrent blancs lorsqu'elle serra le dossier de la chaise d'où ses ongles arrachèrent des échardes.

Pendant plusieurs minutes, ils se regardèrent. Kate remarqua combien ses yeux, grands et sombres, étaient impérieux. Puis le vieillard étala ses mains sur les couvertures et Kate vit que ses ongles jaunes comme un vieux parchemin mesuraient au moins cinq centimètres. Le silence se prolongeait.

Le vieil homme dit quelque chose en turc ou en persan. Les mots émergeaient doucement, comme la reptation presque inaudible de grands insectes dans du bois pourri.

Kate ne comprit pas et resta silencieuse.

Il humecta ses lèvres minces avec une langue blanche qui semblait trop longue, et chuchota : « Cum te numesti ? »

Kate comprit cette question très simple, posée en roumain. « Je suis le Dr Kate Neuman, dit-elle, étonnée que sa voix soit aussi calme. Et vous ? »

Il ignora la question. « Doctorul Neuman », se chuchota-t-il à lui-même, et Kate sentit ses bras se couvrir de chair de poule en l'entendant prononcer son nom.

Elle se demanda si le vieillard avait toute sa raison ou si la maladie d'Alzheimer n'avait pas ravagé son esprit comme les années, son corps.

Il se lécha de nouveau les lèvres et Kate pensa à un lézard qu'elle avait vu se chauffer au soleil, à l'île de la Tortue. « Êtes-vous l'hématologue du Centre de contrôle des maladies ? » murmura-t-il dans un anglais sans accent.

Kate cligna des yeux, surprise. « Oui. »

Il hocha la tête. Le bec de tortue se retroussa en un sourire presque imperceptible. « Je m'enorgueillis de connaître la plupart des grands spécialistes du sang des États-Unis. » Le vieillard garda les yeux fermés si longtemps que Kate se demanda s'il ne s'était pas rendormi, mais sa voix grinça de nouveau : « Êtes-vous bien ici, docteur Neuman ? »

Elle ignorait ce que « ici » voulait dire – la Roumanie ? sa maison ? la fosse du beffroi ? —, mais elle savait quoi répondre : « Non. Mon enfant, mon ami et moi avons été enlevés, j'ai été agressée par des bandits qui me gardent prisonnière. Si... quand l'ambassade des États-Unis l'apprendra, cela provoquera un grave incident diplomatique. A moins que... à moins que vous ne nous relâchiez immédiatement. »

Le vieil homme hocha la tête, les yeux toujours fermés. Difficile de savoir s'il avait entendu. « Vous me connaissez, docteur Neuman ? »

Kate hésita. « Vous êtes Vernor Deacon Trent. » Elle n'avait pas l'air très sûre de sa réponse.

« J'étais Vernor Deacon Trent. » Il toussa avec un bruit de pierres tombant dans quelque chose de creux. « Une petite faiblesse, ce nom. On finit par sentir que le temps et l'espace sont des obstacles à la mémoire. C'est toujours une erreur. »

L'un des hommes chauves s'approcha, souleva la tête et les épaules du vieillard avec une infinie tendresse et l'aida à boire de l'eau, dans un petit verre. Lorsque ce fut terminé, le géant retourna dans l'ombre.

« L'un des jeunes Dobrin, chuchota le vieil homme. Leurs ancêtres m'ont été d'un grand secours quand... mais peu importe. Que croyez-vous qu'il va vous arriver, docteur Neuman, à vous, à votre enfant et au prêtre avec lequel vous voyagez ? »

Kate ouvrit la bouche pour répondre, mais, brusquement, l'épouvante la prit aux tripes et à la gorge. « Je l'ignore. »

Le vieil homme hocha imperceptiblement la tête. « Je vais vous le dire. Demain soir, docteur Neuman, votre fils adoptif... mon fils... va devenir le prince héritier d'une Famille plutôt unique en son genre. Demain soir, l'enfant recevra le nom de Vlad et goûtera au Sacrement. Alors la Famille se dispersera dans une centaine de villes d'une vingtaine de nations et l'héritier deviendra un homme. Pendant ce temps, son... oncle... gèrera les affaires vastes et variées de la Famille en attendant que je meure. Y a-t-il autre chose que vous aimeriez savoir, docteur Neuman ? »

La voix du vieil homme s'était progressivement affaiblie, mais ses yeux restaient farouches.

« Pourquoi ? murmura-t-elle.

— Pourquoi quoi, docteur Neuman ? »

Kate se pencha et chuchota : « Pourquoi ce rituel démentiel ? Pourquoi s'adonner à une telle perversion ? Je suis au courant de

votre prétendu Sacrement. Je connais la maladie de votre famille. Je peux la soigner, monsieur Trent... en vous offrant un substitut de ce sang humain que vous avez été obligé de voler. Je peux vous soigner en vous offrant une chance d'aider l'humanité au lieu d'en faire votre proie. »

La tête du vieillard se tourna alors lentement, en un geste de mannequin d'horloge, les yeux fixes. « Continuez », murmura-t-il.

Kate éprouva un mouvement d'espoir. Elle continua à s'exprimer d'une voix calme et professionnelle malgré l'émotion qui l'envahissait. J'ai quelque chose à échanger contre nos vies. Nos vies à tous les trois.

Elle lui parla alors du rétrovirus J, des recherches de Chandra, de l'espoir qu'offrait le virus de guérir un jour le sida et le cancer et, pour finir de l'expérimentation réussie, sur Joshua, du produit de substitution de l'hémoglobine humaine.

« ... et ça marche, conclut-elle. Il fournit les matériaux dont le rétrovirus a besoin pour accomplir son rôle immunoreconstructeur sans avoir à consommer du vrai sang. Le substitut de l'hémoglobine peut être administré en intraveineuse à doses fréquentes, si bien que les effets hormonaux et psychiques de l'organe mutant d'absorption du sang seront amoindris, sinon totalement évités. » Elle se tut, hors d'haleine et terrifiée à l'idée que, trop technique, elle avait perdu l'attention du vieil homme. « Alors, voilà, ajouta-t-elle, le cœur battant, j'ai apporté un peu de ce produit encore expérimental. Vos hommes ont pris mon sac, mais il contient... plusieurs flacons du substitut de l'hémoglobine humaine que j'ai testé sur Joshua. »

Il cligna des yeux, lentement, et quand il la regarda de nouveau, il semblait très las. « La Somatogen. »

Ce fut au tour de Kate de cligner des yeux « Pardon ?

— La Somatogen, dit le vieil homme en bougeant un peu pour adopter une position plus confortable. C'est un laboratoire de biotechnologie de votre propre ville, Boulder. Vous devriez le connaître.

— Je le connais, précisa Kate d'une voix faible.

— Oh, cette entreprise ne fait pas partie de mon consortium. Je ne possède même pas la majorité des actions. Mais je... nous... les membres les plus progressistes de la Famille... nous avons suivi de près leurs recherches sur l'hémoglobine de synthèse. Vous connaissez probablement la DNX. Elle a annoncé cette découverte capitale, un peu prématurément peut-être... mais la Somatogen la présentera à la X^e Conférence annuelle des sciences de la vie d'Hambrecht et Quist, à San Francisco, en janvier prochain. »

Kate regarda fixement le vieil homme.

Il leva un sourcil blanc. « Vous pensiez que la Famille ne s'intéressait pas à ces recherches ? Vous croyiez que nous vivions tous en Europe

de l'Est grâce aux orphelinats approvisionnés pour nos besoins ? » Un son, mi-grincement mi-râle, retentit, qui aurait pu être une toux ou un rire. « Non, docteur Neuman, je suis au courant de votre cure miracle. J'ai essayé les prototypes, ils sont efficaces... si l'on peut dire. Et je suis surtout bien conscient de leurs applications commerciales. » Il sourit. « Savez-vous, docteur Neuman, que le marché de la transfusion, rien qu'aux États-Unis, représente plus de deux milliards de dollars par an... et à ce jour, alors que l'épidémie du sida n'en est qu'à son début ? » Il toussa, ou rit, de nouveau « Non, docteur Neuman, ce n'est pas de sang que nous ne pouvons plus nous passer... »

Kate s'installa sur le fauteuil rudimentaire. Elle avait l'impression de ne plus avoir d'os, plus de nerfs. « De quoi, alors ? »

Le vieil homme leva un doigt à l'ongle jaune et long. « Du pouvoir, docteur Neuman. De la liberté de faire ce qu'il nous plaît. De notre goût pour la violence sans représailles. Avez-vous apporté un remède contre cela dans votre sac de voyage ? »

Kate le regardait fixement, mais elle ne le voyait plus. Il y eut un long silence dont elle ne fut que vaguement consciente. Si je partais en courant, tout de suite, je pourrais peut-être atteindre la porte de la chambre. Une fois la porte franchie, il n'y a peut-être personne sur le palier. Si j'arrivais à sortir de la maison... A cette seconde, elle se représenta la Roumanie comme une gigantesque extension noire de la fosse sans lumière où elle avait passé les six ou sept dernières heures. Une fosse dont les côtés étaient trop escarpés pour qu'on puisse les gravir ; une fosse fourmillant de membres de la police, de l'armée et des douanes, de la force aérienne, et tous avaient l'ordre de la retrouver et de la tuer. Elle vit s'étendre, hors de la Roumanie, le long bras noir des strigoi, aussi dépourvu d'os qu'un tentacule, à la portée illimitée, dont la main avait au lieu d'ongles des griffes aiguisées comme des lames de rasoir. Si, par magie, j'arrivais à m'enfuir avec Joshua, dans combien de temps je me réveillerais, en pleine nuit, avec un étranger vêtu de noir dans ma chambre... dans la chambre de mon enfant ? Combien en enverraient-ils à ma recherche ? Ils ne renonceront jamais. Jamais.

« Que... » Kate s'arrêta pour s'éclaircir la voix. « Que va-t-il nous arriver, au père O'Rourke et à moi ? »

Le vieil homme ne rouvrit pas les yeux. Sa voix était distraite, rêveuse : « Demain soir, on vous conduira tous les deux au lieu sacré. La Famille y sera. Le jeune Vlad aussi. Au moment propice, le prêtre et vous serez empalés sur deux pieux en or. Puis l'oncle du nouveau prince... l'oncle Radu... notre nouveau chef en toutes choses... vous percera l'artère fémorale. »

Les oreilles de Kate tintèrent et des points noirs obscurcirent sa vision.

« L'enfant se nourrira d'abord, chuchota le vieil homme. Puis toute la Famille. »

Pendant plusieurs minutes, sa respiration s'arrêta, puis le sifflement torturé reprit. Il dormait. Kate ne bougea pas jusqu'à ce que la porte s'ouvre. Radu Fortuna fit signe au strigoi appelé Ion d'entrer. On lui attacha les bras, mais pas dans le dos, et elle fut immédiatement ramenée dans la fosse.

O'Rourke n'était pas dans la cave du beffroi. Elle ne le revit pas cette nuit-là. Quelle qu'ait été la cérémonie tenue en cette froide nuit d'octobre par les strigoi à Sighisoara, Kate n'y assista pas.

Tard le lendemain matin, dans les ténèbres que rien ne pouvait dissiper, ils vinrent la chercher.

35

Kate ne s'était jamais sentie à l'aise dans le noir. Elle avait dormi avec une veilleuse jusqu'à l'âge de dix ans et, même maintenant, elle préférerait garder une faible lumière allumée dans la salle de bains ou dans le couloir, pour atténuer l'obscurité.

La fosse n'était que ténèbres absolues. On avait dû éteindre dans la cave l'unique ampoule nue de 20 watts, car il n'y avait pas la moindre lueur à l'emplacement de la trappe. Bien que l'obscurité régnât au-dessus d'elle, elle savait qu'un des strigoi était resté là-haut. Elle ne l'entendait pas, mais sentait sa présence. Qui n'avait rien de rassurant.

Parfois, Kate se disait que les heures avaient dû passer, que le jour s'était sûrement levé, mais l'obscurité, la puanteur, les grattements, rien ne changeait. D'autres fois, il lui semblait que le temps s'était figé, qu'il n'y avait que quelques minutes qu'on l'avait ramenée dans la fosse. L'instant d'après, elle était certaine que le jour s'était écoulé, que le clan des buveurs de sang avait déjà initié Joshua.

Non, c'est mon sang qu'il boira en premier. Je serai là.

Kate ne s'assoupit qu'une fois et se réveilla lorsqu'un rat grimpa sur sa jupe et sur ses jambes nues. Elle ne cria pas, mais son corps continua à frémir de répulsion plusieurs secondes après qu'elle eut lancé l'animal à l'autre extrémité de la fosse. Il cria lorsqu'il heurta le mur.

Ces heures auraient dû être les plus déprimantes qu'elle ait jamais vécues. Comprendre que Joshua, O'Rourke et elle n'avaient aucune

chance de s'évader, et que le pouvoir des strigoi s'étendait trop loin, que leur malveillance était trop puissante, aurait dû la plonger dans le désespoir absolu.

Il n'en fut rien.

Pendant ces sombres heures passées dans ce trou, Kate comprit qu'elle s'était dépouillée de toutes ses identités extérieures, le médecin réputé, le chercheur respecté, l'épouse, l'ex-épouse, l'amante, la mère. Ce qui restait n'avait rien à voir avec cela, avec son personnage, mais tout à faire avec ce qu'elle était.

Kate Neuman... une femme qui n'allait pas entrer sans lutter dans la bonne nuit. Elle ne renoncerait pas gentiment à l'homme qu'elle aimait – prendre conscience qu'elle aimait Mike O'Rourke fut comme une lumière de plus en plus brillante dans l'obscurité –, elle ne leur céderait pas l'enfant qu'elle s'était engagée à protéger. Tant pis si le pouvoir des strigoi était presque unimaginable. Tant pis si elle n'avait plus d'arme secrète depuis que le vieil homme avait repoussé sa « cure miracle » ; tant pis si aucun nouveau plan ne lui venait encore à l'esprit dans la fosse sans lumière. Elle trouverait quelque chose. Sinon elle foncerait sans réfléchir, mue par la foi que le simple fait d'agir pouvait changer la série des variables.

Que les strigoi essaient un peu. Qu'ils aillent se faire foutre.

Au bout d'une éternité, quand on ouvrit la trappe pour l'emmener, elle souriait.

Kate n'avait pas pleuré dans la fosse, mais la lumière du soleil, pourtant bien faible en ce jour pluvieux, la fit larmoyer. Elle ne pouvait pas s'essuyer les yeux, puisque ses mains étaient toujours ligotées. Avec le même lien en plastique, mais après son entretien d'hier soir avec le vieil homme, on lui avait attaché les bras devant, et moins serré, si bien que sa circulation n'avait pas été entravée.

Ion et deux hommes plus petits, tous trois vêtus de ces costumes bon marché, trop amples, qui semblaient être la marque de l'Europe de l'Est, la firent monter dans une Mercedes. Une seconde voiture noire attendait plus bas dans la rue. Un vent froid soufflait du nord. Radu Fortuna se tenait au milieu de la rue, les bras croisés, l'air très satisfait de lui.

Kate jeta un coup d'œil à sa montre. Il était treize heures quarante. La lumière déclinante de ce début d'après-midi annonçait l'approche de l'hiver. Est-ce que vraiment, je ne verrai pas d'autre saison ? Pas d'autre lever de soleil ? Est-ce que toutes les expériences qui me restent à vivre vont être les souffrances des prochaines heures... et puis le néant ? Kate secoua la tête et repoussa ces pensées avant que la panique ne l'envahisse. Elle était contente de sentir que, juste sous ces palpitations de la terreur, restait le noyau dur de cette fermeté qu'elle avait retrouvée dans les ténèbres.

« J'espère que vous avez dormi... oui, bien dormi, la nuit dernière », lui dit Radu Fortuna avec un visage rayonnant.

Kate se contenta de le regarder fixement. Soudain, son attention fut attirée par quatre hommes qui, sortant d'une autre tour en pierre, de l'autre côté de la place herbue, remontaient la rue pavée. Mike O'Rourke était l'un d'eux. Kate remarqua d'abord qu'il boitait plus que d'habitude ; puis, lorsqu'ils s'approchèrent, elle s'aperçut que deux des gardes des strigoi le soutenaient. Même à dix mètres de distance, elle vit que son visage était meurtri, l'un de ses yeux fermé par l'enflure, ses lèvres tuméfiées et décolorées.

O'Rourke lui sourit malgré sa bouche boursouflée, et leva ses mains liées pour la saluer. Les gardes ouvrirent la portière arrière de la seconde Mercedes, se préparant à l'y pousser. Le regard de l'ex-prêtre ne la quittait pas.

« Mike ! cria-t-elle, retenue par les hommes de main strigoi. Je t'aime ! »

O'Rourke fut enfourné dans la voiture, les portières claquèrent, le véhicule s'éloigna, franchit la porte cintrée de la vieille ville et disparut dans une rue étroite et pentue. Kate ne savait pas si O'Rourke l'avait entendue.

Radu Fortuna gloussa et donna un coup de coude à Ion. « Comme c'est touchant. Profondément émouvant. »

Kate se tourna vers lui. « Pourquoi l'avez-vous battu ? »

Radu Fortuna ne répondit pas, mais Ion sentit qu'il pouvait ajouter sa propre note à l'hilarité du moment. « Cet idiot de prêtre, il a une fausse jambe. On ne le savait pas. Quand les hommes l'ont sorti de sa cellule, hier soir, pour l'emmener voir Père, il a frappé Andrei et Nicoiae sur la tête avec sa jambe, qu'il avait enlevée. Et puis il a essayé de s'enfuir. Nicoiae était inconscient. Andrei et les trois autres n'ont pas apprécié et ils lui ont tapé dessus. Pendant longtemps et...

— Tais-toi, Ion », lui dit sèchement Radu Fortuna, qui ne souriait plus.

Ion se tut.

Alors Mike a vu le vieil homme.

L'un des gardes ouvrit la portière arrière de la Mercedes dont le moteur tournait au ralenti. Kate pensa que si elle s'en sortait, elle n'achèterait jamais une de ces putains de voitures.

« Eh bien, je vous souhaite un agréable voyage », dit Radu Fortuna, debout devant la portière ouverte, pendant que l'une des brutes la poussait à l'intérieur.

« Où est-ce que vous m'emmenez ? » Elle fut contrariée de voir Ion contourner la voiture pour s'asseoir à l'arrière, à côté d'elle. Un strigoi, qui avait une cicatrice au-dessus de l'œil gauche, s'installa au volant.

« Vous vouliez voir la cérémonie, non ? Vous avez fait un long voyage, je crois, pour obtenir ce privilège. Ce soir, on vous l'accorde. » Il lui sourit et elle vit une certaine ressemblance entre le sourire aux dents écartées de Fortuna et les incessantes images télévisées de Saddam Hussein de l'hiver et du printemps précédents : les yeux de ces hommes ne participaient en rien à leur expression. Seuls les muscles de la bouche singeaient les mouvements des émotions humaines.

« Bon, poursuivit-il d'une voix toujours aussi sarcastique, nous devrions peut-être nous dire adieu maintenant. Je vous verrai cette nuit, certes, mais il y aura beaucoup de gens et vous serez peut-être trop occupée pour bavarder. Bye-bye. » Il tapa de la main le toit de la voiture, l'autre brute monta à côté d'elle, si bien qu'elle se retrouva en sandwich entre Ion et ce dernier dont l'haleine sentait l'ail. Radu Fortuna claqua la portière et la Mercedes s'éloigna en douceur, franchit la voûte percée dans la muraille, descendit la colline en passant devant des maisons qui étaient déjà anciennes au Moyen Age, et sortit de Sighisoara.

Ils tournèrent à droite pour s'engager sur une étroite route nationale. Kate regarda du côté de Ion et vit une pancarte blanche : médias 36 km, sibiu 91 km. Elle ferma les yeux et essaya de se remémorer la carte à laquelle O'Rourke et elle s'étaient référés pendant plusieurs jours. Si, sans tenir compte des montagnes et des innombrables déviations, on considérait toutes les nationales qu'ils avaient parcourues comme un cercle approximatif, elle s'imagina voyageant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre en prenant Bucarest comme point de départ, sur le six d'un cadran imaginaire. Tirgoviste n'était pas sur la circonférence de ce cercle, mais juste en dessous du centre, Brasov à trois heures, Sighisoara à douze et Sibiu quelque part aux environs de neuf.

Où était le château sur l'Arges ? Entre le neuf et Tirgoviste, près du centre. Sibiu était-elle sur la route du château ? Probablement que non. O'Rourke et elle avaient dû se tromper sur l'importance du château de Vlad Tepes dans la cérémonie. Sibiu semblait être leur destination...

Combien de kilomètres jusqu'à ce que j'arrive à l'endroit où je vais mourir ? Moins de cent. Kate essuya ses paumes moites sur sa jupe. Brusquement, son estomac gargouilla.

Ion la regarda et ne cacha pas son air narquois. « Le petit déjeuner ne vous a pas plu ? »

Il n'y avait pas eu de petit déjeuner, ni de dîner la veille au soir. Kate essaya de se rappeler quelle était la dernière chose qu'elle avait mangée, et le souvenir des biscuits au chocolat offerts par les deux femmes, Ana et Marina, lui donna la nausée.

Le peu de voitures qui circulaient quittait presque la chaussée lorsque le conducteur strigoi klaxonnait et les doublait à une allure qui pouvait passer pour folle sur une route aussi mal entretenue et pleine de lacets. La Mercedes ne ralentissait que pour les animaux, mais même les troupeaux de moutons s'enfuyaient devant elle.

Kate pensa que la campagne transylvanienne devait être belle en été : des prairies d'un vert intense, d'épaisses forêts que les routes avaient épargnées, des abbayes en ruine au sommet des collines, le dôme bulbeux d'une église orthodoxe dans les minuscules villages le long de la rivière, les vêtements colorés des Tsiganes qui travaillaient dans les champs. Mais, en ce mois d'octobre, le poids de l'hiver s'étendait déjà sur la terre comme un manteau gris. Les arbres étaient noirs contre la roche grise, les paysans qui marchaient tête basse au bord de la route ou qui les regardaient passer dans les champs boueux n'étaient que visages gris et lainages noirs, et les rares villages semblaient des études de pierre grise et de bois noir.

Le conducteur et le jeune strigoi assis à sa droite fumaient et il n'y avait pas de ventilation dans la voiture. Des relents de sueur et d'urine montaient de ces hommes, et l'odeur d'ail du plus jeune devenait de plus en plus forte. Le conducteur parlait constamment avec Ion ou avec le jeune homme, dans un roumain si rapide que Kate n'y comprenait rien. Ils riaient beaucoup. Fréquemment, elle captait leurs regards sur elle, juste avant ou après un rire. Leurs paroles n'étaient que charabia, mais elle connaissait bien ce ton et cette arrogance : c'était la confiance en soi, fanfaronne, d'une petite brute pas très intelligente face à une femme qu'il sait en son pouvoir. Jeune fille en compagnie de garçons plus vieux, étudiante face à des professeurs sexistes, jeune médecin avec des internes résolus à prouver quelque chose, et femme divorcée sortant seule, elle avait entendu cette intonation, vu ces mêmes regards et souffert de ce genre de rires. Elle connaissait bien cela.

« Vous savez, il va y avoir une grande fête ce soir, dit Ion en posant son énorme main sur son genou. Vous êtes invitée... une invitée exceptionnelle. » Il traduisit ses paroles pour ses copains et leurs rires envahirent Pair empuanti.

La main de Ion se glissa sous sa jupe et Kate l'arrêta en appuyant ses poignets ligotés sur ses cuisses. Ion dit quelque chose et les hommes éclatèrent encore de rire. Il ôta sa main et alluma une cigarette.

Si Kate avait été assise près de l'une des portières, elle aurait attendu que la Mercedes ralentisse – ce qu'elle faisait rarement – et se serait jetée hors de la voiture. La route était couverte de béton craquelé ou d'asphalte rongé et il n'y avait pour ainsi dire pas d'accotement, pourtant sauter aurait été mieux que de rester assise là comme un bœuf conduit à l'abattoir.

Mais les hommes l'entouraient et elle savait qu'elle n'aurait pas le temps d'ouvrir une portière avant qu'ils la repoussent à sa place.

Ils traversèrent la ville de Médias, bien plus grande que Sighisoara, mais Kate n'en vit pas grand-chose, sauf des usines et encore des usines, des gares de triage jonchées de détritux, une terrible puanteur qui venait peut-être d'une des nombreuses fabriques de textile ou de la raffinerie de pétrole, et un seul clocher d'église, très grand, surplombant les tours industrielles, tel le fantôme noir du passé. Puis ils se retrouvèrent dans la campagne, sur la nationale 14, en direction de Sibiu.

Elle constata une chose étrange en quittant Médias. Il venait d'y avoir un changement d'équipe et des douzaines, des centaines de travailleurs attendaient au bord de la route. La circulation était canalisée sur une voie non pavée et ces hommes, noirs de suie et de graisse, s'avançaient devant les Dacia et les autres voitures en levant impérieusement les bras, paumes ouvertes, comme pour ordonner aux automobilistes de s'arrêter. Kate comprit que c'était la version roumaine du pouce levé des autostoppeurs occidentaux.

Ces hommes n'essayèrent pas de faire signe à la Mercedes. Kate se pencha en avant et leva ses mains ligotées pour qu'ils puissent les voir, mais les ouvriers baissèrent les yeux et s'écartèrent de la voiture noire. Certains s'éloignèrent même de la route presque craintivement.

La ville disparut derrière eux et Kate s'appuya de nouveau au dossier. La faim, la soif et la peur lui donnaient la nausée.

Quelques kilomètres plus loin, Ion posa de nouveau ses gros doigts sur sa jambe. Il dit quelque chose au jeune strigoi qui était à sa droite et les rires qui éclatèrent dans la voiture remplie de fumée prirent une intonation nouvelle.

« Mon ami dit qu'il n'a jamais baisé une Américaine. » Ion se pencha si près que Kate aperçut des morceaux de nourriture entre ses dents.

Elle ne répondit pas. Elle rêva que son corps était fait de lames de rasoir.

Ion remonta encore la main le long de sa jambe. Quand elle tenta de l'arrêter, il écarta ses poignets d'une tape. Il dit encore quelques mots à l'homme qui sentait l'ail ; une seconde après, celui-ci posa sa main gauche sur la cuisse droite de Kate.

Elle ferma les yeux et essaya de se remémorer les cours d'autodéfense qu'elle avait suivis à Boulder, plusieurs années auparavant. Tout ce dont elle se souvint, ce fut le commentaire de Tom lorsqu'elle était rentrée un soir à la maison, après les exercices, meurtrie mais sûre de sa force. « Kat, l'ennui, c'est ce que mon père m'a appris – à savoir qu'un type grand et fort peut toujours casser la gueule à un petit mec. J'ai bien peur que même si tu apprends à donner des coups et à arracher les yeux, tu seras toujours dans la

catégorie poids plume. Aussi, porte toujours sur toi une bombe d'autodéfense. Et apprends à te servir du fusil que je range dans le placard. » Il l'avait serrée dans ses bras. « Ou ne me quitte pas d'une semelle, ma jolie. »

Kate ouvrit les yeux. Le chauffeur regardait par-dessus son épaule. Sa figure était cramoisie.

Ion montra du doigt un chemin de terre qui menait à un petit bosquet d'arbres blancs. L'homme hocha la tête et quitta la nationale. Une seule Dacia les dépassa, puis la route fut vide. La suspension de la Mercedes amortit les cahots tandis qu'ils se dirigeaient lentement vers une vieille maison, ou une grange, en ruine. Il n'en restait que quelques pans de mur et un toit à demi effondré.

Les doigts de Ion remontèrent jusqu'à son entrejambe et il la caressa à travers le mince coton de sa culotte.

A trois je lui laboure les yeux à coups d'ongles. Je vais lui enfoncer mes ongles dans les yeux et les arracher de leurs orbites. Autant mourir tout de suite, s'il le faut Elle plia les doigts ; ses ongles étaient sales, mais elle aurait voulu qu'ils soient plus longs. Un... deux...

Comme s'il lisait dans ses pensées, Ion la gifla, d'un geste désinvolte, presque langoureux mais cette grosse main si forte la rejeta en arrière, sur le dossier du siège, et Kate manqua s'évanouir. Elle sentit qu'elle saignait du nez et de la bouche. Quand elle fut de nouveau pleinement consciente du lieu où elle se trouvait et de ce qui se passait, elle était à demi couchée sur la banquette, face à la portière ouverte. L'homme qui sentait l'ail était descendu et avait contourné la voiture pour se poster derrière Ion, qui était en train de lui enlever sa culotte. Il était penché à mi-corps dans la voiture et elle était dans l'impossibilité de lui donner un coup de pied ou de se tortiller pour lui échapper. Le conducteur s'était complètement retourné, les bras pendant par-dessus le dossier en cuir ; il faisait jouer ses doigts comme elle l'avait vu faire aux hommes qui assistent à un match de foot ou à un combat de boxe.

Ion lança quelques mots aux deux autres, puis sourit à Kate d'un air satisfait. « Je leur ai dit que ce serait chacun son tour. Trois fois chaque. Une fois pour chaque trou... vu ? » Il mit la main dans sa poche, en sortit une paire de cisailles, coupa le ruban de plastique qui liait les poignets de la jeune femme et tendit l'instrument au conducteur. Il ajouta quelque chose et « Haleine aillée » éclata d'un rire plein d'impatience.

« Si tu te débats, je lui ai demandé de te couper le nez », traduisit-il. Ses lèvres mouillées se retroussèrent. « Mais je lui ai dit aussi de t'immobiliser pendant ce temps-là pour que je ne sois pas interrompu. » Ion déboutonna son pantalon et tira dessus violemment pour le baisser. Il se cracha dans la main et frotta vigoureusement son pénis non circoncis en demi-érection tandis que, de l'autre, il lui

écartait les cuisses.

Je ne suis pas là. Ce n'est pas moi.

Le strigoi lui souffla dans la figure. « Je me rappelle... t'as essayé de me tuer, sale putain... je vais te baiser à mort. » Sa bouche s'ouvrit toute grande et descendit vers la sienne. Sa langue était comme du papier de verre mouillé contre ses lèvres closes. Elle sentait son membre humide battre ses cuisses et son bas-ventre.

Kate se concentrait tellement pour ne pas être là, pour ne rien sentir, que le bruit nouveau lui parut d'abord lointain, sans rapport avec la situation. Il se reproduisit, semblable au craquement d'une branche que l'on casse, et Kate rouvrit les yeux. La bouche d'Ion s'écarta de la sienne. Il n'était pas tout à fait entré en elle, mais son visage présentait déjà ce relâchement, cette vacuité alarmée, que certains hommes affichent au moment de l'orgasme. Il y eut un autre craquement et le strigoi qui se tenait derrière Ion disparut de la portière ouverte.

Le chauffeur cria, la branche craqua de nouveau, le pare-brise éclata en morceaux et les cisailles tombèrent sur le tapis de sol, près de l'épaule droite de Kate.

Elle réagit au quart de seconde, se tortilla, passa le bras droit par-dessus celui de Ion, s'empara de l'instrument et frappa tout cela d'un seul geste impossible à contrer. Elle sentit la lame pénétrer dans les muscles de la joue et racler les dents. Ion hurla et cracha du sang sur le cuir noir. Pendant ce temps, ses hanches continuaient à bouger, et son pénis à battre contre son sexe.

Kate se dégagea, leva les genoux, mit les pieds sur les épaules de Ion et le poussa par la portière. Elle se retourna, mais l'autre porte était verrouillée.

Ion bougeait et vacillait, entravé par son pantalon retombant sur ses chevilles. Il plaqua la main sur sa joue pour remettre en place le morceau de peau et de muscle déchirés de l'oreille à la bouche, cracha du sang et dit : « Je vais te tuer.

— Non », répliqua une voix derrière lui.

Ion se retourna. Lucian pénétra dans le champ de vision de Kate, leva un pistolet noir au canon très long et tira sur Ion, presque à bout portant, en pleine figure.

Lucian s'avança vers la portière ouverte de la Mercedes, Kate s'appuya contre celle qui était fermée et brandit les cisailles. Pantelante, elle essayait d'éviter de s'hyperventiler, même si ses poumons réclamaient plus d'air.

« Kate », dit Lucian en abaissant le pistolet au long canon et en lui tendant la main.

Elle serra les dents et leva l'instrument, comme si c'était un couteau. « N'approche pas. Ne me touche pas. »

Lucian hocha la tête et recula. Il ramassa quelque chose dans l'herbe, sous la voiture, et réapparut avec sa culotte qu'il posa soigneusement sur le siège arrière. « Je reste là », dit-il d'une voix douce.

Les cisailles toujours levées, Kate surveilla le jeune Roumain tandis qu'il sortait le corps du chauffeur de la voiture, puis revenait chercher les deux autres. Alors elle enfila sa culotte, le corps encore frémissant de dégoût, puis regarda par la portière avant de descendre.

Lucian avait tiré les corps de l'autre côté de la voiture, près de la grange effondrée. Le pistolet était maintenant passé à sa ceinture, mais le jeune homme tenait une hache à la main. « Kate, viens voir. »

Elle s'appuya contre la Mercedes. Elle frissonnait et n'arrivait pas à se concentrer. Des couleurs défilaient devant ses yeux et elle avait encore envie de crier ou de pleurer, ou les deux.

« Kate, je t'en prie, viens voir. » Lucian était à genoux à côté du corps du chauffeur.

Elle s'approcha lentement, les cisailles toujours à la main. La vue de l'homme étendu là, et qui bougeait encore, déclencha son intérêt professionnel ; elle s'agenouilla à côté de lui et posa les doigts sur son cou, à la recherche du pouls. Il ne battait plus, mais des spasmes agitaient les mains et les jambes du chauffeur.

« Je lui ai tiré une balle dans la gorge et une autre en plein front, dit Lucian sans aucune émotion. Tu ne crois pas qu'il devrait être mort ? »

Kate dévisagea l'étudiant en médecine comme si elle le voyait pour la première fois.

Lucian toucha les doigts qui remuaient. « Kate, c'est le virus qui refuse de mourir. Il est en train de refermer les blessures, la coagulation s'effectue à un rythme invraisemblable. Le virus envoie de l'oxygène au cerveau alors que la température tombe pour devenir celle d'un cadavre. »

Kate chercha encore un pouls inexistant. Elle fut surprise d'entendre sa propre voix : « Il ne peut pas envoyer du sang au cerveau. Le cœur s'est arrêté. »

Lucian enfonça trois doigts dans le plexus solaire du chauffeur. « Tâte là. Rien ? D'accord... mais l'organe fantôme, la mutation qui absorbe le sang, se charge d'un minimum de circulation. Le virus veut

vivre. Cet homme est cliniquement mort, Kate. Mais s'il reçoit du sang dans les prochaines quarante-huit heures, son corps se reconstruira. Il n'y aura pas de séquelles cérébrales... ou du moins un minimum. Ce... cette chose remarquera si les strigoi le trouvent et lui fournissent du sang. Écarte-toi. »

Kate se releva et s'éloigna pendant que Lucian, les jambes écartées, levait la hache et l'abattait d'un seul coup. Le sang jaillit et la tête du chauffeur se sépara du corps.

« Oh, mon Dieu... », dit Kate en se détournant. Elle alla s'appuyer contre la Mercedes pendant que Lucian faisait de même pour Ion et pour le plus jeune strigoi.

Lucian tira les corps décapités dans la cabane en ruine. Puis il ramassa les têtes une par une, les emporta jusqu'au bosquet et les jeta au loin, dans les herbes folles. Il arracha des touffes sèches pour essuyer le sang sur son pantalon et ses bottes et revint à la voiture. Kate se frottait les bras sans s'apercevoir qu'elle tenait encore les cisailles. Lucian les lui prit et les lança dans l'herbe haute. « Reste là », dit-il en l'éloignant de la Mercedes.

Il ouvrit la portière du côté du conducteur, ôta les morceaux de verre tombés sur le cuir brillant, mit la voiture en marche et la conduisit jusque sous le toit effondré de la grange. Quand il en descendit, il tira la hache du sol meuble où il l'avait enterrée et s'avança vers Kate. « J'ai été obligé de laisser ma voiture sur la route et de traverser le champ à pied. J'ai constamment gardé les arbres entre la Mercedes et moi. Viens. »

Il la prit par la main, mais Kate se dégagea. Lucian commença à descendre le chemin. Elle attendit une minute, puis le suivit.

La Dacia blanche ressemblait beaucoup à la bleue que Lucian conduisait à Bucarest. Elle grinçait, cliquettait et fumait tout autant, et on ne pouvait pas passer la seconde. Kate s'installa sur le siège de vinyle craquelé et laissa Lucian l'emmener.

« J'ai été tenté de prendre la Mercedes. Tout le monde aurait reconnu la voiture d'un strigoi et nous aurait laissés tranquilles. Mais du ciel, elle aurait été trop visible... et ils se seraient souvenus du chemin que nous aurions pris.

— Tu me suivais », dit Kate. Ce n'était pas vraiment une question.

Lucian hocha la tête. « Ils m'ont emmené à Bucarest. J'ai pris ma voiture, le pistolet d'entraînement de mon père, la hache, des jumelles, et je suis revenu. Je les ai vus emmener le prêtre vers l'est. Ils ont dû se rendre au château par Brasov et Pitesti.

— Le château ? » Les mots semblaient bizarres dans la bouche de Kate. Son esprit continuait à repasser les détails du viol, ce sentiment d'impuissance lorsque le strigoi l'avait plaquée sous lui, cette

impression d'être devenue quelqu'un et quelque chose d'autre qu'elle-même.

« Le château de Vlad sur l'Arges. C'est là que va se dérouler la cérémonie de ce soir. Ils vont amener le prêtre par l'ouest ; toi, c'était par Sibiu et Calimanesti. Juste une habitude, au cas où on les filerait. J'ai simplement suivi ta voiture. » Il lui jeta un coup d'œil.

Kate le regarda dans les yeux pour la première fois. « Tu nous as trahis. »

Lucian reporta son attention sur la route où une roulotte de Tsiganes zigzaguait devant eux. Il klaxonna, la doubla, évita quelques moutons et la regarda de nouveau. « Non, Kate, je n'ai jamais... »

Elle serra les poings. « Tu travaillais pour eux. Et peut-être même que tu le fais encore en ce moment. »

Lucian respira à fond. « Kate, tu m'as vu tuer ces trois...

— Tu as dit toi-même que les strigoi se battaient entre eux. » Elle n'avait pas eu l'intention de crier aussi fort. « Des factions ! Tu peux être avec eux et contre eux en même temps. Tu nous as trahis. Tu nous as menti. Tu les as informés sur nous. »

Lucian hocha la tête. « Il le fallait bien... pour vous garder vivants tous les deux. Les strigoi savaient que vous arriviez. Aussi longtemps que je gardais l'œil sur vous, ils étaient rassurés.

— Tu es un strigoi, chuchota Kate.

— Tu sais bien que non ! répondit sèchement Lucian. C'est pour cela que j'ai voulu faire l'analyse.

— On peut truquer des analyses de sang. »

Lucian arrêta la Dacia au bord de la route et se tourna vers elle. « Kate. Je me bats contre les strigoi depuis mon enfance. Mes parents adoptifs sont morts en les combattant.

— Tes parents adoptifs ? » Kate se rappela le vieux poète et ses manières distinguées, sa femme si gracieuse et les deux corps vidés de leur sang à la morgue de l'École de médecine.

« Je suis orphelin. Mes parents m'ont adopté quand j'avais quatre ans. Ils ont été tués à cause des expériences médicales qu'ils pratiquaient sur les strigoi... ils essayaient d'isoler le rétrovirus.

— Ton père était un poète, pas un médecin. Je l'ai rencontré, tu ne t'en souviens pas ?

— Mon père adoptif était un poète. Ma mère adoptive a été directrice de l'Institut d'État de recherches en virologie de 1975 à 1987. C'est à cause d'elle que je me suis inscrit à l'École de médecine. Pour en apprendre plus long sur les strigoi. Pour apprendre à les détruire, mais aussi à isoler le rétrovirus afin de l'utiliser...

— La chose dans le bac, murmura Kate.

— Oui. Ce n'était pas la première fois. On avait besoin d'expérimenter pour comprendre pourquoi les strigoi survivent à des

blessures mortelles. Ma mère a travaillé pendant des années pour isoler le virus. » Lucian se détourna et serra le volant jusqu'à ce que ses doigts deviennent blancs. « On n'a jamais eu l'équipement adéquat... l'accès aux vraies publications. » Il regarda par la portière. Un camion les doubla en grondant.

Kate secoua lentement la tête. « Mais tu as travaillé pour les strigoi...

— Comme un... comment vous appelez ça dans vos James Bond ? Un agent double. Une taupe. Comme un larbin qui observait ce qui devait être observé. »

Kate le regarda en plissant les yeux. Elle avait horriblement mal à la tête. « Tu es allé aux États-Unis. Pas avec tes parents. Invité par l'institut de Vernor Trent.

— Et en Allemagne de l'Ouest. Et une fois, en France ajouta Lucian. J'étais le commissionnaire des membres les plus importants de la Famille. Les strigoi m'ont fait confiance en tant que messenger. Ils m'ont aidé à payer mes études si bien que j'ai pu travailler avec eux sur le produit de substitution du sang humain dont ils subventionnaient les recherches en Amérique et ailleurs.

— Pourquoi avaient-ils confiance en toi ? »

Il cessa de parler et la regarda en silence un bon moment. « Parce que mes parents biologiques étaient des strigoi, finit-il par dire.

— Mais tu as dit que...

— Je ne suis pas strigoi C'est vrai. Rappelle-toi, Kate, c'est un gène récessif double très rare. La plupart des virus J positifs qui se reproduisent ont des enfants normaux. Le retour à la normalité se produit quatre-vingt-dix-huit fois sur cent. Autrement, le monde serait infesté de strigoi. Et généralement, quand les strigoi ont un enfant normal, ils se conduisent comme les parents ordinaires qui, en Roumanie, ont un enfant arriéré, malade ou difforme...

— Ils l'abandonnent », murmura Kate. Elle se frictionna les tempes. « Alors, ta mère et ton père adoptifs t'ont trouvé, adopté...

— Non, répliqua Lucian d'une voix si basse qu'elle l'entendit à peine. J'ai été enlevé de l'orphelinat et placé chez ma mère et mon père par quelqu'un qui déteste la Famille encore plus que toi et moi. Par quelqu'un qui avait décidé d'agir contre eux. J'ai travaillé pour lui pendant la plus grande partie de ma vie, en vue de notre but commun, c'est-à-dire la destruction de la famille des strigoi.

— Qui est-ce ? demanda Kate.

— C'est la seule chose que je ne peux pas te dire, Kate. J'ai donné ma parole d'honneur de ne jamais révéler l'identité de mon mentor.

— Mais alors, il n'y a pas d'ordre du Dragon ? »

Lucian sourit. « Seulement moi. Et celui qui m'a patronné. » Son sourire s'effaça. « Et ma mère et mon père, jusqu'à ce que les strigoi

les abattent. »

Kate le regarda d'un œil soupçonneux. « Pourquoi t'ont-ils fait confiance après avoir découvert ce que faisaient tes parents adoptifs ? »

Lucian se mordit les lèvres. « Parce que c'est moi qui les ai livrés. J'étais obligé. Ce n'était plus qu'une question de semaines avant qu'ils soient découverts. Nous... j'ai dû rejoindre les strigoi afin d'être au-dessus de tout soupçon. Cet été, l'enjeu était trop élevé pour que nous risquions de tout compromettre au dernier moment.

— Quel enjeu ? Tu veux dire, Joshua ? Tu m'as aidée à l'adopter, et après tu as aidé les strigoi à le reprendre.

— J'espérais que tu trouverais le secret du rétrovirus avant qu'ils te retrouvent. Et c'est ce qui s'est passé. »

Kate perdit alors la tête. Elle se précipita sur Lucian et le bourra de coups de poing. « Saleté de menteur, ils ont tué Tom et Julie ! Ils les ont tués, ils ont brûlé ma maison, ils m'ont pris mon bébé et... merde alors ! » Ce n'est que lorsqu'elle visa ses yeux qu'il la retint par les poignets.

« Kate, chuchota-t-il, il le fallait. Comme il fallait que mes parents meurent. L'enjeu est trop élevé. »

Elle se dégagea et se rejeta contre la portière. « Quel enjeu ? De quoi parles-tu ? »

Lucian remit la voiture en route et regagna la nationale déserte. « La destruction de la Famille strigoi. De tous ses membres. Ce soir. »

La borne kilométrique annonçait copsa mica – 8 km. La nationale serpentait le long de la Tirvana Mare sur des plateaux isolés sans fermes, sans villages, sans circulation, sauf, de temps à autre, une charrette aux roues caoutchoutées. Les nuages étaient bas, un vent froid faisait voler les feuilles sur la route étroite et cognait contre la Dacia comme des poings invisibles.

« Dis-moi », demanda Kate.

Lucian ne quitta pas la route des yeux. « Ce serait de la folie, Kate. Il y a peu de chances pour qu'ils se lancent à nos trousses aujourd'hui... ils n'apprendront ta disparition que dans quelques heures... et alors nous serons loin d'ici. Et même s'ils nous rattrapaient...

— Dis-moi », répéta Kate. Elle avait ce ton impératif qu'elle avait perfectionné pendant les longues heures passées dans les salles de réanimation, d'opération et de conférences.

Lucian lui jeta un coup d'œil. « Vraiment, ce serait stupide de...

— Dis-moi. » Son ton était sans appel.

Lucian s'humecta les lèvres et lissa ses cheveux hérissés. « Tout est organisé, Kate. Ce soir, la Famille strigoi va mourir. Tous ses membres.

— Comment ? » demanda Kate d'un ton catégorique.

Lucian secoua la tête mais continua : « Ils vont se rassembler au château sur l'Arges... on l'appelle la forteresse de Poienari... l'ancien donjon reconstruit par Vlad Tepes, il y a plus de cinq cents ans. Tout est prévu... ils ne survivront pas à la cérémonie.

— Qu'est-ce qui est prévu ? » Sa voix révélait son incrédulité.

« La citadelle est abandonnée depuis l'époque de Vlad ; tout le monde l'évite. Les gens du coin en ont encore peur. Le gouvernement fait comme si elle n'existait pas. L'Office du tourisme emmène les étrangers voir de faux châteaux de Dracula comme la forteresse de Bran, près de Brasov, plutôt que de reconnaître le véritable site, sur les bords de l'Arges.

— Alors ?

— Cette cérémonie est prévue depuis des années. Ceaucescu a commencé la reconstruction de la forteresse de Poienari il y a plus de trois ans. Le nouveau gouvernement l'a achevée, en dépit de notre effondrement économique. C'est les strigoi qui l'avaient exigé. » Il se tut et la regarda, puis poursuivit : « Des charges d'explosifs y ont été placées pendant la reconstruction. » Il poussa un gros soupir. « Elles sont programmées pour exploser ce soir durant la cérémonie. La montagne en est truffée. Aucun des strigoi n'en sortira vivant. »

Kate croisa les bras. « Tu es encore en train de mentir. »

Il parut très surpris. « Non, Kate, je te jure...

— Tu mens forcément. Les strigoi n'auraient jamais laissé personne accéder à l'un des sites de leur cérémonie. Et les hommes chargés de la sécurité ont dû passer l'endroit au peigne fin avant la cérémonie. Ce sont des salauds, mais pas des imbéciles. »

Ils entraient dans Copsa Mica. C'était une ville industrielle qui ne différait en rien de toutes celles qu'avait vues Kate : les rues étaient noires de suie, les maisons aussi, les passants étaient gris et noirs, et les grandes cheminées vomissaient une fumée polluante. Lucian gara la voiture dans un endroit plein d'ornières, à côté de la voie de chemin de fer. « Kate, c'est vrai. Je te le jure. »

Elle le regarda fixement.

Il soupira. « C'est les chefs de la Famille strigoi qui ont délivré le permis de construire, les travaux ont été subventionnés par la fondation de Vernor Deacon Trent et exécutés par l'entreprise de Radu Fortuna. »

Kate gardait toujours les bras croisés. « Et tu voudrais me faire croire que Fortuna ignore qu'on y a placé tes charges, mythiques bien sûr. Ou bien que cela va se passer comme lorsqu'on a essayé de tuer Hitler... que l'un des strigoi renégats aura une bombe dans sa sacoche ? »

Lucian la saisit par les bras, puis la relâcha vite lorsqu'il la sentit se raidir. « Excuse-moi. Écoute, Kate... Fortuna n'a pour ainsi dire jamais

visité le site. La plus grande partie des travaux a été exécutée par des artisans hongrois. Pendant mes vacances d'été, j'y travaillais comme surveillant... » Il se tut en voyant son air incrédule. « Les strigoi me faisaient confiance, Kate. J'ai été leur messenger international dès l'âge de dix ans. J'étais ambitieux et cupide, et je me montrais loyal envers ceux qui avaient la possibilité de m'aider. Et j'ai aidé... » Il se tut.

« Ton mystérieux mentor, compléta Kate d'un ton sarcastique.

— Oui.

— Et tu as placé la bombe pendant que personne ne regardait.

— Il n'y a pas qu'une seule bombe, Kate. Les deux principales tours de la forteresse de Vlad ont été reconstruites, ainsi que la cour principale, les remparts sud, l'ancien pont-levis et la partie des remparts où la cérémonie se tiendra ce soir. Tout est truffé d'explosifs reliés par des fils électriques à des minuteurs indépendants. Tout le sommet de la montagne va péter. »

Kate garda un regard froid, mais les battements de son cœur s'accéléchèrent. « Les gens chargés de la sécurité vont les trouver.

— Non. Ils ont parcouru le site une douzaine de fois. Les charges sont scellées dans la construction actuelle. Même les minuteurs ont été cimentés avec du mortier et enfermés dans la pierre. Ils n'ont rien trouvé et ils ne trouveront rien. Il n'y a aucun moyen de les désarmer. Si les strigoi sont là-bas ce soir, ils seront détruits.

— Avec Joshua. Et O'Rourke. »

Lucian mit sa main sur celle de Kate. « Je regrette, Kate. J'avais espéré qu'ils amèneraient le bébé avec toi aujourd'hui. Mais il va arriver en hélicoptère ce soir, avec Radu Fortuna et les autres chefs. »

Kate repoussa sa main. « Tu mens, Lucian. Tu ne pensais pas que Joshua serait dans la voiture avec moi. Tu ne nous aurais pas sauvés si cela avait été le cas. Tu as besoin de lui, là-bas, ce soir, afin que la cérémonie ait lieu. Et que l'assassinat ait lieu. »

Il détourna le regard et elle comprit qu'il mentait lorsqu'il déclarait qu'il voulait sauver Joshua, mais qu'il disait la vérité au sujet des explosifs. A cette pensée, ses bras et ses jambes se glacèrent littéralement. Dehors, des ombres grises se déplaçaient dans la saleté industrielle de Copsa Mica.

« Kate, reprit Lucian sans la regarder, il faut que tu comprennes que depuis cinq cents ans, il n'y a eu que trois cérémonies d'investiture. Jamais une meilleure occasion ne se présentera. Toute la Famille sera présente... tous les strigoi qui comptent vraiment.

— Mon bébé et un ancien prêtre qui n'ont jamais fait de mal à personne, c'est peu cher payer cette chance de les assassiner. »

Lucian pivota sur ses talons, les yeux tout grands ouverts. « Oui ! Cent bébés et cent prêtres, ce serait peu cher payer ! » Il la prit par les épaules et la secoua. « Est-ce que tu te rends compte, Kate, du nombre

de siècles pendant lesquels ces monstres ont asservi mon peuple ? Est-ce que tu sais combien de bébés, combien de prêtres, combien de gens ordinaires sont morts d'une manière horrible à cause de leur cruauté ? Peux-tu imaginer une nation qui n'a jamais pu respirer ailleurs qu'à l'ombre d'un totalitarisme démentiel ? » Sa voix tremblait. Tout son corps tremblait.

Lucian la lâcha et mit le moteur en route. « Peu importe ce que tu penses, Kate. Ça aura lieu ce soir. Je regrette pour Joshua... sincèrement. Et pour O'Rourke. Ce seront des martyrs, tout comme mes parents adoptifs. » Il suivit lentement la nationale, dans la ville noire.

« Où est-ce qu'on va ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

— On va prendre la nationale 14 B ici, à Copsa Mica. Puis la E 81 jusqu'à Cluj-Napoca où on arrivera à la tombée de la nuit, et ensuite on se dirigera vers Oradea et la frontière hongroise.

— Comment on va la traverser ? »

Lucian sourit. « Je connais les chemins mieux que tes contrebandiers tsiganes. On sera à Budapest demain soir.

— Et Joshua sera mort. »

Il la regarda. « Oui. Tu préfères peut-être qu'il devienne un strigoi à part entière ? Il va boire du sang humain ce soir, Kate. Mais cela ne fera pas de lui un strigoi. Tout va prendre fin ce soir. »

Elle se pencha et saisit le volant. Surpris, Lucian pénétra dans un marché vide, près des portes d'une usine, et s'arrêta. Il n'y avait personne dans l'énorme construction en parpaings. La route de l'ouest partait sur leur droite. Celle du sud, vers Sibiu et la forteresse, bifurquait à gauche, derrière eux. Une neige noire tombait du ciel sur toutes choses.

« Tu sais qu'on peut épargner cela à Joshua, dit-elle. Avec des transfusions du substitut de sang humain, on peut palier ses déficiences immunitaires sans que l'organe fantôme ait besoin d'intervenir. Joshua ne sera pas en état de dépendance à l'égard du sang humain... de la vie humaine. L'hémoglobine synthétique sera pour lui comme de l'insuline, rien de plus. Son organisme peut nous procurer un traitement du cancer, du sida, et il ne sera jamais un strigoi. »

Lucian lui caressa la joue. « C'est trop tard, Kate. »

Alors, elle se pâma, ses yeux se fermèrent sous ses paupières papillonnantes, et elle glissa du siège en vinyle pour s'effondrer contre la portière.

« Kate ! » Lucian se pencha et lui souleva la tête.

Kate tira le pistolet d'entraînement de la ceinture du jeune homme et l'appuya contre sa poitrine. « Redresse-toi, Lucian.

— Kate, pour l'amour de Dieu...

— Redresse-toi », répéta-t-elle d'un ton sec.

Il obéit et posa les mains sur le volant. « Tu ne vas pas me tuer. »

Elle attendit qu'il la regarde. « Je ne te tuerai pas, Lucian. Mais je vais te tirer dessus. Dans la jambe. Pas dans l'artère fémorale, mais je vais te casser un os important. Comme cela tu ne me suivras pas.

— Te suivre ? Où ?

— Je vais chercher Joshua. »

Lucian rit. Faiblement. « Kate, laisse-moi t'expliquer quelque chose. »

Elle ne réagit pas.

« Il n'y a pas que les explosifs et la sécurité strigoi habituelle, dit-il. C'est la nuit la plus importante. Des strigoi du monde entier, qui n'étaient pas présents lors des trois premières nuits, seront là ce soir. C'est comme Pâques pour les chrétiens. Il y aura au moins cinq cents personnes là-haut. Tous auront amené leurs propres gardes. »

Kate tenait fermement le pistolet.

Lucian se passa de nouveau la main dans les cheveux. « Kate, on ne pourrait même pas y arriver. Une seule route mène à la forteresse sur l'Arges... c'est la nationale 7 C, et en comparaison celle-ci ressemble à l'une de tes Interstates. La nationale 7 C est fermée dans les monts Fagaras jusqu'au nord du château, à cause de la neige précoce et des avalanches de pierres. Elle n'est ouverte que de fin juin à début août, et même en été, on risque sa vie sur cette route. Les strigoi vont prendre la voie des airs ou la nationale qui passe par Brasov ou Sibiu. »

Kate avait le doigt sur la détente.

Lucian leva les mains, comme pour demander du temps. « La route est fermée au nord de la forteresse et des centaines de soldats sont postés là-bas à cause du grand projet hydroélectrique sur l'Arges, au-dessus du château.

— Les strigoi y arriveront bien. »

Lucian hocha la tête. « Ils viendront en voiture de Bucarest et de Rimnicu Vilcea. Oui. Mais la nationale sera bloquée à plusieurs kilomètres de la forteresse. Il y aura des barrages routiers et des vérifications d'identité à Curtea de Arges. Non, seuls les strigoi pourront passer.

— Jusqu'où je pourrais arriver, avant les barrages routiers ? demanda Kate.

— Comment savoir ? Le village de Capatineni n'est qu'à quatre ou cinq kilomètres du château.

— Si j'arrive jusque-là, dit Kate, je pourrais faire les derniers kilomètres à pied.

— Scuzați-mă, Domnul Polițișt, puteți să-mi aratați cum să ajung Poienari Citadel ? dit Lucian d'une voix de fausset. Mă duc la

plimbare.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes à propos de la forteresse ?

— Rien, répondit Lucian. Je t'imaginais simplement en train de demander ton chemin en racontant aux gardes strigoi que tu es juste venue te promener. » Il secoua lentement la tête. « Tu n'arriveras jamais jusqu'à la forteresse, Kate. Et même si tu y arrivais, ils s'empareraient de toi et te feraient participer à leur saleté de Sacrement. Il n'y a aucun moyen de sauver le bébé. »

Kate ne baissa pas le pistolet. « Cela vaut peut-être la peine de s'assurer simplement qu'ils ne vont pas le transformer en strigoi à part entière. »

Il la regarda d'un air furieux. « Tu veux dire, tuer l'enfant avant qu'ils le fassent boire ? Mais pourquoi, Kate ? La cérémonie commence peu avant minuit. Les strigoi sont ponctuels. L'investiture durera environ une heure et demie. Les bombes exploseront à minuit vingt-cinq. Il n'y a pas beaucoup de chances pour qu'ils en arrivent à leur soi-disant Sacrement avant... avant que cela se produise. »

Kate hocha la tête pour montrer qu'elle comprenait. « Descends, Lucian. Je ne sais plus qui je dois croire, en qui je dois avoir confiance, mais je sais que je te suis reconnaissante pour ce que tu as fait tout à l'heure. Ils... ils... » Sa main recommença à trembler et elle dut la caler sur son genou. La gueule du revolver était toujours pointée sur la poitrine de Lucian. « A condition que tu me promettes de ne pas me suivre, je vais me contenter de te laisser ici. Continue vers la Hongrie. »

Lucian ouvrit la portière et descendit. La route était déserte, seule une charrette de Tsiganes les croisa avec un bruit de ferraille. Le cheval noir ensellé qui tirait le véhicule noir aurait pu être de n'importe quelle couleur sous la suie qui l'enduisait. Les visages des enfants qui regardaient dehors sous la bâche gris foncé étaient striés de ruisselets charbonneux, là où les larmes avaient transformé la crasse en boue. Leurs mains étaient noires.

« Kate, dit Lucian d'une voix triste, pourquoi ?

— Ne t'inquiète pas. Tu as dit toi-même que s'ils m'attrapent, ils me feront seulement participer à leur cérémonie. Ils ne prendront pas le temps de m'interroger. De toute façon, je pourrais supporter n'importe quoi jusqu'à... quelle heure ? Minuit vingt-cinq ? »

Lucian agrippa le haut de la portière. « Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, répondit Kate en abaissant le pistolet. Je sais seulement que je ne partirai pas en abandonnant Joshua et O'Rourke ici. Adieu, Lucian. » Elle referma la portière, mit le moteur en marche, fit demi-tour sur la route vide pour revenir vers le croisement d'où la nationale 14 partait vers Sibiu. Le pare-brise était déjà tellement encrassé par la suie et la cendre de caoutchouc qu'elle dut mettre en

marche les essuie-glaces. Ils battirent la mesure avec un bruit d'ongles raclant sur la vitre.

Lucian avait traversé la route en courant pendant qu'elle manœuvrait. Il leva les deux mains comme les auto-stoppeurs de Médias, puis le pouce lorsqu'elle arriva au feu couvert de suie.

« Merci, ma jolie, dit-il en se glissant sur le siège du passager. J'ai cru que personne ne me prendrait. »

Kate tenait le pistolet sur ses genoux. « N'essaie pas de m'arrêter. »

Il leva trois doigts. « Non. Je le jure. Parole de scout.

— Alors, pourquoi ? »

Il haussa les épaules et s'appuya contre le siège en relevant les genoux. « Au fait, Kate, tu sais qu'avant de fusiller Ceausescu, on a essayé de l'électrocuter ? »

Kate allait dire quelque chose lorsqu'elle comprit que c'était une des blagues stupides de Lucian. « Non. Je ne savais pas.

— Eh bien, on a eu beau appuyer une douzaine de fois sur le bouton, l'électricité ne lui a fait aucun mal. Apflté ne lui a fait aucun mal. Après, pendant que le peloton d'exécution cherchait des balles, on lui a demandé pourquoi l'électricité ne marchait pas avec lui. Tu sais ce qu'il a répondu ?

— Non.

— Látjátok, mindig is rossz vezető voltam. » Kate attendit.

« Il a dit : “Vous voyez, j'ai toujours été un mauvais conducteur.” Vezető veut dire chef, mais aussi semiconducteur. Tu piges ? »

Kate hocha la tête. « Tu n'es pas obligé de venir avec moi, Lucian. »

Il écarta les doigts et s'enfonça encore plus dans son siège. « Hé, pourquoi pas ! C'est plus facile de suivre. J'ai toujours été un fichu vezető. »

Kate s'engagea sur la nationale 14. Les lettres noires étaient à peine visibles sur la pancarte couverte de suie grise : sibiu 43 km. rimnicu vilcea 150 km.

Une fois sortie de la fumée et de la suie de Copsa Mica, Kate arrêta les essuie-glaces, mais dut allumer les phares. Il n'était pas très tard, mais il commençait déjà à faire nuit.

Rêves de Fer et de Sang

S'il existe un destin plus ignominieux que d'être un patriarche impuissant tombé aux mains de sa famille, je n'ai guère envie de

l'imaginer. Les événements suivent leur cours normal, bien qu'il soit évident que dans mon acte ultime pour la Famille, je ne serai qu'un simple pion cérémoniel dans les machinations de Radu Fortuna pour le pouvoir.

Radu. Je pense à mon frère Radu, le petit garçon aux longs cils qui devint le bien-aimé de plus d'un sultan. Le petit garçon qui grandit pour m'arracher le trône par trahison et fourberie. Les gens l'appelaient Radu le Beau et firent bon accueil à ses douces manières après la sévérité des temps où je régnais sur eux en suzerain.

Les idiots.

Je savais que Radu était un petit sodomite écervelé et sans caractère. Le sultan Mehmed n'eut aucune difficulté à régner sur la Valachie et la Transylvanie en manipulant Radu comme une marionnette. Dieu sait que le sultan avait utilisé suffisamment de fois ce genre de fantoche.

Moi, Wladislas Dragwilya, j'avais battu les Turcs plus catégoriquement que n'importe quel souverain chrétien de l'Histoire, envoyé le sultan se cacher à Constantinople et conquis la liberté de mon peuple. Mais mon peuple m'abandonna.

Le sultan avait laissé son pantin, Radu, en Valachie, pour qu'il se gagne les faveurs de mes boyards et les détache de moi, pour qu'il sape la loyauté de leurs serments de vassaux. Radu réussit dans les sombres cabinets de la diplomatie, là où le sultan et lui avaient échoué au grand jour des champs de bataille. Maintenant que j'avais libéré les Sept Cités en répandant mon propre sang, les boyards de ces bastions germains se retournèrent contre moi et conclurent un pacte secret avec Radu, ce serpent.

Au milieu de l'été 1462, ma position était devenue intenable comme disent les politiciens d'aujourd'hui. J'avais vaincu les Turcs partout où je les avais trouvés, mais derrière moi, mon armée fondait comme le sucre dans la bouche d'un enfant. Je rassemblai mes quelques boyards les plus fidèles, mes troupes les plus féroces et les mieux entraînées, et je m'enfuis. Je vins me réfugier dans ma forteresse, sur l'Arges.

Voici ce que la légende populaire rapporte de mes dernières heures au château de Dracula.

Les Turcs arrivèrent de nuit et établirent leurs batteries de canons dans les champs, près du village de Poienari, en haut des falaises, sur l'autre rive de l'Arges. Au matin, ils prendraient d'assaut ma citadelle. Alors, s'il faut en croire les contes folkloriques, un parent à moi qui avait été capturé par les Turcs plusieurs années auparavant, se souvenant de mes bontés pour lui et de son amour de la Famille, grimpa sur un point élevé et, pour m'avertir, tira une flèche dans la seule fenêtre éclairée de ma tour. Selon la légende, il visa si bien que la flèche moucha la chandelle à la lumière de laquelle ma concubine était en train de lire.

Elle était seule dans la pièce, dit le conte. Quand elle lut le mot qui y était joint, m'avertissant de l'attaque turque, elle me réveilla, me déclara d'un ton hystérique qu'elle aimait mieux que son corps soit dévoré par les poissons de l'Arges que touché par les Turcs, et se jeta du haut des remparts dans la rivière qui coulait à trois cents mètres plus bas. Depuis ce jour, on appelle cette rivière « Riul Doamnei » – la rivière de la Princesse – en hommage à cette histoire.

Ce n'est qu'un tissu de mensonges.

En vérité, il n'y eut ni parent, ni flèche pour m'avertir, ni suicide désintéressé. Voici la vérité :

Il y avait deux jours que nous faisions le guet du haut de la forteresse lorsque Radu et les Turcs marchèrent sur Poienari et les falaises. Pendant deux autres journées, nous subîmes leur canonnade, mais leurs canons en cerisier firent peu de dégâts ; en rebâtissant les tours, j'avais fait accumuler trop de couches de briques et de pierres pour qu'elles tombent sous un pilonnage aussi mineur.

Pourtant, nous savions que le lendemain, la cavalerie de Radu traverserait l'Arges et remonterait allègrement la vallée jusqu'aux collines, derrière la forteresse, pendant que les fantassins turcs, stupides et imperturbables comme des troncs d'arbres ambulants, mourraient par centaines en gravissant la montagne pour investir nos murs. Et ils gagneraient. Notre armée trop faible et le château trop isolé sur son rocher escarpé ne permettaient qu'une seule issue éventuelle : la défaite du Seigneur Dracula. Cette nuit-là, j'étais plongé dans les préparatifs de ma fuite lorsque ma concubine, Voïca, exigea que je vienne parler avec elle. Les femmes ne savent pas choisir leur temps ; quand elles veulent palabrer, il faut qu'elles le fassent, et peu importe si des événements d'une véritable importance se déroulent à ce moment-là.

Voïca, et moi, nous parcourions les remparts obscurs tandis qu'elle parlait d'une voix altérée par les larmes. Il n'était pas question de l'attaque des Turcs, ni de la menace que constituait Radu, mon frère déloyal, mais de l'avenir de nos fils, Vlad et Mihnea.

Je devrais dire ici que j'aimais Voïca, du moins autant qu'il est possible pour un meneur d'hommes et de nations d'aimer une femme. Elle était grande, sombre d'yeux et de peau, mais habituellement légère de cœur, et elle s'était pliée à mes ordres en toutes choses, jusqu'à ce soir-là.

De nos deux fils, Mihnea était né assez normal, mais son petit frère d'un an plus jeune, Vlad, était rongé par la maladie qui nous tourmenta, mon père et moi. Vlad avait reçu le Sacrement secret quelques jours auparavant. La santé brillait maintenant dans ses yeux et je savais que le garçon aurait, comme son père, besoin du Sacrement durant toute sa vie.

De toutes les nuits, ce fut celle-là que choisit Voïca, pour s'élever contre le fait que notre enfant devait être élevé ainsi. Je fis remarquer que ni le bébé ni moi n'avions eu le choix en la matière : pour survivre, il devrait boire. Cela bouleversait Voïca. Sa mère avait bu en secret. Il est vrai que cette femme avait été jugée et exécutée comme sorcière, et j'avais vu Voïca, pour la première fois le jour où on l'avait amenée devant ma Cour pour qu'elle y subisse le même sort. Mais Voïca n'avait jamais goûté au Sacrement. Au lieu d'ordonner qu'elle soit brûlée ou empalée, je l'avais emmenée dans mon palais, je lui avais donné mon affection et permis qu'elle porte mes enfants. Et maintenant, elle me remerciait en parcourant les remparts à grands pas, la nuit même où l'on voyait les feux de campements de Radu et des Turcs de l'autre côté de la vallée noire, et en exigeant que le jeune Vlad grandisse sans le Sacrement. Elle appelait cela un blasphème. Elle disait que c'était de la sorcellerie. Elle m'appela strigoi, comme sa mère.

Je la raisonnai plusieurs minutes, mais l'heure approchait où nous devrions partir. Je déclarai la conversation terminée.

Voïca, femme trop émotive, avait toujours eu tendance à dramatiser. C'était probablement cela, autant que l'habitude qu'avait sa mère de boire le sang des cadavres, qui l'avait amenée un jour devant moi enchaînée. Ce soir-là, elle s'abandonna à son sens du drame et sauta sur le parapet en menaçant de se jeter dans le vide avec nos deux bébés dans les bras si je ne céda pas à ses désirs.

Fatigué de ses cabotinages, pressé de partir avant que la lune ne se lève, je sautai sur le muret et lui arrachai de force les enfants. Elle perdit alors l'équilibre. Durant une seconde, je crus que cela faisait partie de son mélodrame, mais je vis alors sur son visage une terreur qui n'était pas feinte et, faisant passer Vlad sous le bras avec lequel je tenais déjà Mihnea, je tendis la main pour la rattraper.

Les extrémités de nos doigts se touchèrent. Elle tomba en arrière sans un cri et disparut dans les ténèbres de l'abîme comme une sirène plongeant au sein des eaux. L'une de ses pantoufles resta sur la pierre mouillée. Je l'ai gardée pendant trois siècles, et ne la perdus que lorsqu'il me fallut fuir un immeuble en feu, à Paris, pendant une révolution sans grande importance.

J'emmenai les enfants, cette nuit-là, et laissai tous les autres derrière moi, dans le château. Leur loyauté ne signifiait rien pour moi. Ils ne comptaient pas à mes yeux.

Si j'avais choisi de me réfugier dans la forteresse de Poienari, c'est parce qu'elle était construite au sommet de deux failles rocheuses qui aboutissaient trois cents mètres plus bas à la caverne abritant la rivière souterraine. La première de ces crevasses n'était qu'un puits de vingt-cinq centimètres de large, mais elle nous fournissait de l'eau

fraîche, même lors d'un siècle. La seconde, agrandie grâce au labeur d'artisans morts en même temps que les boyards qui avaient reconstruit le château de Dracula, en ce lointain dimanche de Pâques 1456, était assez large pour qu'un homme y descende, suspendu à des câbles et à des traverses de fer comme je le fis.

En dessous, dans la caverne secrète qui aboutissait aux rives de l'Arges, à plus de deux kilomètres de la colline où se dressait la forteresse, les sept frères Dobrin attendaient avec des chevaux ferrés à l'envers, pour confondre ceux qui voudraient suivre notre piste. Ils me firent remonter la vallée sans chemins, puis me guidèrent par les défilés peu connus et les champs de neige dangereux des monts Fagaras. Si nous n'avions pas été en août, cette retraite vers la Transylvanie aurait été impossible.

Quand j'arrivai dans les montagnes sauvages, au sud de Brasov, je réclamai un parchemin en peau de lapin et donnai, par acte notarié, toutes les terres au nord et à l'ouest, aussi loin que nos yeux pouvaient voir, aux flegmatiques frères Dobrin. Aucun des souverains qui me succédèrent en Valachie, en Transylvanie, et maintenant en Roumanie, n'a osé défier cet ordre. Même Ceausescu, avec sa frénésie de collectivisme et de systématisation, n'a pas touché à cette parcelle de terre privée.

Voilà la véritable histoire, bien que je ne voie pas qui pourrait s'y intéresser. Pas même la Famille qui a oublié d'honorer son patriarche et de lui obéir, quoique la plupart d'entre eux soient les descendants du jeune Vlad que j'ai sauvé de la mort, cette nuit-là.

Mes rêves éveillés sont interrompus par l'arrivée bruyante des membres de la Famille. Dans un moment, ils vont gravir l'escalier pour me baigner, me vêtir de lin fin et passer à mon cou la chaîne de l'ordre du Dragon.

L'ultime cérémonie. Mon dernier acte de patriarche.

La lumière du jour pâlisait lorsque Kate et Lucian traversèrent Sibiu ; des ruelles médiévales s'ouvraient sur des places pavées, entourées de maisons aux lucarnes semblables à des yeux lourds de sommeil.

Les embrasements du soir faisaient place à la grisaille du crépuscule quand ils descendirent la vallée de l'Oit. La nationale serpentait entre les parois d'une gorge profonde. Tantôt la route bien asphaltée s'élargissait, tantôt la voiture se frayait péniblement un chemin dans des ornières boueuses sur une partie de la voie où des travaux avaient été commencés, puis abandonnés depuis des mois, voire des années.

Ils évitèrent la ville industrielle de Rimnicu Vilcea. La Dacia avait besoin de carburant et, devant la seule station-service qu'ils croisèrent, il y avait une queue qui les retarderait d'au moins une heure. Lucian connaissait un entrepôt où l'on vendait de l'essence au marché noir, à l'est de la ville, ils s'arrêtèrent pour qu'il se mette au volant. Peu de Roumaines conduisaient ; si elles étaient assez riches pour se déplacer en voiture, elles disposaient d'un chauffeur. Lucian quitta la nationale jusqu'à la périphérie de la ville et acheta cinq bouteilles d'un litre à l'arrière d'un camion garé près d'un vieux tunnel.

Plus tard, Kate se dirait que le simple fait de changer de place avait scellé leurs destins respectifs.

Juste après Rimnicu Vilcea, sur la route de Pitesti, Lucian tourna à gauche pour emprunter la minuscule nationale 73 C. Ils traversèrent quelques villages faiblement éclairés, nichés à l'ombre ténébreuse des Carpates. Ils rencontrèrent le premier barrage routier quinze kilomètres plus loin, à Tigveni, où la route bifurquait soit vers Curtea de Arges, à l'est, soit vers Suici, au nord.

« Merde », dit Lucian. Ils sortaient tout juste du village et arrivaient au sommet d'une côte, lorsqu'il aperçut les lumières, les véhicules militaires et deux Mercedes noires arrêtées de chaque côté de la route. Lucian éteignit les phares déjà faibles de la Dacia, fit demi-tour pour revenir dans Tigveni, puis s'engagea dans une petite rue sombre guère plus large qu'une ruelle. Ce hameau aurait pu abriter une centaine de personnes dans ses huit ou dix foyers, mais ce soir-là, le silence et l'obscurité y régnaient bien qu'il ne fut pas encore vingt heures.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » chuchota Kate tout en sachant qu'il était stupide de parler ainsi. Le pistolet d'entraînement était dans le petit logement entre les deux sièges avant.

Elle distinguait à peine le visage de Lucian. « Il reste encore quatorze kilomètres avant la ville de Curtea de Arges. Et après, il faut remonter la vallée sur vingt-trois kilomètres pour arriver à la forteresse.

— On ne peut pas faire cela à pied, chuchota Kate.

— Quand je travaillais là-haut, dit Lucian en se frottant les joues, je venais régulièrement à Rimnicu Vilcea pour chercher des matériaux et des ouvriers. Parfois, on ne pouvait pas passer sur le pont, à la sortie de la ville, à cause des intempéries. » Il frappa le volant. « Accroche-toi, ma jolie. »

Les phares toujours éteints, Lucian descendit une petite rue truffée de nids-de-poule, traversa ce qui semblait être une prairie, puis s'engagea entre deux ornières qui longeaient une rivière. Kate entendit des grenouilles coasser et des insectes striduler dans l'obscurité, sous les arbres. Un instant, elle s'imagina que l'été allait revenir.

Lucian gara la Dacia sur un grand espace gravillonné, à l'abri des arbres, près de la rivière, et arrêta le moteur. A deux cents mètres sur leur gauche, les projecteurs du barrage routier illuminaient la nuit.

« Ils se sont installés juste avant le pont, là où la route se réduit à une voie », chuchota Lucian. Pendant qu'ils guettaient, une autre Mercedes arriva au barrage, des lampes électriques s'allumèrent et des casques brillèrent lorsque les soldats s'approchèrent de la voiture pour effectuer leur contrôle, saluèrent puis s'écartèrent pour la laisser passer.

« On aurait dû prendre la Mercedes, chuchota-t-elle.

— Oui, répliqua Lucian en souriant jusqu'aux oreilles. On a l'air si strigoi que ça ? Tu as tes papiers d'identité ? »

Kate jeta un coup d'œil à sa montre. Quatre heures pour faire trente kilomètres. « Alors, qu'est-ce qu'on fait ? »

Lucian montra du doigt la rivière. Elle faisait au moins trente mètres de large, mais ne paraissait pas profonde. La lointaine lumière des projecteurs se reflétait sur les nombreuses rides de l'eau.

« On ne pourra jamais traverser sans qu'ils nous voient ou nous entendent, murmura Kate. Il n'y a pas un autre endroit ? Plus loin de la route ? »

— Je ne connais que celui-ci. C'est là que passent les gens du coin quand le pont est impraticable. » Il tendit l'oreille. « Tu entends la musique ? Quelqu'un, dans l'un des camions, fait marcher une radio.

— Oui, mais il suffit qu'ils regardent par ici. »

Lucian ouvrit sa vitre et se pencha. « Les arbres bordent la rivière presque tout du long. Il fait noir près des rives. » Il se retourna et regarda Kate. « A toi de décider. » Elle n'hésita qu'une seconde. « Allons-y. »

Lucian démarra. Kate eut l'impression que le moteur à quatre cylindres faisait autant de bruit que celui d'un avion à réaction.

Lucian passa en première et entra doucement dans la rivière. En quelques secondes, l'eau monta jusqu'aux enjoliveurs, puis au bas des portières, puis le long du pare-chocs. La Dacia se balançait et ruait.

« On fait eau », dit Kate en soulevant les pieds. Lucian, une main sur le volant et l'autre sur le levier de vitesse, continuait à avancer.

Brusquement, la roue avant droite s'enfonça, le dessous de la voiture heurta quelque chose et le moteur cala. Ils étaient immobilisés au milieu de la rivière, le courant clapotait à mi-hauteur des vitres, et ils essayaient de ne pas faire de bruit en respirant.

La musique en provenance des deux camions militaires avait un tempo tzigane. Lucian mit le starter en route et posa la main sur la clé de contact.

« Non ! » dit Kate à voix haute en l'arrêtant juste au moment où il allait tourner la clé.

Une Mercedes était arrivée sans bruit au barrage routier. La musique se tut. Dans le silence subit, ils entendirent les questions des trois soldats, et même les réponses faites à voix basse. Le faisceau de l'un des puissants projecteurs fixés sur le camion quitta la limousine et balaya la rivière. Un moment plus tard, la Mercedes repartit, les projecteurs furent baissés et la musique reprit.

Lucian tourna la clé de contact.

Je vous en prie, dit Kate à un dieu auquel elle n'avait jamais eu, faites que les bougies, ou l'une de ces choses que Tom essayait toujours de m'expliquer, ne soient pas mouillées ou abîmées. Amen.

La Dacia démarra. Lucian la secoua doucement d'avant en arrière, libéra la roue du trou et avança vers la rive opposée. Kate sentit ses muscles se dénouer lorsqu'ils se retrouvèrent un kilomètre plus loin, sur le chemin plein d'ornières, cachés du barrage routier par les arbres et la colline. Elle n'aurait jamais pensé qu'un corps puisse s'attendre physiquement à l'impact des balles.

« Bon, soupira Lucian en rejoignant l'étroite nationale. Je ne sais foutre pas ce qu'on va faire quand on arrivera à Curtea de Arges, mais, hein... la règle du jeu, c'est « improvise », non ? »

Ils contournèrent cette agglomération ainsi que deux barrages routiers qu'ils avaient aperçus de loin tandis qu'ils longeaient la voie de chemin de fer, sur la rive ouest de la rivière. « Une idée de O'Rourke », dit Kate.

Ils crevèrent et Kate aida Lucian à changer le pneu à la lumière des rares étoiles qui brillaient maintenant entre les nuages. Celui de rechange était tellement usé et rapiécé qu'elle se dit qu'il ne pourrait pas les emmener bien loin. On n'a plus beaucoup de chemin à faire, se rassura-t-elle. Quinze kilomètres. Ce pneu tiendrajusqu'au bout.

A condition que tu ne penses pas au retour, répliqua une autre partie de son esprit.

Un kilomètre plus loin, les rails s'engageaient vers l'ouest sous un tunnel qui traversait les Fagaras. Kate inspecta les lieux et trouva dans l'obscurité un chemin qui se réduisait à deux grandes ornières, et ils rejoignirent l'ancienne route jusqu'à un pont – deux planches, en fait – qui traversait la rivière. Ils prirent ensuite la nationale 7 C qui menait à la forteresse.

Lucian descendit de voiture et Kate fit de même. La route était silencieuse, mais auparavant ils avaient croisé quelques véhicules. À l'est et à l'ouest, les contreforts s'élevaient jusqu'aux montagnes perdues dans la nuit et les nuages. Au nord, la vallée qui se rétrécissait évoquait une porte entrouverte. Sur les ténèbres.

Lucian montra du doigt une lueur orange qui se détachait sur les nuages. « Ils ont déjà illuminé le site de la cérémonie. » Il regarda sa montre. « Il est vingt-deux heures quinze. Comme le temps passe vite quand on s'amuse. »

Kate avait envie de bourrer le toit de la voiture de coups de poing. Elle se contenta de toucher le bras de Lucian. « On ne peut pas continuer à se traîner comme ça. Comment faire pour y arriver rapidement ?

— Et si on se contentait de rouler ? répondit Lucian en lui souriant. Il n'y a peut-être plus de barrage routier, aussi près.

— On est à combien ? »

Il regarda la porte noire, dans les montagnes. « Cinq kilomètres. Six. »

Kate s'avança sur la nationale. « Je ne vois aucun projecteur, comme il y en avait aux autres barrages.

— Peut-être qu'on les a tous passés. Peut-être qu'il n'y a plus rien entre la forteresse et nous, sauf un parking de luxe pour les strigoi. »

Kate essaya de sourire, mais s'aperçut qu'elle était au bord des larmes. Elle rejoignit Lucian et mit les bras autour de son cou.

« Qu'est-ce qu'il y a, ma jolie ? » chuchota-t-il.

Elle secoua la tête et apprécia la douceur de sa joue. « Merci, Lucian. Merci pour... être arrivé juste à temps... aujourd'hui. » Sa gorge était trop serrée pour qu'elle en dise plus.

Lucian lui tapota timidement le dos. Kate sourit à travers ses larmes naissantes en pensant combien il était jeune et plein d'énergie. Elle l'embrassa sur la joue et se dégagea. « OK, partons à la recherche de ce parking de luxe. »

Il y avait un barrage. A moins de trois kilomètres de là, deux camions noirs sortirent des bois derrière eux juste au moment où ils aperçurent une Mercedes et une espèce de voiture blindée garés tout de suite après un tournant.

Lucian appuya sur le frein et la Dacia s'arrêta entre les deux

obstacles en se balançant. « Merde », chuchota-t-il.

Il n'y avait pas de petite route, pas de voie ferrée accueillante, aucun moyen de s'en sortir. Les strigoi avaient bien placé leur piège : de chaque côté, des fossés d'au moins deux mètres, à gauche la rivière, à droite la paroi du défilé.

Des projecteurs s'allumèrent sur le toit de la voiture blindée et le pare-brise encrassé de la Dacia devint opaque de lumière blanche. Kate cligna des yeux et se protégea de la main, mais l'intensité de la lueur ressemblait à une agression physique.

Quelqu'un les apostropha avec un mégaphone.

« Ils veulent qu'on s'approche doucement », murmura Lucian. Il souriait largement et salua de la main les silhouettes qui se profilaient derrière le projecteur. « Ils veulent qu'on laisse nos mains bien en vue. »

Kate posa les siennes sur le tableau de bord, Lucian les garda sur le volant. Il passa en première et avança lentement vers la Mercedes et le blindé.

Le porte-voix aboya de nouveau en roumain.

« Ils veulent qu'on s'arrête et qu'on descende de voiture. Je n'ai pas très envie de m'arrêter et de parler à ces types, et toi ?

— Moi non plus.

— On fonce ?

— Vas-y. » Son cœur battait si fort qu'elle avait mal dans la poitrine. La lumière blanche remplissait le monde.

« D'accord, ma jolie. » Il leva la main droite, lui caressa la main, puis changea de vitesse et appuya à fond sur l'accélérateur.

La Dacia fit une embardée, faillit caler, puis s'élança en gémissant. Le mégaphone aboya de nouveau. Lucian sourit et les salua. Ils l'ont peut-être reconnu, se dit Kate. Puis le tir commença.

Lucian vira à droite comme s'ils allaient essayer de passer derrière le blindé, le projecteur les perdit pendant une seconde, Kate vit le peu d'espace qu'il y avait entre la Mercedes et le blindé à l'instant où Lucian se mit en troisième pour foncer droit sur eux, puis le pare-brise disparut en un millier de paillettes, Kate se protégea les yeux, des balles crépitèrent sur le capot, le toit et le parechocs, un terrible impact la projeta contre la portière, et Lucian eut beaucoup de mal à ne pas quitter la voie. Il alluma les phares qui dévoilèrent une route vide, ensuite la lumière blanche éblouissante revint dans le rétroviseur et la vitre arrière. Qui explosa vers l'intérieur. Kate sentit quelque chose frapper son talon gauche et autre chose passer entre son bras levé et ses côtes, après ils négocièrent le tournant et accélérèrent de nouveau en zigzquant follement.

« On a réussi ! » cria Kate, sans y croire. Elle savait que la plus grande partie de son excitation tenait à son haut niveau d'adrénaline,

mais elle s'en fichait. Lucian gémit en se débattant avec le volant.

Le pneu de rechange de la roue droite creva avec un bruit plus fort que les coups de feu, la Dacia fit un tête-à-queue sur la droite, Lucian essaya de la ramener à gauche, ensuite ils glissèrent sur le côté et basculèrent dans le vide. Kate leva les bras pour se protéger la tête, ses genoux heurtèrent le dessous du tableau de bord, puis elle vit, par le pare-brise brisé, la route, le ciel, la route et le ciel défiler alternativement.

La Dacia roula encore un peu, puis dévala dix mètres de berge sur le côté jusque dans la rivière.

La vieille voiture ne rentra pas complètement dans l'eau, mais s'arrêta sur le toit, calée entre un gros rocher et un arbre, le capot immergé et la roue gauche tournant encore. La droite n'était plus qu'un pneu lacéré sur une jante tordue. Kate s'aperçut alors qu'elle voyait tout cela de l'extérieur ; elle se redressa en s'appuyant sur un rocher gros comme sa tête et regarda la Dacia retournée, les phares sous l'eau.

« Lucian ! » Elle courut de l'autre côté du véhicule, le trouva coincé sous le siège qui, arraché à son support, était tombé sur lui. Sans tenir compte de tout ce qu'elle avait appris, elle l'extirpa des débris. Aucun bruit de poursuite ne se faisait encore entendre au-dessus d'eux, sur la nationale.

« Lucian, chuchota-t-elle en le tirant à l'ombre des arbres On a réussi. On est passé.

— Oui », murmura-t-il.

Elle l'installa contre les racines du plus grand arbre et retourna à la voiture qu'elle fouilla, à la recherche du pistolet. Elle ne le trouva pas, mais tomba sur les jumelles. Elle passa la lanière de cuir autour de son cou et revint auprès de Lucian en écoutant attentivement. Toujours aucun bruit de véhicule.

Lucian s'était redressé et respirait avec difficulté, comme s'il avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Elle s'agenouilla près de lui « Je crois que je suis indemne. Mon Dieu, quel pétrin ! Tu vas bien, Lucian ? » Le visage du jeune homme était très pâle dans la pénombre.

Il se retint de tomber en s'appuyant d'une main contre l'arbre. « Pas vraiment. Je vais m'étendre une minute. »

Elle entendit la voiture blindée embrayer et descendre la route, dans leur direction. Un faisceau lumineux frappa l'eau, à deux cents mètres. « Non, viens, il faut traverser la rivière et entrer dans les bois, lui souffla-t-elle à l'oreille. Viens, Lucian. » Elle le rassit et ôta vite ses mains, mouillées par quelque chose de plus épais que de l'eau.

« Juste... une minute, murmura-t-il. Am o durere aici, Kate. Euh... J'ai mal là, à droite. Ma doare pieptul. » Il montra sa poitrine.

Kate le pencha en avant et arracha les lambeaux de sa chemise.

Autant qu'elle pût voir dans le noir, il y avait quatre grands trous dans son dos, deux près de la colonne vertébrale, un autre plus bas, et un à droite. Elle lui tâta la poitrine et l'estomac, mais ne trouva qu'une seule sortie des balles, très large, et qui saignait abondamment.

« Ah, Lucian, chuchota-t-elle, et elle fit un pansement de compression avec sa chemise déchirée. Ah, Lucian...

— Fatigué, murmura Lucian. Ma simt obosit.

— On va se reposer ici », répondit-elle en le berçant et en lui caressant le front de sa main libre.

Le blindé était presque au-dessus d'eux, maintenant. Elle sentait la puanteur de ses gaz d'échappement.

« Ma jolie, chuchota Lucian, d'une voix angoissée. J'ai oublié de te dire quelque chose.

— Ce n'est pas grave », dit Kate en maintenant le pansement rudimentaire en place. Le linge était trempé et elle entendait le sang faire des bulles. Dans les salles de réanimation, on connaissait bien ce bruit de succion de certaines blessures à la poitrine. Seuls des soins immédiats et intensifs auraient pu le sauver. « Tout va bien, chuchota-t-elle en le berçant.

— Bon », dit Lucian d'une voix soulagée, et il mourut.

Elle le laissa partir. L'énergie vitale, l'étincelle de l'intelligence et la conscience sortirent de lui comme l'air d'un ballon déchiré. Si elle avait été croyante, elle se serait dit que son âme venait de le quitter.

Kate savait pratiquer le bouche-à-bouche. Elle connaissait aussi une douzaine de techniques de réanimation de pointe et une douzaine de traditionnelles. Mais aucune n'aurait pu sauver Lucian. Elle lui ferma les paupières, les baisa et le recoucha doucement sur la mousse.

La voiture blindée avançait et reculait sur la route en grondant, comme un dragon puant. Un autre véhicule l'avait rejointe et des cris s'échangeaient de l'un à l'autre. Le projecteur balaya la rivière trente mètres en dessous de l'endroit où elle était accroupie, puis vingt mètres plus haut. Kate se rendit compte que la Dacia était sous une roche en surplomb et qu'ils avaient dû laisser des traces de caoutchouc déchiré et de métal froissé sur une cinquantaine de mètres, mais aucun signe évident du point précis où ils avaient quitté la route.

Il ne leur faudrait pas longtemps pour les retrouver. Le va-et-vient du projecteur se faisait frénétique et les cris se multipliaient sur la nationale.

Kate caressa une dernière fois la main de Lucian qui se refroidissait déjà et elle s'éloigna le long de la rivière, en restant sous les arbres et en s'immobilisant lorsque des pas se rapprochaient ou que des lumières jaillissaient entre les branches nues. Après avoir parcouru deux cents mètres environ, elle s'arrêta puis descendit dans l'eau. A

cet endroit, la rivière ne faisait pas plus d'un mètre cinquante de profondeur, mais le courant était très rapide, et très, très froid. Kate suffoqua mais continua à patauger ; ses souliers glissaient sur les pierres polies.

Des cris retentirent en aval et les projecteurs convergèrent sur l'épave de la Dacia. Si Kate était tombée, le courant l'aurait entraînée vers la lumière en quelques secondes. Elle ne glissa pas. Mais le temps qu'elle atteigne la rive, ses jambes s'étaient engourdies et ses dents claquaient d'une manière incontrôlable. Elle n'y prit pas garde et remonta la berge à quatre pattes.

D'autres projecteurs dansaient sur la rivière. L'un passa au-dessus d'elle juste au moment où elle sortait de l'eau. Il revint immédiatement sur elle, comme s'il l'avait sentie, mais elle rampait déjà dans la boue, entre les roseaux, vers les arbres. De ce côté, il y avait une immense forêt, qui s'étendait sur un kilomètre au moins, entre la rivière et les collines noires. Tout était sombre. Pas de route. Pas de lumières.

Elle entendit des coups de feu, sur l'autre rive. On tirait sur elle. Kate n'en tint pas compte, se redressa et pénétra en titubant dans le bois. Il y avait juste assez de lumière pour qu'elle puisse lire l'heure à sa montre. Elle fonctionnait toujours. Il était 22 h 27.

Elle voyait des lumières en haut du défilé, mais la forteresse était encore à quatre ou cinq kilomètres, d'après ce qu'avait dit Lucian. Kate se tourna vers le nord et se mit en route, derrière le rideau protecteur des arbres.

38

Kate mit une heure pour arriver jusqu'aux lumières, mais ce n'était qu'un autre village et non le château lui-même. Elle resta sous les arbres à contempler, de l'autre côté de la rivière, le minuscule hameau grouillant de véhicules militaires et de policiers, plein de barrages routiers éclairés aux projecteurs, et pensa : Lucian a parlé de cet endroit... Capatineni. La forteresse doit être au nord, à moins de deux kilomètres. Mais la rivière tournait pour passer sous un pont, après le village, la nationale longeait la rive ouest de la rivière, et les versants escarpés dissimulaient la citadelle. Kate voyait un embrasement orange se profiler sur les nuages bas : il semblait incroyablement loin, incroyablement haut.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. 23 h 34. Un kilomètre et demi à gravir... elle n'arriverait pas à temps. Lucian disait qu'un escalier en épingle à cheveux permettait d'escalader la montagne – mille quatre cents marches. Kate essaya de les convertir en mètres. Trois cents, en partant de la rivière ? Au moins. Épuisée, elle s'appuya contre un arbre et s'efforça de ne pas pleurer.

Elle entendit quelque chose sur sa gauche, comme un cheval qui s'ébroue, elle se figea, puis se ramassa sur elle-même, les poings serrés. Elle n'avait pas d'arme, seulement les vieilles jumelles suspendues à son cou. Le bruit recommença et elle s'avança sans bruit entre les arbres.

Dans une prairie, entre la rivière et un coteau boisé, il y avait une roulotte de Tsiganes. Un petit feu de camp rougeoyait sous la braise. Derrière la voiture, un cheval blanc paissait l'herbe sèche. Il était énorme avec des sabots aussi gros que la tête de Kate. Il fit une sorte d'éternuement, puis se remit à brouter. Le bruit de ses grosses dents mâchant l'herbe se distinguait clairement dans l'air froid de la nuit. Il n'y avait pas d'autre son.

Oui, pensa Kate.

Elle fit le tour du pré, courbée en deux sous les arbres, en posant les pieds avec précaution. De temps à autre, des klaxons ou des cris lui parvenaient du village. Une fois, Kate s'immobilisa, parce qu'un hélicoptère noir suivait le défilé en rugissant au-dessus du cours de la rivière. Puis l'appareil disparut derrière la falaise, et Kate recommença à traquer le cheval. Son cœur battait fort, lorsqu'elle quitta l'abri des arbres pour s'engager dans l'herbe haute.

Le cheval blanc leva la tête et la regarda avec curiosité.

« Chut », dit Kate, lorsqu'elle arriva près de lui. L'animal était entre la roulotte et elle. « Chut. » Elle lui tapota le cou et remarqua que son licou était une longue corde attachée à un pieu près de la voiture. « Merde », murmura-t-elle.

Le pieu était profondément enfoncé dans la terre. Kate s'accroupit, ne réussit pas à l'arracher, changea de position, s'y adossa et le fit tomber en poussant. Le cheval qui regardait fixement ses efforts recula un peu. Kate enroula la corde et, s'avançant rapidement vers lui, caressa son cou et lui murmura des paroles rassurantes.

Une main s'abattit sur l'épaule de Kate et la lame d'un couteau vint se poser sur sa gorge. Une voix cassée chuchota quelque chose dans une langue qui n'était ni du roumain ni de l'anglais. Kate cligna des yeux lorsque la lame s'écarta. Elle se retourna.

La Tsigane avait peut-être le même âge qu'elle, mais paraissait vingt ans de plus. Même dans la pénombre, Kate vit des rides, des joues qui pendaient et une bouche édentée. La femme et elle étaient habillées pareil, d'une jupe et d'un tricot noirs. Le couteau était à peine plus

grand qu'une dague, mais il lui avait semblé très tranchant sur sa gorge.

« Vous... américaine ? » demanda la Tsigane d'une voix que Kate trouva bien trop forte. Des camions roulaient vers le pont, derrière elle. « Vous entrer en Roumanie avec le voivoda Cioaba ? »

Kate sentit ses genoux faiblir. « Oui, répondit-elle en chuchotant.

— Venir avec preot ? Prêtre ? »

Kate se contenta de hocher la tête.

La femme l'empoigna par son pull, le retroussa dans son poing vigoureux, fit tomber Kate en arrière, dans l'herbe, et leva le couteau vers son visage. « Vous mère de strigoi. » Ce dernier mot, elle le fit siffler entre ses dents.

Kate secoua lentement la tête. « Je déteste les strigoi. Je suis venue les détruire. »

La femme la regardait sans rien dire.

« Ils m'ont pris mon bébé », murmura Kate.

La Tsigane cligna des yeux. Le couteau ne bougea pas. « Les strigoi prennent beaucoup bébés tsiganes. Beaucoup de ani... d'années. Ils prennent bébés tsiganes pour boire. Maintenant, ils prennent bébés tsiganes pour vendre à Américains. »

Kate n'avait rien à répondre à cela.

La femme écarta le couteau et s'agenouilla dans l'herbe. Le cheval continuait à brouter, sans s'occuper d'elles. « Je viens ici parce que familles entières de Romany apportées là cette semaine. Des soldats ont eux... dans maisons de soldats près du barrage. Mon mari et ma fille sont là. Moi avec sœur en Hongrie. Soldats ne laissent pas gens monter la route. Je pense strigoi se servent des Romany ce soir. Oui ? »

Kate pensa à la cérémonie. O'Rourke et elle devaient fournir ce que Radu Fortuna appelait le Sacrement, le sang, pour Joshua et les plus importants des strigoi. Qu'est-ce qui allait nourrir les centaines d'invités ?

« Oui. Je pense que les strigoi vont les tuer ce soir. »

La Tsigane serra les poings. « Vous faire quelque chose ?

— Oui, répondit Kate en prenant sa respiration.

— Vous les tuer comment ? Bombes malignes américaines, comme pour Saddam Hussein ?

— Oui. » Kate ne sourit pas.

La Tsigane semblait sceptique, mais se releva et aida Kate à faire de même. « Bon. Vous voulez cheval ? »

Kate se mordilla la lèvre et regarda la route. Des camions militaires et des véhicules de police montaient et descendaient en patrouilles régulières. Le versant de ce côté de la rivière était boisé, mais trop à pic pour un cheval. De l'autre côté, l'eau s'étalait jusqu'aux falaises

schisteuses.

« Il faut que j'essaie de monter jusqu'à la forteresse.

— Pas route », dit la Tsigane. Elle montra du doigt la forêt derrière elle. « Ancien sentier là. Presque disparu. Remonte aux ours de Vlad Tepes... » La femme se tut, cracha et écarta le mauvais œil en levant deux doigts vers les lumières au nord. Elle s'approcha du cheval, lui dit quelque chose, glissa la dague dans la ceinture de sa jupe et joignit les mains dans un geste invitant Kate à enfourcher la bête.

Ce qu'elle fit, pas très élégamment. Elle avait pratiqué un peu l'équitation dans le Colorado, mais jamais sur un cheval aussi grand. Ses cuisses meurtries l'élancèrent rien qu'en l'enfourchant.

« Allons », dit la femme en prenant la corde pour emmener l'animal vers la forêt.

Kate regarda sa montre. Il était 23 h 46.

Kate ne voyait aucun sentier, mais la femme guidait le cheval entre les arbres et celui-ci semblait savoir où il allait. Parfois, Kate devait se pencher sur son encolure et se cramponner à la crinière pour ne pas être balayée par les branches.

Le chemin, si on pouvait appeler ainsi la vague piste entre les arbres, coupait derrière la falaise et s'élevait tout droit au-dessus de la vallée. Kate s'aperçut que la route serpentait pendant deux kilomètres environ le long de la rivière jusqu'au pied de la forteresse, mais la voie qu'elles suivaient raccourcissait cette distance de moitié.

Aux deux tiers de la montée, la femme sortit sa dague, coupa la corde, tendit l'extrémité la plus courte à Kate et dit : « Je descends maintenant. Va au barrage près du lac Bilea. Si mon homme et ma fille pas libérés, je les rejoins. » Elle hésita une seconde et tendit son couteau à Kate qui le fourra dans sa ceinture, consciente de l'absurdité de cette petite dague contre plusieurs centaines de strigoi et leurs armées.

La Tsigane s'arrêta et leva une main flétrie. Kate la serra, puis la femme disparut dans un léger bruissement de tissu.

Kate empoigna la corde d'une main, enroula un peu de la crinière autour de l'autre, se pencha sur l'encolure du cheval, enfonça les talons dans ses flancs et lui chuchota : « Avance... je t'en prie, avance. »

L'énorme bête continua à gravir pesamment un sentier que Kate ne pouvait même pas voir.

Une minute avant minuit, Kate émergea de la forêt et aperçut le château de Dracula sur son rocher escarpé.

Il était plus impressionnant et plus fantastique qu'elle n'aurait pu l'imaginer : deux des cinq grandes tours avaient été complètement

reconstruites, le rocher à pic n'était relié au reste de la montagne que par un grand pont – peut-être un pont-levis —jeté sur une profonde faille, la cour centrale et les fortifications resplendissaient à la lumière des torches, et des gens en robe noir et rouge grouillaient sur des centaines de mètres, tout le long des remparts et sur la terrasse située à l'extrémité la plus éloignée de la forteresse. Des torches serpentaient dans l'escalier fort raide qui descendait en zigzaguant entre les arbres nus, dans la forêt et jusque dans les prés, à plus de trois cents mètres plus bas. Kate vit, tout en bas, un véritable parking de Mercedes, et les gardes strigoi qui l'arpentaient à la lumière des torches. Sur un rocher moins élevé, à trente mètres en dessous de la forteresse, le long de l'escalier, une zone avait été défrichée et Kate reconnut l'hélicoptère de Radu Fortuna posé là, avec un seul pilote, ou un garde, paresseusement appuyé contre ses patins. « Astucieux », se murmura Kate. Tout le long de la partie supérieure du chemin, dans la forteresse et en bordure de la structure reconstruite, des pieux aiguisés hauts de deux mètres brillaient à la lumière des torches.

Elle descendit de cheval en se laissant glisser, attacha l'animal à une branche derrière un gros rocher, et s'avança en rampant pour scruter le château à la jumelle.

L'une des limettes s'était fendue et remplie d'eau, mais l'autre grossissait la scène. De sa position stratégique sur la colline, un peu au nord-est de la forteresse, Kate vit qu'il y avait des gardes sur le pont-levis, près de l'entrée animée du château, et distingua ce qui se passait sur la terrasse la plus éloignée.

La lueur des torches dansait sur des centaines de visages et de robes de cérémonie en soie. Un espace avait été dégagé à l'endroit le plus élevé où les remparts et les murs surplombaient la rivière et les rochers. Au centre des lumières, Kate aperçut Vernor Deacon Trent sur un petit trône, près des créneaux. Le vieil homme portait une robe rouge et noir raffinée et ressemblait à une momie desséchée que l'on avait mise là pour l'exposer aux regards. Deux grands pieux métalliques étaient fichés dans la pierre : l'un était vide, Mike O'Rourke était attaché à l'autre.

Le cœur de Kate se serra en le voyant. On l'avait revêtu d'une parodie de costume de prêtre – des vêtements noirs, un haut col blanc, un crucifix fait d'épines suspendu à l'envers à un collier de plantes grimpantes – et ses yeux étaient recouverts d'un bandeau noir. Il avait les mains attachées derrière le pieu.

Radu Fortuna, resplendissant dans une robe rouge en soie qui éclipsait celle du vieil homme, se tenait au premier rang de la foule. Kate n'eut d'yeux que pour le paquet enveloppé de soie qu'il tenait dans les bras.

Les jumelles tremblaient et elle dut les caler sur une branche. Le

visage de Joshua était tout à fait net, pâle et fiévreux à la lumière des torches. Sur la table, entre Fortuna et O'Rourke, quatre calices d'or reposaient sur un linge blanc. La foule chantait doucement. Fortuna était en train de dire quelque chose.

Kate baissa les jumelles et regarda sa montre : 0 h 05. Lucian a dit que les minuteurs étaient réglés sur minuit vingt-cinq. Elle était à moins de cent mètres de son enfant et de son amant, mais elle aurait aussi bien pu se trouver à une année-lumière de là. Des gardes strigoi en noir surveillaient les abords, se promenaient sur le pont, se tenaient postés à l'entrée de la forteresse et tout autour de la terrasse. Mais la foule aurait suffi à l'éloigner de la cérémonie. Sa montre affichait 0 h 06.

Kate se débarrassa des jumelles, passa par-dessus le gros rocher et commença à descendre dans la crevasse qui séparait sa crête du roc escarpé de la forteresse. La pierre était glissante. Grasse, pensa-t-elle. Quinze mètres plus bas, la faille se resserrait en une fissure qui descendait sur une trentaine de mètres, semblable à l'intérieur d'une cheminée raboteuse. A cet endroit, elle ne faisait que quatre mètres de large et, à la lumière réfléchie des torches, Kate remarqua qu'elle était relativement lisse.

Sans réfléchir, elle sauta.

Ses chaussures roumaines de mauvaise qualité dérapèrent sur la pierre et elle s'aperçut qu'il lui manquait un morceau d'un talon. Arraché par une balle quand on a forcé le barrage routier. Elle glissa vers l'abîme étroit.

Utilisant une technique que Tom lui avait enseignée pendant son entraînement à l'alpinisme, elle s'étendit sur la paroi rocheuse escarpée, bras et jambes écartés, portant son corps tout entier à un point de friction.

Elle cessa de glisser.

A trente mètres sur sa droite, le pont chevauchait la faille, reliant l'escalier au chemin qui menait à la forteresse. Des gardes marchaient de long en large en faisant résonner les madriers de leurs pas.

Kate avançait tout doucement de ce côté en trouvant ses prises de main et de pied plus par instinct que grâce à la vue ou au toucher. Une fois, une pierre se détacha et elle retint sa respiration pendant que des cailloux cliquetaient dans la crevasse. Le bruit du rocher en train de glisser lui parut terriblement fort, mais aucune des ombres qui circulaient sur le chemin, au-dessus, ne s'arrêta ou ne poussa un cri.

Elle se glissa sous le pont et se hissa sur des madriers gros comme des arbres. Elle aurait pu grimper à cet endroit, mais cela ne lui aurait servi à rien. Elle entendait les pas des gardes à cinq mètres au-dessus de sa tête et le chant de centaines de strigoi.

Elle continua à monter en gardant toujours trois points en contact avec la paroi, comme Tom le lui avait enseigné, et soudain il n'y eut plus de rochers, ses regards plongèrent dans le défilé de la rivière.

Sous son pied droit, la falaise descendait sur trois cents mètres dans l'obscurité. La lumière des torches n'éclairait que des parties de la muraille qui se dressait devant elle, mais Kate s'aperçut que, de ce côté-là, le mur de la forteresse s'élevait directement de la montagne.

L'extrémité du château n'était pas très large, trente-cinq mètres au mieux, mais la muraille abrupte semblait faire saillie ici et là et des torches crépitaient sur ses créneaux. A cet endroit, les pierres étaient celles du bâtiment d'origine, écornées et érodées par endroits, lézardées par la glace et envahies par les mauvaises herbes, et même de temps à autre par de petits arbustes. Des prises légumières, c'est ainsi que Tom appelait les plantes qui poussaient sur une paroi rocheuse. Ne t'en sers pas.

Kate savait que si elle commençait à glisser, elle ne pourrait pas se retenir et tomberait dans le vide. Elle regarda sa montre.

0 h 14.

J'arriverai sur la terrasse à temps pour la fin.

Elle secoua la tête. Sans regarder en bas, sans regarder derrière elle, Kate s'engagea prudemment sur le mur vertical du château de Dracula et se mit à monter en biais, régulièrement, comme un crabe.

39

L'exercice le plus difficile que Kate eût accompli durant sa brève expérience d'alpinisme avec Tom, c'était l'ascension du troisième Flatiron, un gigantesque bloc de calcaire qui se dresse au-dessus de Boulder comme un morceau de trottoir cassé, quasi à la verticale. Cela lui avait pris presque tout un dimanche matin. Kate estima que cette fois elle avait au maximum cinq minutes pour faire la traversée qui l'attendait.

Il y avait toutefois plus de prises de main et de pied sur le mur du château que sur le Flatiron. Kate continua à se glisser vers la droite en ralentissant fréquemment, mais sans jamais s'arrêter complètement. Elle se souvenait que parfois la vitesse pouvait remplacer la friction, l'acte même de se déplacer rapidement sur la paroi permettant d'adhérer comme une mouche là où il n'y avait pas assez de prises.

Kate ne s'arrêta pas.

Au bout d'une quinzaine de mètres, l'inclinaison s'accroissait, devenant vraiment verticale par endroits. Les torches dispensaient un peu de lumière, mais ce qui ressemblait souvent à une prise de pied prometteuse se révélait n'être qu'un rebord de roche pourrie large d'un millimètre, et une prise de main apparemment solide devenait une mauvaise herbe avec des racines de cinq centimètres. Mais Kate avançait toujours, s'élevant lorsqu'elle rencontrait un obstacle, descendant à contrecœur quand elle devait éviter des pierres trop lisses. A un moment, elle sentit la garde de sa ridicule petite dague s'enfoncer dans sa taille, mais il aurait été trop dangereux d'essayer de lâcher une prise pour s'en débarrasser. Elle ne s'en soucia pas et continua à progresser.

Son erreur fut de croire, à mi-chemin, qu'il serait plus rapide de suivre un épaulement couvert de terre, large de dix centimètres, à un endroit où la glace avait fissuré la pierre. Pendant un moment, cela s'avéra exact, puis le rebord s'effondra et elle glissa le long du mur, ses chaussures bon marché raclant en vain la pierre.

Kate ferma les yeux et recourba ses doigts comme des griffes. Sa main droite s'enfonça dans une étroite fissure où un bloc de pierre avait avancé de deux centimètres lors de quelque tremblement de terre oublié, trois de ses ongles se cassèrent net, mais Kate ne lâcha pas prise et resta suspendue, tout le poids de son corps supporté par trois doigts engourdis.

Kate frappa le mur de sa main gauche, mais n'y trouva aucune prise. Ses orteils tâtonnèrent sans découvrir de fente ou de rebord. Pour finir, elle se souvint de la technique de Tom, consistant à caler les orteils et la paume contre la paroi pour chercher un point de friction capable de compenser la gravité.

Elle remonta les genoux, poussa des pieds contre la pierre presque verticale, pressa la paume gauche contre le roc et put soulager d'une petite partie de son poids sa main droite en proie aux crampes. Elle haletait si fort qu'elle eut peur que quelqu'un puisse l'entendre sur la terrasse, à sept mètres au-dessus, mais aucun bruit ne descendit jusqu'à elle, sauf le crépitement des torches et le chant incessant qui s'élevait maintenant vers quelque apogée. Elle ne tourna pas la tête pour regarder sa montre.

Elle n'allait pas pouvoir tenir longtemps ; à cinquante centimètres à droite de sa minuscule prise, une autre pierre dépassait un peu plus, offrant une place hypothétique pour ses deux mains. Et des fentes, à un mètre au-dessous, pourraient abriter le bout de ses pieds si seulement elle parvenait à déplacer sa main gauche vers la droite.

Mais elle n'y arrivait pas. Tout mouvement de la paume ou du bras aurait fait porter tout son poids sur les doigts meurtris de sa main droite. Ses orteils glissaient et elle n'avait aucune possibilité de bouger

les pieds. La seule chose qu'elle pouvait faire, c'était lâcher sa prise actuelle pour la pierre située à cinquante centimètres sur sa droite.

Un, pensa-t-elle, deux... ses jambes commençaient à vibrer comme une machine à coudre, ses doigts allaient se détacher... et merde. Kate déplaça la main, glissa, resta collée contre le mur tout en tâtonnant à droite, glissa de nouveau... trop loin !... puis s'accrocha de justesse à l'une des « prises d'orteils ». Elle était assez profonde pour que huit doigts se calent de toute leur longueur entre les pierres. Elle appuya le menton contre la minuscule faille et haleta. Une chauve-souris jaillit de l'orifice, ses ailes de cuir frôlèrent son visage. Pas une seconde Kate n'envisagea de lâcher prise.

Je pourrais rester ici quelques minutes. A me reposer.

Mon cul, oui. Avance !

Elle ouvrit les yeux. Encore une dizaine de mètres et elle arriverait sous la terrasse où les participants de la cérémonie continuaient à chanter. Elle tourna soigneusement la tête et regarda sa montre.

0 h 19. Elle n'aurait jamais le temps d'accomplir le reste de la traversée.

Et si ma montre retardait ? Kate fut prise d'un brusque fou rire ; puis elle s'essuya le nez avec son poignet et réussit à réprimer la crise d'hystérie. Ses bras tremblaient de nouveau.

Elle regarda au-dessus d'elle, se choisit un itinéraire de fente en fente, de pierre en pierre, et recommença à grimper.

Kate surgit sur les remparts à moins de six mètres de l'endroit où elle voulait arriver. Tous les yeux étaient fixés sur Radu Fortuna, qui levait Joshua au-dessus de sa tête comme une offrande. Un strigoi coiffé d'un capuchon noir, debout à côté de Mike O'Rourke, brandissait une lame recourbée à quelques centimètres de la gorge de l'ex-prêtre. Les chants étaient très forts.

Gémissant malgré elle, Kate se hissa sur le dernier bloc de pierre, fit passer ses jambes écorchées, ensanglantées, par-dessus le créneau et posa le pied sur le petit chemin de ronde qui courait à l'intérieur du mur. Elle n'avait pas le temps de s'abandonner au soulagement de ne plus être sur la paroi abrupte.

Des têtes se tournèrent vers elle. Certains strigoi cessèrent de chanter. Mais Radu Fortuna et l'homme qui se présentait sous le nom de Vernor Deacon Trent étaient trop absorbés par la cérémonie pour la remarquer.

Avant que quelqu'un ait pu intervenir, Kate fonça sur Radu Fortuna. Ses jambes qui tremblaient encore de la traversée faillirent la trahir une fois, mais elle serra les dents et couvrit les derniers mètres en sprintant. Elle ne pensa pas une seconde à l'aspect qu'elle offrait aux centaines de strigoi rassemblés : une femme aux yeux farouches

surgissant par-dessus le mur du château, le visage encore maculé du sang de Lucian, les mains ensanglantées, les vêtements déchirés et en désordre.

Vernor Deacon Trent l'aperçut le premier : ses yeux aux paupières lourdes s'ouvrirent tout grands, il leva une main du bras sculpté de son lourd fauteuil. Radu Fortuna se retourna et la vit une seconde plus tard.

Trop tard.

Kate le heurta violemment de l'épaule, lui portant un coup dans la cage thoracique, et entendit l'air jaillir de sa poitrine. Il laissa tomber Joshua.

Kate rattrapa le bébé et recula. L'enfant n'était pas beaucoup plus lourd que lorsqu'on l'avait enlevé ; son teint était terreux, ses yeux trop grands, trop sombres, et terrifiés. Il se mit à pleurer.

Les strigoi s'entassaient sur plusieurs rangées. Ils repoussèrent leurs capuchons rouge et noir. Les gardes qui étaient au pied du mur du château crièrent et se précipitèrent pour traverser la terrasse. Des jurons et des cris montèrent de la foule et des mains se tendirent vers Kate et le bébé. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. 0 h 20.

Kate revint en courant au chemin de ronde, monta dessus quelques secondes avant que Radu Fortuna ne la rattrape, puis sauta sur le merlon de la muraille crénelée.

Radu Fortuna et les autres s'arrêtèrent en dérapant à cinq mètres des remparts.

Calmement, Kate se percha sur la pierre la plus haute et leva Joshua à deux bras au-dessus de l'abîme, ses doigts meurtris et ensanglantés solidement glissés sous les minuscules aisselles. La soie rouge qui enveloppait l'enfant tomba en voltigeant dans le vent qui fouettait le mur du château.

« Pas un geste ! cria-t-elle. Ou je le lâche. »

40

« Salope d'Américaine complètement cinglée ! siffla Radu Fortuna, dont le visage était assez près pour que Kate puisse voir la salive blanche mousser aux coins de sa bouche. Vous ne croyez tout de même pas que nous allons vous laisser partir, vous et l'enfant.

— Non », dit Kate. Elle se sentait soudain très calme. Tous ses efforts l'avaient amenée ici. C'est ici qu'elle devait être. Joshua avait cessé de

vagir et s'agitait un peu entre ses mains. Ses pieds minuscules étaient nus et elle se souvint de toutes les fois où elle les avait chatouillés et embrassés à l'heure du coucher. Il la regardait de ses grands yeux.

« Donnez-nous l'enfant, ordonna Fortuna en avançant d'un pas.

— Si vous ne reculez pas, je le lâche. » Elle fit semblant de le jeter en le rattrapant fermement sous les bras. Mais pas avant que la foule des strigoi, pleine de vénération pour l'enfant, n'ait poussé un gémissement collectif.

Radu Fortuna recula d'un pas. Les spectateurs étaient trop serrés les uns contre les autres pour qu'il disposât de plus de place. Il se retourna et dit quelques mots en roumain à Vernor Deacon Trent. Le vieil homme, descendu de son trône, n'était plus qu'un visage dans la foule.

« Docteur, dit-il, ce que vous faites là ne sert à rien.

— Si, répliqua Kate. » Elle ne pouvait pas consulter sa montre. Il restait peut-être trois minutes. Pas assez de temps pour s'en tirer. Mais elle persisterait.

Vernor Deacon Trent haussa les épaules. Deux immenses gardes du corps le tiraient par la manche d'un air affoli comme si la simple présence de Kate constituait une menace. « Si vous voulez sauter, eh bien, faites-le », dit le vieil homme, et il lui tourna le dos.

Kate àumecta ses lèvres meurtries. « Relâchez-le. » Elle dut expliquer d'un mouvement de tête ce qu'elle voulait dire.

Radu Fortuna se retourna lentement. « Le prêtre ? » Il éclata de rire. « Vous avez fait tout cela pour sauver votre amant ? » Il cracha et regarda derrière lui. Une douzaine de gardes strigoi braquaient des carabines et des armes automatiques sur le visage de Kate. S'ils tiraient, Joshua tomberait avec elle.

Les bras de Kate se fatiguaient de tenir le bébé au-dessus des ténèbres.

« Relâchez-le. Relâchez-le et je vous rendrai l'enfant. »

Radu Fortuna ricana. « Non. »

Kate se retourna et regarda en bas. Ce serait une longue chute. Elle bougea le poignet pour regarder sa montre : 0 h 22. Trop tard. Elle se demanda s'ils allaient sentir quelque chose, le bébé et elle.

« Oui, dit Vernor Deacon Trent du sein de la foule, de sa voix tremblante de vieillard. Relâchez le prêtre.

— Nu ! cria Radu Fortuna. J'ai dit non ! »

Alors, le visage de Vernor Deacon Trent subit une transformation : de simplement vieux et las, il devint quelque chose de puissant et de pas tout à fait humain. « Relâchez-le ! » beugla le vieil homme, et il n'y avait plus la moindre trace de faiblesse dans sa voix.

Radu Fortuna cligna des yeux, comme s'il avait été giflé. Il fit un signe presque imperceptible au bourreau près du pieu où était attaché

O'Rourke. Le long couteau coupa la corde.

O'Rourke arracha son bandeau, se frotta les poignets et la regarda :
« Kate, je ne...

— Tais-toi, Mike », dit-elle d'une voix douce. Le seul autre bruit était le crépitement des torches. « Va-t'en.

— Mais, je...

— Va-t'en, je t'en prie. » Elle montra, d'un mouvement de tête, le pont-levis et les marches qui descendaient du château. « Suis le sentier... passe devant l'hélico, tu m'entends ? Passe devant l'hélico et franchis le tournant qu'on voit d'ici. Prends l'une des torches en partant et agite-la pour que je voie que tu y es arrivé. Alors, je leur rendrai le bébé.

— D'accord », dit Radu Fortuna en anglais, puis en roumain.

O'Rourke hésita une seconde. Il hocha la tête, sans un mot descendit de l'estrade sacrificielle, contourna la table portant les calices et traversa la foule des strigoi. Il boitait, mais sa prothèse endommagée fonctionnait toujours. La foule dense s'ouvrit devant lui, un garde cracha lorsqu'il passa, mais personne n'intervint.

Kate se pencha encore plus vers l'abîme et serra le bébé contre elle. Si quelqu'un s'élançait, elle sauterait avec lui. Si on tirait sur elle, l'impact suffirait à les précipiter tous deux dans le vide. Joshua se mit à pleurer doucement et ses mains grassouillettes empoignèrent la laine de son pull. Il gazouilla des syllabes ; Kate était sûre d'avoir entendu « maman ».

« Rendez-nous l'enfant et nous vous laisserons partir », dit Radu Fortuna d'une voix douce et tendant les bras.

Kate chercha Vernor Deacon Trent des yeux, mais le visage du vieillard n'était plus visible dans la foule. « Vous ne me laisserez jamais partir, répondit Kate d'un ton las.

— Allez vous faire foutre, femme ! explosa Fortuna. Bien sûr qu'on ne vous laissera pas partir ! Ni ce foutu prêtre ! Même s'il quitte ces montagnes, on le retrouvera, on nous le renverra et nous boirons son putain de sang ! Maintenant, donnez-moi l'enfant ! »

Bras tendus, Kate tint Joshua suspendu au-dessus de l'abîme. La douleur tirait les muscles et les articulations de ses épaules, mais ce geste immobilisa Fortuna en pleine tirade.

Elle pouvait voir sa montre : 0 h 25. Elle ferma les yeux.

La lumière blanche, quand elle jaillit, surprit tout le monde. Le bruit était très fort.

L'hélicoptère survola la tour ouest et parut frôler la tour est. Son projecteur allumé balaya la foule, aveuglant les strigoi ainsi que Kate. Il dérapa sur le côté, parut sur le point d'atterrir au milieu de la terrasse et tous reculèrent vers le mur du fond, le souffle des pales les criblant de la poussière et des gravillons arrachés au sol. Les calices

furent balayés de la longue table tandis que les vêtements sacerdotaux rouge et noir voletaient et que les linges s'élevaient dans le ciel comme des flots de papier hygiénique emportés par un grand vent.

Radu Fortuna hurla un juron qui se perdit dans l'incroyable bruit du rotor. Les gardes voulurent s'avancer et baissèrent leurs armes dans la bousculade des strigoi qui reculaient.

Kate aperçut brièvement O'Rourke dans la bulle en acier et en Plexiglas de l'hélicoptère. Assis à gauche, l'air absorbé, il se débattait avec les commandes. Tenant le bébé d'une main, elle battit l'air du bras droit pour garder l'équilibre lorsque le souffle des pales menaça de la précipiter des créneaux dans le défilé.

Radu Fortuna attrapa Kate par la cheville. Joshua hurla dans cette avalanche de lumière et de bruit.

L'hélicoptère pivota, ses patins passèrent à deux mètres d'elle, et il avança de biais au-dessus des gorges de la rivière, comme s'il glissait sur une couche de glace invisible. Le souffle des pales projeta presque Kate sur Radu Fortuna. Le strigoi se protégea les yeux d'une main en tirant sur sa cheville de l'autre. Plusieurs gardes se frayaient un chemin dans la foule.

L'hélicoptère revint vers Kate en se balançant comme un canot sur de fortes vagues. Elle se baissa vivement lorsque le patin droit plana juste à l'endroit où était sa tête, une seconde auparavant. Elle allait se redresser, mais la porte que O'Rourke avait laissée ouverte du côté droit faillit la décapiter. Le bruit et le souffle des pales étaient incroyables.

Radu Fortuna gronda, abandonna sa cheville pour la saisir par le col de son tricot. Kate lui envoya, sans se retourner, un grand coup de coude dans les dents. Il lâcha le vêtement.

Elle se redressa rapidement pendant que la porte était grande ouverte, se pencha dans le vide et lança le bébé sur le siège de droite. O'Rourke cria quelque chose qu'elle n'entendit pas, abandonna le manche à balai pour empêcher Joshua de glisser, dut remettre la main sur les commandes et fit descendre encore un peu l'appareil en le penchant sur la gauche pour que le bébé ne tombe pas.

Kate fit tourner ses bras, ne put retrouver l'équilibre et sauta aussi fort et aussi loin qu'elle put dans le vide.

L'hélicoptère glissait de nouveau vers le château quand Kate entra violemment en contact avec le patin droit. Ses bras se refermèrent dessus, elle s'y cogna le menton, ses seins lui firent aussi mal que si elle avait été frappée en pleine poitrine par une batte de base-bail, ses poumons se vidèrent complètement. Mais elle ne lâcha pas prise.

La porte de droite continuait à battre et O'Rourke manœuvrait les commandes en essayant de rester sur place sans que Joshua dégringole de la cabine. L'hélicoptère vira vers la droite. Kate jeta un coup d'œil pardessus son épaule et vit les gardes strigoi lever leurs mitrailleuses sous une averse de gravillons et de poussière.

« Nu ! » hurla Radu Fortuna. Il monta sur le mur.

Kate essaya de crier à O'Rourke qu'il devait se déplacer vers la gauche, mais l'ex-prêtre était bien trop occupé à contrôler l'engin et à empêcher les pales de frapper la tour ou les créneaux. L'hélico glissa encore vers la droite, comme sur des rails invisibles. Radu Fortuna se dressa, empoigna la porte ouverte et se hissa aisément sur le patin.

O'Rourke jeta un coup d'œil de ce côté, vit l'ombre de l'homme se pencher vers l'intérieur de l'appareil et vira obliquement à gauche. Les doigts de Kate glissèrent sur le fuselage, mais elle s'accrocha au patin et à la traverse métallique qui le maintenait en place. Sous ses pieds, la façade verticale du mur du château se renversa soudain et parut se balancer lorsque l'hélico plongea puis se releva, toujours penché sur la gauche pour que Joshua ne tombe pas. Kate passa la jambe gauche pardessus la traverse et donna un coup de pied dans les chevilles de Fortuna avant qu'il puisse entrer dans la cabine.

Le strigoi perdit pied et resta accroché à la porte, jambes pendantes dans le vide. Kate lâcha la prise qui l'assurait, se maintint en équilibre sur le patin, penchée comme si elle allait faire une roulade avant sur une poutre, et introduisit la main gauche par la porte ouverte. Il y avait là un longeron sur lequel ses doigts se refermèrent et elle se mit à genoux sur le patin glissant.

O'Rourke stabilisa l'hélicoptère à une vingtaine de mètres au-dessus de la terrasse du château. Une douzaine d'armes étaient braquées sur eux, mais aucun garde ne tira à cause du bébé et de Radu Fortuna.

L'appareil s'étant redressé, la porte revint vers le fuselage et le corps trapu du strigoi heurta Kate ; il la plaqua contre le chambranle de la porte, mais ne lui laissa pas assez de place pour qu'elle puisse se glisser de dos dans la cabine. Fortuna la saisit à la gorge, de la main gauche, et se mit à serrer.

Ils étaient maintenant tous deux debout sur le patin. Leur poids faisait terriblement pencher l'appareil à droite et Kate sentit le petit corps de Joshua venir lui heurter le dos. Si Fortuna et elle tombaient, le bébé les suivrait dans leur chute. Elle essaya d'échapper à l'étreinte du strigoi, mais l'hélicoptère s'inclina sur la gauche et le poids de

l'homme l'écrasa ; il en profita pour libérer sa main droite. Ses pouces se rejoignirent sur la trachée de Kate qui comprit qu'il pouvait lui briser la nuque en une seconde.

L'hélicoptère oscilla légèrement, leurs deux corps s'écartèrent un peu, Kate tira la dague de la Tsigane de sa ceinture et la plongea dans le ventre de Fortuna.

La lame ne s'introduisit pas profondément. Le champ d'action était trop restreint et la robe cérémonielle de Fortuna trop épaisse. Mais la douleur et la surprise empêchèrent les pouces de Radu Fortuna de se refermer sur sa gorge. Kate lâcha le longeron et enfonça le couteau à deux mains en sachant, avec précision, où se trouvait le plus gros nœud de fibres nerveuses.

Radu Fortuna rugit, lâcha le cou de Kate, lui arracha le couteau et le retira de sa blessure superficielle. O'Rourke fit pencher l'hélicoptère à gauche au bon moment. Kate se pencha en arrière sur le siège, pardessus le corps gémissant de Joshua, leva les jambes et projeta Fortuna dans le vide.

Elle s'introduisit de dos dans la cabine, maintint le bébé contre le dossier et se pencha pour regarder Fortuna tomber. Plusieurs centaines de visages blancs encapuchonnés de rouge et de noir étaient levés vers eux : tous regardaient le petit homme, bras ballants et jambes étendues aussi gracieusement qu'un sauteur en chute libre, faire deux sauts périlleux en l'air, puis tomber, visage tourné vers le ciel, membres écartés. Tout droit sur le pieu destiné à Kate.

Les strigoi levèrent les mains lorsque le sang éclaboussa leurs visages et leurs robes. Deux des gardes tirèrent de courtes rafales.

« Vas-y ! cria Kate en refermant la porte battante. Monte ! »

Sa montre indiquait 0 h 26 et trente secondes.

Une balle heurta le fuselage derrière eux, mais O'Rourke n'en tint pas compte ; de la main droite, il manœuvra le manche à balai, releva de la main gauche un levier, donna un coup de pied au bloc pédales. Le moteur du Jet Ranger lança une plainte encore plus stridente. Ils virèrent sur la gauche et se mirent à grimper, loin de la forteresse et des éclairs jaillissant des bouches des armes.

Kate regarda en bas, s'aperçut que le château était maintenant de l'autre côté et vit quelque chose de sombre tout en bas – comme une chauve-souris géante –, l'ombre de la forteresse traversant la rivière pendant une fraction de seconde, puis elle leva de nouveau le poignet, regarda sa montre et cria à O'Rourke, par-dessus le rugissement du moteur. « Quelle heure est-il ? »

Il lui jeta un coup d'œil stupéfait. « Tu crois que je vais ôter les mains des commandes pour te dire...

— Putain, dis-moi l'heure qu'il est », cria-t-elle en prenant conscience qu'elle avait l'air un peu hystérique.

O'Rourke cligna des yeux, libéra sa main gauche durant une seconde et répondit : « Minuit vingt... »

Le monde explosa sous eux et autour d'eux.

42

A la dernière seconde, O'Rourke fit pivoter l'hélicoptère, toujours en ascension, pour faire face à l'onde de choc, et c'est probablement ce qui leur sauva la vie. Au lieu d'être rabattu vers le bas, écrasé comme un insecte, le Bell J et Ranger s'éleva sur le souffle de l'explosion, telle une feuille au-dessus d'un feu rugissant. Il monta à la verticale, plus vite qu'aucun ascenseur. Kate n'oublierait pas de sitôt ce qu'elle vit alors.

La forteresse de Poienari – le château de Dracula – sauta en une douzaine d'endroits, et de gigantesques flammes en forme de champignon s'élevèrent jusqu'à trois cents mètres du roc escarpé sur lequel on l'avait édifié. D'autres déflagrations ravagèrent les bois, l'aire herbue où l'hélicoptère avait stationné et l'escalier qui menait à la vallée. Un instant plus tard, une seconde série d'explosions jaillit de la paroi même de la montagne.

La tour ouest se transforma en un milliard de fragments volant au-dessus de la boule orange des flammes en train de s'épanouir, mais la tour est parut s'élever comme un vaisseau spatial médiéval, la plupart de ses crêneaux apparemment intacts oscillant sur une queue de feu. Puis l'illusion s'effaça lorsqu'elle éclata en morceaux de dix tonnes et retomba sur les strigoi hurlant. La terrasse elle-même fut secouée par une explosion qui fusa à cent mètres au-dessus de la vallée.

Si des êtres humains survivaient encore sur les parties est et nord du rocher qui supportaient la forteresse, Kate ne les vit pas lorsque d'autres déflagrations ouvrirent des fissures dans le peu de pierres et de briques qui restaient. Les terrasses se détachèrent des décombres du donjon et dégringolèrent dans la vallée, leur nuage de poussière s'ajoutant au voile de fumée et de vapeur qui emplissait tout le défilé.

Dans un rayon de cent mètres autour de l'ex-forteresse, les arbres avaient pris feu, les flammes sautant en quelques secondes de cime en cime, et un grand vent parut secouer comme de simples roseaux les troncs épais.

Kate vit tout cela pendant les quelques secondes que dura leur ascension verticale. Elle berçait Joshua en pleurs lorsque l'hélicoptère

atteignit l'apogée de son arc et se prépara à retomber tout droit au sein de la conflagration. Ils n'avaient pas attaché leur ceinture, aussi furent-ils tous deux soulevés à quinze centimètres de leur siège.

« Cramponne-toi ! » hurla inutilement O'Rourke, puis il repoussa le manche à balai sur la gauche, donna un coup de pied dans le bloc pédales et mit les gaz à plein. Le rugissement du moteur à réaction couvrit le bruit des explosions et des glissements de terrain, six cents mètres plus bas.

Ils ne pouvaient pas remonter à l'altitude de quatre cent cinquante mètres qu'ils avaient atteinte au-dessus des ruines flamboyantes de la forteresse. O'Rourke n'essaya même pas. Il dirigea le nez de l'appareil vers le bas et plongea dans le défilé. Le turbo hurla plus fort, des alarmes se déclenchèrent sur le tableau de bord et le vent gifla la porte mal fermée, à quelques centimètres du visage de Joshua. Kate tint le bébé serré contre sa poitrine et regarda la rivière monter vers eux à une vitesse terrifiante.

O'Rourke appuya sur les pédales de frein, à la fois avec sa bonne jambe et avec la prothèse, empoigna le manche à balai à deux mains et commença à ralentir un peu la chute de l'appareil qui se cabrait et hurlait. Kate sentit la chaleur de la montagne en feu lorsqu'ils passèrent en trombe devant, puis les parois de la gorge défilèrent comme l'éclair de chaque côté, et la rivière s'éleva jusqu'à remplir le pare-brise strié de suie. Kate ferma les yeux une seconde.

Quand elle les rouvrit, ils suivaient à toute allure le cours de l'Arges, à une dizaine de mètres au-dessus de l'eau, en direction du sud. Kate aperçut des camions et des lumières sur la rive, à gauche, et se rendit compte que c'était l'endroit où la Dacia s'était écrasée. Elle ferma les yeux de nouveau. Adieu, mon ami. Il n'y aura plus d'orphelins destinés à assouvir la soif des strigoi. Joshua remua dans ses bras et elle lui tapota le dos. Avec un peu de chance... juste un peu... il n'y aura plus de bébés sidéens.

O'Rourke éteignait les signaux d'alarme, appuyait sur les boutons d'un panneau disposé entre eux. Il lui jeta un coup d'œil. « Comment ça va ? »

Kate, au lieu de répondre, éclata de rire. Elle leva une main vers sa bouche pour étouffer ce rire nerveux, mais finit par renifler et glousser contre son poignet. O'Rourke fronça les sourcils pendant une seconde, puis se mit lui aussi à rire.

Quand ils purent enfin s'arrêter, Kate fit passer le bébé au creux de son bras droit et de la main gauche toucha l'épaule de Mike. « Ils vont nous tirer dessus ? L'aviation militaire ou quelque chose comme ça ? »

O'Rourke lâcha le manche à balai un moment pour détacher un casque de son support et le coiffer. Il tapota le micro, puis souleva l'écouteur droit. « Non. Je ne pense pas. L'aviation militaire roumaine

n'aime pas beaucoup voler de nuit. » Il enfonça quelques boutons et elle entendit un bip dans le casque accroché près de sa tête. O'Rourke lui fit signe de le mettre.

« Tu m'entends mieux maintenant ? » demanda-t-il. Le rugissement du moteur et le bruit des pales n'étaient plus qu'une chose lointaine, la voix de Mike résonnait clairement dans les écouteurs.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Il vira à droite et prit de l'altitude pour franchir les contreforts. Kate s'aperçut qu'ils avaient déjà couvert la distance que Lucian et elle avaient mis des heures à parcourir entre Rimnicu Vilcea et Curtea de Arges. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège, chercha la ceinture et s'attacha. Joshua respirait régulièrement, il s'était endormi.

« Ce genre d'appareil comporte un transpondeur, dit O'Rourke par la radio de bord. Je suppose que personne en Roumanie n'oserait toucher à cet hélicoptère privé, même si on allait vrombir au-dessus de la capitale. » Ils continuèrent à s'élever. Il y avait de hauts pics devant eux, mais ils volaient déjà plus haut que les sommets couronnés de neige.

« On a assez de carburant pour foutre le camp d'ici ? » demanda-t-elle dans le petit micro. O'Rourke comprendrait que « ici », c'était la Roumanie.

Il lui sourit. Son œil enflé était encore à moitié fermé et ses lèvres tuméfiées par la raclée qu'il avait reçue, mais il avait l'air heureux. « Si je peux rencontrer un léger vent arrière, on aura assez de carburant pour atterrir en plein centre de Budapest. Quel côté de la rivière tu préfères, Buda ou Pest ?

— C'est toi qui choisis, chuchota-t-elle dans le micro. J'ai pris assez de décisions pour aujourd'hui. »

O'Rourke hocha la tête et se concentra sur les commandes.

« Mike », dit-elle une minute plus tard. Elle berçait doucement Joshua et sentait la chaude respiration du bébé sur sa joue. « Lucian est mort.

— Je suis désolé. Tu veux m'en parler ? Et comment as-tu réussi à faire ça ?

— Tout à l'heure. Mais, dis-moi d'abord... tu sais quelque chose sur le mentor de Lucian ?

— Le mentor ? Non. » Il avait l'air intrigué.

« Ce n'était pas toi ?

— Non, Kate. »

Elle passa la main sur la tête du bébé. Ses cheveux avaient poussé. Il faisait des bulles dans son sommeil. Nouveau traitement contre la colique, pensa-t-elle hors de propos. Emmener le bébé faire un tour en hélicoptère. « Est-ce que c'était l'Église... qui parrainait Lucian dans sa

lutte contre les strigoi ? »

O'Rourke réfléchit une minute. « Non, je ne crois pas. Je pense que j'en aurais entendu parler si l'Église s'était impliquée à ce point. Le mieux qu'elle ait pu faire pendant toutes ces années, c'était de soigner les victimes. Je regrette, Kate... ce mentor, est-ce important ?

— Peut-être pas. » Maintenant, ils traversaient la couche nuageuse et continuaient à monter. O'Rourke tripota quelque chose et le chauffage se mit en route. Le bruit et la sensation de l'air chaud apaisèrent Kate, comme si elle était de nouveau cette petite fille qui, dans la voiture de ses parents, la nuit, écoutait le ventilateur du chauffage souffler doucement. En dépit de l'adrénaline qui s'épanchait encore dans son organisme, elle avait vraiment envie de dormir.

« Il y a quelque chose d'important dont il faudra qu'on parle », dit-elle.

Il hocha la tête. Elle le regarda et vit qu'il lui souriait. « J'ai hâte qu'on en parle », répliqua-t-il doucement.

Joshua émit les bruits d'un bébé en train de rêver et Kate l'embrassa. Soudain, ils émergèrent de la couche nuageuse ; on aurait dit une mer, et ils eurent l'impression d'être dans un sous-marin s'élevant vers la surface... et plus haut encore. Le sommet des nuages miroitait sous eux aussi loin qu'elle pouvait voir, dans toutes les directions. Maintenant, les frontières, les nations, les ténèbres qui s'étendaient en dessous, tout cela n'avait plus de sens. Kate berça le bébé en chantonnant tout bas, et regarda par la fenêtre pendant qu'ils volaient vers le nord-ouest.

« J'ai le vent arrière dont on avait besoin, dit O'Rourke. Et je suis à peu près sûr que le système Nav-Star fonctionne bien. On va suivre le Danube pendant une partie du chemin. »

Kate hocha la tête d'un air distrait. Les étoiles étaient brillantes, ici, dans ce ciel sans lune, si brillantes qu'elles transformaient les nuages en un océan laiteux de subtiles nuances de blanc.

O'Rourke, qui ne tenait plus le manche à balai que de la main gauche, alluma une radio, à sa droite. Quand il eut trouvé la station qu'il voulait, Kate lui prit tendrement la main.

Sans parler, toujours main dans la main, ils volèrent vers l'ouest sous la voûte étoilée.

Épilogue

Quand on ouvrit mon tombeau, sur l'île de Snagov, cw découvrit qu'il était vide. C'était en 1932. Durant l'hiver 1476, j'avais brièvement recouvré mon trône de Transylvanie, mais mes ennemis étaient légion et n'auraient pas cessé leurs attaques tant que j'étais en vie.

Cet hiver-là, cerné par des ennemis plus nombreux que nous, je dus m'enfuir jusque dans les marais avoisinant Snagov, pourchassé par ceux qui voulaient ma tête. Mais ils n'y trouvèrent qu'un corps décapité et mutilé. Ils m'identifièrent à mes vêtements royaux et à la chevalière portant le signe de l'ordre du Dragon qui était passée à mon doigt.

Je n'avais emmené dans ma fuite vers les marais qu'un seul fidèle boyard. Loyal, mais pas très intelligent. Il était à peu près de ma taille et de ma corpulence.

C'était la première fois que je quittais la Transylvanie avec l'un de mes fils. Ce ne fut pas la dernière.

J'avoue que je n'étais pas sûr de rester à la forteresse jusqu'au dénouement. Ce matin-là, alors qu'on m'emmenait dans l'appareil, revêtu de mon inélégante robe de cérémonie, je décidai de rester. J'étais très fatigué. Si mon corps ne voulait pas mourir de son plein gré, je lui apporterais la paix par d'autres moyens.

Mais quand la femme arriva, l'ironie de la situation me séduisit. Je supposais que le cher Lucian avait désobéi aux ordres et était intervenu en sa faveur. Cela ne m'étonnait qu'à moitié. Parfois, il vaut mieux laisser le destin jouer sa dernière carte.

Je n'avais rencontré Lucian que deux fois, lorsqu'il était venu aux Etats-Unis pour recevoir mes instructions, mais je ne l'oublierai jamais. Tout d'abord, le jeune homme refusa de croire qu'il était l'un de mes fils, mais je lui montrai les photographies de sa mère, prises bien entendu avant qu'elle me quitte pour retourner dans son pays natal, ainsi que les documents qui prouvaient que c'était Radu Fortuna qui avait assassiné sa vraie mère et l'avait placé, lui, dans un orphelinat. Je lui dis qu'il avait de la chance, que la plupart des couples purs strigoi tuaient leur progéniture « normale ».

Le zèle de Lucian nous rendit de grands services. Il rejoignit l'ordre

du Dragon. Il ne douta jamais de mes motifs lorsque je lui dis que je voulais élaguer la Famille de ses branches décadentes. Il comprit que je cherchais sincèrement une solution scientifique à la maladie de la Famille.

Ce qui constituait peut-être une raison supplémentaire de ne pas rester pour l'acte final. Le matin de la cérémonie, je m'étais injecté le sérum que la doctoresse avait apporté de si loin pour s'en voir dépouillée à Sighisoara. Le soir, je sentais déjà le changement opérer. C'était comme le Sacrement, sans les déchaînements hormonaux qui m'ont tellement fatigué au cours des siècles. Lorsque cette femme invraisemblable se hissa sur le parapet de notre forteresse, j'avais déjà rajeuni de plusieurs siècles. Mon long dégoût devant ce que Radu Fortuna et les autres de son acabit avaient fait de ma Famille – sans parler des gens de mon pays – brûlait dans mes boyaux comme les flammes d'une pure colère telle que je n'en avais pas ressenti depuis de nombreuses années.

Aussi, pour finir, je décidai de ne pas rester.

Les Dobrin me firent traverser la foule à toute allure jusqu'à l'issue secrète, dans le sous-sol de la grande salle. L'ascenseur allemand que j'y avais fait installer fonctionnait bien, comme tout ce qui est allemand. Je dois reconnaître que, pendant que nous descendions, je pensais aux tonnes d'explosifs scellés dans les murs. Je pensais aux ingénieurs tchèques, hongrois et allemands que j'avais introduits ici pour placer ces charges pendant les deux dernières années, et à leurs os maintenant mêlés au nouveau mortier. Impossible de ne pas relever l'ironie de la chose, mais nous partions un peu tard et l'anxiété bien visible des Dobrin ne me permettait pas d'en jouir comme un vieil homme aimerait à le faire.

Cette fois-ci, aucun cheval ne nous attendait dans la caverne, seulement le caddie de golf et le troisième frère Dobrin. Il nous fallut moins d'une minute pour descendre la galerie pavée jusqu'à la sortie près de la rivière, mais nous ne disposions que d'une minute ou deux.

L'hélicoptère noir OH-6 Loach était là où j'avais ordonné qu'il soit, le moteur chauffait, les pales tournaient, le quatrième frère Dobrin était aux commandes. Nous nous envolâmes en trente secondes. Presque trop tard. La montagne tout entière éclata en morceaux au-dessus de nos têtes au moment où nous remontions le défilé vers Sighisoara et la maison. Je dois l'avouer, j'ai toujours adoré les feux d'artifice, et celui-ci est peut-être le plus beau que j'aie jamais vu.

Dans les semaines et les mois qui suivirent cette nuit, j'ai découvert que le substitut de l'hémoglobine humaine avait d'autres effets que de renouveler ma capacité à jouir de la vie. Il réduit mes rêves presque à zéro. Ce n'est pas fait pour me déplaire.

J'ai pensé à mon enfant qui fut enlevé cette nuit-là. Tout d'abord,

j'ai envisagé de le reprendre, de l'élever comme j'avais élevé Vlad et Mihnea. Mais alors je me suis souvenu de ses potentialités et j'ai décidé de laisser la doctoresse s'occuper de lui et apprendre ce qu'elle voulait de lui.

Bien souvent, au cours de ma vie, j'ai été une source de terreur pour mon peuple et pour mes salariés. Je sais maintenant que j'aurais aimé être le sauveur des miens. Peut-être que par l'intermédiaire de cet enfant... peut-être seulement.

Entre-temps, j'ai envisagé de revenir aux Etats-Unis, ou du moins dans une partie civilisée de l'Europe, de me rapprocher des laboratoires qui fabriquent le produit de substitution de l'hémoglobine humaine. Il m'est venu récemment à l'idée que le Japon était un endroit où je n'avais jamais vécu. C'est un pays fascinant, plein d'énergie et de grandes firmes, élément vital dont je me nourris maintenant.

En attendant, j'ai abandonné l'idée de mourir. De telles pensées étaient le produit de la maladie, de l'âge et des mauvais rêves. Je ne fais plus de mauvais rêves.

Je vais peut-être vivre éternellement.

Remerciements

L'auteur aimerait remercier les personnes suivantes pour l'aide inestimable qu'elles lui ont apportée dans la préparation de ce roman...

En Roumanie :

Mes sincères remerciements au poète Emil Manu, ainsi qu'à son épouse et à sa famille pour leur merveilleuse hospitalité. Un merci particulier à Lucian et à Joanne Manu pour leur amitié, leurs idées, et cet aperçu d'un Bucarest que la plupart des touristes ne voient pas. Également un sincère multumesc foarte mult à Marius de l'ONT, ainsi qu'à Ana Manole et à sa sœur du village de Ciofringeni pour leur gentillesse envers des étrangers.

Aux États-Unis :

J'aimerais remercier Gahan Wilson pour cette agréable conversation que nous eûmes lors d'un dîner, et pour son article paru dans Playboy en 1977 : « Dracula Country. » C'est grâce à lui que j'ai retrouvé le vrai château de Dracula. Mes remerciements aussi à Keith Nightenhelser de l'université de Depauw qui a bien voulu partager avec moi les travaux de Robert Cochran et Laszlo Kurti sur « la politique des blagues » en Roumanie et en Europe de l'Est. J'aimerais encore remercier Dana Gall pour ses leçons de roumain et Rodica Varna pour m'avoir tenu éloigné d'un hôtel de Bucarest sur lequel on a tiré.

Un remerciement particulier à Byron Preiss et à Richard Curtis, pour m'avoir, les premiers, poussé à écrire sur Dracula. Et merci à Chris Pepe de chez Putnam pour sa patience et son enthousiasme.

Aux États-Unis, en Roumanie, en Hongrie et en Autriche :

Un merci sincère mais sûrement insuffisant à Claudia Logerquist pour ses recherches, ses talents linguistiques, son endurance, son courage et son esprit d'aventure.

Pour finir, j'aimerais reconnaître ce que je dois à Radu J. Florescu et Raymond T. McNally, auteurs de Dracula : Prince of Many Faces, In Search of Dracula, et d'autres ouvrages. Leurs écrits ont presque

renouvelé à eux seuls l'intérêt porté au Vlad Dracula historique, et je recommande leurs livres aux lecteurs que ce sujet intéresse. (Un caveat cependant, pour le chercheur en Dracula sérieux : la légende sous la photographie du seul buste encore existant de Vlad Tepes à la p. 170 de *Dracula : Prince of Many Faces* signale qu'on a trouvé la statue dans le village de Copitineni [sic]. En vérité, on ne l'a pas trouvé à l'ombre du château de Dracula, à Capatineni, mais à Tirgoviste, dans le parc du vieux palais, à cent kilomètres de là.)

Grâce aux recherches de tous ces gens et autres érudits, je peux dire que les souvenirs que j'attribue à Vlad Dracula dans ce livre, à l'exception peut-être du Sacrement, sont vrais.

Composition réalisée par NORD COMPO

Imprimé en France sur Presse Offset par

BRODARP & TAUPIN

CROUPE CPI

La Flèche (Sarthe).

N° d'imprimeur : 17852 - Dépôt légal Édit. 33300-04/2003

Édition 5

Librairie Générale Française - 43, quai de Grenelle - 75015 Paris.

ISBN : 2 - 253 - 14120 - 8

[1] Conquistador espagnol particulièrement violent. (*N.d.T.*)

[2] Bactériologiste américain qui mit au point le vaccin contre la poliomyélite en 1954/1955. (*N.d.T.*)

[3] G.W.G. Ferris, l'ingénieur américain qui mit au point un an avant sa mort, en 1895, l'attraction qui porte maintenant son nom aux États-Unis. (*N. d. T.*)